This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Theologisk Bibliothek

udgivet

af

Jens Møller,

Doctor og Professor i Theologien ved Kjøbenhavns Universitet.

Niende Bind.

Kjøbenhavn 1816.

Trykt og forlagt af Andreas Seidelin,
store Kannikestræde No. 46.

Indhold.

		Side
I.	Appendices ad Codicem Apocryphum N. T. editæ ab *And. Birch*, episcopo Arhusiensi.	1
II.	Nogle af Hafiz's Oder, oversatte af det Persiske med en Indledning af Professor J. C. Rasmussen.	37
III.	Om Videnskabelighed og Moralitet, begge betragtede i Forhold til Universitetet. Et Indbydelsesskrift af Udgiveren.	70
IV.	Betragtning over Menneskeslægtens Begivenheder, for saavidt de kunne forklares af den menneskelige Natures Beskaffenhed. Et Fragment af Pastor H. Bastholm.	112

Side

V. Om det ſkrevne Evangelium i ſin første Skikkelſe. Ved H. Seerup, Cand. i Theol. 136

VI. Dr. L. Bertholdts hiſtoriſk-kritiſke Indledning til Daniels Bog. Med Tillæg af Udgiveren.

A. Indledningen ſelv. 165

B. Udgiverens Bemærkninger i Anledning deraf. 222

VII. Om Fattigvæſenet. Af Paſtor V. F. Rønne. 234

VIII. Betænkninger om de Egenſkaber der agtes at være væſentlige ved en god chriſtologiſk Lærebog for Almuen. Af Paſtor N. Blicher. 263

IX. Efterretninger, henhørende til Kirke- og Skolevæſenets Hiſtorie. Ved Udgiveren.

A. Beretning om den Peſtalozziſke Opdragelſes-Anſtalt i Yverdon. Fortſat og ſluttet. 276

B. Fortſat Efterretning om Bibelſelſkabernes Udbredelſe og Virkſomhed. . . 350.

I.

Appendices ad Codicem Apocryphum N. T. a Viro Illustrissimo Silvestro de Sacy cum D. *Andrea Birch*, nunc Episcopo Arhusiensi, communicatæ, et ab hoc editæ.

Paris 6 pluviose XII.
17 Jvier 1804.

Monsieur.

Je n'ai point perdu du temps, pour me mettre en état de répondre pertinemment à votre lettre du 30 novembre 1803, que j'ai reçue seulement le 5 de ce mois de janvier. Déja avant l'acception de votre lettre, ne doutant bien, que M. Gjerlew n'auroit pas manqué de vous faire part de ce que je lui avois dit au sujet des actes de Pilate, j'avois fait un court extrait du manuscrit numeroté 133 parmi les manuscrits syriaques de

notre bibliothéque nationale. J'ai commencé par revoir cet extrait et en faire tirer une copie pour vous. Mes nouvelles recherches m'ont fait connoitre un autre manuscrit de la même pièce, qui se trouve dans le volume numeroté 160 parmi les manuscrits arabes de la même bibliothèque. J'ai comparé ce nouveau texte avec le premier et j'en ai fait un extrait, dont une copie sera jointe a celle du premier extrait. Vous verrez par ces deux extraits 1) que le man. 133 S. est écrit en langue arabe et en caractéres syriaques et le man. 160 A. en langue et caractéres arabes. 2) que le man. 160 A. a appartenu au célèbre Gaulmin, qui a mis en tête une note critique, dont je vous donne la copie, et a écrit sur les marges quelques notes peu importantes. 3) que la redaction arabe de ces deux textes n'est pas la même; que le texte du man. 160 A. est en général plus diffus, renferme beaucoup de petites additions ou intercalations; j'ajoute, que l'arabe est en moins peu, renferme quelques expressions vulgaires, offre de temps en temps des expressions alcoraniques et pèche fréquemment contre la grammaire et l'orthographe. 4) que les deux textes arabes me paroissent des traductions differentes d'un même original syriaque, ce qui est prouvé surtout par

l'extrait du man. 160 A. 5) que cette relation est supposée avoir été primitivement écrite par *Gamaliel*.

Cyriaque Evêque de Bahnésa, à qui suivant le man. 133 S. nous devons cette belle légende, puisée dans l'écrit de Gamaliel, est sans doute le même auquel sont attribués les pièces 9 et 11 du man. arabe no. 143 de notre bibliothèque. Dans le man. 160 A. il est nommé Hiryacous, كريياقوس mais se nom est sans doute le même que Cyriacous قوريياقوس du man. 133 S. Je pense, que cette difference dans l'orthographe de ce nom ne vient que d'une mauvaise prononciation du ق assez ordinaire en Egypte, suivant laquelle cette lettre ne représente qu'une forte aspiration; le mot قال par exemple suivant trois differentes prononciations de la même lettre, toutes trois usitées in Egypte, se prononce *kâla*, *gâla* et *hâla*. Il ne faut donc pas regarder avec Gaulmin *Hiryacons* ou Arianous comme un personnage different de *Cyriacus*.

Avant d'avoir lu cette legende, je m'étois imaginé y trouver quelque chose d'analogue à l'Evangile de Nicodème; la lecture m'a détrompé: ce n'est autre chose que les actes du mar-

tyre de Pilate, et par conséquent entre toutes les pièces que vous avez publiées, cela ne peut avoir rapport qu'avec celle, qui est intitulé παραδοσις πιλατε et que vous avez extraite du manuscrit grec de la bibliothèque nationale no. 770 olim Colbert 2498, mais la relation de Cyriaque ou plutôt de Gamaliel contient le récit de bien des choses antérieures à ce qui est raconté dans le texte grec. Peut-être ce texte grec n'est il qu'un fragment d'un plus long écrit, que l'on ne connoit pas. Notre manuscrit grec 770, que j'ai vérifié, ne contient point d'autre fragment de cet écrit. Vous voyez, Monsieur, par tous ces détails, que nos deux manuscrits arabes ne peuvent pas servir à vérifier ou corriger les passages obscurs ou suspects d'altération de votre texte grec. Je vous envoie néanmoins mes deux extraits, pensant, que peut-être vous trouverez convenable d'en enrichir votre collection. Je regrette de ne les avoir pas écrits en latin; il ne m'est pas possible de les recommencer, mais il vous sera facile de les mettre, si vous le jugez plus à propos, en cette langue.

Vous ne serez peut-être pas fâché, que je vous ajoute un mot sur les deux discours ou legendes du même Cyriaque contenus avec d'au-

tres pièces du même genre dans notre manuscrit arabe 145. Quelque misérables que soient ces pièces, il peut être utile d'en avoir du moins une idée. Je vous observe d'abord, que dans la notice de ce manuscrit, qui se trouve dans le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale, on a mal à propos fait deux articles du premier de ces dex discours de Cyriaque evêque de Bahnésa et non de Behnen, comme porte l'imprimé. Les deux articles placés sous les no. 9 et 10 n'en sont réellement qu'un seul; cêst le premier des deux sermons de Cyriaque; le second est mis sous no. 11. Le 1er de ces deux discours a pour objet de célébrer le jour, où J. C. enfant accompagné de la s. Vierge, de Joseph et de Salomé, sort de sa fuite en Egypte, s'arrêta au lieu nommé aujourdhui le monastere de Baisous situé à l'est de Bahnésa الدير القديس المعروف ببيسوس شرقي مدينة البهنسا ce jour est le 25 du mois de Paschous. Suivant cette legende l'enfant Jesus fit en ce lieu un grand nombre de miracles; entre autres choses il planta en terre les trois bâtons d'un berger et de ses deux fils, et sur le champ ces batons devinrent trois arbres couverts de fleurs et de fruits, qui existoient encore du temps de Cyriaque. Cyria-

que prétend avoir appris toutes ces particularités de diverses visions, qu'eut un moine nommé Antoine, en conséquence des quelles il fit faire des fouilles en cet endroit: on y trouva un grand coffre fermé contenant tous les vases sacrés d'une eglise, avec une inscription, qui apprit, que le tout avoit été caché au commencement de la persécution de Dioclétian, par le prêtre Thomas, qui desservoit cette eglise, l'ordre lui en ayant été donné dans un songe. Le coffre ouvert, on y trouva les vases sacrés, et un écrit, que l'on lut et qui contenoit toute l'histoire de l'arrivée de l'enfant Jésus avec ses parens en ce lieu le 25 du mois de paschous, et le récit de tous les miracles, par lesquels il y avoit manifesté sa divinité. Cette rélation étoit ecrite de la main de Joseph époux de la s. Vierge. Elle est fort longue. Aprés l'avoir lue Cyriaque fit bâtir en ce lieu une eglise, dont la construction fut encore accompagnée de visions et la desserte confiée au moine Antoine. Cyriaque raconte en finissant, comment un homme, qui avoit souillé cette eglise et y avoit commis des dégâts, fut tué a peu de distance de là par un monstre envoyé de Dieu.

Le second discours de Cyriaque a pour objet l'arrivée et le séjour de l'enfant Jésus et de ses

parents en un lieu de la province de Kous, lieu nommé aujourdhui le *couvent brulé* الدير المحرق ; ce discours est fait, pour être lu le 7de Barmondi, jour anniversaire de l'arrivée de la sainte famille en ce lieu. Le tissu de cette legende est tout à fait semblable à celui de la précédente.

Une chose essentielle à remarquer, c'est, que dans le titre du 1er discours, Cyriaque est nommé قيريناقوس et dans le titre du second discours hiryakous هريناقوس ; mais dans le corps des deux discours Cyriaque se nomme toujours lui même هريناقوس. Ceci prouve ce que j'ai dit, que ces deux noms ne sont que deux diverses prononciations du même nom. Il est étonnant d'après cela, que dans la note mise en tête des actes du martyre de Pilate, Gaulmin ait distingué Ariacus de Cyriacus.

Vous me pardonnerez, Monsieur, d'être entré dans quelques détails sur des choses, qui en valent si peu la peine. Ces détails auront du moins le mérite de vous prouver avec quel plaisir j'aurois rempli vos désirs, si nos manuscrits m'eussent fourni des morceaux plus directement analogues au travail, dont vous vous occupez. Si vous désirez avoir le texte arabe de quelques.

portions de nos deux manuscrits des actes de martyre de Pilate, pour en orner votre recueil d'apocryphes, vous n'aurez qu'à me le marquer. Je me ferai un plaisir de vous les faire passer.

Je me félicite d'avoir eu cette occasion de vous donner une marque de l'estime distinguée, avec la quelle j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre etc.

Silvestre de Sacy.

Extrait du man. No. 133 *) entre les manuscrits Syriaques de la bibliothéque nationale.

Per virtutem et fiduciam trinitatis sanctæ et æqvalis in substantia scribimus historiam Pilati, Josephi et Nicodemi, resurrectionem qvoqve domini nostri a sepulcro, qvomodo etiam passus est a Judæis iniqvis et maledictis.

Hæc ait sanctus Cyriacus, episcopus urbis Bahnesæ; cum crucifixus esset dominus noster J. C.

*) Ce manuscrit contient, entre autres pièces, la relation du martyre de Pilate en parchemin, c'est à dire en langue arabe et en caractères syriaques.

in loco, qvi vocatur cranion الغربا نيون, qvod interpretatur locum lapidibus stratum i. e. cranium وتاويله وصيف الحجارة وفي الجبجبة*), corpus ejus acceperunt principes illi honoratissimi, Josephus et Nicodemus, posueruntqve in sepulcro. Coepit itaqve virgo, domina Maria, flere, cupiebatqve sepulcrum filii sui adire, sed illud facere haud poterat præ metu Judæorum, erat enim dies sabbati post feriam sextam بعد الجمعة qvo die nemo poterat neqve in locum qvemvis ire, neqve aliqvid facere, et peculiariter hoc die. Mane vero feriæ primæ assumsit Maria alias mulieres, nempe Mariam Magdalenam, Salomen aliasque mulieres secum ferentes ungventa et aromata, ut sepulcrum salvatoris ungerent. Maria autem mulieres, qvæ cum ipsa erant, antevertit; primo mane igitur venerunt ad sepulcrum, cumque ad sepulcrum venissent, invenerunt lapidem revolutum fuisse a porta sepulcri; inspexerunt igitur et viderunt duos angelos sedentes in loco, ubi fuerat corpus Christi, nec vidit corpus, vidit vero lintea posita et sudarium, quod fuerat supra capite ejus, seorsim a linteis convolutum in loco qvodam solum; responderunt igi-

*) il confond Golgatha avec Gabbatha.

tur ei angeli duo et dixerunt: o mulier, qvid fles? qvare qværis viventem inter mortuos? cumqve fleret, conversa in retrorsum aspexit salvatorem stantem, qvi dixit ad eam: mulier, qvid fles?

L'auteur raconte le reste de cette vision, dans la quelle il insère un long dialogue entre J. C. et la s. vierge. J. C. lui explique les raisons de diverses circonstances de sa passion, et lui fait voir, qu'il a enduré toutes ces souffrances pour le salut d'Adam, malgré les cris de l'enfer et des démons, qui démaudoient, que ce coupable fut abandonné à leur fureur, et pour l'accomplissement des propheties. J. C. finit en lui recommendant d'aller trouver les disciples, de leur faire part de sa resurrection et de leur ordonner de le vénir trouver en Galilée.

Pilate apprenant les miracles, qui se faisoient au tombeau, en fut fort touché et pour témoigner sa joie de la resurrection du sauveur, il fit un grand festin aux pauvres. Sa semme Procla ابرقلا cónçut un grand désir d'aller visiter le sépulcre, où s' opéroient les merveilles. Les Juifs en étant informés, formèrent le dessein de l'enlever en chemin et de tuer Pilate. Ils eurent sécours pour l'exécution de leur projet à Barnabas,

le voleur برنبان الص qu'ils avoient fait mettre en liberté par Pilate. Barnabas y consentit d'autant plus volontiers, qu'on lui promettoit le pillage de tout ce que possédoit Pilate et de sa maison; d'ailleurs la soeur de ce voleur avoit épousé Judas, et quand Barnabas avoit été mis en prison, elle avoit souvent sollicité son mari de parler à J. C. pour son frère, dans l'espoir, que le sauveur le mettroit en liberté; mais J. C., qui savoit ce qui devoit arriver n'avoit eu aucun égard à sa démande. Gamaliel ayant appris le complot formé par les Juifs contre Pilate et sa femme courut en donner avis à Joseph le même, qui avoit enséveli le corps de Jésus, et celui-ci en ayant informé Pilate, il se mit sur ses gardes et donna des ordres à ses soldats et à la garnison pour prévenir leurs mauvais desseins. Procla étant allée de nuit au tombeau pour y bruler des parfums, fut attaquée en ce lieu par les troupes des prêtres, aux quelles s'étoit joint Barnabas, mais ses gardes repoussèrent les assaillans, les passèrent au fil de l'épée et prirent Barnabas. Pilate le fit crucifier au même lieu, où avoit été crucifié J. C. et ordonna, qu'avant sa mort on lui perçat le côté d'une lance et défendit, qu'on hâtât sa mort en lui cassant les jambes, ce qui fut exécuté quatre jours après la mort de J. C.

Les Juifs outrés de cette conduite de Pilate gagnèrent Hérode pour qu'il écrivit contre lui à l'empereur et obtint de Tibère de les débarasser de lui, car il ne convenoit pas, disoient ils, qu'ils eussent pour roi cet étranger, qui étoit d'Egypte; ils lui reprochoient aussi d'agir comme il faisoit à l'instigation de Joseph et de Nicodème. Hérode gagné par leur argent et par leur discours écrivit à Tibère comme ils le désiroient et sa lettre portée en grande diligence à l'empereur arriva un jour avant celle, que Pilate lui avoit écrite. Par la lettre, qu' Hérode avoit envoyé, les Juifs chargeoint de toutes sortes de crimes Pilate, Joseph et Nicodème et démandoient la permission de les faire mourir. La lettre d'Hérode ayant été reçue et lue, l'empereur reçut le lendemain celles de Pilate, qui contenoient le détail de la vie de J. C. de ses actions, de ses prodiges et des miracles, qui s'étoient faits à sa mort, le tremblement de terre et l'obscurcissement du soleil. Tibère en fut si touché, qu'il pleura et pour vanger la mort de Jésus, il fit couper la tête aux Juifs, qui avoient accompagné la lettre d'Hérode; il envoya ensuite un député à Pilate pour lui enjoindre de le venir trouver dans le dessein de connoitre plus particulièrement tous ces faits.

L'envoyé de l'empereur étant arrivé à Hérode, les Juifs lui dirent beaucoup des choses contre Pilate, Joseph et Nicodème et ils lui offrirent des présens, pour faire périr Pilate et ceux de son parti; mais il ne pouvoit le faire sans un ordre de son maitre. Le lendemain Hérode se rendoit à Jérusalem pour faire châtier Pilate. Celui l'ayant appris envoya sa femme Procla à se cacher en quelque endroit avec ses enfans et lui recommenda dans le cas, où on lui couperoit la tête, de donner tout ce qu'il possèdoit pour racheter son corps afin de l'enterrer auprès du sépulcre du sauveur. Procla rejetta la proposition de son mari et lui témoigna, combien elle séroit contente de mourir avec lui pour le nom de J. C. Pilate fut donc pris par les soldats et conduit devant Hérode, qui lui demanda, pourquoi il avoit fait mourir J. C. sans avoir pris l'avis du roi (c. a. d. de l'empéreur), mais au lieu de répondre à cela il protesta du désir, qu'il avoit de mourir pour son nom; alors les Juifs dirent à l'envoyé du roi: de quelle utilité est il que vous lui parliez? pour qu'il dise des injures contre vous en langue égyptienne? يا نايدة لك انت تكلمه وهو يفتري عليك بلغة القبطية. Aussitôt Hérode ordonna, qu'on lui ôtât ses habits, qu'on le liât avec des ser-

viettes par le milieu du corps et qu'on lui donnât des coups de fouet; et pendant, qu'on le fouettoit, les Juifs lui crioient, que tout cela tomboit sur lui en punition de ce qu'il avoit fait mourir Barnabas. Procla cependant étant venue en ce lieu fortifioit Pilate; aussitôt on la prit par les cheveux et on la renversa par terre pour la bruler. Les Juifs continuoient à fouetter Pilate, lui donnoient des soufflets et l'accabloient d'injures; et l'envoyé du roi voyant l'excès de leur rage le retira de leurs mains, et leur dit, qu'il n'avoit d'ordre de le traiter ainsi, ni de le faire mourir, mais bien de le conduire devant le roi; mais les Juifs le gagnèrent à force d'argent et l'engagèrent à le faire mourir en lui promettant que le roi n'en sauroit rien et lui demandèrent la permission de le trainer avec sa femme par les rues de la ville.

Ici l'auteur s'adresse à ses auditeurs en ces termes: "fidèles, nos frères, combien grandes furent les pleurs dans la ville de Jérusalem, quand on vit Pilate et sa femme trainés par les rues de la ville etc."

Quand les soldats furent las de les trainer par la ville, ils les mirent en prison, et cependant les Juifs dressèrent un écrit contre lui, dans

le quel ils lui importoient toutes sortes de crimes. Ensuite ils formèrent aussi des plaintes contre Joseph et Nicodème et les firent comparoitre chargés des chaines devant Hérode, qui les fit fouetter et dépouiller de tout ce qu'ils possèdoient. Les Juifs voulurent ensuite brulen le tombeau de J. C. et cherchoient sa croix, mais Joseph avoit caché la croix dans le tombeau, et leurs efforts pour y mettre le feu furent inutiles; alors ils se contentèrent de le fermer avec la pierre, pour que personne ne put y entrer. Cependant les Juifs à force d'argent et à la sollicitation d'Hérode obtinrent du vizir du roi un ordre pour crucifier Pilate et le faire mourir avec sa femme et ses enfans.

A cet instant les géoliers tout effrayés vinrent trouver le visir du roi lui démandant de disposer de Pilate, comme il voudroit ou de la faire sortir de prison; ils racontèrent, qu'un personnage étoit venu du ciel dans la prison et avoit conversé avec lui, que ce personnage ressembloit au Nazaréen et lui avoit annoncé, que les juifs le mettroient en croix comme ils avoient fait de lui, et lui mettroient une couronne sur la tête, mais qu'ils ne pourroient le faire mourir; qu'il falloit, qu'il comparut devant César et que là il seroit

crucifié une seconde fois. Nonobstant cela les Juifs résolurent de le crucifier, allèrent à la prison: ils le trouvèrent delié et dans un ravissement de joie comme un homme ivre; ils trouvèrent aussi, que le pilier, auquel il avoit été lié, s'étoit incliné vers la terre comme un arbre plié par les efforts du vent. Ils le prirent néanmoins et l'ayant conduit au lieu, où l'on crucifioit les voleurs, ils l'y crucifièrent. Dieu ne permit pas, que personne étendit la main sur la femme de Pilate; elle se tenoit auprès de lui et l'encourageoit par ses paroles. Au moment d'élever Pilate sur la croix, les Juifs se ressouvinrent de la croix de J. C., la retirèrent du tombeau et y attachèrent Pilate avec des clous; ils lui mirent la couronne d'épines sur la tête et le revetirent du pourpre; puis ils lui donnoient des coups de lances et lui disoient: si ton seigneur est ressuscité d'entre les morts, descends toi même de la croix, afin que nous croyions à sa resurrection. Cependant Pilate élevé sur la croix adressoit ses prières à J. C. et sa femme le félicitoit sur le bonheur de souffrir pour lui; lorsque tout à coup deux couronnes égales en beauté descendirent du ciel et une voix se fit entendre, qui disoit: aujourdhui Pilate et Procla seront couronnés. A la vue de ce

miracle les Juifs se hatèrent de retirer Pilate de la croix, ils le revêtirent de ses habits et le conduisirent avec Procla devant le visir du roi et se mirent à accuser Hérode et à démander vengeance contre lui. Alors le visir ordonna, qu'on le fit délier et remit à statuer sur son sort jusqu'à ce qu'il en eut rendu compte au roi.

Cependant Tibère et sa femme avoient un fils unique, qu'ils aimoient tendrement: ce jeune prince vint à mourir, ayant été tué dans le bain par un malin esprit, et ils en furent fort affligés; quelque tems après il se ressouvinrent de ce qu'on leur avoit écrit au sujet des miracles, que J. C. faisoit durant sa vie, et des merveilles, qui s'étoient operées à son tombeau, et espérant que leur fils pouvoit être ressusscité par la vertu de ce tombeau, Tibère envoya son cercueil à Jérusalem avec un ambassadeur et un grand cortège. Tibère écrivit aussi une lettre à Jésus pour lui démander la resurrection de son fils. L'ambassade arrivée à Jérusalem alla trouver Hérode et le visir du roi.

Il y a ici une omission dans le manuscrit, non par une lacune, car cette omission se trouve au milieu d'une page; on voit, qu'il est que-

tion d'un dialogue entre J. C. et Pilate, dont le commencement manque: dans ce discours J. C. annonce à Pilate l'arrivée du corps du fils de Tibère et lui dit, qu'on viendra le trier de prison pour ce sujet, qu'il prendra le cadavre du fils de l'empereur et le fera porter au tombeau de J. C., où il sera ressuscité. Cependant les prêtres des juifs craignant le succès de cette affaire parvinrent à voler et à cacher le corps du fils de Tibère, puis ils dirent au vizir, que c'étoit Pilate avec Joseph et Nicodème, qui l'avoient enlevé. Le vizir fit prendre Joseph et Nicodème et leur fit donner la torture, puis il les fit mettre en prison. Pour Pilate on n'osa le maltraiter à cause des merveilles, qui avoient eu lieu, quand on vouloit le crucifier. Joseph et Nicodème étant en prison, l'ange Gabriel leur apparut, leur annonça la fin funeste d'Hérode et leur dit, que c'étoit lui, qui avoit ordonné à un nuage de les enlever et de les tirer de leur prison et qu'il falloit, qu'ils comparussent devant Tibère. Il ajouta, que quant aux Juifs, qui avoient derobé et caché le corps du fils du roi, il le retireroit de leurs mains et l'apporteroit devant tout le monde.

"Voilà, lit-on ici, ce que l'archange Gabriel dit à ces premiers des élus: ceux ci enoyèrent secretement me chercher et me racontèrent tout ce qu'il leur avoit dit: moi Gamaliel, j'étois le disciple de ces bien heureux. Lorsque je fus sorti d'auprès d'eux, j'entendis un grand bruit dans la ville etc." *).

Le corps du fils du roi fut effectivement trouvé chez un Juif, chez lequel Hérode l'avoit fait cacher et l'ange Gabriel l'ayant decouvert et apporté devant tout le monde, disparut. Le visir entra en conséquence dans une grande colère contre Hérode et lui tira une flèche; Hérode fut saisi d'une grande douleur et mourut au même lieu des vers, qui se formèrent dans son corps. On brula aussi les Juifs, chez lesquels le corps s'etoit trouvé, avec leurs fils et leurs filles.

Ensuite le vizir tira de prison Joseph et Nicodème et leur donna le corps du fils du roi; il remit aussi la lettre du roi à Pilate. Joseph et Nicodème, après avoir adressé une prière à Dieu,

*) Cet endroit est un des deux, qui prouvent, que cette relation est attribué par l'evêque Cyriaque à Gamaliel. voyez l'extrait du man. arabe no. 160. v. aussi la fin de celui-ci.

prirent le cercueil, qui contenoit le corps et le mirent dans le tombeau du sauveur et en fermèrent la porte avec la pierre; il y demeura quatre jours, la pierre étant scellée. Enfin le 4me jour il ressuscita, la pierre fut roulée en arrière, les gardes effrayés vinrent trouver Pilate. Pilate courut au sépulcre avec toutes les troupes; ils trouvèrent le fils du roi assis sur son cercueil et dans un état de stupéfaction; le visir du roi après lui avoir rendu ses hommages lui demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé. Alors il raconta comment il avoit vu le sauveur environné d'une gloire inexprimable, et tous les démons épouvantés à son aspect, et comment J. C. leur avoit ordonné de laisser aller son ame du milieu d'eux, et l'avoit réunie à son corps; après cela il s'informa du lieu, où il étoit et de son père et mère. Pilate, Joseph et Nicodème louoient Dieu et le vizir couvert de poussière et de cendre, s'humilia des mauvais traitemens, qu'il avoit fait endurer à Pilate et à sa femme et leur en démanda pardon. Le vizir s'empressa d'écrire à Tibère et lui fit aussi écrire par son fils ressuscité. Les lettres furent envoyées en diligence à Tibère, qui les ayant lues en donna aussi lecture à sa femme; ils interrogèrent l'envoyé et doutant de la vérité

de son récit ils le firent mettre en prison jusqu'à ce que l'évenement en prouvât la vérité ou la fausseté; aussitôt Tibère depêcha d'autres courriers pour s'assurer si la chose étoit comme on le lui avoit dit. Ceux-ci rencontrèrent le fils du roi, qui revenoit avec son cortège; ils lui remirent la lettre, dont ils étoient chargés et prirent les devans pour porter à Tibère la nouvelle de son arrivée. L'auteur raconte ensuite l'entrevue du jeune prince et de son père et la joie de celui-ci.

Tibère vouloit, que son fils lui fit le portrait du sauveur, mais celui-ci disant, qu'il ne le pouvoit à cause de l'éclat dans laquelle il l'avoit vu et parcequ'il ne l'avoit point connu tandis qu'il étoit sur la terre, lui conseilla de faire venir Pilate, qui l'avoit vu. Tibère le fit mander aussitôt, et quand il fut venu, il lui demanda d'abord, pourquoi il avoit crucifié Jésus et ensuite il voulut, qu'il lui fit son portrait. Pilate lui répondit, que personne ne pouvoit exprimer comme il faut, sa gloire et sa beauté. L'empereur lui fit de nouveaux reproches sur la conduite, qu'il avoit tenue envers Jésus, et sur ce qu'il ne l'avoit pas instruit de cette affaire; puis il ordonna, qu'on le prit et qu'on lui coupat la tête,

après l'avoir crucifié une seconde fois. Pilate en ayant obtenu des soldats la permission adressa une prière au sauveur, étant à génoux et versant des larmes; "et moi aussi, dit Gamaliel, je ne pus retenir mes larmes en le voyant ainsi pleurer et prier, et en entendant la demande qu'il faisoit aux soldats de remettre son cadavre à ses gens, quand ils lui auroient coupé la tête". Ensuite il se retourna et voyant le vieillard Basilius intendant de sa maison, il le consola et lui recommenda d'enterrer son corps auprès du tombeau du sauveur. "Alors ils le crucifièrent et lui coupèrent la tête le 25 de haziran, et nous, prenant le corps, nous l'ensevelimes et le portâmes à Jérusalem; en y arrivant nous trouvâmes, que sa femme Procla et leurs deux enfans étoient morts le jour même de notre arrivée."

Ils furent tous enterrés dans un même sepulcre près de celui du sauveur.

Tibère envoya ensuite a Jérusalem et fit tuer tous les Juifs; il fit aussi chercher Hérode, mais il étoit mort auparavant.

Cependant Tibère à la sollicitation de la reine envoya des soldats à Jérusalem pour lui amener Marie, mère de J. C., afin qu'il la couronnât et la renvoyât comblée d'honneur dans son pays.

Mais dans cet intervalle J. C. apparut à la Ste vierge et à ses disciples; il déclara à sa sainte mère, que pour la dédommager de toutes les peines *), qu'elle avoit endurées, il alloit l'attirer à lui; elle mourut donc et J. C. envoya les chérubins au devant d'elle, pour qu'ils la portassent sur leurs ailes.

Les apôtres affligés de cette séparation s'en plaignirent au sauveur, qui les consola et leur dit, qu'il étoit nécessaire qu'ils subissent la mort, à laquelle tous les hommes sont condamnés et leur fit sentir, combien il étoit juste, qu'il fit entrer sa sainte mère en participation de sa gloire. Ensuite il dit à Jéan le disciple bien aimé: il faut, que tu paroisses devant Tibère et que tu rends témoignage de ce que tu as vu.

Les soldats de l'empereur étant arrivés a Jérusalem et ayant cherché envain la s. vierge, parce qu'elle étoit montée au ciel, prirent Jéan et le

*) Dans ce discours il fait mention en particulier de ce qu'elle a souffert à cause de lui aux lieux nommés Akranion et Golgotha في الاقرانيون والجلجلة. Dans le man ar. 160 on lit sur la montagne Akranion et Golgotha علي جبل الاقرانيون والجلجلة.

conduisirent au Tibère. L'empereur sachant qui il étoit, lui demanda entre autres choses, comment ayant vu les merveilles de J. C., on avoit pu le percer d'une lance. "Notre vie à tous tant que nous sommes, répondit le s. apôtre consiste dans l'eau et le sang et l'un et l'autre sont sortis de son côté sacré"; puis il fait une assez longue comparaison entre cet évenement et ce qui s'étoit passé aux noces de Cana, quand J. C. à la sollicitation de la vierge changea l'eau en vin, comme si ce miracle eut été une image de ce qui devoit arriver dans la passion. Ensuite Tibère demanda à Jéan, qu'il lui fit la peinture de J. C. tel, qu'il l'avoit vu sur la croix. Jéan fit ce tableau conformément du désir du roi sur une table de marbre, et quand il l'eut achevé, il se baissa sur ce tableau pour le baiser; aussitôt les lèvres de la figure se collèrent sur celles de Jéan et ils se baisèrent, ce qui augmenta l'admiration de Tibère. Ensuite cette figure jettant un grand cri, reprocha à Jéan, qu'il crucifioit de nouveau son maître après la resurrection; après avoir fait un assez long discours sur ce sens, la voix cessa. Tibère revenu à lui baisa le st. apôtre; puis il prit la figure de J. C., la baisa et la plaça sur une idole, qui étoit en ce lieu et ce lieu fut nom-

mé parmi les Romains la figure du fils de Dieu وأقامها على يد في ذالك الموضع وسمي ذالك المكان صورة بن الله في الروم. Jéan comblé des présens de Tibère sortit de la ville et fut enlevé sur une nuée, qui le porta sur la montagne des oliviers, ou il salua les autres apôtres et leur raconta ce qui lui étoit arrivé à Rome. Cependant comme les apôtres désiroient voir la vierge Marie, elle leur apparut, mais la gloire, dont elle brilloit les effraya et ils tombèrent par terre; elle s'avança vers Jácques et Jéan et les releva, puis elle releva tous les autres; elle leur raconta une partie de la gloire du ciel et du lieu de repos, et leur dit, qu'elle avoit vu Pilate et sa femme et leurs enfans dans une grande gloire et que la croix de son fils bien aimé les couvroit de son éclat.

"Moi aussi, Gamaliel, j'avois été instruit dans le Judaisme ainsi que nos pères les apôtres et j'ai été instruit dans la science des philosophes, en sorte que j'ai appris la réponse vraie et le mystère de l'incarnation de N. S. J. C., sa resurrection d'entre les morts, ses miracles et les prodiges, qu'il a faits, l'histoire du vizir, qui étoit auprès du roi Galilous; et le roi Tibère les a fait écrire et les a fait faire pour servir de mémoire de la resurrection glorieuse etc."

Avec le sécours de Dieu a été a Chevée l'histoire de Pilate le lundi de la passion o: des douleurs de N. S. J. C. etc. كملت بمعونة الله قصة فيلطوس نهار اثنين الحاش المعظم اي الام سيدنا ومخلصنا يسوع المسيح.

Extrait du manuscrit arabe no. 166 de la bibliothèque nationale, qui contient entre autres pièces la relation du martyre de Pilate en langue et en caractères arabes.

In nomine patris et filii et spiritus sancti unius Dei; martyrium Pilati; sermo, quem composuit pater noster sanctus, venerandus omni modo, abbas Hiriacus episcopus Bahnesæ, de resurrectione domini nostri Jesu Christi ex mortuis, et de cruciatibus, qvos passus est Pilatus Ponticus البنطي *) in civitate Jerusalem, qvo tempore cruci affixus fuit; locutus est etiam de Josepho, qui erat ex Roma et de Nicodemo, venerandis principibus; ostendit qvoqve in eo cruciatus, qvos a Judæis sustinuit Pilatus propter Jesum Christum, et qvod accidit ei ab Herode, priusquam

*) forme syriaque, qui donne lieu de soupçonner, que ceci est traduit d'un texte syriaque.

mitteret eum Herodes Romam in urbem regiam, ubi diminutus est capite, martyriumqvé ipsius completum est; qvæcunque scilicet inventa sunt in exemplari, qvod scripserant Gamaliel et Anæus عمالييال وانايوس viri docti, in Deo, dilecti et excellentes. Ipsi enim aderant cum Josepho et Nicodemo et testes fuerunt passionis eius carissimæ et sanctissimæ; et memoriæ prodiderunt, se scripsisse hocce martyrium post resurrectionem domini nostri J. C. a mortuis et commemoraverunt signa et prodigia, quæ per sepulcrum nobile, ubi positum fuerat corpus domini nostri Christi, fiebant, et consilium initum a pessimis Judæis; cum pace domini, amen. Hæc dixit: cum crucifixus esset dominus noster et deus noster et salvator noster J. C. in loco, qui vocatur *cranion* الاقرانيون qvod interpretatur locum lapidibus stratum, i. e. cranium الذي تاويله وصيف الحجارة principes vero illi veneraudi, Josephus et Nicodemus sustulerunt eum de cruce, posueruntque in sepulcro novo. Virgo vero Maria flebat cupiebatque filii sui sepulcrum adire, sed illud facere haud poterat præ metu Judæorum, erat enim dies sabbati, qui est post feriam sextam وهو الجمجمة بعد الجمعة qvo die nemo eorum poterat exire neque in locum quemvis ire, nec aliqvid omnino

facere et peculiariter die hujus sabbati; matutino vero tempore feria prima domina Maria *) virgo accepit secum mulieres alias, cepitque aromata, ut ungerent sepulcrum, Maria autem antevertit mulieres, quæ cum ipsa erant; primo mane igitur, circa extremas noctis tenebras, ob metum a Judæis maledictis, venerunt ad sepulcrum; cumque ad sepulcrum venissent, vidit lapidem revolutum fuisse ab ostio sepulcri; cum itaque admiraretur et respiceret, vidit duos angelos sedentes in vestibus candidis, alium a capite, alium vero a pedibus, ubi positum fuerat corpus Jesu, qvi dixerunt ei: mulier, quid causæ est, cur lacrymas? ipsa vero respondit: quia abstulerunt dominum meum, nec novi, ubinam illum reliqverunt. Conversa vero post se, vidit Jesum stantem, nesciebatque, eum esse dominum Jesum; Jesus vero ait ei: mulier, qvid tibi causæ est, cur ploras, et qvemnam qværis?

En comparant ce commencement avec celui du manuscrit syriaque 133, on voit, que dans

*) ↄ: ܡܪܬܡܪܝܡ domina Maria, nouvelle preuve que l'original de cela étoit syriaque; on trouve la même expression en divers endroits de cette relation.

les deux manuscrits la narration est la même; mais les différences dans les détails et dans les expressions pourroient faire croire, que ce sont deux traductions differentes d'un même original syriaque, dans lesquelles on a pris de grandes licences. En général le récit du man. arabe 160 est un peu plus diffus et imite quelquefois des expressions alcoraniques.

A l'endroit, où il est question du complot fait par les Juifs et Barnabas pour tuer Procla, quand elle iroit au sépulcre de J. C. on lit ici:

"Lorsque moi, le pauvre Gamaliel, j'eus connoissance de leur perfide complot, je ne negligeois point la chose, au contraire j'allais en grand hâte trouver Joseph, celui, qui avoit enseveli le corps de notre sauveur J. C., et je l'instruisis du complot des Juifs et de leurs malins desseins.".

Dans le supplice de Barnabas il y a ici une différence notable: suivant le man. syriaque 133. *la tête nue* منكشف الراس; dans le man. arb. 160 on lit *la tête en bas* منكس (de la racine نَكَسَ); cette leçon doit être la vraie; sans doute on avoit écrit مُنَكَّس الرَّاس et un copiste aura changé le mot منكس en منكشف.

Une autre différence c'est que suivant le man S. 133 Pilate défendit de lui casser les jambes: il ordonna au contraire, qu'on les lui cassa selon le man. ar. 160.

Suivant le man. ar. 160 Pilate dans sa lettre à Tibère racontoit tout ce qu'avoit fait J. C., son crucifiement, sa resurrection, le tremblement de terre, l'obscurcissement du soleil, la chute des idoles, qui au jour du crucifiement étoient tombées de dessus leurs sièges كراسيهم.

Au sujet du supplice, qu' Hérode fait souffrir à Pilate, il y a dans le texte des deux manuscrits une expression singulière: on y lit, que Pilate fut fouetté avec les fouets des azymes بالسياط الغطير suivant le man. ar. 160, باسياط الغطير suivant le man. syr. 133; ce qui vaut mieux. Gaulmin pense, que cela veut dire, que Pilate fut fouetté avec les branches de saule, dont on se servoit à la fête d'Hosanna; nsed qvid est flagellum سوط الغطير paschatis? qvod placet, nam ita lego: salicibus (hasanna) ad lndibrium domini christi, cui autamabant, fustigari voluit Herodes." Je ne vois pas cependant ce qu'il peut y avoir de commun entre la fête des azymes et hosanna, qui est la solennité du septième jour de la fête des tabernacles. S'il est

permis de hazarder une conjecture, je suppose, que l'auteur avoit écrit en syriaque ܡܚܘܬܐ ܒܩܘܪܝܐ percussione violentiæ ɔ: dura, èt qu'un copiste ayant mis ܒܩܘܪܝܐ, cette faute aura passé dans d'autres copies et donné lieu à l'expression, que nous lisons ici dans l'arabe; on aura alors traduit ܡܚܘܬܐ par سوط ou سياط fouet au lieu de la traduire par ضرب: on auroit du dire وضربوه ضربًا شديدًا.

A l'endroit, où on lit dans le man. syr. 133: "fidèles nos frères, combien grandes furent les pleurs dans la vtlle de Jérusalem, quand on vit Pilate et sa femme trainés par les rues de la ville," le man. ar. 160 ne porte point ces mots: *fidèles nos frères* يا اخوتنا المومنين.

L'omission, qui se trouve dans le man. syr. 133, après l'arrivée de l'ambassade de Tibère a Jérusalem, est ainsi remplie dans là man. ar. 160:

"Cépendant Pilate et sa femme étoient toujours en prison; or cette nuit le même notre seigneur Jésus apparut à Pilate dans la prison pour la séconde fois, et lui dit."

Les mots: *pour la seconde fois* et ce qui suit se trouve dans le man. syr. 133, ainsi l'omission n'est que d'une ou deux lignes.

Après la vision de l'ange Gabriel, qu'eurent dans la prison Joseph et Nicodème, on lit ici comme dans le man. syr. 133: "Voilà ce que l'archange Gabriel dit à Ces princes des élus, Joseph et Nicodème: ceux-ci envoyèrent secrettement me chercher et me racontèrent tout ce que leur avoit dit l'archange Gabriel. Moi, pauvre Gamaliel, j'étois le disciple de ces bienheureux" etc.

L'entretien de Tibère avec Pilate est plus long ici, que dans le man. syr. 133.

Tibère demande compte à Pilate de la manière, dont J. C. est venu au monde et du tems, qu'il a passé sur la terre et Pilate lui rend compte de la naissance surnaturelle de J. C., lui dit, qu'il a vécu environ 30 ans sur la terre, et que pour lui, il ne l'a vu que le jour, que les Juifs le lui ont amené en demandant sa mort.

On trouve ici, comme dans l'autre man., ces mots: "et moi aussi, le pauvre Gamaliel, je ne pus retenir mes larmes" etc.; ensuite au lieu de *Basilius* on lit فاسنلوس *Fasenlous*, mais il faut lire فاسيلوس Basilius.

Voici en quels termes est racontée ici la mort de Pilate:

"Ainsi les soldats le crucifièrent sur le champ, comme l'empereur l'avoit ordonné, puis ils lui

coupèrent la tête avec le tranchant de l'épée. Son martyre fut achevé à cette heure le 15 de Paoni et il fut couronné de la couronne de gloire dans le royaume des cieux. Que ses prières et son intercession nous obtiennent d'avoir part avec lui dans le lieu, où est la sainte vierge Marie, mère de Dieu, notre dame à tous tant que nous sommes, ainsi que tous les martyrs et les saints, amen. Après son martyr ainsi consommé, ils transportèrent son saint corps à Jérusalem comme il l'avoit ordonné et à leur arrivée ils trouvèrent, que sa femme Procla, ainsi que ses enfans, étoit morte le même jour."

Suivant le man. syr. 133. Tibère plaça la figure de J. C. faite par l'apôtre St. Jean sur une idole بد; et ce lieu fut depuis nommé par les Romains في الروم *la figure du fils de Dieu*, dans le man. ar. 160 on lit تيدا au lieu de بد et *les Arméniens* في بلاد الارمن au lieu des Romains. Je pense que ce sont deux fautes. Peut-être au lieu de بد a-t'on voulu ecrire بتكدة *temple d'idole*, pagode.

Le manuscrit finit ainsi:

"Moi, le pauvre Gamaliel, j'étois instruit dans l'art d'écrire et dans les livres de nos S. S.

pères les apôtres; j'ai été exercé dans la doctrine de ces philosophes, ensorte que j'ai appris à répondre avec des paroles vraies, et le mystère de la resurrection du seigneur le Christ, les merveilles, qu'il a opérées, toute l'histoire du vizir de l'empereur, de Galilous *) et de Tibère: j'ai mis tout cela par écrit pour vous et je l'ai rédigé pour servir de mémorial de la sainte resurrection."

"Pour moi, pauvre Hiryacous, je vous supplie de prier pour moi, et de me pardonner, afin que mon seigneur J. C. me remette mes fautes, parceque lui, qui est le Dieu qui aime les hommes et qui nous a delivrés par sa croix, nous sauvera ainsi et nous pardonnera par sa divinité: et comme il nous a rendus dignes de participer à la joie de sa résurrection, il nous rendra tous dignes d'être réunis dans le royaume éternel, afin que nous bénissions et que nous glorifions son saint nom; lui, à qui est due la gloire, l'honneur et l'adoration avec son père très-bon et le saint esprit, maintenant, en tout tems, et dans les siecles des siecles, amen."

"Est finie avec le sécours de Dieu l'histoire du martyre de Pilate, de sa femme et de ces en-

*) Lisez Galilous, le Galiléen, c'est Herode.

fans; que son intercession soit avec tous les enfans du baptême, amen. Le pauvre, le pécheur, qui a traduit ceci, demande à tous ceux, qui verront cette histoire, la liront ou l'entendront lire, qu'ils réclament pour lui la rémission de ses péchés, que ceux, qui diront quelque chose en sa faveur, reçoivent aussi la pareille: quiconque trouvera une faute et la corrigera, éprouvera en ce monde et en l'autre toutes sortes de biens par la paix du seigneur, amen."

Note de Gaulmin, qu'on lit au commencement du manuscrit.

Pilati martyrium scriptum ab Ariaco episcopo (cujus librum vidimus et legimus mspt. arabice, de profectione christi in AEgyptum; eum autem ex manuscripto Josephi, qui Christum secutus erat, se descripsisse egregie mentitur) cum aliquo Cyriaco, qui ejusdem argumenti libellum edidit *simili* audacia. Hoc martyrium Pilati a Gamaliele et Anania compositum asserit. Esse tamen satis antiqvum vel inde patet, qvia Jonas episcopus ejusdem urbis Bahnesæ in AEgypto meminit illius in libro manuscripto, quem habemus de Ammonii et qvadraginta aliorum martyrio, ita ut videatur traditio vetusta et illi populo credita. P. 14.

فلما علمت انا المسكين شمالبال nominatse.

Ego qvidem de traditione inter Arabas non dubito, sed tamen stylus autoris recentissimi et imperitissimi rerum romanarum hoc seculo inscitiam arguit. Deinde pag. 25 qvod لغة القبطية meminit, se ipsum suo indicio prodit, immo et totus liber ægyptiacis nugis scatens cophtitam arguit. Totam pseudo-historiam ex Pilati ad Tiberium epistolis hausit, qvas nemo non vidit atque eas diligenti fabularum accessione locupletavit.

J'attribue cette note à Gaulmin, 1mo parceque je reconnois son écriture; 2do parcequ'il cite souvent dans ses notes des livres juifs et rabbiniques; 3tio parceque dans le même volume pag. 206, il cite les notes, qu'il vient de publier sur Psellus: de testamento Salomonis mspto ad Psellum. v. fabric. cod. pseud-epigr. V. T. p. 1047.

II.

Rogle Oder af Hafiz.

Overſatte af det Perſiſke, og med Indledning og Anmærkninger forſynede af Dr. J. L. Rasmusſen, Profeſſor i de orientaliſke Sprog ved Kiobenhavns Univerſitet.

Mens nostra, qvatenus se sub æternitatis specie cognoscit, eatenus Dei cognitionem necessario habet, scitqve se in Deo esse, et per Deum concipi. I diſſe Spinoza's Ord indeholdes hele Orientens Idealisme, af hvilken Kilde enhver Aſiatiſk Religion er udſprunget: Gud, Indbegrebet af alt idealt og realt, er et Lysvæſen, ſom i Begyndelſen indeholdt i ſig alt, ligeſom Solen indeholder i ſig alle dens Straaler. Af dette Lysvæſen udſprang i Tidens Fødſel alle de Væsner og Ting, ſom ere. Urvæſenets Billede forplanter ſig i uen-

delige Gradationer i de fra det udsprungne Ting, efterdi disse igien indeholde i sig Princip til nye Affødninger, hvilke ikkun middelbar meer eller mindre have deres Grund i det uendelige Væsen. De Væsner, i hvilke den uendelige umiddelbar har reflekteret sig, ere de fuldkomneste, og ham fortrinlig lige; derimod jo længere en Emanation er borte fra Lysets Kilde, desto ringere bliver den, og den ringeste af alle er Materien, som uden Existens (Liv) i sig selv, er Symbol paa Mørke, Laster, Død og Undergang. Ved disse Udstraalinger og Reflexioner formindskes eller forandres Guddommen aldeles ikke, ligesaa lidet, som Solen taber af sit Lys, ved at kaste Straaler fra sig.

Da det Ideale første Gang blev objektivt, aabenbaredes i det reale dets eget Billede, Urlyset, men dette var dobbelt, positivt, og negativt (mandligt og qvindeligt, avlende og modtagende, Aand og Materie) og formedelst Middelet og Forbindelsen imellem dem, Kraften, hvorved de aabenbaredes, (Honover) tredobbelt *). Det posi-

*) Dette er den orientalske Treenighed, som findes i enhver Phaosophi, men sees især tydelig i den Indiske og Persiske. At udvikle den her nøiere, vilde føre for langt fra Maalet. Man see;

tive virkende og selvstændige Lys — Solen, Ormuds, Siva — (d. e. den skabende, virkende Guddom, den guddommelige Kierlighed), som udstrømmede fra Urlyset i mange Afledninger, aabenbarede sig, som Væsner, der i større eller mindre Grad vare Aftryk af det ene og samme udelelige Grundvæsen. Det positive Lys oplyste det negative Lys (Maanen, Ahriman, Vischnu) eller Endeligheden, som intet Lys, ingen Existens havde, uden i Gud; men uden ham kun var et Skyggebillede, og havde ikkun en tilsyneladende Væren (Existens). Det endelige var i Begyndelsen godt*), saalænge det, endskiondt affaldet fra Gud, vedblev at stræbe efter hans Forening, men blændet af Stolthed og henrevet af utidig Tiltro til egne Kræfter affaldt det fra det gode og blev ondt. Da begyndte Striden imellem Lys og Mørke, godt og ondt, det aandelige og det sandselige, de gode og onde Aander. Denne Kamp vedvarer indtil den

Horn über die bibliſche Gnoſis, Schlegels Weisheit der Indier, og iſær Franks phaosophia persica, og Licht aus Orient.

*) Oprindelig Dualisme har Zoroaſter aldrig lært. Ahriman var god og i Gud i Begyndelsen, som Zendaveſta udtrykkelig siger.

yderſte Dag (Ragnarokr), da Mørket ganſke ſkal vige for Lyſet, og ingen Adſkillelſe være i Skabningen mere. Det onde er altſaa negativt *), forſaavidt det ikke er i Gud, al Tilværelſes (Livs og Lykſaligheds) Kilde, men fører til Intethedens og Fordærvelſens Rige.

De falbne, i den ſandſelige Verden fængſlede, og af de onde Aander forførte Menneſker elſkede mere Mørket, end Lyſet; men for at komme deres Svaghed til Hielp, gaves dem til Veiledere høiere Aander, hvilke, ſom renere Emanationer, ſtode den uendelige nærmere, i ſtørre eller mindre Grad. Af diſſe hørte Menneſkene vel ikke Saligheds rene Toner, men dog Kald og Opmuntring til at ſtræbe efter Gienforening med den uendelige. Men det var ei alene i Aandernes Rige, at Ormuds og Brahma's Tilbeder ſaae Guds umiddelbare Indvirkning paa Verden, ſom var i og ved ham, ſom et Aftryk af hans Guddoms Fylde. Nei, Guddommen aabenbarede ſig i Menneſkene

*) Paa ſamme Grund er ogſaa i Naturphiloſophien det onde en Negation (og intet poſitivt, thi alt poſitivt er i Gud); men enhver ſeer deraf let, at det aldeles ikke forverles med det gode, ſom nogle urigtigen have formeent.

ſelv, i Menneſkenes egen Tænkning. Deres Fornuft var et Aftryk, en Deel af den uendelige Fornuft, ſom udſtraalet fra denne, var dem forlenet med Bevidſthed og Selvſtændighed. Enhver høi Tanke, Beſlutning og Handling, hvorved de hævedes op fra Sandſeligheden til Aandernes Verden, var altſaa en Guddommens Aabenbarelſe; ligeſom paa den anden Side alle onde Tanker og Gierninger, ſom bortfiernede fra Guddommen, vare Indſkydelſer fra de onde Aander, ſom beherſkede Materien (Sandſeligheden). Sagn og Fortællinger, hvilke formedelſt deres Ælde vare hellige og ærværdige, lærte dem desuden, at af høiere Aander og Heroer var Menneſkeſlægten, dengang, da Guderne før det ondes Udbredelſe boede paa Jorden, blevet opdraget, og havde lært de første og nødvendigſte Konſter og Videnſkaber *). Denne Opdragelſe fortſattes, endſkiøndt høiere Aander ſieldnere nu lode ſig ſee paa den beſmittede Jord. Derimod vedblev Gud at aabenbare ſig i Menneſkets Fornuft, denne Gniſt af Guddommens Ild. Men ydermere ſendtes til Jorden Mænd, i hvis udmærkede Fornuft og til

*) At dette virkeligen forholder ſig ſaa, kunne vi neppe omtvivle.

Himlen ſtræbende Hu Guddomsfylden ſærdeles viſte ſig. Diſſe lode ſig ſee under mangehaande Skikkelſer, ſom Lovgivere, Religionsſtiftere, Derviſker og hellige, (Idealiſter, contemplatores), og ſelv ſom Regenter, Fredsſtiftere, Krigere og det ondes Betvingere. Endſkiønt alt var udſtrømmet fra Gud, al Tilværelſes Kilde, og i Særdeleshed Menneſkene formedelſt Fornuftens Gave vare forbundne med den uendelige, ſaa ſtode dog diſſe udmærkede Mænd, diſſe Gudmenneſker, paa et langt høiere Trin; de betragtedes, ſom de, der vare ophøiede over alle andre: ſom en nærmere, renere, med Sandſeligheden mindre befængt Emanation: ſom renere og høiere Ånder, hvilke til Menneſkeſlægtens Gavn havde forenet ſig med et jordiſk Legeme. Deres ſtore Handlinger levede i de gamle Fortællinger og i den taknemmelige Efterſlægts, fra Fader til Søn forplantede Erindring; for denne vare de vedvarende Mønſtre, ſom vel kunde og burde efterlignes, men aldrig kunde naaes, kort ſagt: Hvert Ord af deres Mund var et Orakel, hver Handling et Underværk, ſom vidnede om deres Nedſtigelſe fra Guddommen. Deres Skrivter *) vare ſom For-

*) Man tænke ſig Confucius's Skrivter, de Indiſke Veda, Monus Love, Zendaveſta.

billeder paa alle andre senere Religionsskrivter. Man fandt i dem den troværdigste, i et skiønt, undertiden dunkelt, men altid den fyrige Orientaler henrivende Sprog skrevne, Aabenbaring om Tingenes Oprindelse, Sandseverdenens Affald fra Gud, det ondes Indkomst i Verden, hvorledes Verden atter forsones og forenes med Gud, om de ældste Tiders Historie og Gudmenneskenes Bedrivter, samt Fremstilling af de første Love og Indretninger for det borgerlige Selskab, kort: en saadan hellig Oldtidens Bog var Idealet, Forbilledet og Kiernen af alle tilkommende Religionsskrivter, fra hvem de maatte emanere, dersom de skulde antages, som troværdige, komme fra Gud, og ei fra en ond Aand, eller falsk Profet. Jo ældre en saadan Bog var, desto helligere og ærværdigere var den, men desto vanskeligere var den som oftest at forstaae. Skreven i et poetisk billedrigt Sprog, afpasset til Oldtidens simple og ukonstlede Begreber, lod den Fortolkeren i Tvivl, om disse billedligen fremsatte Sætninger skulde forstaaes ligefrem (som undertiden slet ikke gik an efter Tidens daværende Begreber), eller gives en høiere og renere Udtydning. Undertiden var Fortolkeren af udvortes Grunde nødt til at underlægge Ordene en høiere Mening, naar f. Ex.

den hellige Bogs Sætninger ellers ikke passede med de herskende Begreber eller med Tidsalderens Filosofi *), og altsaa vilde være udsat for Spot og Daddel.

Men endogsaa uden disse Grunde vilde Orientaleren allegorisere. Hertil maatte, som Erfaring tilstrækkeligen lige indtil vore Tider har lært, hans fyrige og opfindsomme Indbildningskraft uimodstaaelig drive ham. Vant i den fysiske Natur til at see idel Spor af høiere Emanationers Yttringer og Indvirkning paa Sandseverdenen, eller endog vedvarende guddommelige Aabenbarelser **): forvisset om, at i Naturen ligge store og overordentlige Kræfter (Talismaner, Amuleter) skiulte, som ikkun af den indviede og dertil udkaarne (af en Salomon) kunne kiendes og benyttes ***),

*) I dette Tilfælde var Philo. I vore Tider have vi desværre seet, hvorledes man har stræbt at bortræsonnere Christendommens hellige Dogmer, for at faae den afpasset efter en lav occidentalsk Filosofies saa kaldte rene Fornuftudsagn.

**) Man tænke sig Indiernes og Persernes hellige Steder, Pagoderne, Gangesfloden, Kaba i Mekka o. s. v.

***) Foruden de vidtberømte tusinde og een Nats Fortællinger, see Historien om Salomons Reise

var det en naturlig Følge, at den, som saae den hele fysiske Natur besiælet og iboet af høiere Væsner, ogsaa maatte antage, at det fra Gud udsprungne hellige Ord ikke var et dødt Bogstav, men en af Guds Kraft besiælet og levendegiort Tale, hvori der foruden den bogstavelige laae en indre hemmelig Betydning, ligesom der i Naturen laae en indre og hemmelig Kraft. Men her var nu en viid Mark for Oriententalerens opfindsomme Fantasi. Hvert Ord i den hellige Bog var et Orakel, som indeholdt de høieste og hemmeligste Sætninger; hver Sentens var en talismanisk Formular, som kunde underlægge en Salomon alle Ting; her var en Amulet imod Sygdomme og Farer; her var kort sagt alt, hvad Fantasien kunde udfinde. Man veed, hvorledes Jødernes ceremonielle Lov paa denne Maade for en stor Deel er udledt af Thorah, og hvor utrolig vidt de skarp-

til Slottet i Theol. Bibliothek, 5te Bind. Man veed, at hele Bøger ere skrevne om Maaden, hvorpaa Talismaner skulle forfærdiges. Jeg har af et stort arabisk Manuskript paa det K. K. Bibliothek i Wien afskrevet en Afhandling m. Fig. derom. See i øvrigt Fundgruben d. Orients, 4 Bind, 2 Hefte.

ſindige Kabbaliſter ere gangne i at forklare ved konſtige Beregninger det gamle Teſtamente, for at det kunde paſſe efter Tidsalderens Meninger, og for at faae den gamle jødiſke Lære til at ſtemme overeens med den perſiſke Phaoſophi.

Vi ſee altſaa, at Orientalerne udlagde deres hellige Skrivter paa en dobbelt Maade: for de eenfoldige og uindviede ligefrem efter Ordene, men for de indviede, ſom levede i Contemplationer og Henrykkelſer tillige allegoriſk og myſtiſk, i det man ikke nægtede, at der jo gaves en bogſtavelig Mening, men at den burde vige for den tillige eller bedre anvendelige høiere Forklaringsmaade (Batin). Lyſten til at bruge denne laae alt for dybt indpræget i Orientalernes Sind, til at de ei ſelv i deres poetiſk-religiøſe Skrivter ſkulde anvende den, for at diſſe atter kunde blive ſande Aftryk og rene Emanationer af Urſkrivterne. Digterne, for det meſte Derviſker, ſom levede i Henrykkelſer og høiere Anſkuelſer, lode naturligviis i deres erotiſk-lyriſke Digte det indre tale og udtrykte i dunkle Ord og Billeder Hiertets høiere Følelſer og brændende Længſel efter at befries fra den fra Gud affaldne Sandſeligheds Baand, og komme Kierlighedens Kilde nærmere. Muhamed ſtræbte vel at hæmme den overdrevne Lyſt til Allegori og

Mysticisme, deels ved sin Lære, hvormed han forbandt talrige Ceremonier, som af hver troende skulde iagttages, deels ved selv at give en af hele Orienten, for et Veltalenhedens Mønster erkiendt Religionsbog, som burde forklares bogstaveligen; men den Mængde sværmeriske Sekter *), som have været og endnu ere i den muhammedanske Religion, hvilke ofte endog gik saavidt, at de forklarede hans ceremonielle Lov allegorisk, bevise klart, at Hensigten kun halvt opnaaedes, saameget mere, som selv de Rettroende lagde mystisk Betydning ind i Koranen.

Især har Persien været Fædrelandet saavel for Sværmere og sværmeriske Kiættere, som i Almindelighed for Dervisker, Hellige, Idealister og Contemplatorer, med et Ord: for Ahl bâtin o: den mystiske og skiulte Betydnings Tilhængere. Til disses Tal hører efter hele Orientens eenstemmige Vidnesbyrd Persiens berømte Digter **)

*) f. Ex. Carmeliter, Ismaeliter, Druser, Wehabiter, og mange andre, især iblandt Schiiterne.

**) De to andre berømte persiske Digtere fra den Periode ere Saby og Dschami. Deres Værker findes alle i det Kongelige Bibliotheks persiske Manuskriptsamling.

Dervisken Hafiz Schemseddin (ɔ: Religior
Soel) Muhamed fra Schiraz. Han var
i Schiraz, da Modhaferiternes Dynasti regie
i Persien, af hvilke Fyrster han modtog mc
Naadesbeviisninger; iblandt andet yndede K
Ahmed Ilechani ham saameget, at han tilbød
en rig Betiening ved Hoffet, men Digteren,
skiøndt fattig, foretrak et roligt Privatliv for
liver. "Formedelst hans store Omsorg for de
delige Ting bekymrede han sig", som Daul
schah fortæller om ham *), "kun lidet om
den og de sandselige Ting, men levede nøisom
ubekymret, som han selv siger om sig:

Naar du gaaer forbi, beruset og iført
guldstukken Kiortel,
Da et Kys lov Hafiz, som ikkun er ifør
ulden Kiortel".

"Med Dervisker og lærde Mænd levede han
den fortroligste Fod; undertiden var han nær
rende i de stores og mægtiges Forsamlinger,
omendskiøndt han var en saa lærd og ber
Mand, foragtede han dog ikke sædelige Yngling

*) I hans Levnetsbeskrivelse af de persiske Digt
see Vilkens chrestomathia Persica p. 220, h
Stykket om Hafiz er indrykket.

Selskab: Han var elsket af alle. Man har mange snurrige og vittige Svar af ham; vi ville anføre et: Hafiz levede paa den Tid, da Timur eller Timurleng (den halte Timur) erobrede Persien og lod Schah Mansur dræbe. Timur lod Hafiz kalde, og sagde til ham: "Jeg har ved mit skarpe Sværd erobret mange folkerige Lande. Jeg har skilt Byer og Provindser i tusindtal ved deres Indvaanere, for at befolke Samarkand og Bochara, mine Residens- og Hovedstæder; men hvor sær er du i dine Domme, at du for en sort Skjønplet vil sælge Samarkand og Bochara, som du siger i Verset:

Dersom hiin skionne Pige fra Schiraz borttog mig mit Hierte,
Vilde jeg for hendes sorte Skionplet bortgive Samarkand og Bochara.

Hafiz kyssede Jorden, og svarede: "O Verdens Behersker! det er just denne Gavmildhed, som dessværre har styrtet mig i Armod." Dette vittige Svar behagede Fyrsten saa meget, at han ikke mere tænkte paa Bebreidelser, men holdt Hafiz i stor Ære. Saavidt Dauletschah. Hafiz døde Aar 797 efter Muhammedanernes Tidsregning (vort Aar 1395) og begravedes tæt ved Schiraz, just paa den Tid, da Sultan Babur bemægtigede sig

denne By. Muhammed Mimai, Baburs Lærer, lod siden bygge et Kapel og sætte et Monument paa det Sted, hvor han var begravet. Indtil denne Dag er hans Minde helliget hos Perserne. Omkring hans Gravsted er anlagt en smuk Hauge, som er Schirazensernes sædvanlige Forlystelsessted, hvorhen de vandre, for at lovsynge Digteren i hans egne Digte.

Hafiz skrev ikkun Oder eller erotisk-lyriske Digte (Ghazel), og dyrkede ingen anden Green af Poesien. Hans Oder, hvoraf han efterlod nogle hundrede, samledes efter hans Død i et Bind af Seid Cassem Anuar. Af dette Hafiz's Divan (d: denne Samling af Hafiz's Digte) findes i det kongelige Bibliotheks persiske Manuskriptsamling to Exemplarer: No. LXIII. i Folio, meget skiønt og zirligt skrevet af Muhammed Baker Ben Haschi Muhammed Asscherif fra Chorasan A. fra Hedschira 980 (A. C. 1572) og No. LXXI. i Oktav, kiøbt i England Aar 1692 af Albert Elers. Paa Universitets-Bibliotheket haves et Exemplar i lille Oktav (No. XI. efter det af mig forfattede Katalog), skrevet Aar fra Hedschira 1011 (A. C. 1602).

Hafiz's Digte ere, som ovenfor er sagt, Oder (Kierlighedssange, Pers. Ghazel), hvilken Digtart

er egen for Orienten, og især for den persiske Digtekunst. En saadan Sang maae ikke bestaae af mere, end i det høieste af tolv Distiker, (endskiøndt man ogsaa, men kun høist sielden, finder Oder paa 17), men sædvanlig indeholder den ikkun syv eller otte Distiker, som alle rime med hinanden. Ethvert Distikon indeholder to Hemistiker, der ikke rime sammen, undtagen de to første. I det sidste Distikon udslætter sædvanligen Digteren sit Navn. Hvert Distikon har sædvanlig sin egen Mening, uden at hænge sammen med det følgende *). Indholdet pleier at være: Viin og Kierlighed. Iblandt Hafiz's Oder finder man nogle, hvori Viin og Viindrikken besynges, men de allerfleste af hans Oder udtale i sorgfulde Toner den aldrig tilfredsstillede Kierligheds brændende Længsler. At ved denne Kierlighed neppe, eller i al Fald kun sielden, menes den jordiske, men den himmelske, den ufattelige Idealisternes (Dervisernes) Længsel efter at blive løs fra Sandse-

*) See Jones poeseos Asiat. commentar. ed. Eichhorn p. 86 sqq. og Dissertation on the rhetoric, prosody and Rhyme of the Persians, by F. Gladvin, Calcutta, 1798, pag. 4.

lighedens Baand, og komme til Herren, derom kan enhver, som sætter sig ind i Orientens Aand, og uden forudfattet Mening læser disse Oder, overtyde sig. Heri er ogsaa hele Orienten enig, uagtet vel nogle, f. Ex. Ahmed Feridun, som paa tyrkisk har forklaret Odernes mystiske Udtryk, ere i Udtydningen gaaede alt for vidt *). Dauletschah i hans Levnetsbeskrivelse af de persiske Poeter siger om Hafiz: "Han var sin Tids Phønix, Aarhundredets Underværk. Han skrev saa skiønt et Sprog, som neppe nogen Skribent skriver. Tillige brugte han dunkle og mystiske Udtryk, som gave tilkiende, at han var en Idealist (Sofi, contemplator), hvorfore man kalder ham: Lezan elghaib o: den mystiske Tunge. Hans Vers ere lette og flydende, og i de mystiske Sætninger lægger han den rette Mening. Hans Gaver og Færdigheder vare store. Den ringeste var hans digteriske Talent, thi i Kundskab til Koranen, baade til dens aabenbare, og mystiske Sætninger havde han ikke sin lige."

*) Der gives vel nogle Orientalister i Europa, f. Ex. Eichhorn (see Jones Comm. p. 87 i Noten) og andre, som have nægtet, at de skulde forklares mystisk, men deres Vidnesbyrd turde maaskee ikke være aldeles tilforladeligt, hvad Perfernes Sprog og Literatur angaaer.

Hele Hafiz's Odesamling er aftrykt i Kalcutta, men blot den persiske Text uden Oversættelse og Anmærkninger. Femten Oder, nemlig alle de, som ende sig paa det første Bogstav i Alphabetet, ere udgivne i Wien, Aar 1771, med latinsk Oversættelse og vidtløftige philosologiske og æsthetiske Anmærkninger. Af de følgende (nemlig: af dem, som ende paa det andet og tredie Bogstav i det arabiske Alfabet) har jeg oversat endeel, og leverer her ti til Prøve. At de ere oversatte med mueligste Nøiagtighed, tør jeg forsikkre, og for at de kunne fremkomme i et Udvortes, svarende til den indvortes Gehalt, har Hr. Professor J. Møller havt den Godhed at paatage sig det ikke lette Arbeide at versificere dem. Disse berømte Digte skulle altsaa, haaber jeg, ei skamme sig ved Tid efter anden at blive omplantede paa dansk Grund.

Første Ode.

1. Ak! Skjult er hendes Ansigts Soel;
   Til Skygge vorder dens Tilbyllelse.
2. Jeg, hendes Maane [1]), seer min Elskerhaand
   Fast lænket til hiin klare Skjønheds-Soel.
   Jeg er en Maane uden Kjerlighed.
   Hvorlunde drages da det Slør tilside?
3. I Bæg'ret saae jeg Hjertets Blod, lig Taarer.
   I Vinen drukned jeg mit gode Navn.
4. Skjult' ere Elskerne [2]), og de Berustе sværme.
   Bebygt er Kloſtret, men henrykte [3]) Munkene.
5. Hvis Opſynsmanden seer de Druknes Ild,
   Vil han hvert Øieblik med Vand den dæmpe.
6. Hver, fra hvis Øie du seer Taarer rinde,
   Har under Kiortelfligen Viin, som Bobler [4]).

[1]) Jeg er, som Maanen, der laaner Lys og Varme fra Solen, som nu har tilsløret sig.

[2]) I Følge Msc. Reg. 63 og Msc. Univers. 11. Msc. Reg. 71. læser: Dervisterne o: Munkene, Idealisterne. Meningen bliver den samme.

[3]) I Kontemplationer.

[4]) "som Bobler", d. e. som rinder ned fra Vinene, som Vanddraaber. Begge de kongelige Msc. læse: "som Skyer." Jeg har foretrukket Msc. Univ. Læsemaade.

7. Derfor bør du ei give Slip paa Vinen,
Skjøndt Opsynsmandens Straf er uden Maal
og Grændse.
8. Laan Øre, Hafiz! til de Raad og Varsler:
Det sømmer ei at glemme Chata's Skjønne.

Anden Ode.

1. Af din Forenings Hauge strømmer ud
En Bæk, som vander Paradisets Hauge.
Fra din Skilsmisses Glands gaaer Gnister ud,
Som give Glands til selve Helvede [1]).
2. Saa deilig er din Kind, saa skjøn din Skabning,
At Paradisets Træe til dig sig bøier:
O hvilken Salighed, o hvilken Fryd!
Hvor ynderigt var dette Tilflugtssted!
3. Da lilg en Flod i Paradisets Hauge
Mit Øie hele Natten flød, jeg saae
I Søvne din berusede Narcis [2]).

[1]) D. e. Af din Stemning imod mig hænger al min Lykke.

[2]) Med den skjønne Blomst, Narcissen, sammenlignes ofte den Elskedes Øine, som henrive Elskeren.

4. Skjønt Vaaren skildres, dog langt skjønnere
Du priſes i hver Bog, i hver Afdeling.
Om Paradiſets Skjønhed ſjunges tit:
Din Roes gjenlyder udi hvert Capitel.

5. Forgjæves brænder du, mit Hjerte!
Du aldrig naaer dit Ønskes Maal.
Men naaes det, skal ei meer de Taarer blodig rinde.

6. Viid, Skjønne! langt fra dig er' Elskerne beruſte!
Viid, mangen Viismand du berøved ſin Forſtand.

7. Klart er det mig, ſom boer langt fra din Kæbe[1]),
At ſynlig bli'er først da Forſtandens Perle,
Naar Skjønheds Sol oplyſer Verdens Alt[2]).

8. Gaae ſagte, o Hafiz! thi Livet henſvinder unyttigt.
Anſtræng din Kraft og nyd da Frugten af koſtbare Liv!

[1]) "langt fra din Kæbe", forſaavidt jeg er i Sandſeligheden, ſom der affalden fra Gud.

[2]) Uden dig, du Skjønheds Soel o: uden Phantaſie og Begeiſtring er Forſtandens Perle dunkel o: kun begribende og tragtende efter de jordiſke Ting.

Tredie Ode [1]).

1. Gi'er Du mig, store Gud! Herredom denne Nat,
   Saa min Hjertelskede kommer uhaab't i Nat,
2. Naar jeg den Skjønne seer, da jeg tilbeder Dig,
   Og med min Lovsang gjør ædel Daad denne Nat.
3. Sluttet i hendes Arm, Livsstof jeg suer ind.
   Skjæbnen mig under, blid, Salighed denne Nat.
4. Truer med Straf hiint Ord: "Jeg er den sande
   Gud" [2]),
   Straffen jeg tager bort, hjulpen af Gud, i Nat.
5. Soennattens [3]) Frihedsbrev ligger udi min
   Haand.
   Lykken [4]) mig det beskar; thi vaager jeg i Nat.
6. Det har jeg lovet, at, undflyer selv Hovedet,
   Drager jeg Sløret fra den skjulte Soel i Nat.

[1]) At jeg valgte Trimetret til denne og nogle følgende Oder, skede for ikke at udstykke Originalens Hemistiker. J. M.

[2]) som straffer Syndere.

[3]) I Forsoningsnatten d. e. Natten Alkædr, somindfalder paa en ubestemt Time i Maaneden Ramazan, troe Muhammedanerne, at alle Synder forlades den Bodfærdige, og alle Bønner høres.

[4]) eller: min gode Stjerne.

7. Du er min Lykkes Drot, værdig jeg føler mig:
Yd du mig Skjønheds Skjenk; salig jeg bli'r i Nat!
8. O at dog Hafiz ei tilintetgjøres af
Den Sindsforvirring, han føler i denne Nat [1])!

Fjerde Ode.

1. Jeg sagde: Skjønnes Sultaninde! O!
Hav dog Medlidenhed med slig en Fremmed [2])!
Hun sagde: men i Sjelens Længsel vist
Sin Vei forfeilet har slig fattig Fremmed.
2. Jeg sagde: "Skjønne! o forlad dit Huus."
Hun sagde: "Nei! Du mig vil have undskyldt.
Du er jo Husets Barn. Hvad Sorg mon da
Forvolder dig slig Fremmeds Kummer"!
3. O hvilken Kummer, hvis hun, sovende
Paa fyrstelige dyre Egernpelts,
Tillaver stakkels Fremmed Leiet fjernt
Blandt hvasse Torne og paa haarde Stene.
4. O den, som før i dine Lokkers Baand [3])
Mildt fængslet væntes til hiin høie Plads,

[1]) Saaledes læser den engelske Udgave, men Manuskripterne have: Hvilken Forvirring er det ikke, jeg har i Hovedet denne Nat.

[2]) Uindviet.

[3]) I hvilke du fængsler dine Tilbedere.

Ham tækkes Moſkusduft og Skjønplet paa
Den Fremm'des Kind, naar roſenrød den farves.

5. Er da den Fremmede ei falden nok?
Mon ei fiolblaae Linie ham pryder,
Skiøndt ikke til hans Moſkuslinie
Nigariſtan [1]) gav Farver eller Træk?

6. Din Elſkovs Ruus ſig aabenbarer huldt
I Farven af dit Anſigt, ſkjønt ſom Maanen;
Saa ſkinner prud et Blad af rød Siren
Paa vakkre Fremmeds hvide Narciskinder.

7. Jeg ſagde: O de Fremm'des Aften [2])! Du!
Vogt, Skjønne! dine mørkebrune Lokker,
At ei den Fremmede, i Morgenrødens Stund,
Skal, naar han græder, deri vorde fanget [3]).

8. Jeg ſagde til den Skjønne: ſkjul dog ei,
Min Maane! Kinden din, ſom Roſen farver.
Hvis du ei give vil mig Fremmede,
Mig Arme, ak et Saar, ſom aldrig læges.

[1]) Den berømte chineſiſke Maler Mani's Værkſted.

[2]) Da Lys og Haab forſvinder. "Aften" er her modſat "Morgenrødens Stund."

[3]) Maaſkee og: Vogt dig, at den Fremmede, naar hans Mod igjen oplues, ikke ſønderriver dine Lokker, ſaa at du ikke i dem kan fængſle flere.

9. Saa lyde Hafiz's Ord: bekiendte er
Deslige Folk paa Rædselernes Sted.
Det er ei fiernt, dersom en saaret og
En sorgfuld Fremmed der mon sidde ned.

Femte Ode.

1. Morgenrøden [1]) Lykksalighed gier.
Men Bæg'ret, lüg Solen [2]), hvor er det?
Leiligheden at nyde er skjøn:
Hvor er det? Giv hid Drikkebæg'ret!
2. Huset er roligt, Mundskjenken [3]) vor Ven,
En Spøgefugl er den Spillemand.
Glædens Dag det nu er, Bægerets Tid,
Og den livsalige Ungdoms Stund.
3. Elskeren og Mundskjenken klappe i Haand,
Med Foden tramper den Spillemand.
Mundskjenken alt med Vinene blinker;
Vinens Tilbeder er Søvnens Træl.

[1]) Symbolet paa tilbagevendende Liv, Kraft og Mod.

[2]) Som nu staaer op.

[3]) magister bibendi.

4. Sikkert er Stedet, venlig Mundſkjenken,
Selſkabsbrødrene enig' i Hu.
Mundſkjenkens Die ſynes beruſet,
Vinens Tilbedere ere forelſkte [1]).

5. Kammeret eenſomt er, Stedet ei ſvigefuldt,
Og her i Glædens Hiem herſker Fortrolighed.
Herre! o ſiig mig dog, om den, jeg ſkuer hiſt,
Vaagen mon være, hvad heller han ſover?

6. Vinen forlyſter dig, livlige Phantaſus,
Den farver Kinden rød, reen af Natur [2]).
Sindet helbreder jo Roſens det røde Blad [3]);
Mon da ei Roſenvand [4]) gjør det i Løn?

7. Til Sinds Forlyſtelſe, ſom til dets Prydelſe,
Alt for den Skjønheds Skyld, ſom og for Glædens,
Herligt det Samfund er, der Guldpokalen faſt
Knytter til hiin Rubin, ſom deri ſvømmer.

[1]) Dette Vers mangler i Mſc. Reg. 63 og i Mſc. Univers.

[2]) Vinen er den bedſte Sminke.

[3]) Den Skjønne, ſom er liig en blomſtrende Roſe.

[4]) D. e. Viin.

8. Stræb, at hiin Maane bliêr Kjøber af Hafizes Perler.
Hver Stund indtrænger i Øret Citarens yndige Lyd [2]).

Sjette Ode.

1. Hvo løser Sløres Baand mig paa dig, Elskede?
O Paradiſets Fugl! Hvo gier dig Korn og Vand?
2. Mig Søvn forgik, da Sinder nys den Tanke flog:
"Hvo favner dig, hvor er din Slummers Herberg nu?"
3. Du ændſer ei Derviſchen meer, det er min Frygt,
Du veed ei, hvor han ængſtes ræd alt for dit Svar.
4. Det drukne Øie griber an den Elſktes Sind.
Det røber ved de Kjertegn ſnart ſin Elſkovsruus.

[2]) See om Ordet: Zahre, Zaretis, Venus urania, ſom og heed Anahid, Anaitis, Astarte etc. Gafarelli curiosités inouies, p. 117 og Fundgruben des Orients, 4 Bind andet Hefte, Pag. 157.

5. Den Piil, du mod mit Die skjød, er trængt mig dybt
I Hjertet ind: hvorhen vil du nu, jeg skal flye?
6. De Skrig og Suk, jeg støder ud, du hører ei.
Dog staaer du end for Elskeren i Majestæt.
7. O skjønne Slot, du Hjerteblus, o søde Borg!
Ei Herren lade Tidens Brøst fordærve dig!
8. I Ørken fjernt opstiger Damp[1]): saml Tankerne,
At Ørkens Dæmon ei med Damp skal skuffe dig.
9. Indtil, o Sjel! paa Engles [2]) Vei, hvor du mon gaae,
Din Ungdoms Aar i Blændværks Spil fortæres hen [3]).
10. Er, Hafiz! en Slavinde til, som flyer sin Drot [4])?
Viis Gunst, drag bort! mig smerter din Bebrei-delse.

[1]) Som i Solen seer ud som Vand, og altsaa let kan skuffe den tørstige Reisende.

[2]) I det du stræber at naae din elskede Skjønne.

[3]) Du spilder dine Ungdoms Aar, ved at jage efter det Uopnaaelige, ligesom den tørstige Reisende, der spilder sin Tid og sine Kræfter, ved at gaae efter Vanddampe.

[4]) Jeg naaer nok mit Ønske. Min Elskede undflyer mig ikke bestandig.

Syvende Ode.

1. Mit Hjertets Ild antænder Sorg for elſkte Mø;
Ild i mit Huus, thi Gjæſtekamret [1]) brænder alt.
2. Mit Legem ſmelter; borte er min Hjertenskjær.
Min Sjel fortæres af hiin Kinds Skilsmiſſe-Ild.
3. Hver den ſom ſeer de Lokkers Buur, du Engle-ſkjer!
Bliêr ſtum, dog luer værre Brand i Hjertet mit.
4. O ſkue den Brand, thi Taarers Ild gjør det til Vor.
Af Elſkovs Længsel brændtes det, liig Sommerfugl [2]).
5. Mit Sind af Anger knuſes, ſom et Drikkeglas.
Mit Hjerte er en tom Pokal, dets Øſe brændt.

[1]) Hjertet, hvor den Elſkede boede.

[2]) Sommerfuglen, ſom opbrænder ſig ſelv i Lyſet, er et ſkjønt og herligt Billede paa den i Gud og det Evige henrykte, hvis Længsel efter at forenes med det Overjordiſke, ſom han her ikkun ſom i et Speil anſkuer, fortærer ham ſelv. Hvem tænker ſig ei her den herlige Yngling Novalis, ſom optoges ſaa tidlig!

6. Formindst du Skjæbnens grumme Raad, tilbagevend!
Dit Billede mig stedse end for Øine staaer.
Drag Munkekappen af; med Tak den brænder flux [1]).

7. Ei fremmed Ven, men Hjertet mit jo brænder op,
Da fra mig selv jeg gik, man saae et fremmeds Brand.

8. Min Munkekappe bærer mig mit UheldsVand [2]).
Forstandens Huus alt brænder, samt Viinkjelderen [3]).

9. Hold, Hafiz, op med Fabeldigt og Viin en Stund.
I Nat vi ei har sovet, og i Fablen Lyset brænder.

Ottende Ode.

1. O Mundskjenk! huft, at kommen er den skjønne Fest;
Lad ei de Løfter, du har gjort, gaae dig af Hu.

[1]) Jeg opofrer mig gjerne, som Sommerfuglen.

[2]) Min Higen efter det Evige gjør mig utilfreds og ulykkelig her.

[3]) Forraadet af min aandelige Viin, d. e. mine høiere Anskuelser fortæres og fortære mig selv.

2. Mig undrer, at paa denne Tid, Skilsmiſſens Stund,
Du Hjertet tog fra Brødrene og gav dig ſelv.
3. Viinſtokkens Æt vor Hilſen bring, og ſiig: kom ind,
Vor glade Lyſt har gjort dig fri for trange Baand [1]).
4. Tak ſkee Gud, at den Høſtvind ei i Haugen brak
Din Roſe, Burbom og Jasmin, ei din Cypres.
5. Du glæder ved din Ankomſt, Viin! Stalbrødrene.
Det Sind, ſom ſkyer dig, vorde ſkal et Sorgens Sind.
6. Det onde Syn nu borte er, Godt i dets Sted.
Vor Roes og Lykke oprandt i din Fødſelsſtund.

---

7. Forlad ei, Hafiz, Samfundet i Noahs Ark,
Hvis Skjæbnens Syndflod ei bortfører dig Grundvolden.

[1]) d. e. har plukket dig af.

Niende Ode.

1. Fornuftigt Ord, som Sjelen ei henrykker,
Er Synd paa dette Sted; thi hører du
Et Hjertet værdigt Ord, da sig det ei:
Bild, det er Synd.
2. Min Hu ei til det Lave og Forgangne
Nedstiger [1]). Men jeg lover høit min Gud
For dette Oprør [2]), som er i vort [3]) Hoved.
3. Mit Hjerte saaret er, men ei jeg veed,
Hvem i dets Inderste mon herske; thi
Jeg tier, medens hun urolig klager.
4. Min Sjel er uden for det Forhæng [4]): hvor
er du,
O Spillemand? iil med Rørfløiten hid;
Thi af det Forhæng er vor Idræt bygget [5]).

[1]) Eller: "til det Verdslige og Tingenes Udfald," d. e. jeg stræber kun efter det Himmelske og Tilkommende.

[2]) d. e. den Begeistring og Henrykkelse.

[3]) I mit og andre Idealisters.

[4]) d. e. som St. Povel siger: vi see her i et Speil, i en mørk Tale.

[5]) At vor Id gaaer derhen at faae dette Forhæng bort.

5. For Verden og dens Tant jeg nærer ei
Høiagtelse; men ak din Kind er skjøn,
Den for mit Øje er en Prydelse.

6. Ei er jeg dysset ind af Phantasus;
Thi natlig Riimfrosts Viin en Ruus mig gav
For hundred' Nætter. Men — hvor er det Drikkehuus?

7. Da Klostret af mit Hjertes Blod [1]) er blevet
Besmittet, saa er Sandhed i jer Haand,
Hvis I mig vaske reen i røden Viin.

8. Derfor man i Vinhuset høit mig agter;
Thi Ilden, som ei døer, er i vort Hjerte.

9. Hvad Strengeleeg var det, hvorpaa hiin Spillemand
I Aftes leegte? O! hvor Livet gaaer,
Og end er Hjernen mig af Lyden fuld!

---

10. I Aftes man mig gav din Elskovs Varsel,
Mit Indre følte det; og end, o Hafiz! er
Mit aabne Bryst af dette Kald saa fuldt.

[1]) d. e. af mine Længsler og Sukke.

Tiende Ode.

1. En Tid det varer, at din Elskovs Ild
Er i vor Sjel, saasandt hiin omme Bøn
I ubeboede Hjerte stedse gjemmes.

2. Min Diesteen i Hjertets Blod er nedsænkt;
Derfor har Elskov, tændt af hendes Kind,
Sin Kilde i vort Bryst, det klagende.

3. En Draabe er det Livsens Vand, hvoraf
Udspringer en Rubin, saa sød som Sukker.

4. Sit Lys tilbagekaster Solens Kreds;
Derfra vor Maane borger alt sit Skin [1]).

5. Ei for hver Sjel det Aandeliges Slør
Bortdrages. Hvo i dybe Helligdom
Indtrænger, er vor Sjels den Ypperste.

6. Hvormeget siger du, o du som minder
Os om at tolke Religionen ret!
Tie stille! viid, at vor Religion
Er vore Sjeles Samfund her som hisset.

[1]) Vor Maane (o: jeg) faaer sit Lys fra Solen o: min Elskede. I Gud leve og røres vi.

7. Lad, Hafiz! dette Glædens Sukker fare
Til Dommedag; thi kun den første Dag
Hiin Afgud er en Lægedom for Hjertet [1]).

[1]) eller (efter Msc. Reg.). Hiin Afgud er fra den første Dag vor Ven og Giest.
Eller (efter Msc. Reg. 71). Hiin Afgud er fra den første Dag igjen under vor Befaling.

III.

Om Videnſkabelighed og Moralitet, begge betragtede i Forhold til Univerſitetet.

Et Indbydelſesſkrift

til Forelæsninger over Videnſkabernes almindelige Encyclopædie og Methodologie.

Af

J. Møller.

Et Univerſitet er oftere bleven ſammenlignet med Kundſkabens Træe paa Godt og Ondt: intet Under, da Lignelſen ligger ſaa nær, og ſelve Bruen, ſom mangen letſindig Yngling har gjort af Univerſitetsaarene, kunde lede Jagttageren til at ænke paa de ulykkelige Følger af den forbudne Frugts Nydelſe. Denne ſidſte Deel af den gamle Mythe er ellers det Træk, der ſynes at paſſe mindſt paa det Kundſkabstræe, ſom, plantet i Høiſkolens Forgaard, vel lokker ligeſom hiint med

Løfte om at oplade Øinene paa de Svagsynede og Umyndige, men til hvis Nydelse intet Forbud, ingen Trusel eller Straf, tvertimod Opmuntring og Belønning er knyttet. Imidlertid ængstes endnu mangen omhyggelig Fader og mangen from Moder, i det de bortsende den uerfarne Søn til det ham aabnede Kundskabsvælb; thi de vide, at ikke Faa drak deraf, tilligemed Lærdoms og Vidskabs Draaber, en Hovmods og Usædelighedsgift, som, i det den fortærer Spiren til alt Godt og Skjønt, omsider tilintetgjør endog Frugterne af den dyrekjøbte Lærdom. De ængstes dobbelt, fordi vort Universitet er beliggende i Rigets Hovedstad, hvor, ligesom fordum i Verdens Hovedstad, Rom, efter Tacitus's Bemærkning, al Niddings- og Skjændselsdaad søger at skjule sig som i et sikkert Fjælested *). De betænke den menneskelige Naturs almindelige Vilkaar, og i Besynderlighed Ynglingens Svaghed, Pirrelighed, Lidenskabelighed og Frihedssind. Det academiske Liv begynder med de Aar, som ei alene den offentlige Mening hædrer med Udmærkelsesnavne **);

*) Annal. L. XV. c. 44.

**) Herre, ung Mand o. s. v.

men som Naturen selv, denne mægtige Herskerinde, har gjort til et Grændseskjel imellem Umyndighedens og Myndighedens Alder. Hvo gienkalder sig ikke fra sin egen Ungdom den ubeskrivelige Vellyst, hvormed hine Navne første Gang lød i hans Øre? Ei kunde den fødte Træl med større Henrykkelse fornemme Frigivelsens Ord, end den fra Skolens Baand endelig løsladte Yngling hører den alvorlige Rectors: rude donatus es! Hvilken Troldomskraft ligger ikke i disse Ord! Hvilken Gjæring vække de ikke i det fyrige Ungdomsblod, hvilken Opbrusen af Tanker og Følelser, hvilken Planlæggen, hvilket Virvar! Hvor let for den Uerfarne under denne Stræben efter at begynde et nyt og idealsk Liv at forløbe sig i det Virkelige! Og hvor vanskeligt i den fulde Nydelse af den nyserhvervede Frihed at undgaae Udskeielser! Tør maaskee Individet haabe at styre sikkrere imellem Scylla og Charybdis end hele Nationer, som fast aldrig gik over fra en ufri til en fri Forfatning, uden at Statsskibet omtumledes en Tidlang paa Anarchiets vilde Bølger? Jeg troer i Almindelighed Ja, ihvorvel det naturligviis beroer paa, hvem der er forsynet med det bedste Compas og den kyndigste Styrmand. Begge Dele kan naturligviis den Enkelte langt lettere erhverve sig end det mangehovedede og

hardtad uſtyrlige Folk. Saaledes indrømme vi vel, at det academiſke Liv, ſom i Almindelighed enhver fri Udviklingsperiode, medfører Farer for Sædeligheden; men vi troe tillige at diſſe ere mindre og færre for den ſtuderende Yngling, end for enhver anden, der er i Beſiddelſe af ſamme Frihed; og vi haabe at overtyde vore Læſere derom ved nogle Betragtninger over Forholdet imellem Videnſkabelighed og Moralitet, eller, hvis man vil heller henføre den ſidſte, til dens førſte Kilde og Grundvold, Religioſitet. Men i det jeg ſaaledes tilraaber den for ſine ſtuderende Sønners Sædelighed bekymrede Fader med Digterens Ord:

Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis:

tør jeg ikke love at fremføre nye, men vel ſtore og til mangehaande Anvendelſe ſkikkede Sandheder. Den ſom elſker Sandhed høiere end glimrende Paradoxer, vil vanſkeligen kunne fremføre noget Nyt i en ſaa ofte behandlet Materie, iſær paa et Sted, hvor ſamvittighedsfulde Lærere i Aarhundreder have været betænkte paa at lede Ungdommens Studier til det rette Maal, Viisdom og Dyd, og hvor ydermere for kort Tid ſiden Nordens førſte

Philosoph, N. Treschow, i flere Forelæsninger med Genialitet og Skarpsindighed har udviklet det Slægtskab, som finder Sted imellem Cultur, Lærdom, Videnskab, Viisdom og Moralitet *). Til hans Skrifter kan jeg da lykkeligviis henvise dem, som forlange en udførligere Drøftelse af dette Emne, og indskrænke mig til de Betragtninger, som staae i nærmest Forbindelse med mit Øiemeed.

Overskuer jeg da først de til forskjellige Tider herskende Meningers Historie, da frembyder sig for mig den Jagttagelse, at ligesom Philosophien i sin Barndom lod de beslægtede Begreber staae uadskilte, men i sin Ungdomskraft forsøgte at opløse dem indtil deres fineste Bestanddele, saaledes benyttede den igjen sin modne Alder til at knytte paa nye de Traade, som Forgjængernes Raskhed eller Ubetænksomhed mangen Gang sønderrev uden tilstrækkelig Grund. Allerede Plutarch har lagt Mærke til at Philosopherne stundum gik forvidt i deres Skjelnelyst: "De ældste Theologer og Digtere, siger han **), saae allevegne blot den vir-

*) See i Særdelesheb: Moral for Folk og Stat. 2 Dele. Kbh. 1811.

**) De defectu oraculorum cap. 48.

kende Guddom, og toge ikke Hensyn paa de nødvendige og naturlige Aarsager; de næstfølgende Philosopher derimod, som først opdagede de naturlige Aarsager, vilde ved disse forklare Alt, og erkjendte ingensteds et guddommeligt Princip." Saaledes er det ogsaa gaaet med Sammenhængen imellem Viisdom og Dyd. De ældste Folkeslag troede disse himmelske Væsener saa nøje forenede, at de forudsatte begge som tilstædeværende paa ethvert Sted, hvor de fandt en af dem at have opslaaet sin Bolig. Salomon og Hebræernes øvrige Vise bruge stedse Ordet חכמה (Viisdom) som synonymt med Dyd, og אולת (Daarskab) som eenstydigt med Last *). Ogsaa ifølge de homeriske Sange boer Forstanden i Hjertet i fuldkommen Samdrægtighed med Følelsen og den moralske Kraft. End ikke en saa tvetydig Character som Odysseus's kunde bevæge de gamle Barder til at mistænke Snillet eller fremstille Klogskaben i et ugunstigt Lys. Ogsaa vare Exemplerne paa ilde anvendt Klogskab i den gamle Verden saare sjeldne, hvad enten man nu vil forklare saadant af Sædernes

*) See herom Zieglers III. Excurs ved hans Neue Ueberſetzung der Denksprüche Salomo's. Side 397 fg.

Simpelhed eller af Tænkemaadens Oprigtighed. Man havde derfor kun een Personification paa Klogskab, Slangen nemlig, hvilken endnu i det Nye Testament bruges som Sindbillede paa velanvendt Snildhed *). En philosophisk Analyse af de gamle Benævnelser paa Dyd lærer, som bekjendt, det samme. Ligesom dette danske Ord (paa Islandsk Dygd) kommer af at due, og oprindeligen er det samme som Dygtighed: saaledes udtrykker ogsaa Latinernes virtus og Grækernes ἀρετὴ begge Dele. Alligevel vil Ingen vente, at Oldtidens skarpsindigste Philosopher skulde have overseet Forskjellen imellem Forstandens og Viljens Dyd: dette kunde de saa meget mindre gjøre i Theorien, som de allerede i Livet, formedelst Sædernes Udartelse ved Culturens Misbrug, bleve tvungne til at skjelne imellem de Vise (som de jo selv bleve kaldte, indtil den beskedne Pythagoras forandrede Sprogbrugen) og Viislingene d: Sophisterne, imod hvis fordærvelige Lærdomme Sokratikerne satte hele deres Myndighed og Dyd. Dog vedbleve de Sidste at betragte Viisdommens og Dydens Kilde som een og den samme; men denne er efter Plato ingen anden end rigtig

*) Matth. X. 16.

Indsigt i Tingenes Væsen. Saaledes befinde vi os allerede her ved det Maal, til hvilket siden Skandinaviens Plato har ført os. "Kundskab, Oplysning, Videnskab — siger denne *) — og endnu mere Viisdom selv, er ikke blot et Middel til Sædelighed, som man gemeenlig troer, men en Deel af dens Væsen selv, eller saa at sige, den ene Side deraf. Forstand og Villie, hvori enhver af dens tvende Hoveddele, Viisdom og Styrke, skal have sin særskilte Bolig, ere heller ikke tvende virkelig forskjellige Kræfter i vor Aand. Villien er egentlig ei andet end en handlende Forstand, Forstanden ei andet end en tænkende Villie."

Men saa beroligende deslige Tænkeres Udsagn end ere, og saa passende de, baade af denne Aarsag og for at tjene til Ledestjerner paa Grandskningens Dyb, anbringes i Begyndelsen af en Undersøgelse over dette indviklede Spørgsmaal: saa tør vi dog ikke undlade at tage Hensyn til de Indvendinger, som allevegne fra lyde om vort Øre: "Hvorledes har du læst Historien — raaber man — du som ei har lært at skjelne imellem Dygtighed og Dyd, Indsigt og Retsind, Lærdom og Huma-

*) Moral for Folk og Stat. 1 Deel S. 166.

nitet? Hvor har du levet i Verden, siden du ikke har truffet paa veltalende Prædicanter, men uden Fromhed og Christendom; paa snilde Juriſter, men ſom ſolgte ſig og Retten til den Høiſtbydende; paa erfarne Læger, men ſom lode de Fattige omkomme uden Hjelp, imedens de mættede ſig hos de Rige? Eller er du ſaa fremmed paa Jorden, at du ſøger de ufordervede Sæder i de høitcultiverede Stæder ſnarere end i Hyrdernes eller Bjergboernes mørke Hytter? Er du ſaa ubekjendt med menneſkelig Forſtillelſe, at du kun paa Skuepladſen venter at finde Perſoner, ſom ſpille fremmede og paa Skrømt paatagne Roller? Eller har jeg maaſkee misforſtaaet dig, og er det kun udmærket Genialitet og Videnſkab, hvoraf du troer at kunne ſlutte ſikkert til Sædernes Reenhed og Hjertets Uſkyld: end ikke det kan jeg indrømme dig; thi, for ikke at tale om Kunſtnerne, iblandt hvilke Spaniens guddommelige Morales *) langtfra ikke er

*) Morales, berømt Maler fra Philip II. Tid, og ſtor Ødeland, kaldes af Spanierne ſædvanligen el divino, dog vel mindre paa Grund af høi Kunſtfuldendelſe, end formedelſt den Omſtændighed, at han udelukkende har malet hellige Gjenſtande, iſær Chriſtushoveder, i hvilket

den eneste som førte et meget menneskeligt Liv, saa spørger jeg blot, om Julius Cæsar ikke var en Usurpator, Sallustius en Bellystling og Voltaire en intolerant Gudsbespotter? Hvad nyttede da den Førstes høie Romeraand, den Andens Ivren imod Usædelighed, og den Tredies evige Prædiken om Samvittighedsfrihed? Og er dette tilligemed tusende andre Exempler ikke Beviis nok paa at Kundskaben kan være ufrugtbar, skjøndt klar og tydelig?"

Det er vanskeligt paa eengang at besvare alle disse Spørgsmaal, maaskee lykkes det os bedre at udfinde hvad deri maatte være sandt eller falsk, naar vi henføre disse og lignende Indvendinger til tvende Classer, til den første nemlig dem, som grunde sig paa den Vildfarelse, at Videnskabelighed endog skulde indeholde et Tønder for Lasten, og til den anden deres Meninger, som vel indrømme, at Indsigter under visse Betingelser kunne være et Hjelpemiddel til Dyd, men ikke holde for, at de nødvendigen ere sammes faste, end sige, eneste Grundvold.

Genre han overordentlig beundres af sine Landsmænd. See Spanien von P. J. Rehfues. 4ter Band S. 1211.

Hvad det første Partie angaaet, da gjendrives dets Tilhængere allerede ved deres egen Adfærd; thi imedens de af Kundskab og Lærdom begte de største Farer for deres Børns Sædelighed, lade de dem dog oplære i allehaande Videnskaber, ligesom da ogsaa J. J. Rousseau v, deres store Forgjænger, ihvorvel han troede Verden vilde have været lykkeligere og sædeligere uden Kunster og Videnskaber, dog erklærede t for en Daarlighed at ville lukke Skoler eller drive Academier, hvilke Menneskeslægten, udtet som den er, ikke kan undvære. Hvad der drev ham, Paradoxsyge *) og en eensidig Erfa-

*) Som bekjendt har Rousseau i sine confessions ikke villet tilstaae, at det var blot for at prøve sit Genie (efter Diderots Raad) paa et Paradox, at han stilede sit første Priisskrift imod Videnskabernes Gavnlighed; men denne Kjendsgjerning er alligevel unægtelig, da den ei alene berettes af Marmontel (Memoires Tom. II. pag. 148) efter Diderots egen Fortælling; men ogsaa af Dusaulx (Verhältnisse mit Rousseau S. 22) der ikke hørte til Modpartiet, saaledes som Diderot, der ærligen vedgaaer, at han ikke mere kunde være Rousseaus Ven, "fra den Tid af han var bleven til en Vildmand."

ring, er det som endnu stundum bevæger Nogle til at føre samme Sprog. Rousseau havde seet, især i Italien, hvorledes de skjønne Kunster misbrugtes til Yppighedens Tjeneste; han saae dagligen, hvor lidet mange Lærde tænkte paa at fremme Menneskeheld, og bemærkede, at fine Sæder tit vare at anseе som en Maske, der gav Last og Dyd det samme Udseende. Lignende Erfaringer er det, som endnu stundum vække Tvivl om den intellectuelle Dannelses moralske Værd. Men er det da Ret at tilskrive Lærdommen de Feil, der maaskee findes hos enkelte Lærde, eller Kunstens Aand de Laster, som undertiden besmitte Kunstneren? Skulde denne Sluttemaade være gyldig, da maatte det først beviseſ, at der i selve de frie Kunsters Væsen, eller i den inderlige Kjerlighed til lærde Sysler laae noget, som var farligt for Moraliteten. For at udfinde hvad der snareſt kunde tykkes saa, ville vi raadspørge Erfarenhed om, hvilke Feil der hyppigst findes hos Videnskabsmænd og Kunstnere (vi vedblive at tage noget Hensyn ogsaa til disse formedelst Kunstens Slægtskab med Videnskaben). Paa denne Maade vil man letteſt opdage de Klageposter, som her kunne fortjene Opmærksomhed, da neppe Nogen vil falde paa at tilskrive Lærdom de Feil og Skrøbeligheder,

ſom de Lærde nu og da kunne have tilfælleds med andre Mennesker. Man vil da uden Tvivl fremføre ſom Skjødesynder hos begge Classer: Genieſtolthed, Ærgjerrighed, Skinſyge, Paaſtaaenhed og Ligegyldighed for visse det borgerlige Livs Sysler; imod Kunſtneren desuden: Higen efter ſandſelig Nydelse, Ødselhed og Vellyſt.

Som da i Almindelighed herlige Bedrifter forudsætte Overvindelse af store Hindringer, saaledes er det vist at besynderlige Friſtelser ere forbundne med den Lærdes ſom med Kunſtnerens Kald og Stand. Hvad Under om endeel af dem, der ville bestige Parnaſſets Top, snuble paa de bratte Høider, ſom Menigmand ved Bjergets Fod ikke siner? Jo høiere man stiger, desto vanskeligere er det at vogte sig for Svimmel. Derfor siger Franskmanden saa sandt:

Tel brille au second rang, qui s'eclipse au premier.

Endvidere: med enhver Krafts heldige Anvendelse følger baade Bevidsthed om samme og Tillid til den. Men denne Selvtillid, saa nødvendig for Kunſtneren og den Lærde, hvor nær ligger den ikke ved aandelig Hovmod eller Genieſtolthed! — Idelig Syslen med visse Gjenſtande vækker for dem en levende Kjerlighed, ſom, naar den er eenſidig,

kan forføre den lærde Slave til at forglemme Moralens simpleste Bud. Meer end een Antiqvar, som ellers ikke vilde forfordele sin Næste, er bleven mistænkt for eller vel endog grebet i Tyverie, naar man tillod ham alene at beskue en sjelden Samling af Oldsager. Derfor bevogtes f. Ex. den enthusiastiske Mønt-kjender aarvaagnere end andre, naar han besøger et Cabinet, hvori findes mange unica eller inedita. Endelig frister ogsaa Vanskeligheden af at opdage noget betydeligt Nyt mangen Lærd nu til at forsvare Urimeligheder, om hvilke han ikke selv er overbeviist, og følgelig blive en Forræder mod Sandheden; nu til at fordølge eller nedsætte sine Forgjængeres Fortjenester i det Haab at faae dem sig selv tilregnede. Men hvad Kunstnerne i Særdeleshed angaaer, da kan der vel angives flere Aarsager, hvorfor just de saa hyppigen mistænkes for moralske Udsvævelser *); men vi ville blot nævne den ene, som kunde synes begrundet i Kunstens Væsen, denne nemlig: at Kunstnerens idelige Syslen med det Skjønne let kan vække hans Begjerlighed efter at besidde Skjønheden, og det

*) Jvnf. Sintenis über die traurige Wahrheit, daß die Genies oft Libertins sind, i Fragmente von Briefen gemeinnüzigen Inhalts. S. 34 fg.

ubefæstede Gemyt spørger da ikke altid om Midlernes Reenhed eller Tilladelighed. Jeg forbigaaer de Fristelser, som monne true enkelte, f. Ex. de scæniske Kunstnere, ihvorvel de ere saa store, at en berømt Kunstdommer, Schlegel, endog har anseet det for en væsentlig Egenskab hos Skuespilleren, at han skulde være et letfærdigt Menneske. Jeg bemærker blot, at enhver skjøn Kunst ligesom enhver Videnskab kræver til sin Fattelse et reent og for alle heterogene Forestillinger befriet Gemyt, ligesom til sin Udøvelse rene Hænder. Har end ingen af dem den Tryllekraft, at holde det Bryst, hvori de engang have antændt den hellige Ild, for bestandigt frit for enhver Vanhelligelse: saa er det dog vist, at hvor de boe og virke, der maae Losagtighed vige for Kunstnydelse, Kjødet bukke under for Aanden; der er følgelig Moraliteten paa det fuldkomneste betrygget. Saalidet som Himmelen hænger sammen med Jorden, saalidet er den, der svæver i Ideernes Rige, udsat for sandselige Lysters Tillokkelse. Har han nogensinde ladet sig henrive deraf, da maa han nu, imedens den bedre Aand har Overmagt hos ham, afskye sin forrige Tænkemaade. Eller mon nogen Billedhugger, enten saalænge han formede en Venus Urania eller imedens hans Sjel endnu var opfyldt af hendes

Billede, kunde heile til Venus vulgivaga? Nei ingenlunde! Hvad altſaa Kunſtneren, ſom Saadan betragtet, kan ſavne, er ikke de levende Modeller, af hvilke han kan have laant enkelte Træk til ſine Madonnaer, men det er diſſe ſelv, ſaaledes ſom de ere fremgangne af hans Indbildning. Denne ſom ſaa mangen anden hidhørende Sandhed kunne vi lære af Corregios Digter; hvor rørende lader han ikke ſin Antonio klage:

Det gjør mig altid ondt, naar jeg maa ſkilles
Fra mine Billeder. Man bliver daglig
Alt meer fortroelig med den kjære Gjenſtand.
Det er et Barn, et Foſter af vor Aand!
En Digter har det godt, han kan beſtandig
Beholde ſine Børn i Nærheden;
En Maler er en fattig Fader, ſom
Maa ſende dem ud i den vide Verden;
Der maae de ſiden ſørge for dem ſelv.

At det er den ſande Kunſtneraand, der udtaler ſig i diſſe Vers ſom i den hele herlige Kunſttragoedie, føler vel Enhver: han ſpørge ſig da blot om ikke en ſaadan Tænkemaade, iſtedetfor at begunſtige Laſten, meget mere maa udelukke den, og drive den paa Flugten, hvis den allerede ſkulde have indſneget ſig. Nødes vi derfor end af en ſørgelig Erfaring til den Bekjendelſe, at ſlig Tænkemaade ei

altid eller for beſtandigt beſjeler den genialſke Tænker og Kunſtner: da nægte vi paa det beſtemteſte enhver, ſom den ei beſjæler, dette Navn; thi, han være forreſten ſaa ſtor i ſin Videnſkab eller Kunſt, ſom han være vil, ſaa forlader han i ſaadanne Øieblikke ſin egentlige Sphære, miskjender ſin Beſtemmelſe og fordriver ſin Skytsaand, imedens han nedſænker ſig i den lave Sandſeligheb. Til hvilken Claſſe af Væſener han ſkal henføres, vil beroe paa den kortere eller længere Tid, hvorfra og den ſtørre eller mindre Villighed, hvormed han tjener Mørkets eller Lyſets Aand. Men viſt er det at ſaa ofte den ſidſte ſeirer hos ham, ſaa ofte bliver han et ædlere Menneſke; og ſaaledes ere vi fuldkommen beføiede til at anſee ethvert vakkert Aands- eller Kunſtværk tillige for en moralſk Fortjeneſte. Det er derfor ſaa ſandt, hvad Wieland bemærker i ſit Forſvar for Salluſts moralſke Characteer (at jeg engang ſkal gjøre Anvendelſe paa nogle af de ovennævnte Exempler), at denne Hiſtorieſkrivers herlige og af en dybig Aand indgivne Værker bør komme i Betragtning og regnes ham tilgode, ogſaa naar han bedømmes ſom Menneſke. Thi at hans mandige Straffetaler imod Romernes Løsagtigheb, Gjerrigheb og al den Fordærvelſe, hvoraf man vil at han ſelv ſtun-

dum skal have været en Slave, ikke kom fra hyklerske Læber, men vare en Gjenlyd af hans Inderste, det seer Enhver, som forstaaer sig paa aandelige Symptomer. Men vilde Nogen nægte dette, da kan dog i intet Tilfælde den Retfærdighed, som han i sin catilinariske Krig viser sin personlige Modstander Cicero, udledes af nogen ureen Kilde. Gjælder det sidste nu end ikke om ethvert gavnligt Værk af de for Usædelighed mistænkte eller overbeviste Forfattere; saa kan ethvert saadant ikke desto mindre betragtes som et Skridt til Forbedring, Forfatteren har gjort. Unægteligen blev Thomasius ledet til mange af sine vigtigste Arbeider af Lyst til at bestride og ydmyge den orthodoxe Geistlighed; men overvandt han ikke dog mangen Gang under Sandhedens alvorlige Undersøgelse den lede Tvists Dæmon, og imedens han hyldede Sandhedens Aand, maatte han erkjende, at den efter Apostelens Ord gjorde ham fri, og han kunde da heller ikke altid imodstaae Kjerlighedens Aand, hvilken følger umiddelbar sin nysnævnte Tvillingbroder, og fløtter snart ind i ethvert Hjerte, hvor man først har givet Hiin Rum. Fordrer Læseren endnu et Exempel, da frygter jeg ikke for at gjøre Anvendelse af denne Bemærkning paa selve Vantroens Apostel, den nuomstunder ligesaa dybt ned-

kte, som forbum høit beundrede Voltaire. vilket forskjelligt Indtryk gjøre ikke hans Skrifter. t efterſom det var ham enten blot om Glimmer og tter, eller om Sandhed og Ret at gjøre! Søgte n kun det ſidſte, hvor rørende og henrivende er ikke hans Tale (f. Ex. i hans Forſvarsſkrift for n ulykkelige Familie Las Caſas)! Man føler ar, at den ei kommer fra den frække Spotter, t har opreiſt ſig ligeſaa mange Skamſtøtter, ſom n haabede at reiſe ſit forfængelige Vid Hæders- inder i Evangile du jour, la bible enfin expli- ée, Dictionnaire philosophique o. ſl. desl. en nu er jo Sandhed Skribentens og enhver Vi- nſkabsmands høieſte Maal og uundværligſte Le- ſtjerne: hver den, ſom forſætlig tilſideſætter andhed, hører følgelig ikke til Muſernes Chor; ns Forbrydelſer kunne da heller ikke tilregnes den denſkabelige Aand, hvilken han nødvendigen aa have ſvigtet, førend han kunde udøve de Feil, r hvilke han dømmes.

Jeg har allerede ovenfor tilkjendegivet, at ad her er ſagt om videnſkabelige Værkers mo- lſke Værd, iligemaade gjælder om Kunſtværker. vis nogen Forſkjel i denne Henſeende ſkulde ſøres imellem Kunſtneren, Digteren og den lærde idenſkabsmand, da maatte den vel grunde ſig

derpaa, at den bildende Kunſtner oftere bruger og til en ſtor Deel af ſit Værk kan hjelpe ſig med den blot techniſke Færdighed, hvilken viſtnok ikke udelukker enhver Syſſelſættelſe med uſædelige Foreſtillinger, fordi den blotte Forſtand kan til ethvert techniſk Arbeide være tilſtrækkelig. Men vi tænke os her Kunſtneren i ſin egentlige Sphære (thi kun ſom Saadan vedkommer han vor reenvidenſkabelige Underſøgelſe) altſaa ſom Idealernes Skaber; og hos ham maa Fornuften herſke ligeſaa udelukkende ſom hos Digteren eller Philoſophen. Jo vanſkeligere derfor et Kunſtværk er at frembringe, jo længere Tid, jo alvorligere Studium, jo ſtørre Vedholdenhed det kræver, deſto ſikkerere et Forebyggelſesmiddel imod Sirenernes Trylleſtemme maa det anſees for at være. Denne Bemærkning finder ogſaa Medhold i den almindelige Mening om de ſtørre eller mindre Farer, ſom true de forſkjellige Kunſtnerclaſſers Moralitet. Maleren er mindre mistænkt for at være Libertiner end Skuespilleren, og Billedhuggeren atter mindre end Maleren. Intet Under, thi den genialſke Skuespiller fuldender ſit ſnart frembragte, ligeſom ſnart forſvindende, Meſterſtykke paa en Aften, eller, hvis man vil regne Forberedelſen med, paa nogle Dage; Maleren derimod behøver Maaneder

dertil, og Billedhuggeren Aar *). Det samme lader sig tildeels anvende paa Digterens og Philosophens forskjellige Syssel: den sidste bruger Decennier til at gjennemtænke og udarbeide sit System; den første fuldender et stort Værk paa et halvt Aar, (i det mindste vil Schiller ikke at en Tragoedie maa være længere i Værk, og han udleder Hovedfeilen i sin Don Carlos deraf, at han gik meer end een Sommer frugtsommtlig dermed **)). Naturligviis maa alt dette forstaaes cum grano salis: vil man ikke det, men hellere indvende mig, at mangen Maler har beruset sig imedens han malede paa sin skjønneste Madonna, og mangen Digter afbrudt sit herligste Epos for selv at spille Heltens Rolle ved vilde Bacchanalier: saa svarer jeg, at de jo, saalænge Forvildelsen vedvarede, hverken malede eller digtede, da enhver af disse Dele vilde have afholdt dem fra Udsvævelsen. Men dersom Nogen skulde indvende mig, at det strængere og meer vedholdende Aandsarbeide skulde gjøre velly-

*) Naturligviis ville vi ikke alene heraf forklare Phænomenet; der gives vistnok flere bidragende Aarsager.

**) S. Briefe über Don Carlos i Schillers kleinere prosaische Schriften. 1 Bd. S. 168.

ſtige Nydelſer, ligeſom til Forfriſkning, nødvendige eller dog undſkyldelige for Videnſkabsmanden: da paaſtaaer jeg tvertimod, at ligeſom Naturen overhovedet frembyder ſaa mange tilladelige Forfriſkninger, ſom Menneſket behøver, ſaaledes bør den oplyſte Mand ogſaa bedſt vide at ſætte Priis paa diſſe Glæder, forſaavidt ſom de ſtaae Alle aabne, og desuden forſtaae at tilberede ſig nye i ſit Studerekammer eller i Naturens Skjød. Dette ſidſte er da og ſaa almindeligen erkjendt, at Ingen har vovet at nægte Sandheden af Ciceros deilige Ord i Talen for Digteren Archias: "Andre Fornøielſer ſkikke ſig ikke til hver Tid, hver Alder og hvert Sted; men diſſe Studier danne Ungdommen, forlyſte Alderdommen, pryde i Medgang, ſkaffe Tilflugt og Trøſt i Modgang, fornøie hjemme, ere ikke til Hinder ude, de overnatte med os, følge os i fremmede Lande ſom i den landlige Ro."

Jeg haaber at det heraf vil være klart (ihvorvel et Programs indſkrænkede Plads ei tillader at drøfte alt) hvor ugrundet deres Mening er, ſom befrygte, at Kunſter og Videnſkaber ſkulde kunne avle eller nære viſſe Laſter: jeg kan derfor uden videre Ophold gaae over til mit andet Hovedſtykke, hvori jeg vil beſtræbe mig for at viſe, med hvor megen

Ret Videnſkabelighed anbefales ſom Sædeligheds tryggeſte Grundvold.

Det er da en indlyſende Sandhed, at efterſom ingen Foreſtilling i den menneſkelige Forſtand kan være ganſke tom, intet Begreb aldeles uvirkſomt, ſaa maae alle Menneſkets Indſigter nødvendigen have nogen Indflydelſe paa dets Villie. Af denne Aarſag lære ogſaa Moraliſterne, at Menneſkets Bedring maa begynde med Forſtandens Oplysning og Fordommenes Aflæggelſe. Saa viſt ſom det derfor er, at Omvendelſens Held omſider beroer paa en kraftfuld Villie, ſaa viſt er det tillige, at denne maa laane ſin Kraft af Foreſtillingernes Sandhed, Liv og Tydelighed. Hver den ſom forøger ſine Kundſkaber, være ſig om guddommelige eller menneſkelige Ting, dueliggjør ſig følgelig meer eller mindre til at naae ſin moraliſke Beſtemmelſe. Desaarſag betragtede allerede de Gamle ſtore videnſkabelige Anlæg tillige ſom moraliſke Dannelſesanſtalter. Over Bibliotheket i Alexandrien læſtes den ſkjønne Indſkrift: "En Skat af Lægemidler for Sjælen." Hvor ſandt og betydningsfuldt! Thi imod Laſterne, diſſe Sjælens vanærende Sygdomme, indeholde Bøgerne den bedſte Lægedom: imod deres Gift ere de boglige Kunſter det ſikkreſte Forebyggelſesmiddel. Men

forholder dette sig saa, da bør man jo efter Reglen istedetfor at befrygte Farer af Universitetet for d studerende Ynglinges Sædelighed, snarere haab at see samme ved den academiske Undervisning befæstet og betrygget mod alle Fristelser, som ente i disse Aar eller i Fremtiden maatte true deres Dyd Ingen Fader frygte derfor mere for at overgive sit Søn til Musernes Varetægt. Imod Hovedstadens lokkende Sirener bruge han Forsigtighed, og ud ruste fremfor Alt sin Yndling med rene Grundsæt ninger og fromt Sindelag! Da vil hans ung dommelige Blufærdighed sikkert holde ham tilbag fra at styrte sig i Sandselighedens vilde Strøm Fristelser vil han møde; men hvad var hans Dyd naar den ikke kunde overvinde dem? "Den Dyd siger Goldsmidt saa rigtigt, som aldrig kan und være Skildvagt, er ikke Skildvagten værd." D paa Beskyttelsesmidler mangler det, som vi nylig have bemærket, ingenlunde den academiske Ung dom. Hvo vil frygte for at gaae Farer imøde naar man forud kjender Redskaberne, hvorved d kunne overvindes? Hvo vover ikke gjerne en Kamp for et skjønt Klenodie (men intet er skjønnere end Dydens rene, og i Fristelsernes Taage allerherligst funklende Perle); især naar han veed, hvorfra han skal tage de fornødne Vaaben til at beskaae den

med Ære? Hertil kommer, at slig Kamp endog er nødvendig for at blive sig sin moralske Kraft bevidst. Thi vel unde vi gjerne Enhver den Samvittighedsfred, han monne føle i sin Affondring fra Verden; men en Saadan maa dog ikke rose sig af at have modstaaet Laster, til hvis Udøvelse han i sine Omgivelser ingen Leilighed fandt. Latinernes: qui bene latuit, bene vixit, tør være sandt i den Betydning, hvori det er sagt, nemlig om et affondret Livs Ro og Tilfredshed; men tager man bene vixit i moralsk Betydning, da vogte man sig for at vurdere et uvirksomt og maaskee kun formedelst sin Uvirksomhed ulasteligt Liv altfor høit. Den store Mand dannes kun i Verdens Skole. Den Charakteer vi skulle beundre for moralsk Fuldkommenhed, maa have bragt Dyden Offere; den maa have viist sin Fasthed under Fristelsernes Storm; sin Sindighed under Lidenskabernes Anfald, sin Viisdom i at bevare det Rette under Pligternes tilsyneladende Sammenstød. Man sige derfor ikke, at den blotte Menneskeforstand, den naturlige Retsfølelse, eller en kort Underviisning om Moralens Bud er tilstrækkelig til at danne en fast og dydig Charakteer. En saadan forudsætter mangehaande Indsigt, megen Overveielse og Øvelse. Hvor let bestikkes ikke Samvittigheden

ved Sophismer! Hvor let beroliger den sig under aabenbar Uretfærdighed, naar det mangler den paa klare og rene moralske Begreber! Iblandt hundrede, efter den almindelige Mening skikkelige, Almuesmænd gives neppe ti, som føle Samvittighedsnag ved at bedrage Staten i det de erlægge deres Afgifter, naar saadant Bedragerie kun kan blive skjult og upaaanket. Hvor saare Faa vare ikke de, som (for at laane et nærliggende Exempel) ærligen opgave deres Indkomster for deraf at svare den under sidste Krig anordnede Skat! Endnu færre, ja saa godt som ingen gaves der, der under vort Pengevæsens største Forvirring, da Rigsdalet kunde betales med Skilling, fandt sig ved Samvittighedens Bydende (ex capite honesti) forpligtede til redeligen og fuldstændigen at betale deres Creditorer den i gode Penge contraherede Gjeld *). De Allerfleste indbildte sig, at en Uretfærdighed, som taales af Lovene, ophører at være Uret! Det er sørgeligt, at Mennesket, denne saa høit begavede og til reen Fornuftighed fødte Skabning, saa let kan bedøve Fornuften og dæmpe dens herlige Resonnanz (Samvittighedens Stemme) med

*) Jvnf. Etatsraad A. S. Ørsteds Eunomia. S. 404 i Noten.

Legalitetens haarde Hud! Hvo tør da nægte, at Menneskets moralske Følelse trænger til ideligen at skjærpes og øves?

Til saadan Skjærpelse og Øvelse aabner Universitetet den ypperligste Leilighed. Af de forskjellige Grader i intellectuel Fuldkommenhed er det kun den høieste (altsaa den, som Universitetet alene baner Veien til) jeg mener sand Videnskabelighed, eller, som den fra en praktisk Synspunkt kaldes, Viisdom, der betrygger Mennesket for Feiltrin, idet han tilbagelægger et virksomt Borgerlivs tornefulde Bane. Lykkelig maa derfor, ogsaa i denne Henseende, den Yngling priises, som udrustet med de fornødne Kundskaber og med Sands for det Høie, Sande og Gode, kan besøge en med duelige Lærere i alle Videnskabsfag beklædet Høiskole. Ligesom han vil gjøre saa meget desto større Fremskridt i Videnskaberne, jo roligere hans Sind er, og jo renere hans Sæder, saaledes er det ogsaa paa den anden Side vist, at et grundigt videnskabeligt Studium vil virke gavnligen tilbage paa hans moralske Charakteer, befæste hans Agtelse for Sandhed og Dyd, opfylde ham med Attraae efter det Evige, med Ringeagt for det Forgjængelige, og med Afskye for det Nedrige. Heraf sees tillige, hvor nøie og

uopløseligt Slægtskabet er imellem Videnskabelighed og Religiositet. I Grunden er, som en høit agtet Collega nyligen har udviklet med Aand og Dybsindighed, al Videnskabsdyrkning egentlig Gudsdyrkelse d. e. en uegennyttig Hylding, som ydes Gud, al Sandheds Udspring og Ophavsmand *). At der kan studeres i en anden Aand; at den blotte Lærdom ei strax renser Hjertet fra onde Lyster; at al Slags Kundskab ei umiddelbar opløfter Aanden til den Høieste; at Ærgjerrighed og andre stærke Lidenskaber kunne forblinde endog den tænksomme Lærde: det nægte vi ingenlunde; men disse Erfaringer gjendrive ei heller vor Sætning. Thi en saadan Videnskabsdyrker, som man fremstiller os til Indvending, maa være saa belæst og lærd, som han være vil: Viis er han ikke; Videnskabsmand ei heller i Ordets høiere og nuomstunder af alle Philosopher antagne Betydning. Thi hvad er det vel for en Viisdom, at tilsidesætte det høiste Gode for de langt ringere, at bortgive sin Samvittighedsro, det høieste Væsens Bifald og sin Sjels Salighed for nogle usle Ærestegn,

*) See: Videnskabsdyrkningen betragtet som Religionsudøvelse, en Tale af Prof. H. C. Ørsted, i Athene for Februar 1815.

eller jordiſk Mammon? "Dette er, at jeg ſkal bruge Skriftens Ord, ikke den Viisdom, ſom kommer ovenfra, men en jordiſk, ſandſelig, djævelſk; derimod er Viisdommen ovenfra først reen, dernæſt fredſommelig, billig, lader ſig gjerne ſige, er fuld af Barmhjertighed og gode Frugter, upartiſk og uden Skrømt *)." Og om denne ſande Viisdom er det, vi her tale: den er det, ſom ikke alene Kirken, men ogſaa ſammes kjereſte Foſterdatter, Høiſkolen, giver Anviisning til. Ei behøver denne derfor at gjøre Indgreb i hiins eiendommelige Rettigheder. Den overlader gjerne de egentlige Andagtsøvelſer til Kirken, vel vidende, at hverken Religionen eller Videnſkaberne befandt ſig ſynderlig vel ved det Forſøg, ſom Pietiſterne f. Ex. gjorde paa at forvandle Høreſalene til Bedehuſe. Det er ligeſaa lidet vor Mening, at ethvert videnſkabeligt Foredrag ſkal være gjennemvævet med Bibelſprog, eller ſpækket med moralſke Sentenſer. Kun at det er ſtilet paa at hæve Aanden til en uegennyttig Sandhedskjerlighed, at afdrage den fra det Lave, og opfylde den med de høieſte Ideer.

Men ſpørger man nu, hvorfor ſaa mange Lærde gjøre liden, eller ingen, eller endog en ſlet

*) Jac. 3, 15. 17.

Anvendelse paa Livet af det, de have lært: da bliver Svaret nødvendigen, fordi Kundskaben hos dem enten er utydelig og eensidig, eller ikke levende. Den sidste af disse Mangler forebygges bedst ved Religiøsitet, den første ved Grundighed forenet med en vis Universalitet i Studeringer. Hvormeget en gudfrygtig Tænkemaade formaaer, er nokſom bekjendt. Mangen retsindig Bonde beskjæmmede den kundskabsrige Lærde, naar det gjaldt om at bringe Pligten et Offer, enten fordi hiin, saa ulærd han forresten var, dog havde rigtigere Begreb om det høieste Gode end denne; eller fordi Begrebet derom stod i Handlingens Øieblik mere levende for hans Sjel. Det er Religionens store Fortrin for Skolephiloſophien (begge betragtede som Opdragelsesmidler for Menneskeslægten) at hiins Forskrifter ere eftertrykkeligere og mindre udsatte for at forglemmes, end dennes. Hvo der engang har vænt sig til at betragte Verden med et fromt Øie, han seer Gud nærværende allevegne. Han har altsaa til ethvert Øieblik den Opsynsmand, som det letsindige Menneske saa høiligen trænger til. Men den, som i sin store Mesters og Herres Nærværelse kunde overtræde nogen af ham indskjærpet Pligt, maatte være et meget fordærvet Menneske. Allerede denne

Betragtning leder os til at indsee Vigtigheden af Videnskabernes religiøse Anskuelse. Alt hvad der bringes i Forbindelse med Religionen, modtager af den en vis Ærværdighed og Høitidelighed, som gjør det, var det endog en livløs Ting, interessantere og dyrebarere. Meget mere maa dette gjælde om Videnskaberne, som have Væsen og Udspring tilfælleds med Religionen. Hvor unaturligt og skadeligt vilde det da ikke være at adskille dem fra samme? Dette skeer dog virkelig — som en skarpsindig Jagttager lærer os *) — undertiden; og er til ingen Tid skeet hyppigere end just i vore Dage. Ved at styre hver Kunst og Videnskab til Statsmandens sidste Maal, som er Sikkerhed og en blomstrende borgerlig Velstand, ved at gjøre Religionen selv til Egennyttens Tjenerinde og med ængstlig Aarvaagenhed at forhindre, at hiin, erindrende sig sin høiere Byrd, som fordum foragtede Guders Afkom, ei tør fordre den uretmæssig berøvede Værdighed tilbage: ved denne Statskunst og ligesaa meget ved en Stolthed, som den i vor Verdens Alder just netop myndige Forstand mod Oldingens Fornuft pleier at antage: ved alt dette

*) Treschov i sin Moral for Folk og Stat. S. 209 og 210.

taber ſig nødvendig for et paa Jorden ſtedſe fæſ
Die det himmelſke Herlige: det Store og Høie ſi
ſvinder i det Smaa, det Almindelige i det Beſy
derlige, Aandeverdenen i den legemlige, Men
ſket i Borgeren, og denne tilſidſt i Enhvers eg
Perſon, hvis Betragtning ei kan føde nogen
høiet Aand, end ſige Religioſitet, ſom er
allerhøieſte."

De Misbrug og Udſvævelſer, ſom No
muligen torde befrygte af en (eenſidig) relig
Aand i Videnſkaberne, forebygges aldeles ved
Univerſalitet og Grundighed, ſom vi
lige ønſke bevaret i de academiſke Studier *).
her befinder jeg mig da omſider ved mit egentl
Thema, til hvilket jeg hidindtil har prælude

*) Ogſaa her kunde jeg, hvis det behøvedes,
raabe mig paa Treſchows Autoritet. Han
nemlig i nysanførte Skrift S. 204: "Det een
Middel, der er at finde, ſaavel mod alle Sl
Misbrug og Udſvævelſer, ſom Undertrykkelſ
en religiøs Tænkemaade, er en ægte videnſkab
Kultur, der ei indſkrænker ſig til en Deel
Side, men omfatter den hele Menneſkena
der hverken gaaer Erfarenhed forbi eller
ſøgmer at opklare dens allerhøieſte og fi
Grunde."

Ihvorvel jeg nu maa forbeholde mig dets fuldstændige Udførelse til de Forelæsninger, jeg herved anmelder, kan jeg dog ikke undlade desangaaende at tilføie et Par Ord.

Det vigtigste for Menneſket, saavel i intellectuel som moralſk Henseende, er unægteligen at vide det, han har lært, med Grundighed og Visheb. Med denne grundige Indſigt i nogle Videnſkaber kan en nogenlunde betydelig i alle de øvrige, formedelſt de menneſkelige Evners Indſkrænkning og Videnſkabernes store Omfang, vanſkeligen forenes. De fleſte troe derfor at burde opoffre Univerſaliteten, hvilken de dog ikke i nogen betydelig Grad kunde opnaae, for at gaae deſto dybere i det Enkelte. Ei heller er det min Henſigt med de encyclopædiſke Forelæsninger, ſom jeg agter for første Gang i foreſtaaende Vinter at holde, at ville omſtøde denne i ſig ſelv rigtige Grundſætning, hvilken jeg meget mere haade ſelv har fulgt og pleier at anbefale Andre. Men med denne Grundighed i det Enkelte kan ſaavel en philoſophiſk Reflexion over alle Diſcipliners Sammenhæng fra den ideale Videnſkabs Standpunkt (Polymathie), ſom et hiſtoriſk Bekjendtſkab med de forſkjellige Videnſkabsfag, deres Hiſtorie og nærværende Forfatning (Polyhiſtorie i indſkrænket Betydning)

meget vel bestaae. Ja selve Grundigheden i det Enkelte kan vinde ved en saadan Oversigt af det Hele. Aldrig var nogen Lærd ret stor i sit Fag, med mindre han tillige havde nogen Indsigt i de tilgrændsende. Saalidet som en Fyrste kan afrunde sit Riges Grændser uden tillige at berøre Naborigernes: saalidet kan nogen Lærd bestemme eller overskue sin Videnskabs Gebeet uden at kjende de beslægtede Discipliners. Men det er ikke nok, at han herom een Gang for alle faaer en historisk Underretning; thi Videnskabernes Territorier ere ligesaa lidet som Staternes uforanderlige: tvertimod er den lærde Statistik (om jeg maa bruge dette Udtryk) ligesaavel som den politiske idelige Forandringer underkastet. Derfor kan den Videnskabsmand, som vil holde Skridt med Tiderne, ikke nøies med den blotte Polyhistorie; men har han tillige engang polymatisk gjort sig fortrolig med alle Videnskabernes naturlige Forgreninger, da vil det ikke falde ham vanskeligt siden at anbringe paa sit Afrids af det store Træ de Forandringer i Henseende til Grenenes Stilling, Tilskjæring og Forskjønnelse, som Tiden eller nye Opdagelser maatte fordre: ret ligesom den Geograph, der har gjort sig nøie bekjndt med den physiske og mathematiske Geographie, aldeles ikke forstyrres ved de

lige Forandringer i den politiſke Verden, hvilke
n letteligen, om det behøves, indfører paa ved-
mmende Steder i ſit Syſtem eller Landkort, uden
ændſe de vilkaarlige Bud af Jordens Guder, saa-
nge de ikke formaae at forrykke Jordens Axel, at
ſtyrte Bjerge, eller give Floderne et andet Løb.

Dog bringer ogſaa den blotte Polyhiſtorie de
ultetslærde ſtore Fordele. Den beſjeler dem med
umættelig Videlyſt, anſporer dem til at erhverve
i den ſtørſtmulige Deel af de dem aabnede Kund-
bsſkatte, og lader dem ret levende føle hvor
get der er ſom de endnu ikke vide. Denne Er-
ndelſe er aldeles ſkikket til at indgyde dem Be-
denhed, og ſaaledes behøver man ikke af Poly-
ſtorien, ſaalænge den er forenet med partiel
undighed, at befrygte den Indbildſkhed, ſom
ers gierne følger med overflabelige Kundſkaber.
ndvidere lærer man derved at lade alle Viden-
aber og deres Dyrkere vederfares Ret, undgaaer
edanterie og anden Eenſidighed, vænner ſig til
ſøge Stof for ſin Tænkning og Materialier til
i Videnſkab allevegne. Men hvis Polyhiſtorie,
even med Forſigtighed, er gavnlig for den Vi-
nſkabsmand, der allerede har beſtemt ſit Livs
tudium, da er den det ikke mindre for den unge
tuderende, ſom endnu ikke har truffet ſit Valg.

Dette bør grunde sig paa Tilbøielighed, og Tilbøielighed forudsætter Bekjendtskab; thi Ingen kan elske den, han aldrig haver seet. Deri bestaaer da den første Fordeel af det encyclopædiske Studium for Ynglingen, at han bliver først omkring i den hele Kreds af Videnskaber, lærer at kjende deres gjensidige Forhold, deres forskjellige Interesse, Vilkaar og Vigtighed. Vel kunde dette synes mindre fornødent ved vort Universitet, hvis Studereplan grunder sig paa et lignende Princip, idet den saakaldte anden Examen uden Tvivl er anordnet tildeels i den Hensigt, at de Studerende skulde, forinden de valgte sig et Brodstudium, sættes istand til at gjøre et fornuftigt Valg paa Grund af det Bekjendtskab, de havde gjort med de humanistiske og exacte Videnskaber. Men det er nokſom bekjendt, at dette Diemeed derved ei ganske opnaaes. Mange gjøre Aar for Aar dette vigtige Valg enten ganske i Blinde, eller dog ifølge mindre gyldige, udvortes Grunde. I det borgerlige Liv vil man dog gjerne have kjendt sin Brud nogen Tid, førend man knytter den vigtige, paa hele Livet beregnede, Forening; men vor Alma Mater seer ideligen sine Fosterſønner at give nu Euſebia, nu Themis, nu Hygæa deres Haand, uden at have i Forveien

gjort Bekjendtſkab med den Brud, de ſaaledes kaare ſig. I det høieſte have de en løs Kundſkab om hendes Byrd og Medgift. De have maaſkee hørt, at den første bringer (eller rettere: fordum bragte) en god Livrente (Tiender og deslige); at den anden ſkaffer Ære og Anſeelſe (efter Ordſproget: Justinianus dat honores), at den tredie giver Haab om ſtore Midler (dat opes Galenus); og paa Grund deraf knytte de letſindigen en aandelig Foreening for det hele Liv, hvilken dog, ligeſaalidet ſom det jordiſke Ægteſkab, kan blive lykkelig, naar den ikke er grundet paa Tænkemaadens Lighed og Gemytternes Samſtemning. Derfor ſee vi da ogſaa ſaamange aandelige Ægteſkaber at være ufrugtbare, ja endog forargelige. Hvor ofte ſidder ikke den fromme Euſebia ſukkende ved det forladte Alter, imedens hendes utro Brudgom fordyber ſig i verdslige Sysler og derover glemmer baade hende og hendes hellige Tempel? Hvor ofte fælder ikke Themis Taarer, naar hun ſeer Retfærdighedens Vægtſkaal vakle i hendes Husbondes høire Haand, imedens den venſtre betynges med uretfærdigt Guld? Hvor ofte høres ikke Hygæa klage, fordi hendes fordum ſaa fyrige Beilere nu viſe en Lunkenhed uden Mage i at beſøge de Ulykkelige, ſom hun tog under ſin

Beſkyttelſe? Vi tør haabe, at diſſe Klager vilde, om ikke ganſke ophøre, ſaa dog blive ſjeldnere, naar de unge Studerende oftere valgte deres Brodſtudier efter Overlæg og Tilbøielighed. Hvad gjør vel den kloge Fader — at jeg ſkal blive i Lignelſen — naar han befrygter, at hans giftefærdige Søn ſkal gjøre et ubetænkſomt Valg, og tage den første den bedſte til Ægte? Han indfører Ynglingen, mener jeg, i ſtørre Selſkaber, hvor han kan gjøre Bekjendtſkab med flere unge Piger af forſkjellig Characteer, Anlæg, Ynde, o. ſ. v. Det ſamme agte nu vi at gjøre ved de unge Mennesker, ſom ville betroe ſig til vor Veiledning. Vi ville indføre dem i Muſernes Høiſal, hvor de under Apollo's Forſæde og med Charisterne ved deres Side vinke og lokke de Indladte til deres Dyrkelſe, hver iſær med eiendommelig Ynde og Kunſt. Mig paaligger det, ſom en af Templets Præſter, at føre de nyankomne Dyrkere omkring, og gjøre dem opmærkſomme paa enhver Muſes ſæregne Færdighed og Fortrin: dem overlades det at vælge en eller flere til deres Skytsgudinde. Jeg føler, hvor meget det er jeg herved lover, og jeg maa ſelv kalde mit Forehavende driſtigt; thi viſſelig beſidder jeg ikke alle de Egenſkaber, ſom en ſaadan Cicerone burde have: jeg

er langt fra ikke selv fortrolig nok med alle Kunster og Videnskaber: i nogle er jeg endog saa godt som aldeles fremmed. Men jeg skal da ogsaa vel vogte mig for at dømme om det, jeg ikke forstaaer. Imidlertid har jeg tidligen faaet en Forsmag paa de fleste Videnskaber, og er siden trængt noget dybere ind i enkelte. Vort Universitets Studereplan, Lyst, forskjellig Embedsstilling og literære Sysler have ledet mig til at forbinde en vis Polyhistorie med mine egentlige Studier, hvorved jeg er sat istand til om Meget at give de Yngre et godt Raad.

Den hodegetiske Deel af disse Forelæsninger vil komme til at bestaae deels i en almindelig Methodologie, deels i specielle Anviisninger, hvad de Fag betræffe, hvori jeg selv har nogen Erfaring. I de øvrige Videnskaber overlades Methodiken til vedkommende Faculteters Lærere, hvilke ikke undlade at give deres Tilhørere den Veiledning, de i denne, som i enhver anden Henseende, maatte ønske. Med disse Indskrænkninger haaber jeg at kunne udføre dette Arbeide, som jeg af Kjerlighed til Videnskaberne og af Lyst til at tjene mine unge Medstuderende har paataget mig. De Forelæsningerne holdes offentligen, forstaaer det sig selv, at de staae aabne for alle, som de maatte

interesſere. Jo flere af de forſkjellige Faculteter og Fag, der ville hœre mig med deres Nærværelſe, beſto kjœrere vil det være mig. Iſær gjør jeg Regning paa Univerſitetets unge Borgere, ſom i dette Efteraar have underkaſtet ſig examen artium. Med Hensyn til dem har jeg ogſaa beſtemt Lœſetimerne til Kl. 9 Mandag og Onsdag (de fire øvrige Dage læſer Hr. Profeſſor Werlauff denne Time). Gjerne havde jeg undgaaet al Colliſion med mine Colleger; men da dette er umueligt ved et Univerſitet, ſom har henved 40 offentlige Lœrere, ſaa beſtemte jeg mig for hine Timer ſom de bequemmeſte. Det er nemlig hos os ſœdvanligt og grundet i Univerſitetets Organiſation, at de fleeſte unge Studenter forberede ſig i det første Halvaaar til den philologiſke Examen og tillige høre Philoſophie. Med Docenterne i diſſe Fag har jeg derfor imidlertid undgaaet Colliſion ved at vælge mine Timer. Formodentlig vil en tredie Time om Ugen blive nødvendig; men den ſkal ikke blive beſtemt uden efter Aftale med mine Tilhørere.

Dette var Hovedpunkterne, ſom jeg troede forelsbigen at burde berøre. Hvad Nogen heri endnu maatte ſavne, vil uden Tvivl i ſelve Forelæsningerne blive omtalt. Det bevoer nu for en ſtor Deel paa Eder, mine Medſtuderende! for

hvorvidt mit Foretagende skal bære nogen Frugt. Vort Universitets unge Borgere ere i Almindelighed og med Rette agtede for deres Sædelighed og deres Flid i at bivaane de Forelæsninger, som forberede dem til de anordnede Examina; men derimod benytte de sig efter Reglen altfor lidet af den herlige Leilighed, som vort med Lærere og allehaande videnskabelige Apparater rigeligen forsynede Universitet tilbyder dem til at erhverve sig Indsigt i andre, udenfor Brødstudiernes Kreds liggende, Videnskaber. Jeg nægter ikke at den sidste Betragtning var en af dem, som opvakte hos mig Lyst til at læse over Videnskabernes almindelige Encyclopædie. Maatte nu kun mit Forsøg, selv henhørende til de uanordnede Collegier, ikke strande paa den Klippe, som jeg ønsker at rydde af Veien for Andre! Fra min Side skal det hverken mangle paa Flid eller paa opmærksomt Hensyn til mine Tilhøreres Tarv.

IV.

Betragtning over Menneskeslægtens Begivenheder, forsaavidt de kunne forklares af den menneskelige Naturs Beskaffenhed.

Af

H. Bastholm,

Sognepræst i Slagelse og Ridder af Dannebrog.

(Et Fragment).

Forerindring.

Efterfølgende Stykke er et Fragment af et Værk af betydelig Omfang over Historiens Philosophie, hvorpaa Forfatteren i flere Aar har arbeidet, et Værk, ved hvis Udarbeidelse han rykker langsomt frem paa Abstractionens møisommelige Vane. At han publicerer dette Fragment, har en dobbelt Aarsag; først fordi der opstaaer en lille Tvivl hos ham, om hans Aandskraft og det Tidsmaal, han er Herre over, ogsaa

vil tillade ham at arbeide ſig frem til det ſpeculative Formaal, ſom han har foreſat ſig; og for det andet, fordi det er af Vigtighed for en Bygmeſter, naar han faaer en Grundſteen lagt i Jorden, at erfare andre Kyndiges Dom, om den er rigtig tilhugget og rigtig lagt, og om han bør opmuntres til at fortſætte ſit Værk eller ikke. Der gives i Videnſkaberne ſom i alting viſſe Hængsler, hvorom alting dreier ſig, og hvorpaa alt kommer an. Det er ellers en underlig Ting ved at ſætte ſine Tanker i Pennen; i det man nedſkriver dem, ſtaaer den Sag, man har gjennemtænkt, med en langt ſtørre Klarhed for Siælen, end man ſiden finder deri, naar man læſer det efter; det udviſer, hvor lidet det døde Bogſtav formaaer at udtrykke det Lys, der omgiver Siælen i det Øieblik, da en Mængde af ſammenhørende Ideer ſtrømme til og viſe ſig for denne; den Forfatter, ſom læſer ſit Stykke gjennem efter en lang Tids Forløb, føler næſten den ſamme Kulde derved ſom en fremmed Læſer. Dog ſkal denne Følelſe ikke dennegang bevæge mig til at holde dette lille Stykke tilbage, thi det ahner mig, at det indeholder en Foreſtillingsmaade, hvilken, derſom den finder Indgang, vil netop i den Tid, vi leve i, tiene til at udſone mange Menneſker med Livets Gang og den Verden de leve i.

Efter de Undersøgelser, som i det Foregaaende ere anstillede, er det indlysende, at Jordens Bygning saavel i det Hele, som i sine enkelte Dele, ligesom ogsaa dens naturlige Beskaffenhed og dens Frembringelser, for en stor Deel bestemme dens fornuftige Beboeres Foretagender og Menneskeslægtens Begivenheder. Det vil nu ikke heller falde vanskeligt at indsee, at Menneskenes egen medfødte Beskaffenhed, og det væsentlige ved deres Natur maae gjøre det endnu mere. Det er vist nok, at dersom Jordens Construction var anderledes, saa vare Menneskeslægtens Begivenheder ogsaa blevne det; men endnu mere forskiellige vilde de blive fra Tingenes sædvanlige Gang her paa Jorden, dersom Menneskenes egen Natur blev forandret.

Det er forhen bemærket, at da Menneskene ere de eneste fornuftige Skabninger, som vi kiende, saa er det os ikke mueligt at angive det Characteristiske ved Menneske-Naturen med Hensyn til de øvrige fornuftige Væsners Natur, hvilke vi forresten med største Føie antage at være de øvrige Himmellegemers Beboere; at de maae være forskiellige fra os Mennesker, lærer allerede det vi vide om deres Boepæls Forskiellighed os at formode; men hvori denne Forskiellighed bestaaer er skjult for de Jordiskes Blikke; desuagtet er det dog mueligt for os, end-

ſkiøndt Veien til Sammenligning er os lukket, at kunne giøre os en tydelig Foreſtilling om den menneſkelige Naturs væſentlige Egenſkaber. Naar man ſaaledes har giort ſig et rigtigt Begreb om den menneſkelige Naturs ſande Beſkaffenhed, ſaa vil man deraf blive i Stand til at forudſige, hvorledes Skabninger af en ſaadan Natur ville i det Hele handle og hvilke Slags Begivenheder der ville finde Sted paa Jorden. Det vil ſaa at ſige blive mueligt at ſkrive en Art af Menneſlægtens Hiſtorie a priori. Vel er denne almindelige Foreſtilling om den menneſkelige Natur, ſom alle Menneſkenes philoſophiſke Kundſkaber, abſtraheret af Erfaring og Jagttagelſe, og ſaaledes et analytiſk Produkt; men en ſynthetiſk Fremſtilling deraf er ikke deſto mindre et nyttigt Forarbeide ved en Skildring af Menneſkeſlægtens Begivenheder, man vil da ikke undre ſig eller beklage ſig over at det gaaer ſaaledes til paa Jorden, ſom det gaaer, naar man efter den Kundſkab, man i Forveien har til Menneſke-Naturen, ikke har giort Regning paa at det ſkulde gaae anderledes.

Imidlertid, da Sammenligning befordrer enhver Underſøgelſe, ſaa er det dog en Fordeel, om man end ikke kan ſammenligne Menneſkenes Natur med andre fornuftige Væsners, at man dog kan

ſammenligne den med de ufornuftige Skabningers ſom beboe Jorden med os, og ſom nærme ſig til vor Natur; ved denne Sammenligning og ved det daglige Livs Erfaring og Jagttagelſer, ſkal Veien baanes til at uddanne ſig en klar og paalidelig Foreſtilling om den menneſkelige Naturs væſentlige Beſkaffenhed.

Menneſket ſtemmer i ſin almindeligſte Egenſkab og maaſkee ogſaa i ſin oprindelige Natur, albeles overeens med Dyret, hos hiint ſom hos dette er en aandelig Kraft bragt i den noieſte Forbindelſe med et ſandſeligt Organ eller Redſkab.

Henvende vi først vor Opmærkſomhed paa dette, ſaa finder man at Menneſket har ſamme phyſiſke Fornødenheder og deraf flydende Tilbøieligheder ſom Dyret; det trænger ſom dette til Føde, til Drikke, til ſandſelig Elſkov, til legemlig Virkſomhed, men dets Fornødenheder ere endnu flere; det fødes nøgent, og maae, ſom intet Dyr behøver, bære Omſorg for at ſkaffe ſig Klæder, og det maae langt mere end det beſtræbe ſig for at indrette ſig en Boepæl. Det er ſaaledes allerede efter ſin legemlige Natur beſtemt til en langt ſtørre Virkſomhed end Dyret. Dets opreiſte Gang, dets frie Brug af dets Arme, der ikke ſom hos Aben er givet det for at klattre, og dets til kunſtige Arbeider dannede

)oved, viser det endnu mere; og for at det skal
bbrede sin Virksomhed over hele Jordens Overflade,
ar dets Legeme faaet det betydelige Fortrin forud
mfor Dyrene at det kan vænne sig til næsten alle
immelegne og alle Arter af Næringsmidler. Alle
sse physiske deels med den dyriske Natur overeen-
mmende og deels fra den afvigende Egenskaber,
stemme allerede for en stor Deel Menneskenes Fo-
:agender her i Livet.

Men det er dog fornemmelig i Henseende til
aandelige Natur, at Menneskket adskiller sig fra
yret; det er som sagt meget mueligt, ja endog
bsynligt, at den aandelige Kraft, som giver sig
jende hos Dyret, er i sig selv af den samme
tur, som den der viser sig hos Mennesket, og
den blot befinder sig hos hiint i en mere bunden
stand; men unægtelig er den aandelige Natur
saavidt som den viser sig hos Mennesket meget
kiellig fra den som giver sig tilkiende hos Dyret.
dunkle Forestillinger hos dette gaae over til
e hos hiint, den vilkaarlige Bevægelse til Frie-

Vel ere Overgangene imellem den dyriske og
neskelige aandelige Natur ligesom ved alle Na-
ns Frembringelser umærkelige og vanskelige at
mme; man finder Spor til lyse Ideer, til
rlæg eller Fornuft hos Dyrene, og mange af

Menneskenes Foreſtillinger tabe ſig i en Taage; men dog er Forſkiellen imellem Menneskets og Dyrets aandelige Natur i det Hele umiskiendelig. Dyret er i det Hele i en bunden Tilſtand, Naturens almindelige Fader tænker for det, eller giver det ind med i Livet, ſom et Udſtyr, den Række af Foreſtillinger ſom er fornøden for at lede dets indſkrænkede Virkſomhed eller han binder det ved Inſtinktet; (i det mindſte gives der ingen anden Maade hvorpaa man giør ſig Inſtinctets Natur nogenlunde begribelig). Menneſket er derimod i en uægtelig langt mere løsladt Tilſtand, det formaaer at uddanne ſine dunkle Foreſtillinger til klare, ingen Foreſtillinger ere det medgivne da det traadte ind i Livet; men det beſidder Evne til ved Jagttagelſe og Opmærkſomhed at frembringe dem hos ſig ſelv, fra de enkelte Foreſtillinger kan det arbeide ſig frem til almindelige og derved lede ſin Villie; og denne beſidder langt mere Kraft end ſom hos Dyret til at modſtaae de ſandſelige Indtryk. Dyrets Virkſomhed er indſkrænket inden en vis Kreds, Menneskets ſynes at være ubegrændſet; kort ſagt, Menneſket er vel et Dyr, men tillige et fornuftigt, og ſom er begavet med Friehed.

Da den aandelige Kraft i Dyrets Natur endnu er i ſin Oprindelſe ſvagere end hos Menneſket,

eller i det mindſte i en bunden Tilſtand hos det, fordi dets Organ ikke tillader en ſtørre Udvikling af den, ſaa er det unægtelig det characteriſtiſke ved Dyrenaturen: at den er en intellectuel Kraft, ſom er underkaſtet Sandſeligheden; denne vilde forlede det til de ſkadeligſte Foretagender for dets Vel, naar ikke de Dyret medſkabte Foreſtillinger eller Inſtinctet veiledte det. Da Dyrets Aandskraft er Sandſeligheden underkaſtet; ſaa ligger det ikke i nogen Strid med ſig ſelv; heſtomere ligger det i Strid med ſine Medſkabninger, da det ſlet ikke ledes ved ſine Foretagender af almindelige Foreſtillinger, men blot af ſpecielle ſom ere meddeelte det med Hensyn til dets individuelle Vel, og hvori allene dets Tilbøielighed til Elſkov, dets Kierlighed til ſine Unger og dets ſelſkabelige Drifter for en Deel giøre en Undtagelſe. Deraf bliver ogſaa Characteren ved Dyreverdenens Begivenheder, Individernes Beſtræbelſe for deres eget Vel og deres indbyrdes Kamp med hinanden, ſom altid maae finde Sted, hvor der allene paa Selvkiærlighedens og ikke tillige paa Sympathiens (ſom Kierlighedens) Vei ſtræbes efter Velbefindende, men ogſaa denne Kamp i Dyrelivet ligeſom den i Menneſkelivet ledes af Albeſtyreren til det heles og til det enkeltes Vel, til at giøre diſſe lettere for de fleſte Dyr og viſt nok ogſaa

til at befordre deres aandelige Naturs Udvikling.

Hos Menneſket er derimod Forholdet imellem dets aandelige Kraft og dets ſandſelige Natur anderledes, hiin er ikke ſom hos Dyret denne undergivet, men den er i en Tilſtand, hvori den ſøger at losgiøre ſig fra Sandſeligheden, den er ikke dens Herre, men den er ſluppet noget frie af dens Lænker, og den ſkal begynde paa at øve ſig i at blive Herre over den. Deraf følget at Menneſket er deri væſentlig forſkiellig fra Dyret, at det ligger i en beſtandig Strid med ſig ſelv, Sandſeligheden vil een Vei, Fornuften en anden.

Men Menneſket ligger ogſaa i en beſtandig Strid med ſine fornuftige Medſkabninger; kunde det udvikle ſin ordentlige Kraft til den Fuldkommenhed, at det altid klart kunde indſee de Regler, ſom maatte følges, naar den almindelige Lykſalighed derved ſkulde befordres og altid beſidde Styrke nok til at følge dem, ſaa vilde det undgaae denne Strid, men da Sandſeligheden er i det hele for ſtærk, ſom ogſaa er en Følge af at den udvikler ſig før Fornuften og Fornuften for ſvag og usvet, ſaa vil det aldrig blive Tilfældet hos alle Mennesker eller og hos noget enkelt Menneſke til alle Tider. Den menneſkelige Fornuft formaaer vel ret godt at gien-

emſkue og fatte en enkelt Ting; men dens Svag-
eb viſer ſig iſær deri: at den ikke formaaer at over-
ee mange Ting paa eengang og at gjennemſkue en
nkelt Ting fra ret mange Sider; imedens den fæ-
er ſin Opmærkſomhed paa een Ting, forſømmer
en at betragte en anden, og den beſtaaer deri, at
en ikke formaaer at beholde de klare Foreſtillinger,
m den eengang har erhvervet ſig; hvad den har
ydelig indſeet til een Tid, er dunkelt for den til
n anden Tid; og endelig beſtaaer den deri, at de
yſter, ſom ſaavel den grøbere ſom den finere Sand-
ighed opvækker hos det, virker ſtærkt paa Tænke-
aften, rive den hen til ſig og hindre dens rolige
g ſikre Virkſomhed.

Denne Foreſtilling om det characteriſtiſke ved
yre- og Menneſke-Naturen maae bringe den Tæn-
nde aldeles fra at forvente at finde eller at haabe
: der ſkal blive nogenſinde en fuldkommen Lykſa-
ghed her paa Jorden. Den kan ikke finde Sted
Dyreverdenen, fordi den der ikke kan være noget
rodukt af Fornuft og Frihed, efterſom Sandſelig-
b er i den den herſkende, den bliver i det høieſte
l et temporairt Velbefindende, og fordi det fælleds
el maae lide under at det individuelle Vel er hver
nkelt Skabnings eeneſte Formaal. Og en fuld-
mmen Lykſalighed kan ikke finde Sted i Menneſke-

livet, fordi den Tilstand hvori Mennesket befinder sig her paa Jorden er en uophørlig Kamp imellem Sandseligheden og Fornuften, og denne har endnu ikke Styrke nok til altid at erkiende eller følge de Regler hvorved det almindelige Vel alene kan befordres. En fuldkomnere Lykseelighed kan alene tænkes hos fornuftige Skabninger, som befinde sig i den Tilstand, at Sandseligheden er aldeles underordnet Fornuften, som ikke kan foregaae, men maae følge oven paa Dyden eller paa den gode og virksomme Villie; neppe findes denne Tilstand hos de øvrige Kloder i vort Solesystem, som alle synes at være ligesom Jorden indrettede til en Boepæl for fornuftige Skabninger, hvis usvede Fornuft trænger, til ved en Indblanding af physiske Ubehageligheder, at vækkes til Eftertanke og til at kiæmpe mod Sandseligheden, maaskee den findes i Solen og alle de himmelske Legemer, som besidde et eiendommeligt Lys; maaskee ingen endelig Skabning besidder en fuldkommen reen Lykseelighed, er aldeles Sandseligheedens Herre, og at det er et Formaal hvortil den er bestemt at stræbe giennem Evigheden.

Det er da det characteristiske ved Menneske-Naturen i Modsætning til Dyre-Naturen: at dens aandelige Kraft ligger i Strid med dens Sandselig-

hed; men som den aandelige Kraft foresindes i en mere udviklet Tilstand i Menneske-Naturen, saaledes er det ogsaa Tilfældet med Sandseligheden. Indvirkningen af Sjælens Organ forfiner sig, i samme Grad, som Sielen selv viser sig i en forædlet Tilstand — hos Dyret er blot den grove Sandselighed og et indskrænket Antal af sympathetiske Følelser virksom; hos Mennesket træde disse frem i en langt høiere Grad og den fine Sandselighed, som neppe yttrer sig hos Dyret, spiller hos dette den vigtigste Rolle. Dyret kan vel erindre sig det som forhen har mødt det; men hos Mennesket er Hukommelsen levende og omfattende. Indbildningskraften forbinder Foreſtillingerne med hinanden i den ſtørſte Mangfoldighed — det fraværende saavel som det nærværende, det forbigangne og det foreſtaaende virker mægtig paa Villien, det kan lede den til de ſtørſte men ogsaa til de daarligſte Foretagender, efterſom Fornuften ſidder mere eller mindre ved Roret.

Hvilken Foreſtilling har man nu at giøre ſig om saadanne Skabningers Foretagender ſom Menneskenes, ſom beſtaae af en aandelig Kraft der begynder at viſe ſig ſom Fornuft, og af en ſandſelig Natur af en saadan Beſkaffenhed, og ſom ligger med en kjendelig Overvægt paa Sandſeligheden

Side, i en beſtandig Strid med hinanden. Kan det være andet, end at diſſe Foretagender maae viſe ſig i en idelig Beſtræbelſe efter at tilfredsſtille den grove Sandſeligheds Fordringer, ſom f. Ex. Mageligheds, Ganens Forlyſtelſer — de øvrige Sandſers Kildren og kjødelig Vellyſt — og i en Hang til at lade ſig lede af den finere Sandſeligheds Fortryllelſer nemlig de finere, ſandſelige Glæder, ſom Viets, Ærets, Ærens, Magtens og Rigdommens Tilfredsſtillelſer; end at Menneſkets Aand vil ved diſſe Beſtræbelſer beſtandig komme i Strid med ſig ſelv og med ſine Medſkabninger; med ſig ſelv, ved det at den vil ſætte ſit høieſte Gode i Ting ſom Erfaringen vil lære det ikke at ſkienke Menneſket nogen ſteen og varig Lykke — og ved at den vil begiære mere af Livets Gode end ſom Erfaringen ved Følgerne deraf vil lære det at kunne beſtaae med dets ſande Vel og med Fornuftens Udſagn og med ſine Medſkabningers, ved det at dets Begierligheder vil ſtedſe forlede det til at ſtøde an mod deres Fordele, til at gribe ind i deres Rettigheder og til at afvige fra de Regler, hvormed det Heles Vel allene kan beſtaae, at den vil altid gaae forvidt og at Modgang og Modſtand ſtedſe vil bringe den til Eftertanke, lære den at træde tilbage og holde ſig inden Maadeholdenhedens Grændſer; at Menneſkets

naturlige Anlæg til sympathetiske Følelser vil i Forbindelse med Livets Gienvordigheder efterhaanden lede det paa Veien til at udfinde det høieste Gode eller Reglerne for det fælleds Vel; men at der skal meget prøves, kiæmpes og lides inden det finder dem og samme Kraft til nogenlunde at følge dem.

Men efterhaanden vil de enkeltes Erfaringer komme Flerheden til Gode. — Deels Nød og deels naturlig Drift vil bevæge Menneskene til at forene sig først til Stammer, saa til Nationer, saa til ordnede Stater. Formedelst Vanskeligheden for det enkelte Menneske i at udfinde de almindelige Regler, som de har at følge, foreene de Visere sig i enhver saadan selskabelig Forbindelse til at fortsætte den som en Regel for alle. Derved formindskes Kampen imellem Menneskene for en Deel, dog altid hæves den sandske, den vil altid finde Sted mellem de Mennesker som staae hinanden nær, som mellem Naboer, forskiellige Stænder o. s. v. — og den indvortes Kamp for hvert enkelt Menneske vil stedse vare ved, og kan alene formindskes ved Religionens og Sædelærens Bistand.

Men da Menneskeslægten er for stor til at kunne udgiøre eet Folk og een Stat, saa vil de særskilte Stater stagge i samme Forhold til hinanden,

ſom de enkelte Menneſker ſtode i til hinanden inden de traadte ind i ſelſkabelige Forbindelſer med hinanden. Sandſelighedens Styrke og Fornuftens Svaghed vil ſtedſe bringe dem i Kamp med hinanden, og en almindelig Folkeret, eller poſitive Love for de forſkiellige og Stater betragtede i Forhold til hinanden vil aldrig naae den Anſeelſe at Fornuftens Stemme vil blive hørt — Sandſeligheden eller Hang til de legemlige Behageligheder og til de Tillokkelſer, ſom Indbildningskraften opvækker, vil ſtedſe bringe Nationerne i Kamp med hinanden og da Magten er Hovedmidlet til at ſkaffe ſig den ſtørſt muelige Andeel af det jordiſke Gode, ſaa vil Kampen om Overmagten imellem de forſkiellige Folkeforbindelſer eller Stater, blive Hoveddrivefiæderen og Beſtemmelſes-Grunden for Menneſkeſlægtens Begivenheder. Det er aldrig at haabe, at Fornuften vil i Menneſkelivet ſkaffe ſig en ſaa ſtor Overvægt, at den ſaakaldte evige Fred vil kunne finde Sted paa Jorden. Staterne vil ſom enkelte Menneſker ſtedſe gaae for vidt i deres Beſtræbelſer og kun Modſtand vil bringe dem igien tilbage inden Maadeholdenhedens Grændſer.

Naar man ſaaledes har giort ſig en tydelig Foreſtilling om det characteriſtiſke i Menneſkets Natur og er kommen til den Indſigt, at det beſtaaer

i at Mennesket er et Væsen, som begynder at blive fornuftigt, men hvis Fornuft er endnu svag og uøvet og at den ligger i en uophørlig Strid med en Sandselighed; som er, i det Hele taget, mægtigere end den og som den med Møie maae bekjæmpe, saa er den oprindelige Grund fundet til at forklare alle Menneskelivets Begivenheder, de erholde derved en vis Characteer en vis bestemt Gang — og alle de Variationer som forekomme deri ere allene grundede i de forskiellige Modificationer ved hvilke Sandseligheden er bragt i Forbindelse med Fornuften hos de enkelte Mennesker som have havt Leilighed til at vise sig fortrinlig virksomme i denne Verdens Tildragelser eller i disse Menneskers særskilte Characteer, og tillige i de Landes naturlige Beskaffenhed og Beliggenhed hvor de udøve deres Indflydelse. Det er ved denne uophørlige indbyrdes og udvortes Kamp hos Mennesket, og ved disse Modificationer og Forskielligheder deri, at Historien bliver interessant; faldt Lidenskabernes, Sandselighedens og Indbildningskraftens Spil og mægtige Indvirkning paa Fornuften bort — saa vilde rigtigt nok Historien frembyde langt mindre sørgelige Scener; men den vilde ogsaa blive langt mindre underholdende — og den endnu uøvede og udannede menneskelige Fornuft vilde ved ei at have

noget at øve sig paa og kjæmpe imod, nedsynke i en kraftesløs Apathie.

Vist nok maae Begivenhederne i en anden Verden, hvori Sandseligheden er bleven Fornuften underordnet, efterat denne har tilkjæmpet sig Seiren over den i en foregaaende Tilstand, og har øvet sig i Styrke og Udannelse; blive ganske anderledes og langt mere lykfaliggjørende end her paa Jorden — paa denne Forberedelsesklode, i denne Overgangs-Periode maa vi ikke undre os over, at det har tildraget sig saaledes, som Historien lærer os, at det er gaaet til, ikke vente at det nogensinde bliver anderledes. — Der vil blive en evig Kamp imellem Sandseligheden og Fornuften — Menneskет vil ligge i en evig Strid med sig selv og sine Medmennesker — det vil lade sig forlede til mange med Fornuften stridende og skadelige Handlinger; og mange Ulykker og Sørgescener vil finde Sted paa Jorden; men det vil ogsaa ofte hæve sig over Sandseligheden og handle ædelt, stort og ophøiet. — Selvkjærligheden vil lede det paa Veien til det Onde. Sympathien tilbage igien til det Gode — Sjelden vil det blive Fornuften troe i Lykken, da denne forstærker Sandseligheden ved det at for mange behagelige sandselige Forestillinger tilstrømme og bemægtige sig Indbildningskraften; men Mod-

ang vil stedse være Midlet at bringe Menneskет il Eftertanke og igien at indsætte Fornuften i sine ettigheder. Menneskene vil samle sig Erfaringer g danne sig almindelige Rettigheder, men igien rglemme dem. Indbildningskraften vil stedse rkede Menneskene til at gaae forvidt i Alting — g Følgerne deraf vil først lære dem at gaae tila age. — Der vil stedse blive en Fremgang og Tilagegang, en Falden og en Stigen — en Afvexing imellem Kamp og Roe, Dyd og Last, i det ele og i det enkelte, nogle Feil vil man rette, ndre vil man igien begaae — Menneskeslægten vil ldrig blive ganske fordærvet, men ikke heller stadig g uafbrudt rykke frem til Fuldkommenhed.

En varig og ublandet Lykkalighed vil ikke live at finde paa Jorden; men det vil blive stedse edre og det vil stedse blive værre, saavel med ensyn til Jordens forskiellige Egne, som Menneskelivets forskiellige Steder. — Sandselighеden g Indbildningskraften vil aldrig opgive deres ndflydelse; men ikke heller nogensinde faae ganske herredømmet. Det er desuden indlysende at en Tilstand, som den her paa Jorden, som endes med Døden, og i hvilken alt det Gode er saa blandet g saa forgiængeligt, ikke kan have det til Hovedormaal, at gjøre de Skabninger lykkelige, som

befinde ſig i den, men at det maae være at dannt dem til at blive fornuftige og gode: vil de betjene ſig af deres Frihed til at blive det, ſaa kan de unægteligt have det meget godt i Livet; men da Albeſtyreren ikke kan giøre Regning derpaa, ſaa maae han nødvendig indblande meget phyſiſk Ondt i Verdens Indretning for at bringe Menneſkene til Eftertanke.

Hvo der giør ſig andre Foreſtillinger herom, hvilket er Tilfældet med alle Sværmere, kiender ikke Menneſkenaturen rigtig, og den med Henſyn dertil indrettede phyſiſke Verden. Har man derimod lært at betragte den fra den rette Side, ſaa vil man læſe med Roelighed om de Begivenheder, ſom Hiſtorien fortæller os at have tildraget ſig paa Jorden; da man ikke har ventet at finde dem anderledes. — Man vil da fryde ſig over det Store og Gode, hvortil man ſeer den menneſkelige Fornuft har arbeidet ſig frem — og man vil tillidsfuld overlade Veiledelſen af de ſørgelige Begivenheder, ſom er en Følge af at Fornuften har ligget under for Sandſeligheden, til den Uendeliges Omſorg. — At alt er en Overgang, alt ſtaaer i Forbindelſe med noget høiere, ſom vi ikke kiende, ſkal være vor Troſt, og for vor egen Perſon vor Be-

træbelse saavidt som det er mueligt at kiæmpe imod Sandseligheden.

Livet er en uophørlig indvortes og udvortes Kamp, en uundgaaelig Følge af Fornuftens og Sandselighedens Modbestræbelser, Fornuften vil ldrig tilfægte sig en fuldkommen Seier; det vil ldrig blive ret godt her paa Jorden; men desagtet er det mueligt, at Livets Kamp ikke blot : til Gavn for det enkelte Menneske, men at der gsaa af Menneskeslægtens Begivenheder kan tilsiebringes under Albestyrerens Veiledelse en Vining for det heele. — Skovens Blade visne hvert ar, den ifører sig sin Prydelse og taber den; men et visnede Løv opdynger sig paa dens Jordbunde g forøger aarlig deres foranderlige Beboeres Kraft g Skiønhed ved sin Hensvinden. — Saaledes an ogsaa i Menneskelivet trods den uophørlige stigen og Falden i alle Ting — et Udbytte i det le vindes for Menneskeslægten i physisk og aanelig Cultur — i Livets Beqvemmeligheder — ormindskelsen af dets Lidelser i Erfaring og gavnge Grundsætninger, som bliver dens varige Eienom, — man tænke allene paa Bogstavskriftens — Bygtrykkerkonstens — Brillernes — Compassets — e mange Maskiners Opdagelse — Agerdyrkningens og Lægevidenskabens Fremskridt — og alle de.

philosophiske Videnskabers Fuldkommengjørelse i practisk og theoretisk Henseende, — bliver det derfor ved den almindelige Skildring af Menneskeslægtens Begivenheder det egentlige historiske Formaal at skildre Staternes Kamp om Overmagten, det psychologiske at forfølge Menneskenaturens talløse Forskjelligheder gjennem alle dens Modificationer og Forhold — det practiske at uddrage den Rigdom af gavnlige Erfaringer, som de tilbyde, saa vil det blive det sande teleologiske Formaal at udgrandske ved hver Periodes Slutning af Menneskeslægtens Begivenheder, hvilket Udbytte den gjorde deraf til sin Forædling og sit Vel — og hvilke Frugter Albestyreren har vidst at udlede af de vilde Skud af den ungdommelige menneskelige Frihed.

At disse Betragtninger maatte tjene til at udsone os med Menneskeslægtens Historie og til med Sindsroelighed at gjøre os bekiendt med hvad den beretter os at have tildraget sig paa Jorden! Hvorfor beklager man sig over dens Indhold? fordi, siger man, den indeholder saa meget sørgeligt — og fordi den lærer os, at Menneskeslægten er saa langt fra at opnaae den Lykksalighed, som den menneskelige Natur tragter efter, — hvorledes kan det være anderledes, svares derpaa? hvorledes kan

ian vente at finde nogen høi og ublandet Lyksa-
ighed hos Skabninger som ere saa lidet fornuftige?
Ren hvorfor skal de da være saa lidet fornuftige?
ørges atter: fordi de her paa Jorden først be-
ynde at blive det, — bliver igien Svaret —
Ren hvortil da denne overmægtige Sandselighed,
sse heftige Lidenskaber, som gjør det saa vanske-
gt for Fornuften at komme til Kræfter? indvendes
i videre: — fordi havde Siælen ikke dem at
æmpe imod og øve sig paa, saa blev den aldrig
rnuftig. — Men, vedbliver man at spørge,
ortil alle disse Lidelser i Menneskelivet, alt dette
oralske og physiske Onde? — fordi det enten
turligt flyder af Fornuftens Svaghed, eller det
ner til at opvække og styrke den. — Men kunde
ikke Menneskene skabes saa fornuftige strax som
behøvede at være det for at blive lykkelige? —
n kan der tænkes nogen reen Lykfaligheb uben
rtjeneste, uden at være et Produkt af et Væsens
ihed, og kan dette finde Sted uden Kamp og
ifselser? maae man hertil svare; lad vores Selv-
else her være Dommer. Desuden staaer man
b dette Spørgsmaal paa Kanten af en Dybde,
orved Menneskets Aand svimler, hvem kan skue
i det Endeliges og Uendeliges oprindelige
tur, og fatte deres indbyrdes Forhold. — Er

det Endeliges Liv Udvikling og en langsom Nærmelse til den Uendeliges Fuldkommenhed og Lyksaligheb, hvem vil da ikke med Hengivenheb underkaste sig den.

Med hvilken Sindsroe vil man derfor ikke blive i Stand til at læse om de daarlige og lastværdige Handlinger, de vilde og sørgelige Optrin, som Menneskeslægtens Historie skildrer os, naar man veb at have studeret den menneskelige Natur ikke gior Regning paa at finde Fuldkommenheb og en reen Lyksaligheb paa Jorden, og erkjender, ae Jorden er ikke skabt derfor; denne Tanke maae man aldeles udrydde af sin Siel — man maae ikke betragte Historien som det unge Menneske betragter Livet, der blot interesserer sig for det, for deri at finde Lyksaligheb; man maae der blot vente at finde Foretagender af Væsner, som begynde at blive fornuftige og veiledes men ikke tvinges af en albestyrende Fornuft til at blive det. Man vil da ikke sørge saa meget over de Feiltrin hvori Menneskenaturen har giort sig skyldig, som glæde sig over den Fuldkommenheb hvortil den har arbeidet sig frem — ligesom man forholder sig i Henseende til den barnlige Alder — vi træde ub af denne Alder i Henseende til det jordiske Liv, naar vi faae saa

ge Erfaringer og Kundskaber at vi nogenlunde
i Stand til at sørge for vor jordiske Lykke;
rde ud af den i Henseende til vor høiere Be-
nelse, naar denne bliver saa klar for vores
uft at vi blive fuldkommen i Stand til at
rede os dertil. — Og skulde man da tillige
ie til den Indsigt, at det Onde her i Verden
tid mindre end det Gode, Lidelserne færre
Glæderne, — at alt er desuden en Over-
, — at det Gode gaaer frem af det Onde og
lenneskeslægten altid i det heele gior Frem-
, uagtet al Frem- og Tilbagegang i det
e — saa vil Undersøgelsen af Menneskeslæg-
Begivenheder blive en ligesaa beroeligende
underholdende Beskiæftigelse for vores For-

Man gior sig kun Historiens Studium
igeligt, naar man gaaer til den med den i
neskets Natur og Bestemmelse ugrundede For-
ing, at finde Menneskene altid lykkelige og
dydige — en Fordring hvortil man i ingen
ende er berettiget. Dyden kan ikke finde
førend efter en foregaaende Bestræbelse for
nnaae den — Lykksalighed ikke førend efter
n. —

V.

Om det ſkrevne Evangelium i ſin forſte Skikkelſe.

Ved

Henrich Seerup,
Candidat i Theologien.

Symbolum: Homo tu, et ego homo.

I.

Et af de ældſte hiſtoriſke Vidnesbyrd om et ſkrevet Evangelium foreſinde vi hos Kirkefaderen Papias i et Par Fragmenter, ſom Euſebius har opbevaret *) af hans tabte Værk, hvis Titel var: λογιων κυριακων εξηγησις. Papias levede om ikke umiddelbar, ſaa dog meget nær ved den apoſtoliſke

*) hist. eccl. l. III. cap. 39.

ɔsalder. Han maatte altsaa kunne vide, hvor-
es til var gaaet; og at han har stræbt at samle
ndskab om den apostoliske Tids Tildragelser, vil
gen nægte, som hører ham fortælle, hvor flit-
en han raadspurgte sig hos de Ældste (Presby-
ne) om Apostlenes og de apostoliske Fædres Ud-
n, Kirkens Lære og Historie betræffende. Rig-
nok beskylder Eusebius *) ham for at have
ret en Mand af saare ringe Indsigt (σφοδρα
ρ τοι σμικρος ων τον νεν); men denne Beskyld-
ig synes Papias især at have paadraget sig ved
antagne Mening om det tusindaarige Rige,
lken Eusebius ganske forkastede og ivrede imod
og derfor vel ogsaa, ifølge sin ikke usædvanlige
rtighed imod saakaldte Vranglærere, har giort
pias Uret. Paa andre Steder i sin Kirkehistorie
taler Eusebius vor Papias med Ærbødighed og
ener sig af hans Vidnesbyrd i historisk Hen-
nde (hist. ecclesiast. l. III. 36 ibid. l. II. 15).
m Biskop i Hierapolis, var Papias steget op
en af Kirkens øverste Værdigheder, han nævnes
Irenæus med Ærbødighed (ἀρχαιος ἀνηρ), hans
toritet var efter Eusebii egen Tilstaaelse saa
r, at Mange, blandt dem Irenæus, paa denne

*) v. loc. cit.

antoge Læren om det tusindaarige Rige; desuden vækker Papias selv fordeelagtige Tanker om sin Sandhedskierlighed ved den Beskrivelse, han giver over Fremgangsmaaden i sine Undersøgelser *): Det kan derfor ikke være andet end at hans Ord maae have Vægt for enhver christelig Oldgrandsker, og at denne vil være Eusebius stor Tak skyldig for de Fragmenter, han har givet os af Papias's tabte Værk. Disse angaae Evangelisterne Marcus og Matthæus, og indeholde egentlig en Beretning, som Papias havde hørt af en Presbyter, formodentlig Johannes, i det mindste hvad Marcus angaaer.

2.

Disse ere Papias's egne Ord: *Και τοῦτό ποτε πρεσβυτερος ελεγε. Μαρκος μεν ἑρμηνευτης Πετρου γενομενος, ὁσα εμνημονευσεν, ακριβως ἐγραψεν. ου μεντοι ταξει τα ὑπο του Χριστου ἡ λεχθεντα ἡ πραχθεντα· ουτε γαρ ἡκουσε του κυριου, ουτε παρηκολουθησεν αυτω.*

*) *εκ οκνησω δε σοι και ὁσα ποτε παρα των πρεσβυτερων καλως εμαθον και καλως εμνημονευσα, καταταξαι — ου γαρ τοις τα πολλα λεγουσιν εχαιρον ὡσπερ οἱ πολλοι, αλλα τοις τ'αληθη διδασκουσιν. κ. τ. λ.*

ὑστερον δε ὡς εφην Πετρῳ, ὃς προς τας χρειας εποιειτο τας διδασκαλιας. αλλ' ουχ ὡσπερ συνταξιν των κυριακων ποιουμενος λογιων. ὡστε ουδεν ημαρτε Μαρκος ουτως ενια γραψας ὡς απεμνημονευσεν. ενος γαρ εποιησατο προνοιαν, τω μηδεν ὧν ηκουσε παραλιπειν η ψευσασθαι τι εν αυτοις. "Dette, siger Eusebius, fortæller Papias om Marcus, men om Matthæus berettes dette": Ματθαιος μεν ουν Εβραιδι διαλεκτω τα λογια συνεταξατο *). ηρμηνευσε δ' αυτα ὡς ην δυνατος εκαστος.

3.

Hvad Papias eller rettere Presbyteren (Johannes) her har sagt om Marcus, kan ikke anvendes paa dennes Evangelium, som vi nu have det; thi om dette maae man dog tilstaae at det indeholder Beretninger om Jesu Ord og Gierninger i den Orden de ere fulgte paa hinanden, hvilket jo og efter Hugs Mening skal udgiøre et af dets Fortrin for Matthæi Evangelium. Ligesaa besynderligt synes det at være, hvad der berettes om Matthæus, at han nemlig skulde have skrevet sit Evangelium paa Hebraisk: Ældre og nyere Lærde

*) alii. συνεγραψατο.

ſtrængt underſøgt denne Paaſtand, men ikke i det nærværende græſke Evangelium af Matthæus fun- det tilſtrækkelig Grund til at antage ſamme, tvert- imod tale endog mange Grunde for, at vor Mat- thæus er Original og ikke nogen Overſættelſe. Hvorledes forklarer man ſig altſaa diſſe tilſyne- lade Modſigelſer? — Ved at agte nøie paa Pa- pias's Ord vil man finde, at Talen ikke er om noget egentligt Evangelium, hverken af Marcus eller Matthæus, men om λογια κυριακα (Beret- ninger om Herren — angaaende hvad Jeſus havde ſagt og giort): ſaadanne λογια κυριακα, hedder det, vare forfattede af Marcus og Matthæus. Rigtig nok maae vi tilſtaae, at de Værker vi endnu have af diſſe tvende Evangeliſter indeholde det ſamme ſom hine λογια κυριακα; men af den nøiere Beſkrivelſe, der hos Papias gives over de Opteg- nelſer, ſom Marcus giorde efter Petri Foredrag, ſee vi dog, at Formen af det Evangelium vi nu have under Marci Navn er forſkiellig fra den, ſom havde Sted i hine af ham først optegnede λογια κυριακα. Det ſamme gielder om Matthæus, ud- trykkelig med Hensyn til Sproget, formodentlig ogſaa i Henſeende til Formen; de λογια (κυριακα), ſom Matthæus ſkrev i en hebraiſk Dialekt, ere vist nok ikke det Evangelium, vi nu have under hans

ævn, ligesaalidet i Henseende til Form, som i ensseende til Sprog.

Her have vi altsaa, som mig synes, et temlig sikkert historisk Vidnesbyrd om et Protevangelion d. e. opskrevne Beretninger om hvad Herren vde sagt og giort, ældre end de nærværende Evangelier. Det er Umagen værd, at vi nærmere ertænke hvad Beskaffenhed disse λογια κυριακα ndspnligviis have havt.

4.

Evangeliet (det glade Budskab om den forttede Messias's Komme til Verden) maatte efter Natur i Apostlernes Mund først blive historisk-ophetisk d. e. det bestod i en Fremstilling af Hotilbragelserne i Jesu Liv, og disses Overeensmmelse med de gamle Propheters Udsagn om den ede Verdens Frelser. Af saadan Beskaffenhed de vi de fleste af de Taler at være, hvis Hovedhold Lucas har givet os i Apostlenes Gierninr. Naar Apostlene eller de øvrige Evangeliets ste Prædikantere havde bragt deres Tilhørere til erbeviisning om den Sandhed, at Jesus r den Christus; da modtoge de deres Beadelse og indviede dem strax ved Daaben til dlemmer af det christelige Samfund. Dette

Samfund afdeeltes tillige i særskilte Menigheder, og enhver Menighed fik sine egne Forstandere og Lærere, under hvis Opsyn den samledes til bestemte Tider, for at opbygges og grundfæstes i sin Troes Bekiendelse. Her kunde det umueligen vare andet, end at Apostlene ogsaa maatte fuldkomme hiin Jesu sidste Befaling: Lærer dem at holde Alt, hvad jeg haver befalet Eder (Matth. 28, 10). De vare herved opfordrede til at ihukomme de Bud og Befalinger, Jesus havde givet dem selv, og at kundgiøre dem for Menigheden til almindelig Efterlevelse. Selv vare de blevne deelagtiggiorte i Sandhedens Aand, og denne maatte nok kunne minde dem om de Ord, de havde hørt af Sandhedens Mund; men ikke saaledes var det med deres Disciple og Tilhørere, for dem maatte Ordene opskrives, naar de skulde bevares uforandrede og uforfalskede. Det vorder da sandsynligt, at en Apostel, formodentlig Matthæus, foranstaltede en Samling af Jesu mærkeligste Udsagn (hvilket Papias's ovenanførte Vidnesbyrd giver et Slags Medhold, omendskiøndt Bog τὰ λογια ikke bør indskrænkes til blotte Udsagn af Jesus, men overhovedet indbegriber i sig Beretninger om det, han havde lært og giort), — at denne Samling, som bestemt for Jøde-Christne, oprindelligen

var skrevet i en hebraisk Dialekt d. e. uden al Tvivl — i det aramaiske eller syrochaldaiske Sprog, som da taledes i Judeland, men at den snart blev oversat paa Græsk, først mundligen, saa godt man kunde, men siden skriftligen, da der oprettedes hellenistiske Christenmenigheder, og disse bleve afsondrede fra de jødiske Christne. (Apost. G. 6, 1. ff.).

5.

Om vi endnu have denne Deel af det Matthæiske Protevangelion i sin oprindelige Skikkelse, er et Spørgsmaal, som ikke letteligen lader sig afgiøre; imidlertid have vi dog i den saakaldte Biergprædiken (Matth. 5—7) Noget, som svarer til den Foreſtilling, vi giøre os om samme. Vi see her ligesom det Lærebrev, hvilket Jesus meddeelte sine Apostle til videre Kundgiørelse i Verden — en nøiagtig Opfyldelse af hans sidste givne Befaling (Matth. 28, 10.). Biergprædikenen indeholder en Samling af Jesu Udsagn ved de forskiellige Leiligheder; dette vil man erfare saavel ved at sammenholde de tilsvarende Steder hos de andre Evangelister, som enkelte Steder hos Matthæus selv, sammenlign nemlig Matth. 5, 31. 32. med 19, 7—9. Matth. 5, 33—37. med 23, 15—22. Man kan ikke undre sig over, at Matthæus har

havt Forkierlighed for dette sit første Arbeide, og derfor paa en passende Maade bragt det i Forbindelse med det større og fuldkomnere evangeliske Værk, som han siden langt længere hen i Tiden blev Forfatter af. At de tvende andre Evangelister, Marcus og Lucas, for hvem dette Matthæi Skrift uden Tvivl har været bekiendt, ikke paa samme Maade have indrykket det i deres Værker, maae ikke synes saa forunderligt, da de ingensteds pleie at anføre nogen af Jesu Ord, uden tillige at omtale Leiligheden, hvorved de vare sagte, og i Protevangeliet var denne vist ikke saaledes antydet, som vi nu læse den hos Matthæus.

Desuden vil vel Ingen paastaae enten om Marcus ellee Lucas, at de ikke skulde have kiendt andre af Jesu Udsagn end netop dem de anføre i deres Evangelier; om Lucas er endog det Modsatte beviisligt af Apost. Giern. 20, 35. hvor han lader Paulus anvende disse Jesu skiønne Ord: Saligere er dest at give, end at modtage — de findes hverken i hans eller noget af de andre Evangelier.

6.

Havde man først en saadan Samling af Jesu mærkeligste Udsagn, da maatte den ogsaa let give

)ning til at flere hiſtoriſke Beretninger om
:ren ſkriftligen bleve optegnede. Ordene ſelv
ede om Leiligheden, hvorved de vare frem=
, denne blev beſkrevet, og ſaaledes fik man
ammenhængende Beretning om et Optrin i
Liv. Overhovedet tør man vel ſige, at Hi=
n om en ſtor Mand ſielden bliver til paa een=
, og allermindſt ſtrax efter hans Død. Om=
og Grundtegningen er for Maleren, hvad
a=Notitzer og enkelte Character=Træk er for
rieſkriveren — nødvendige for begge, hvis
t ville træffe Manden og ſtille os et lignende
de af ham ſynligen eller uſynligen til Skue.
var da viſt nok, længe førend de evangeliſke
er af Matthæus, Marcus og Lucas bleve til
Form, vi nu have dem, en Samling
kriftlige Notitzer om Jeſus, Op=
elſer af hans Ord og Gierninger,
etninger om mærkelige Optrin i
s Liv, fornemmelig fra den Tid han
dde offentlig frem og lærte iblandt
t; ſaadanne Fortællinger opſkreves efter det
tlige Foredrag, uden at man derved
tog nogen beſtemt Orden i Hen=
de til Sag= eller Tids=Følge, juſt
Papias vidner at have været Tilfældet med

de Optegnelser, Marcus giorde efter Petri Foredrag. Foruden hiint Protevangelion, som vi ovenfor have tillagt Matthæus, udgik vistnok fra hans Haand mange protevangeliske Beretninger, indfattede under Papias's λογια κυριακα, men som havde det særegne ved sig at de vare skrevne i en hebraisk Dialekt, og det fordi de oprindeligen vare bestemte for Jøde-Christne, men som siden dog bleve oversatte, naar de skulde meddeles hellenistiske Christen-Menigheder, saavel inden som uden for Palæstinas Grændser. Historien nævner os vel ikke udtrykkeligen, hvilke flere heri have efterfulgt Matthæi og Marci Exempel, men af Luc. 1, 1. kunne vi slutte at de have været Mange (πολλοι) og paa enkelte Steder i det Nye Testamente omtales Nogle som ευαγγελισαι και ὑπηρεται τε λογε, hvilke man vel tør troe ogsaa paa denne Maade at have virket til Christi Kundskabs Udbredelse.

7.

Men nu opstaaer det Spørgsmaal: Hvor opbevaredes saadanne Tid efter anden optegnede Bidrag til Kundskab om det, som Frelseren havde lært og giort? hvem overgaves de til! — Man vil uden Tvivl finde det naturligt at svare: til dem for hvem de vare skrevne — til Menighe-

n, og Svaret kan viſt ikke være urigtigt. Kunn
ndre man ſig, hvor koſtbare Skrifter vare i hine
ge, og hvor Faa der den Gang forſtode endog
is den blotte Kunſt: at ſkrive, og man vil
e troer jeg vente, at ſlige Optegnelſer i Almin-
ighed bleve privat Eiendom; tvertimod maae
n formode, ligeſom Hiſtorien ogſaa giver Vink
at antage, at ſligt et Klenodie blev Menighe-
ns offentlige Eiendom, og ſom ſaadant bevaret
s dens Presbytere og Forſtandere ved Siden af
t Gamle Teſtamentes hellige Bøger. Naar Me-
gheden forſamledes paa Helligdagene for at op-
gge ſig indbyrdes ved fælleds Andagt, da toges
t membranerne frem af Presbyter-Archivet, de
relæſtes for den fromme Forſamling, og det Nye
eſtamentes apoſtoliſke Budſkab om Frelſerens
ædelige Komme lød umiddelbar efter det Gamle
eſtamentes prophetiſke Forjættelſer om Ham.

nmærkn. Jeg har med Flid brugt det Udtryk Membranerne, ſom forekommer i II. Tim. 4, 13. Paulus beder Timotheus at bringe ſig en Vadſæk (φελονην); ſom han havde efterladt i Troas, tilligemed τα βιβλια και μαλιϛα τας μεμβρανας. Derſom nu τα βιβλια ſkal forſtaaes om Bøger af det Gamle Teſtamente, er det da

ikke sandsynligt, at disse Membraner, som det var ham saa meget om at gjøre, have indeholdt en Cyclus af evangeliske Beretninger; i nærstforegaaende Vers ønsker Paulus at have Marcus hos sig som ευχρηστος εις διακονιαν, og Marcus, veed man, var ευαγγελιστης και ὑπηρετης του λογου (Apostl. Gjern. 13, 5.). Endvidere, saa anfører Paulus i I. Corinth. 11, 23—25. et evangelisk Brudstykke, som han selv siger at have overleveret dem (παραδιδοναι bruges baade om skriftlig og mundtlig Overlevering, Hug forsvarer den første Betydning af Ordet). I samme Brevs 7, 10, 11, og 9, 14. henviser Paulus til nogle af Jesu Udsagn, uden at anføre dem — maae da ikke Corinthierne selv have kunnet efterse dem i deres Evangelie-Samling? —

8.

Herved mener jeg, at have gjort det nogenlunde indlysende, hvorledes der i enhver, især større, Christen-Menighed Tid efter anden maatte opvoxe en Samling af skrevne Efterretninger, angaaende Jesu jordiske Liv og indeholdende Hovedpartierne af hans Lære, og naturligviis tillige i det Sprog, som forstodes af Menigheden. At saadanne Samlinger, skjøndt adspredte blandt de

ſtelige Menigheder i de forſkielligſte Lande, uagtet i Meget, maatte ligne hinanden, vel i Indhold ſom Form, er begribeligt af hyppige Samqvem, ſom da fandt Sted blandt Chriſtne. At diſſe evangeliſke Beretninger aa paa den anden Side i Meget maatte blive ſkiellige fra hinanden, er heller ikke ſaa inderligt, naar man tænker paa de forſkiellige ncipientere, de forſkiellige Overſættere, de nge, ſom forſøgte at ordne Fortællingerne c. 1. 1.), de forſkiellige Afſkrivere og de for- lige Menigheder: Denne kunde vide en og en oplyſende Omſtændighed ved en Fortælling, havde været hiin ubekiendt; et Udtryk, ſom forſtaaeligt for Jøde-Chriſtne, var det ikke for dem af Hedningerne: — Kort, Grundene Overeensſtemmelſe og Uovereensſtemmelſe løbe ganſke ind i hinanden, de ere ſaa mange, at er umueligt, ſom unødvendigt ſmaaligen at enke dem alle. Kuns dette ville vi herved iu bemærke, at det let lader ſig forklare, ledes enkelte Menigheder kunde komme i Be- lſe af ſtørre Evangelie-Samlinger end andre: det nemlig et Sted, hvor flere Apoſtle og loliſke Mænd jævnligen opholdte ſig, var n endog, ſaaſom Antiochien, et Slags Ho-

vedsæde for de første christelige Missioner *); da frembød sig her en Leilighed til at forøge Presbyter-Archivet med evangeliske Beretninger, hvilken man ikke kan troe at Menigheden har ladet gaae ubenyttet bort.

9.

Den Hypothese, som her er opstillet om det ældste skrevne Evangelium, dets Tilblivelsesmaade og oprindelige Beskaffenhed, mangler, som jeg troer, ikke indvortes Sandsynlighed, ikke heller fattes den ganske det, som enhver Mening, der i saadant Tilfælde vil antages for sand, bør have — historisk Begrundelse. Denne ville vi søge at giøre endnu mere fuldstændig, naar vi i det følgende skulle berøre vort Grundevangeliums senere Skiæbne. Det kan ikke nægtes, at det vilde have seet heelt misligt ud med vor Troe paa Evangeliets Sandhed, hvis dette var kommet til os i den Form og Skikkelse, som Grundevangeliet havde. Hvad skulde betrygge os for, at ikke ogsaa mange falske Efterretninger

*) See Eichhorns Einleitung in das N. T. 2ter Theil.

i en ſenere end apoſtoliſk Alder kunde have
bſneget ſig deri? Og hvorledes ſkulde vi nu
ret iſtand til at adſkille det Sande fra det
lſke? — Men takket være Gud, ſom lod ſin
ns det hellige Sandheds Ord ſtadfæſtes for os
d uſvigelige Vidnesbyrd! —

10.

I det 66de Aar efter Chriſti Fødſel, ved
i Tid da Apoſtlene Petrus og Paulus prædi-
e i Rom og lede Martyrdøden for Chriſti
ns Skyld *), opſtode Jøderne i Palæſtina
od deres Landsherrer Romerne. I den derpaa
gende fire Aars blodige Krig blev tilſidſt Je-
alem indtaget med ſtormende Haand, Templet
brændt og Jøderne adſpredte over alle Jordens
ne. Vel toge de Chriſtne betimeligen deres
flugt til Pella, og frelſtes ſaaledes fra at
de indviklede i Jeruſalems gruelige Kataſtro-
; men desuagtet vare dog Udſigterne, de
de, betænkelige. Apoſtelen Matthæus levede

*) See den ældſte Kirkes Forfølgelſes-Hiſtorie ved Biſkop Münter, i Lærde Forhandlinger ved Siællands Stifts Landemode. 1 Bd.

paa den Tid iblandt dem, en ikke ringe Trøst under disse truende Omstændigheder. Ham overleverede de deres kostbareste Eiemon, deres hellige Skrifter, og da nu de Evangelie-Materialier, som tilforn havde været adspredte i forskiellige palæstinensiske, saavel helleniistisk- som aramaisktalende, Menigheders Presbyter-Archiver, og for en stor Deel uden Tvivl havt ham selv til Forfatter, her saa beleiligen samlede sig for ham; saa sammenskrev han deraf sit nærværende Evangelium og udgav det paa Græsk, det Sprog som var almindeligst og som han vel maae have lært at kiende, om han end ikke forstod det tilfulde den Gang han skrev sine λογια κυριακα. Hvad her er sagt om Matthæus stadfæstes ved et mærkeligt Vidnesbyrd af Irenæus i hans Værk adv. hæres. l. 3. c. 1. Stedet lyder i den latinske Oversættelse saaledes: Ita Matthæus in Hebræis ipsorum lingva scripturam edidit evangelii, cum Petrus et Paulus Romæ evangelizarent et fundarent ecclesiam. Kuns mærke man, at Irenæus af ældre Skribenteres Vidnesbyrd om, at Matthæus havde skrevet hine λογια κυριακα i en hebraisk Mundart, har ladet sig forlede til den vist nok vrange Mening at han ogsaa nu udgav sit Evangelium i samme Sprog.

II.

Irenæus vedbliver paa anførte Sted saaledes: Post vero horum discessum (efter Petri og Pauli dødelige Afgang) Marcus, discipulus et interpres Petri et ipsa quæ (a Petro) annunciata erant perscripta nobis reliquit. Et Lucas autem, sectator Pauli, quod ab illo prædicabatur evangelium in libro condidit. Postea et Johannes discipulus domini, qui et supra pectus ejus recumbabat et ipse edidit evangelium Ephesi Asiæ commorans. Her have vi altsaa et uforkasteligt historisk Vidnesbyrd om, at Marcus og Lucas have udgivet deres Evangelier ved samme Tid omtrent som Matthæus, og at Johannes noget derefter skrev sit i Ephesus i Lille-Asien. Irenæus har tillige ved Marcus og Lucas tilføiet nogle Omstændigheder, hvilke efter hans Formening vilde være nødvendige til at grunde deres Troværdighed, nemlig at Marcus var Petri og Lucas Pauli Concipient; men i hvilken Forstand dette kan siges om dem have vi ovenfor (§. 6) søgt at lægge for Dagen. At Marcus har skrevet sit Evangelium i Rom er Kirkens hartad ensstemmige Vidnesbyrd, og jeg seer ingen Grund hvorfor vi skulle drage samme i Tvivl; thi da de uskyldigen forfulgte Christne

efter Nero's Død (A. 68) atter ſher ſik nogen Roligheb, kan man nok tænke, at de have været omhyggelige for at faae deres Evangelie-Materialier, hvori Forfølgelſens Storme gierne kan have giort betydelige Huller, igien ordnede og ſamlede, og naar Marcus, Petri og Pauli Disciple, den Gang ſandſynligviis (II. Tim. 4, 11.) levede iblandt dem, er det ikke at undre over at de desangaaende have henvendt ſig til ham, ſaameget mere ſom de allerede kiendte ham ſom Forfatter til mange af diſſe λογια κυριακα. Dette er ogſaa det eneſte, ſom med hiſtoriſk Vished lader ſig ſlutte af de hinanden modſigende Steder, hvilke Euſebius anfører af Clemens Alexandrinus. (See Euseb. hist. ecclesiast. l. II. c. 15. og ibid. l. VI. c. 14).

12.

Hvor Lucas har ſkrevet ſit Evangelium, have vi ingen beſtemt Efterretning om, men var han, ſom der menes, fra Antiochien, da er det ikke uſandſynligt at han her fornemmelig har ſamlet Materialierne til ſit Værk. Denne Menigheds Archiv var viſt nok rigt paa Efterretninger, og at Lucas har ſamlet med Flid, er hans Evangelium os Borgen for. Selv var han Apoſtelen

Pauli Ledsager paa mange af hans Reiser, og
er uden Tvivl regnes blandt Evangelisterne
ænge før han skrev det Evangelium, vi nu have
af ham; thi dette Evangelium kunne vi ansee
or Hovedsummen af de λογια κυριακα, som fore-
andtes i de paulinske Menigheder, og som vist
or en stor Deel have havt Lucas til Forfatter.
Det er mærkelige Ord han bruger i den korte
Indledning eller Tilegnelse til Theophilus: "Ef-
terdi, siger han, Mange have taget sig for at
ringe en Fortælling istand om de Ting, der ere
uldkommen vitterliggiorte iblandt os, ligesom de
der fra Begyndelsen af vare Øienvidner og Or-
dets Tienere have berettet — (beskrevet) — os
dem; da haver ogsaa jeg anseet det for godt, ef-
terat have giennemgaaet alt forfra med Flid, at
beskrive Dig det i Sammenhæng, mægtigste
Theophilus! for at Du kan vide Paalideligheden
af de Lærdomme, hvori Du er underviist." Disse
Ord synes i Et og Alt at stadfæste vor Anskuelse
af Evangeliernes Tilblivelsesmaade. Da Lucas
skrev paa samme Tid som Matthæus og Marcus,
er det ikke rimeligt at han har kiendt deres Vær-
ker; men ikke destomindre er dog hans Overeens-
stemmelse med dem, saavelsom disses Overeens-
stemmelse med hinanden indbyrdes, fuldkommen

forklarlig, naar man tænker paa de Kilders Beskaffenhed, af hvilke de øste deres Beretninger. — Om Johannes derimod, som skrev seenere (postea) tør man vel antage, at han har kiendt disse sine Forgiængeres Værker, og derfor forbigaaet hvad han hos dem fandt omhandlet, undtagen i Tilfælde hvor han havde en eller anden berigtigende eller oplysende Omstændighed at tilføie.

13.

Saaledes kom altsaa vore nærværende Evangelier istand, og at de snart bleve almindelige og høit ansеete i Kirken, lader Historien os ikke have nogen grundet Tvivl om. Imidlertid brugte man dog, især i Begyndelsen, en heel besynderlig Fremfærd ved at afskrive deres Text. Det lader nemlig, som man ikke strax har kunnet glemme den Maade, hvorpaa man var vant at tilegne sig evangeliske Beretninger. Naar en Afskriver iblandt de ældre λογια κυριακα paa et eller andet Sted traf en Beretning, som behagede ham, saa indrykkede han den i et af Evangelierne, hvor han fandt det meest passende. Et saadant Tillæg finde vi i codex cantabrigensis

bersmt iblandt Haandſkrifterne under Litt. D); det hedder nemlig efter Luc. 6, 5.: τη αυτη ἡμερα θεασαμενος τινα εργαζομενον τω σαββατω ειπεν αυτω ανθρωπε, ει μεν οιδας τι ποιεις, μακαριος ει· ει δε μη οιδας, επικαρατος και παραβατης ει τε νομε. "Menneſket bør altid vide hvad det giør; endog en i ſig ſelv uſkyldig Handling bliver ſyndig, naar den Handlende foretager den uden at være overbeviiſt om dens Retmæsſighed." Juſtinus Martyr henter ſtedſe ſine evangeliſke Beretninger fra απομνημονευματα των αποστολων, og det ſynes ſom han under dette Navn indbefatter ikke blot vore nærværende Evangelier, men tillige Nogle af hine λογια κυριακα, ſom for diſſe laae til Grund; thi uden Tvivl af dem har han omſtændeligere udført enkelte af de evangeliſke Fortællinger, ja endog anbragt følgende Omſtændighed ved Jeſu Liv, ſom ſlet ikke findes omtalt i vore Evangelier: ταυτα γαρ τα τεκτονικα εργα ειργαζετο εν ανθρωποις ων, αροτρια και ζυγα, δια τουτων και της δικαιοσυνης συμβολα διδασκων, και ενεργη βιον. (See Just. M. dial. cum Tryph. c. 88). Saavel i gamle Haandſkrifter ſom hos flere Kirkefædre vilde man uden Tvivl kunne finde ſlige Spor af vore λογια κυριακα, et ſikkert Kiendetegn paa at diſſe en Tidlang hiſt og her have ved-

ligeholdt sig ved Siden af de canoniske Evangelier.

14.

Men det allersikkreste historiske Beviis saavel for den Anseelse, Grundevangeliet en føie Stund har vedligeholdt ved Siden af de canoniske Evangelier, som for vor hele Anskuelse af Evangeliets første Oprindelse og Beskaffenhed, mener jeg dog at man vil erkiende i de saavel apokryphiske som kiætterske Evangelier, hvis Tilværelse i de første Tider der ikke kan være nogen Tvivl om. Disse Evangelier have endog foranlediget den skarpsindige Kritiker J. G. Eichhorn til at komme frem med den Paastand, at andre end de canoniske Evangelier lige indtil mod Slutningen af det andet Aarhundrede brugtes i Kirken. Saalidet vi kunne indrømme denne Paastand imod Irenæi og flere Gamles udtrykkelige Vidnesbyrd, saa feiler det dog vist nok ikke, at en Eichhorns Mening har nogen Sandhed til Grund for sig; og denne bestaaer uden Tvivl deri, at disse apokryphiske Evangelier, saasom Hebræernes og Ægypternes, oprindeligen vare hine apostoliske λογια κυριακα som fandtes hos Hebræerne og Ægypterne, kuns at de, som venteligt er, i Tidens

Lob vare blevne forsøgede med mange uautentiske Tilsætninger, og at Kiætter-Evangelierne, saasom Marcions, Valentins, Cerinths o. fl. ere ved disse Mænd dannede af det evangeliske Grundlag paa lignende Maade som vore canoniske Evangelier ved Matthæus, Marcus og Lucas, med hvilke de derfor ogsaa nødvendigen maatte have nogen Lighed. Endelig opdage vi i Tatians Harmonie (δια τεσσαρων) et Forsøg til at behandle de fire canoniske Evangelier paa samme Maade, som man pleiede at behandle hine ældre λογια κυριακα, naar man af dem vilde skabe sig et Evangelium. At vi ikke, ligesom vi finde Hebræernes og Ægypternes, ogsaa finde Asiaternes, Achæernes, Italienernes o. fl. Evangelier omtalte hos Kirkens Skribentere, kommer uden Tvivl deraf, at det gamle evangeliske Grundlag i disse Menigheder tidligen ganske er fortrængt af de fire canoniske Evangelier. Overalt vil man let kunne indsee, at det blev en Nødvendighed for Kirkens Fædre, at sade hine λογια κυριακα ganske tilintetgiorte, thi saalænge de endnu vare til, kunde enhver Skismatiker ved deres Brug let skabe sig et Evangelium, og, ved deri at optage, udelade og forandre de evangeliske Beretninger efter Behag, bramme med en tilsyneladende apostolisk

Stadfæstelse af sine fra den rettroende Lære afvigende Meninger. Skiøndt vi i kritisk Henseende vel maatte ønske, at nogle af disse apokryphiske og Kiætter-Evangelier vare blevne opbevarede til vore Dage, saa kan vi dog ikke andet end føle taknemmelig Ærbødighed mod hine gamle Fædre for deres Iver i at bevare det christelige Lærebegrebs Reenhed, og vi maae billige og dele deres Harme over hine Dumdristige, der hovmodigen indbildte sig at kunne give Menighederne fuldkomnere og mere troeværdige Evangelier end dem, de havde modtaget af Herrens Apostle og disses Disciple.

Jeg har saaledes forsøgt at udkaste et Grundrids af den Forestillingsmaade, jeg har om vore Evangeliers Oprindelse; med Flid har jeg stræbt at affatte det saa kort som mueligt, men haaber dog at det er udførligt nok til at man deraf kan skiønne min Mening. Dersom denne ikke er ganske blottet for Sandsynlighed, saa at ogsaa Andre kunne finde den antagelig, da skal den vel med Tiden vorde grundigere udviklet. At jeg ikke har kunnet føle mig tilfredsstillet ved den Eichhornske Beskrivelse over Urevangeliet og vore

Evangeliers deraf udledede Oprindelse, troer jeg ei at Mange nuomstunder ville kræve mig til Regnskab for, da jo denne Hypothese, ikke at tale om dens indvortes Usandsynlighed i sine Følgeslutninger, ganske nedbryder Troværdigheden af de Skrifter, der ere enhver Christen hellige og dyrebare; men at jeg derimod, efterat J. L. Hug fremsatte sin dybtudtænkte Theorie om Evangeliernes indbyrdes Afhængighedsforhold, ikke ganske har lagt saadanne Undersøgelser tilside, som unødvendige og overflødige, derover vil uden Tvivl Flere forundre sig. For deres Skyld være det mig tilladt endnu at tilføie et Par Ord, hvorved man dog ikke maa troe, at jeg indbilder mig at være den, som kan mestre en Hugs Værk. Det forekommer mig nemlig, som om ogsaa denne lærde Mands Hypothese i Grunden svækkede Evangeliernes i det mindste mange af de evangeliske Beretningers Troværdighed; dette, som ved første Diekast vil synes et Paradox, mener jeg saaledes at kunne godtgiøre: Marcus skal have havt Matthæi Evangelium for sig, og ved sit Evangelium villet give samme en mere historisk Form, uden dog at levere noget egentligt Udtog deraf; dette indrømmet, skiøndt der vel kunde siges en Deel om den Maade, hvorpaa

Marcus har udført den ham tillagte Plan, kan man dog, synes mig, ikke tilbageholde sin Forundring over, at han saa ganske forbigaaer mange vigtige Beretninger hos Matthæus — "maaskee, hedder det, fordi hans Kilde (Petrus) lod ham være uvis om den rigtige Synspunkt at betragte dem fra" — svækkes ikke derved Troværdigheden af de Matthæus egne Fortællinger, som om denne Herrens Apostel ikke var en Mand, man kunde fæste Lid til? Og dette skulde Marcus ville gjøre, han som dog kuns var en Apostels Discipel? — Man kan ikke ganske ophæve denne Indvending, uden enten i een eller anden Henseende at nedsætte Matthæus.

Hvad der er sagt om Marcus, maae endnu meget mere gielde om Lucas: Han havde ikke Kortheds til Hensigt, og jeg kan ingen Grund tænke mig, hvorfor han skulde forbigaae Efterretninger hos Matthæus eller ligefrem modsige dem, uden at forklare Aarsagen til denne vilkaarlige Fremfærd; aldenstund han jo ydermere selv i Fortalen til sit Evangelium bekjender, med klare Ord, at det var hans Plan at levere et heelt og fuldstændigt Værk. Jeg veed heller ikke, hvorledes Evangelisterne, i at anføre Jesu Ord ved de samme, endog de høitideligste Leiligheder,

Fr. ved den hellige Nadveres Indstiftelse, de være komne til at afvige saa meget fra inden, hvis de havde kiendt hinandens Vær- hvilket derimod nok lader sig tænke, naar uafhængige af hinanden, have øst deres Be- inger af beslægtede Grundkilder. At Evan- sterne den Gang de skreve deres Evangelier e tænkt paa at de skulde vorde ansees for ndens Revisorer eller kritiske Bedømmere, er jeg saaledes, med al Ærbødighed for de nds grundige Lærdom, som have vedkiendt denne Mening, at drage i Tvivl; men vel eer jeg dem alle for Revisorer og kritiske Be- mere af det hele historiske Stof, der den- g var til, henhørende til Frelserens Biogra- e, saaledes nemlig at Enhver af dem paa ste og efter Overbeviisning rigtigste Maade udarbeidet samme efter de Materialier han dt for sig. Underligt nok synes det mig og- , at Hug ikke har fundet det Umagen værd mere at undersøge, hvilke de Mange kunde e, som Lucas beretter, at have forfattet For- linger om Jesu Levnet; men han synes af hhorns Exempel at have ladet sig afskrække enhver Forestilling om et Urevangelium, som atte dette nødvendigen undergrave vor Ærbø-

bighed for de hellige Skrifter. Efter min ringe Mening derimod kan ikke alene vor Ærbødighed for Evangelierne bestaae med Tanken om et Grundevangelium, men vor Overbevisning om deres Sanddrueheb maae bestyrkes derved, at de ikke kunne ansees for enkelte Mænds Anskuelser af Religionens Stifter, hans Lære og hans Gierninger, men at de som i en Hovedsum indbefatte Alt hvad der dengang i de forskjelligste Lande, blandt de forskielligste Folkeslags, af alle Jesu Christi Navns Bekiendere, om ham blev erkiendt for sandt og troværdigt. Nu frydes jeg over Evangeliernes Overeensstemmelse med hinanden, og deres Afvigelser, som uundgaaelige, forundre mig ikke.

Af dette haaber jeg, vil enhver upartisk Læser indsee, at det ikke er Nyhedssyge eller Hypothyslyst, som har draget mig ind i disse saa høist vanskelige Undersøgelser, men at jeg er drevet dertil af oprigtig Sandhedskierlighed: Hvilket Haab for mig, om ogsaa jeg kunde bidrage noget til at bringe mine Medchristne i denne saa vigtige Sag nærmere til Sandheds Erkiendelse! —

VI.

Dr. L. Bertholdts historisk-kritiske Indledning til Daniels Bog.

Uddraget af hans almindelige Værk med et Tillæg af Udgiveren *).

*) Da Bertholdts store Værk: Historisch-kritische Einleitung in sämmtliche kanonische und apokryphische Schriften des alten und neuen Testaments (5 Theile. Erlangen, bei J. J. Palm 1812—1815) formedelst dets Kostbarhed (omtrent 8 Specier) neppe vil komme mange danske Theologer til Hænde, saa har jeg troet at vise det Theol. Bibliotheks Læsere en Tjeneste med at levere dem Tid efter anden et Udvalg af de vigtigste Undersøgelser i samme. De to meest udmærkede Partier, henhørende til det G. T., er Indledningen til Pentateuchen og den til Daniel, af hvilke hiin skal blive leveret i næste Bind, og med denne gjøres her Begyndelsen. Den lærde Læser vil erfare, at denne indeholder Kjernen af Forfatterens forhen udgivne udførlige

A. Indledningen selv.

§. 1.

Personlige Efterretninger om Danie

Daniel skal ifølge Josephus *) have været Beslægtet af det kongelig-davidiske Huus; m sandsynligere er et andet, ihvorvel yngre Sagn** at han var en Søn af en anseelig Familie paa La det, og være født i Over-Beth-Choron *** Allerede som Yngling blev han efter Kong Joj kims Afsættelse ved den første Deportation bo ført til Babylon, og der formedelst sin ædle Fø sel, sin skjønne udvortes Skikkelse og sine allere

Commentar over denne Prophet, ja endog nu mere, fordi Forf. her har kunnet tage Hen til de imod hiint Værk fremførte Indvending Jeg har tilladt mig hist og her at concentr Originalen endnu noget mere, og at tilføie Efterskrift. Udg.

*) Joseph. Antiqu. Jud. X., 10, 4.

**) Pseudoepiphanius de prophetis cap. 10.

***) Det maae vel hedde: Neder-Beth-Choron, tersom Over-Beth-Choron ikke, som Pseu Epiphanius siger, laae nær ved Jerusalem.

sig yttrende Talenter opdraget og dannet for den kongelige Hof- og Statstjeneste. Derfor fik han ogsaa det nye chaldaiske Navn Beltschazar, og det lykkedes ham, efter sin Overgang til den virkelige Hoftjeneste, at vinde Nabucadnezars Gunst i en saa høi Grad, at han blev udnævnt ei alene til Overforstander for Magernes Institut, men endog til et Hof- og Statsembede. Det sidste synes han vel at have mistet under Nabucadnezars tre nærmeste Efterfølgere; men under den sidste chaldaiske Konge i Babylon, under Nobonned (hos Herodot Labynet) svingede han sig igjen i Veiret som Statsmand, og den Omstændighed, at han var en Udlænder, eller maaskee hemmelig behjelpelig til det babylonsk-chaldaiske Monarchies Omstyrtelse, forskaffede ham en endnu større Anseelse under Mederen Cyaxares II. og Perseren Cyrus, de første Beherskere af det paa Ruinerne af det babylonske Monarchie opstandne medisk-persiske Rige. Han var under begge Statsministre, og har uden Tvivl bidraget saare meget til at de jødiske Erulanter fik Tilladelse til at vende tilbage til deres Fædreland *). Sandsynligviis er han

*) At Daniel virkelig og det i sine tidligere Aar stod i meget udmærkede Forhold ved Hoffet i Ba-

ogsaa død i Babylon eller et andet Sted i de øvre Provindser af det medisk-persiske Rige i Cyrus's første Regjeringsaar; men Efterretningerne om hans Begravelsessted ere ligesaa unge og modsigende, som nogle andre Sagn om hans Levnet ere fabelagtige *).

§. 2.

Om den Bog, som vi have under Daniels Navn i det G. T.

Under Daniels Navn findes en Bog i det G. Ts. Canon, som ei alene har den mærkelige Egenskab, at den er skreven paa tvende Sprog, Chaldaisk (II, 4. — VII, 28.) og hebraisk; men som ogsaa udmærker sig i den første Halvdeel (Cap. I—VI.) ved høist besynderlige Efterretninger om Nebucadnezar, Nabonned, Darius Medus (Cy-

bylon, og allerede havde erhvervet sig udbredt Hæder ved sine Indsigter, derom giver hans Samtidige Ezechiel, som levede ved Chaboras, et uforkasteligt Vidnesbyrd. See Ezech. XIV, 14. 20. XXVIII., 3.

*) See Bertholdts Ueberseßung und Erklärung des Buches Daniel, Indledningen 1ster Th. §. 1.

arares II.) og om Daniel selv samt hans tre Venner Schadrach, Meschach og Abed Nego, hvilke vare opdragne med ham; og i den anden Halvdeel (Cap. VII—XII.) ved et detailleret, dog i prophetisk Maneer forfattet Afrids af Asiens, Egyptens og Jødernes Historie, forsaavidt de gribe ind i hinanden, fra det babylonske Riges Oprindelse af indtil nogle Aar efter Antiochus Epiphanes's Død. Dette Bogens Indhold maae, naar man anseer samme for et Produkt af Daniel, forekomme enhver ubestukken Læser paafaldende, og kan let blive Anledning til at betragte Skriftets Ægthed med mistænkelige Øine. Virkeligen har man ogsaa begyndt fra Hobbes's Tid af at underkaste denne Bog en strængere Prøvelse, og Følgen deraf var, at man snart erklærede den hele Bog, snart en Deel af samme for uægte. Hiint havde vel allerede Porphyrius gjort i det 3die Aarhundrede, idet han paastod, at Daniels Bog var bleven smedet af en Bedrager til Antiochus Epiphanes's Tid; men han blev ledet i sin Dom alene af dogmatisk-polemiske Grunde. Ogsaa de Nedsættelser, som Bogen maatte erfare af de ældre Rabbinere, fløde af dogmatiske Grunde, og skulde egentlig kun svække Bogens Anseelse, ei gjøre dens Authentie tvivlsom. Thi denne blev lige indtil Spi-

noza aldrig bestridt af nogen Jøde *), men vel i Stilhed omtvivlet af nogle christelige Lærere **). Hobbes frakjendte Daniel denne Bog af den Grund, at han ikke kunde forklare sig samme ***). Spinoza ansaae blot de 7 første Capitler for ægte †); han mener, at de ere et til Judas Makkabi's Tid gjort Udtog af Chaldæernes gamle chronologiske Skrifter. Uriel Akosta paastod, at Daniels Bog var digtet til Fordeel for Pharisæerne og deres Dogma om Legemernes Opstandelse ††).

*) S. Ueber das Ansehen Daniels zur Zeit Christi und der Apostel, und bei den spätern Juden, i Stäudlins Neue Beiträge zur Erläuterung der bibl. Propheten S. 63 fg. og Fortalen til Første Deel af Bertholdts Daniel.

**) Isidori Hisp. Origg. VI., 2.

***) Leviathan cap. 3.

†) Spinozæ tract. polit. theol. c. 10.

††) I hans paa Spansk forfattede Skrift: Prøvelse og Sammenligning af de pharisæiske Læretraditioner med den skrevne Lov imod Sjelens Udødelighed. Amsterd. 1624. 4. Jfr. Wolfii Bibl. Hebr. Bd. 2 S. 161 fg.

ton Collins *) var ogsaa af den Me-
g, at Daniel ikke har skrevet denne Bog; men
orvel han søgte at understøtte den med flere
nde, saa bestred han dog egentlig, naar man
rspurer hans hemmelige Hensigter, kun derfore
me Bog, paa det han kunde berøve Forsvarerne
bogstavelige Spaadomme i det G. T. et brug-
t Document. Hezel **) har kun forkastet de
rste Capitler, og J. D. Michaelis ***) kun
3die, 4de, 5te og 6te Capitel; men Cor-
di †) og Eichhorn ††) have yttret Tvivl

*) I hans paa Engelsk forfattede Skrift: "Lærebyg-
gingen om Spaadommenes bogstavelige Forstand
undersøgt." London 1726. 8.

*) Die Bibel mit einer vollständigen Erklärung,
6 Th. S. 721.

*) Uebersetzung des A. T. mit Anmerk. 10 Theil
Anm. til II., 10. eller den danske Overs. af Bech.

†) Freimüthige Versuche über verschiedene in die
Theologie und biblische Kritik einschlagende Ge-
genstände. Berlin 1783. 8. S. 1 fg. Versuch
einer Beleuchtung der Geschichte des jüd. und
christl. Bibelcanons. Bd. 1 S. 75 fg.

††) Allg. Bibl. der bibl. Literatur Bd. 1 S. 390 fg.
791 fg. B. 3 S. 791 fg. Einleitung in das
A. T. Th. 3 S. 387 fg.

imod den hele Bog. Imidlertid fandt sammes Ægthed ogsaa flere, og tildeels meget skarpsindige og lærde Forsvarere: Lüderwald *) søgte, dog med mindst Held, at redde de 6 første Capitler; Stäudlin **) gjorde sig Umage for, paa en hidindtil uforsøgt Vei, at forsvare den hele Bogs Ægthed, og Jahn ***) og Döreser †) have ganske ubetinget taget den i Beskyttelse. Læserne fordre nu med Rette, at alle fortrinlige Grunde, som ere blevne fremsatte saavel for som imod Bogens Ægthed, forelægges dem. Thi endskjøndt nærværende Forfatter allerede eengang har erklæret sig imod Bogens Ægthed, saa paaligger ham dog

*) Die sechs ersten Capitel Daniels nach hist. Gründen geprüft und berichtiget, von J. B. Lüderwald. Helmst. 1787. 8.

**) Prüfung einiger Meinungen über den Ursprung des Buches Daniel, vorzüglich in Rücksicht auf die 6 letzten Capitel desselben. S. Neue Beiträge, S. 95 fg.

***) Einl. in die göttl. Bücher des A. B. Th. 2. Abs. 1 S. 624 fg.

†) Die Propheten Ezechiel und Daniel übersetzt und erklärt, S. 228 fg.

den Pligt, her at anstille paa ny en upartisk Undersøgelse *).

§. 3.

Grunde for Bogens Ægthed.

I. "Efter Daniels Dannelse og Beskjæftigelse lader det sig snarest vente, at han just har efterladt sig saadanne Stykker, som ere sammenstillede i den under hans Navn tilværende Bog. De svare ganske til hans Opdragelse og Characteer, om de end forekomme os i den fjerne Afstand fra hine Tiders Aand og Tænkemaade høist besynderlige."

Det er sandt, Daniel blev ved Nebucadnezars Hof ogsaa undervist i den Kunst, at tyde Drømme og Syner; dette var en Hoveddeel af en chaldaisk-

*) Det har nemlig Forf. gjort i sit udførlige Værk over Daniel. Heri har han nu taget Hensyn til de Modgrunde, som Dereser i sit nysnævnte Værk og Recensenten i Jen. Allg. Lit. Zeit. 1809. No. 77 og 78 have fremsat. Andre Recensenter, saasom i Gött. gel. Anz. 1809. No. 135 og en berømt hollandsk Philolog i Bibl. van theolog. Letterkunde 1809 No. 5, have tiltraadt hans Mening.

dannet Mands Kundskaber; og naar det kun er beviist, at Daniel erholdt en chaldaisk Opdragelse og Dannelse, saa behøver man intet videre Bevis for at han er bleven underviist i Oneiromantien. Man kan følgelig antage dette som vist, om man end anseer det eneste Oldskrift, hvori denne Efterretning gives, Daniels Bog, for et fremmed og langt yngre Produkt. Men det maa tillades os at blive staaende paa det Standpunkt, hvor Fortællingerne i de første Capitler af denne Bog hensætte os, og hvorfra ovenstaaende Argument gaaer ud; thi gaaer man videre, da farer man uhistorisk frem og beviser intet. Nu sige disse Fortællinger os blot, at Daniel har forstaaet den Kunst, at tyde Drømme og Syner. Men hvo berettiger os da til at tilføie, at han har havt Syner og Drømme, som fremstillede Fremtidens Begivenheder, og hvorledes kunne vi altsaa deraf slutte, at Daniel maae have forfattet de sex sidste Capitler, hvilke omstændeligen skildre saadanne ham efter Foregivende forundte Visioner? Denne Slutning har slet ingen historisk Grund. Hver den som opstiller hiint Argument, maae finde sig i denne Indvending. Visnok behøver man kun at gjøre et Skridt over i den metaphysiske Verden og sige: Gud haver opladt for mange hellige Mænd Efter-

verdenens Begivenheder i Drømme og Visioner, og sat dem istand til ordret nøiagtigt at forudsige samme; følgelig kan det ikke forekomme Nogen synderligt, at Daniel i sine prophetisk-symbolske Skildringer giver et, ofte saare detailleret, Afrids af Asiens, Ægyptens og Jødernes senere Historie. Men lader man sig end denne Afbøining fra den historiske Vei behage, saa kan dog alene ved dette Stridsspørgsmaals Afgjørelse Analogien med de øvrige Spaadomme i det G. T. tjene til Retsnor for Dommen. Men hvor finde vi noget Lignende? Gives der nogensteds en Spaadom i det G. T. som fremstiller en saa historisk nøiagtig Detail? Alle Spaadomme, som vi finde i samme, ere blot almindelige poetiske Skildringer, og have de end et bestemt historisk Object f. Ex. Judas og Israels Riges Undergang, Samaria's og Jerusalems Forstyrrelse, Israeliternes Bortførelse til Assyrien og Judæernes til Babylonien, Babylons Ødelæggelse og de jødiske Exulanters Tilbagekomst, saa er Udførelsen dog stedse ideelt og ikke historisk. Hvorfor har da Ezechiel, hvem vore Dogmatikere i Henseende til hans Prophetgave ei sætte tilside for Daniel, i sit Capitel XL—XLVIII. beskrevet Landets Uddeling og det nye Tempels Indretning ganske anderledes, end

begge Dele siden befandtes i Virkeligheden? Svaret er meget let: fordi han blot gjorde en idealsk Skildring, og ikke vidste hvad den nye jødiske Colonies Foresatte engang i Tiden virkeligen vilde gjøre. Men hvorfor finde vi da den prophetiske Deel af Daniels Bog ganske anderledes beskaffen, idet den giver en nøiagtig og til den virkelige Historie fuldkommen svarende Detail? Svaret er ogsaa her let: Disse Skildringer ere først udkastede post eventum, ligesom andre Stykker i det G. T. af samme Slags, f. Ex. Es. XXI, 1—20. Den Mening, at den prophetiske Deel af denne Bog kommer fra Daniel selv, har altsaa Analogien af samtlige Spaadomme i det G. T. imod sig *).

II. "Daniel taler i denne Bog om sig selv i den første Person, hvilket maae ansees som Beviis for, at han er dens Forfatter."

Men dette skeer kun i de 6 sidste Capitler; i de 6 første fortælles om ham i tredie Person. Nu er det

*) Dog med Undtagelse af nogle (nysnævnte) hos Esaias, og et Par andre i det G. T. f. Ex. Jacobs Spaadom om sine Sønner i Gen. 49de Cap. J. M.

vel en bekjendt Sag, at mangen Skribent helst fortæller om sig i den tredie Person; men hvor findes vel Exempel paa, at en Skribent afvexler med den første og den tredie Person? Man kan ikke sige: Indholdets Forskjellighed bestemte Daniel til at tale om sig selv i de 6 første Capitler i tredie Person, og i de 6 sidste i første Person. Thi om end de 6 første Capitler ere af historisk og de 6 sidste af prophetisk Indhold, saa tales dog i disse blot fortællingsvis om Daniel; man indseer følgelig ikke, hvi Daniel ei, ogsaa i den sidste Deel af Bogen, vedbliver at tale om sig selv i den tredie Person. Han havde jo selv de ældste Propheters Exempel for sig, hvilke for det meste forkyndte deres Orakler, talende om sig selv i den tredie Person. Ved dette Argument kunde altsaa i det høieste kun Ægtheden af de 6 sidste Capitler bevises. Men der kan overhovedet ikke meget bygges paa dette Argument; thi paa den Tid, hvortil de enkelte i Daniels Bog samlede Stykkers Fortsættelse hører *), havde allerede den Misbrug indsneget sig iblandt Jøderne, at udgive Bøger under gamle berømte Personers Navne. Beviset levere Præ-

*) Skulde Forfatteren ikke her begaae en petitio principii? J. M.

dikeren og Salomons Viisdoms Bog, hvilke umueligen kunne tilskrives denne Konge; og dog taler han udi samme i første Person. At disse Bøger høre til et andet Slags, kan ingen Hindring være for at sammenligne dem i Hensende til Indklædningen med Skriftet under Daniels Navn. Thi af hvad Grund skulde man vel have tilladt sig blot at lade circulere Skrifter af philosophisk og paranetisk Indhold under ældre berømte Personers Navne, men ikke Skrifter af historisk og prophetisk Indhold? Maaske indvender man: "Ifølge Jødernes Ærefrygt for den prophetiske Gave lader det sig ikke tænke, at en fildigere Skribent skulde have vovet, at digte prophetiske Visioner under et ældre Navn, og endnu mindre, at man skulde have optaget en saadan Digtning i Canon." Paa denne Maade lod sig dog atter kun de 6 sidste Capitlers Ægthed forsvare. Men overhovedet har denne Bemærkning ikke meget at betyde. Thi hvo vil vel indrømme, at den Forskjel, som Jøderne gjorde først rum Tid efter Jesu Fødsel imellem נְבוּאָה (Spaadomsgaven) og רוּחַ הַקֹּדֶשׁ (Inspirationen), føres op til det andet Aarhundrede før Chr. da endnu Josephus (Ant. Jud. X, 11, 7.) kalder Daniel en af de største Propheter? Dengang havde alle Skrifter,

ſom man regnede iblandt de hellige, lige Værd, og naar Prædikeren kunde optages i Canon, ſaa kunde Daniels Bog ogſaa. Om Canons Samlere have taget Feil i Henſeende til diſſe to Skrifters Forfattere, behøver ikke engang at underſøges. Thi den hele Canon af det G. T. beviſer, at man ikke har gjort de enkelte Skrifters Opdagelſe i ſamme afhængig af Visheden om deres Herkomſt. Hvis man havde gjort det, da ſkulde man ikke have optaget ſaa mange anonyme Skrifter i denne Canon. Deres Optagelſe beroede paa Meningen om deres Hellighed og Guddommelighed. Derfor har man ogſaa tilføiet Eſaias's og Zacharias's Spaadomme mange fremmede, hvortil Forfatterne ikke ere bekjendte; derfor har man ogſaa udeladt mange Skrifter af Canon. Dette gjælder navnligen om Jeſus Syrachs Bog, hvis ellers vor Canons Fuldendere virkeligen kjendte den. At ogſaa Skrifter af prophetiſk Indhold ere blevne forfattede under ældre berømte Mænds Navne allerede før Jeſu Tid, beviſer Esras fjerde Bog, hvis Alder naaer næſten op til den Tid *), paa

*) Semler og Vogel have beviiſt, at Esras fierde Bog er ſkrevet af en alexandrinſk Jøde før Chriſti Fødſel. Men den har ſiden faaet ſtærke Tilſæt-

hvilken de prophetiske Stykker i Daniels Bog ere skrevne. Og finde vi ikke iblandt det G. Ts. Pseudepigrapher endnu flere Skrifter af dette Slags? Ere de end ikke af saa høi en Alder, saa bevises dog ved dem, at den til Jesu og Apostlernes Tider iblandt Jøderne ganske almindelige Lyst til at lade Bøger udgaae i Verden under ældre Navne *), ei lod sig indskrænke ved Stoffets Forskjelligheb. Ligesom det var dengang, var det vistnok ogsaa halvandethundrede Aar i Forveien.

III. "Det Nye Testament (Matth. XXIV, 15. Marc. XIII, 14.) Josephus (Ant. Jud. X, 10, 4. 11, 7. XII, 7, 6.) og Talmud (Tract. Baba Bathra fol. 13, 14. edit. Ven. 1548.) tillægge udtrykkeligen Daniel denne Bog."

Men deraf kan kun sluttes saa meget, at denne Bog til Jesu Tid og senere blev af Jøderne an-

ninger i Begyndelsen, i Midten og ved Enden. See Dr. Vogels Comment. de quarto libro Esræ. ved hans Progr. de conjecturæ usu in crisi N. T. pag. 48 sq.

*) Vid. L. C. Valkenaer Diatribe de Aristobulo Judæo. Edid. F. Luzac. p. 17 sq.

seet for et Produkt af Daniel. Os paaligger det at undersøge, om denne Mening var grundet. Thi hverken Jesus, eller Josephus eller Talmudisterne have anstillet kritiske Undersøgelser om det G. Ts. Skrifters Forfattere, men holdt sig til det, som paa deres Tid var almindeligen antaget som sandt og rigtigt i denne Sag. Vistnok modsiger man, som Dereser siger, den jødiske Synagoges, og den gamle christelige Kirkes eenstemmige Arvelære, naar man drager Ægtheden af Daniels Bog i Tvivl. Men hvor slavisk man saavel iblandt Jøder som Christne har holdt sig til vedtagne Meninger, derpaa tjener iblandt andet Psalteret til Beviis. Det er bekjendt af det N. T. (Luc. XX, 42.) at man pleiede at citere den hele Samling under Navn af Davids Psalmer; og til denne Citationsformel holdt man sig i den følgende Tid saa fast, at baade Talmudister og adskillige Kirkefædre paastode uden Betænkning, at David var Forfatter til alle Psalmerne.

IV. "Efter Josephus (contra Apion. I, 8.) hører ingen prophetisk Bog, som er bleven forfattet efter Artaxerxis Longimani Tid, til den jødiske Canon. Men hvis dette var, som man seer af Josephus, en almindelig Regel, saa maae Da-

niels Bog have været tidligen til; thi at Josephus har regnet Daniel iblandt Propheterne, er upaatvivleligt."

Af Stedet hos Josephus fremlyser: a) at han har troet, at alle det G. Ts. Bøger vare skrevne af samtidige Personer, og netop af dem, hvem de i Overskriften eller Conterten tillægges; og b) at han har antaget, at det G. Ts. Canon var sluttet under Artaxerxes den Langhaandede. Den Tid — maatte han da tænke — paa hvilken den yngste Bog i det G. T. er blevet skrevet, er tillige Tiden, paa hvilken dets Canon blev fuldendt. Nu er det af Josephi Grundsætning: "alle Bøger i det G. T. ere skrevne af samtidige Personer," indlysende, at han maatte holde Esthers Bog for den yngste i det G. Ts. Canon, og da han (Ant. Jud. XI, 6, 1—13.) henfører Esther og Mardochai til Artaxerxes den Langhaandedes Tid, saa er det meget naturligt, at han til samme Tid har henført Canons Fuldendelse. Deraf kunne vi udlede, at dette sidste Josephi Foregivende er ikke andet end en Slutning, hvis Præmisser Ingen vil lade gjælde. Thi hvo vil vel troe med Josephus, at alle det G. Ts. Bøger ere forfattede af samtidige Personer? Med Rette har derfor

Spittler *) kun tillagt Josephi Vidnesbyrd om Canon en indskrænket Autoritet. Blot hans Udsagn om Bøgernes Omfang og Antal i samme har Realitet, fordi det grunder sig paa den da brugelige almindelige Indretning af den palæstinensiske Canon; men hvad han siger om Tiden, da Canon samledes, er blot Privatdom; ligesom han ogsaa, naar han classificerer Skrifterne, følger sit eget Tykke. Vel gjør han, overeensstemmende med Canons Grundanlæg, tre Classer af Bøger; men i den anden Classe (de første og sidste Propheter) bringer han Bøger, som ikke hørte dertil. At han regner Daniel deriblandt, er ikke upaatvivleligt; og det var overilet, naar man i nyere Tider paastod, at denne Bog virkelig dengang og allerede fra Canons første Begyndelse af har staaet iblandt Propheterne **). Denne Paastand staaer i en saa aabenbar Modsigelse med Canons ældste Historie ***), og er saa grundløs,

*) De usu versionis Alexandrinæ apud Josephum. p. 19.

**) Storr über die älteste Eintheilung der Bücher des A. B. i Paulus Neue Repertorium, Bd. 2 S, 227 og 235.

***) Bertholdts Einleitung, Th. 1 S. 80 fg.

at den ikke fortjente paa ny at gjendrives, hvilket dog Stange har gjort *). Ei heller kan ovennævnte Sted af Josephus tjene den til Forsvar; thi i saa Fald maatte man ogsaa antage, at Krønikens Bøger, og Ruths, Esras, Nehemias, Esthers og Jobs Bøger fra Begyndelsen af havde staaet iblandt Propheterne, da de dog tilforladeligen fra Arilds Tid af have havt deres Plads iblandt Hagiographa. Josephus regner nemlig ogsaa dem til de prophetiske Bøger. Altsaa lader sig af hiint Sted ei udlede noget Beviis for Ægtheden af Daniels Bog.

V. "Der findes mange Spor af denne Bogs Tilværelse før den macchabæiske Periode: den døende Præst Mattathias anfører (1 Macch. II, 52—60.) Chananja's, Azarja's og Mischaels Redning af den gloende Ovn, og Daniels Opholdelse iblandt Løverne; samme Bogs Forfatter laaner ogsaa (I, 54.) af Daniels Bog (XI, 31. efter LXX.) det Udtryk Ødelæggelsens Vederstyggelighed o: βδελυγμα της ερημωσεως; da Alexander den Store kom til Je-

*) Gehört das Buch Daniel zu den grossen prophetischen Schriften? i Keils og Tzschirners Analecten der Theologie, St. 1 S. 28 fg.

ruſalem, gav man ham efter Joseph. Antiqu. Jud. XI, 8, 5. Daniels Spaadomme at læſe; ja allerede den alexandrinſke Overſætter af Pentateuchen ſynes at have havt de Folkenes Skytsaander, om hvilke tales Dan. X, 13. 20. 21. XII, 1. for Die, da han Deuter. XXXII, 8. overſætter: κατα αριθμον αγγελων θεϱ, ved: "efter Guds Engles Antal," iſtedetfor: "efter Israels Børns Antal."

Herpaa er det let at ſvare. Af 1 Macch. II, 59. 60. kan ikke ſluttes, at Mattathias har kjendt hele den nærværende Daniels-Bog; thi han kan jo have blot kjendt de tvende dengang exiſterende Afſnit om de tre Mænds Fordømmelſe til den gloende Ovn og Daniels til Løverkulen. Desuden kan han ogſaa have taget ſin Citation af det mundtlige Sagn om diſſe to Begivenheder, da diſſe Hiſtorier maae, ſom deres hele Væſen viſer, en Tidlang have forplantet ſig i Folkets Mund, og juſt ved den mundtlige Overlevering have erholdt deres nærværende eventyrlige Skikkelſe. Iøvrigt er det et Spørgsmaal, om Mattathias virkelig har holdt denne Tale ſaaledes ſom vi nu læſe den, og om den ikke ganſke eller tildeels tilhører Forfatteren af 1 Macch. Bog, ſom først ſkrev efter Hyrcanus's

Død, da vor Daniel allerede var kjendt og indsat i Canon. — Naar Forfatteren af samme Bog kalder 1 Cap. 54. det paa Brændofferets Alter opreiste lille urene Alter βδελυγμα ερημωσεως, da behøver han ingenlunde at have laant denne Benævnelse af Dan. XI, 31. Thi det var en Sag, som lang Tid efter var enhver Jøde meget bekjendt. Man kaldte det, saavelsom den paa Templets Fløitag opreiste Statue af Jupiter Olympius (Dan. IX, 27.), i det hebraiske Sprog שִׁקּוּץ מְשֹׁמֵם; og hvor let kunde ikke to forskjellige Personer udtrykke denne simple Benævnelse paa græsk ved βδελυγμα ερημωσεως! Iøvrigt er det et stort Feilgreb, naar man vil udlede Brugen af dette græske Udtryk endog af den alexandrinske Version af Daniel, da det ikke med Vished lader sig bevise, at denne var til selv da Christus blev født. — Hvad Josephus fortæller om Alexanders Ophold i Jerusalem, er aabenbar blandet med mange Urigtigheder. Hvor frygtagtigt taler ikke her den djerve Krigers, som dog før havde seet meer end een Overpræst i hellig Prydelse og med ærværdigt Følge: en hedensk Proselyt, som søgte Beskyttelse og Underholdning hos det jødiske Præsteskab, havde ikke kunnet opføre sig mere ydmygt. Den bydende Alexander, som med eet Ord kaldte hele Folkeslag under sine Faner, anseer det

n ſtor Høflighed, at enkelte Jøder ville lade verve iblandt hans Tropper. Og hvilken Op- ing giver ikke haus i Dio i Macedonien havte m om denne Hiſtorie? Af det, Joſephus for- r, er ſaameget rigtigt, at Alexander kom til ſalem, at han blev høitideligen modtaget af erſtepræſten med Følge, at han gik i Templet od der offre; men det øvrige, ſom Joſephus ller, er ſenere Tilſætning. Fortællingen r, at man lod Daniels Spaadomme forelæſe eren, og at han ſtrax tydede nogle Steder paa elv. Herover maae man undre ſig af mere end Aarſag, først at Alexander kunde læſe et he- ſk Skrift, og gjorde ſig den Uleilighed at læſe dernæſt at han ſtrax kunde finde ſig i det ſym- le Prophetſprog, og ikke følte ſig fornærmet : at ſee ſig fremſtillet under Billede af en Ge- k, og ſit ſtore Rige afbildet ſom et hurtigt for- aende Syn. Hvo ſeer ikke i alt dette ſildigere rs Opdigtelſer? Joſephus fortæller Tingen edes, ſom den havde formet ſig i Folkets Mund indtil hans Tid. Siden udartede Fortællin- endnu mere, ſaaledes ſom man ſeer af Megil. i Taanith og andre rabbinſke Bøger. — At en- g Pentateuchens græſke Overſætter ſkal have t Ideen om Folkenes Skytsengle (Deut.

XXXII, 8.) af Daniels Bog, er en Paastand, som grunder sig paa den Vildfarelse, at de sildigere Jøder maae have laant alle deres Forestillinger og Meninger af de ældste hellige Skrifter. Men med denne Grundsætning kommer man ikke ud; thi meget af det, som de sildigere Jøder troede og lærte, kan umueligen paavises i deres ældre hellige Skrifter. Pentateuchens Oversætter øste denne Forestilling just af den samme Kilde, hvoraf Forfatterne til de sidste Afsnit i Daniel toge den; af den almindelige, ved Indflydelse af babylonisk-persiske Ideer forandrede, jødiske Almuetro.

VI. "De paa chaldaisk skrevne Afsnit i Daniels Bog have Hebraismer, som ei mere forekomme i det Idiom, de senere Jøder skreve; følgelig kan Daniels Bog ikke være saa meget ung, men maae nedstamme fra en Tid, da Jøderne først havde begyndt at tale og skrive chaldaisk, hvilket viser hen til Daniels Tidsalder."

Disse Hebraismer bestaae deri, at Præteritum i den 3die Conjugation og Passiverne ikke have Præformativet נ, men ה, og at dette bliver staaende for det meste ogsaa efter Præform. i Futurum og i Participium Aphel. Sandt er det, at disse Flec-

ner findes langt sjeldnere i Targumim, endog i
ældste; men ganske frie derfor ere dog disse hel-
ikke. Et mærkværdigt Phænomen bliver dette
ɔse i Daniel. Men deraf kan dog ikke bevises,
denne Bog er skrevet under Exilet, eller strax
er samme; thi paa samme Maade og ligesaa hyp-
jen findes disse hebraiserende Former i den ara-
eiske Deel af Esra's Bog, hvilken ifølge dens
ıdhold ikke kan være skreven før efter Darii
ɔstaspis 6te Regjeringsaar, og som sandsynligviis
skreven først en rum Tid derefter. Heraf seer
ın da, at det Chaldaiske længe efter Daniels Tid
v talt og skrevet af Jøderne i en ureen Form,
ilket ogsaa var meget naturligt. Kun lader Ti-
ı sig ikke nøie bestemme, da Jøderne kom saa-
ıt, at de kunde skrive det Chaldaiske mere frit for
ebraismer. Vel naae de ældste Targumim, hvori
'te renere Sprog findes, efter deres Hovedind-
d op imod den Tid, da de chaldaiske Afsnit af
ıniels Bog bleve forfattede; men det er tillige
iendt, at de først ved Christi Tid bleve samlede,
iderede og udgivne. Og uden Tvivl har man
ıgang udfeiet eller forandret, hvad paa de Tider
saaes for Archaismus; følgelig kan den gramma-
le Form af det Sprog, hvori vi nu læse Targu-
m, ei tages til Rettesnor for derefter at bedømme,

hvor gamle de chaldaiſke Affnit i Daniel monne være.

VII. "Daniels Bog røber en Forfatter, ſom forſtod baade Hebraiſk og Chaldaiſk, ſom ved ſin Fødſel og Opdragelſe ſamt ved ſit Ophold i Palæſtina, Babylonien og Perſien, var bleven bekjendt med Jøder, Babylonier, Chaldæer og Perſer, med deres forſkjellige Ideer, Meninger, Sæder og Skikke, iſær med Navnene paa de babyloniſke Kongers Hof- og Stats-Embeder; og alt dette fører os hen til Daniel, ſom, født i Judæa, havde henlevet ſine tidligſte Aar i dette Land, derpaa var kommen til Babylon, bleven underviiſt i chaldaiſk Lærdom, og ſiden ophøiet til Statsembeder ſaavel i Chaldæa ſom Perſien."

Det er unægteligt, at hvis Danielsbog var ſkreven af een Forfatter, maatte denne have forſtaaet baade Hebraiſk og Chaldaiſk, og have været bekjendt baade i Palæſtina og Høiaſien. Men man gaaer for vidt, naar man derpaa bygger den Slutning, at denne Mand maa have levet til Daniels Tid, ja vel endog have været netop Daniel. Thi de Kundſkaber, ſom Bogens Forfatter røber, lade ſig vente hos mange tuſende Jøder af dem ſom levede længe efter Da-

niel. I ethvert Tilfælde kan dette Argument ingen Vægt have, hvis der i Bogen findes noget, som strider imod Daniels Tidsalder.

§. 4.

Grunde imod Ægtheden af Daniels Bog.

Virkeligen findes i denne Bog saa meget, stridende imod den Mening at Daniel er dens Forfatter, at man næsten kan sige; den hele Bog, som den er, tilegner sig en anden Tid.

I. De i de 6 første Capitler fortalte Historier ere af den Beskaffenhed, at en Samtidig umuelig kan have nedskrevet dem. Man kan ikke alene sige, at de falde i det Mythiske, men de bære et saa stærkt Præg af Eventyrlighed, at man tvinges til at forudsætte, at de have en Tidlang løbet om i Folkets Mund, førend de bleve optegnede. De høre altsaa til de jødiske אַגָּדוֹת eller Folkefortællinger, af hvilke mange ligesaa udmærkede findes i anden Maccabæernes Bog og i de ældre rabbinske Skrifter, og som samtlig ere, vel ikke rene Digtninger, men dog misdannede Sagn om tidligere Begivenheder.

II. De symbolsk-prophetiske Malerier, som findes i de sex sidste Capitler og i det andet Cap. røbe sig ved den nøiagtige historiske Detail, som ligger i dem og som er fremmed for alle ældre Spaadomme i det G. T., som Skildringer, der alle først kunne være udkastede *post eventum*. Vistnok et ganske eget Særsyn, men som dog ikke kan sætte Nogen i Forundring. Ere da ikke ogsaa oftere i Homers, Virgils og Tassos Episoder Forkyndelser af forbigangne Begivenheder lagte berømte Mænd i Munden, og er ikke Forudsigelser, dannede efter Opfyldelsen, noget som meget hyppigen findes blandt alle Folk i Oldtidens og Middelalderens Dage *)? Altsaa er den Tanke, at foredrage skete Ting i Form af en Prophetie, hverken usædvanlig, eller selsom, naar man betragter den i sit rette Lys. Falsk er det, altid at ane bedragerske Hensigter; fra et æsthetisk Synspunkt maa Tingen betragtes. Ved Daniels Bog er dette dobbelt nødvendigt, fordi der i sammes prophetiske Affinit ligger lutter sande og indtil de ubetydeligste Omstændigheder rigtige Kjends-

*) Vid. Ammon de vaticiis posteventum formatis. Erlang. 1812. 4.

gjerninger, og fordi man ingensteds kan opdage bedragerske, ved det valgte Foredrags Form tilsigtede, Miemed. Den Indklædning, som er givet disse prophetiske Afsnit, skal ei være andet end et forskjønnet Historieforedrag. Paa den Tid, hvor den historiske Traad her ender, var Historiegraphien geraadet i Forfald hos Jøderne, og under saadanne Omstændigheder herster iblandt alle Folk en halv poetisk Fremstilling af den virkelige Historie; og at dette var Tilfældet hos Jøderne paa denne Tid, beviser første Macchabæernes Bog, hvilken meget hyppig falder i en poetisk Tone. Af samme Beskaffenhed ere nu ogsaa Skildringerne i de 6 sidste Capitler af Daniels Bog, kun af en anden Art. Spaadom er efter sin Natur historisk Poesie, og eftersom Troen paa Spaadomme udøvede en saa stor Magt over de sildigere Jøders Gemytter, saa avlede Lysten til at beskrive Historien i poetisk Form ogsaa Forsøg paa at foredrage samme som Spaadom, udsagt af en gammel viis, og for sin Divinationsgave hos Efterkommerne berømt Mand. Hvo kunde bryde Staven over et saa uskyldigt Spil af den misdannede historiske Smag? Og maa ikke snarere Enhver, som kjender det Eiendommelige i de senere Jøders Cultur og Literatur, samt Folkets høie Meninger om Daniels Viisdom

og Spaadomsgaver, deri erkjende en naturlig Virkning af Tidens Aand.

III. Der forekommer i Daniels Bog græske Ord, som ei tillade os at tænke paa en tidligere Forfattelse, end i det høieste henved Midten af Darii Hystaspis Regjering, da Daniel allerede maa have været død. Man støder paa de Ord פַּרְתְּמִים Fornemme; פִּתְגָם Ord, Ting, Noget; כְּרַז at udraabe; כְּרוֹזָא en Herold; קְתָרוֹס en Cither; סַבְּכָא en Sambuk; פְּסַנְטֵר et Psalter, en Art Strengeleeg; פַּטִּישׁ hvad Romerne kaldte *Petasus*, en Art Hovedbedækkelse, som bruges paa Reiser; נְבִזְבָה Penge, Mønt; סוּמְפֹּנְיָה et sammensat Blæseinstrument, i hvilke man for længe siden har gjenkjendt de græske Ord: *προτιμοι*, *φθεγμα*, *κηρυσσειν*, *κηρυξ*, *κιθαρις*, *σαμβυκη*, *ψαλτηριον*, *πετασος*, *νομισμα*, og *συμφωνια*, men efterat man ved Zend-Avesta var bleven noget mere bekjendt med det oldpersiske Sprog, har man, for at redde Daniels Bogs Ælde, forsøgt at oplyse disse Ord, som aabenbar ikke have semitisk Herkomst, af de tre Mundarter Zend, Pehlvi og Parsi. פַּרְתְּמִים skal være Phardomim eller Pardomim i Parsisproget Magnater (Kleukers

Zend-Avesta Th. 2 S. 82); פִּתְגָם skal være peigham i Parsi, eller pedam i Pehlvi Ord (Zend-Avesta Th. 3 S. 171. 174. 190. 191.); כַּרְז og גְּרוֹזָא skal være beslægtede med det zendiske khresio, hvad der skriger bagfra (Zend-Avesta Th. 3. S. 146 og Anhang Bd. 2. Th. 2. S. 13.) ja endogsaa de græske Ord κηρυξ og κηρυσσειν skal være komne deraf. Ved det første og andet Ord kan man lade sig denne Afledning behage, og den har virkelig megen Sandsynlighed. Derimod er den sidste Etymologie saare unaturlig og søgt. Naar Jahn erklærer פַּתִּישׁ for Vesten eller Brystdugen, saaledes som denne er afbildet paa de persepolitanske Figurer, da er dette blot at giætte, uden at støtte sig paa nogen Grund i Sproglig-heden eller hos de gamle Oversættere. Snarere kunde man sammenligne det med det syriske פתשא en Underklædning; men Ligheden med det græske πετασος er ligesaa stor, og disse tvende Etymologier veie altsaa op imod hinanden. Angaaende Navnene paa de musicalske Instrumenter, da pleier man at affærdige dem med den korte Bemærkning, at Grækerne havde modtaget disse Instrumenter fra Orienten, følgelig deres Navne med; altsaa maatte man, tvertimod hvad vi have bemærket, udlede de græske Ord κιθαρις, σαμβυκη, συμφωνια og ψαλτη-

ριον af hine orientalſke Ord. Men hvo erkjender ikke ſtrax den græſke Herkomſt hos Ordene κιθαρις (af κιθαρος, Bryſtet, hvortil man lagde dette Inſtrument, medens man ſpillede derpaa), συμφωνια (af συμφωνειν) og ψαλτηριον (af ψαλλειν)? Navnet σαμβυκη er rigtig nok ikke af græſk Herkomſt, men maae det derfor endelig nedſtamme fra Hsiaſien, eller giver ikke Hiſtorien os ſnarere Vink om, at Grækerne fik endeel af deres muſikalſke Inſtrumenter fra Lille-Aſiens Folkeſlag? Man kan derfor paaſtaae med Geſenius (Hebräiſch-deutſches Wörterbuch, under Ordet פַּרְתִּמִים), at Over- og Neder-Aſiaterne først have faaet diſſe fire Inſtrumenter af Grækerne, og følgelig dannet de hebraiſke Benævnelſer derpaa efter de græſke. Vil man derfor end ikke i Ordet נְבֻזְבָה gjenkjende det græſke νομισμα, men maaſkee heller udlede det af נָבַז erogare, ſaa beholde vi dog ganſke uimodſigeligen nogle Ord i Daniel, ſom nedſtamme fra det græſke, og ſom gjøre det viſt, at Daniel i det mindſte ikke kan have ſkrevet de Afſnit, hvori de forekomme. Thi først under Darius Hyſtaſpis blev det Baand bundet, ſom ſiden knyttede Over-Aſiens Beboere og Grækerne nærmere til hinanden. Endeel af de ovennævnte Ord torde altſaa længe nok være af perſiſk Oprindelſe: men hvad vindes

derved for den Paastand, at vor Bog virkelig er skreven af Daniel? Er det da saa vist, som Deresers foregiver, at Daniel allerede kan have brugt Ord, som træffe sammen med Zend, Pehlvi og Parsi? Vel stod han i persisk Tjeneste; men det var først i sine sidste Leveaar. Lad ham for sin Person iforveien have kjendt det persiske Sprog: om de øvrige Exulanter kan dette dog ikke antages; og forudsætter ikke den Maade, hvorpaa der i Daniels Bog gjøres Brug af disse Ord, at de allerede til Daniels Tid vare almindeligen optagne i de jødiske Exulanters Sprog? Da dette nu er ganske utroeligt, saa strider selve Phænomenet (at nogle persiske Ord forekomme i Daniels Bog) mod den Mening, at Daniel har skrevet samme.

IV. Sproget i de fem sidste Capitler synker ned under den Hebraismus, som findes i det G. Ts. alleryngste Bøger. Naar man med kritisk Øie sammenligner de hebraiske Afsnit i Daniels Bog med Haggai's, Zacharias's og Maleachi's Spaadomme i Henseende til Udtrykket og dets forskjellige Nuancer, da føler man, at hine maae være skrevne i en sildigere Tid, fordi Sproget deri daler saa mærkeligen. Selv i Nehemias og Esthers Bøger, saa-

velsom i den hebraiske Deel af Esra staaer Dictionen høiere, end i de hebraiske Afsnit af Daniels Bog. Efter enkelte Eiendommeligheder i Udtrykket lader denne Sag sig ikke afgjøre. Naturligviis har ogsaa Daniel, hvis han har skrevet en Bog, havt sine egne Udtryksmaader; men i det Hele maatte dog hans Stijl bære sin Tids Characteer. Lettelig bemærkes de individuelle Forskjelligheder i Skrivemaaden i Esras, Nehemias og Esthers Bøger; mev i det Hele er Skrivemaaden i samme af lige Gehalt. Daniels Bog maatte altsaa i denne Henseende udgjøre et Fælledskab med Ezechiel, den sidste Deel af Esaias, Jeremias og de ved Exilets Tid skrevne Psalmer. Men man anstille Sammenligning; og visselig vil man ved Læsningen af de hebraiske Capitler i Daniel føle, at man staaer et Par hundrede Aar dybere. I det Enkelte lader dette sig ikke bevise paa dette Sted; men naar vi engang faae en kritisk Historie af det hebraiske Sprog og især af dets materielle Uddannelse, da skal det ei mere være fornødent i denne Strid blot at appellere til den philologiske Følelse, men det vil ligge klart for Dagen, at Concipienten af de fem sidste Capitler i Daniels Bog ei kan have levet førend en rum Tid efter Hagai, Zacharias og Maleachi. Den Tanke hos Stäudlin, at de ganske besynder-

lige Omſtændigheder, under hvilke Daniel levede ſnart med Chaldæer, ſnart med Meder, ſnart med Perſer og ſnart med Aramæer, ſkulde have yttret en ſaadan Indflydelſe paa hans hebraiſke Stiil, at den kom til at ligne den ſiden brugelige Hebraisme, maae vi forkaſte ſom altfor driſtig *).

V. Daniels Bog indeholder abſkillige til Daniels Tid i Over-Aſien ubekjendte Ideer og Sædvaner. I Cap. III, 25. taler Nebucadnezar om en Guderſøn; og omendſkjøndt Chaldæerne og de fleſte Overaſiater vare Polytheiſter, ſaa kan det dog ikke beviſes, at man i hine Egne kjendte noget til Theogonier ſørend Grækerne, fra Seleucus Nicators Tid af, bragte deres Digtninger af denne Art derhen. Vel indvender man, at Hebræerne, ogſaa Aſiater, have længe tilforn ſtundum kaldet deres Konger Guds Sønner; og at Englene i den ældgamle Bog, Job, kaldes Guds Sønner; men til Daniels Tid var det ikke mere brugeligt at kalde Englene ſaaledes; og man ſeer det tydeligt paa den Maade, hvorpaa Nebucadnezar taler om en

*) Stäudlins Neue Beiträge zur Erläuterung der bibliſchen Propheten. S. 115.

Guderſøn, at Concipienten lader Kongen bruge dette Udtryk i græſk, og ikke i hebraiſk Betydning. Men hverken en Hebræer eller en hedenſk Overaſiater kunde have denne Idee før Alexander den Stores Tid. — Meningen om Almisſers uimodſtaaelige Kraft (Cap. IV, 24.) henpeger paa langt ſenere Tider. Til Tobias IV, 11, kan man, for at godtgjøre det Modſatte, kun henviſe under den urigtige Forudſætning, at Tobias's Bog indeholder en ſand Hiſtorie, og at Perſonerne, ſom deri tale, virkeligen have fremført ethvert Ord, ſom det der ſtaaer ſkrevet. — Daniel beder paa tre beſtemte Tider om Dagen, med Anſigtet vendt til Jeruſalem, og han har et eget Bedeværelſe i det Øverſte af ſit Huus (VI, 11.). Vel var den Skik at vende ſit Anſigt til Jeruſalem, naar man forrettede ſin Bøn uden for den, herſkende før Daniels Tid (1 Kong. VIII, 44. 48.); men den kunde ikke anvendes paa Daniels Tid, fordi Templet, for hvis Skyld man antog denne Stilling, laae i Gruus, og Guddommens glimrende Aabenbarelſe var berøvet det hellige Bjerg (Ezech. VIII, 12. IX, 9.). Men af den Sædvane, at bede ved den tredie, ſjette og niende Time, findes først Spor i Tiderne efter Exilet. Vel har man villet rykke denne Skik op til Davids Tid paa Grund af

Psalm. LV, 18. men med største Uret. Thi David taler her om de tre Bønner, som Østerlænderen forretter tidlig om Morgenen, strax efterat han er staaet op, ved Middagstiden og om Aftenen før han gaaer til Sengs. Men hos Daniel Cap. VI, 11. tales om en anden Skik, den nemlig at bede om Formiddagen Kl. 9, om Middagen Kl. 12 og om Eftermiddagen Kl. 3 (Apostl. Gjern. II, 15. III, 1. X, 9.) enten i Templet eller i en Synagoge eller hjemme. Vel er denne Sædvane sandsynligviis kommen af Psalm. LV, 18. men ufeilbarligen først paa det andet Tempels Tid. Bogens Christologie røber ikke alene derved en sildigere Tid, at Messias (VII, 13. 14.) fremstilles som et overjordisk Væsen *), men ogsaa derved, at Opstandelseslæren er forbundet med samme (XII, 1. 2.), hvorpaa man til Daniels Tid endnu ikke tænkte. Ogsaa Bogens Englelære kan umueligen passe sig med Daniels Tidsalder. Den indeholder nemlig samme i dens hele Uddannelse, hvilken den dog først erholdt efter Darius Hystaspis's Tider. Der tales allerede om de syv Erkeengle (IV, 14. VIII, 16. IX, 21. 23. X, 13. XII, 11.) hvilke Jøderne gjorde af Persernes syv Amschas-

*) Bauers Theol. des A. T. S. 405.

pands; og med disse blev Persernes Lære beviisligen først beriget efter Darius Hystaspis's Tid.

VI. I Daniels Bog findes aldeles samme Ansyn af Tingen, samme Forbindelse imellem Ideerne, samme Reflexionsmaade, samme Udtryk og Formeler, som i langt sildigere Bøger. Man behøver blot at nævne de tvende første Machabæernes Bøger og 4de Esras Bog, med hvilke Daniels Bog i denne Henseende unægteligen er beslægtet, hvorved den tydeligen godtgjør, at den ei tilhører Daniels Tidsalder.

VII. Daniels Bog indeholder Urigtigheder, hvilke Daniel umueligen kan have nedskrevet. Ifølge Cap. VIII, 1. 2. 27. befandt Daniel sig under Nabonneds Regjering i kongelige Embedsforretninger, hvilke, som Udtrykket lyder, bestode i at inddrive Tribut, ubi den kongelige Borg i Susan i Landet Elymais; og dette Land stod dog aldrig under de chaldaiske Kongers Herredømme! Dog har Darius Hystaspis først ladet bygge Borgen i Susan (Plin. VI, 26.)! I det 6te Capitel er Darius Hystaspis aabenbar forvexlet med Mederen Cyaxares II,

hvilket foranledigedes derved, at begge Kongerne foretoge en lignende Inddeling af Riget. Saaledes kommer nu Darius Medus for Dagen, af hvis Navn den hele mediske og persiske Historie intet veed *).

VIII. I Daniels Bog forekomme (I, 19. 20. V, 11. 12. VI, 4. IX, 23) saa overdrevne Lovtaler over Daniel, at man nødvendigviis maae antage en anden Forfatter. Det er vel sandt, at ogsaa andre Autobiographer tale om deres Kundskaber og Bedrifter uden Tilbageholdenhed og med Velbehag; men dersom vi læste f. Ex. i Cæsars Commentarier følgende: "iblandt alle Romere var Ingen som Julius Cæsar. Senatet fandt ham i alt, hvorom han raadspurgtes, ti Gange forstandigere end alle Statsmænd i det romerske Gebeets hele Omfang; thi han var en Mand, paa hvem Gudernes Aand hvilede, og der fandtes hos ham en Viisdom, liig Gudernes Viisdom. Efterdi han nu viste en saa stor Forstand, saa agtede Senatet at gjøre ham til Beherster af den romerske Stat;"

*) See den fierde Excurs til Bertholdts Ueberseßung und Erklärung des Daniel. 2 Th. S. 841 fg.

dersom vi nu læste dette i Cæsars Commentarier, vilde vi da ikke enten tænke anderledes om ham, eller, siden vi isvrigt ingen Grund have til at regne ham iblandt taabelige Mennesker, maatte vi da ikke bringes paa den Tanke, at den Historie, som bærer hans Navn, var forfattet af en anden?

IX. Den Omstændighed, at Daniels Bog fra Arilds Tid har staaet iblandt Hagiographa, og at den iblandt samme endog indtager en af de sidste Pladser, giver et tydeligt Vink om, at den først er kommen for Dagen i den machabæiske Periode, efterat den anden Deel af Canon var sluttet. Havde Daniel virkeligen skrevet den, da maae man troe, at den før var bleven bekjendt iblandt Jøderne, og man tør med Tilforladelighed antage, at Samlerne af de første og sidste Propheter skulde have sat den midt iblandt samme.

Da saaledes ingen forsvarlige Grunde tale for at Daniel skulde have skrevet den under hans Navn tilværende Bog; da tvertimod de i Bogen liggende Kjendemærker nøde os til at afstaae fra denne Mening: saa maae Kritiken fælde den Dom,

at denne Bog kommer fra en anden, i langt ſildigere Tider levende, Forfatter.

§. 5.

Bogens indre Oeconomie.

Dens enkelte Deles heterogene Beſkaffenhed.

Men om een Forfatter til denne Bog kan man ſlet ikke tale. Thi en ſtrængere Prøvelſe viſer, at i ſamme findes Arbeider af forſkjellige Forfattere og fra forſkjellige Tider. Dette antyder:

I. Allerede den Afvexling, ſom finder Sted i Sproget. Thi hvor haves ellers Exempler paa, at en Skribent har ſkrevet en Bog halv i dette og halv i hiint Sprog? Vel haves den chaldæiſke Deel af Bogen ogſaa paa hebraiſk, men kun i en yngre Overſættelſe *). Ogſaa har

*) Kennicott fandt i Codd. 240 og 512 ved de chaldaiſke Capp. af Daniel og Esra tillige Texten i en egen Colonne paa hebraiſk. Af Cod. 240 lod han den aftrykke i ſit Bibelværk, og herefter har en tydſk Lærd, J. L. Schulze ſærſkilt udgivet

Huetius yttret den Tanke *), at Bogen oprindeligen har været skrevet heelt paa chaldaisk, men siden var bleven oversat paa hebraisk, og at den siden, da den chaldaiske Original tildeels var bleven ødelagt i Seleucidernes ulykkelige Tider, eller var bleven udfyldt af hiin Version i de hebraiske Afsnit; men dette var ikke andet end et tomt Indfald. Vilde man endelig haandhæve Forfatteridentiteten, saa maatte man antage, at Forf. har skrevet de enkelte Stykker, hvoraf Bogen bestaaer, til forskjellige Tider og uden den Hensigt, at de nogensinde skulde udgjøre et sammenhængende Heelt. Paa denne Maade kunde man ogsaa forklare de unyttige og hensigtsløse Gjentagelser, som forekomme hist og her (Cap. VI, 28. jevnf. I, 21.— IX, 1. jevnf. VI. 1.—IV, 5. X, 1. jevnf. I, 7.); men der findes andre Grunde, som sætte det udenfor al Tvivl, at Opsatser af flere Forfattere ere kastede sammen i denne Bog.

II. Nogle Afsnit staae i aabenbar Modsigelse med hinanden. Ifølge Cap. I, 21. levede Daniel

den: Chaldaicorum Danielis et Esdræ capitum interpretatio hebraica- Halæ 1782. 8.

*) Hultii Demonstrat. evang. pag. 472.

kun indtil Cyrus's første Regjeringsaar; men efter Cap. X, 1. havde han endnu i denne Konges tredie Regjeringsaar en mærkværdig Vision. I Følge Cap. I. kom Daniel i Nebucadnezars syvende Regjeringsaar til Babylon, blev i tre Aar underviist af chaldaiske Læremestere, og tiltraadte derpaa den kongelige Tjeneste, og dog har han efter Cap. II. allerede udtydet Nebucadnezar en Drøm i dennes andet Regjeringsaar, da han endnu levede som en liden Dreng i Judæa. Naar man for at svække den sidste Indvending siger: "Det i andet Cap. 1ste V. nævnte andet Aar af Nebucadnezars Rige er ikke det andet Aar af hans Regjering, men Nebucadnezar har, efterat han havde erobret Ægypten og den hele nordlige Kyst af Africa, og derved givet det babyloniskchaldaiske Rige det fulde Omfang og en sikker Varighed, begyndt en Æra i sit Rige, og derefter regnes 2det Cap. 1. saa at her ved Rige forstaaes Nebucadnezars store Monarchie, saaledes som han havde dannet det ved alle sine Erobringer": saa spørger man ved en saa tillidsfuld Paastand efter et historisk Beviis; men et saadant mangler ganske; og man seer tvertimod af Ezech. I. 1. at det babyloniskchaldaiske Riges Æra begyndte med Nabopolassars første Regjeringsaar eller

det Aar, da Ninive og Babylon blev erobret. Ifølge Cap. II, 48. 49. var Daniel allerede under Nebucadnezar Overopsynsmand for Magiernes Orden, og var en saare udmærket Person ved Hoffet; men efter Cap. V, 11—14. veed endnu Ingen det ved Hoffet under Belschazars Regjering uden Dronningen; og Ingen synes ellers at kjende ham.

III. I Bogens enkelte Stykker, hvilke lade sig efter deres Indhold afsondre fra hinanden, bemærkes Forskiellighed i Foredrag og Stiil. Bogen opløser sig nemlig i ni Afsnit:

Første Afsnit: Cap. I. Fortælling om Daniels Opdragelse og hans Ansættelse i kongelig Tieneste.

Andet Afsnit: Cap. II. Fortælling om Daniels Udtydning af Nebucadnezars Drøm.

Trebie Afsnit: Cap. III, 1—30. Fortælling om den gyldne Colos, og hvorledes Sadrach, Meschach og Abed Nego forgiæves kastes i Ilden.

Fierde Afsnit: Cap. III, 31.—IV, 34. Det af Nebucadnezar i Anledning af denne Begivenhed udstædte almindelige Edict.

mte Affnit: Cap. V. VI. Hiſtorien om Baby-
lons Erobring ved Medoperſerne, en For-
tælling om Daniels Skjæbne i Løver-
kulen.

jette Affnit: Cap. VII.
yvende Affnit: Cap. VIII.
tende Affnit: Cap. IX.
ende Affnit: Cap. X. XI. XII.

} Samtlig af pro-
phetiſk Indhold

I det første af diſſe Affnit er det Hebraiſke
ngt renere end i de øvrige hebraiſke Affnit. Til-
d er Fortællingen flydende og hæver ſig under-
en endog til det Fine og Artige. Derimod
r Foredraget i det andet Affnit ſlet ingen Con-
ion, men Udtrykket er knudret og ſtødende. Den
edie Opſats trætter ved ſin Vidtløftighed, iſær
d den Omſtændelighed, hvormed Alt fortælles,
d de ængſtlige Gjentagelſer, de tautologiſke Ven-
nger m. m. Det fjerde Stykke faaer et ganſke
runderligt Udſeende derved, at Concipienten ikke
rſtaaer at holde ſig i den antagne Tone; dog ud-
ærkes han endnu mere ved ſit langt haardere
prog. Det Eiendommelige i femte Affnit be-
aer fornemmelig i bizarre Tegninger, i en vis
ritibelig Tone og i en ſærdeles Fylde og Kraft i
dtrykket. Den ſjette Part udmærker ſig fra de

ovrige aramæiske ved egne Forbindelsesformeler, og fra de følgende prophetiske Afsnit ved en mere aphoristisk Maneer. Det syvende Afsnit derimod adskiller sig ved en sammentrængt, men ogsaa ofte dunkel Fremstilling. I den ottende Opsats herster den senere matte Psalmetone, og Orakelsproget i samme vil allermindst lykkes, men bliver under Bestræbelsen for at naae det Høitidelige saare tvunget. Den Omstændighed, som bemærkes i Indgangen til niende Afsnit og i Slutningen af samme, er maaskee forsætlig, da det egentlige Sujet ogsaa er behandlet med en stor Udførlighed. Men særegen for denne Afdeling er hiin Blanding af egentlige og tropiske Udtryk, hiin Stræben efter en vis Rhythmus, hiin Afvexling imellem klare, fuldstændige Betegnelser og dunkle, halv forstaaelige Hentydninger, endelig et boieligere Sprog og Brugen af særegne Formeler. Det er altsaa nødvendigt ved alle disse enkelte Afsnit, hvori Daniels Bog opløser sig, at antage forskjellige Forfattere *). En nye Grund dertil ligger i den

*) Maaskee kunde Antallet af Forfattere med Grund indskrænkes til et mindre Tal end 9, men derved vilde dog for det gamle Ansyn af Bogen Intet være vundet; thi færre end 3 eller 4 Forfat-

igttagelse, at flere af samme have forskjellig lder *).

§. 6.

Det første Afsnit (Cap. I.) synes at være det ldste, og at være skrevet af en babylonisk Jøde den persiske Tidsalder, eftersom Udtrykket har gle Eiendommeligheder, som charakterisere den braiske Dialekt i det Tidsrum fra Exilets Be=ndelse indtil den macchabæiske Periode, og tillige gle Provincialismer, tilhørende de i Babylo=n levende Jøder. Det andet Afsnit (Cap. II.) r først være skrevet under den ægyptiske Konge olemæus Philadelphus's Regjering, eftersom ri alluderes til hans Prindsesses, Berenices, rmæling med den syriske Konge Antiochus heos. Forfatteren synes iligemaade at have ret en i Babylonien eller dog i Syrien levende de, og vel har han begyndt sit Opsats paa he=aisk, men er siden, da han kom til at indføre de

tere kunne paa ingen Maade, ifølge Sprogets, Navnenes og Tidsalderens Forskjellighed, an=tages. Udg.

*) S. Bertholdt Ueberſetzung und Erklärung des Buches Daniel. 1ſter Th. S. 49—57.

babyloniſke Magier talende, gaaet over til det chaldæiſke Sprog, og er bleven ved ſamme indtil Enden. Det tredie, aldeles chaldæiſke, Affnit (Cap. III, 1—30.) har de fleſte græſke Ord, og nedſætter ſig derved, ſaavelſom ved en ikke utydelig Henviisning til andet Affnit (ſee V. 12. 29. 30. jevnf. Cap. II, 5. 49.) til en yngre Tidsalder. Ogſaa det Eventyrlige, ſom ligger i Fortællingen, giver tilkjende, at Hiſtorien først efter lang mundtlig Forplantelſe er bleven optegnet. Ogſaa denne Forfatter røber et fortroligt Bekjendtſkab med Overaſien, og maae altſaa, om han end ſkrev i Palæſtina, have levet en Tid lang iblandt overaſiatiſke Jøder. Det fjerde Affnit (Cap. III, 31.—IV, 34.) anmelder ſig ſom et af Kong Nebucadnezar udſtedt Firman, og den chaldaiſke Dialekt, hvori det er ſkrevet, ſtemmer dermed overeens; thi i dette Sprog lode de chaldaiſke, og ſiden ogſaa de perſiſke, Konger deres Forordninger udgaae til Landene imellem Tigris og Ægypten. Men Uægtheden af dette Edict falder Enhver i Øine, da Conciſten i V. 26. uforſigtigen forlader Curialſtilen og forfalder til den fortællende Tone, og da han lader Nebucadnezar tale ſnart ſom en orthodox Jøde og tildeels i Formeler, ſom ere laante af langt ſenere Bøger i det G. T. (III, 32. 33.

IV, 31—34.), ſnart igjen ſom en Afgudsdyrker (IV, 5. 6. 15.). Den ſtærke mythiſke Farve, ſom dette Afſnit bærer, lader os ei heller tvivle om, at det er produceret i den macchabæiſke Periode. Det indeholder adſkilligt, der taler for Palæſtina ſom dets Fædreneland. Det femte Afſnit, iligemaade forfattet i det aramæiſke Sprog, er af en endnu yngre Alder, efterſom et Sted af fjerde Afſnit er i ſamme blevet ordret benyttet (jevnf. V, 20. 21. med IV, 28. 29.); men det har iligemaade en palæſtinenſiſk Jøde til Forfatter; thi en i Overaſien levende Jøde kunde ikke have en ſaa urigtig og unøiagtig Foreſtilling om de overaſiatiſke Kongers Dyregrave (VI, 18. fg.). Det ſjette, ogſaa paa aramæiſk ſkrevne, Afſnit (Cap. VII.) er en i prophetiſk-ſymbolſk Stiil udarbeidet Parodie over Nebucadnezars Syn i Drømme, hvilket i det andet Afſnit (Cap. II.) er beſkrevet og udtydet. Men Udtydningen er her forlænget og gaaer ned til den ſyriſke Konge Antiochus Epiphanes: Ogſaa er dette Afſnit aabenbar ſkrevet af en palæſtinenſiſk Jøde imod Slutningen af den haarde Undertrykkelſe, ſom denne Regent lod de palæſtinenſiſke Jøder vederfares. Det ſyvende Afſnit (Cap. VIII.) er forfattet paa hebraiſk, og er endnu noget yngre end det ſjette, fordi deri henviſes til

dette (jevnf. VIII, 1. med VII, 1.) og fordi deri meldes om Kong Antiochi Epiphanis Død, hvilken endnu ikke var indtruffen ved Forfattelsen af det sjette Afsnit. Forresten behandles deri samme Gjenstand, kun i et andet Omfang, og paa en anden, symbolisk, Maade. Forfatteren gjør sig kjendelig nok som en Judæer. Det ottende Afsnit (Cap. IX.) har en Præst til Forfatter, som levede under Antiochus Epiphanes, og som har skrevet dette Stykke, efterat denne Tyrans Religionsforfølgelse var ophørt. Det niende Afsnit (Cap. X. XI. XII) er endnu yngre og sandsynligviis det yngste Stykke i den hele Bog. Thi dets Forfatter har ikke alene kjendt det ottende (XI, 1.), men ogsaa det sjette (XII, 7. 10. jevnf. med VII, 25.) og det syvende Afsnit (XI, 2. jevnf. VIII, 20.).

De fire sidste prophetiske Afsnit falde altsaa samtlig i Tiden efter Antiochi Epiphanis Religionsforfølgelse *); det er følgelig meget naturligt, at Jesus Syrach, som skrev sin Sædelære, inden denne tog sin Begyndelse, endnu intet vedd om en Prophet Daniel eller hans Prophetier (Cap.

*) Det modsatte paastaaer, paa Grund af de gamle bekjendte Argumenter, Beckhaus i: Integrität der prophetischen Schriften. S. 276—337.

8. og 49.). De udenfor Palæstina skrevne Styk-
er maatte snart komme derhen, da de palæstinen-
siske og de i Overasien levende Jøder stode i den
nøieste Forbindelse med hinanden, og bestandigen
reiste frem og tilbage. Af hvem det Heles Sam-
ling er bleven foranstaltet, lader sig ikke mere be-
stemt sige; kun tør man formode, at Forfatteren
af sidste Afsnit har gjort det. Thi da det er vist, at
han har kjendt det sjette, syvende og ottende
Stykke, saa kan man antage, at de fem første ei
heller ere blevne ham ubekjendte. Han har da
kjedet dem samtlig til hinanden og tilføiet ved En-
den sin egen Opsats. Men Overskriften Daniel
valgte han aabenbar ikke i den Hensigt, at bringe
Læserne til at troe, at Daniel var Forfatter, men
Betydning af Danieliana, fordi Daniel selv
taler, ifølge den valgte Digtningsform, i nogle
Afsnit, i andre tales om ham enten udelukkende
ller dog fortrinligen, og i det eneste Afsnit, hvori
Talen ikke er om ham, fortælles dog om hans tre
ngdomsvenner. At man allerede hundrede Aar
erefter, eller noget over, misforstod denne Over-
krift, og ansaae Daniel for Bogens Ophavsmand,
'an forklares af den Sædvane hos Jøderne, at
nsee de foran deres hellige Bøger staaende Navne
or Forfatternes.

Er altsaa Daniels Bog først skrevet i det næste Tidsrum efter Antiochus Epiphanes, da den anden Deel af Canon, נְבִיאִים allerede var sluttet, saa bliver det paa een Gang fuldkommen klart, hvorfor den baade er kommen iblandt כְּתוּבִים og har faaet iblandt dem en af de sidste Pladser. Thi strax derpaa, henved Aar 150 før Christi Fødsel blev ogsaa denne sidste Deel af Canon sluttet med Tilføielse af endnu nogle Bøger, og dermed blev tillige den hele Samling af det hellige Nationalbibliothek bragt tilende *).

§. 7.

Anden Udgave af Daniels Bog.

Men efterat disse ni forskjellige Stykker vare forbundne til et Heelt, bleve de hist og her endnu en Tid lang læste enkelte, og dette paadrog de fleste af dem den Skjæbne, at blive stærkt forandrede, vel ogsaa ganske omarbeidede.

Dette kan paa ingen Maade synes forunderligt, da man støder paa Spor af at nogle Affinit allerede før deres Indlemmelse i vor canonske Bog

*) S. Bertholdts Ueberſetzung und Erklärung des Buches Daniel, Th. 1. S. 58—93.

have undergaaet Forandringer og Omskiftelser. I det andet Afsnit Cap. II. 16—25 bemærker man, at der blot tales om Udtydningen af Nebucadnezars Drøm, ihvorvel Nebucadnezar strax ved sin første Tale til Magierne forlanger ei alene Udtydning, men ogsaa Tilkjendegivelse af sin Drøm (hvilken han havde glemt), ligesom ogsaa Daniel siden virkelig giver begge Dele. Aabenbar er den besynderlige Omstændighed, at Nebucadnezar paalægger Magierne at sige ham sin Drøm, en senere Tilvært i Sagnet. Oprindeligen indeholdt dette kun Udtydningen, og saaledes har den første Optegner foresillet Sagen. Men snart indførte man i mundtlige Fortællinger og Oplysninger, for at gjøre Tingen underfuldere og for Daniel endnu høderligere, ogsaa denne Omstændighed: og med dette Tillæg til hiint Factum blev den alt tilværende skriftlige Beretning bearbeidet af en anden Haand. Men ved det ovennævnte Sted var Bearbeideren ikke opmærksom nok for at udfylde den ældre Fremstilling af Sagen; deraf kommer det, at hist kun tales om Udtydningen, ikke om Tilkjendegivelsen af Drømmen. Ogsaa det tredie Afsnit (Cap. III., 1—30) har høist sandsynligen undergaaet Forandringer, og det flere fra forskjellige Hænder, førend vor canonske Bog blev til. Theodotions Over-

sættelse udelader (efter vor trykte Text) ved det 22de V. den Omstændighed, at Soldaterne satte deres Liv til ved at styrte de Fordømte ind i den gloende Ovn. Virkeligen kan ei heller denne Aggadah oprindeligen have indeholdt noget om dette Uheld, da Sagen i det Exemplar, som den syriske Oversætter har betjent sig af, var fortalt ganske anderledes, nemlig saaledes: at ikke de uskyldige Soldater, men Angiverne af Chananja, Asarja og Mischael vare blevne fortærede af Luen. Denne Forskjelligheb i Fortællingen leder til følgende Bemærkninger: efterat man allerede havde den første skriftlige Beretning, fandt en dobbelt Tradition Sted, i det man snart fortalte, at Soldaterne, som forrettede Executionen, snart at de tre Mænds Angivere vare blevne dræbte af Luen. Et Exemplar af den herom intet meldende skriftlige Beretning blev suppleret efter hiint Sagn, et andet efter dette. Der opstod derved tre Slags Haandskrifter: a) saadanne, hvori det Supplement var kommet til, at Luen havde fortæret Soldaterne. Et saadant brugte Samleren af vor canonske Daniel; b) saadannne, hvori Supplementet lød, som havde Luen fortæret Angiverne. Efter et saadant blev siden det Haandskrift af Daniel corrigeret, af hvilket Syrerne oversatte; c) saadanne, som slet intet

indeholdt om denne Sag. Efter et saadant blev siden det Haandskrift af Daniel purificeret (reenskrevet), efter hvilket Theodotion gjorde sin Version. Det er aldeles ikke usandsynligt at man har tilladt sig saadanne Udfyldninger eller Renselser af Grundteksten i Daniel ved Hjelp af andre afvigende Exemplarer. Analogien af denne Bogs senere Historie stadfæster dette; og hvad man tillod sig i sildigere Tider, det undsaae man sig vist ikke ved i de ældre.

Alle endnu tilværende Manuskripter af Theodotions Version fortælle Sagen i Overeensstemmelse med vor nuværende chaldaiske Text i Canon, ligemaade den efter Theodotion gjorte arabiske Oversættelse af Bogen. Deraf følger, at man allerede tidligen har taget sig den Frihed, paa det nævnte Sted at supplere ved Hjelp af Grundteksten et Exemplar af den theodotionske Version, og fra dette supplerede Exemplar nedstamme de endnu tilværende Haandskrifter af Theodotion. At de øvrige ikke supplerede Haandskrifter, hvoraf den trykte Text af Theodotions Daniel er taget, have tabt sig, maa tilskrives Skjæbnens Luner.

Men har man saa tidlig foretaget Forandringer med nogle Stykker, da maae man ikke undres over, at man i den følgende Tid har meer eller mindre omdannet samtlige Afsnit. Beviset leverer Daniels

alexandrinske Version, hvilken afviger saa stærkt fra den hebraisk-chaldaiske Daniel i vor Canon, at den gamle Kirke holdt den for forfalsket og i dens Sted optog Theodotions Version i den græske Bibel. Men der er ingenlunde foretaget nogen Forfalskning med denne Version, men den er blot flydt af en anden Text og af en senere Udgave af Daniels Bog. Efterat nemlig de ni forskjellige Stykker vare blevne samlede kort før Canons Slutning, og blevne forbundne til et Heelt, saa forbleve de vel i denne Forbindelse ubi Canon; men de circulerede tillige stykkevis, og i denne Tilstand foregik der i halvandet hundrede Aar meget betydelige Forandringer med dem. Texten af 1ste, 2det, 6te, 7de, 8de og 9de Afsnit blev paa enkelte Steder snart udvidet, snart forkortet, snart nærmere bestemt, snart forandret; men ved Texten af 3die, 4de og 5te Afsnit foretoges endnu større Forandringer. Den blev næsten ganske omarbeidet og støbt i en ny Form; men Grunden til at denne haardere Lod ramte just disse tre Stykker, ligger i Indholdet, som bestaaer af historiske Sagn, der vare optagne af den mundtlige Tradition.

Efterat denne Ombannelse var fuldendt med alle de ni Stykker, hvoraf Daniels Bog bestaaer, saa bragte Tilfældet dem samtlig i en Mands Haand,

der vilde erhverve sig den Fortjeneste at stille dem i samme Orden, hvori de ere forbundne med hinanden i vor Daniel; og ham skylde vi altsaa den anden Udgave af Daniel, hvilken, uagtet enkelte Forkortninger hist og her, fremstillede Daniels Bog i et betydeligen større Omfang *). Tiden, da denne anden Udgave foranstaltedes, lader sig ikke nøie bestemme; sandsynligviis skede det efter Christi Fødsel, dog ikke længe efter; thi endnu før Midten af det andet Aarhundrede **) blev Bogen efter denne anden Udgave af en Alexandriner oversat paa Græsk, og hans Version optaget i den alexandrinske Oversættelse af det G. T.

* * *

B. Udgiverens Bemærkninger i Anledning af foranstaaende Indledning til Daniels Bog.

Det er med Hensyn til enkelte ubefæstede og med den bibelske Kritik mindre fortrolige Læsere,

*) S. Michaelis Orientalische Bibliothek, 4 Th. S. 30 fg.

**) S. Bertholdts Ueberſetzung und Erklärung des Buches Daniel. Th. 1. S. 93—144.

hvem ovenstaaende Afhandling muligen kunde falde i Hænde, at jeg tilføier som Beroligelsesgrunde følgende korte Bemærkninger.

Skulde end Bertholdts Theorie om Daniels Bog og dens Oprindelsesmaade vinde almindeligt Bifald, (men imod enkelte Paastande kan Indsigelse nedlægges, ihvorvel han i Hovedsagen uden Tvivl vil beholde Ret) saa kunde Christendommen dog ikke deraf, saalidet som af nogen anden Sandheds Opdagelse, befrygte mindste Fare. Dens Sandhed og Guddommelighed beroer paa ganske andre og langt stærkere Grunde, end den vedtagne, fra Jøderne arvede Mening om hvem Forfatterne monne være til det G. Ts. enkelte Bøger. For enhver Christen er det vigtigt at troe, hvad Jesu og Apostlenes Anbefaling tilstrækkeligen borger for, at disse Skrifter tilsammen ere nyttige til Lærdom, til Overbeviisning, til Rettelse, til Optugtelse i Retfærdighed; det er vigtigt for os at vide, hvorledes de hænge paa det nøieste sammen med Christendommen, til hvis Antagelse de have banet Veien; men vor Sjels Salighed, og vort Livs Rolighed beroer — Gud være lovet! — ikke paa en i vore Dage uopnaaelig Vished om, hvem der er Forfatter til denne eller hiin Bog i det G. T. (langt vigtigere bliver Undersøgelsen, som jeg til-

rn har viist *), naar der spørges om Forfatterne
l det N. T. Skrifter). Man forurolige sig derfor
ke, om man i denne Anledning skulde hist og her
øre Udraab som følgende: "Naar vil da den selv-
aadige historiske Kritik aflade at gjøre Brud paa
roens Grundvold, de hellige Skrifters Ægthed
g Ælde! Er det ikke nok, at man har angrebet
et G. Ts. historiske Bøger; vover Frækheden sig
u ogsaa til de prophetiske? Var det ikke nok, at
aan fik frakjendt Josva den ham tillagte Bog, fik
mtvivlet Moses's Andeel i Pentateuchen, og ud-
indet Skinmodsigelser imellem Kongernes og Krø-
ikernes Bøger? Kunde man ikke nøies med, naar
aan endelig vilde svække det prophetiske Ord, at
inde tilsatte Dele som f. Ex. hos Esaias? Eller
ar Triumphen ikke fuldstændig, førend man fik
idstødt en heel stor Prophet af den ærværdige
Række, og indbildt Verden, at det ham tilhørende
Værk var et langt yngre Produkt af flere ubekjendte
forfattere. Hvilken Frækhed, hvilken Ugudelig-
ed at foregive saadant om et prophetisk Værk, der
f vore troende Fædre blev betragtet som et Ind-

*) Om Forskiellen imellem den mosaiske og christelige Religions hist. Documentation. Theol. Bibl. 1ste Bind.

feigl paa samtlige det G. Ts. Prophetier! Og de Mænd ville kaldes Christne, der forkaste en saadan Prophet, hvis Spaadomme fordum vandt den christne Kirke nye Bekjendere baade af Jødedommen og Hedenskabet, og hvis Anseelse kun en Porphyrius, Christendommens arrigste Modstander, dengang vovede at forkaste! De røbe da noksom ved at istemme denne Vantroendes Sprog, hvad det er for en Aand, som taler igjennem dem. Men de bør dog i det mindste erkiende, hvortil deres Fremfærd vil lede: visselig til Christendommens og Guds Ords Foragt. Thi hvad bliver der vel, efter en saadan Fremgangsmaade, af Spaadomsbeviset, paa hvilket de christelige Apologeter fra de ældste Tider af lagde saa megen Vægt? Hvor forsvinder ikke ved saadant Kritikens Gjøglelys den faste Troe paa de prophetiske Skrifter, hvilke man desuagtet, inconsequent nok, paa samme Tid stræber at udbrede iblandt Folket, og skaffe den tabte Agtelse tilbage? Eller mener man at faae Nogen, være sig Lægmand eller Lærd, til at hylde de Bøger, hvis Ægthed man hvert Øieblik angriber, som en Lygte for deres Fod og et Lys paa deres Sti."

Disse og lignende, maaskee endnu værre, Misforstaaelser og Følgeslutninger vil man uden Tvivl, ogsaa i denne Anledning, faae at høre af vore

Dages Obscuranter. Man forfærdes da kun ikke ved det første Raab; men prøve Alt efter Pauli Raad: og Forfærdelsen vil snart vige for roligt Overlæg. Vistnok havde det været bedre, hvis Jøbernes til den gamle Kirke overgangne Meninger om deres hellige Bøgers Forfattere havde stedse stemmet overeens med hvad Indholdet af samme maae lære den fordomsfri Grandsker. Men da dette nu ikke er saa, gjøre man dog ikke ved utidigt Feldtskrig eller ved Appel til det store Publicum, hvilket slige Undersøgelser ei vedkomme, Sagen værre end den er! Man vogte sig for at indføre slige, fra den religiøse Standpunkt, ubetydelige Opdagelser i Almue-Religionen eller i populære Skrifter; og lade Historiens Fakkel blot lyse for dem, som ved at stirre en Tidlang paa Sandhedens Sol have vænt sig til at fordrage dens Glands!

Men betragte vi nu noget nøiere de ovenfor fremsatte Indvendinger, da ere alene de grundede, som befrygte nogen skadelig Indflydelse af deslige kritiske Undersøgelser og Opdagelser paa Lægmands religiøse Ærefrygt for de hellige Bøger. Den tænkende Theolog vil ikke derved forarges, og hans Ærbødighed for Religionens Oldskrifter ikke derved kjølnes. Vel kan ei heller han agte Prophetier, ved hvilke bedragerske Hensigter aaben-

barede sig; men Bertholdt antager jo ingensteds saadanne: tvertimod viser han, at den hele Feiltagelse udspringer blot af de senere Jøders Mangel paa kritisk og æsthetisk Følelse. Ei heller nægter han, at en Prophet af dette Navn har levet og været berømt for sin prophetiske Gave til den givne Tid. Men indrømmer han dette, da burde han ogsaa indrømme (skjøndt han rigtig nok ikke synes tilbøielig dertil), at Daniels Samtidige og Efterkommere rimeligviis have opbevaret (i det mindste mundtligen, om ikke strax skriftligen tillige) Noget af det Meget, der var udstrømmet af den vise og sindrige Mands Mund. Ikke bør Vanskeligheden, ja end ikke Umueligheden af altid at adskille disse ægte danielske Fragmenter fra hvad der siensynligen tilhører en sildigere Tid, forlede den beskedne Granster til at underskrive den ubeviislige Paastand: at aldeles Intet i denne Samling er af Daniel selv. Adskilligt deri kan dog være af ham. Lad nu saa være, at vi ikke tør forsikre dette om Størstedelen, vi kunne endda med Føie tale ei alene om Propheten Daniel, men ogsaa om en Daniels Bog. I det mindste kunne vi med Sandsynlighed indrømme ham ligesaa stor en Andeel deri, som Josva i den efter ham kaldte, og en større Lod end vi kunne

ıae Jonas i den prophetiſke Bog, ſom bærer
ı Navn. End ſige at man ſkulde drage denne
, ſom var den ganſke afgjort og Daniel for
udſlettet af de hellige Skribenteres Antal,
under Almuens Værneting. Kan ikke engang
lærde Theolog meb Visbed adſkille i denne
ıling det Nye fra det Gamle: hvorledes vilde
da af Almuesmanden fordre Regnſkab derfor?
maae Theologen ikke af denne Aarſag erklære
rſøgelſen for at være ſig uvedkommende; og
ı mindre maae han fordre af dem, ſom have
ſig bekjendt med Bogens Indhold og Grun-
for mange Partiers Nyhed, at de ſkulle vende
ge til det gamle Anſyn af Bogen, og troe,
)aniel, ved Hjelp af ſin prophetiſke Gave,
e ligeſaa nøiagtigen beſkrive det fjerde Mo-
ıles Skjæbne, den han ikke oplevede, ſom de
:s, hvilken var ham bekjendt. Skulde Nogen
ode os herom og henviſe os til den eenfoldige
s ſaliggjørende Kraft: da maae han finde ſig
ol igjen henviſe ham til de eenfoldige Menne-
ſom endnu ikke have erfaret hvad Sandheds-
ghed er og hvad den fordrer af ſine Dyrkere.
ſtaaer nu ikke i min Magt, om jeg end aldrig
neget ønſkede det, at tillægge Daniel det hele
t: først maae jeg gjendrive de af Bertholdt og

andre Kritikere imod denne Mening fremførte Grunde. Men vel formaaer jeg at adskille denne Sag fra Christendommens Sag, saasom Resultatet af hiin Undersøgelse ei rokker den mindste Steen, end sige nogen Hjørnesteen, af Christi fastgrundede Kirke. Forsaavidt nemlig som Beviset, der laanes af det G. Ts. Spaadomme for at godtgjøre den christelige Religions Guddommelighed, er af tænkende Apologeter blevet befundet gyldigt, svækkes det aldeles ikke ved Tvivlene om denne Bogs Ælde. Hvis der i samme findes messianske Forventninger — hvilket Bertholdt selv ikke har nægtet — da ere disse lige mærkelige, hvad enten de ere nedskrevne et Par hundrede Aar tidligere eller sildigere, naar de kun ere skrevne mange Generationer før Christi Fødsel. Ja de vinde endog ved at adskilles fra hine, kun ved en poetisk Fiction som Spaadomme fremsatte, historiske Skildringer af verdslige, tildeels lidet vigtige, Begivenheder. Derfor kan den fordomsfrie Forsker ikke indrømme, at der var noget vundet for Christendommens Guddommelighed, om det ved et eller andet Kunstgreb lykkedes at vindicere disse nøiagtige Spaadommes danielske Herkomst. Daniel skulde derved i det høieste som Spaamand, visselig ikke som Prophet, stige i Anseelse. Thi

tte ærværdige Navn medfører ikke som hlint
mken om Færdighed i at forudsige til Punkt og
ik visse ligegyldige, tilfældige og meest paa
ængdens Nysgjerrighed beregnede Begivenheder,
lke meget vel forstaaes i det Øieblik, de høres
m Tilfældet er med de historiske Spaadomme i
niels Bog), da det derimod er charakteristisk
r en ægte Prophetie, at den først fuldkommen
staaes, i det den opfyldes (2 Pet. I, 20.). I
me Aand ere ogsaa, som Bertholdt har an-
rket, alle de øvrige sande Prophetier i det
T., almindelige Skildringer af Fremtidens
kaar, udkastede af en begeistret Seer, (ikke af
Alt beregnende og nøie betegnende Historie-
iver). Fatter man Begrebet anderledes, og
nker man sig, som de fleste ældre, for psycho-
gisk og archæologisk Indsigt lige blottede, Theo-
ier, en Prophet saa meget des fuldkomnere, jo
re han detaillerer Fremtidens Begivenheder:
see man vel til, at man ikke i sin Iver for at
are Skole-Orthodoxien forgriber sig paa det
lige, og nedsætter den største Prophet, som
genfinde fremtraadte, Mesteren, hvis Sko-
nge Døberen selv ikke troede sig værdig at
e. Hans Spaadomme maae vi dog vel agte
i de mærkeligste og betydningsfuldeste af alle;

men det gjøre de Theologer ikke, som anſee det for vigtigt at vindicere Daniel de hiſtoriſk-nøiagtige Spaadomme; thi de ræffe os derved en Maaleſtok for Spaadomsgaven, som, hvis den befindes at være den ſande, vil nedſætte Jeſu Spaadomme langt under Daniels. Har den Sidſte virkeligen beſkrevet det macedoniſke Monarchies Hiſtorie ſaa nøiagtigen, flere Aarhundreder førend den fremgik af Tidens dunkle Skjød, da overgik han langt Jeſus i at drage Sløret bort fra Fremtidens Begivenheder; thi man vil forgjæves i Jeſu Spaadomme ſøge noget Lignende i Henſeende til Udſtrækning, Omfang og nøiagtig Opfyldelſe i de ubetydeligſte Omſtændigheder. Forſaavidt Jeſu Forudſigelſer angaae hans Kirkes Skjæbne i fjerne Tider, ere de udtalte i almindelige Billeder (ſee Matth. 16, 18. 25, 13. Joh. 10, 16. 12, 23. 24. 32.). Kun de, ſom angaae nærforeſtaaende Begivenheder, ſaaſom hans egen Lidelſe og Død (Matthæi 16, 21. 20, 17—18. Mark. 10, 33—34. Luc. 18, 31—34. Joh. 16.), Judas's Forræderie (Joh. 6, 64. Matth. 20, 18. 22, 21—25. Marc. 10, 33. Joh. 13, 2—30.), Peders Fornægtelſe (Matth. 26, 34. Marc. 14, 27—31. Luc. 22, 31—34.), ere fremſatte i mere beſtemt

ktryk. Derimod er igjen hans Forudsigelse
n Jerusalems Forstyrrelse, i hvor levende end
t sørgelige Billede deraf svævede ham i Tan-
rne, mindre bestemt saavel i Henseende til
iden som Folket ved hvilket den skulde be-
rkes (see Matthæus 24. Marcus 13. Lucas
, 5—36.).

Saaledes maae endog christelig Pietet til-
ade, hvad upartisk Granskning beviser at
re Sandhed, ei at antage nøiagtigere eller
re detaillerede historiske Forudsigelser i det gamle
stament end der findes i det Nye. Alle de
ssianske Spaadomme i det gamle Testament,
ægteligen de eneste for Christendommen
gtige, holde sig til almindelige Skildringer af
erdens Frelser. Derom have da ogsaa længe
le smagfulde og lærde Exegeter været enige.
Apologeterne have fundet det tilstrækkeligt
Haandhævelse af Christendommens Ære at
dtgjøre, hvorlunde det hele Gamle Testament
saa at sige eet eneste stort Forbillede paa det,
m i det Nye Testament skulde opfyldes, og
vise, hvor nøie Jesu hele Levnet svarede til
Forventninger, som ved hans Fødsel vare
mindeligen udbredte om Messias. Dette nægter

end ikke den Mand, som har anstillet den allerstrængeste Kritik over det Gamle Testaments historiske Bøger, De Wette; tvertimod siger han: "Allerede længe før Christi Tid blev den Verden forberedet, i hvilken han skulde optræde; det hele Gamle Testament er een stor Spaadom, een stor Typus af det som skulde komme og er kommet. Hvo kan nægte, at det Gamle Testaments Seere længe forud have skuet Christi Komme i Aanden, og i prophetiske Anelser, klarere eller dunklere, forudfølt den nye Lære *)." — Hvad nu Daniels Spaadomme angaaer, da kan det vel ingenlunde nægtes, at Maaden, hvorpaa de af Jøderne forklaredes, især de om det fjerde Monarchies Undergang, stod i nøie Forbindelse med de ved Christi Fødsel netop saa levende Forventninger om Messias's nærforestaaende Ankomst **); men hvad heri er Betydningsfuldt, bliver ligefuldt tilbage, om man end med Bertholdt tillægger en anden Digter de under

*) S. Studien, herausgegeben von Daub und Creuzer. 2 B. 244.

**) Jevnf. P. E. Müllers Christl. Apologetik. S. 208. §. 122.

els Navn i Omløb komne Spaadomme. ebes troe vi da, (ihvorvel Kortheden af en rift har formeent os fuldstændigen at ud- alle hidhørende Ideer), at den christelige matik og Apologetik ikke har nogen Fare at gte af den nye og uden Tvivl rigtigere For- ing af Indskriften over Daniels Bog, at indeholder Danieliana d. e. Skrifter af m Daniel.

VII.

Om Fattigvæſenet.

Et Brev til Udgiveren

fra

B. F. Rønne,
Sognepræſt i Lyngby.

Det er Slutningen af Deres 7de Brev, Fattigvæſenet angaaende, ſom opfordrer mig til at gribe Pennen, og at meddele dem mine Tanker om denne vigtige Sag, i det Haab: at De deraf vil tage Anledning til at gjennemgaae den udførligere i et af Deres følgende Breve, ſtadfæſte hvad De finder rigtigt i mine Ytringer, og gjendrive mig, hvor jeg mueligen maatte have feilet *).

*) Udgiveren, ſom i dette Fag mangler al Erfaring, tør ingenlunde forſøge paa at opfylde dette For-

Da jeg selv tilforn har været meget ivrig for ttigvæsenets nye Indretninger, fordi jeg ventede g store Ting af den Industrie, som paa slig aade skulde fremmes overalt i Landet, fordi jeg abede at et modtvilligt Betlerie skulde ophøre, fordi jeg ikke forudsaae, hvad jeg dog burde seet, or tettelig Præsten ved dets Bestyrelse vilde afiges fra sine Pligter og compromitteres med sin enighed; saa kan jeg nu desto mere ufortænkt, Erfaringen bedre har underviist mig, yttre mine inker om hiin Indretnings Hensigtsmæssighed, ledes som den nu findes paa de fleste Steder; jeg tør saa meget friere begive mig til dette Arde, som Amtets Foresatte ville kunne bevidne, jeg endnu ikke er forsømmelig i Hensende til at erkomme de gjeldende Anordningers Bydende, dskjøndt jeg heel vel føler al den Uvillie, som jeg rved paadrager mig.

Naar jeg altsaa søger at bevise vort Fattigsens Uhensigtsmæssighed, saa tilstaaer jeg, at jeg selv har feilet — og skriver ikke, for at undylde egen Forsømmelighed; men for at meddele

langende. Derimod skulle andre vigtige Pastoralsager blive afhandlede i Fortsættelsen af mine Breve.

de Erfaringer, som have underviist mig og som jeg haaber maae tjene Andre til at erkjende Sandheden.

Havde vort Fattigvæsen, som vist nok var Kongens Hensigt, allevegne været forenet med Flid og Arbeide, eller vel rettere: havde det begyndt med at fremme Virksomhed, efter Religionens Bud; havde det altsaa begyndt med Industrie-Indretninger, istedet for at det begyndte med Forsørgelse, saa skulde maaskee Hensigten, at fremme Virksomhed, været opnaaet; men nu viser en høittalende Erfaring lige det Modsatte. Jo rigere Fattig-Kasse, des mindre Virksomhed; jo flere og større Almisser, des flere, som hengive sig til Ledighgang — og der hører, troer jeg, under de forhaanden værende Omstændigheder, mere, end menneskelig Kraft, til at modstaae dette Onde. Vi have ikke havt faa, men mange Exempler paa Almisselemmer, som have mødt for Commissionen, der har tilbudet dem et for deres Alder og Skrøbelighed passende Arbeide, hvilket de reent ud have afslaaet at modtage, ja! endog blot at prøve, fordi, som de sagde, at de ikke kunde taale at sidde, eller de ikke forstode at gjøre det ꝛc. Har man endelig tvungen dem dertil, ved at tilbageholde Almissen, have de viist sig saa trevne eller saa utroe, at man atter

jar maattet lade dem gaae; Andre have truet med at tage Livet af sig selv, og have virkelig, efter Alt, hvad man kunde opdage, hungret i nogen Tid, heller end de skulde besøge det uvante Arbeide; Andre have gjort sig syge, eller troet sig ved aabne Benskader elendigere, end man havde Grund, til at troe, de virkelig vare. Forældre have dovnet og ladet deres Børn hungre, indtil Commissionen enten gav dem Almisse, eller udsatte Børnene; en Fader har reent ud sagt, at han vel skulde lære Sognet, at føde hans Børn, hvorpaa han gik sin Vei og hans Spaadom opfyldtes. Mange flere have gjort som han, uden at sige det i Forveien. Blandt de mangfoldige Tilfælde, som kunde tjene til at oplyse det Anførte, nævner jeg, hvad der nyelig tildrog sig hos mig selv: En gammelagtig, dog stærk, Mand, som Ingen just vilde have ved det almindelige Markarbeide, fordi han seer slet, nød Almisse, især for Konens Skyld, som er meget skrøbelig; min Rygter blev syg — jeg forlangte derfor, at han for passende Dagløn blot skulde lægge Grønt for mit Qvæg, som stalbfores, gjøre reent i Stalden og daglig vande 9 Køer i Nærheden; han svarede nei — og fordrede trodsigen, at man skulde lægge hans Kone paa Sygestuen, da han vel skulde sørge for sig selv. —

Mange ſtærke Mænd og Qvinder, endog unge Mennesker føre et mageligt, dovent Liv og fortjene om Sommeren netop hvad de samme Dag kunne fortære; saasnart Sygdom eller Mangel paa Arbeide indtræffer, er det nødvendigt, at føde dem, dersom de ikke, ligefrem efter Ordene, skulle dø Hungersdød. Kort sagt: Erfaringen lærer, at man er doven og uvirksom, fordi man veed, at man i paakommende Trang skal fødes af det Offentlige, og at man ei kan hæve dette Onde. Vore Fattigvæsens-Indretninger blive saaledes Industriens Grav. Man vil maaskee spørge: hvorfor vi da ikke have indrettet Arbeidsstuer? og jeg kan svare: det er her i Menigheden ikke blevet forsømt; men deels gjøre de Fattiges adspredte Opholdssteder det vanskeligt, i et Arbeidshuus at beskjeftige Alle, (og at vaage over virkelig Huusflid er for en Commission endnu vanskeligere) deels er det næsten umueligt, at tilveiebringe saadanne Indretninger, som kunne beskjeftige Mængden af de Gamle, der enten slet ikke ere vante til nogen Huusflid, eller til saa forskjellige Arbeider, at Mængden af Stuer og Opsynsmænd maatte overgaae al Sognets Kræfter; deels har Commissionen ingen executiv Magt — og kan altsaa ei nøde sine Fattige til at arbeide, hvilket Erfaringen og har

ært os her — og endelig, hvad er en Commis-
ion i Almindelighed, især paa Landet? Er den
el, qva Commission betragtet, for det meste an-
et, end en Samling af Mænd, som overlade Ind-
etning, Bestyrelse og Udførelse til Een? helst til
en, som har Forsædet? Men — den som har dette,
r Præsten, og altsaa er han almindelig og den,
om har Arbeidet. Overalt er det hele Fattig-
Regnskab ham paalagt — en Forretning, der i
å 3 Maaneder aarlig borttager mig enhver Time,
om jeg paa nogen Maade kan have tilovers fra de
isdvendigste præstelige Forretninger — og dog ikke
jeldent paadrager mig Paamindelser, ja! endog
Trudsel om Mulkts Erlæggelse, fordi Regnskabet
i til rette, lovbefalet Tid (hvilket her er umueligt)
ndsendes. Den Mængde af de mindre Indtægts-
g Udgivts-Regnskaber, som jeg skal indhente fra
3 Districtsforstandere, af hvilke Nogle slet ikke ere
ante til Regnskabsførelse, som Alle have andre
Sysler, der ligge dem mere paa Hjertet, og som
vert 3die Aar omskiftes: De mangfoldige Forkla-
inger, med hvilke Regnskabet skal ledsages og de
Bilag, som maae erhverves, paaberaabes og ord-
es til Efterretning for en meget nøiagtig Revisor,
m selv igjen et underkastet Meddirecteurernes
evision, alt dette og meget mere, som er en Frugt

af ſtræng Control (dette Surrogat for Religioſitet og Samvittighed) gjør det i ſaa vidtløftige Sogne, ſom Lyngbye er, umueligt, at blive færdig med Regnſkabet til lovbefalet Tid og berøver Præſten Tiden, ſom han anderledes burde anvende, hvorfor jeg har følt, at jeg ikke frivilligen ſkulde forøge ſlige Forretninger ved en fortſat detailleret Beſtyrelſe af et Arbeidshuus, ſom desuden i Grunden gjorde liden Nytte. Jeg har agtet paa Apoſtlens Ord Act. 6, 2. "Det ſømmer ſig ikke, at vi ſkulle forlade Guds Ord, og have med Pengeſager at gjøre"; og har angret, at jeg nogenſinde har kunnet anſee denne Sag, ſom vigtig for Religionslæreren. Deſto værre, at ſelv vore gode Hensigter ofte henrive os til Vildfarelſer, fordi vi ikke overſkue Tingene i deres hele Omfang. Jeg indſaae den Tid ſlet ikke, i hvilken Vidtløftighed Fattigvæſenets Beſtyrelſe kunde indvikle Præſten; men tænkte mig allene det Gode, ſom jeg i min Overilelſe haabede ved ham udrettet.

Vilde maaſkee Nogen frembeles ſpørge, hvorfor man ikke anvender Lovenes Tvang imod de forſætlig Ørkesløſe, ſaa maatte jeg kuns ſvare: det er lettere ſagt, end gjort, og afdrager atter Præſten fra hans præſtelige Forretninger, paaſører ham betydelige Udgifter og ſætter ham i et forhold

Han er den, som skal skrive derom til ved-
mende Autoritet; gjør han det, saa stevnes
Dagen før Sagen foretages ved tvende Poli-
tjente, kan enten ikke, formedelst bestilte Em-
forretninger, møde, og da ansees Sagen un-
liden som forsømt af den ene Hovedpart, hvor-
ben ei rettelig kan oplyses; eller han møder,
aber maaskee til Exempel 30 à 40 Confirman-
gaae en lang Vei forgjæves, eller han gjør i
ringeste en kostbar Reise, kommer, medens en
en Sag allerede er foretaget, og staaer enten
Trappen blandt allehaande Folk, som ere ind-
nede for begangne Overtrædelser, eller gaaer
for Skrankerne, og sidder der, medens en
) eller Nogen saadan afhøres; dog, alt dette
hesat, han betragtes som den, der er Angiver,
rd imod de Fattige, som En der gjerne har
ger imod Andre og det helst imod de Elendige.
hvad kommer der, ja! hvad kan der endog de
e Gange komme ud af Sagen, til Fordeel for
gnet eller dets Fattig-Kasse? Her ligger f. Ex.
nu et Fruentimmer som forrige Efteraar fødte
ægte Barn, hun har betlet hele Vinteren, hun
er endnu uden Ophør, og virker ikke det aller-
jeste til Samfundets Bedste, jeg formaaer ikke
ang at overtale hende til at feie det Værelse,

hvori hun ligger med sit ulykkelige Barn; dersom jeg nu sætter mig ud over alle hiine Uleiligheder og spilder et Par Dage paa at være hendes Denunciant og Actor; hvad skeer da? ja! hvad kan da skee? hun arresteres og hensættes maaskee nogle Uger paa Vand og Brød, naar jeg NB. kan føre mine Vidner; men jeg faaer og strax naar hun hæftes, hendes spæde Barn til Pleie og Forsørgelse, jeg veed Ingen, som kan og vil modtage det, jeg er i den største Forlægenhed, endelig opdager jeg maaskee en Kone, som for en overdreven Betaling modtager Barnet; men passer det ikke bedre, end dets slette Moder, og jeg har, uden at udrette det Mindste, paalagt Sognets Fattig-Kasse en Byrde af 3, 4 à 5 Rbdr. ugentlig; godt og vel, om Moderen ikke løber, naar hendes Straffetid er omme, ud i Landet og atter lader sig besvangre. Hvor er hun? det vides ikke; og Sognet betaler da aarligt istedet for ugentligt! Kommer hun og igjen, saa leer hun ad den Straf, som dog ikke var saa meget haard, og tænker: han bliver nok kjed af at gjentage dette Arbeide.

At Betleriet ikke er ophævet, som dog upaatvivleligen var Regjeringens Hensigt, da Forordningen gaves; det er mere end vitterligt nok. I Førstningen, da Alle vare ivrige for en Sag, saa

lmindeligen ansaaes for saare ypperlig, indskræn-
edes Betleriet meget; men nu tiltager det igjen
ned en udmærket Vælde, og altsaa betaler ethvert
Sogn, i Penge og Fødevare, nogle hundrede eller
usinde Rigsbankdaler aarligen til sine Fattige, for
at give maaskee ligesaa meget til de omløbende
nodtvillige Betlere. Vel er disses Tal ikke fuldt
aa stort som forhen; men, det vil vist ikke vare
ænge, førend vi see lige saa talrige Flokke. Hvo
kal forhindre dette Onde? Politiet har saa mange
andre Forretninger, at det endog, efter paalideligt
Rygte har erhvervet sig Fritagelse, for at paagribe
Betlere, og af Commissionen, af Præsten især,
som ellers ansees skikket til Alt, kan det vel ei be-
gjæres, at han skal paagribe Betlere?

Just fordi Betleriet atter har begyndt at tage
Overhaand, er Mængden saa meget mere uvillig
imod vore Fattigvæsens Indretninger, som alle-
rede tabte en Deel af den Velvillie, der i Begyn-
delsen viiste sig, da de stigende Udgivter gjorde det
nødvendigt, efter Forordningens Bydende at ligne
disse paa Sognets Beboere, altsaa at forvandle
de milde Bidrag til en Skat, og lade dem ved
Execution inddrive hos de Uvillige. Skjøndt jeg
er langt fra at nægte den forekommende Godhed
og Beredvillighed, med hvilken der endnu stundum

gives af Nogle, dog helst til Saadanne, som ei ere Almisselemmer, saa kan jeg alligevel ikke skjule hos mig selv, at der endnu meget sjeldnere, end forhen, ydes frivillige Gaver til de Fattige, og en høitlydende Stemme overbeviser mig om, at saare Mange arbeide imod Commissionen og lægge alle muelige Hindringer i Vejen for dens, i sig selv mosommelige, Bestræbelser. — Jeg frygter derfor ogsaa, med hiin Skribent, for, at vort Fattigvæsen, med Hensyn paa de Givende, letelig kan blive den christelige Kjerligheds Grav, og stort bedre skal det neppe blive i Hensende til de Modtagende, endog der, hvor Kosten nydes in natura; thi denne betragtes ikke af de Fattige som Gave; men fordres og modtages som Rettighed, hvad den jo og paa en Maade nødvendigen maae ansees for, efterat det er Yderne paalagt, at yde den. Gavmildhed regnes saaledes ikke længere til de ufuldkomne; men til de fuldkomne Pligter, og kan altsaa Intet have at gjøre med christelig Kjerlighed eller Gjenkjerlighed. — De har sagt et vigtigt, sandt Ord, hvor de har erindret, at Kjerlighedens riige Vælb, naar det stoppes, ei kan erstattes, var det endog ved den anseeligste Fattigskat. Erfaringen taler atter her for mig. Skjøndt her udskrives fra ½ Skp. til 6 Tdr. Byg, og sti

26 indtil 800 à 900 Kostdage aarlig Bidrag af Indvaanerne, i Forhold til deres formeentlige Kaar; saa er Fattig-Kassen dog stedse i største Forlægenhed for at dække sine Udgivter, og maae gjøre Extra-Paalæg, imod hvilke der opponeres og gjøres Indvendinger af Høie og Lave. Saaledes forholder det sig, endskjøndt man bestræber sig for den sparsommeligste og redeligste Bestyrelse, hvilken og af Revisorerne erkjendes og roses. — Hvad vilde ikke skee, om man ei arbeidede imod det indbrydende Onde; dog, vore Kræfter ere altfor svage, og vi see allerede, at man givter sig, som i Engelland, paa Fattigkassens Regning. Selv i disse Dage have tvende Enkemænd, som siden deres Koners Død lode Fattigvæsenet sørge for 6 Børn, begjert at ægtevies, den Ene endog med en Enke, som selv har 3 Børn, der hver Dag ventedes anmeldte til Forsørgelse; dog, om dette ikke var Tilfældet, saa ere der desuden Aarsager nok, som fordre forøgede Udgivter og omsider ville gjøre endog den riigest flydende Kilde utilstrækkelig: jeg har allerede anmærket at unaturlige Forældre lade deres Børn hungre, indtil Commissionen antager sig dem, at Andre reent ud løbe bort og lade deres Børn efter sig, at Nogle fortære al deres Fortjeneste ved Ugens eller Dagens Ende, og maae

derfor understøttes om Vinteren og i Sygdoms Dage, at Andre berige os med en Flok uægte Børn, for hvilke de ingen Omhu drage, og hertil bør jeg endnu føie dette: at Fattig-Kassen skal betale Kuur og Pleie for de Tjenestefolk, hvis Husbonder ei have Hjerte til at gjøre det, (Lyngbye Sogn havde tvende saadanne i Aaret 1814, som kostede Fattig-Kassen omtrent 300 Rbdlr.) og endelig at de Mange, som arresteres for Tyverie, ikke sjeldent efterlade en Flok Børn hjemme, som den samme fattige Fattig-Kasse strax maae antage sig. Mærkværdigt nok, at den flittige, ædruelige og redelige Mand saaledes, ikke af Barmhjertighed, men efter Ligning, kommer til at bære Forbryderens Byrde, endog, efter Mængdens Begreb, en langt tungere Byrde, end Lovenes frækkeste Overtræder, som dog ikke undgaaer Retfærdighedens Arm. Det er aldeles ikke nogen Sjeldenhed og kan ikke være det, at en flittig, tarvelig og retskaffen Mand, som har et Par 100 Rbdlrs. Indtægt maae svare Bidrag til Fattig-Kassen, medens den, som har fortæret 3 eller flere Gange saa meget, lader sig eller Sine føde af denne Kasse. Tilforladelig, det er tungt, at forfatte slig Ligning. — En landsfaderlig Regjering vil ikkun ønske at under-

rettes herom, for at gjøre en god og hensigtsmæssig Forandring.

Nogle ville svare, at det ikke er saa overalt i Landet; men kuns i de meest fordærvede Egne, nærmest Hovedstaden. — Imod denne Anmærknings Rigtighed har jeg Intet at indvende; det er sandt, Fordærvelsen er størst i Nærheden af Hovedstaden; men, skal der da ikke arbeides imod det locale Onde? eller vil et saadant Onde ikke, ligesom en Smitsot, udbrede sig til andre, endog de fjerneste Egne? eller klages der ikke allerede med Rette, her og der paa forskjellige Steder i Landet, at det Onde allerede har naaet langt uden for vor Egn?

Men dersom da Ladhed og slet Huusholdning tage Overhaand, dersom Fattigvæsenets Fordringer ideligen stige høiere og høiere, medens Kjerlighed og Gjenkjerlighed og enhver god Følelse udslettes, dersom Religionslæreren hendrages til idel verdslige Sysler, og desuden taber den Indflydelse han, som Lærer, burde have; saa seer jo Folket sin Undergang imøde, saa tilintetgjøres jo baade dets timelige og aandelige Lykfalighed! Hvo kan øine sligt og tie?

Men, vil man maaskee spørge: om der intet Fattigvæsen skal være? eller hvad der er at sætte

istedet for det nuværende? — Jeg tør vist med Føie svare, at et saadant Fattigvæsen, som det vi have, ikke er nødvendigt; jeg mener, at der behøves intet Fattigvæsen, hvis absolute Pligt det er, at forsørge alle Fattige med alt det Fornødne; ei heller at Bidragene, til de Trængendes Understøttelse, behøve at lignes som Skat, og inddrives ved Tvang; og allermindst kan jeg indrømme, at Præsten skal ligne Bidragene, føre Regnskabet og sørge for Restancernes Inddrivelse.

Men, skal da eet eneste fattigt Menneske dø af Sult, eller lide virkelig Nød? Tilforladelig, skjøt kunde jeg aldrig ønske; men Erfaring har slet ikke viist os, at Nogen, som vilde bede om Hjelp, døde af Hunger, førend Commissionerne bleve indrettede; ei heller troer jeg, at Mange den Tid lede egentlig Nød, og i Henseende til Nogle, kan intet Fattigvæsen forebygge dette; endog de beskedneste og agtværdigste Fattige lide Nød, fordi de ikke ville falde det Offentlige til Byrde, og erfare nu mindre veldædig Hjelp end forhen, deels fordi Bidragene til det indrettede Fattigvæsen gjøre det vanskeligt for Nogle at give mere, end hvad de ere nødte til at give, deels fordi Andre betragte enhver Gave til Fat-

ige, som en tvungen Sag, og derfor ere mindre villige til at give.

Men, skal da et modtvilligt og tildeels væmmeligt, skadeligt Betlerie taales, eller endog tilades? — Dette kunde jeg ligesaa lidet ønske, og skal derfor i det Efterfølgende anprise nogle Midler imod samme. Imidlertid maae jeg forud anmærke, hvad der allerede er erindret, at vore nuværende Indretninger ikke have befriet os for Betlere; endog Krøblinge og saadanne som have et høist væmmeligt Udseende, gaae, selv paa offentlige Spadseregange, saasom i Sorgenfrikov og ved Kilden i Dyrehaugen, til Skue for Enhver, og trygle upaatalt om Almisser *).

Hvad der da er at gjøre? Jeg troer, at der først og fornemmelig maatte gribes de kraftigste Midler for at indprente Folket Høiagtelse for Religionen og dens hellige Bud, paa det at den tabte Sædelighed igjen kunde vende tilbage. Tilstoppes Armodens Hovedkilde, saa vil den ikke længere overfvømme os, som den nu gjør. — Fremdeles mener jeg, at ethvert Sogn maatte

*) Ligedan paa alle kjøbenhavnske Spadseregange, ja endog i Frederiksberg-Hauge.

Udgiveren.

have sine, til de locale Omstændigheder bedst svarende, Indretninger, for at beskjeftige de Fattige. At slige Indretninger, hvor det gjordes fornødent, anlagdes og vedligeholdtes af Menighederne, efter Ligning, kunde maaskee anseés for rigtigt; thi deres nærmeste Formaal var ikke Barmhjertigheds Øvelse, men Samfundets Oeconomie og Sikkerhed. At saadanne Foranstaltninger, saavidt de ikke ved almindelig Huusflid kunne fremmes, helst maatte overtages af private Entrepreneurer, og ikke af det Offentlige, f. Ex. ved Commissioner o. d. l., det er saa iøinefaldende, at det neppe behøves at erindres. — Man maatte sogne- eller rettere byeviis accordere med en nævenyttig Mand, som tillige kunde underviise Drengene i Haandgjerning, om at paatage sig Sognets eller Byens Fattig-Arbeids-Skole for egen Regning; dog at Sognet bidrog til at lønne ham for Underviisningen, som gaves Ældre og Yngre. — Til saadan en Skole skulde da alle omgaaende Betlere, ved Sognefogdens eller Oldermandens Foranstaltning, henføres, med mindre Nogen af Sognets Beboere vilde tage en saadan Betler i Tjeneste. — Kuns for saavidt den Fattige ei ved sit Arbeide var istand til at fortjene Brødet, blev han Formaalet for Sognets

)dædighed, saavidt han tilhørte samme. Var fremmed, da maatte han paa sit Sogns oftning hjemføres, og der beskjeftiges; vedblev modtvilligen at betle, maatte han hensættes Tvangsarbeide. Præstens og hans Medhiel:s Sag maatte det være, at opmuntre til ddædighed og at uddele Gaverne, efter Samigbed, som de for Guds Domstol vilde fore. Men, sætter man, at slige Virksomheds:retninger, som vist nok mange Steder vilde e deres Vanskeligheder, ei allevegne paa Lankunde indføres, saa troer jeg, at et Betlerie, r af Sognets egne Fattige, var et mindre de, end tvungne Barmhjertigheds-Øvelser og ntlig Sikkerhed, for at fødes af Andre, naar n havde ødelagt sin Fortjeneste. — Arbeidse, stærke Betlere, som ei have en talrig Børflok at ernære, maatte i al Fald upaatvivleli: straffes, som de der udrakte Haanden efter mmed Gods.

Dog, der findes og gamle, skrøbelige, senliggende Fattige, som ikke engang kunne ae omkring for at betle, og smaae Børn, som ten ikke kunne gaae, ei heller nogensinde burde ve slig Tillabelse; thi den, i hvis Haand Bet-

telstaven tidligen bliver varm, kaster den neppe nogensinde fra sig. — Hvad skulde der nu gjøres med Saadanne? Er ikke her et offentlig Fattigvæsen, endog en Commission, der skal forsørge dem, uomgjængelig nødvendig? Det troer jeg ikke. Jeg har været Præst over 8 Aar førend Fattigvæsenet organiseredes, og har aldrig seet den gamle, skrøbelige, sengeliggende Fattige eller det fader- og moderløse Barn reent forladte. I maadelige Omstændigheder har jeg vel seet dem; men det seer jeg endnu dagligen, og det vil ingen Commission kunne forebygge. Jeg seer dem endog nu oftere end forhen, nær ved den yderste Grad af Elendighed; thi forhen troede Faderen, Moderen, Sønnen, Datteren, ja endog de fjernere Beslægtede eller Bekjendere sig forpligtede til at hjelpe og gaae dem tilhaande, eller antage dem i deres Huse; nu derimod, efterat man har begyndt at jorde baade den christelige og den naturlige Kjerlighed, er det slet ingen Sjeldenhed at en velstaaende Gaardmand lader sin gamle Søster lide Nød, indtil Fattig-Kassen forsørger hende, at den friske Søn lader sin skrøbelige, syge Moder ligge uden Pleie indtil Commissionen faaer gjort Anstalter, at selv Fader og Moder slaaer Haanden af deres egne Børn og lade

dem hungre, indtil det Offentlige tinger dem i Kost o. s. v.

Ligesaavel som de Nødlidende forhen have fundet Barmhjertighed hos Slægtninge og Venner, vilde dette vel og skee i Fremtiden, naar der Ingen var, som, ex officio, skulde sørge for dem. I dette Tilfælde derimod, tænker Mængden: det behøves ei; lad Commissionen kuns forsørge dem. — Iøvrigt var det vist ønskeligt, om der overalt for gamle og skrøbelige Fattige havdes Hospitaler, i hvilke de kunde modtages for at nyde fri Huus og Varme m. v.; kuns mener jeg, at alle slige Indretninger maatte være Frugter af den frivillige Barmhjertigheds velsignede Træe.

Man spørger: hvorfra de Indtægter skulde komme, som behøves til den virkelig Trængendes Understøttelse? og jeg svarer: fra Menighedernes Godhædighed. Ved den offentlige Gudstjeneste, ved Bryllupер og andre deslige Forsamlinger, saavelsom i Fattigbøsser, hensatte paa Landeveie, i Gjestgiverhuse og paa deslige Steder, skulde der, som hidtil, indsamles hvad Enhver af et godt Hjerte vilde give; maaskee og ethvert mindeligt Forlig imellem stridende Parter kunde indbringe Noget til den Fattiges Huusvalelse; men

iſær maatte det være Religionslærerens og ha
Medhjelperes Sag, ved alle paſſende Leilighed
at opmuntre til Godhædigheds Øvelſe, til at gi
Penge-Gaver, hvor diſſe behøvedes, til at lædſl
mætte og hjelpe den Skrøbelige og Syge, til
antage det forladte Barn til Opdragelſe o. ſ.
At der tilforladelig ikke ſkulde arbeides forgjev
det kan jeg, underviiſt af den glædeligſte Er
ring, bevidne. Religionen beviſer ogſaa i de
Stykke ſin guddommelige Vælde over det m
neſkelige Hjerte.

Men, ſaaledes kom den Veltænkende til
underholde de Fattige, medens den gjerrige Gn
og den vellyſtige Ødeland bidroge Lidet el
Intet! Ja, vel! men dette ſkeer ogſaa nu,
kan ikke undgaaes; thi hvo er iſtand til rigtig
at taxere Andres Formue, naar de ſelv ſtræbe
ſkjule den? og hvor Intet er, der har ſelv K
ſeren tabt ſin Ret. Nu tvinge vi den Gode
at underholde de Fattige, endog dem ſom
modtvilligen ſtyrte ſig i Armod, og Handling
taber ſit Værd. I det foreſlagne Tilfælde v
imod, ſkulde den Gode handle frivilligt og
en ædel Daad, ſom han ſlet ikke forlangte
beete med Guldets eller Vellyſtens Slaver,
ſkulde ikke beklage ſig over Godhædighedens Byr

men føle Barmhjertighedens salige Løn i sit Inderste, og fryde sig ved Udsigten til den Dag, paa hvilken det skal hedde: Kommer hid min Faders Velsignede! og arver det Rige, som Eder var beredt før Verdens Grundvolde bleve lagte ꝛc. Den der, for Guds Skyld, af et godt Hjerte, bortskjenker en Deel af sit timelige Gods eller yder nogensomhelst Kjerligheds Ovelse, er ikke at beklage; men at lykønske; thi det er saligere at give, end at tage.

At den civile Øvrighed tilligs maatte række en virksom Haand, for at hjemsøge Ledliggjængeren, Drankeren, den Utugtige, de slettænkende Forældre, som slaae Haanden af deres umyndige Børn o. sl. d. l., det er unægteligt; thi saalænge den Slettænkende, efter Behag, kunde forøge Antallet paa de Fattige, vilde det vist ikke være vanskeligt, at tilveiebringe alle de milde Gaver der behøvedes.

Det Spørgsmaal: "hvorledes de foreslagne Arbeids-Indretninger og Hospitaler skulde bestyres?" bør jeg her endnu besvare: Efter min uforgribelige Mening maatte et Par af Sognets agtværdigste Beboere tilsee, at disse Indretninger havde deres lovlige Indtægter og holdtes i Orden.

Da Regnskabet ikkuns blev høist ubetydeligt, kunde det føres af nærmeste Skolelærer (som uden for sine bestemte Underviisningstimer ei har mange Embedsforretninger, og endnu kunde, uden Skade, have færre); det kunde aarlig revideres af Præsten og hans Medhjelpere, og decideres af Amtets Foresatte. Hvad de frivillige Gaver angik, da anseer jeg næsten alt Regnskab for overflødigt. Skulde jeg kunne tænke mig et saadant Uhyre i den Stand, som dagligen omgaaes med Religionen og dens Forkyndelse, der vilde forvanske de Fattiges Smuler, da kan intet Regnskab og ingen menneskelig Control afholde ham derfra, allermindst paa Landet, hvor Mængden ei skriver eller læser Skrift med Færdighed, og derfor enten lader enhver Anden skrive sine Qvitteringer, eller dog underskriver, hvad den aldrig har læst. — Men, Gud være takket, at jeg ikke kjender Nogen i geistlig Stand, om hvem jeg torde troe sligt. Skulde og et Regnskab, for at holde Tingen i ordentlig Gang, være nødvendigt, saa troer jeg dog, at de mangfoldige Bilag og Oplysninger, som have Lidet eller Intet at betyde, maatte udeblive. En kort Efterretning om de modtagne Gaver og disses Anvendelse maatte være tilstrækkelig. — Et saa-

dant Regnskab maatte da Præsten og hans Medhjelpere aarlig indsamle til Amtets Øvrighed, der reviderede og decliderede det, uden at opholde sig ved Smaating. Regnskabet skulde da ikke vortage mange Timer.

Skulde jeg nu og formenes at have feilet i mine ovenanførte Betænkninger om Fattigindretningernes Forandring, og man vilde finde det ligtigere, at beholde Tingen, som den er; saa vilde jeg dog inderligen ønske, at Præsten maatte fritages for de fleste af de Forretninger, som ham i denne Anledning ere paalagte. At han bør, og at Ingen bedre end han kan være den Fattiges Tolk, det er unægteligt. Religionens Lærere i de christelige Menigheder have og, som Deres Høiærværdighed erindrer, altid havt dette hæderlige Hverv, og have i Almindelighed forestaaet det saaledes, at Standen aldrig har tabt den offentlige Tillid; men ligesaa vist er det og paa den anden Side, at Intet kan være mere fremmed fra Præstens nærmeste Bestemmelse, end at udskrive Skat, hentære en betydelig Deel af sin Tid paa Regnskabers Førelse, Notaters Besvarelse, Skats Indbrivelse, Sags Anlæggelse og Forfølgelse imod en Deel af hans Menighed o. s. v. Det er ikke saa meget Manden som

Embedet der liber derunder, og det Hierarchie, som Mange saa ofte føre i Munden, synes herved just at kunne fremlokkes, eller om den geistlige Mand er christelig nok sindet, for at afskye det, saa vil dog Standen vanskeligt undgaae Skinnet.

Men, hvad Deel skulde da Præsten have i Commissionen? Jeg troer, ingen anden end denne: at han burde fordre den fornødne Hielp til de sande Trængende; hvorledes denne skulde lignes, og indbrives, saavelsom Regnskabets Førelse, maatte han overlade til Commissionens øvrige Medlemmer, og lade sig saadant være aldeles uvedkommende. Skulle hans Lærdomme, Trøst og Paamindelser finde Indgang paa de fleste Hjerter, saa bør han ikke af Mængden ansees for Skattecommissair, eller den, der er haardhjertet og lysten efter at føre Sager; og skal han passe sit vigtige Embede og endda gaae frem i Videnskabelighed, saa bør han ikke anvende en stor Deel af sin Tid paa at tælle og regne; dog jeg bør ikke vidtløftigen gjentage, hvad jeg ovenfor og ved flere Leiligheder offentligen har yttret.

Derimod bør jeg møde en Indvending, som jeg ofte har hørt: "Regjeringen har ingen anden

end Præsten, som den med Tillid tør eller kan betroe Fattigvæsenets Bestyrelse paa Landet. — Han er endnu i Almindelighed en af de Embedsmænd, som man skjenker megen Tillid, og er i de fleste Landsbye-Sogne den eneste der kan præsidere i en Commission og føre et saadant Regnskab."

Hvad nu den første Deel af denne Indvendding angaaer, da kan det jo ikke andet end glæde mig, at Regjeringen skjenker Præsten megen Tillid; men jeg bør ikke lade mig bestikke af denne Lykke, og ei heller troe, at der jo ville findes Mange, uden for den geistlige Stand, som fortjene og nyde samme Tillid; saa at dette endnu ei gjør det nødvendigt, at Præsten skal præsidere i Fattig-Commissionen o. s. v. Med den anden Deel af Indvendingen synes det at have større Vanskelighed; dog ikke saa stor, at den jo lader sig hæve; thi deels gives der mange Sogne, som staae under Proprietairer, hvilke vel endog bedre og lettere end Præsten kunne forrette de Partes som Denne nu har; deels findes der i adskillige Sogne dannede Mænd, som drive Bøndergaarde og meget vel kunne betræde Præstens Plads i hine Commissioner; men om dette ikke var, eller, naar dette ikke er Tilfældet,

da kunde jo en Mand for tilbørlig Løn beskikkes til sligt Arbeide.

Er Fattigvæsenets nuværende Indretning saadan, at den virkelig hører til Statens Tarv, og bør vedligeholdes, saa kan der jo Intet indvendes imod at Staten lønner de nødvendige Embedsmænd. Hvad der er virkelig nyttigt bør aldrig, for Bekostningens Skyld, tilsidesættes; thi denne kommer da tilbage med Renter. Ikke heller blev Bekostningen saa overordentlig; thi kan een Præst nu, uden al Godtgjørelse, foruden sine mange geistlige og langt flere civile Embedsforretninger bestyre 1, 2 à 3 Sognes Fattigvæsen, saa maatte en Mand, som havde ingen anden Embedsforretning og som tilbørligen lønnedes derfor, vel kunde bestyre det tidobbelte Antal; det er: 10 af de større eller 30 af de mindre Sognes. Dette strider ikke imod min foregaaende Yttring: "at jeg blot paa Regnskabet ved Nyeaarstider anvender 2 à 3 Maaneders Fritimer;" thi som Præst har jeg i samme Tid 12 til 16 Helligedage, for hvis Skyld jeg anvender 24 à 32 Søgnedage paa at concipere og lære mine Prædikener, hvortil endnu kommer Ligprædikener, Brudevielser, Barnedaab, Sygebesøg o. d. l.; endvidere har jeg Confirmandere tvende

e Dage ugentlig, gjør 8 à 12 halve Dage. par Gange sidder jeg i Skole-Commissionen, hver Gang borttager en heel Dag. Ved aarstider fordres og meddeles en stor Deel eller mindre vidtløftige Atteſter, føres paa edsvegne ofte en ikke ubetydelig Correſpon- e, ogsaa ønsker Menigheden at Præſten, især Aarets Verel, skal beſøge den; dog, jeg vil fuldføre Regiſteret. Hvo der kjender lidt til sbyepræſten, veed ret vel, at han ei har ge Fritimer og allermindſt paa den Aarets

Men følgelig maatte en Mand, ſom var et fra andre Embedspligter, viſt kunne paa- ſig 10 større indtil 30 mindre Sognes Fat- ſens Beſtyrelſe. I de fuldkommen ſimple sbyeſogne, hvor Religioſitet og Sædelighed lidt meget mindre end i denne Egn, og Armoden derfor er langt ſjeldnere, var det ndog mueligt, at et heelt Amt havde nok i ſaadan Mand, ſom end ikke behøvede at i alle Commiſſions-Samlingerne, fordi havde ikkuns faa og let overſeelige Forret- er at afhandle; hvilke en fornuftig Bonde- d uden Vanſkelighed kunde afgjøre og iværk-

At jeg ikke har udtømmet den hele vig
Materie, det føler jeg fuldkomment; men S
var ei heller min Henſigt; meget mere ønſ
jeg Saadant af D. H., og nedlægger al
Pennen, efterat jeg har bevidnet Dem den
mærkede Høiagtelſe, hvormed jeg har den Æ
nævne mig Deres o. ſ. v.

VIII.

ænkninger om de Egenskaber der agtes ære væsentlige ved en god christologisk Lærebog for Almuen.

Af

N. Blicher,

Sognepræst i Randlev.

kan vel sættes forud som en upaatvivlelig hed, at Almuen maae have en offentligen riseret Christendomslære, og at denne — nformighedens Skyld — maae være almin= n indført, og læres af alle dem, der høre til rskende Religions = Partie i Staten. Al= Tarv fordrer, at den maae have Ord — gte Ord at binde og hefte Begreberne ved; nsformigheden, som en ganske nødvendig

Egenskab, kræver, at den maae være af Regjeringen authoriseret. Enhver indseer letteligen, at sligt et Værk er af den yderste Vigtighed. Og at det maae være overmaade vanskeligt, heri at frembringe et Mesterstykke, det lader sig allerede slutte deraf: at — hvor mange Forsøg der end haves af lærde og berømte Theologer; saa har dog Ingen endnu frembragt en evangelisk Børnelære for Almuen, som har fyldestgjort alle evangeliske Religionslærere. En Hovedaarsag ligger maaskee deri: at man enten ikke nøie har udtænkt sig, eller ikke nøie fulgt de bestemte Grundregler, hvorefter en Christendomslære for Almuen bør udarbeides*). Undertegnede har i en lang Række af Aar grundet

*) Vor store klassiske Skribent Dr. Theol. og Ridder Chr. Bastholm har i en Forerindring paa 18 Sider fremsat de Regler, hvorefter han udarbeidede sin 1785 udgivne Religionsbog. H. H. har her særdeles godt udviklet 4 Hovedregler. Kun synes mig, at han ikke overalt har fulgt disse Regler f. Ex. i Henseende til Treenigheds-Læren, Menneskets Skabelse og endeel mindre fattelige Udtryk; men især i Henseende til den — med saa megen Ret fordrede — Korthed. Værket udgjør 4 Ark og derover. Det var dog nok bestemt til Lærebog.

paa, at danne ſig de rigtige Grundregler, og vover nu her at fremlægge Udſlaget af hans Granſkninger, før at underkaſte det ſagkyndige Chriſtologers Bedømmelſe.

1) Den første Grundregel, der foreſkriver den første væſentlige Egenſkab ved en fuldkommen god Lærebog for Almuen er: at den maae indeholde det Vigtigſte af reen og ægte Chriſtuslære. Det Vigtigſte: den maae ikke uden Nødvendighed — og da med ſærdeles velvalgte Ord — have Religions Hemmeligheder. At diſſe udgives for Troes Grundlærdomme af første Vigtighed (Articuli fidei fundamentales primarii) det maa man overſee. De kunne være ſande og meget vigtige. De kunne fremſættes ſaaledes i Læſebøger i Syſtemer og i mundtligt Foredrag; men for eenfoldige og ſløve Almue-Børn ere de ſlet ikke tjenlig Sjæleføde. Den gode Lærebog maa ikke ſmage for ſtærkt af Syſtemet. Dette er kun for Læreren — hiint kun for unge Almuebørn. Heller ikke maae den ſmage ſtærkt af Kirketroe — ikke være noget egentligt Schibboleth, en Ting, der forudſætter Splidagtighed; thi dette ſtrider aabenbart imod Jeſu Lære, hans Læremaade, og den i hans Lære herſkende Aand. Ukjærlige Sideblik tjene kun til, at fjerne for beſtandig fra hinan-

den de forskjællige christelige Secter, som jo dog skulle stræbe at nærme sig til Eenhed i Troe og Troesbekjendelse — arbeide paa, at vedligeholde "Troens Enighed i Fredens Baand." — — "Men leder ikke dette til indifferentistisk Syncretisme"? Ingenlunde; Man betragte det kun ikke fra en skjæv Side. Indifferentisme er altid lastværdig. Hvorvidt Syncretisme maatte være ønskelig, eller sandsynligen muelig, efter de Forsøg, som hidtil forgjæves ere blevne anstillede? det vilde blive Gjenstand for en heel Undersøgelse. Her kun saa meget: Man blive først ved Herrens Ord, og lade sig lede af Herrens Aand. Forfatteren bekjender sig at være en inderlig overbeviist evangelisk Christen, der hverken i Theologia polemica eller symbolica er ganske fremmed; men han troer vist og fast, at hverken Polemik eller Symbolik maa her have nogen Stemme. Guds Ord skal ikke rette sig eller forklares efter Symbolet; men dette efter hiint. De første Reformatorer udrettede saare meget. De kunde ikke udrette Alt. Udtrædelsen fra Catholicismen, og de sammenkjædede Omstændigheder, hvori de fandt sig indviklede, gjorde paa den Tid Symboler fornødne; men de havde vist ikke til Hensigt, at binde den frie Undersøgelses-Aand, som de selv havde sat i Gang, og foreskrive

alle tilkommende Tiders Christne Troes Love. Men, da en evangelisk Almue-Lærebog ikke skal indeholde Alt, hvad vigtigt Christus har lært, da meget deraf var temporairt, eller localt, eller vigtigt kun for lærde Theologer; saa følger den

2) anden Grundregel: at den omhandlede Lærebog maae have kjærnefuld Kortheb. Den maae være a) indholdsrig og b) kort. a) Indholdsrig "at den indeholder de vigtigste Grundsandheder, Fordringer og Naadeløvter, som ligge klart i Jesu og hans Apostlers Ord. Rigtigt nok udfordres her et skarpt, exegetisk, kritisk Syn til, at udhæve disse væsentlige Lærdomme, Fordringer og Naadeløvter; og al anvendt Flid uagtet, vil det blive høist vanskeligt, at levere noget Fuldkomment. De Lærdomme som af en Theolog antages for fundamentale af første Vigtigheb, ansees maaskee af Andre som fundamentale af mindre Vigtigheb, eller vel endog som slet ikke fundamentale. Reglen vilde da nok blive: "I Lærebogen heller for lidet, end for meget." b) Kort. Ganske meget er det, der taler for, at en Udenadslære i Religionen for Almue-Børn maae være kort. Verdens allerfuldkomneste Lærer — han den store Menneskekjender, Almue- og Børneven — anbefaler korte Bønner. Korte Taler, korte Sætnin-

ger, korte Tankesprog udmærkede hans Læremaade. Og dette maae, synes mig, endog i Henseende til den her omhandlede Lærebog tjene til Vink for os. Ikke heller kan man, som det synes, kalde den Betragtning ubetydelig: at Christendomslæren, der er saa glædelig og behagelig i sit Indhold, maae ikke ved ufornøden Vidtløftighed gjøres til et fortrædeligt Aag, et besværligt Arbeid, der uformærkt indgyder Modbydelighed; men dens Hovedindhold fremsættes saa, at den bliver let og behagelig at lære udenad. Der maae jo og nødvendigviis tages Hensyn til den store Mængde af Almuens Børn med de sløve, tankeløse, kun saare libet udviklede Sjeleevner. Uden Møie og ofte stor Uvillie kunne kun Faa ret fatte og lære og beholde megen Udenadslæren. Jo mere der læres udenad, desto mindre beholdes, og jo mindre der saaledes læres, desto bedre beholdes det. Sammenhæng og Kjædeorden tabes desto vissere, jo længere Opramsningen var. Det Ene vil løbe ind i det Andet, og ligne et labyrinthisk Virvar. En ganske anden Ting blev en evangelisk christelig Læsebog *). Efter sin

*) Af gode Læsebøger haves dog nogen Forraad. For Kjøbstædskoler kan Skrivtet: Religion efter Fornuft og Bibel, af Dr. G. F. Seiler, over-

eſtemmelſe maatte denne have en paſſende Udfør-
hed, og, ſom Holms, være brugbar, ei allene
Skolelæsning, men endog til hunslig Andagts
velſe. I ſaadan Læſebog kunde Noget udmærkes
d ſtørre Stiil til Ubenadslære for gode Hoveder.
vo der nu efter denne Regel vil forfatte en god
eſebog, maae vogte ſig for ſig ſelv, og ingen-
nde ſkrive fort efter ſin frugtbare Tænkning.
Stedet for at tænke: "Det og det kan ſøies til
dnu, for at udvide, forklare og anvende den
re, her handles om; maa han ſnarere tænke:

ſat af Amtsprovſt J. Stochholm, Aarhuus 1800,
være ſærdeles god. Ogſaa kunde den anordnede
Lærebog, med nogle Forandringer, og ſtørre
Udførlighed, blive en meget god Læſebog. Dog
— nu have vi jo Holms, ſom overgaaer dem
alle til denne Brug. I Henſeende til Lærebo-
gens Form ſtaae det her anbragt, ſom Spørgs-
maal til nøiere Prøvelſe: Er og den Maade rig-
tig: først at fremſætte en Læreſætning, og bag-
efter ſtadfæſte den med Skriftſteder? Da Skrif-
ten er til førend Sætningen — Aarſagen førend
Virkningen — er det ikke da naturlig Orden,
og rigtigſt: at de paſſende parallelle Hovedſprog
først anføres? og derpaa Læreſætningen, ſom
viſt og tydeligen ligger i dem?

"Mon dette ei kan fattes kortere?" Alle Gjentagelser og Tautologier maae han med al Flid undſlye. Hvad der paa eet Sted er fremſat kort og godt, maae ikke fremſættes paa et andet Sted. Det blev da overflødigt, kedende og forvirrende. Den hele lille Lærebog maae ſnarere ligne en høitidelig Troesbekjendelſe, end et Udtog af et theologiſk Syſtem. Skjælne maae man imellem Bygningens Grundvold og Bygningens videre Opførelſe. Det førſte ſkal egentligen være Lærebogens Særkjende; det andet maae ſiden komme til, deels ved mundtlige Foredrag i Prædikener og Catechiſationer, og deels ved gode Læſebøger og andre Opbyggelſes-Skrifter.

Men, hvilken er da den paſſende Korthed? At en Troesbekjendelſe kan affattes i en ſyndig Korthed, det viſe baade de tre Troes-Artikle og det korte Indbegreb af den evangeliſk-chriſtelige Religions Hovedlærdomme, der er føied ſom Anhang til den anordnede Lærebog; men dog ere de Begge uden Tvivl for korte. Eet, eller høiſt 1½ Ark trykt med Typer af Middelſtørrelſe, formener jeg at være den paſſende Størrelſe. Saa meget kunne dog nok de Tungnemme lære, og Alle ville gribe Værket an, uden mismodig Frygt, med Lyſt og Glæde.

3) Som tredie Grundregel fremsættes: at Alt i Lærebogen maae være foredraget meget fattelig en. Til den Ende maa man stræbe at undgaae figurlige, allegoriske og mystiske Udtrykke. Ikke heller bør der bruges tvetydige, eller lidet gængse og bekjendte Ord; som: Oval, Diemærke, Bluſſel, Ivor, forlene, Tieneſtetvende, Ærefrygt, Forſtokkelſe o. d. l., for hvilke alle vi dog have gode og forſtaaelige Ord i vort Sprog. "At ſaadanne Ord kunne forklares" det er intet fyldeſtgjørende Svar. Arabiſke Ord kunne jo og forklares. Og, omendſkjøndt ſlige Ord mundtligen forklares ved Omſkrivning (hvilket ei engang altid er Tilfældet), ſaa forſvinder dog ſædvanligen Begrebet med Lyden, og kun det dunkle Ord bliver tilbage, uden at Ynglingen tænker ſig derved nogen tydelig Mening.

En ikke mindre ſlem Bommert imod Fattelighed er: de 8 til 12 Linier lange og ſlæbende Perioder, ſom den øvede Tænker mangen Gang har Møie med at ſamle og opløſe; end ſige det ſløve og tankeløſe Barn. Hver den, der ſætter ſig hen, at ſkrive en Lærebog for Almuebørn, maae være fortroligen bekjendt baade med Sproget, og med Børnenes ringe Fatteevne, iſær naar der handles om overſandſelige Ting. Han maae ideligen ſætte

sig ind i deres Stilling, og tænke ved hver en Periode, hvert et Udtryk: "er dette nu og saa rigtigt og kort, saa fyndigt og fatteligt, som det bør og kan være for det eenfoldige Barn" *)?

4) I det hele lille høistvigtige Værk maae herske en lys og logisk Orden. Hver Sprogsamling og hver Sætning maae staae paa sit rette Sted, og der maae være en let bemærkelig naturlig Sammenhæng i det Hele. Jo ordentligere ethvert Foredrag er, desto lettere fattes overskues, læres og bevares det. Desto letten catechiseres derover, og desto lettere anvendes de til Opbyggelse. Og, da denne unægteligen e Hovedsiemedet af Christendomslæren, som egentligen er Hjertets Sag; saa maae der overalt i Bogen herske:

5) En vis Hjerteligheb. Derved forstaaes, at Sætningerne ere dannede saaledes, a de — i det de udsiges — med det Samme stra

*) Dersom det Anførte maa bifaldes som rigtigt skulde man næsten være af den Mening, at en eller anden aldrende Landsbypræst snarest skuld kunne levere en god Christologie for Bønderbørn Hvad om de dertil opfordredes, og Præmie udsattes for det bedste Forsøg?

anvendes paa Hjertet til gudeligt, dydigt, haab- og frydfuldt Sindelags Befordring. Allermindst maae her det tørre, kolde, udenom svævende Foredrag have Sted. Stedse maae jeg — og hvert et Lærebarn — anføres til at erkjende med følsom Deeltagelse hvad min Gud, og hans eenbaarne Søn, har lært mig, tiltænkt mig, befalet mig, lovet mig. Stedse maae jeg, ved at fremsige min Troesbekjendelse, ledes til, at føle, som Kristen, som dyrekjøbt og benaadet Kristen, hvor hellig min Pligt, hvor stor min Lykfalighed, og hvor ubeskriveligen herligt mit Haab er. For at oplyse desto bedre hvad jeg her har skrevet, vil jeg til en Prøve hidsætte nogle Exempler:

"Ligesaa vist, som alt er til, hvad jeg seer rundt omkring mig, og ligesaa vist, som jeg selv er til; ligesaa vist er Gud til."

"Jeg føler i min Samvittighed at Gud er til."

"Saa vist, som Gud er til, maae han hjelpe og lede mig til vis Kundskab om ham selv, og hans Villie med mig."

"Jeg veed og troer, at der er en Bog, som kaldes Bibelen, eller den hellige Skrift; fordi den hellige Gud har selv givet os den."

"Jeg troer, at Bibelen indeholder Guds Ord."

"Jeg troer, at Guds Ord i Bibelen kan lede mig til rigtig og vis Kundskab om Gud og hans Villie."

"Bibelen lærer mig, at Gud har skabt alle Ting; den lærer oasaa at Gud opholder og bestyrer Alt, og at han især haver Omsorg for mig og alle Mennesker."

"Min Frelser sagde derom: Eders himmelske Fader veed, at I have alle disse Ting behov."

"Jeg mærker og føler hos mig selv, at jeg er en Synder."

"Jeg mærker at alle Mennesker ere Syndere."

"Jeg veed og troer, at min kjærlige Fader i Himmelen har skaffet Raad og Middel imod Synden."

"Gud Fader lod sin egen Søn komme til Verden, da han lod ham fødes, ligesom et andet Menneske, og kaldes Jesus."

"Det Navn: Jesus, betyder Frelseren, thi han frelste mig fra Synden ved sin Lære, og ved at døe paa et Kors, for min Skyld og i mit Sted."

"Min Frelsers Hensigt dermed var: at frie mig fra Synden, og gjøre mig til et gudfrygtigt

og kjærligt Guds Barn, og at det dermed skal gaae mig vel baade her i Tiden, og hisset i Evigheden."

"Min Troe paa min Frelser grunder jeg paa hans egne Ord: Saa elskede Gud Verden, at o. s. v."

"Jeg bør og vil, efter Jesu Befaling, elske Gud min kjærlige Fader, lyde ham, og forlade mig paa ham."

"Jeg bør og vil hjerteligen og ofte bede til Gud."

"Jeg bør og vil elske min Næste, ligesom mig selv."

"Jeg vil stedse lige til min Død blive ved at være en sand Kristen."

"Min Herre og Frelser Jesus Kristus vil jeg elske, ære, lyde og ligne, ligesom jeg elsker, ærer, lyder og ligner hans himmelske Fader selv. Min Frelser sagde: Alle skulle ære Sønnen, ligesom de ære Faderen."

"Pligterne imod mig selv vil jeg altid nøiagtig opfylde."

"Jeg bør og vil med al Flid opfylde de Pligter, jeg skylder min Næste; thi det er Guds Ord: Du skal elske din Næste, som dig selv."

"Alt, hvad jeg ønsker, at Andre skulle gjøre mig, det bør og vil jeg ogsaa gjøre mod dem. Disse ere min Frelsers Ord."

"Saasandt som jeg bliver ved at leve som en sand Kristen, kan jeg altid med Glæde tænke tilbage paa mit forrige Levnet; og med Tillid til min Frelsers Naadeløfte glad gaae bort fra dette Liv, naar Herren kalder; vis paa, hos ham at nyde det evige Liv."

Frimodig spørger jeg: hvad kan man med Grund sætte ud paa disse Prøver? Ja, jeg turde næsten gjøre mig saa dristig, at tilføie et Par andre Spørgsmaale: Den, der hjerteligen troer og redeligen lever efter den ovenanførte Troesbekjendelse, skulde den ei fortjene Navn af en sand Kristen? Hvilket af to Midler skulde snareſt lede til Maalet: enten slig en vel affattet Troesbekjendelse eller den hele lange Lærebog?

IX.

ſterretninger, henhørende til Kirke- og Skolevæſenets Hiſtorie.

Ved

Udgiveren.

A.

eretning om den Peſtalozziſke Opdragelſes-Anſtalt i Yverdon, afſagt til den Helvetiſke Republiks Landammann og Deputerede af en til dette Øiemeed udnævnt Commiſſion.

(Fortſat fra ſjette Bind).

Tredie Capitel.

Kunſtdannelſe.

ertil regne Forfatterne Sang, Tegning, Skrivning, Læſen og Sprog).

Nyere Sprog.

)en tydſkfødte Diſcipel lærer det franſke Sprog ligemed ſit Modersmaal. Udtalen forudſendes,

og man begynder med at danne Organerne. Tillige med det tydske Ord opgives det dertil svarende franske; fra Ordene gaaer man over til Constructionen, stedse holder man sig til Gjenstande, som befinde sig inden for Disciplenes Kreds. Ved disse Øvelser tjener Dictionaire de l'Academie franc. til Ledetraad. De forskjellige Ordslags forfølger man med forstandigt Valg, og gjør opmærksom paa deres besynderlige Brug. Børnene skrive op, lære udenad og sige frem. Naar paa denne Maade Indholdet af det franske Sprog er givet, skrider man til Reglerne, og meddeler Disciplene den sammenlignede Sproglære. Denne Underviisning forbindes med Oversættelser og sluttes med Stilsvelser og Udarbeidelser.

Paa samme Maade lærer den franske Discipel det tydske Sprog. Ellers læres ingen nyere Sprog i Institutet.

Gamle Sprog.

Ved Underviisningen i det latinske Sprog ere Disciplene deelte i to Classer. Den første lærer Begyndelsesgrundene. For at sætte Lærlingen i Virksomhed, forelægger man ham enkelte korte Phraser i hans Modersmaal, opgiver ham de latinske Ord dertil og lader ham construere dem.

Disse Øvelser undtagne, lader man slet ikke de første Begyndere oversætte paa Latin. Den første Bog, de faaer i Haanden, er Brøders lectiones latinæ, den anden er Eutropius.

Den anden Classe skrider frem i dette Studium efter den sædvanlige Methode.

I det Græske fik ved Commissariernes Nærværelse kun 7 Disciple Underviisning; de oversatte af Herodot.

Læsekunst.

Hvis Anstalten havde ganske frie Hænder, saa skulde Børnene ikke lære at læse, førend de kunde godt tale. Men Forholdene ville ikke tillade dette. Man har derfor udfundet en Middelvei: ved Sprogøvelserne beriger man Børnenes Hukommelse med Ord, giver dem kun saadanne at læse som de allerede kjende, og iler med at lade dem skrive samme.

De faae i Begyndelsen bevægelige Bogstaver, for deraf at sammensætte Ord, siden Tavle og Griffel, og først senere Pen og Blæk.

Ved Bogstavkjendningen gjøres Begyndelsen med en Analyse af Lydene og deres forskjellige Udtale. Har Øret engang lært vel at adskille disse Talens Grunddele, saa lærer Øiet at kjende Skrift-

tegnene og inddele dem. Fra Lyden gaaes frem til Stavelserne, fra Stavelserne til de enkelte Ord, fra disse til de sammensatte, derpaa til Sætningen, og endelig til Perioden og den sammenhængende Tale. Retskrivningen forbindes med Læsningen.

Skrivekunsten.

Den deler sig i de to Grene, Skjønskrivningen og Retskrivningen. Forhen var Bogstavernes Dannelse underordnet mathematiske Regler. Man tegnede dem i Qvadrater, som vare regelmessigt inddeelte for at optage Bogstaver ligesom nogle Kunstnere afcopiere Tegninger. Det var en ængstlig Sønderlemmelse af Formerne. Skrivningen var næsten en geometrisk Operation. Nu har Institutet opgivet denne Øvelse, fra den Tid af det overlod Tegnelærerne at danne Smagen, Øiet og Haanden.

Saavidt vi kunde see, har den tydske Skrift i Institutet ingen bestemt Character. Der dicteres meget i Pennen, hvoraf man let kan slutte sig til Indskydelsen paa Skriftens Eleganz.

Den tydske Retskrivning læres i Forveien med Læsningen, og fordrer derfor kun faa egne Øvelser. Anderledes forholder det sig med den franske Or-

graphie, hvor Øret lettelig forledes til Feil. r maae tages Hensyn til Udtale, Orddannelse, ammatik og Sprogbrug. Overhovedet drives Orthographien stærkt ved at stave udenad, hvil= gaaer meget hurtigt fra Haanden og skaffer stor rdeel.

Tegnekunsten.

Undervisning heri meddeles paa en meget ndommelig Maade. At tegne mechanisk efter mmede Arbeider er ikke Institutets Sag. Det jer at udvikle Barnets skabende Evne, og der= d den naturlige Smag for Formernes og deres rbindelsers Skjønhed. Anstaltens Tegninger ve aldeles en geometrisk Gang. Der begyndes d Punktet og endes med Legemet.

Efter nogle forberedende Øvelser i at holde gemet, Griffelen o. s. v., begynder Læreren d at sige til Disciplene: "Fremstiller en skjøn rbindelse af Punkter. Strax er den ungdomme= e Indbildningskraft sysselsat med at bringe ngfoldige Forbindelser paa Tavlen. Siden op= dres Børnene til at forsøge det samme med lige, rizontale, skjæve og perpendiculære Linier. erpaa kommer Raden til ligelinede Figurer, Tri= gler, Qvadrater, Parallelogrammer o. s. v.

Paa de lige Linier følge de krumme, ved hvilke Disciplenes Indbildningskraft allerede faaer større Spillerum; og endelig blive de lige Linier bragte i Forbindelse med de krumme. Uden Hjelp af Cirkel og Lineal fremkommer her en stor Mangfoldighed af symmetriske Figurer. Man seer gothiske Vinduesroser, Arabesker, Tegninger af Vaser, Architektur og andre Produkter af en virksom Indbildningskraft, som man intet egentligt Navn kan give.

En mere avanceret Classe faaer Undervisning i Perspectivet, hvorved lidt efter lidt livløse Gjenstande fremlægges. Her gaaer man ud fra den jevne Flade, en Dør eller en Façade, og vender tilbage til Punktet, for at udføre Perspectivet af de mathematiske Figurer i Sammenhæng. Man fremstiller Linien ved en Stav, hvis Ende Læreren holder paa et Qvadrat, som er inddelt i Felder, eller ogsaa blot mod en Væg. Man lader Disciplene lægge Mærke til, paa hvad Maade den forkorter eller forlænger sig, hvorledes den bøier sig osv. Ligedan gaaer man frem for at vise Lærlingen hvorledes skjæve Linier, Vinkler, Triangler osv. falde i Øiet. Resultaterne af disse Jagttagelser ophøies til Regler, som man betroer Hukommelsen, for at anvende dem ved at tegne lignende

jenstande. Borde, Stole, Skabe og andet usgeraad tjener til Mønster ved saadanne Teg- iger.

Fra Figurer med lige Linier gaaer man over dem med krumme. Kredslinien bliver foreviist a et Kar eller deslige, man lader Disciplene be- erke, hvorledes den fremstiller sig i forskjellige illinger for Øiet. Underviisningen er her kort at komme hurtigere til Cylinderen, Keglen, iglen. Siden lader man allehaande Gjenstande den livløse Natur eller af Kunsten aftegne. De ammensatte Tegninger, som Grupper og deslige, nme sidst for. Ofte stiller man en heel Classe af scipler i ulige Høide omkring et Mønster, saa alle Synspunkterne gribes, og enhver Discipel er en forskjellig Udsigt at tegne.

Nu endelig bliver den første Underretning om s og Skygge meddeelt; man lader tillige Kob- stik eftertegne. De Dueligste forsøge endog at ne Figurer efter Naturen.

Sang.

Methoden heri skylder Institutet Hr. Pfyffer Würzburg. Den seer endnu sin Fuldendelse ede, og venter samme af en indenlandsk Kunst- , Hr. Nägely fra Zürich.

Sangens Rigtighed og dens Skjønhed ere her de tvende Hovedstykker, af hvilke man dog hidindtil kun har givet sig af med det første.

De første Øvelser angaae Stemmens og Gehørets Dannelse. Børnene gjentage de enkelte Toner, som man angiver dem; man lader dem bemærke Forskjellen i samme med Hensyn til Tonens Høide og Styrke. For at give dem Smag paa Sang, lærer man dem lette Melodier, passende for deres Alder.

Derpaa lære de at kjende Takten i dens hele Omfang. Den bliver udtrykt paa alle Maader, med Hænderne, i Gangen, med Stemmen i een Tone og i de accorderende Toner, ved Beregning, Noder o. s. v. Intet Tempo, ingen Pause forbigaaes ved disse Øvelser.

Paa Tacten følger Tonestigen. Den bestaaer af elleve Toner, som fremtræde den ene efter den anden i afvexlende Orden, paa det at Disciplene kunne lære fuldkomment at fatte dem, og nøie angive deres Intervaller. Middelstemmens g er Grundtonen; lidt efter lidt blive de tre høiere tilføiede, og saaledes dannes den første Tetrachord g a h c. Den sidste Tone gjentages, og fra den stiger man op til f for at erholde en ny Tetrachord. Derpaa begynder man fra c paa den ne-

erſte Linie, og ſtiger formedelſt en tredie Tetra-
ord igjen til den første ovenmeldte. Naar Tone-
igen ſaaledes er fuldendt, ſaa bliver den analy-
ret i alle dens Forbindelſer og Forhold, førend
an gaaer over til de forſkjellige muſicalſke Tone-
:ter og Tegn. I Begyndelſen betegnes Tonerne
in ved ſtore ſorte Punkter. Siden vender man
lbage til Tacten, og lader Noderne og den mu-
:alſke Rythmus igjen komme for Dagen. Til-
bſt bliver Texten ſkreven under Noderne. Den
iang, ſom man hører i Anſtalten, tilfredsſtiller
re, Forſtand og Gemyt tillige. Man føler ſig
æſten henſat i Oldtiden, da Muſiken gjenlød i
empplerne og udtrykte Menneſkehedens høieſte
olelſer.

Fjerde Capitel.

Den ſædelig-religiøſe Dannelſe.

Inſtitutet virker umiddelbart paa det ungdom-
elige Hjerte ved religiøs Underviisning, ved
ligiøſe Øvelſer og ved didſigtende Foranſtaltnin-
r, ſom vi ſiden ſkulle beſkrive under Navn af
oralſk Diſciplin.

Religionsunderviisningen.

Institutet erkjender ingen Forskjel imellem Moral og Religion. Det veed vel, at man i de sidste Tider har forsøgt at adskille disse Lærdomme, men denne Adskillelse passer ikke med dets Plan; og Underviisningen her synes snarere at stige ned fra Religionen til Moralen, end omvendt, at hæve sig fra Moralen lidt efter lidt op til Religionen.

Religionen foredrages i tre paa hinanden følgende Cursus. Disse slutter et fjerde, men som egentlig er Privatunderviisning.

Det første Cursus udføres ikke i streng Sammenhæng. Man henleder Barnets Opmærksomhed paa dets Legeme, dets Sjel, dets Livs Omgivelser og Omstændigheder, ligesom og paa Naturen og dens Phænomener. Allevegne fremdrages det, som henviser paa noget Høiere og Guddommeligt. Ved alle disse Vink skal Barnet vænnes til at henføre alt til Gud, som den øverste Styrer af alle Ting. Paa samme Tid lærer man Børnene det religiøse Sprog.

I det andet Cursus blive de forhen meddeelte Sandheder samlede, og forbundne med nye. Børnene faae den hele Bibel i Haanden, og

t uden videre Indledning, i den Forudsætning, den umiddelbar følgende Brug af den hellige og selv vil tilstrækkeligen bevise dens Væsen og ns Bestemmelse. Enkelte Steder tjene til Text : enhver Underviisning; de blive forklarede af rereren, fremsagte og nedskrevne af Disciplene, a det at Forstanden, Gemyttet og Hukommelsen sto bedre kan beholde dem.

I en Religionstime, som vi bivaanede, bleve Ord af Apostelen lagte til Grund: "Hvad har u, som Du ikke haver annammet? Men dersom u haver annammet det, hvi roser Du Dig da, m Du ikke havde annammet det?" 1 Cor. 4, 7.

Læreren gjennemgik de forskjellige Anlæg og erbigheder, som udmærke og adle den menneske- je Natur. Han fremstillede dem som ligesaa nge Gaver af Skaberen, og sluttede med de d: Mennesket bør altsaa ydmyge sig for Gud og vidne ham sin Taknemmelighed ved værdig An- ndelse af hans Gaver.

Saaledes lod man Moralen fremgaae af Re- ionen; og skjøndt man gik ud fra denne af den llige Skrift øste Text, saa blev dog Sandheden samme beviist alene af Fornuft og Samvit- hed.

Hovedindholdet af det tredie Curſus er det Gamle Teſtaments Hiſtorie. Læreren har derved fornemmelig Beſvarelſen af følgende tre Spørgsmaal for Øie:

1) Hvorledes kommer Menneſket til Kundſkab om Gud?
2) Hvori beſtaaer denne Kundſkab?
3) Hvorledes udtaler den ſig i Menneſket?

Spørgsmaalene beholder Catecheten for ſig ſelv. Børnene naae til Problemets Løsning, uden at det var dem udtrykkeligen opgivet.

At Gud gav ſig tilkjende for de første Mennesker ved en poſitiv Aabenbaring, det lærer allerede Barnet af vore første Forældres Hiſtorie, det lærer Patriarchernes og Propheternes Hiſtorie. Man leder Barnets Opmærkſomhed iſær hen paa de guddommelige Aabenbaringer, ved Undervœrker, i Drømme, i Engles og Menneſkers Skikkelſer, i Naturbegivenheder, i Livets Tildragelſer o. ſ. v. Man lader det lægge Mærke til de digterſke Steder, de billedlige Udtryk, ſom have Henſyn til diſſe Aabenbaringer, og viſer det endelig, hvorledes diſſe overordentlige Phœnomener fra Aarhundrede til Aarhundrede ſtedſe blive ſjeldnere, og tilſidſt tabe ſig i Naturens og Samvittighedens Aabenbaringer.

Det Spørgsmaal, hvem Gud er, besvaret allerede det første Capitel i Geneſis, hvorved Læreren benytter Naturens skjønne Skuespil til at lære Disciplen at kjende sin Skaber. Naturen er overhovedet Middelpunktet, hvortil her al Underviisning vender tilbage. For at forøge Indtrykket foredrages tilligemed Historien Sprog af Skriften, saavel de, hvor Gud selv taler, og aabenbarer sine Egenskaber, som de, hvor de hellige Skribenter prise hans Hellighed. Disse Steder læres udenad.

Til at besvare det tredie Spørgsmaal af det G. T. vises Oprindelsen og Fremgangen af Gudsdyrkelsen, og de religiøse Følelsers Udvikling i de Frommes Gemyt. Allerede Cains og Abels Historie viser Forskjellen imellem Guds Børn og Menneskenes Børn. Denne Modsætning fastholdes i Underviisningen, ligesom ogsaa den ældgamle Kamp imellem det Gode og det Onde, imellem det Guddommelige og Jordiske, bliver tegnet efter Naturen og beviist ved hele det G. Ts. Historie. Hiin Modsætning og denne Kamp ligger siden fornemmelig til Grund for Underviisningen i Christendommen.

Det fjerde Cursus, hvori Christendommen bliver egentligen lært, har til Hensigt at vise

Disciplene, hvorledes alt Reent, Høit og Guddommeligt hos Menneſket, har udfoldet og aabenbaret ſig i Jeſu Chriſti Perſon. Hans Levnet er den væſentlige Gjenſtand for denne Undervisning, hvoraf det allevegne fremlyſer, at Forløſeren henførte Alting paa Gud ſin Fader. Han er det Forbillede, ſom man anbefaler til Efterligning. Hans Lære udgjør det andet Hovedſtykke ved denne Undervisning. Ihenſeende til Moralen holder man ſig iſær til Bjergprædikenen; men hvad Troeslæren angaaer, til Johannes Evangelium. Ved paſſende Leilighed blive Disciplenes Udſagn forbundne med Meſterens Lære. Denne Undervisning, ſom umiddelbart øſes af Jeſu og hans Apoſtles Liv og Ord, ſlutter en Udſigt over den chriſtelige Kirke.

Men denne ſidſte Religionsundervisning, hvorved Disciplene forberedes til Communion, gives ikke i Claſſerne; den bliver ſærſkilt meddeelt og betalt; den varer et halvt Aar, daglig een Time, og kun de Børn, hvis Forældre forlange det, gjøres deelagtige deri.

Admisſionen til den hellige Nadvere ſkeer med al Høitidelighed i Kirken.

De katholſke Diſciple bivaane Religionsunderviisningen i Claſſerne, for at oplyſes i him

lementer, ſom ere tilfælles for alle chriſtelige oesbekjendelſer. Siden faae de en ſæregen Unvisning to Gange om Ugen i den katholſke rkes Dogmer. Lauſannes Stifts-Catechismus gges til Grund og forklares. Vi have allerede enfor bemærket hvor ſamdrægtigen de forſkjellige elſgionsbekjendelſer boe tilſammen i dette frede je Huus. Troen ærer og agter Troen.

Religioſe Øvelſer.

Inſtitutets hele Stemning er religiøs. Hver ags Begyndelſe og Ende er helliget Bønnen. l denne forſamle ſig hver Morgen alle Diſcipne, ſtille ſig i en Kreds omkring deres Plejefader; n hilſer dem venligt, gaaer omkring i Kredſen, ger dem med Eenfoldighed og Hjertelighed, hvad nſtændigheberne indgive ham; anviſer dem Gjenanden for Bønnen, hvorpaa følger en dyb Stilhed, og ſiden lader han Børnene atter gaae med i fortrolig Hilſen. De øvrige Dagbønner blive ldte af Lærerne i Claſſerne.

Ogſaa for Maaltidet beder man til Gud, alt t Gudes Giver, og efter ſamme takker man for ns Gaver.

I to Aar er i Inſtitutet bleven holdt huuslig ubstjeneſte; den er ſimpel og fordringsfri, men

hjertelig og rørende. Een af de geistlige Lærere holder en Tale; Disciplene prise den Uendelige med Chorsang. Taleren holder sit Foredrag staaende, med Udarbeidelsen i Haanden. Gjenstanden beroer paa hans eget Valg. Før Gudstjenesten komme Disciplene sammen i Classerne og lære Texten udenad; efter samme tilspørges de om det Hørte.

Den katholske Ungdom er ikke udelukket fra denne Gudstjeneste; dog naar Aarstiden og Veiret tillade det, søge de deres egne Sognekirker i Naboslauget.

Moralsk Disciplin.

Ungdommens saa naturlige Drift til at tale og handle undertrykker man ingenlunde. Saavel i Læretimerne som udenfor dem fandt vi allevegne Frihed forenet med Orden.

Opdraglingene ere for det meste Børn af velhavende Forældre af Middelstanden, nogle af fornemme rige Huse; men dette gjør ingen Forskjel i Behandlingen; man ærer Menneskeheden, ikke Lykken eller Fødselen.

Fortjenesten selv erholder ingen søgte Udmærkelser; man viser den den Agtelse, som tilkommer samme, betroer den nogen Opsigt o. s. v., og man

oer, at den kan være tilfreds med diſſe Beviſer
ia at man erkjender dens Værd. Aldrig bliver
Barn ſpurgt: Kan Du det bedre end din Med-
ſcipel? Man frygter for at fordærve de unge
jerter ved at vække Efterſtræbelſe. Deſto oftere
iver der ſpurgt: Veed Du det? Veed Du det
ztigt?

Legemlig Smerte bliver kun brugt til at
mme ſandſelig Uorden; men denne er, ifølge
bhentede Efterretninger, yderſt ſjelden i Inſti-
tet. Imod andre Feil anvendes kun milde,
ertalende Foreſtillinger, og den Beſkjæmmelſe
n ledſager Angeren: man vender ſig til Barnets
de Natur, og lader den virke.

Aldrig ere Opdraglingene uden Opſyn; de
ſages allevegne af Lærerne. Der holdes Bog
er Alles Sæder og Opførſel. Hver Søndag
des en almindelig Forſamling. Huusfaderen
ebrager en Overſigt af Ugens Regnſkab, ud-
er Roes for Fremgang og god Opførſel, ſtraffer
begangne Feil, og formaner de Feilende til Be-
ng. Er dette Middel ikke tilſtrækkeligt, ſaa
ae det ſtrafværdige Barn fremtræde ene for For-
aderen og de ældſte Lærere. Dette ſkal være
i haardeſte Straf.

Lærerne søge at erhverve sig samme Indflydelse paa deres Opdraglinge, som Forældrene have. De spise ved Børnenes Bord, de sove i samme Værelse, tage Deel i deres Lege og bekymre sig om deres mindste Fornødenheder. Men i det man stræbet at efterligne Forældrenes Omhu, søger man paa den anden Side at undgaae alle de Modsigelser, som saa ofte pleie at indtræffe ved den huuslige Opdragelse. Fuldkommen Overeensstemmelse i Behandlingen er Anstaltens Grundlov.

Den hele Dag igjennem hersker uafbrudt Virksomhed. Efter 14 - 15 Timers fortsatte Øvelser ledsager Træthed Børnene til Hvile, og med Opvaagnelsen kommer Arbeidet dem venligen imøde. Anstaltens Diemeed er paa een Gang at bevare Uskyldigheden, og tidligen at vænne de Unge til Arbeidsomhed.

Femte Capitel.

Almindelig Indretning.

Lectionerne udgjøre efter Regelen ti Timer om Dagen; Alderen gjør derved ingen Undtagelse.

Disciplene ere deelte i sex Classer. Den første og den tredie ere bestemte for de tydske, den anden

og fjerde for de franske Disciple; i den femte og sjette hører Undervisningen efter Sprogene op, eller rettere Anstaltens Sprog bliver det herskende, og de franske Lærlinge slutte sig til de tydske.

De to første Classer undervises i Religionen, i begge Sprogene, i Geometrien, Regnekunsten, Tegning, Skrivning, Sang og Gymnastik. I den tredie og fjerde Classe kommer Geographien til, til denne slutter sig i femte Classe Historien, og endelig i den sjette endnu Naturhistorien og det latinske Sprog.

Eftersom Undervisningen i det latinske Sprog er bundet til den sjette Classe, saa kunne de yngre Disciple kun benytte den med Opoffrelse af andre Læretimer. Dette tillader da Institutet ogsaa, skjøndt nødig, naar Forældrene indstændigt fordre det.

Undervisningen i Tydsk og Fransk udfylder i de fem første Classer alene mere end to Tredjedele af Tiden. I den sjette træder det latinske Sprog tildeels ind i deres Sted, og optager to Timer daglig. Næst Sprogene skjenkes Mathematiken meest Opmærksomhed. — Religionsundervisningen ere tre Timer om Ugen helligede. Geographien forekommer hver Gang; Historien sjeldnere og Naturhistorien allersjeldnest.

Iøvrigt er den hele Dag saaledes udfyldt med Øvelser, Lege medregnede, at intet Hul bliver tilovers. Børnene maae derfor enten lære alt i Undervisningstiden, eller for at forbevede sig afbryde deres Forfriskninger *).

Vi spurgte om, hvor lang Tid et Barn med middelmaadig Fatteevne behøvede for at fuldende sin Løbebane igjennem alle sex Classer; man svarede sex Aar f. Ex. fra det 10de til det 16de Aar.

Saameget om Anstalten for Drenge. Pigeanstalten, endnu i sin Barndom, har en lignende Indretning. Opdraglingene ere ogsaa her enten Kostgjængerske eller blot Disciple; hine boe i et Huus nærved Slottet, under Opsyn af en Husmoder, som er en Slægtning af Hr. Pestalozzi.

Deres Undervisning angaaer de samme Gjenstande, kun blive ikke alle Grene deraf saa vidt drevne. Af Geometrien læres kun den første Deel, Formlæren, og ved Regningen synes den gamle Øvelse endnu tildeels at være beholdt, i det mindste

*) Efter mine Tanker er dette en Hovedfeil ved Institutets Organisation, da Børnene derved letteligt blive afholdte fra den saa gavnlige, og til at Studerings Trivelse saa nødvendige, private Flid. Udg.

ige Pigerne endnu den store Enhedstabel. De derviſes tillige i qvindelige Arbeider. Vi ſaae n i Regnetimerne ſyſſelſatte dermed, og vi fora de, at det ogſaa er brugeligt ved andre Lecaner.

Pigerne bivaane Gudstjeneſten og de fælleds nner paa Slottet; de ledſages af deres Lærerer derhen, og have deres egen Plads. Naar katholſke Drenge beſøge Nabokirkerne, følge Pine med.

Andet Afſnit.

Anſtalten for Opdragere.

Den beſtod ved Commiſſariernes Nærværelſe af Diſciple, iblandt hvilke kun fem vare indfødte. en, ſtørſte Deel boer i Byen; den mindſte Part er paa Slottet, efter ſammes Forſkrift. De n tillige give Underviisning, lønnes forholdsesſtigen derfor, og finde ſaaledes Lettelſe for ces egen Dannelſe.

De nærværende Lærere i Børneſkolen ere for nſte Delen valgte iblandt Peſtalozzis gamle Opaglinge. Fra Diſciple bleve de til Lærere, nogle Tilbøielighed, andre af Efterligning eller ogſaa

for Underholdningens Skyld. Denne Overgang begunstiger Institutet, men det fastsætter den ikke. Overhovedet er Lærer-Institutet ingen Fortsættelse af Børneskolen.

Paa Listen over Personalet staae disse Lærlinge under Navn af Fremmede, som lære Methoden. Denne Benævnelse er rigtig, og man vilde meget feile, dersom man ved denne Anstalt vilde tænke sig et Seminarium for Skoleholdere, saaledes som andetsteds gives. Directionen ønsker rigtig nok med Tiden at oprette et saadant.

Til en Landsbyskolemesters Dannelse udfordres et Aar, og til en voxen Persons Undervisning i alle Grene af Methoden, tre Aar. Det er Institutets Grundsætning, ikke at forvirre Disciplene med Theorier, men at meddele dem faste Begyndelsespunkter for Praxis. Man maae altsaa her ikke søge noget videnskabeligt sammenhængende Cursus i Pædagogiken. Man nøies med at give Disciplene de Pestalozziske Skrifter, og paa Forlangende ogsaa andre beslægtede Værker i Hænderne.

I Begyndelsen sætter man den studerende Lærer paa Skolebænken ved Siden af Børnene. Man anviser ham de Undervisningstimer, han har at besøge, for at lære at kjende Begyndelses-

ndene, ſom mangle ham. Tilmed erholder han egen Underviisning i de tvende Sprog, i Regunſten og Algebra, i Geometrie og Tegnekunſt, ographie og Sang, hvorved hans Børnelærdom er udfyldt og fortſat. De lære desuden Sprogloſophie. Religionsunderviisningen beſtaaer dem i et oplyſende Grundrids af Religionshiſien, hvorved Synsmaaderne laanes af ſelve ligionens Væſen, af Menneſkeſlægtens Fremidt og Forſynets Foranſtaltninger.

Dermed forenes nogen pædagogiſk Veiledg. Man lader dem lægge Mærke til Gangen thvert Fag af Opdragelſen, man forklarer dem ethodens Fremgangsmaade, man viſer dem Midne til dens nyttige Anvendelſe, og ſøger ved ntagne Spørgsmaal at erfare Diſciplenes Fremng. Denne Underviisning er betroet til Anſtalns meeſt erfarne Lærere.

Sædvanligen indfinde ſig ogſaa diſſe Lærlinge d den huuslige Gudstjeneſte; man ſagde os dog, at Talerne der mere ere henvendte til dem, d til Børnene.

Naar Lærlingene ſiden faae fri Adgang til laſſerne og fri Deeltagelſe i Underviisningen, ſaa des de ogſaa til Lærernes Forſamlinger, ſaa ofte jenſtande, vedkommende Underviisningen, der

drøftes, hvor de da have en skjøn Leilighed til at fuldkomme sig selv, og lade sig begeistre af den Iver, som opliver denne Kreds.

Disse Lærlinge have under Institutets Opsyn oprettet et litterært Selskab, i hvis Forsamlinger Declamationsøvelser holdes, Udarbeidelser bedømmes og Opdragelsesæmner drøftes. Nogle Lærere bivaane altid disse Forsamlinger.

Skole for Opdragerinder.

De Fruentimmer, som her indvies til Opdragelsesvæsenet, ere enten Kostgjængerske eller blotte Lærlinge. Hine boe i det samme Huus som de yngre Piger, om hvilke ovenfor blev talt. De udgjøre virkelig et Slags lidet Seminarium for Lærerinder. Man opdager her allevegne meer Orden og Sammenhæng end i Anstalten for Lærere.

De, som i Pigeskolen have gjort sig bekjendte med de nødvendige Begyndelsesgrunde, blive siden optagne i Anstalten for Opdragerinder. Saaledes træffer man her Fruentimmer af meget forskjellig Alder.

Undervisningsgjenstandene ere de selvsamme som i Anstalten for Lærere, dog med de Modifica-

tioner, som Kjønsforſkjellen foreſkriver. Ved Foredraget over Sprogphiloſophien ſaaes dog begge Kjøn i ſamme Høreſal. For de øvrige Fag ere de adſkilte. Saavel i Mathematik ſom i Tegning faae de voxende Opdragerinder Underviisning, ligeſom de da ogſaa føres ind i de ſkjønne Videnſkabers Gebeet, for der at plukke nogle Blomſter. De øve ſig iligemaade i Udarbeidelſer og i Declamation; men Bogen for Mødre d. e. Methoden ved en omhyggelig Udvikling af Barnets Tænken og Talen, ſynes dog at være deres fornemſte Studium. De øve ſig mangfoldigen ſaavel mundtlig ſom ſkriftlig i dette Slags Underviisning. Ogſaa deres Religionsunderviisning hæver ſig til philoſophiſke Anſyn af Bibelen.

De beſøge den huuslige Gudstjeneſte, og ſtaae ogſaa under den almindelige Direction, foruden at de i deres Huus nyde et beſynderligt Opſyn. Man har gjort den Bemærkning, at Methoden og dens Aand paſſer endnu bedre for det qvindelige Kjøn; det forekom og Commiſſarerne ſaaledes.

Ogſaa de qvindelige Arbeider, ſom Syening, Brodering o. ſ. v. forſømmes ikke hos diſſe Lærlinge.

Tredie Afsnit.

Bestyrelsen.

Ved Commissariernes Nærværelse fandtes der 29 indfødte Lærere og 6 fremmede.

Alle Fag havde deres egne Lærere, af hvilke enhver besørgede en Deel af Undervisningen, saaledes at Eftermanden optog Traaden der, hvor Formanden havde afbrudt den. Disse Lærere forene sig til en Committee, som forsamler sig een Gang om Ugen: for at benytte de Jagttagelser og Tanker, som Erfaringen tilbyder.

Foruden disse Undervisningscommitteer ere endnu to andre oprettede: Disciplinen og den religiøse Veiledning, som man kalder dem paa Slottet. Den første samler Opsynsmændenes Beretninger, overveier dem og dømmer om de Feil, som begaaes imod den indførte Orden. Den anden og vigtigere beskjæftiger sig med den moralske og religiøse Veiledning. Disciplenes Characteer, deres gode og onde Tilbøieligheder og Vaner ere Gjenstande for dens Aarvaagenhed; den overlægger Midlerne til Forebyggelse eller Bedring o. s. v. Forstanderen bivaaner disse Forsamlinger som Samfundets Fader, Hoved og Sjel.

Ved Enden af hver Uge holdes en almindelig
rſamling, hvis Beſlutninger have Lovs Kraft.
igen Lærer har her en udmærket Plads; Ordet
rømmes Enhver, ſom har noget at foredrage.
rſtanderen ſelv holder ſaa lidet over det Fortrin,
n hans Alder, Charakteer og Navn give ham, at
n ofte ved høitidelige Leiligheder overlader til en
en Forſamlingens Beſtyrelſe.

Directionens Bureau er meget beſkjæftiget.
et deler ſig i to Sectioner, en literairiſk eller
rd, og en anden, ſom beſørger Correſpondencen
ed Diſciplenes Forældre. Denne fører en Proto-
ll over enhver Diſcipels Fremgang og Characteer,
oraf Forældrene til ſin Tid faae Udtog. Hiin
dligeholder Forbindelſen med udenlandſke Opdra-
re og med Publicum, forfatter de periodiſke Skrif-
t, og leverer Afhandlinger til literaire Blade.

Dette vidtløftige Arbeide foreſtaaer Peſtalozzi
v; han fordeler, hvad han ikke ſelv kan over-
mme, paa ſine Venner.

Derpaa følger Inſtitutets Hiſtorie, hvilket
en at være meget gammelt (Peſtalozzi aabnede
t første Skole i A. 1775) dog har gjennemløbet
lang Bane, og vandret vidt omkring i Schweiz.
rſt var det i Neuhof Peſtalozzis Gods i Canton

Aargau, siden i Stanz, derpaa i Burgdorf, hvor han erholdt nogen Understøttelse af Regjeringen, et gammelt Slot til Bopæl, et officielt Besøg af den berømte Decanus Ith, som afgav en fortræffelig og anbefalende Beretning derom (Bern 1802, benyttet i Dr. Plums Udsigt over den Pestalozziske Methode). Her var det ogsaa at de dansk Pædagoger, Strøm og Thorlitz studerede Methoden; og da det danske Publicum af deres Beretninger er tilstrækkeligen underrettet om Institutets Skjæbne og Forfatning indtil dette Tidspunkt, tilføies blot følgende af dets senere Historie.

Da den helvetiske Centralregjering i Efteraaret 1802 blev opløst og den gamle Forbundsforfatning igjen indført, saa anviste kort Tid efter Regjeringen i Bern, som behøvede Slottet i Burgdorf til andet Brug, Pestalozzi Slottet i Buchsee, hvilket den havde ladet indrette til dette Øiemeed. Nærheden af Hofwyl, Agronomen Fellenbergs Opholdssted, opvakte Haab om nye Fremskridt. Virkelig lignede disse to udmærkede Mænds Planer hinanden saa meget, at man kunde vente en Nærmelse. Hiin bestræbte sig for at hæve Mennesket til sit høieste Værd, denne at bringe Jorden til at yde den største Afgift. Begge vilde forbedre Almuens Tilstand. De rakte hinanden Haanden d. t.

Landvæsenet i Forening med de mechaniske Kunster forbandt sig med Undervisningen for at opdrage en bedre og arbeidsommere Efterslægt.

Imidlertid førte denne Forening Institutet noget af fra dets første Bestemmelse. Af een Skole blev to, og Opdragelsen blev afpasset efter Disciplenes Formue og Stand. De Fattige forblevе i Hofwyl for at lære Begyndelsesgrundene, for at vænne sig til Landlivet og Agerdyrkningen. De velhavende Forældres Børn boede paa Slottet i Buchsee, omgivne af nye Lærere, og nød en Celebritet, hvorved man blev lokket til at hæve sig langt over de oprindelige Skranker.

Da Rummet her ved det stedse forøgede Tilløb af Disciple blev for snævert, trak Byen Yverdon en Colonie til sig, som den overlod sit Slot. Strax efter adskilte Undervisningen sig gandske fra Agerdyrkningen. Pestalozzi flyttede med alle sine Lærere og Disciple til Yverdon, og helligede Anstalten der sin hele Omsorg og Virksomhed. Efterhaanden førte den ene Udvidelse til den anden; Opdragerne maatte rette sig efter Opdraglingene, og en Undervisning, som efter sin Bestemmelse skulde have været et Fælledsgods, er bleven den velhavende Classes Arvelod. Hvilken Forskjel imellem det oprindelige Institut (som bestod af

fattige halvnøgne Børn) og det, som vi nu nylig have beskrevet.

Anden Deel.

Bemærkninger over Anstalten i Yverdon.

Commissarierne var det paalagt at ledsage deres Beretning om det Pestalozziske Institut med en Dom om dets Aand og Character, dets Fortjenester og den Nytte, som deraf kunde drages for de offentlige Underviisnings-Anstalter; de skilte sig ogsaa ved denne Deel af deres Hverv, som indsigtsfulde, upartiske og prøvende Mænd, hvilket allerede følgende Udtog af Beretningens anden Deel (og endnu mere Originalen) beviser.

Første Afsnit.

Institutets Aand.

Sammenligner man Anstaltens forskjellige Underviisningsgjenstande, Øvelser og Midler med nogen Opmærksomhed, saa opdager man let visse Tendentser, som allevegne skinne igjennem, antyde

frectionens Grundsætninger og characterisere den ydragelse, som samme har til Diemeed. De nne oversees i Kortheb.

Første Tendents. Ved Undervisningen erhsvedet, men ved de yngste Lærlinges i Særlesbed, viser sig en bestemt og vedholdende Bestræbelse for at knytte Belærelsen umiddelbar til de ndselige Indtryk, eller med andre Ord, at lade nskuelsen gaae forud for Begrebet. Selv i Mathematiken, hvor Alt er Forstandens Sag, har iet sin anviste Dont i de første Regne- og Maaleselser, ligesom man ogsaa ved Religionsunderisningen har den Hensigt, at Tingene, som virke niddelbart paa Sandserne, skulle lede Børnenes and og Hjerte til det usynlige Væsen, som reerer Verden. Ogsaa have de Udtryk Anskuelse g anskuelig Kundskab ligesom hjemme i Institutet) stode fordum paa Titlerne af deres Elementærger. Titlerne ere forsvundne, men Tingen er even ved, og med Grund.

Anden Tendents. Ligesom Naturen vire udvikler dens Produkter af de første ubetydeligdende Spirer, saaledes synes Anstalten at ville terligne denne dybt tilbagegribende Virken, som aaer ud fra det Smaae til det Store. Allevegne ger den efter de første Elementer, for dertil at

knytte sin Dannelses Traad. Saaledes gaaer Form- og Tegnelæren ud fra Punktet, Tallæren fra Stregen, Naturhistorien fra en Plante, et Insekt eller en Steen. Den kalder sig med Forkjærlighed en Elementær-Anstalt, og sætter en Ære i at opløse den Opgave, som dette Navn foreskriver den. Og visselig vil dette ikke blive dens ringeste Fortjeneste af Ungdommen. Dog maa man ikke forglemme, at Barnet, naar det kommer i Skole, ei længer er en Patteglut, og at det ved Moderens og Naturens Haand allerede har gjort betydelige og hurtige Fremskridt, som Opdrageren ei bør tabe af Øiet.

Tredie Tendents. Efterat Methoden her er gaaet ud fra et første Begyndelsespunkt, skrider den lidt efter lidt frem, og hæver sig Skridt for Skridt fra det Enkelte og Sandseligklare til det Sammensatte og Høiereliggende. Gradation er derfor ogsaa et af de i Institutet herskende Yndlingsord. Ogsaa har det i sin Iver meer end een Gang gjort de øvrige Skoler den Bebreidelse, at deres Gang var afbrudt, springende og saaledes stridende imod en af de første Naturlove.

Fierde Tendents. Denne langsomme Fremskriden maa imidlertid kun skee langsomt. Lærlingene maae længe holde ud ved de samme

Øvelser, ofte komme tilbage til den samme Gjenstand, og hellere lære lidet grundigt end meget overfladisk. En almindelig Bemærkning maa stadfæste dette. Undervisningen bliver allevegne staaende ved Grændseskjellene af de høiere Videnskaber og Kunster. Og endda har Discipelen, naar han forlader Anstalten, gemeenlig opnaaet sit 16de Aar. Han har sædvanlig 10 Undervisningstimer om Dagen; Exempelets Magt opliver hans Driftighed; altsaa er Fremgangen upaatvivlelig langsom nok, maaskee endog altfor langsom. Thi man kan dog ogsaa tøve altfor længe paa samme Sted, opstille altfor mange Bibegreber omkring Hovedbegrebet, ved altfor stor Udførlighed svække Totalindtrykket, forstyrre det lyse Oversyn af det Hele, og saaledes udbrede Dunkelhed og Forvirring der, hvor man agtede at frembringe Lys og Orden.

Femte Tendents. Med al sin Fortrinlighed kan dog Undervisningen kun lede Lærlingen, og understytte hans Anstrængelse, men ei træde istedet for hans egen Virksomhed. Det livløse Stof modtager enhver Form og beholder den. Ikke saaledes med Barnet. Udrustet med Liv og Frihed, født til Virksomhed og til Liv, fordrer det selvstændig fri Aandsvirksomhed. Barnet maa danne sig selv, eller det bliver evig udannet. Institutets

Methode er til den Ende bleven friere end tilforn, og Barnets Andeel i dets Kundskabers Erhvervelse større. Vi tænke herved især paa den mathematiske Underviisning; her er den forrige Brug afskaffet, efter hvilken Disciplene næsten maskinmæssigt og ligesom af een Mund gjentoge det Foresagte. — Ensformighed kjeder Ungdommen; derfor bruger man bestandig Afvexling af de mangeslags Øvelser. Derved holdes Aanden munter og rask; og Underviisningen bliver tillokkende. Endnu eet kraftigt Middel anvender Institutet til at vedligeholde Disciplenes Opmærksomhed; det søger at erhverve sig deres Kjerlighed. Er Hjertet engang vundet, saa kommer Discipelen Læreren paa Halvveien imøde, og udretter villigen, hvad Ingen i Verden kan udrette for ham.

Sjette Tendents. Man har før gjort Pestalozzi den Bebreidelse, at hans Dannelsesmethode var eensidig, kun bemægtigede sig nogle faa Anlæg og ikke det hele Menneske. Man dømte efter hans tre udgivne Elementærbøger, das Buch der Mütter, hans Anschauungslehre der Zahl- og der Maas - Verhältnisse. Og i Sandhed, hvad skulde der vel være blevet af et Barn, som var blevet opdraget efter saa nødtørftige Hjelpemidler? Men Pestalozzi har aldrig selv indskrænket sig til

den snævre Kreds af disse Elementærbøger. Strax da han traadte frem, havde han bebudet høiere og mere omfattende Ansyn, hvilke ogsaa i hans Anstalt ligge for Dagen. Legeme, Aand, Gemyt, Kunsttalent finde Næring; intet Anlæg oversees. Anstalten vil endog derfor ansees for universal, et Universitet for Barndommen.

Vel fremviser ikke dette Universitet nyskabte Dannelsesmidler. Dets Underviisning og Øvelser angaae bekjendte Gjenstande, og det Eiendommelige ligger kun i Udviklingen og Sammenstillingen af disse Midler. Ogsaa torde det vel i det 18de Aarhundrede være vel seent at ville opsøge ubekjendte Anlæg i den menneskelige Natur, eller drage nye Dannelsesmidler frem for Dagen, hvorom Ingen tilforn skulde have havt Begreb. Den eneste Fortjeneste, Fortiden i saa Henseende lod os tilbage, bestaaer uden Tvivl i, at vi skulle vælge viseligen blandt det, som vi have, og ordne det Valgte hensigts- og naturmæssigt.

Lader os da yde dette Universitet for Barndommen den Tak, det fortjener! Dets Hensigt er henvendt paa den almindelige Menneskedannelse; det vil at man ikke hos Lærlingen adskiller, hvad Skaberen har forenet. At pleie kun dette eller hiint Anlæg og forsømme eller vel endog at

qvæle andre, det er at forderve Skaberens Mesterstykke, at forstyrre Naturens skjønne Harmonie, og at gjøre Opdraglingen selv i høieste Grad elendig.

Syvende Tendents. Men ligesom i hvert eensligt Individuum Mennesket fremfor alting bør uddannes, saaledes gives der ogsaa iblandt disse Individuer Forskjelligheder, som ikke bør overses. Allerede ethvert Kjøn har sin Eiendommelighed, sin bestemte Kreds i Livet; Talenterne ere ulige fordeelte, Anlæggene forskjelligt parrede; dertil kommer endnu en anden Ulighed, der er ligesaa gammel som Verden, og uforstyrrelig som Naturen, Stændernes Ulighed. I Menneskeslægten finder ingen fuldkommen Lighed Sted; thi just af Mangfoldighed og Forskjellighed skal efter den evige Viisdoms Plan det Heles Harmonie og Lykke fremgaae.

Et System, som søgte at forene, hvad der i Virkeligheden er adskilt, skulde da ikke staae i Samklang med Naturen, det skulde derimod opoffre baade Individet og Samfundet for luftige Speculationer.

Ogsaa denne Bebreidelse blev gjort Pestalozzi, at han ikke tilbørligen tog Kjønnenes, Anlæggenes og Stændernes Forskjellighed i Betragtning. Hans

ver for Menneskehedens Uddannelse i ethvert Individuum kunde skuffe Bedømmerne. Det er ogsaa ueligt, at Pestalozzi i den første ivrige Forfægtning af sin Sag gik ud fra den Grundsætning, at an maatte stemme Strængen noget høiere, end oneligens Rigtighed egentlig fordrede, fordi den sig selv vilde stemmes ned igjen. Det forholde sig iøvrigt med hans første Synsmaade som det vil, ameget synes indlysende af det Foregaaende, at nstalten i Øverdon modificerer Opdragelsen efter Subjecter, som skulle dannes.

Mathematiken er, uagtet den Forkjerlighed, m den her nyder, om ikke udelukkende, saa dog trinligen forbeholdt Drengene og de tilkommende rere. Derimod spiller das Buch der Mütr Hovedrollen i Anstalten for Lærerinder. Der ges altsaa Hensyn til Kjønsforskjelligheden.

Paa den anden Side er Underviisningen i de mle Sprog et Offer, som bringes Stændernes orskjellighed. Herhid hører ogsaa Underviisnin n i Tegning og Sang, som vel er regelmæssig, en dog fri for Enhver, og hvorved der ligeaade tages Hensyn til Talenternes Forskjelghed.

Barnets Belæring og Dannelse ved simple, stemte og klare Kjendsgjerninger for den umiddel-

bare Anſkuelſe; Underviisningens Udlebelſe af dens førſte Elementer; afmaalt og kun langſomt fremſkridende Gradation i ſamme; Opvækkelſe af egen Selvvirkſomhed; harmoniſk Uddannelſe af den ſamtlige Humanitet hos Opdraglingen, og ſamtidig Opmærkſomhed baade paa Individet og paa Standen — diſſe vare Fundamental-Maximerne i det Opdragelſesſyſtem, ſom under Navn af den peſtalozziſke Methode har tildraget ſig Europas Opmærkſomhed.

Maaſkee vil man undre ſig over, at vi ikke berøre hine tre, endnu for kort Tid ſiden ſaa berømte Elementer, Ord, Tal og Form. Grunden dertil er ſimpel. I den Beſkrivelſe, ſom vi havde at gjøre, ere de ſom forſvundne, og vi maatte regne dem til den ſpeculative Deel, ſom ikke angik os. Vi ſkulde underſøge hvad man gjør; ikke hvad man agter at gjøre.

Vi komme til et andet Spørgsmaal: Ere diſſe Grundſætninger Inſtitutet ſaa udelukkende egne, at man ikke ſkulde træffe dem noget andet Sted?

De Grundſætninger, hvorpaa dette Inſtitut hviler, ere unægteligen de uforanderlige Grundſætninger for al praktiſk Viisdom og Godhed. De behøve ingen Deduction; der udfordres blot

naturlig Sands, for at føle deres Sandhed og et hjerte for at faae dem kjer.

Men er nu Pestalozzi Opfinder af disse Grundsætninger? — Nei, saa høi en Idee om sig selv nærer ikke den værdige Mand; han anseer sig ikke for Opfinder af sin Kunst; han sætter snarere sin Ære deri, at være dens Discipel. Han har sagt os midt iblandt sine Lærlinge: "Vi gjøre ingen Fordring paa Æren for Opfindelsen; vi stræbe kun efter at udføre det i Virkeligheden, som den sunde Forstand i Naturfinder har lært Menneskene." Vi kunne nøies med denne Erklæring, som geraader Mesterens Beskedenhed til ligesaa megen Ære, som nogle af hans Disciples Forfængelighed til Skam.

(I Anledning af Pestalozzis Udsagn, "at det er den sunde Natursands som den gode Opdragelse skyldes," anstille Forf. en Excurs om Opdragelsens Historie, hvilken her, som mindre vedkommende Sagen, forbigaaes, saa nær som den Parallel, hvormed den ender saaledes).

Opdragelsens Historie vil engang anstille Sammenligning imellem de to schweizerske Pædagoger. Rousseau skal da gaae af med Prisen for Opfindelse. Hans Vildfarelser selv skulle ikke være frugtesløse Vink; stedse vil man i Emil gjenfinde

med Fornøielse Oldtidens simple mandige Veltalenhed. Pestalozzi, vil man sige, har følt for inderligt til at kunne udtrykke sig klart nok; man vil troe at øine i hans Forsøg en Omvanken af den menneskelige Aand, der møisommeligen men oprigtigen søger Sandhed; man vil lade hans rene Iver, hans troe Udholdenhed vederfares Ret. Imedens Rousseau kun har havt een Emil, en indbildt Opdragling, og kun har skrevet en Roman *), har Pestalozzi, den flittige og virksomme Mand, henlevet sine Dage i en talrig Ungdoms Kreds, for hvis Dannelse han hengav Alt, sin Formue, sit Genie, sit Hjerte, sig selv.

Andet Afsnit.

Udførligere Prøvelse af Institutet.

I Almindelighed følges her samme Afdelinger, som ovenfor i Fremstillingen.

*) Men en Roman, som indtil denne Dag er det første Skrift iblandt de mange tusende om Opdragelsen. Kort: Rousseau overgaaer som Skribent Pestalozzi omtrent ligesaa meget, som denne overgaaer hiin som practisk Opdrager. Det sidste var, som bekjendt, Rousseau aldeles ikke, og

Første Capitel.

Prøvelse af Børneskolen.

Ideen om Opdragelse maa her veilede os. det Institutet modtager Barnet af Faderens aand, paatager det sig tillige den Forpligtelse, nyiittighedsfuldt at opfylde alle de Forretninger, m Naturen knyttede til den faderlige Ømhed og ærdighed.

Legemets Opdragelse.

Dens Øiemeed er at give Sjelens Organ undhed, Styrke, Smidighed, Behændighed. esuden har den et moralsk Øiemeed: Menneskets ædlere Deel skal lære at adlyde den ædlere, uforængelige, og de sandselige Tilbøieligheder og pster skulle bøie sig for Fornuftens Lov. Den øste Hensigt er den væsentligste, men tillige den, m bliver lagt mindst paa Hjerte.

Institutet synes at skjenke den fortrinlig Opærksomhed. Her erholde de indbildte Fornøden-ber ingen Tilfredsstillelse, man sørger blot for

det første er Pestalozzi — især hvad Stilen angaaer — kun i en ufuldkommen Maneer.
Overs. Anm.

det Nødvendige. Legemet bliver behandlet som et underordnet Redskab, der skal tjene, taale og forstumme. Man søger at formere dets Kraft, at gjøre dets Organer og Lemmer bøielige. Ikke desto mindre vil man have bemærket noget Smaaligt ved Gymnastiken i Yverdon. Man har ogsaa bemærket, at Opdraglingen ved sin Indtrædelse ofte er rykket langt videre frem i legemlig Færdighed, og at velvalgte Lege saare fordeelagtigt kunde erstatte hine overflødige Elementær-Øvelser.

Vi tilføie en anden Bemærkning: Institutet vil trætte sine Lærlinge hele Dagen igjennem, for at sikkre dem en vederqvægende Søvn, eftersom Søvnløshed er farlig. Men det er et Spørgsmaal: om Aandsøvelserne staae i tilbørligt Forhold til Omsorgen for Legemet? Efterat vi havde tilbragt nogle Dage i Institutet, kunde vi endnu ikke rive os løs fra Tanken om et Drivhuus, hvori tidligmodne Frugter optrækkes til Skade for Træet som maa bære dem med Opoffrelse af sin Kraft og sin Varighed.

Ni til ti Underviisningstimer om Dagen, det er dog næsten Halvparten meer, end man ellers bestemmer den tilvoxende Ungdom. Lad nu saa være, at Mathematiken bibringes om Morgenen, og at man forstaaer den Kunst at oplive Opmærk-

nheden; men Udmattelsen er der ligefuldt, skjøndt n ikke umiddelbart føles. Ogsaa er det bekjendt, de abstracte mathematiske Studier just angribe fineste Organer, og at en længe anstrængt mærksomhed, lige meget paa hvilken Gjen- nd, hindrer Barnets Udvikling og svækker dets æfter.

I Institutet finder man i det Hele en blom- nde Ungdom, det er vist; Sygdomme ere der dne; de vaere heller ikke længe; Børnene synes se muntre, d. e. man bemærker endnu ingen mme Virkninger af den anstrængte Flid. Men e sig da Virkningerne altid umiddelbart tillige d Aarsagerne.

Endnu en Bemærkning. Man lader Børnene de i Læretimerne. I Burgdorf havde Pestalozzi kaffet det; i Yverdon see vi denne Skik igjen ført i høiere Grad. Vi ville vel ikke foreslaae etinget at optage paa ny den gamle romerske ethode, ifølge hvilken Ungdommen ikke lærte det end hvad den kunde lære staaende; men de mme Følger af et siddende Liv skulde dog gjøre opmærksomme.

Aandsdannelse.

Undervisningen i Modersmaalet stemmer i det Væsentlige saa meget overeens med bekjendte Methoder og Lærebøger, at vi ikke behøve at sige noget i Besynderlighed derom.

Derimod udmærker sig Institutets Geometrie i forskjellig Henseende, og man kan af den vente meget for Ungdommens Dannelse.

Saasnart man havde besluttet at gjøre Geometrien til et Middel for Elementærdannelsen, saa maatte man ogsaa rette sig efter Barndommens Fatteevne, og følgelig lade de lettere Former gaae forud for den vanskeligere Demonstration. Ideen var lykkelig, men ganske ny var den just ikke. Vore Lærebøger vise hen paa den, ligesom den geometriske Methode overhovedet, hvilken bestandig lader Definitionerne gaae forud for Læresætningerne; og en forstandig Lærer vil ikke undlade at gjøre Discipelen sandseligen bekjendt med enhver Form, førend han gaaer over med ham til den mathematiske Bestemmelse. Schmid har i sin Lærebog, Elemente der Form- og Größenlehre, udført dette bedre end hans Forgjængere. Han har fuldkommen adskilt begge Gjenstande, og af Læren om Figurer og Former dannet et første Cursus, ligesom en Forgaard til Geometrien, hvori Barndom-

men meget fordeelagtigt forberedes til Videnſkabens alvorligere Studium.

Denne Formlære beſidder endnu een Fortjeneſte. Figurerne overlades til Diſcipelens Opfindelſe. Om man end leder ham, paa det at han kan ſtride frem i ſyſtematiſk Orden, ſaa nøies man dog med Vink og lader ham ſelv gaae. Han tegner ikke fremmede Figurer efter; han ſkaber ſelvſtændig egne, og ender ſit Arbeide med den Overbeviisning, at have udtømt alle de Combinationer, ſom under de givne Betingelſer ere mulige.

Læren om Størrelſer, ſom følger derefter, er mindre ny og udmærket, ihvorvel Forfatteren ogſaa deri troer at have leveret noget ganſke nyt. Men vi gjentage med Fornøielſe, hvad mange have ſagt før vi, den Maade, hvorpaa Hr. Schmid underviſer i Geometrie, er forſtandig og indgribende. Hans Bog beviſer en aandfuld Forfatter. De geometriſke Kundſkaber, man bemærker i Inſtitutet, ere paafaldende; de ſynes at grændſe til det Overordentlige, naar man forglemmer eller ikke veed, hvorhen man kan bringe det med Børn, naar man retter ſig efter deres Fatteevne, lader dem have Tid og indgyder dem Enthuſiasme. Hvis vore offentlige Skoler ofte viſte ſig med mindre Lykke i dette Fag, ſaa overſee man ikke, at Mathematiken ikke

i dem bliver hædret eller drevet med saadan Iver, som i Institutet.

Elementerne af Institutets Regnekunst har den selv samme Forfatter ogsaa omarbeidet til sammes store Fordeel, og derved aabenbart igien nærmet sig til de sædvanlige Methoder, men dog meddeelt samme et Præg af egen Opfindelse. Han har beholdt Fremstillingen af Enhederne med Streger, dog med stor Indskrænkning. Paa den store Enhedstabel stode de forhen i saadan Mængde, at de mere forvirrede Øiet, end lettede Arbeidet for Forstanden. De gjorde Regnekunsten altfor mechanisk. — Ogsaa Regningen i Hovedet, denne Basis for al fornuftig Regning, har Schmid skjænket mere Opmærksomhed. Alligevel gaaer man endnu meget hurtigt over til Algebra, i hvilket Fag Hr. Schmid iligemaade viser et afgjort Talent og selv Originalitet.

Imod Mathematiken, Institutets Yndlingsfag, befinder Geographien sig meget sat i Skyggen. Det Eiendommelige maa her søges i Elementærunderviisningen. Kun altfor ofte er i dette Fag den naturlige Orden bleven vendt om, og begyndt just der, hvor man havde burdet ende. Thi hvad var vel urimeligere end hiin saakaldte Sphærelære i Spidsen for geographiske Elementærværker? Hvad

ir unaturligere end at begynde med Syſtemet om erdenslegemerne, Videnſkabens ſidſte Slutſteen? ørlægningen af denne Lære til Bogens Slutning r det første Skridt til Barnets Standpunkt, t andet var, at man begyndte med Barnets Føde= nd, ja med dets nærmeſte Omgivelſer. Men afaldende var os endnu det pludſelige Spring i Kaartet over Yverdon til Globen og Planet= ſtemet. Ogſaa maa Læſeren ovenfor have be= rket, at de Synsmaader, hvorefter man her laſtede Underviisningen i Geographien, vare for vidt omfattende. Hvis man vilde rette ſig efter, saa ſkulde der i Inſtitutet kun gives een aturvidenſkab, Geographien, for hvilken endog athematiken og Moralen ei ſkulde være ſikker.

Denne vidtløftige Geographie har imidlertid e fortrængt Hiſtorien og Naturbeſkrivelſen. lementærunderviisningen i hiin beſtaaer af Ty= r, ſom man opſøger i Diſciplenes Omgivelſer, t at meddele dem Hjelpe= og Forkundſkaber til bre at forſtaae Hiſtorien ſelv, hvis Traad i en iere Underviisning, ſom naturligt, knyttes til enneſkehedens Vugge. Om den naturhiſtoriſke derviisning kan det allerede ſagte være nok.

Men er nu ogſaa Opdraglingens Aand, naar n forlader Inſtitutet, beriget med alle de Kund=

skaber, som hans Alder og Stand udfordre? Det er et meget vigtigt Spørgsmaal. Til Kundskab om os selv, om Naturen som omgiver os, om Selskabet hvori vi skulle leve og virke, dertil skal Opdragelsen hjelpe os.

Studium af Menneskет har ingen Plads i Institutets ellers saa vide Underviisningskreds. Man har rigtig nok sagt os, at de første Sprogøvelser indeholdt en fuldstændig Psychologie; men disse første, for den spæde Ungdom bestemte Lectioner ere ikke hiint vigtige Studium, som vi tænke os fortsat til et sammenhængende Heelt.

Om Naturen erholder Opdraglingen i Øverhon de fleste Kundskaber, som hans Alder og Fatteevne kan fordrage. Af de tre Hovedevner Indbildningskraft, Hukommelse og Forstand, bliver ingen forsømt. Man har yttret, at den megen Mathematik i Institutet maatte udtørre Børnenes Følelse, men man har ikke omhyggelig nok adskilt Sagen selv fra dens Misbrug. Hvis Børnene tilbragte deres hele Liv med Tal og Linier, da maatte man vel frygte for hiin Udtørrelse, men da de afvexle hver Time med deres Øvelser, saa kan man imod hiin Frygt anføre Exempler af en Pascal, d'Alembert, Descartes o. fl.

Man har ogsaa klaget over, at Hukommelsen forsømtes i Institutet for at begunstige Forstanden. Det kan være, at det rigtigste Forhold ikke iagttages her; imidlertid lære Disciplene dog noget udenad.

Et Hovedmiemeed for al Underviisning bliver sedse Forstandens Dannelse til Rigtighed og Styrke; til Rigtighed, paa det at den kan finde Sandheden, og til Styrke, for at den kan gribe samme og holde den fast. Vel vidende, at Forstanden styrkes ved Øvelse, ligesom Magneten ved den Vægt, den bærer, bestræber Institutet sig for allevegne at vække Disciplenes egen Eftertanke. Dertil sigter Methoden i enhver Videnskab. Dog bygger Anstalten i saa Henseende sit skjønneste Haab paa Mathematikens Studium. Denne Videnskab er efter dens Mening den bedste Gymnastik for Aanden, den fortræffeligste Skole for Fornuften. Hvis dette var ubetinget sandt, da skulde det Misforhold, hvori Mathematiken her prædominerer fremfor de øvrige Fag, igjen udjevnes. Men er hiin Paastand ogsaa virkelig uden al Indskrænkning sand?

Oldtiden ærede Mathematiken høit. Indskriften over Indgangen til Platos Læresal er bekjendt. Hippokrates vilde have den sendt forud for Læge-

kunsten; og i de christelige Skoler i Alexandrien finde vi samme høie Agtelse for den. Da Kunster og Videnskaber blomstrede op paa ny, blev dette Dannelsesmiddel ogsaa benyttet, dog uden at faae sin gamle Anseelse tilbage. Hiin tidligere Enthusiasmus skulde først leve op igjen ved Emmestrødens Bredder, for derfra at opslaae sit Sæde ved Juras Fod. Her tegner det syvaarige Barn Vinkler og Figurer, som Grækenland forbeholdt en modnere Alder.

Det er sandt, det mathematiske Studium bestaaer i en uafbrudt Følge af Slutninger saa fast sammenslyngede, som ellers ikke er Tilfældet. Ligesaa vist er det, at den ikke er utilgjængelig for den tidligste Ungdom, og kan altsaa tjene til at lære den tidlig at tænke og slutte. Men er der da ingen Forskjel imellem Tingenes Natur og deres Maal, imellem Gjenstanden selv og deres blotte Form? Og medfører Bedømmelsen af et eneste Forhold ogsaa strax Bedømmelsen af alle de øvrige? Erfaringen lærer os det Modsatte. Den har mathematiske Genier at fremvise, som i andre Fag ikke vare stort videre end Børn. Endnu mere: man kan besidde stor Styrke i de rene Talforhold, og være forlegen i sin Hunsholdningsregning, hvilket vi have seet paa Institutets tidligere Lær-

linge, som udenfor deres Tabeller vare ganske fremmede, og ikke istand til at svare paa de simpleste Spørgsmaal, naar disse ikke bleve dem opgivne i de sædvanlige Formularer. Nei, ingen Green af den menneskelige Viden har den Tryllekraft, at oplyse os om alle de øvrige, og betage os den Møie, at studere dem særskilt; og vor Forstand maae øve sig i ethvert enkelt Fag, naar den deri skal erholde Færdighed.

Med Mathematiken er altsaa ikke Alt gjort. Hvad skal den uforsigtige Ungdom udrette paa Livets Skueplads med Vinkelmaalet i Haanden, omgivet af Taage og med utaalmodig Længsel i Hjertet? Den behøver andre Midler for at finde og bevare Sandheden. Den behøver en Logik for Livet. Hvoraf kommer det sig da, at den Anstalt, som vil tilbagekalde de gamle græske Tider, ei har anviist Logiken en Plads ved Siden af Geometrien?

Vilde man indvende, at Logiken er for høi for Institutets Disciple, saa svare vi, at den er langt mere passende med deres Fattevne, end den almindelige Sproglære, hvilken man dog lærer dem tidlig og med Held. Vi føie til, at den fordrer langt mindre Skarpsindighed og Anstrængelse, end den abstracte Mathematik, som Læreren dog ikke forfærdes for.

Mathematikens Studium, som vi forresten agte meget høit, kan vel vænne Opdraglingen til at dømme forsigtigt og vandre sin Vei betænksomt; men den nødvendige Ledetraad i Livets Labyrinth, de Synspunkter, hvorefter Ungdommen skal finde ud af samme, formaaer den ikke at give. Ja det bør siges reent ud: jo meer Vigtighed der lægges paa Geometrie og Calcul, desto nødvendigere bliver det, at ledsage samme med en lys Logik. Ungdommen maae lære at indsee, at Evidenz ikke finder Sted allevegne, og at Sandheden ogsaa træffes paa andre Veie. Imod det ubeskedne Ønske, at see alt demonstreret, maae man sætte Samvittighedens og troeværdige Vidners Anseelse, forskaffe Troen Indpas ved Siden af Beviserne, og lære Ungdommen at lade begge vederfares Ret.

Kunstdannelse.

Institutet befatter sig kun med de Kunster, som næsten allevegne optages i Underviisningen.

Saalænge Institutet kun var en Primærskole, maatte det holde sig til Modersmaalet alene. Nu fordrer Disciplenes Alder og Stand begge Sprog. Fremgangsmaaden derved er god og naturlig; Dertil hører Ideen om en sammenlignende Grammatik, uagtet den ikke meer er ny. Ogsaa den latinske

Grammatik skulde være sammenlignende og gaae ud fra Modersmaalet.

Maaden at lære Barnet at læse paa er noget vidtløftig, men fortjener ellers at anbefales. Hensigtsmæssigt er det at lade Børnene, alt efterhvor de rykke frem i Læsningen, skrive tillige, og saaledes forene de tvende Øvelser med hinanden. Dog ere vi af den Mening, at Læsningen bør gaae forud, fordi den er lettere og forbereder Retskrivningen.

I Henseende til Tegnekunsten i Yverdon havde vi meget bedraget os. Da vi lagde Mærke til Børnenes Arbeide, troede vi, at hine Linear-Tegninger uden Cirkel og Lineal havde ingen anden Hensigt, end at øve Haanden og Øiemaalet. Det forekom os at være en meget skjøn og nyttig, ihvorvel noget langsom Forberedelse. Vi fandt den Tanke sindrig, at opgive Barnet Figurens Elementer, og overlade det selv Fornøielsen af at opfinde dens mangfoldige Forbindelser.

Først siden bleve vi til vor Forundring vaer, at man knytter Udviklingen af den naturlige Smag til Tavleværk, Arabesker, gothiske Roser o. s. v. Disse Tavler erindre om de raae Forsøg, som hist og her kunne sees paa Landmandens Lader. De vise os Kunsten i dens Fødsel og første Barndom.

Men tænker man da for Alvor, at man for at danne Børnenes Smag, maa sætte dem tilbage til den første Tilstand, og føre dem derfra igjennem alle Kunstens Perioder? Det skulde da være en besynderlig Misbrug, og som istedet for at fremme Kunsten, vilde føre den tilbage.

Forresten er Tegnekunsten anbragt paa sit rette Sted her i Institutet. Dens Gavnlighed er almindelig; og her bliver Ungdommen ad en Blomsterstie først ind paa Studeringernes tornefulde Bane.

Ligesaa venlig en Nydelse bringer Musiken ind i det menneskelige Liv, ihvorvel den ikke har saa umiddelbar Indflydelse paa dets Fornødenheder. I Institutet kan den unddrage Lediggangen nogle tomme Øieblikke, at jeg ei skal tale om dens gavnlige Indflydelse paa Følelse og Levnet. Sparta, det strænge Sparta, fordømte ikke ganske Lyrens Brug, det berøvede den kun nogle Strænge, hvis smeltende Toner havde kunnet blive farlige for deres krigerske Sæder. Anstalten overlader Instrumenternes Valg til Disciplene, den holder sig til den vigtigste Musik, Sangen.

Sangmethoden gaaer tilbage til de alminbelige Elementer af Musikken, hvilke man andre Steder forudsætter. Man indlader sig her paa en fuldstændig Analysis, og gaaer derfor kun meget lang-

imt frem. Man lader Toneſtigens Takt gaae rud: en Opfindelſe, ſom man ei kan undres over et Inſtitut, der tildeler Calculen den første Rang; ji Tacten er jo en af Muſikens mathematiſke Dele. midlertid troe vi ikke, at denne Fremgangsmaade fordeelagtigere eller methodiſkrigtigere end den edvanlige.

Hjertets Dannelſe.

Den vigtigſte Kunſt, for hvilken alle andre iaae ſtaae tilbage, er uden Tvivl at danne det ngdommelige Hjerte efter den evige Retfærdigheds g Godheds guddommelige Billede.

Opdragelſen danner Hjertet ſaavel ved Underiisning, ſom ved Exempel og Øvelſe. Underiisningen er enten ſammenhængende og bebuder g for Barnet ſom det, den er, eller den gives ziligheds viis, dog derfor ikke uden Henſigt. Om nd ſaadanne uſøgte Belæringer ikke præſtere alt, vad Opdragelſen forlanger, ſaa have de dog deres iendommelige Værd. Hjertet er ei forberedt deraa, og modtager deſto dybere de Indtryk, ſom Iiisdommen ſaa ganſke naturligt medfører i Tinenes Løb. Dertil frembyder Underviisningen ſaa iangfoldige Leiligheder. De ſkjønne Videnſkaber, hiſtorien, Naturlæren give hvert Øieblik Anled-

ning til at udſtrøe god Sæd i det unge Gemyt; ſynes den end i første Øieblik ſpildt, saa vil den dog, dersom Jordbunden ikke var altfor slet, spire, vore og bære Frugt.

Institutet kjender meget vel saadan middelbar Indvirkning. Saaledes har jo dets historiske Underviisning en moralsk Tendents, og forsmaaer et forfængeligt Pragtskelet af Navne og Aarstal. Ved Sprogunderviisningen fandt vi Gellerts Sange, J. B. Rousseaus Oder o. s. v. i Brug, hvilke ere saa gavnlige for det barnlige Gemyt.

Hvad derimod den egentlige Religionsunderviisning angaaer, da er det allerede bemærket, at denne gaaer her saa langsomt frem, at Underviisningen i Christendommen, som udgjør det fjerde Cursus, ei har fundet Plads i de ordentlige Læretimer. Paa den hele Forberedelse hertil hviler for os et Slør, som vi ei have været istand til at tage bort. Hvad vi tydeligen see, er den rene oprigtige Bestræbelse efter at indplante Fromhed i Børnenes Gemyt. Det er paafaldende for den Fremmede at forefinde her saa reen og utvetydig hiin gammelhags religiøse Aand, som saa sjelden lader sig tilsyne i andre Opdragelsesanstalter. Hvis vi derfor hist og her dadle den bestaaende Religionsunderviisning,

saa bede vi Læseren ei at forglemme, at denne Daddel blot gjelder Formen, ikke Tingen selv.

Først bemærke vi, at de to første meget forlængede Cursus ere ganske helligede den naturlige Religion. Historien og Vidnernes Anseelse erfarer Discipelen ikke endnu; man leder ham kun til det, som hans Samvittighed, hans Hjerte og hans Fornuft indgive ham ved Betragtningen af sig selv, sine Medmennesker og den synlige Verdens utallige Undere. Her bliver altsaa Discipelen en ung Philosoph, endnu førend han er Christen.

Siden bliver i et tredie Cursus den ældste Bog i Verden forelagt Barnet; man gjennemgaaer med det den ældste Religions Annaler. Det hører nu op at være en blot Lærling af Naturen. Historien taler til det; det troer, og dets Tro hviler paa Autoritet; dog er det endnu ikke Evangeliets Autoritet, hvilken først senere fremtræder.

For bedre at bedømme denne forberedende Underviisning, ville vi betragte den fra tvende Synspunkter, Religionens og Moralens. Den første philosopherende Deel har til Opgave at forbinde Ideen om Gud med alt hvad der omringer Barnet. Denne Hensigt er fortræffelig; men vi havde ønsket bestemt at vide, fra hvilket Punkt denne Underviisning gaaer ud, hvorledes den rykker frem og hvor

den ender; desværre maae vi troe, ifølge det Dunkle i de givne Forklaringer, at man endnu ikke er dermed paa det Rene. Paafaldende er ved denne Underviisning Bibelen, hvilken man giver Lærlingen i Hænde heel og uden videre Forberedelse. Ikke at tale om, at man ellers holder Udtog for hensigtsmæssigere, saa synes den heller ikke at være saa ganske paa sit Sted i et Cursus, hvor ellers alt Positivt er udelukket.

Dette tager sin Begyndelse med det G. Ts. Historie, hvor man besvarer de tre ovenanførte Spørgsmaal. Denne Deel rører Lærdom, og der ligge skjønne og store Anskyn til Grund for den, dog fyldestgjorde den heller ikke ganske Commissarierne, saalidet som Underviisningen i Moralen, hvori de fornemmelig savnede en øverste Grundsætning.

De religiøse Øvelser, ved hvilke det barnlige Gemyt hæver sig til Himmelen, blive altid et gavnligt, velsignet Middel for Opdragelsen; men Viisdom maa lede og understøtte dette tidlige Sving. Her har Institutet den heldige Sædvane, at forudsende Bønnen nogle for Barndommen fattelige og passende Bemærkninger. Bønnen er kort og passende for denne Alders Flygtighed.

Søndagsgudstjeneſten er uden Pragt, dog høitidelig. Ikke uden dyb Rørelſe hører man den ſkjønne Sang af en blomſtrende Ungdom, hvis andægtige Alvorlighed beviſer, at Munden kun bevidner, hvad Hjertet føler. Dog ønſkede vi, at Prædikenen ſtedſe maatte være paſſende med Børnenes Fatteevne, deres Alders Fornødenhed, og Graden af deres Opmærkſomhed. De udgjøre her det ſtørre Antal; for dem burde alt være beregnet.

Børnene befinde ſig i Inſtitutet under Viisdommens og Godhedens Styrelſe. Vi tør vel ſige, at den moralſke Diſciplin er den meeſt ſammenhængende, bedſt beregnede, fortræffeligſte Deel af Opdragelſen i Yverdon. Den er et fælles Værk af Hjertet og Forſtanden, og hvad diſſe foretage ſig i Samdrægtighed, det lykkes altid bedſt. Med ſtaanende Opmærkſomhed har man undgaaet Alt, hvad der havde kunnet afſkrække, forbittre eller forderve Ungdommen, og derved opfyldt Opdragelſens førſte Pligt, hvilken maaſkee ellers forſømmes meeſt, ligeſom overhovedet Retfærdighed er ſieldnere i Livet end Godhed.

I Henſeende til Belønninger, ſom kunde vække Efterſtræbelſe imellem Diſciplene, da har man betydet os, "at de ere en Afſkye i Methodens

Mine." Udtrykket klinger noget haardt, men Pædagogiken vil ikke ræddes derfor. Moralen forlanger for Fortjenesten kun en simpel, reen, beskeden Belønning, der kan vise, at man lægger Mærke til den, og ikke vil betale med Bagateller, som ere den uværdige. Driften til Efterstræbelse og Ære er Mennesket medfødt, og det staaer ikke til os at fortrænge den. Den ligner de flydende Legemer, som, naar de trykkes paa den ene Side, stige eller udgyde sig paa den anden. Det er altsaa visere Handlet, at lede den hensigtsmæssigt, end ikke at ville bemærke den. Men denne Strænghed ligger ogsaa kun i Institutets Theorie. Thi det drager sine fortrinligste Disciple frem, hvor det behøves, betroer dem Opsyn over de andre, bekjendtgjør offentligen deres Navne, hvilket dog er bestemte Undtagelser; ogsaa vilde det forraade Blindhed at forkaste alle.

Anstaltens virksomme Politie lader sig beskrive med faa Ord: at sysselsætte Børnene, at holde dem under bestandig Opsigt, at vinde deres Hjerter ved faderlig Omsorg og Tale, at afholde dem ved Samvittighed og Bluefærdighed fra det Onde. Vistelig en saadan Styrelse er menneskelig og viis. Følge vi til disse Forholdsregler Forstanderens og hans Venners Exempel, saa maae vi være overbeviste

om at intet mangler den vigtigste Deel af Opdragelsen. Vi have nu blot at kaste et Blik paa den almindelige

Studiiplan.

Det sædelige Opsyn udstrækker sig over alle Timer og Dage; det er nødvendigt paa ethvert Sted. Anderledes forholder det sig med Studieringerne; disse have Maal og Maade; de bør lade Rum blive tilovers for Forfriskning og Legemsøvelser. Vi have i denne Henseende paaanket et aabenbart Misforhold, hvilket uden Tvivl vil blive udjevnet. Ogsaa ønskede vi, at der lidt efter lidt blev tilstaaet Disciplene mere Tid til egen fri Anvendelse. Overgangen fra en foreskrevet Dagsorden til en selvbestemt Tidsanvendelse er saare vigtig og burde omhyggeligen forberedes.

Ved en Studiiplan maa man fremfor Alting lægge Mærke til tre Ting: først Læregjenstandene for samme, hvilke bestemmes deels ved den menneskelige Natur i Almindelighed, deels ved Disciplenes besynderlige Stilling; dernæst at disse Bestanddele staae i et rigtigt Forhold til hinanden ifølge deres Vigtighed, og endelig om de følge i en naturlig Orden paa hinanden.

Iblandt Læregjenſtandene i Yverdon have vi fundet nogle overflødige Dele, hvilke kunde bortbyttes for vigtigere. Hertil høre de første Begyndelsesgrunde i Religionen, ſom endog ved et bedre Valg ſkulde være altfor vidtløftige, dernæſt den altfor detailleerte Geographie, ſom taber ſig i Jordens og Havets Bækkener og Fordybninger; dets Græſk og Latin, hvorved man foregriber Gymnaſierne. Derimod har man udelukket fra Klaſſeunderviisningen Sjelelære, Logik for Livet og Chriſtendom.

Betragter man de nærværende Dannelsesmidler, da vil man juſt intet betydeligt Misforhold opdage, undtagen Mathematiken, ſom drives for tidligt og med altfor ſtor Udmærkelſe. Imidlertid har denne Forkjerlighed ikke hindret, at man jo har ſkjænket Hjertets Dannelſe om juſt ikke al mulig Bearbeidelſe, ſaa dog den fornødne Tid.

Maaſkee kunde Inſtitutets Hiſtorie bedſt forklare alle de Feil, ſom en ſtræng Kritik maatte opdage i dets Studieplan. Det er nemlig ikke den første Støbning af een Form; dette er den ſkjønne Anſtalts Grundfeil. Udkaſtet til Brug for Fattige, og indſkrænket i Begyndelſen indenfor en Landsby

byskoles snævre Grændser, udstrakte den sig lidt efter lidt, forandrede sin Natur ligesom sin Bestemmelse og sit Sæde. Den voxede langsomt, ulige, usikkert, ofte given til Priis for Tilfældet og Trangens Indskydelser. Paa denne Maade naaer et Udkast aldrig en Plans Fuldkommenhed, hvilken Viisdommen udvikler af een Idee. En første Feil, eller en Undladelse lader sig let opdage paa Papiret, men er vanskelig at afhjelpe i Praxis. Partielle Forbedringer lade sig vel anbringe, men Omsmeltningen er sjelden muelig, og sjelden tænker man alvorligt derpaa.

Dog derfor mistvivle vi ikke om at naae Fuldkommenhedens Maal. Veien dertil maa engang findes. Ogsaa Institutet har længe været sysselsat med at finde den. Skulde vi her udtrykke de Tanker, som det har opvakt hos os, vilde vi sige: Tragter ikke efter Videnskab; der gives en, som ved Opdragelsen opveier enhver anden, nemlig den ikke at forstige sig i Systemer. Stræber stedse efter den Kunst, at lade Discipelen selv finde hvad I ville lære ham. Denne Maxime er gammel, den har været bekjendt fra Sokrates's Tid af; men vogter Eder for Indskydelser af en Philosophie, som vil skabe der, hvor det var bedre at betragte,

at føle og tie *). Eders Værk blev begyndt uden den, og det vil uden den trives bedst. Systemerne vaere desuden kun en Dag; men den jevne Naturſands lever evindelig ligesom Naturen selv og Menneskeheden **); og er det ikke Menneskeheden, som eders Bestræbelse er helliget? Værer mindre begjerlige efter at udfinde nye Opdragelsesmidler herefter, og fuldkommengjører dem, som ere overleverede Eder. Ellers erholde vi aldrig andet end Forsøg, som I selv igjen maae reformere, og I ville aldrig naae det Gode, for hvilket eders Hjerte slaaer saa varmt og levende." Saaledes vilde vi tiltale Institutet, og vor Frimodighed vilde ei sætte det i Forundring.

Andet Kapitel.

Undersøgelse af Læreanstalten.

De foregaaende Bemærkninger ere ogsaa anvendelige paa Skolen for Lærere, fordi man i den

*) Forf. stikle paa Naturphilosophien, der har forsøgt at drage den pestalozziske Methode ind i sin Kram. Overs.

**) Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. Cic.

rer at opdrage Ungdommen efter det for Øine
ggende Mønſter. Dog kan dette Slags Anſtalter
ſaa betragtes fra andre Synspunkter.

Beſynderligt ſkulde det være, om flere Læreaar
fordredes til at lære henſigtsmæssigt at forme
teen og Træ, imedens ingen Læretid udfordredes
r at lære den vigtige Kunſt at danne Ungdom-
ens Forſtand til Sandhed og dens Hjerte til det
ode. Vistnok anseer den store Hob endnu stedse
ſſe Lærere for blotte Sprog-, Skrive- og Regne-
ſtere; men den store Hob er en slet Dommer.
z selv hine nødtørftige Elementer udfordre dog i
t mindſte nogen Forberedelſe hos dem, som skulle
iderviſe deri. Tydſkland har for lang Tid siden
fjendt dette, Schweiz senere; Peſtalozzi har ved
saadant Anlæg forsøget sine Fortjeneſter; dog
ides kun hos ham en Skygge af et Seminarium.
'en kan en enkelt Mand uden Formue og Under-
ttelſe vel gjøre mere?

Imidlertid betegner Skyggen allerede Omrid-
, og hvad der nu gjøres, lader os slutte os til
ad der vilde skee under andre Omstændigheder.
nne Læreanstalts første Forholdsregel beſtaaer
i, at den for Børn beſtemte Undervisning frem-
les der mere fuldendt og omfattende. Dette er
tigt; imidlertid bør disse Forklaringer blive inden-

for Elementarunderviisningens Sphære; ellers kunne de blive farlige. De unge Lærere ere stedse tilbøielige til at udstille deres Kundskaber til Skue, og tilfredsstille en Forfængelighed, som just ikke geraader deres Disciple til Gode. Har man tet betænkt dette i Yverdon?

Dernæst lader man de vordende Lærere iagttage Underviisningens Gang og forklarer dem Methodens Fremgangsmaade, hvilket da ogsaa er aldeles nødvendigt, og tilsidst lader man dem, som have Lyst dertil, øve sig i at undervise Classerne. I det vi yde disse practiske Forsøg og Veiledningen dertil fortjent Roes, maae vi tilføie hvad vi have savnet. De Kunstforstandige have stedse troet, at en god Ungdomslærer maa besidde almindelige Overskyn og Grundsætninger for Opdragelsen. Men en Belæring desangaaende have vi forgjæves søgt i Yverdon. Vi fik stedse det Svar: "at man havde den Grundsætning, ikke at forvirre Lærlingene ved Theorier." En ubestemt tvetydig Yttring, hvilken havde forundret os mindre, dersom ei Praxis havde stadfæstet den.

Regelmæssigere og i bedre Sammenhæng drives Lærerindernes Opdragelse. Med særdeles Forneielse dvæler Jagttageren ved den Underviisning som under Navn af "Mødrenes Bog" gives i

den Kunst, at fremme og lede Barndommens allerførste Udviklinger. Men vi have kun et almindeligt Begreb om denne Bog, som hidindtil blot er til i Lærerens Hæfter og maaskee paa nogle løse Blade.

I den geometriske Underviisning blive Lærerinderne staaende ved Formlæren; derimod erholde de Underviisning i Sprogphiloſophie og Philoſophie over Religionshiſtorien, et Par Penſa, som man maaskee ligeſaa godt havde kunnet ſpare dem, iſær det ſidſte. Opdragelſen vogte ſig dog endelig for at vende op og ned paa Kjønnenes oprindelige Beſtemmelſe! Den mærke mere paa Naturens Vink og Selſkabets Bedſte, end paa den tøileløſe Lyſt allevegne at anbringe Videnſkab, ogſaa der hvor den ikke hører hen. Manden begavede Naturen fortrinligen med Dybſindighed, Kraft og Værdighed, og beſtemte ham derved til alvorlig Forſkning, til Forretninger, til haarde Øvelſer og tunge Pligter: Qvinden forlenede den Følelſe, Beſkedenhed, Reſignation. Den beſtemte hendes Kjøn fornemmelig til huuslige Syſler, til mildere og mere indſkrænkede Beſkjæftigelſer, mere til Tro end til Underſøgelſe. Ved diſſe forſkjællige Anlæg har den ligeſom aabenbaret den Forſkjel, vi ſkulle iagttage i Opdragelſen. Ei tilkommer Begge een og den ſamme Dannelſe. Ei

ſkal Mand og Qvinde kappes paa Lærdommens Bane. Den ømme Qvindelighed og Beſkedenhed vilde komme til at vige for Videnſkaben; Pen og Bog vilde fortrænge Syenaalen; vore Bugger vilde blive forladte for Skjønaanderiet; de lærde Qvinder vilde med deres Dont ogſaa tilſætte dets Livs Lykke, og — ſom en franſk Skribent ſiger — "for at faae maaſkee et Par Mænd mere i et Aarhundrede, ſkulde man ødelægge det hele Kjøn."

Tredie Afſnit.

Anvendelſe af Methoden paa den offentlige Opdragelſe.

Følgende tre Spørgsmaale vare opgivne Commiſſarierne i deres Inſtrux:

1) Finder man i Yverdon Mønſteret for en hensigtsmæssig Primærſkole for Kjøbſtæder og Landsbyer.
2) Er Methoden udviklet i ſaadan Grad og Omfang, ſom en Secundærſkoles Fornødenhed fordrer.
3) Kunde Skoler, ſom vare indrettede efter Inſtitutets Forbillede, tjene ſom Forberedelſesſkoler for høiere videnſkabelige Studier.

Om Anvendelsen paa Primær- (o: Puge-) Skoler.

Den første Underviisning skal egentlig føre gdommen ind i Livet og i Selskabet; dens Hen- t er moralsk; Hjertet maa dannes fremfor Alt; det øvrige er Midel til dette Øiemeed, og skal derordnes dette. Som Grundvold for en al- ndelig Nationaldannelse bør denne Underviis- ng i det Væsentlige allevegne være den samme, d Undtagelse af nogle Gradationer, som Stand, ted og andre Omstændigheder foreskrive; den be- deligste Forskjel frembyder her Sted og Land.

Snevrere Skranker tilkomme Landsbyskolerne. ørnene træde senere derind i, besøge dem mindre fbrudt og forlade dem tidligere end i Stæderne.

Det skulde være en frugtesløs Bestræbelse at lle forene i vore Landsbyeskoler alle de Dannelses- idler, som en velmenende men uklog Iver har tænkt dem. Hvad skal Landmanden med vor ie Videnskab, og vore dybe Forskninger? Han lde derved kun foruroliges og blive utilfreds med n Lod.

At tale, læse, skrive og regne vil bestandig live de Kunster, som udgjøre det egentlige Qva- rat for Landsbyskoler, det vil sige Indfatningen r alt det Øvrige. Til Religionen og dens Sæde-

lære gjemme vi Tavlens Midte, omkring hvilken siden Naturkundskab, Historie, og alt andet, hvad der kan bringe Skolerne sand Nytte, bliver ordnet.

Men hvo vilde nu forlange, at et Institut, som ene virker paa Børn, det Dag og Nat har under sit Opsyn, skulde kunne være Forbillede for en saadan Landsbyskole? Desuden staaer Institutet ikke mere aabent for alle Børn uden Forskjel. Dets Disciple høre for det meste til den velhavende Classe; til disse maa det tage Hensyn.

Det var heller aldrig Institutets Tanke, at man skulde indføre alle dets Classer og Dannelsesfag i vore Landsbyeskoler. Det vilde blot foreslaae et Udvalg deraf.

Men kaster man nu et Blik paa Institutets Beskrivelse, for at fremdrage det, som kunde være brugbart for disse Skoler, saa er det at beklage, at man i Grunden finder saa faa Grene, der saaledes som de ere, strax kunne indføres. Den religiøse og moralske Underviisning, hvilken vi ovenfor have tiltænkt Primærskolerne som Hovedgjenstanden, maatte omarbeides efter en ganske forskjellig Plan. Hvorledes kunde vor Philosophie over Naturen og over Bibelhistorien blive gavnlig for Landalmuen? Man lære den at beundre Naturens Herlighed,

hvori den lever, paa det at det daglige Syn af samme maa opløfte deres Gemyt til alle Tings Skaber, trøste dem, gjøre dem bedre, visere og lykkeligere; og man vil blive deres Velgjører. Men man maa begynde med at fortælle hine Oldverdenens Begivenheder og af den hellige Skrift øse hiin Theologie og Moral fremstillet i Handling, som passer sig for Barnet, og hvorefter ogsaa Almuen er begjerlig, fordi den hele sin Levetid paa en vis Maade bliver ved at være Barn.

Hvad de øvrige Elementærkundskaber angaaer, da vil Institutet ogsaa dertil kunne levere hensigtsmæssigt Stof og fortreffelige Anskyn. Vi ønskede heller at kunne sige, at disse Grene vare der allerede fuldkommen uddannede; men selv Underviisningen i Læsen er ikke ganske dadelfri; ogsaa ved Sprogøvelserne var et hensigtsmæssigt Valg nødvendigt, var det ogsaa blot med Hensyn til Tidsbesparelse og nærmere Anvendelse paa en Landsbyskoles Kreds.

Vi ønskede gjerne at indføre i vore Landsbyskoler nogen Underviisning i Sang og Tegning; men ogsaa her kunde man ikke ubetinget overføre Institutets Methode; kun sammes Idee burde lægges til Grund. Tegningen maatte drives geometrisk og forbindes med Regningen, paa det at Di-

ſciplene kunde lære at tegne en og anden Gjenſtand, ſom forekommer i Landmandens Kreds.

Naar vi anbefale Underviisning i Sang for Landbyſkoler, ſaa tænke vi derved paa Gudstjenesten. Dgsuden ſkulde Syngetimerne forſkaffe Landmanden en reen og velfortjent Nydelſe. Efter Inſtitutets Exempel ſkulde Sangen ganſke tjene til Hjertets Dannelſe. Og hvo vilde vel fortryde Anvendelſen af nogle Timer og nogle Udgifter, naar en reen og ſimpel Sang efterhaanden kunde bringe hine taabelige, gemene, ofte frække Viſer i Forglemmelſe, da diſſe ellers forplante ſig fra Slægt til Slægt, og deres raae Echo beſtandig vanære vore Bjerge og Dale *)?

Dog, vi komme til Primærſkolerne i Kjøbſtæderne. Her ere Diſciplene hinanden langt mere lige, og i denne Henſeende love Inſtitutets Midler her en ſtørre Anvendelſe. Dog viſer ſig ogſaa her ſtrax en betydelig Vanſkelighed, nemlig i Organiſationen af de ſex Claſſer, hvor det, ſom andet

*) Desværre kunne Norges Bjerge og Danmarks Sletter føre ſamme Klage.

Overſ.

ſteds maa adſkilles, er ſammenſmeltet i eet fort-løbende Curſus. Elementærſkolen i Yverdon udgjør intet ſelvſtændigt Heelt. Langſomt og i en fjern Afſtand forberede de første Afdelinger de ſidſtes Penſum, hvilket de forudſætte. Ofte bliver Reſultatet først langt hen i Tiden ſynligt. Grunden falder af ſig ſelv i Øinene. Man har her gjort Regning paa at kunne beholde Diſciplene den hele Tid, de behøvede for at tilbagelægge den ſlagne Bane fra Begyndelſen til Enden. For ſaavidt har Peſtalozzi havt Ret i at beklage ſig over de utidige Dadlere, hvilke bedømme hans Inſtituts Fortjeneſte efter de Fremſkridt, en uſtadig forbiilende Yngling deri har gjort. Imidlertid er det netop denne langſomme Gang, ſom frembringer den Hindring, hvorom vi her tale. Skulle vi i vore Kjøbſtæder have Secundær- (ɔ: Borger-) Skoler, og ſkulle diſſe ſlutte ſig til de foregaaende (Primær- ɔ: Pige-ſkolerne) for med dem at udgjøre et fremſkridende Heelt, da maa man ingenlunde ſammenſmelte tvende Anſtalter, ſom Fornuft og Billighed byde at adſkille. Altid vil det ſtørre Antal blive nødt til at nøies med Begyndelfesgrundene: (Diſſe bør altſaa fuldendes i Primærſkolerne; men dette kan den peſtalozziſke Methode, ſom er beregnet paa 6—7 Aars Skolegang, ikke i ſin nærværende Form).

2) Anvendelse paa Secundærskolerne.

Disse staae, som bekjendt, i det nye Undervisningssystem ved Siden af de latinske Skoler, under Navn af Real- og Borger-Skoler. Læregjenstandene i dem ere efter Omstændighederne og Hjelpemidlerne forskjellige. I de fleste bliver Skrivekunsten fortsat, en grundigere Undervisning i Modersmaalet meddeelt, desuden gjerne et eller andet levende Sprog lært; endvidere Kjøbmandsregning, Geometrie, Tegning, Jordbeskrivelse o. s. v.

Iøvrigt beroer disse Skolers Organisation saameget paa det Locale og Omstændigheder, at det er vanskeligt at angive med nogen Bestemthed, hvad de kunde optage af Institutet. Hvis man indrømmer Geometrien en Plads i dem, saa tage vi ikke i Betænkning, dertil at foreslaae Anstaltens Elementer; dog maatte de i saa Fald paa den ene Side sammensættes hensigtsmæssigere, og paa den anden Side fortsættes indtil Anvendelse. Tallæren er her mindre anvendelig. Thi for det første falder det bort, som hører til Primærskolerne, og for det andet mangler netop den Deel, som indeholder den egentlige paa Livet anvendte Arithmetik; og just denne er i Borgerskolerne Hovedsagen. Om Geographie, Historie, Naturhistorie, Sprogunderviis-

ning o. ſ. v. ſige vi Intet; vor Taushed derom forklarer ſig nokſom af vor foregaaende Kritik over diſſe Fag.

Vi gjentage det: Peſtalozzis Anſtalt har, i det den aldeles ikke har taget Hensyn til de eengang indførte Grader i den offentlige Underviisning, erholdt en ganſke egen Exiſtenz og Stilling. Man kan i andre Læreanſtalter laane dette og hiint af den, men ingenlunde ganſke danne ſig efter den.

3) Anvendelſe for de lærde Skoler.

Endelig har Inſtitutet ogſaa paa de ſidſte Tider villet fremtræde ſom Forberedelſesſkole for Academiet, formedelſt nogen Underviisning i det latinſke og græſke Sprog, hvilken man indrømmede efter nogle Forældres Forlangende. Men denne Underviisning er altfor indſkrænket ved de mange andre Læregjenſtande, ſom neppe lade tvende Timer om Dagen blive tilovers for den. Maaſkee vil man derved kunne bibringe Diſcipelen Grækenlands og Roms Sprog; men man vil ſikkert ingen Tid faae til at aabenbare ham deres Videnſkabs- og Kunſt-Skatte. Det mangler her desuden paa Underviisning i Antiqviteter, Mythologie, gammel Geographie o. ſ. v. Indſigtsfulde Lærere paa Gymnaſier og Academier ville frabede ſig ſaadanne

umodne Disciple, som af de gamle Sprog have kun i det høieste Ordene inde, uden at besidde Reglen til det, som disse Ord indeslutte.

Hvo havde vel ogsaa ventet at see denne Anstalt nogensinde kappes med Gymnasier? Den vilde kun være en Primærskole; og den var det en rum Tid. Men nu — hvad er den vel efter sit Væsen og Omfang andet end en Secundærskole, som gaaer tilbage til de første Elementer? — Dens Disciple ere altsaa ikke bestemte for den videnskabelige Løbebane. De skulle altsaa efter Reglen, i det de træde ud af deres Classer, gaae over til Livets Sysler og til at lære et bestemt Kald. Institutet har ogsaa følt hvor upassende de latinske Elementer vare for det; men det kunde ikke i den Stilling, hvori det befandt sig, vægre sig ved at følge saa mange Forældres Villie.

Vi komme saaledes bestandig tilbage til det samme Resultat. Institutets Dannelsesmidler staae i en meget ufuldstændig Forbindelse med vore offentlige Underviisningsanstalter. De private Stiftelser finde en rig Høst paa en Mark, som Iver og Indsigt saa længe har bearbeidet; men vore Skoler kunne der kun sanke faa Ax.

Institutet har desuden ikke lagt an paa at komme i Harmonie med vore offentlige Skoler. Bestemt til for enhver Priis at gribe alle Barnets Anlæg for at lede deres Udvikling efter sine Grundsætninger, har det kun raadført sig med sine egne Synsmaader, og forraader idelig en uimodstaaelig Lyst til at aabne sig nye Baner, skulde det end aldrig betræde dem, som Brugen engang har indført. Dette var maaskee det rette Middel at komme til nyttige Opdagelser; men ogsaa et Forsæt, som gjorde Overeensstemmelsen umulig. Institutet skrider frem paa sin Vei; de offentlige Anstalter forfølge deres, og der er ingen Sandsynlighed for at begge saa snart ville mødes.

Skade, at Omstændighedernes Magt stedse drev Pestalozzi ud over den Løbebane, som hans rene Iver og hans inderlige Kjerlighed havde foretegnet ham. Hiin Primærskole, Forbilledet for alle de øvrige, skal altsaa nu blot kaldes en Idee i hans sorgfulde moisommelige Liv! Vist nok en stor Idee, som stedse vil gjøre hans Hjerte Ære og bringe hans Minde til Efterverdenen. Den gode Hensigt, de ædle Anstrængelser, den mærkelige Standhaftighed skal man stedse lade vederfares Ret. Lader os benytte de fortræffelige Ideer, som oprindeligen ligge til Grund for det hele Foretagende,

lader os følge de lærerige Exempler, men tillige beklage, at en ugunstig Skjæbne maa svæve over en Mand, som ved trykkende Omstændigheder stedse hindres i at gjøre netop det som han egentligen vil!

B.

Fortsat Beretning om Bibelselskabernes Udbredelse og Virksomhed.

Det er nu tre Aar siden Udgiveren medbeelte sine Læsere den første Efterretning om det hengang hos os formedelst Krigen kun lidet bekjendte brittiske og udenlandske Bibelselskabs Stiftelse, Diemed og Fremgang indtil Aaret 1812. Et Aar senere leverede Secretair C. Molbech i Athene for Decbr. 1813 sin Beretning om samme Selskab, hvilken tillige kunde indbefatte en Deel af nysnævnte Aars Historie. Efter den Tid er vort Fædreneland optraadt som Medlem i det skjønne, over hele Jordkloden udbredte Samfund, hvilket dog ikke behøver at bringes i Forbindelse med Patriotens Interesse,

for at vække den meest levende Deeltagelse hos enhver Christen. Istedet for at saamange andre Selskaber ere at anseе enten som et slet Surrogat for Menneskekjerlighed og Broderaand, eller endog som en aabenbar Indskrænkning af al ædel Cosmopolitisme: saa er dette aldeles skikket til at indprænte alle Jordens christnede Folkeslag en almindelig Broderkjerlighed, og at aabne for de Ikke-christnede Adgang til det herlige Samfund. Ogsaa var det høi Tid at minde Christenheden om hvilket dyrebart Klenodie den havde i Bibelen, hvilken urokkelig Hjørnesteen, hvilket sikkert Foreningspunkt, hvilken Kilde til Oplysning, Beroligelse og Lykksalighed. Ulykkelige Stridigheder havde for lang Tid siden bragt mange christne Sekter og Folkeslag til at forglemme, at de alle vare kaldede til een Daab, een Tro, eet Haab og een Salighed ved Jesum Christum, hvem de samtlig bekjende og paa hvis Lære de samtlig troe. Men jo mindre Held de ved en saadan Tænkemaade tilberedede sig, desto mindre ivrige vare de ogsaa for at meddele uomvendte Folkeslag det Livsens Ord, hvis saliggjørende Kraft de selv saa lidet kjendte. Deraf den Ligegyldighed, den Kulde, ja den Uvillie, som mange især protestantiske Nationer viste paa de sidste Tider for Missionsvæsenet, da de dog burde betænke, at

den Velstand, som var dem saa dyrebar, og den Oplysning, hvoraf de saa gjerne roste sig, oprindeligen skyldes ene og alene Christendommen, hvilken i alle barbariske Lande først banede Veien for Cultur og Videnskabelighed. Hvor forskjellig fra hiin uchristelige Indifferentisme (hvis Yttringer selv gjenlød i det engelske Parlament) er ikke den Tænkemaade, som ved Bibelselskabet er bleven udbredt i og udenfor England. Atter er Hedningenes Oplysning og Omvendelse bleven bragt paa Bane, som en Gjenstand værdig Regjeringernes Opmærksomhed; og Mænd med apostolisk Iver ere rede til at drage ud til de fjerneste Folkeslag, bringende dem som en kostbar Fæstensgave de hellige Skrifter, oversatte i deres Sprog. Dette var den anden vigtige Synspunkt, hvorfra det brittiske og udenlandske Bibelselskabs Gavnlighed bør betragtes. Den tredie er, at Bibellæsning ved dets Bestræbelse vil vorde langt almindeligere selv her hjemme i Europa, saavel i protestantiske som catholske Lande, end den i lang Tid har været. De Betænkeligheder, som adskillige Theologer af begge Kirker have næret imod Almuens Bibellæsning, skulle i næste Bind af Theologisk Bibliothek blive prøvede, og som jeg haaber, tilstrækkeligen gjendrevne. De kunne følgelig ikke her formindske de Taknem-

lighedsfølelser, som vi bør nære for de ædle ænd, der have udtænkt, grundlagt og befordret store og gavnrige Foretagende, hvis videre mgang vi nu korteligen skulle fortælle*).

*) Hovedkilden er de aarlige deels udførligere (Reports) deels kortere Beretninger (Summary Accounts) som Moderselskabet i London udgiver, og som ved Hr. Pastor Henderſons Godhed ere komne mig til Hænde. De sidstudkomne ere Summary Account of the proceedings of the British and Foreign Bible-Society, and of the beneficial effects which have resulted from its institution. By the Committee of the Society. London 1814. 44 et 84 pag. 8. og The eleventh Report of the British and Foreign Bible Society. 1815. Lond. 70 pag. 8. med et Appendix, indeholdende Udtog af Selskabets Correspondence 208 S. Mange Efterretninger, især til Oplysning om de nye asiatiske Bibeloversættelser, forekomme ogsaa i Periodical Accounts relative to the Baptist Missionary Society, af hvilke jeg har endeel Nummere liggende for mig (det sidste er det 28de Hefte, trykt 1815). Om de saa vigtige russiske Bibelselskaber har jeg benyttet 1) Ueber Bibel-Gesellschaften im Allgemeinen und Errichtung einer solchen, in St. Petersburg. St. Petbg. 1813. 2) Von

I det Aar, ved hvilket vi sidst standsede (1815), havde det Londonske Moderselskab allerede fremkaldt over hundrede Hjelpe-Selskaber i Provindserne og

dem Zweck der Russischen Bibel-Gesellschaft und den Mitteln, wodurch derselbe erreicht werden kann. St. Petbg. 1814. 3) Von den Fortschritten der Bibelgesch. im Jahre 1814. St. Petbg. 1815. 4) Erster Bericht der Comität der russischen Bibel-Ges. von Jahre 1813. Petbg. 1815. Ogsaa i Tydskland er om denne Gjenstand udkommet en Mængde Smaaskrifter, meest indeholdende Udtog af de engelske Raporter. Et af de mindre, egentligen en Indbydelse til Thüringerne, skal udmærke sig (thi jeg har endnu ikke seet det) ved en heldig Vurdering af Bibellæsningens Gavnlighed. Det danske B. Selskabs Historie oplyses ved det lidet Skrift: Efterretning om Oprettelsen af Bibel-Selskabet i Danmark. Som Indbydelse til at understøtte dets Forehavende. Kbhavn. 1814. 30 S. 8. (saaes paa Vaisenhusets Boglade for 8 Sk.); og det islandske Selskabs ved: Fáein Ord um Uppruna og Utbreidslu þeirra svo kölludu Bibliu-Félaga. Kbhn. 1815. 16 S. 8. (hvori findes en islandsk Ode til det engelske Bibelselskab af Præsten Jon Thorlakson, i Anledning af de ved Pastor Henderson til Island bragte og der udbredte Bibler).

foranlediget et ſtort Antal af lignende Samfund paa Europas Faſtland ligeſom ogſaa i America. Allerede dengang var ved Selſkabets Beſtræbelſer enten hele Bibelen eller dog enkelte Dele deraf blevet trykt i 23 europæiſke, 25 aſiatiſke og 2 americanſke Sprog. Rapporten for Aaret 1813 godtgjør, at Selſkabet har bidraget til at fremme Udgaven af den hellige Skrift, eller Dele af ſamme i følgende 18 Mundarter: Franſk, Italienſk, Romanſk, Tydſk, Bøhmiſk, Polſk, Ungarſk, Slavoniſk, Lithauiſk, Liflandſk eller Lettiſk, Eſtlandſk, Svenſk, Laplandſk, Armenianſk, Islandſk, Finſk, Tyrkiſk og Calmukkiſk. Men i England ſelv har Selſkabet ladet trykke Udgaver paa Engelſk, Welſk, Gæliſk, Irlandſk, Manniſk (for Den Man), Spanſk, Portugiſiſk, Hollandſk, Danſk, Græſk, (baade gammelt og nyt) Esqvimoernes og Mohavkernes Sprog, foruden Franſk, Italienſk, Tydſk og Arabiſk, ſom er blevet trykt for Selſkabets Regning baade i og udenfor England *). Samme Be-

*) Af alle de Udgaver i de forſkjellige Sprog, ſom ere beſørgede i England har det engelſke Bibelſelſkab gjort det Danſke en Foræring, hvilken opbevares i Kjøbenhavn.

Udg.

retning anfører nyſtiftede Selſkaber i Tydſkland iſær et ſtort i Berlin, i Ungarn, i Sverrig, Finland, St. Petersborg, og, udenfor Europa, i Calcutta, paa Ceylon, i Bombay, paa Øerne Mauritius, Bourbon, St. Helena, i de brittiſke Beſiddelſer i America 5, og i de forenede Stater 13 ſtørre og 25 mindre. Men hvad Mærkværdigt der kunde være om diſſe at tilføie, forbindes her bedſt med de Efterretninger, vi ſenere have faaet om diſſe Selſkabers Fremvæxt og deres Forøgelſe med nye. Til Veiledning ved denne almindelige Udſigt gaae vi ud fra den nyeſte Rapport, og ſupplere denne hiſt og her ved Hjelp af de øvrige Kilder, ſom ſtaae os aabne.

For at fremme ſit Øiemed og opmuntre andre Nationer til lignende Stiftelſer, har det brittiſke Selſkab udſendt fra ſit Skjød ædle Mænd, ſom, beſjælede af apoſtoliſk Iver og rede til at opoffre Livets Bequemmeligheder for den gode Sag, have beſøgt fjerne ja tildeels fjendtligſindede Folkeſlag og overtydet dem om, at England endnu er Fosterlandet for mangen herlig Idee og mangen chriſtelig Daad. Robert Pinkerton, en af diſſe Evangeliets Tjenere, begav ſig paa ſin Tilbagereiſe fra Rusland til Nederlandene, hvor der først oprettedes et Selſkab i Amſterdam under Forſæde af Roel, Mi-

niſteren for det Indre, og var der iblandt dets Medlemmer mange Catholiker. Strax efter ſtiftedes et lignende i Rotterdam. Dernæſt oprettedes et i Elberfeld i Storhertugdømmet Berg, og et ſtørre i Hannover, om hvilket Hr. Pinkerton ſkriver: I Hannover ligeſom i Petersborg ſaae jeg den Lutherſke, Reformeerte og Catholſke Geiſtlighed at række hinanden Haanden for at fremme den gode Sag, og nogle af diſſe Perſoner forſikkrede mig efter Mødet, at endſkjøndt de i mange Aar havde boet i ſamme Bye og bekjendte ſig til ſamme Religion, havde de dog aldrig havt Leilighed til at tale med hinanden. O! hvilken velſignet Plan er det dog, ſom er iſtand til at bringe de længe adſkilte Chriſtne-Partier nærmere til hinanden! Da den fornemſte catholſke Præſt traadte ind i Værelſet, gik han lige hen til mig, trykkede min Haand ret hjerteligen og med et Anſigt, ſom ſtraalede af Glæde, ſagde han: Det fornøier mig at kunne deeltage i Foreningen for en ſaa herlig Sag. Jeg er beſtemt af den Mening, at Skriften burde bringes i hver Mands Haand, og at ſelv den Fattigſte og Ringeſte burde være i Stand til at øſe den guddommelige Underviisning af Hovedkilden." Ikke mindre gunſtigen blev Hr. Pinkerton modtaget i Berlin, hvor et Bibelſelſkab havde beſtaaet fra A. 1805

af, men som nu blev forvandlet til et Preussisk Bibelselskab, hvis Formand er General v. Dierecke, Kronprindsens Opdrager. Kongen selv har viist Selskabet megen Opmærksomhed, og iblandt andet tilstaaet det Postfriheb for dets Breve.

Fra Berlin reiste Hr. Pinkerton til Dresden, hvor han havde den Fornøielse at bivaane Oprettelsen af et saxisk Bibelselskab. Paa hans Reise igjennem Polen foranstaltede han et foreløbigt Møde i Warschau, hvor visse Poster bleve vedtagne som skulde forelægges Keiseren af Rusland til Approbation. I Polen skal der være en saadan Mangel paa Bibler, at et Exemplar deraf neppe kan erholdes til nogen Priis. Hr. Pinkerton gjorde, inden han forlod Rigets Hovedstad, Anstalt til Uddeling af 250 polske Bibler og 500 Nye Testamenter, samt et Antal tydske Testamenter og Bibler.

Alle de ovennævnte Selskaber bleve stiftede i et Tidsrum af mindre end tre Maaneder, og erholdt samtlig Understøttelse af det brittiske Moderselskab. Men da Rummet ikke tillader os i nærværende Bind videre at fortælle de enkelte Selskabers Historie, saa ville vi i det mindste tilføie en tabellarisk Oversigt af Foreningens Omfang.

ialedes som samme befandtes den 4de Mai 815.

I Storbrittanien selv med tilliggende ver: 216 Hjelpeselskaber, 251 Grene- (Filial, ranch) Selskaber; tilsammen 467; men lægger lan dem til, som findes i andre brittiske Besid- elser, da stiger Antallet til 486 Selskaber.

Udenfor Storbrittanien ere følgende prettede, enten ved Hjelp af det brittiske Selskab ller dog efter dets Exempel. Ved ethvert anføres llige de Udgaver af den hellige Skrift, som de ave ladet trykke eller ere i Begreb med at trykke, nderstøttede af det brittiske Samfund.

I Europa.

Det tydske Bibelselskab, op- rettet i Nürnberg 1804, og siden forflyttet til Basel	Bibler.	N. Test.
1) Tydske Bibler med staaende Typer og Testamenter . .	12000	5000
2) Dito med mindre Typer .	10000	—
3) Franske	3000	4000
4) Romanske Testam., 2000 i hvert Sprog	—	4000
5) Italienske Testamenter .	—	3000
Lat.	25000	16000

	Bibler.	N. Teſt.
Transp.	25000	16000
II. Bibelſelſkabet i Berlin, oprettet 1805.		
1) Den bøhmiſke Bibel i to Udgaver	8000	—
2) Polſke Bibler og Teſtam. .	8000	4000
III. Det preuſiſke B. S., oprettet d. 2den Aug. 1814.		
IV. Et Hjelpeſelſkab i Potsdam, oprettet 1814.		
V. B. S. i Stockholm, oprettet 1809.		
Svenſke Bibler og Teſt. med ſtaaende Typper	11000	11600
VI. Det ſvenſke Bibelſelſkab, opr. 1814.		
VII. Det finſke Bibelſelſkab i Abo, opr. 1812.		
Finſke Bibler og Teſtam. med ſtaaende Typer	5000	5000
VIII. Det ungarſke Bibelſelſkab i Presborg, opr. 1812.		
IX. B. S. i Konigsb. opr. 1812.		
Lithauiſke Bibler	3000	—
Lat.	60000	36600

	Bibler.	N. Test.
Transp.	60000	36600
B. S. i Zürich, opr. 1812.		
Det würtembergske B. S. i Stutgard 1812.		
pdske Bibler og Testam.	10000	2000
B. S. i Halle, opr. 1812.		
B. S. i Gothenborg, opr. 1813.		
B. S. i Westeraas, opr. 1813.		
B. S. i Wisby paa Den Gothland.		
Det russiske B. S. i St. Petersborg, opr. 1813, med dets Hjelpeselskaber, nemlig:		
I. B. S. i Moskou, opr. 1813.		
II. B. S. i Dorpat, opr. 1813.		
Det curlandske B. S. i Mitau, opr. 1813		
Det liefiandske B. S. i Riga, opr. 1813.		
Lat.	70000	38600

	Bibler	N. Teſt.
Transp.	70000	38600
XXI. Det eſtlandſke B. S. i Reval, opr. 1813.		
XXII. B. S. i Jaroslaf, opr. 1813.		
XXIII. B. S. paa Øen Øſel, opr. 1814.		
XXIV. B. S. i Woronedſch, opr. 1814.		
XXV. B. S. i Podolſk, opr. 1815.		
Diſſe ruſſiſke Selſkaber have paataget ſig Trykningen af den hell. Skrift i følgende 13 Tungemaal:		
1) Det Nye Teſt. paa Calmukiſk, hvori det ikke havdes tilforn trykt . .	—	1000
2) Armenianſke Bibler og Teſtamenter	5000	5000
3) Finſke Bibler og Teſt.	5000	2000
4) Tydſke Bibler med ſtaaende Typer	5000	—
5) Polſke Nye Teſtam. . .	—	5000
Lat.	85000	51600

		Bibler	N. Test.
	Transp.	85000	51600
6)	Franske Bibler . . .	5000	1000
7)	Slavoniske Bibler og T.	5000	5000
8)	Estlandske N. T. i den dorpatske Dialekt . .	—	5000
9)	Dito i den revalske Dialekt	—	10000
10)	Lithauiske o: lettiske N. T.	—	15000
11)	Persiske N. T. . . .	—	5000
12)	Georgiske N. T. . . .	—	5000
13)	Samogetiske N. T. . .	—	—
	Tilsammen	95000	100600

XXVI. B. S. i Chur i Graubünden, opr. 1813.

XXVII. B. S. i Schafhausen, opr. 1813.

XXVIII. B. S. i St. Gallen, opr. 1813.

XCIX. Et engelsk B. S. i Amsterdam, opr. 1814.

XXX. Det nederlandske B. S., opr. 1814. Det har allerede Hjelpeselskaber i 32 Stæder.

XXXI. Det danske Bibelselskab i Kjøbenhavn, opr. d. 22de Maii 1814 *).

*) Dets Historie og Organisation vil blive leveret i næste Bind. Her blot den Notice for ubenbyes Læsere, at man er spsselsat med at faae oprettet Hjelpeselskaber i Provindserne, og at enhver som

XXXII. B. S. i Elberfeld for Storhertugdøm-
met Berg, opr. 1814.
XXXIII. B. S. i Hannover, opr. 1814.
XXXIV. Det ſariſke B. S., opr. 1814.
XXXV. Det thüringiſke B. S. i Erfurt, opr.
1814.
XXXVI. B. S. i Lübek, opr. 1814.
XXXVII. Det hamborg-altonaiſke B. S., opr.
d. 12te Octbr. 1814.
XXXVIII. B. S. i Dantzig, opr. 1814.
XXXIX. B. S. i Lauſanne, opr. 1814.
XL. B. S. i Genf, opr. 1814.

I Aſien.

I. Et Hjelpeſelſkab i Calcutta, opr. 1811.
II. Et Dito i Colombo paa Den Ceylon, opr.
1812.
III. Et Dito i Bombay, opr. 1813.
IV. Et Dito paa Java, opr. 1814.

ønſker at blive Medlem af Moderſelſkabet, behø-
ver blot at melde ſig enten hos dets Caſſerer Hr.
Juſtitsraad Rønne, eller hos dets indenlandſke
Secretair, Hr. Paſtor A. K. Holm. Det
mindſte aarlige Bidrag er beſtemt til 4 Rbd. R. B.

I Africa.

Et Hjelpeselskab paa Øerne Mauritius og Bourbon, opr. 1813.

Et Dito paa Øen St. Helena, opr. 1814.

I America.

21 Bibelselskaber eller derover ere oprettede
ta det faste Land, nemlig:
17 eller derover i de forenede Stater.
1 i Quebec, opr. 1812.
1 i Nye Holland, opr. i Halifax Novbr. 1813,
med 8 Filialselskaber.
1 i Pictou, opr. 1813.

I Vestindien ere 2 Hjelpeselskaber, et paa
maica, opr. 1812, og et paa Antigua, opr.
n 9de Febr. 1815.

	Bibler.	N. Test.
or det brittiske Selskabs Regning var indtil d. 31te Marts 1815 i England besørget trykt, og solgt eller uddeelt i de forløbne 9½ Aar	516479	718778
g for sammes Regning solgt eller uddeelt paa Fastlandet .	23835	40190
Tilsammen	540314	758968

	Bibler.	N. Teſt.
Transp.	540314	758968
Hertil maa føies de ovenomtalte ved Selſkabets Underſtøttelſe paa Faſtlandet trykte . .	95000	103600
Totalſum	635314	862568

Men uafhængigen af det brittiſke Selſkab ere mange Bibler og Teſtamenter baade trykte og udbeelte, f. Ex. 40000 tydſke N. T. af det catholſke B. S. i Regensborg.

Vi ſlutte denne korte Overſigt med følgende Tabel over de forſkjellige Udgaver, ſom ere beſørgede ved det brittiſke Bibelſelſkab hjemme, indtil den 31te Marts 1815.

Engelſk, adſkillige Udgaver	Bibler.	N. Teſt.
Stereotype	429768	481340
Welſh det er paa Wallis's Sprog, Stereotyper .	46242	75968
Gæliſk	20000	20000
Irlandſk, Stereotyper . .	—	5000
Manſk, d. e. for Den Man, Stereotype	—	2000
Franſk, med Dito . . .	13000	79000
Spanſk	—	20000
Portugiſiſk	—	20000

	Bibler.	N. Test.
Italiensk, nu med Stereotype	—	11000
Hollandsk	5000	15000
Dansk	500	10000
Tydsk	8000	13000
Græsk, det gamle og det nye Græsk i parallele Columner	—	5000
Græsk, nyt alene . . .	—	10000
Arabisk	1439	—
Esqvimoernes Sprog, de fire Evangelier	—	1000
Mohavkernes, Johannes Evangelium	—	2000
Ethiopisk, Psalteret . .	2100	—

(Fortsættes i næste Bind).

Trykfeil i 7de Bind.

Side 57 sidste Linie utiliter læs: utilitas
— 50 Linie 5 vit l. sit
— — Anm. 34 fonle l. foule
— 51 Linie 8 liberanei l. liberandi
— 63 — 14 debitaverit l. debilitaverit
— 65 — 1 -pit l. -dit
— 70 sidste Linie -ate l. -tate
— 71 Linie 4 habent ea, quæ l. habent ea, quæ appetit homo. Quæ
— 79 Anm. 63 Linie 9 re[illegible]r l. retires
— — — 64 Corettii l. Correllii
— 81 Linie 17 do l. modo
— 101 Anm. 77 Linie 5 milites l. militeis
— 109 sidste Linie salis l. [illegible]tis
— 112 Linie 18 exentes l. exuentes

Theologiſk Bibliothek

udgivet

af

Jens Møller,

Doctor og Profeſſor i Theologien ved Kjøbenhavns Univerſitet.

Tiende Bind.

Kjøbenhavn 1816.

Trykt og forlagt af Andreas Seidelin,

Store Kannikestræde No. 46

Indhold.

Side

Dr. Leonhard Bertholdts hiſtoriſk-kritiſke Indledning til Pentateuchen. Uddraget af hans almindelige Indledning til ſamtlige det Gamle og Nye Teſtaments Skrifter. Ved J. Møller 1

De acumine ingenii Jesu Christi. Oratio, habita a V. C. Hjort, episcopo Ripensi et equite ordinis Dannebrogici 107

Den myſtiſke Theologies Hovedindhold og Grund. Uddraget af Myſtikernes Skrifter og ledſaget af Bemærkninger. Ved M. G. P. Repholtz, Candidat i Theologien 123

Grundlinier til et teleologiſk Syſtem, eller metaphyſiſke Forſøg til en Theorie af Verden. Af H. Baſtholm, Sognepræſt i Slagelſe og Ridder af Dannebrog 173

V. Om Skabelsen af Intet og Guds Forudvidenhed. Af Udgiveren . . . 209
VI. Literatur. A. 1815. Ved Udgiveren 229
VII. Tvende Anmeldelser, Fattigvæsenet angaaende. Ved Udgiveren 247
VIII. Et Par Ord om de nye Ministerialbøger. Af N. Grønbech, Sognepræst for Roe-Menighed 262
IX. Nekrolog. Ved Udgiveren.
1) Professor C. G. Hensler 276
2) Professor J. H. Tauber. Med en latinsk Elegie af Adjunkt P. G. Fibiger 279
X. Efterretninger, henhørende til Kirke- og Skolevæsenets Historie. Ved Udgiveren.
A. Det danske Bibelselskabs Historie . 299
B. Kong Christian III. søger at indføre Bogtrykkerkunst og Bibellæsning i Rusland 326
C. Om det engelske Selskab for Syriens og Palæstinas Geographie 331
D. Kirkelige Noticer fra St. Petersborg 335
E. Om det theologiske Studium i Spanien 338

I.

Dr. Leonhard Bertholdts hiſtoriſk-kritiſke Indledning til Pentateuchen *).

Uddraget af hans almindelige Indledning til ſamtlige det Gamle og Nye Teſtaments Skrifter.

Ved

J. Møller.

§. 1.

De fem Moſebøger.

Deres Benævnelſe i det Hele og i det Enkelte.

Endſkjøndt det hiſtoriſklegislative Værk, ſom bærer Moſes Navn, ſynes allerede fra Begyndelſen af at

*) Efter Løfte leveres her Bs. Indledning til Pentateuchen, deels fordi Spørgsmaalet om dens

have været afdeelt i fem særskilte Bøger *), saa blev det dog fra Arilds Tid af betragtet som et Heelt,

Ælde, Forfattelse og Samling er det allervigtigste i hele det G. Ts. Kritik, og deels fordi jeg ved at levere først et Udtog af De Wettes Undersøgelser herom (Theol. Bibl. 1ste Bind) og siden en egen Afhandling om Pentateuchens episke Beskaffenhed (3die Bind) har ligesom paataget mig den Forpligtelse: ogsaa i Fremtiden at gjøre Regnskab for Udbyttet af de i denne Strid deeltagende Theologers Granskninger. Læseren vil finde, at Bertholdt med megen Fuldstændighed har samlet og med Upartiskhed drøftet Grundene for og imod, hvorved et stort Skridt er gjort til Spørgsmaalets endelige Afgjørelse. Da den didhørende nøiagtige Literatur er et nyt Fortrin ved Bertholdts Bog for dem, som paa egen Haand ville gaae tilbage til Undersøgelsens Elementer, har jeg heller ikke villet unddrage den danske Læser denne Fordeel. Alle de Anmærkninger under nærværende Oversættelse, som ei ere betegnede med Udg., tilhøre Originalen.

Udgiveren.

*) Vid. Joseph. contra Apion. I. 8. 1 Cor. XIV, 19. Da man har Grund til at troe, at Psalmernes Inddeling i fem Bøger er en Efterligning af Pentateuchens Inddeling, og da allerede Alex-

ɜ man gav det efter dets Beſtemmelſe Navnet סֵפֶר הַתּוֹר, βιβλος τε νομε, eller ligefrem הַתּוֹר, ὁ νομος. Men Jøderne efter Chriſti ib toge Hensyn til ſammes fem Beſtanddele, og kdte det derfor חֲמִשָּׁה חוּמְשֵׁי תוֹרָה eller חֲמִשָּׁה חוּמְשֵׁי libri legis in quinque partes di-ui, og af denne Benævnelſe er den græſke ἡ πεντα-ιχος (af πεντε og τευχος volumen) kommen. De kelte Bøger bleve af dem kaldte, ſandſynligviis alle-e før Chriſti Fødſel, deels efter deres Begyndelſes-d, deels efter Indholdet af de første Afſnit, deels ſaa efter Indholdet i Almindelighed. Hiin Sæd-ne herſkede alene iblandt de palæſtinenſiſke, nne fornemmelig iblandt de ægyptiſke Jøder. ne kaldte altſaa den første Bog בְּרֵאשִׁית, diſſe kaldte den, ſom Titelen i den alexandrinſke ɔerſættelſe beviſer, γενεσις, fordi Skabelſeshi-rien ſtaaer i Spidſen af denne Bog; den anden ig hed hos Palæſtinenſerne לְאֵלֶּה שְׁמוֹת eller kortet שְׁמוֹת, men hos Alexandrinerne εξοδος, di Israeliternes Udgang af Ægypten fortælles i

andrinerne kjende Psalmernes fem Bøger, ſaa naaer viſtnok Pentateuchens Inddeling i חֲמִשִּׁים (Femteparter) høit op i Tiden, ja maaſkee lige indtil ſammes Oprindelſe.

de første 14 Capitler; den tredie kaldtes i Palæstina וַיִּקְרָא men i Ægypten Λευιτικος, fordi den indeholder Lovene for Præsteskabet; den fjerde benævnede Palæstinenserne enten וַיְדַבֵּר, eller endnu sædvanligere בְּמִדְבַּר, fordi Folkets Tog gjennem den arabiske Ørk deri fortælles; men de ægyptiske Jøder kaldte den αριθμοι, fordi den begynder med en Tælling af Folkets enkelte Slægter; endeligen havde den femte Bog i Palæstina Navnet דְּבָרִים eller forkortet דְּבָרִים; men fordi man ansaae denne Bog for en Recapitulation og Udfyldelse af de i trende foregaaende Bøger indeholdte Love, saa kaldte man den ogsaa, ihvorvel kun sjelden, מִשְׁנָה, lex repetita; imidlertid blev hos de alexandrinske Jøder denne Benævnelse den eneste brugelige; de kaldte denne Bog δευτερονομιον.

§. 2.

Gammel Tradition om Pentateuchens Forfatter.

Til Jesu Tid finde vi den Mening almindelig udbredt iblandt Jøderne, at Moses er Pentateuchens Forfatter (Joh. VII, 23. Luc. XVI, 29. XXIV, 27. Rom. V, 14.), Beviis paa, at den hvilede paa en saare gammel Tradition. Virkelig

n lader den sig ogsaa ved mange Vidnesbyrd
e tilbage lige til Exilets Tider; i Esras Bog
I, 18.) anføres Mose Bog, og i Nehemias
g (X, 36.) anføres Mose Lov, og at vor
rværende Pentateuch derved menes, er klart af
, 5. fg. hvor samme kortelig epitomeres *).
en de ældre historiske Bøger i det G. T. føre os
nu længere tilbage; ifølge 2 Kong. XXII, 8.
Præsten Hilkiah under Kong Josiah fundet
ovbogen i Templet; og den kaldes paa Pa-
elstedet (2 Krøn. XXXIV, 14.) Jehovas af Moses
evne Lovbog. Det paa hiint Sted brugte be-
nte Udtryk Lovbog giver tilkjende, at man
anseet det Fundne ikke for noget Nyt, ei for-
tilværende, men for noget Gjenfundet **);

*) De Wettes Beiträge zur Einleitung in das Alte Testament Bd. 1. S. 181. (Eller Udtoget deraf i Theol. Bibl. 1ste Bind Side 176—177.
Udg.

**) Efterdi Afguderiet længe havde hersket i det hele Land, var Templet ganske forfaldet, og maatte, da Josias besluttede paa ny at indrette Gudstjenesten for Jehova, repareres; og af Arbeidsfolkene blev Lovbogen funden. At Kongen gaaer i Bestyrtelse og sønderriver sine Klæder

under de foregaaende afgudiske Regjeringer var nemlig Lovbogen geraadet ganske i Forglemmelse, og efterſom Jehovas Cultus forſømtes, kommet af Brug. Vi tør altſaa ſøge den ſaavelſom den Mening, at Moſes er ſammes Forfatter, i endnu ældre Tider. Vel ſkal Propheten Jeremias *), der fremtraadte under Joſiahs Regjering, beſtemt

over de ham forelæſte Trusler imod Afguderne (thi at kun diſſe bleve ham forelæſte, tilkjendegives ganske tydeligt i 16de og 17de Vers), kan ikke ſætte os i Forundring, da han var bekymret over Følgerne af den under hans tvende Forgjængere overhaandtagende Afgudstjeneſte for ſig og ſit Rige. Derfor raadførte han ſig med Prophetinden Hulda, ikke, ſom man undertiden har troet, for at høre af hende hvad man ſkulde gjøre med den fundne Lovbog. (Man ſammenligne hog hermed De Wette, Theol. Bibl. 1ſte Bind S. 171 fg. Udg.)

*) S. Otmars (Nachtigalls) Fragmente über die allmählige Bildung der den Iſraeliten heiligen Schriften, i Henkes Maggzin. 2ter Bd. 3tes St. S. 443. De Wette anførte Sted. Jevnf. Eckermanns theol. Beyträge 5 Bd. 1 St. S. 50 fg.

have nægtet, at Moses havde givet Israeliterne de Offerlove, som man læste i den gjenfundne Lovbog og fulgte i Prophetens Dage. Han lader nemlig VII, 21—23. Jehova sige til sine Samtidige: "eders Fædre, da jeg førte dem ud af Ægypten, har jeg intet sagt og befalet om Offere og Brændoffere", og i disse Ord skal Jeremias have udtalt sin Overbeviisning om Uægtheden af de i Pentateuchen indeholdte Offerlove, og dermed tillige have tilkjendegivet at dette Værk var Moses paabigtet. Men det er dog ganske aabenbart, at Prophéten kun ivrer imod den ceremonielle Gudsdyrkelse (opus operatum) og at han (hvad ogsaa andre Propheter havde gjort før han, Es. I, 11—20. Amos V, 21—22. Mich. VI, 6—8.) erklærer den Offertjeneste, som forrettes uden moralsk-reent Sindelaug, skjøndt med punktlig Strenghed, for at være en ikke af Gud ved Moses foreskrevet Offercultus. Propheten taler altsaa relativ antithetisk, hvilket ogsaa andre Steder i hans Spaadomme sætte udenfor al Tvivl (VI, 20. XIV, 12.). Men vil man endelig urgere hans Ord, da er det fuldkommen historisk-rigtigt, hvad han siger; thi ikke ved Israeliternes Udførelse af Ægypten, men først siden ved Sinai har Moses

bekjendtgjort Offerlove *), og fornemmelig forlangt Lydighed imod sine Bud. Vi tør altsaa endnu paastaae, at til Jeremias's Tid og under Josias var den Mening herskende iblandt Jøderne, at Moses havde forfattet Lovbogen. Den var det ogsaa allerede til Hiskias's Tid (2 Krøn. XXX, 16) og endnu tidligere, da Amazia regjerede (2 Kong. XIV, 6.); thi at ikke Bogens *sildigere Udgiver* her har indflettet et Citat af *Moses Lovbog*, men at han har taget alt ordret af sin ældre skriftlige Kilde, lærer Parallelstedet (2 Krøn. XXV, 4.), for hvilket samme Kilde ligger til Grund, og som i Hovedsagen stemmer ganske overeens dermed. Endnu længere tilbage lader Jojada offre efter Moses' Lov (2 Krøn. XXIII, 18.). Ifølge 1 Kong. II, 4. omtaler David i sin sidste høitidelige Tale til sin Søn og Efterfølger Salomon *Moses' Lov*, hvilken han som Menneske og Regent skulde gjøre til sit Livs Rettesnor.

*) Denne Distinction vil dog vel Bertholdt selv ikke tillægge nogen Beviiskraft, da det er aabenbart, at den ei kan ligge i Prophetens Ord. Ved Udførelsen af Ægypten tænkte han sikkert, som Sprogbrugen medførte, tillige paa Toget igjennem den arabiske Ørken. Udg.

Vel kunde det omtvivles *), om denne Afskedstale virkeligen er flydt af Davids Mund, og man kunde formode, at en senere Historieskriver kun havde lagt ham den i Munden; men den almindelige Skik i det gamle Orient, at døende Fædre og Regenter pleie at give deres Sønner og Efterfølgere indstændige Formaninger og deres Velsignelse, taler for Ægtheden af disse Davids sidste Ord, hvilke desuden stadfæstes af Historien (1 Kong. II, 29—34.). Ifølge 1 Krøn. XVI, 40. lader David efter Moselovs Anordning offre paa Høien Gibeon.

Davids Regjering er altsaa det høieste Punkt, som vi hidindtil have naaet i disse Undersøgelser. Samuels Bøger og Dommernes Bog, hvilke, om de end først i sildigere Tider ere udgivne, dog kunne have benyttet ældre Kilder, levere os ingen Data. Men Josva Bog desto flere: men for at kunne benytte dem til vort Øiemeed, maae først bemærkes, at denne Bog ikke i dens nærværende Omfang er forfattet af Josva selv, ei heller er den fra hans Tidsalder, ihvorvel hist og her meget gamle ja tildeels samtidige Beretninger ligge til Grund for samme. I denne Bog finde vi nu

*) See De Wette, Theol. Bibl. 1ste Bd. S. 168.

Steder, hvori ei alene Mose Lovbog udtrykkeligen omtales, men hvor samme ogsaa aabenbar betegnes som et Heelt (I, 7—8. VIII, 31. 34. XXIII, 6.); ogsaa findes (XI, 12. XIV, 2. 5. XVII, 4. XX, 2.) Hentydninger til enkelte Forordninger, som indeholdes i Pentateuchen *). Men paa et andet Sted er Talen blot om Jehovas Lovbog, og det fortælles, at Josva har indført sine sidste Forhandlinger med Folket i samme. Men forgjæves søge vi disse Forhandlinger i Pentateuchen, hvor der ikke staaer en Stavelse derom. Altsaa kan ved denne Jehovas Lovbog ikke forstaaes den Mose Lovbog, som citeres paa de øvrige Steder. Denne Gaade lader sig let løse: hine Citater af Mose Lovbog tilhøre Bogens Udgiver; men Citatet af Jehovas Lovbog, hvori Josva lader noget indføre, tilhører hans ældre skriftlige Kilder. Moses lagde, som paa sit Sted skal bevises, enhver enkelt Lov, som han havde bekjendtgjort, ved Siden af Pagtens Ark paa det hellige Sted. Dette skede ogsaa efter hans Tid ved alle Supple-

*) Men disse Hentydninger ere for faa og ubestemte til at godtgjøre, at den omtalte mosaiske Lovbog netop var vor Pentateuch. Jevnf. Theol. Bibl. 1ste Bd. S. 165. Udg.

menter og nye Statuter eller Statsdocumenter, og dette Depot heed Jehovas Lov eller Jehovas Lovbog. Dette Depot menes nu ogsaa paa hiint Sted XXIV, 26. og Josva har formeret det med sine sidste Forhandlinger med Folket. Men da nu af disse enkelte ved Siden af Pagtens Ark nedlagte Documenter var blevet et Heelt, og Nationen havde faaet en bestemt, og derfor sluttet politisk-religiøs Codex, saa maatte Suppleringen nødvendig ophøre. Fra Begyndelsen af Davids Regiering finde vi intet Exempel mere derpaa; det sidste Exempel er fra den Tid, da Saul valgtes til Konge: Samuel nedlagde det Folket forelagte Document om Kongens Rettigheder for Herren (1 Sam. X, 25.). Dengang kan altsaa Lovbogen endnu ikke have været samlet; og vi see heraf, til hvad Tid Udgiveren af Josva Bog hører, hvilken nævner os Lovbogen som et samlet Heelt, og tillige med Mose Navn. Vi ere følgelig her endnu neppe komne saavidt som vi vare ovenfor, nemlig til Davids Tid.

I det vi altsaa ville forfølge Gangen af de israelitiske Folkesagn om Pentateuchens Ophavsmand op over Sauls Tidsalder, tabe vi Traaden, i det Bogen selv forsvinder os af Øine. Der bliver altsaa intet andet tilbage for os, end at nærme os

Bogen selv, og see, om den ikke bestemt nævner sin Ophavsmand eller dog betegner ham saaledes, at han lettelig kan erkjendes.

§. 3.

Pentateuchens egne Udsagn eller Antydninger om sin Ophavsmand.

Den Mening, at Moses er dette Værks Forfatter, kan ei være kommen af dets Titel; thi den nævner ikke hans Navn. Men deraf kan intet udledes til Skade for hiin Mening, eftersom det i gamle Dage var usædvanligt i Orienten, at en Bogs Titel angav sammes Forfatter. Desuden gjælde her, som i ethvert lignende Tilfælde, Angivelserne i Bogens Context langt mere, fordi dens Oprindelighed (Authentie) er langt mindre Tvivl underkastet end Overskrifterne. Og virkeligen indeholder Pentateuchen i dens fire sidste Bøger adskillige Noticer, betræffende Moses Forhold til den, hvilke man ikke kan adskille fra Bogens oprindelige Substanz, uden at gjøre Misbrug af den amputerende Kritik. Snart fortælles, at Moses har erholdt Befaling til skriftlig Optegnelse, snart at han af egen Drift har opskrevet de bekjendtgjorte Love, snart at han har forelæst noget Opskrevet.

I sig selv lader sig ingen Indvending gjøre imod Rigtigheden af disse Angivelser; thi det kan gjælde som en afgjort Sandhed, at Skrivekunsten var Moses bekjendt, og at man havde allerede dengang i Ægypten og Asien portatile Skrivematerialier; ogsaa har den iblandt de nyere Lærde, som sidst har anstillet dybe Granskninger angaaende denne archæologiske Gjenstand *), ikke bestridt denne Sags Virkelighed, men kun omtvivlet Skrivekunstens alminbelige Brug til Moses Tid, hvilket altsaa ikke kan standse vore Undersøgelser, da det jo her kun gjælder om et Individium, som end ydermere havde tilbragt sine første Leveaar i en saa fordeelagtig Forbindelse, at man uden Betænkning kan tiltroe ham mere, end mange Tusinde af hans Samtidige, om det ellers skulde være nødvendigt — hvilket vi dog ikke troe — at fremstille ham som en Undtagelse. Men ved disse Pentateuchens egne Vidnesbyrd om sin Ophavsmand kommer det for-

*) Vater i tredie Deel af sin Commentar über den Pentateuch S. 522—543. Han har meest fulgt de Ideer, som Wolff har fremstillet om denne Gjenstand i Prolegom. in Homerum §. XIV. fg. See ogsaa Eckermann paa anførte Sted S. 6 fg.

nemmeligen an paa, hvad de egentlig ſige; og ved en nærmere Prøvelſe af dem viſer det ſig da, at ingen af dem kan forſtaaes om det Heles Optegnelſe. Man finder nemlig:

1) At Moſes blot har optegnet hiſtoriſke Relationer om enkelte Begivenheder (Ex. XVII, 14. Num. XXXIII, 2.).
2) At han ſkriftligen har udkaſtet blot enkelte Statuter (סֵפֶר הַבְּרִית Ex. XXIV, 4. 7.—XXXIV, 27.).
3) At han ſkriftlig har optegnet enkelte Digte (Deut. XXXI, 22.) og
4) At han har foranſtaltet nogle Particulær-Lovſamlinger og lagt dem i hellig Forvaring (Deut. XXVIII, 58. 61. XXIX, 19. 20. 27. XXXI, 9—11. 24.). Paa diſſe Steder tales ſtedſe om en סֵפֶר; men da dette Udtryk nærmere beſtemmes ved סֵפֶר הַתּוֹרָה הַזֹּאת, ſaa falder det ſtrax i Øinene, at der menes blot mindre Samlinger af de Love, om hvilke der juſt tales.

Meer end dette ſiger Pentateuchen os ikke om Moſes Andeel i dens Forfattelſe. Et og andet documenterer ſig ſelv ſom optegnet af Moſes. Da man nu i og for ſig ingen Grund har til at omtvivle dette, ſaa ſpørges: om man ikke kan ſlutte fra det

Mindre til det Større, og antage at Moses har nedskrevet alt, hvad Pentateuchen indeholder. Hvad den ældre Historie i første Bog angaaer, da finder man sig vel i, at Moses har benyttet gamle hieroglyphiske Mindesmærker, Folkesagn samt skriftlige Kilder, og føiet de sidste, for det meste uforandret, til hinanden; dersom han kun kan ansees som Redacteur af det Hele, og som egentlig Forfatter til de fire følgende Bøger. Denne Opgaves Løsning beroer paa den Undersøgelse: om Pentateuchen har Skikkelse og Indretning af et fortløbende og i Sammenhæng skrevet Værk; og dernæst: om alt, hvad der indeholdes i samme, kan være nedskrevet eller samlet af Moses? Da Pentateuchen er deels af legislativt, deels af historisk Indhold, saa maae i den følgende Undersøgelse disse tvende Gjenstande adskilles fra hinanden.

§. 4.

Pentateuchens indvortes Oeconomie. Sammes fragmentariske Beskaffenhed.

At Moses har skrevet dette Værk uno tenore, og følgelig oprindeligen bestemt det til et Heelt,

lader sig ei paastaae, da Pentateuchen aabenbar mangler Enhed i sine enkelte Dele. Vel kan det ei miskjendes, at en chronologisk Traad løber igjennem alle fem Bøger; men dette kan ogsaa finde Sted hos et Værk, som efter en chronologisk Synspunkt er sammensat af enkelte, indbyrdes uafhængig udkastede og oprindeligen afsondrede Stykker. Nu er virkelig Pentateuchens indvortes Oeconomie saaledes, at de enkelte sammensøiede Dele let lade sig adskille; thi snart tilkjendegive særegne Overskrifter, som enkelte Afsnit have Ex. VI, 14. Num. XXXIII, 1. Deut. IV, 45., eller egne Slutningsformularer, Lev. VII, 37. 38. XXVI, 47. XXVII, 34. snart Gjentagelser af en allerede omstændeligen fortalt Sag Deut. V, 2—6. jevnf. med IV, 10—13. XII, 20—24. jevnført med V, 13—16. XXXI, 24. jevnf. med V, 9—12. Num. IX, 15—23. jevnf. med Ex. XL, 36—38. snart Forskjelligheden af Efterretninger Deut. II, 29. jevnf. med Num. XX, 18. XXXIII, 4. 5. snart Forskjelligheden i Udtrykkene om een og samme Sag, som fornemmelig bemærkes imellem den femte Bog og de tre foregaaende (i det f. Ex. i hiin Horeb stedse nævnes som Lovgivningens Sted, men i disse, et Par Tilfælde undtagen, altid Sinai), og som i Sædelighed yttrer sig ved Navnet

paa Gud Jehova (hvilket næsten ene bruges i de tre sidste Bøger, Bileams Oracler Num. XX. fg. undtagne, imedens i den største Deel af anden Bog staaer enten blot Elohim eller dette afverlende med Jehova), og snart Mangel paa Sammenhæng imellem de ved hinanden staaende, af Indhold forskjellige Afsnit, hvilken især bemærkes i tredie og fjerde Bog: alt dette tilkjendegiver, at man heri har sammenkjedet enkelte Stykker, hvilke ere forfattede uden den Hensigt, at de engang skulde udgjøre et Heelt *). Ovenstaaende faa Exempler kunde forøges med mange flere af den første Bog, hvilken især er riig paa sammensatte Fragmenter, som ere forfattede uafhængig af hinanden; men de forbigaaes her, deels fordi der særskilt skal handles om denne Bogs Oeconomie, deels fordi her kun tales om Moses' egenhændige Originalandeel i Pentateuchen, hvortil Genesis, som røber Brugen af gamle skriftlige Kilder, ikke egentlig hører.

Erkjender man det altsaa for rigtigt, at enkelte Stykker, som ikke vare skrevne til en saadan

*) Vaters Commentar über den Pentat. 3 Th. S. 396 fg.

Forbindelse, ere i Pentateuchens fire sidste Bøger sammensatte til et Heelt, saa maae man, naar man vil holde fast ved den Mening, at de efter deres hele Indhold ere komne fra Moses Haand, nødvendigen antage, at Moses har lidt efter lidt i Tidens Løb nedskrevet de særskilte Stykker uden den Hensigt, engang at forbinde dem til et Heelt *), og at han i de sildigere Udarbeidelser har tilladt sig deels af Mangel paa tydelig Erindring om det forhen Nedskrevne mange Gjentagelser, og deels formedelst hans Hukommelses Utroeskab eller formedelst andre imidlertid erholdte Efterretninger, afvigende Relationer, og at han endelig har løseligen sammenstillet ved Siden af hinanden de særskilte Stykker, uden at udjevne dem imod hinanden, og uden at betage dem deres oprindelige Character. Men for at kunne afgjøre, om man tør antage dette, bliver den Undersøgelse nødvendig: om Moses kan have nedskrevet alt, hvad der findes i Pentateuchen, saavel med Hensyn til Tiden, som til Indholdet og Coloriten.

*) Jahns Einleitung in das A. T. 2 Th. 1 Abschn. S. 23. Eichhorns Einleitung ins A. T. 2 Th. S. 387 fg.

§. 5.

Om Moses kan have nedskrevet alt, hvad der findes i Pentateuchen.

Ikke alt, hvad der staaer i Pentateuchen, kan være kommet fra Moses Haand, eller af ham være optaget i samme, fordi endeel angaaer Begivenheder eller Ting fra sildigere Tider. Bemærkningen Gen. XXXVI, 31. er fra en Tid, da Israeliterne allerede havde Konger, og Jacobs Velsignelse Gen. XLIX, har geographisk-statistisk Hensyn til en Tid, da Israeliterne allerede i lang Tid havde været bosiddende i Canaans Land; Bileams Sange Num. XXII, fg. nævne Personer og Tildragelser fra langt senere Tider; Forjættelserne og Truslerne Levit. XXVI, skue (v. 13.) tilbage paa Udgangen af Ægypten som paa en for længe siden indtruffen Begivenhed, forudsætte Israeliternes mangeaarige Besiddelse af Canaan (v. 31.), hentyde paa det Slags Afgudstjeneste (v. 30.) som herskede i Dommernes Periode iblandt den største Deel af Folket; angive tydeligen, at Israeliternes stedsevarende Fjender (Philisterne og Ammoniterne) see Ps. CX, 2. havde tilligemed dem Landet i Besiddelse (v. 32. jvnf. Domm. X, 8.) og at de havde staffet mange

Israeliter ud af Landet (v. 33. jvnf. Domm. X, 7.) og derved tildeels affolket Landet (v, 34.); ligemaade nævne Velsignelserne og Truslerne Deut. XXVIII, Landet Canaan som allerede indtaget af Israeliterne (v. 8.), betegne Israeliterne som et agerdyrkende Folk (v. 3. 16. 36.) og omtale en Konge, som Israeliterne have sat over sig; i den saakaldte Moses-Sang (Deut. XXXII,) betegnes Lovgivningen som en Begivenhed fra den graae Oldtid (v. 10. jvnf. med 7.), Landet Canaan afmales som allerede beboet af Israeliterne (v. 22. 43.) og Folkets Tilstand og Stemning bliver (v. 30. 31. 36.) netop skildret saaledes, som det var ifølge Domm. X, 8. fg.; i den saakaldte Moses-Velsignelse (Deut. XXXIII,) forekommer en oplysende Notice om Moses Person, og Concipienten adskiller sig ganske bestemt fra ham (v. 4. 5.) ogsaa findes deri ganske tydelige Allusioner til Maaden, hvorpaa Canaans Land siden blev deelt iblandt Stammerne; endelig fortælles i det sidste Capitel af Deuteronomium Moses Død med nogle derpaa fulgte Begivenheder *).

*) Jvnf. Otmar anf. Sted S. 448 fg. Vater anf. St. S. 631—644. Eckermann anf. St. S. 13 fg.

§. 6.

Interpolationer i Pentateuchen.

Angaaende den i forrige Tider sædvanlige Mening, at alle disse Steder maatte ansees som Spaadomme *), da maae man vel rose den gode Hensigt, men Kritiken tør ikke deraf lade sig bestikke; den tør intet andet Øiemeed have end at udgrunde den historiske Sandhed, og at bringe den for Lyset. Derfor har man ogsaa for længe siden valgt den Udvei, at forklare alt i Pentateuchen, hvad Moses ifølge et Menneskes sædvanlige Kræfter aabenbar ikke kan have nedskrevet, for senere Tilgifter og Indskud **). Vilde man aldeles forkaste denne Udflugt, da kom Pentateuchen til at gjøre en paafaldende Undtagelse, idet den af alle bibelske Bøger blev den eneste, som var frie for Interpolationer. Ogsaa lader sig mangen senere Interpolation bestemt angive: Gen. XV, 13—16. anmelder sig strax for Enhver som en Interpolation af den sildigere Historie, iligemaade

*) J. D. Michaelis Einleitung in die göttl. Schriften des alten Bundes. 1 Th. S. 208 fg.

**) Jahns Einleitung in das A. T. 1. Th. S. 66 fg.

alle de Steder, hvor det hedder, at noget er saaledes indtil den Dag i Dag (Gen. XXII, 14. XXVI, 33. XXXV, 20. Deut. X, 8. III, 14.); thi saadanne Bemærkninger ere sienſynligen Oplysninger til noget forhen Skrevet. Endelig kan man ogsaa anſee alle Sted-Benævnelſer, som til Moſes Tid endnu ikke vare opkomne (Gen. XIII, 18. XXIII, 2. Num. XIII, 22. jvnf. Josv. XIV, 15. XV, 13. Gen. XIV, 14. Deut. XXXIV, 1. jvnf. Domm. XVIII, 29. Gen. XII, 8. jvnf. Josv. XVIII. 3.) for ſildigere Forandringer efter den yngre Geographie, iſær da andre Steder forekomme (Gen. XIV, 7. 8. 17. XXIII, 19. XXX, 19. XLVIII, 7. Ex. XVI, 36. Num. III, 47. XVIII, 16. Deut. IV, 48.) hvor det gamle og nye Navn nævnes tilſammen med et oplyſende: det er, hvorved den ſenere Interpolation er i Øine faldende. Men det opkaſtede Spørgsmaal afgjøres ingenlunde dermed. Det maae godtgjøres ved alt, hvad Pentateuchen indeholder, at Moſes har kunnet nedſkrive det. Kritiken griber nemlig ikke alene det, ſom navnligen tilhører ſildigere Tilbragelſer og Ting, men ogsaa det ſom realiter eller formaliter hentyder paa en ſenere Tidsalder. Altſaa maae de tvende Spørgsmaal beſvares: kunne alle enkelte Love, ſom indeholdes i de fire ſidſte

Mosebøger, enten i og for sig eller med de detaillerede Bestemmelser, hvori de ligge for os, være givne af Moses? og for det andet: kunne alle de historiske Begivenheder, som fortælles i Pentateuchen, være nedskrevne allerede af Moses, saaledes som de fortælles?

§. 7.

Historisk Kritik over nogle enkelte i Pentateuchen indbefattede Love.

Iblandt de Love, som ere samlede i Pentateuchen, bemærker man adskillige, som have Hensyn til sildigere Tiders Forhold og Omstændigheder, og som altsaa ikke kunne være givne af Moses. Forordningen imod at flytte Markeskjellene (Deut. XIX, 14.), hvilken desuden staaer ganske eensom imellem Loven om Forstæderne og den om Vidnesbyrdene, taler om dem, der indbeelte Landet under Josva, som om Forfædre. Kongeloven Deut. XVII, 14. fg. kan ikke komme fra Moses, fordi det synes at være vist, at Moses aldeles ikke har bestemt en kongelig Regjering for sit Folk, og fordi, i Tilfælde af at denne mosaiske Forordning havde været til, havde Præsterne ikke, da Folket siden forlangte en kongelig Regjering indført, kun-

net foregive, at Jehova fandt Mishag i dette Forlangende (1 Sam. VIII, 8.). Mange Love have Oplysninger bestaaende af enkelte Exempler (Deut. XIX, 5.), hvilke aabenbar ere senere Tilsætninger, da alle Love efter deres Grundform ere almindelige og overhovedet slet ikke kunne indlade sig paa det Enkelte. Først Erfaringen gjør Anvendelse deraf paa enkelte Tilfælde, og paa det Dommeren deri ikke skal feile, indskyder man oplysende Exempler imellem de gamle ubestemte Love. Loven om Fristæder (Deut. IX, 1—13.) talte fra Begyndelsen af aabenbart kun om tre Fristæder (V. 2.) og indbefattede blot V. 1—7.; men da Praxis havde lært, at tre vare for faa for det hele Land, saa fik Loven Tilsætningen V. 8—13. hvori Anlæggelsen af endnu trende Fristæder anordnes. Siden blev denne Lov endnu engang omarbeidet, og efter denne sidste Omarbeidelse findes den Num. XXXV, 9. fg. Her tales ikke mere om tre Fristæder, men blot om sex, med Tilføielse af den nye Bestemmelse, at trende af dem skulde ligge paa denne, og trende paa hiin Side af Jordan. Af dette Exempel kan man tillige lære, hvoraf det kommer, at de samme Love findes meer end engang i Pentateuchen under forskjellige Former. Var nemlig en Lov bleven ved Tilsætninger

nærmere bestemt eller aldeles omarbeidet, saa nedlagdes det nye Document iligemaade paa det hellige Sted, og sandtes der altsaa in duplo, da Samlingen af det Hele blev gjort. Loven om Udslet og de mangfoldige Renselser (Lev. XI—XV,) kom visselig ikke i dette Detail fra Moses Haand *); Loven om Førstegrøden af nyplantede Træer (Lev. XIX, 23—25.) er saa speciel og local, at den umuligen kan være given allerede af Moses. Den korte Lov om Sabbathsaaret Ex. X, 11. er vist af Moses; men den videre Udførelse af samme Lev. XXV, kan først være bleven udkastet paa Stedet selv, efterat specielle Bestemmelser vare blevne nødvendige **). Denne Fortegnelse paa Love, som enten slet ikke kunne være givne af Moses, eller som først i den følgende Tid, da Israeliterne allerede havde sat sig fast i Canaans Land, kunne have faaet deres nærværende detaillerede Skikkelse, kunde endnu betydeligen forøges, hvis her var Stedet dertil ***).

*) De Wettes Beiträge Bd. 2 S. 278 fg.

**) De Wette ibid. S. 284.

***) At gjøre dette i Sagens hele Omfang paaligger en ny Udgiver af Michaelis's Mosaiske Ret, eller en ny Bearbeider af samme Gjen-

Men det Sagte er tilstrækkeligt til vort Øiemeed; thi allerede heraf lader sig slutte, at den legis-

stand. Og det er meget at ønske, at det snart maa skee af en sprog- og sagkyndig Lærd. — Vater har erhvervet sig den Fortjeneste, at have først gjort opmærksom paa denne Gjenstand, og De Wette greb den endnu fastere. Men den Sidste har aabenbar ladet sig føre for vidt af sin Skepsis †), naar han erklærer fast alle Offer- og Ritual-Love for Producter fra Tiderne efter Josias (Beiträge 1 Bd. S. 261 fg.). Den Bemærkning (Beiträge 2 Bd. S. 288) at Rituallave gemeenlig opstaae lidt efter lidt og kun ved Hævd erholde Tiltro og Ærefrygt, staaer endog i Modsigelse med denne Paastand. Thi hvorfor skulde vel de senere Jøder lade sig behage, hvad man ikke torde anmode deres gamle Forfædre om. Vistnok uddanne Ceremonier sig kun efterhaanden til det Smaalige; og dette tør ogsaa gjælde om Offer- og Rituallovene, saaledes som de ligge for os i Pentateuchen. Men det kommer her ganske an paa, hvilken Terminus a quo man antager. Aabenbar gik det jødiske udvortes Religionsvæsen allerede ud fra Moses: vilde man nægte dette, da maatte man — hvad

†) Dette er unægteligt, hvilket jeg ogsaa allerede bemærkede, da jeg i 1 Bind af Theol. Bibl. leverede Udtog af De Wettes Værk; see f. Ex. Noten S. 213—24. Udg.

itive Deel af Pentateuchen indbefatter Meget, m Moſes ikke kan have nedſkrevet.

§. 8.

ritik over Pentateuchens hiſtoriſke Indhold.

Sammes epiſke Charakteer.

Hiſtorien i Pentateuchens fire ſidſte Bøger er, is Moſes er Forfatter af ſamme, beſkreven af en

De Wette rigtig nok gjør — anſee den hele gamle israelitiſke Hiſtorie for en puur Mythus, og det hele Hebræerfolk paa den gamle Verdens Skueplads for et Drømmebillede. Hvis der altſaa endog forekommer meget, i Pentateuchens Offer- og Rituallove, ſom først kan være en Frygt af den ſucceſſive Uddannelſe i Tiden, hvorfor kunde da denne Uddannelſe ikke allerede have fundet Sted i det Tidsrum imellem Moſes og Samuel? — Man ſiger: i alle det G. Ts. hiſtoriſke Bøger finder man Spor af en ſtor Ikkeiagttagelſe af diſſe Love lige indtil de ſidſte Tider før Exilet. Men naar man deraf ſlutter, altſaa have hine Love ikke været til før diſſe Tider, ſaa har denne Slutning ikke ſtørre Vægt, end naar

samtidig Referent, som tillige for største Deel var Øienvidne, ja selv Hovedperson i Historien. Men man vurdere disse Fortællinger i det Enkelte, og spørge sig da, om de alle kunne være komne fra Moses Mund! Det meste har en mythisk Charakteer. Om endog den besynderlige Fremstillingsmaade tilhører den theokratisk-religiøse Pragmatisme, og Meget fra denne Synspunkt taber sit underfulde Udseende, og træder tilbage i de naturlige Begivenheders Kreds, saa bliver dog endnu meget tilbage, som er støbt i en saadan Form, at Moses umuligen kan have nedskrevet det. Man seer tydeligen, at en senere Haand har udkastet disse Malerier. Begivenhedernes Skueplads laae allerede i en temmelig Afstand tilbage for den, Tildragelserne vare allerede gangne igjennem nogle Generationers Mund, havde derved tabt endeel af deres historiske Reenhed, og vare blevne førte et mythisk Gevandt. I et saadant vise sig ogsaa

man vilde slutte af den totale Mangel paa Justits, som fandt Sted i Middelalderen og senere i mange Lande hvor den Theodosiske og Justinianske Lovbog var indført: at disse Lovsamlinger dengang et havde existeret.

loſes tidligere Levnetsomſtændigheder *), hvor-over ikke engang diſſe kunne være ſaaledes op-tnede af Moſes eller en af hans Samtidige.

Men dermed menes ikke, at man ſkal udtage entateuchen af de hiſtoriſke Skrifters Antal og nſætte den iblandt de poetiſke Fortællinger **) er hiſtoriſke Romaner. Allerede Herder er-ndte deri et Epos***); og Auguſti har nylig gt nærmere at faſtſætte denne Synsmaade †). an betragter den ſom et kunſtigt Epos, og ſætter

*) Ueber das Mythiſche in der früheren Lebens-periode Moſes, von Bauer, i Gablers Neueſte theol. Journ. Bd. 2 S. 225 fg. Sammes Handbuch der Geſchichte der hebräiſchen Nation Th. 1 S. 246 fg.

*) Bruchſtücke über die hiſtoriſche Poeſie des A. T. von Nachtigal, i Henkes Magazin Bd. 4 S. 595 fg.

*) Herders Adraſtea St. 10 S. 300 fg. (Men Herder erkjender deri kun Materialier til et Epos. Udg.)

†) Auguſtis Einleitung in das A. T. S. 118 fg. (Man jevnfore min Gjendrivelſe af Auguſti's Gründe i Afhandlingen: "Er Pentateuchen et Epos"? Theol. Bibl. 3die Bind S. 271 fg. Udg.)

den under Navn af Mosaide ved Siden af Iliaden og Odysseen. De fem Bøger anseer han for ligesaa mange Rhapsodier, og finder iligemaade alle de øvrige Attributer hos en Epopee, f. Ex. Episoder, Theophanier, Undere o. s. v. her anbragte. Igjennem det Hele er eet stort Thema udført *), og derefter er det hele Værk anlagt m. m. Nu lader det sig vel ikke nægte, at Historien i de fire sidste Bøger har en episk Characteer, men af ingen anden Aarsag, end fordi meget deri er af mythisk Art. For en kunstig Tildannelse af det i Pentateuchen liggende historisk-mythiske Stof taler Intet. Det har paa den mundtlige Forplantnings frie Vei dannet sig selv, ligesom alle Folkeslags Myther **), hvilke derfor ogsaa alle,

*) Den udførligere Fremstilling af Augusti's Hypothese forbigaaes her, da den allerede af mig er leveret i nysnævnte Undersøgelse i Theol. Bibl. hvilken bedes sammenlignet med Bertholdts ovenstaaende Gjendrivelse, som albeles stemmer overeens med hvad jeg har anført imod Augusti, skjønt Bertholdt sikkert ikke har læst min Afhandling. Udg.

**) J. J. Wagners Ideen zu einer allgemeinen Mythologie der alten Welt. 1808. 8. J. Gorres's Mythengeschichte der asiatischen Welt.

naar de staae i Sammenhæng med hinanden, og danne en fortløbende Række af Begivenheder, have Ligheb med det kunstige Epos. At den Hovedtanke løber igjennem de fire sidste Bøger: "Moses er Jehovas, den eneste sande Guds, Gesandt," gjør det ingenlunde nødvendigt, at antage et kunstigt Anlæg i Værket. Dette er blot den naturlige Traad, som løber igjennem det Hele, og sammenknytter alt; ei alene Materiens Beskaffenhed førte det saaledes med sig; men ogsaa den theokratiske Pragmatismus gjorde det umuligt, at en anden Hovedidee kunde blive herskende i det Hele. I det Høieste lader sig antage, at Anlægget til og Udførelsen af Værket er gjort efter et besynderligt Synspunkt eller Princip, men uden at Stoffet, som blev bearbeidet, først var ordnet efter en kunstig Theorie, og dannet i en vilkaarlig Form. Ikke desto mindre bliver dog det Meste af Pentateuchens historiske Indhold mythisk; kun maae man ikke med de Wette *) gaae saavidt,

1 Bd. 1810. 8. J. L. Hugs Untersuchungen über den Mythos der berühmtern Völker der alten Welt, vorzüglich der Griechen. 1812. 4.

*) Beiträge zur Einleitung ins A. T. B. 2 S. 19 fg. De Wette betragter vel ogsaa Indholdet af en

at man gjør de hiſtoriſke Grundlag, ſom Pentateuchens mythiſke Fortællinger have, uviſſe, eller endog ganſke nægter dem.

§. 9.

Reſultat af det Foregaaende.

Pentateuchen er en efter Moſes' Tid gjort Samling af enkelte Stykker fra forſkjellige Tider og Forfattere.

Ifølge diſſe Underſøgelſer findes altſaa ingen Spor af Pentateuchens Tilværelſe i en ældre Tid

Deel af Pentateuchen ſom epiſk, nemlig Geneſis og Exodus, hvori Theokratiets Nationalepos er bearbeidet; men det Hele anſeer han ikke for en kunſtig Epopee (ſee Theol. Bibl. 3die Bd. Side 244—249. Udg.) Jvnf. K. G. Kelle's vorurtheilsfreie (det er den ikke. Udg.) Würdigung der moſaiſchen Schriften als Prüfung der de Wetteſchen Kritik moſaicher Geſchichte. 3 Heft. 1811—1812. 8. Og G. W. Meyers Apologie der geſchichtlichen Auffaſſung aller hiſtoriſcher Bücher des A. T. beſonders des Pentateuchs. 1811. 8. (hvoraf er leveret Udtog i Theol. Bibl. 3die Bind. Udg.)

end efter Sauls Regjeringstiltrædelse; ei heller opdages i Bogen selv Tegn paa at den i hele sin nærværende Skikkelse er kommen fra Moses Haand. Vel documenterer enkelte Bestanddele af samme sig som optegnede af Moses, men andre egne sig for en sildigere Tidsalder, eller giver i det mindste tilkjende, at de i den følgende Tid ere blevne rigeligere udstyrede; især røber den største Deel af de historiske Notiser en senere Forfattelse. Da nu desuden de enkelte Dele ikke heelt igjennem harmonere med hinanden, men tvertimod vise saavel i Henseende til Indhold, som i Henseende til Fremstilling og Sprog Discrepancer: saa frembyder sig det Resultat, at dette Værk er en efter Moses Tid gjort Samling af enkelte, for det meste heterogene, Stykker.

§. 10.

Affondring af de enkelte i Pentateuchen sammenflydte Stykker.

Førend det kan afgjøres, til hvad Tid denne Samling er bleven foranstaltet, maae først de enkelte samlede Stykker nærmere prøves, adskilles og anvises deres Tidsalder. Da Genesis fortæller den formosaiske Tids Historie; da enkelte Afsnit

i de fire følgende Bøger enten antyde Moſes ſom deres Forfatter; eller dog tilſtede den Formodning, at de ere ſkrevne af ham, eller dog til hans Tid; og da de øvrige tydeligen betegne deres ſenere Fortfattelſe: ſaa ſynes det, ſom vi bør antage i dette Værk en Forening af tre Slags Documenter *), formoſaiſke, moſaiſke og eftermoſaiſke. Ved det første og andet Slags maae det først beviſes, om dette Navn tilkommer dem, og ved det tredie Slags maae det udfindes, hvor langt ned i Tiden de deri liggende Data række. Først, naar

*) Det Ubeqvemme i dette Udtryk (paa tydſk: Urkunden) er allerede bemærket af Vater (3ter Th. S. 394); men da Sproget intet andet har, ſom bedre udtrykker, hvad man derved forſtaaer, ſaa maa det alligevel beholdes. Men man forſtaaer derunder enkelte for ſig beſtaaende Stykker, og da deres Alder for det meſte overgaaer Samlernes Alder, ſaa er dette Navn dog heller ikke ganſke upaſſende. Thi vi kalde jo ogſaa gamle ſkrevne Skrifter, betræffende ſaavel almindelige ſom beſynderlige Perſonal- og Retsanliggender, Documenter. Dette er nu virkeligen de ældre enkelte Stykker, ſom af den ſenere Samler ere ſtillede ſammen i Pentateuchen.

te er udfundet, kan det Spørgsmaal besvares: ar Pentateuchen er bleven samlet.

Da der i Genesis forekommer nogle Sprogmer *), som forresten kun træffes i de øvrige ger af Pentateuchen, men ikke i de andre Bøger det G. T., og da de forudsætte en Tid, hvori vene for det hebraiske Sprog endnu ikke vare dkommen uddannede, saa maae de holdes for chaismer. De fire sidste Bøger af Pentateun indeholde nu virkelig, som vi siden skulle be-

*) Hertil hører Pronomen הִוא, som i denne Hankjønsform heelt igjennem bruges som foeminin. og af Masoretherne sædvanligen er puncteret הִיא see Noldii Concord. partic. p. 250 sq. Dernæst Ordet בַּעַר (sædvanligen puncteret בַּעַר) i Betydning af puella. Vistnok kan man heraf ikke bestemme Graden af disse Documenters Ælde, som Vater rigtigt har bemærket (III. S. 616), men dog Samtidigheden med Documenterne i de fire følgende Bøger. Det kommer kun an paa, om disse fire sidste Bøger indeholde Arbeider af Moses og fra hans Tid. Naar dette er bevist, da berettiger den i Genesis's Documenter herskende eiendommelige Aand til den Slutning, at de ere endnu ældre end Moses. Til Moses Tid vare hine tvende Archaismer endnu i Brug, og bleve det et-Par hundrede Aar efter.

vise, mange af Moses selv eller hans Medhjelpere optegnede Stykker; følgelig gjøre Documenterne i Genesis Fordring paa en Ælde, i det mindste ligesaa høi som Moses's; og da de aande en Aand, som kun kan have herskket i den først begyndende menneskelige Cultur, saa maae de endog henføres til et høiere Old. Dog maae det anmærkes, at dette ikke gjælder om hele Genesis, da enkelte Stykker, som røbe en langt sildigere Forfattelse, gjøre en Undtagelse.

De fire følgende Bøger indeholde mange mosaiske Documenter, d. e. enkelte, i det Hele indskudte Stykker, som ere nedskrevne af Moses eller hans Medhjelpere; og vi maae bringe dem i tre Classer: saadanne, som ifølge deres egen Angivelse ere optegnede af Moses; saadanne som efter deres Natur og Beskaffenhed maae være nedskrevne af Moses eller hans Medhjelpere, og endelig saadanne, som kunne være forfattede af Moses.

Ifølge Ex. XVII, 14. har Moses i en סֵפֶר beskrevet den korte amalekitiske Krig; men denne סֵפֶר selv er ikke indrykket der. Blot den Tradition havde vedligeholdt sig, at Moses havde beskrevet dette Tog i en סֵפֶר. Pentateuchens Samler synes slet ikke at have kjendt den; thi hvad han fortæller om denne Krig, er vel ikke en

(tildeels falsk) Udsættelse af et symbolisk eller hieroglyphisk Malerie i Ord *), men dog for det meste mythisk (V. 11. 12.).

De Love, som Folket besvoer ved Pagtens Offer paa Sinai, vare skrevne af Moses i en Bog, som kaldes סֵפֶר הַבְּרִית Pagtens Bog (Ex. XXIV, 2. 7.). De Love, som fandtes i denne Bog, synes allerede at være forudsikkede i Cap. XX—XXIII. **). Og ere end nogle sildigere Forordninger aabenbart blandede deri, saa er dog den øvrige Deel saaledes beskaffen, at Moses virkeligen kan have forelagt Folket samme, og selve Mangfoldigheden og de enkelte Deles Ikkeforbindelse taler derfor. Thi et Folk, som aflægger Eed paa Grundlaget til sin vordende lovmæssige Forfatning, forelægger man et Aggregat af Love i korte løse Sætninger. — Ifølge Ex. XXXII, 27. har Moses nedskrevet de foranstaaende Love (V. 12—16.), og da de indeholde ganske almindelige Bestemmelser, og forudsætte en Tid, hvori Folket endnu ikke var

*) Dimar anf. Stud. S. 512 fg.

**) Korrodi's Versuch einer Geschichte der Beleuchtung des jüdischen und christlichen Bibelcanons. 1ster Th. S. 21. Vater anf. Sted. Th. 3 S. 558 fg. Eckermann anf. St. S. 44 fg.

indtraadt i Canaans Land, saa maae man ogsaa troe det. — Ifølge Deut. XXXI, 9—11. nedskrev Moses en Lovbog, som hvert syvende Aar skulde forelæses Folket, og som blev nedlagt ved Siden af Pagtens Ark (V. 14.). Men denne Lovbog kan hverken være hele Deuteronomium, eller Afsnittene Cap. XII—XXVIII. *) eller Cap. XI—XXVII. **) fordi begge Dele ere af fragmentarisk og heterogen Beskaffenhed; men den bestod af en Particulair-Lovsamling, hvilken, ligesom andre Particulairsamlinger af denne Art (Deut. XXVIII, 58. 61. XXIX, 20. 27.) endnu ligger adspredt i Deuteronomium ***). Kunne derfor end ifølge Ovenstaaende de i hine smaae Samlinger indbegrebne Love ikke mere bestemt angives, saa lader sig dog ikke tvivle om disse mosaiske Documenters Existents, eftersom der i Deuteronomium foresindes mange mindre og større Afsnit af legislativt Indhold, hvilke enten maae være komne, eller dog kunne være komne fra Moses Haand.

*) Corrodi anf. Stud. S. 29 fg.

**) Hobbes i Leviath. P. III. c. 33.

***) Vater anf. Steb. S. 563 fg. Nogle forstaae ved denne Bog blot Cap. XXVII—XXX.

Mere af Pentateuchens Indhold er der ikke, som navnligen udgiver sig for at være mosaisk; men hertil lader dog hans Eiendom sig langfra ikke indskrænke. Mangt enkelt Stykke er af den særegne Beskaffenhed, at det maae være optegnet af Moses eller af hans Medhjelpere. Dertil hører uimodsigeligen Folkelisterne (Num. I. og XXIV.) som vare et Resultat af to forskjellige Folketællinger. Leir- og Marsch-Anordningen (Num. II.) maatte naturligviis ogsaa være skriftligen udkastede af Moses, og et Exemplar deraf overgives enhver Stammeanfører som Instruction. Den særegne Liste over Antallet af de fungerende Leviter, og den forudgaaende Anviisning for dem, som gjorde Tjeneste ved Transportationen af det hellige Telt og dets Redskaber, maae ogsaa efter deres Natur være skriftligen bekjendtgjorte af Moses. Ogsaa de hist og her forekommende Slægtregistre ere vel for største Delen optegnede allerede til Moses Tid, fordi Genesis alt leverer nogle langt ældre, og Sagen altsaa, ligesom hos andre orientalske Folk, beroede paa en gammel Nationalsædvane, hvilken saa meget mindre kunde forbigaaes, da den af Moses blev dybt indflettet i den borgerlige Forfatning, som han udkastede for Folket. Listen over Israeliternes Reisestationer i den arabiske Ørken fra

deres Udgang af Egypten af (Num. XXXIII.) er ei alene ifølge dens egen Angivelse (i Indgangen) skriftlig forfærdiget af Moses selv, men man maatte ogsaa desuden troe det. Saadanne Fortegnelser over ombragende Hæres Reiseſtationer vare fra Arilds Tid af Skik hos de gamle orientalske Folkeslag, og de ere det endnu den Dag i Dag *). Moses havde sandsynligviis laant Mønsteret derpaa af Egypterne. En Optegnelse efter Traditionen er her, ligesom ved de vidtløftige genealogiske Tabeller og ved Folketællingslisterne, utænkelig, og en senere Opdigtelse er meningsløs, fordi intet fornuftigt Øiemeed derved lader sig tænke. Man maatte da forudsætte hos Opdigteren den høieste Grad af Snuhed, af geographisk Færdighed og historisk Calculerekunst, fordi han ved at undgaae alle runde Tal (det sædvanlige Tegn paa Opdigtelse ved saadanne literariske Bedragerier),

*) I et Anhang til Skriftet: Rumeli und Bosna. geographisch beschrieben von Mustafa Ben Abdallah Hadschi Chalfa. Aus dem Türkischen übersetzt von J. von Hammer. Wien 1812. 8. ere nogle Sultaners og deres Embedsmænds Stationfortegnelser paa deres Reiser og Feldtog meddeelte.

d at iagttage den nøiagtigſte Stedbeſtemmelſe og
ifølge ſamme Data rigtigen afmaalt Forhold i
ie Talbeſtemmelſer har vidſt at fjerne fra ſine
ærker al Mistanke om Bedragerie. Men dette
i Sandhed mere forlangt end der ligger i Anmod-
ngen om at holde diſſe Documenter for moſaiſke.
il dem maae endnu føies af de fire ſidſte Bøgers
gislative Deel de Love, ſom ene have Henſyn
Israeliternes Opholt i den arabiſke Ørk, og
, ſom bevisligen ere laante af Ægypternes reli-
øſe og borgerlige Forfatning *). Thi efter
oſes Tid havde den hebraiſke Nation i dens Hi-
ries hele Tidsrum ikke meer nogen Mand, ſom
ndte tilligemed Ægyptens udvortes politiſke

*) I. Spenceri de legibus Hebræorum ritualibus earumqve rationibus libri IV. Nyeſte Udgave, Tübingen 1732. Fol. Ogſaa Michaelis har i ſin moſaiſke Ret ofte anmærket, om en Lov er af ægyptiſk Oprindelſe. Jeruſalems Briefe über die moſaiſchen Schriften und Philoſophie. 3te Aufl. Brauſchw. 1783. 8. S. 66 fg. Schillers kleine proſ. Schriften 1 Th. die Sendung Moſes. Michaelis Einleitung in die Bücher des A. T. 1ſter Th. S. 189 fg. Vater anf. Sted. S. 603 fg.

Forfatning ogsaa de ægyptiske Præsters hemmelige Religiousvæsen.

Men hvis man om alt dette kan paastaae, at Moses allerede maae have nedskrevet det, da lade sig i de fire sidste Bøger endnu mange legislative Stykker udfinde, som Moses i det mindste kan have skriftligen optegnet. For at kunne adskille disse fra senere Tiders Frembringelser, maae man vistnok have et almindeligt Regulativ; men der vilde slet intet af denne Art blive tilovers for Moses, naar man med nogle nyere Lærde vilde henvise til senere Tider alle de Love og Forordninger, som først efter Israeliternes Indtrædelse i Canaans Land kunde finde Anvendelse. Men det er ikke den rette Vei, som man bør betræde naar man vil adskille de gamle eller ægte mosaiske Love fra de senere i Pentateuchen. Moses vilde selv føre Folket ind i Canaan, og der grunde og ordne sammes tilkommende borgerlig-religiøse Forfatning. Paa Toget igjennem Ørken udkastede han i enkelte promulgerede Love eller smaae Lovsamlinger Grundlinierne dertil, og derfor bekjendtgjorde han ogsaa allerede mange Anordninger, som have alene eller dog fornemmelig Hensyn paa en Tingenes Forfatning, som først skulde tilveiebringes efter Erobringen af det forjættede Land. Naar altsaa en

Lov ikke aabenbar forudsætter den virkelige Besid-delse af Canaan, og Folkets deri allerede begyndte borgerlige Forfatning, saa kan den tillægges Mo-ses, skjøndt man naturligviis tillige maae ind-rømme, at mange enkelte Love, som Moses alle-rede kan have givet, dog maaskee først i de senere Tider have faaet deres Tilværelse. Thi da Moses ved sin hele Lovgivning gik fragmentarisk, og ikke systematisk tilværks, saa kunne vi paa ingen Maade fordriste os til at bestemme, hvor mange Love Moses selv har forelagt Folket.

Men alle de Love, som Moses havde publi-ceret, enten enkelte eller samlede i en særegen סֵפֶר, bleve af ham, ifølge en af Ægypterne laant men over hele det gamle Orient sædvanlig Skik, over-givet til Præsterne, for at nedlægges paa et helligt Sted, nemlig ved Siden af Pagtens Ark (Deut. XXXI, 9. 26.) *); men Fundamentalloven, De-

*) Hvad der skede med denne סֵפֶר, er visselig ogsaa skeet med Pagtens Bog Ex. XXIV, 7. og med alle de øvrige publicerede Love, endskjøndt det ikke udtrykkeligen meldes. Analogien erstat-ter her Mangelen af historisk Bevis. Af Præ-sternes og Leviternes Bestemmelse, at lære Fol-ket Loven, kan man med Vished slutte, at alle

calogus, laae i selve Arken (Kisten) see. Deut. X. 1—5. *). At Moses endelig kort før sin Død skulde have samlet alle af ham givne Love i et Corpus, som Staudlin antager **), og nedlagt dem paa det hellige Sted, er usandsynligt, fordi dette corpus juris mosaicum vel aldrig vilde blevet fortrængt og kommen af Brug, men have forhindret Pentateuchens Tilblivelse.

Alt det øvrige i Pentateuchen, som ikke har de fornødne Egenskaber, til at regnes iblandt det

Love vare nedlagte enten i Original eller i verificeret Form; og naar vi i Fremtiden finde, at ogsaa alle Supplementer eller nye Statuter bleve deponerede ved Siden af Pagtens Ark, og naar vi læse, at Statsdocumenterne vare at finde hos Præsterne og Leviterne Deut. XVII. 18. saa tør man dog vel antage med fuldkommen Sikkerhed, at allerede Moses har nedlagt alle sine bekjendtgjorte Love paa dette hellige Sted i Forvaring.

*) 1 Kong. VIII. 9.

**) Commentatio I. et II. de legum mosaicorum momento et ingenio, collectione et effectibus. Gött. 1796. 97. i den anden Comment. S. 16 fg. Jf. Sammes Geschichte der Sittenlehre Jesu. Th. 1. S. 118 fg.

Ovenstaaende, hører til de postmosaiske Documenter. Dertil qvalificere sig de allerfleste af de indblandede historiske Beretninger, idet de enten ere flydte først fra Samlerens Hoand, eller de af denne ere forefundne allerede skriftlig optegnede, og derpaa enten indrykkede i deres hele Omfang, eller blot benyttede. Ogsaa de fleste af de i Pentateuchen forekommende Digte, navnligen Jacobs Velsignelse og Moses Sang samt Velsignelse høre til disse eftermosaiske Stykker. Endelig maae dertil ogsaa regnes de Love, som vel med Hensyn til deres Grundstof ere af Moses, men som i den følgende Tid ere blevne videre udførte, udfyldte eller nøiere bestemte.

Ved disse eftermosaiske Bestanddele af Pentateuchen interesserer os Undersøgelsen om hvor langt ned i Tiden de deri liggende Data naae. Det er allerede ofte bemærket, at Jacobs saakaldte faderlige Velsignelse Gen. XLIX. paa ingen Maade kan vindiceres denne Patriarch, da den forudsætter Landet Canaans Deling iblandt Stammerne; ja man bemærker et saa nøie Bekjendtskab med de meer eller mindre fortrinlige Egenskaber ved det enhver Stamme tildeelte Land, at man tydeligen seer, at Concipienten taler efter et allerede gammelt Bekjendtskab med Landet og med den Skik-

kelse, som det havde faaet efter dets Bebyggelse af Israeliterne. Det er følgelig klart, at denne Velsignelse først er bleven digtet en betydelig Tid efter Canaans Erobring; men der er ingen afgjørende Grund for at ansætte dette Digt, som Heinrichs vil *), til Davids Tid. Thi der tales vel V. 20. om kongelige d. e. de fortrinligste Retter, men ikke om nogen Konge, og de Herskerfortrin, som indrømmes Juda's Stamme, have Hensyn til de ældre Tider (Josv. XVIII, 1. 10. XIX, 51. Dom. I, 1. XX, 18.) da Juda var Hærførerstammen. Men under Saul prædominerede Stammen Benjamin, hvorudover dette Documents Forfattelse maae hensættes før denne Konges Regjeringstiltrædelse. Det historisk-poetiske Intermezzo om Bileam Num. XXII. fg. gjør sig kjendeligt som et Product fra fjernere Tider, ei alene ved sin stærke mythiske Characteer, men ogsaa ved at om-

*) De auctore atque ætate cap. Gen. XLIX. Gött. 1790. 8. (Mig synes dog ei alene det af Forf. citerede 20 V. om de kongelige Retter, som Asser frembragte, men ogsaa Skildringen af Juda V. 8—10 fortrinlig vel at passe til Davids Tid. See min Indledning til dette Digt i Theol. Bibl. 1ste Bind S. 267. Udg.)

tale Israeliternes isolerede Bopæl i Canaans Land (XXIII, 9.). Men vi troe her at have et først efter Exilet skrevet Stykke for os; thi Cap. XXIV, 22. er ved Assur tydeligen betegnet det babyloniskchaldæiske Rige, eller endnu rettere Nebucadnezar, saaledes som han paa sit Tog til Ægypten bortførte de fangne Leviter; ja i V. 24. synes endog antydet, hvorledes det persiske Rige, som ogsaa kaldes Assur, omstyrtes af Macedonerne. Hvor dybt maatte altsaa ikke disse bileamske Orakler nedsættes, dersom disse tvende Steder vare ægte. Men det hele Afsnit fra V. 14—24. er en senere Interpolation: dette viser for det første den store og besynderlige varietas lectionis, som herskr fra V. 17 til 24., et Phænomen, som ikke sjeldent findes ved interpolerede Steder, fordi det Interpolerede indskydes af et Manuskript i et andet, men forskjelligen. Dernæst peger den ubestemte Brug af Ordet אַשּׁוּר just hen paa en Tid, til hvilken vi maae henføre denne Interpolation, nemlig til Tiden kort efter Alexander den Store. Dengang og endnu senere var det sædvanligt, at Jøderne med Ordet Assur betegnede alle i Overasien lidt efter lidt opkomne større Riger. Nu kan man ogsaa forstaae V. 17 19., hvori der tales om Moabiternes og Edomiternes Underkastelse,

paa den naturligſte Maade, nemlig med Henſyn til Begivenhederne under David (2 Sam. VIII, 2. 14.). Det Øvrige af dette hiſtoriſk-politiſke Mellemſtykke bærer ikke Spor af en saa ung Alder; men over Sauls Alder kan det dog heller ikke ſættes; thi i det 24 Cap. 7. alluderes der ganſke tydeligt til den ſidſte amalekitiſke Konges Overvindelſe af en israelitiſk Konge (Saul, 1 Sam. XV,), og Cap. XXIV, 3. er aabenbar en Efterligning af et Sted i Jacobs Velſignelſe Gen. XLIX, 9. hvilken først er digtet kort før den kongelige Regjerings Begyndelſe *). I Forjættelſerne og Truslerne lader Concipienten Jehova ſige til Israeliterne (Lev. XXVI, 33.): Jeg vil adſprede Eder iblandt Hedningene; Deut. IV, 27. hedder det iligemaade: Jehova vil adſprede Eder iblandt Folkene, og Cap. XXVIII, 25.: I ſkulle vorde adſpredte over alle Jordens Riger; V. 32. og 36. trues med Folkets og Kongens Bortførelſe til et ubekjendt Folks Land, og i V. 64. med en Adſpredelſe iblandt alle Folk fra en Ende af Jorden til en anden. Alle de Affnit, hvortil diſſe Steder høre, ſkulle nu efter Vaters

*) Eller endog under David. Udg.

Mening *) først være nedskrevne efter Samaria Riges Ødelæggelse, fordi Ideen om Adspredelse fra denne Tid af træffes i Propheternes Taler. Det sidste kan man vel indrømme uden at paastaae, at denne Idee i de tidligere Tider slet ikke har været bekjendt. Kun maae man da forestille sig Sagen saaledes: de hellige Seere og Digtere havde for det israelitiske Riges Forstyrrelse ingen umiddelbar Foranledning, til at meddele denne Idee. Iblandt Nationen var den allerede i de ældste Tider bekjendt; thi fra Arilds Tid af var det i Orienten almindelig Krigspolitik, at berøve erobrede Lande den største Deel af deres Indvaanere, og at adspredе samme i andre Egne som Slaver. Allerede til Moses' og Josva's Tid handlede Erobrerne saaledes; men for dem eller for det israelitiske Folk, som skulde indtage Landet Canaan til sin Bolig, var denne Forholdsregel ikke anvendelig, fordi man ingen gamle Provindser havde, hvorhen man kunde sende de i Canaan boende Folkeslag. Heri alene maae Grunden søges, til at Moses forordnede at udrydde alle cananitiske Folk, og til at Josva ogsaa gjorde det. Til andre Lande kunde man ikke føre dem, og blive kunde de heller ikke;

*) Anførte Sted 3 Th. S. 639.

der var altsaa intet andet tilovers. Vi turde derfor ikke finde en senere Tids Mærke i saadanne Trusler, om de end forekom i Mosés egne, over al Tvivl ophøiede, Taler eller Udarbeidelser. Thi Sagen var til ingen Tid fremmed i Orient. Selv den første Periode i Israeliternes Historie efter deres Nedsættelse i Canaan leverer Exempler paa at Nabofolk udøvede denne Krigsskik (Dom. II, 14. 15. III, 8. X, 7; 8.). Den er ogsaa stedse bleven udøvet (2 Krøn. XXVIII, 5.); ja selv Kongerne af Samarien vilde engang anvende denne Sædvane imod Judæerne (V. 8.). Endelig blev denne Skik af de store Rigers Beherskere i Overasien brugt som et Middel til at sikkre deres Erobringer; de overvundne Folk bleve forfløttede til andre Lande, vel ikke som Slaver, men som Colonister, dog bleve de adspredte, og maatte derfor opgive Tanken om Befrielse. Endelig maatte ved denne store Menneske-Amalgamation en almindelig Nationalaand danne sig, hvilken kunde holde Massen af saa mange Lande fast sammen. Denne politiske Beregning bragte Israeliterne til Assyrien og Judæerne til Babylonien; men efterhvert det fra den Tid af, da Assyrerne trængte frem over Euphrat, blev ganske tydeligt, hvad de havde i Sinde med ethvert

Folk, saa er det meget naturligt, at de hebraiske Propheter først fra denne Tid, dog endnu mere fra de ti Stammers Bortførelse af, tale om Faren for en saadan Adspredelse iblandt alle Nationer. Men man tør derfor ikke frakjende de foregaaende Tider denne Idee. De Documenter Lev. XXVI. Deut. IV. og XXVIII. som have givet Anledning til disse Bemærkninger, ere skrevne til en Tid, da Israeliternes Fjender, uden at de ere nævnede, boede i Landet, og havde bortført mange Israeliter; da nu Philisterne, Amoniterne og andre Nabofolk, som snart i Fælledskab, snart afverlende raadte over Israeliternes Land og Folk, kaldes i Dommernes Bog sædvanligen Fjenderne, saa røbe disse Documenter selv at de høre til Dommernes Periode. Dette gjælder ogsaa om Moses Sang (Deut. XXXII.) hvilken i alle Maader stemmer overeens med de tre foregaaende Stykker. Vel finder Vater *) deri samme Tone, som hersker i de senere prophetiske Udsagn, fordi paa Truslerne følge Løfter, og fordi Jehovas troe Dyrkere modsættes dem som vare blevne ham utroe; men enhver Trusel indslutter et Løfte, skjøndt det ikke

*) Anf. Sted. S. 660.

altid udsiges; og Dommernes Periode udmærkede sig ligesaavel som Tidsrummet nærmest for og under Exilet derved, at en Deel af Folket ærede Jehova troligt, imedens Andre hængte ved Afguderne.

Disse Bemærkninger have ført os saavidt, at vi ere visse paa *), at i Pentateuchens poststosaiske Stykker intet Tidsdatum ligger som naaer længere ned end til Kong Sauls Regjering. Deres Historie i det Enkelte før deres Forbindelse med de mosaiske til et Heelt (de nærværende fire sidste Mosebøger) ligger skjult i et uigjennemtrængeligt Mørke, dog lader sig endnu udfinde, hvorledes de ere trufne sammen paa een Vei med disse. Da Moses efterlod sine Love blot fragmentarisk, saa har man sikkert handlet efter hans Mening, idet man ansaae Lovgivningen efter hans Død for at være endnu ikke

*) At Oversætteren ikke er kommen til denne Visshed, vil Læseren have sluttet af et Par foregaaende Noter. Før Davids Tid, troer jeg, kan Pentateuchen ingenlunde være samlet.

Udg.

fuldendt eller sluttet. Men dette har ikke alene foranlediget mange nye, ved Omstændigheder nødvendigvordne Love, eller Supplementer og nærmere Bestemmelser, eller Indskrænkninger i de ældre mosaiske, men det har ogsaa havt til Følge, at man nedlagde alt hvad Nyt af denne Art kom til, ved Siden af Pagtens Ark. Dette viser os Josva's (XXIV, 26. jevnf. VIII, 33.) og Samuels Exempel (1 Sam. X, 25.). Denne nedlægger den ved den kongelige Regjerings Oprettelse udkastede Kongelov for Herren. Vel siges det ikke, at det er den samme, som for nærværende Tid læses Deut. XVII, 14. fg. men da denne ikke kan komme fra Moses (som ovenfor er bemærket) og da der ingen Anledning var til at udkaste den før den Tid, da Israeliterne forlangte en Konge, saa er man fuldkommen berettiget til at holde den for den selvsamme, som Samuel har udkastet og nedlagt ved Siden af Pagtens Ark. Dertil leverer sammes besynderlige Indhold endnu en ny Grund; thi det røber en Tid, da Israeliterne vare nærmere bekjendte med de asiatiske Kongehoffers skadelige Sæder, end til Moses's Tid; og at det var nødvendigt at opføre en Dæmning derimod, det viste siden Erfaringen, da disse ikke desto mindre

af Israeliternes tredie Konge indførtes *). Det er ei uvigtigt at have den Visshed, at denne i Deuteronomium indeholdte Lov er den samme som Samuel udkastede ved Kongeværdighedens Indførelse. Vi kunne deraf slutte os til den Form, som man har givet de nye, i det mosaiske Lovdepot nedlagte, Love. Denne Kongelov taler saaledes, som om Moses allerede havde givet den i den moabitiske Ork; sandsynligviis har man derfor bestandig ved alle nye tilkomne Love sat sig tilbage paa Moses Standpunkt; og da Princippet for hele den israelitiske Lovgivning (Theokratiet) fordrede, at enhver Lov skulde fremstilles som Jehovas Udsagn: saa ere ogsaa alle i Pentateuchen indbegrebne Love, saavel de mosaiske som eftermosaiske, stilede saaledes, som om Jehova udtalte dem igjennem Moses. Deraf kommer da ogsaa efter al Sandsynlighed den i Begyndelsen af Lovene saa ofte tilbagevendende Formel: "Naar

*) Derfor synes denne Kongelov at være sat imod det salomoniske Hof, og Nachtigall troede (anf. Sted S. 456) derfor at maatte nedsætte dens Forfattelse til Salomons Tid eller derefter. Men ifølge ovenstaaende Fremstilling af Sagen er det unødvendigt.

I komme til det Land, som Jehova har tilsvoret eders Fædre, saa o. s. v." hvilken ustridigen Moses allerede har brugt, men visselig ikke saa ofte, som den nu staaer i Pentateuchen, da det havde været overflødigt at gjentage den saa tit, saasom det ved de fleste Love forstod sig af sig selv, at deres Bestemmelse først gjaldt den følgende Tid, naar Landet var erobret.

§. 11.

Fortsættelse.

Saaledes tillader Resultatet af den foregaaende Undersøgelse vel den Paastand, at Pentateuchen efter dens væsentligste Bestanddele var til ved Begyndelsen af Davids Regjering, i det mindste fragmentarisk; men deraf flyder endnu ikke nødvendigen den Slutning, at den i dette Tidspunkt var til ogsaa som et Heelt. Thi de enkelte eller i smaae Samlinger ved Siden af Pagtens Ark nedlagde Love (saavel mosaiske som Supplementerne dertil) ligesom maaskee ogsaa andre historiske Documenter, kunde jo fra Sauls Tid af være blevne liggende endnu flere Aarhundeeder uden Forbindelse, og først i en sildigere Tid være blevne historisk sammenvævede til et Heelt. Muligheden heraf maa indrømmes;

og deri ligger den almindelige Grund til at de lærde Kritikere have angivet saa forskjellige Tidspunkter, i hvilke Pentateuchen skal være kommen istand, skjøndt enhver troer desuden at have sine særegne Grunde, hvorfor han henfører dette Værks Forfattelse til denne eller hiin Tid.

Naar Hieronymus (advers. Helvid.) kalder Esra instaurator Pentateuchi, saa tænkte han vel paa det rabbinske Sagn om Pentateuchens Restauration ved Hjelp af hans Hukommelse eller rettere af guddommelig Indskydelse *). Men i de sidste Aarhundreder har man virkeligen bragt Esra i Forbindelse med Pentateuchens Forfattelse, og deels foregivet, at han havde selv nedskrevet den heel og holden, som den er; deels troet, at han først havde samlet de deri opbevarede ældre Documenter, og saaledes først frembragt det hele Værk. Spinoza **) lader Esra først samle

*) S. Bertholdts Einleitung in sämmtliche Schriften d. A. u. N. T. 1ster Th. S. 67.

**) Tractatus Theol. polit. c. 8. 9. Ogsaa den berømte Philolog Andreas Masius var af denne Mening. S. hans Commentarius in Josuam. Antw. 1574 fol. og i Critt. Angl. J. D.

Deuteronomium som en Lovbog, og derpaa skrive de fire foregaaende Bøger tilligemed alle de øvrige ældre historiske Skrifter i det G. T. Han antager end videre, at Esra ved Døden er bleven forhindret i at lægge sidste Haand paa Værket, hvorfore Pentateuchen ogsaa viser sig som et ikke fuldkommen ordnet Skrift, fuldt af Huller. — Jf. Peyrerius *) udgav Pentateuchen for et Uddrag af Moses Dagbog **), uden at bestemme Tiden nærmere, end at det var gjort længe efter Moses Død. — Fulda ***) skjelner imellem de enkelte Love, Lovsamlingen og Pentateuchen. Af hine tillægger han Moses de fleste, ligesom han ogsaa tilegner ham de fleste i de fire sidste Bøger indbefattede Digte og endnu andre Stykker, samt

Michaelis har en meget udførlig Gjendrivelse af samme. Einleitung in das A. T. 1ster Theil S. 171—195.

*) Systema Præadamitt. L. IV. cap. 1 pag. 185 sq.

**) S. Eichhorns Einl. in das A. T. 2 Th. S. 402 og Vater anførte Sted S. 544 fg.

***) Fulda über das Alter der heiligen Schriftbücher des alten Testaments i Paulus Repertorium 3 Th. S. 180—256.

Leirregiſteret Num. XXXIII. Men indtil Davids Tid var Alt kun til i Brudſtykker uden nogen Forbindelſe; under David blev en Lovſamling foranſtaltet, og af denne opkom omſider efter det babyloniſke Exil Pentateuchen, og det paa den Maade, at den ubekjendte Forfatter lagde Moſes Leirregiſter Num. XXXIII. til Grund, indflettede Hiſtorie og Love, tilføiede i Deuteronomium et Slags Recapitulation, og ſatte Geneſis foran. — Richard Simon antog *), at Moſes efter Ægypternes Viis havde anſat Statsannaliſter og at diſſe havde nedſkrevet den hiſtoriſke Deel af Pentateuchen, men han ſelv havde optegnet Lovene: vor Pentateuch ſkulde da være en forvirret Compilation af hine hiſtoriſke Commentarier og af denne Moſaiſke Lovſamling, gjort i en meget ſildig Tid. — Nachtigal modſiger ſig i ſin Dom om Tiden og Maaden, paa hvilken Pentateuchen er opkommen. I Begyndelſen

*) Hist. crit. Vet. Testam. 1 L. 5 cap. p. 29 sq. Denne Hypotheſe er gjendreven af Clericus i Sentimens de quelques Theologiens d'Hollande sur l'histoire critique du V. Test., par le P. Rich. Simon. Amst. 1685.

holdt han det for unægteligt *), at de fleste i Pentateuchen indbefattede Love vare givne af Moses, og at han selv har bragt mangen Begivenhed til Efterverdenen deels skriftlig deels ved Sange, at han ogsaa har samlet og gjemt de ældgamle Sange i Genesis; han vil ikke paastaae, at Moses ei er Forfatter til en stor Deel af Pentateuchen, men kun, at ikke alt kommer fra ham, og at sammes nærværende Form er yngre end til Davids eller Salomons Tid, i alt Fald før Nationens Sønderlemmelse i tvende Riger, var alt, saavel det ægte mosaiske som det senere, samlet og ordnet. Men ganske anderledes lyder Nachtigals senere Dom **). Han udleder nu fra Moses kun yderst faa skriftlige Udarbeidelser, Decalogus, en Stationfortegnelse, og nogle Stammelister, men hiint skrevet med Hieroglypher, og disse paa Stene; mangen gudstjenstlig Lov og Sang af Moses havde forplantet sig blot ved mundtlig Tradition; fra Samuels Tid af havde man beskjeftiget sig med at optegne

*) S. Henke's Magazin 3 Bd. 1 St. S. 20. 22.

**) Henkes Mag. 4 Bd. 1 St. S. 10 fg. 21 fg. jevnf. Neues Magazin 1 Bd. S. 316 fg.

deels de mosaiske Sange, deels de gamle hans Tid overstigende Folkesagn, deels de gamle Love; i Tidsrummet fra Rehabeam til Exilet havde man fortsat Optegnelsen af Love, Sange og gamle Folkesagn; og af disse forskjellige Samlinger vare da omsider ved Exilets Tid de fem Mosebøger blevne sammensatte af et end varende Prophetinstitut, dog saaledes, at mange Stykker, som ikke mere kunde frembringes i deres gamle Sprogcostume, bleve oversatte i det da brugelige Nationalsprog; den sidste Ordner og Udgiver af det Hele torde være Propheten Jeremias *). Efter Vater **), hvis Mening i det Væsentlige Augusti tiltræder, var der fra Davids eller Salomons Tid af blot en Lovsamling til under Navn af Moses Lovbog; denne ligger adspredt i vor nuværende Deuteronomium, og var til Josias's Tid bleven fundet i Templet; men indtil dette Tidspunkt vare efterhaanden endnu mange smaae Stykker af historisk eller legislativt Ind-

*) En grundig Gjendrivelse af denne Formodning har Eckermann leveret i Theol. Beiträge 1 Bd. 1 Stück.

**) Commentar über den Pentateuch. 3 Th. 673 fg.

d blevne forfattede; og i Tidsrummet imellem ng Josias og det babylonske Exil skulde alt te være blevet indvævet i hinanden, og vor ntateuch paa denne Maade opkommen: det la- sig formode, at en from og lærd Hebræer : samlet Oldtidens literære Skatte omtrent paa i Tid, da Jerusalem forstyrredes eller og da get gik sin Undergang imøde, og at følgelig : Pentateuch dengang er bleven til et Heelt af ligere, maaskee lige siden Prophetskolernes iftelse, tilværende, enkelte Stykker; og at te Værk af den undertrykte Nation var blevet bet med Enthusiasmus, fordi man ved Fædre- andets og Nationalselvstændighedens Undergang) i det mindste deri saae Nationens helligste nodie, dens religiøse og borgerlige Love, frelst. ter de Wette *) udgjorde i Begyndelsen Ge- is og Exodus et Heelt, hvori det hebraiske tionalepos om Theokratiet, hvilket gaaer fra raham indtil Lovgivningen paa Sinai var for- eidet, dog saaledes at mange Oplysninger og

*) Beiträge 2 Bd. S. 28 f. 299 f. 309 389 f. — 1 Bd. S. 273 fg. (Jevnf. min Undersøgelse om Pentateuchen er et Epos, i Theol. Bibl. 3 Bd., især S. 248 fg. Udg.)

Supplementer løb parallelt med samme; de øvrige Bøger bleve først siden tilføiede. Senere Retslærere eller Præster havde optegnet de tilværende, deels endnu bestaaende, deels af Brug komne, deels til Brug bestemte Love, og betegnet dem med Nationallovgiverens, Moses', Navn og Autoritet. Derfor bleve alle de som ingen særegen historisk Foranledning havde, henlagte til Sinai, og Samlingen selv (vor Leviticus) fik sin Plads som tredie Bog strax efter Exodus. Samtlige tre Bøger indeholdt Lovgivningen for den private Ret og for Gudstjenesten; til dem føiede man nu som Codex for Statsretten Bogen Numeri, hvilken er at anfee som et planløst Supplement til de tidligere Bøger. Siden, da disse fire Bøger allerede vare forbundne med hverandre, og da alle historiske Foranledninger, hvortil Love pleiede at knyttes, især den sinaitiske Lovgivning, meer end nok vare benyttede og allerede ligesom overlæssede, og da der alligevel var en Mængde nye Love at indføre og sanctionere, hvilket efter gammel Skik bedst skede ved Hjelp af Moses Navn, og da desuden den nye og ganske forskjellige Characteer i Lovgivningen, for Sandsynlighedens Skyld, fordrede en anden Promulgation og Tid, end de tidligere

Love, saa blev der intet tilovers, uden den Fiction, at Moses kort før sin Død havde bekjendtgjort endnu en Lovgivning, hvori han havde deels gjentaget de gamle Love, deels forandret dem, deels tilføiet nye. Paa denne Maade skulde Deuteronomium være opkommen, hvilken altsaa er en Samling af sildigere Love, tilskrevet Moses ved en Fiction. Tiden, da Pentateuchen paa denne Maade blev fuldendt, lader de Wette blive ubestemt. Før under Kong Josias finder han intet sikkert Spor af samme i Historien. Først under denne Konge troer han at finde det første, men endnu uvisse; thi han er i Tvivl, om den under Josias i Templet fundne Lovbog var hele Pentateuchen, eller Deuteronomium eller kun en Deel af denne *). Heraf bliver det altsaa klart, at de Wette i det høieste sætter Pentateuchens Samling under Josias; dog lader han det være uvist, om den strax fra Begyndelsen af

*) Det sidste finder De Wette ikke rimeligt; det andet troer han vel muligt; men bemærker dog tillige, at det var at drive Tvivlesygen altfor vidt, om man ikke vilde i den fundne Bog erkjende vor Pentateuch. See Theol. Bibl. 1 Bind S. 173.

Udg.

havde sin nærværende Skikkelse; thi ved de fire første Bøger skjelner han imellem den tidligere og sildigere Form, og han synes at antage, at de endnu ikke havde den sidste, da Deuteronomium kom til *).

Clericus fremsatte længe iforveien den Formodning **), at den fra Assyrien til Samarien tilbagesendte Præst, som skulde lære de fremmede Colonister Jehovas Dyrkelse (2 Kong. XVII, 27. 28.), havde sammensat Pentateuchen deels af ældre ved Privatpersoner forfattede skriftlige Arbeider, deels af Moses Lovbog, saaledes som den da var til og endnu under Josias fandtes i Jerusalems Tempel; men han opgav selv siden denne Mening igjen ***).

*) Beiträge 2 Bd. S. 389.

**) Sentiments de quelques Theologiens d'Hollande p. 122 sq. Gjendrivelser af denne Hypothese findes i Witsii Miscell. sacr. T. I. L. I cap. 14 og i Deylingii Observ. Sacræ. T. I. jevnf. Vater anf. Sted S. 685.

***) I sin Diss. de scriptore Pentateuchi Mose, den tredie foran Comment. in Pentat.

Eckermann *), Bauer **) og Paulus ***) hen-
føre Pentateuchens, i det mindſte de fire ſidſte Bø-
ers, Samling til Davids Tid; ogſaa Corrodi †)
ynes at være af ſamme Mening. Denne Lærde
iegner Moſes Lovene, Formaningstalerne og
Sangene i femte Bog, ſamt Lovene i anden og
ebie Bog foruden nogle andre Stykker; men de
iſtoriſke Indſkud erklærer han formedelſt deres my-
hiſke Charakteer at være af ſenere Oprindelſe; og
an mener, at de torde være øſte af Bogen om
Jehovas Krige (Num, XXI, 14.) og af andre
bekjendte Skrifter.

Mangfoldigheden i diſſe Meninger om Penta-
auchens ſildigere Oprindelſe kan dog ikke udlægges
il Fordeel for Modpartiet, for hvilket i den nyere

*) Anf. Sted S. 114 fg.

**) Einleitung in das Alte Teſtament. 3te Ausgabe S. 328 fg.

**) Commentar zum N. Teſt. 4 Th. S. 230.

†) Verſuch einer Beleuchtung des jüdiſchen und chriſtl. Bibelcanons. 1 Th. S. 58. 60 fg.

Tid Jerusalem *), Lüderwald **), J. D. Michaelis, Eichhorn, Jahn og Griesinger ***) have erklæret sig; derimod kunde den Anseelse, som hæfter ved de fleste af disse Navne, imponere. Men her tør kun Sagen tale; Alt kommer da an paa at angive det Tidspunkt, da Pentateuchen visselig var til i dens nærværende Omfang, sildigere smaae Interpolationer fraregnede.

§. 12.

Det sandsynligste Tidspunkt for Pentateuchens Opkomst.

Ufeilbarligen tør man antage, at Pentateuchen ikke var til, saalænge som Lovene og Acterne om Statsforhandlingerne bleve nedlagte enkelte ved Siden af Pagtens Ark. I Moses' sidste Aar kan den altsaa endnu ikke have været samlet, siden

*) Saavel i hans Briefe über die mosaischen Schriften S. 800. som i Betrachtungen 1 u. 2 Th.

**) Untersuchung einiger neuern Zweifel über die Aufrichtigkeit und Göttlichkeit Moses und seiner Begebenheiten. 1782. 8.

***) Ueber den Pentateuch. 1806. 8.

Moſes deponerede ſin ſidſte liden Lovſamling paa dette hellige Sted (Deut. XXXI, 9. 26.). Ogſaa til Josvas (Jos. XXIV, 26) og Samuels (1 Sam. X, 25.) Tid kan den endnu ikke have været til, eſterſom begge diſſe Mænd endnu nedlagde nyopretstede Statuter ved Siden af Pagtens Ark. Den ſidſte gjorde det ved den Tid, da Saul blev gjort til Konge. Dette Tidspunkt lader ſig altſaa ikke overſtige, naar der tales om Pentateuchens Tilværelſe, ſom et Heelt. Saaledes er det da udfundet, hvor gammel den i det høieſte kan være.

Ligeſaa ſikkert kan det antages, at fra den Tid af, da de enkelte ved Siden af Pagtens Ark liggende Love vare ſamlede og en Nationalcodex erkjendt, maatte Oprettelſen af nye Statuter og Omdannelſen af de gamle Love ophøre. Nu er Nedlæggelſen af Kongeloven ved Samuel det ſidſte Exempel; i den hele følgende Hiſtorie hører man intet videre til denne Sædvane. Skal dette have ſin Grund i de hebraiſke Annalers Ufuldkommenhed? Gav den nye Organiſation af Gudstjeneſten i det hellige Telt ved David, Oprettelſen af Templet ved Salomon, de 10 Stammers Frafald og Overgang til Billeddyrkelſen ikke mangfoldige Anledninger til nye Forordninger eller til Modificationer

og Skjærpelser af allerede tilværende Love? Og derom skulde ei et Ord have indsneget sig i Rigets Annaler? Visselig, til at antage dette hører en stærk Troe. Vi tør altsaa forudsætte, at en almindelig Nationallovbog har været indført og erkjendt fra den Tid af, da der ikke tales mere om Nedlæggelsen af nye Statuter paa det hellige Sted. Men derfor tør vi ikke strax antage, at denne har været vor nærværende Pentateuch; thi det kunde have været blot en Codex juris, hvilken, som ogsaa flere nyere Lærde antage, var bleven samlet strax efter Kongeværdighedens Indførelse, brugt som en Nationallovbog lige ned til Exilets Tider, og endelig ved Pentateuchens Samling bleven bearbeidet i den. Vel have vi ovenfor (S. 9 fg.) fundet tydelige Spor af en Mose-Lovbogs Tilværelse lige op til Davids Tider, og vi kunde der forelsbigen antage, at denne var vor Pentateuch. Men man maae dog indrømme Muligheden af, at hiin Lovbog af Moses kan have været en mindre Samling, som blot indeholdt Love, til hvilken alle Citationer i Psalmerne, Propheterne og andre forbabyloniske Bøger *) kunde

*) Jvf. Jahns Einleitung in d. A. T. 2 Bd. 1 Abth. S. 28—40. Allusionerne til de ogsaa i Penta-

høre. Naar man altsaa vil paastaae, at vor nærværende Pentateuch er det samme Værk, som vi finde til Davids Tid under Navn af Moses' Lovbog, og at den følgelig er bleven samlet og kommet til dens nærværende Omfang under Sauls eller Davids Regjering, saa maae man anføre et bestemt Beviis for at den allerede da var virkeligen til, og at det altsaa var den, som af Nationen blev erkjendt for og brugt som en sluttet Lovbog istedet for de enkelte indtil Sauls Regjerings Begyndelse paa det hellige Sted nedlagte Love.

Et saadant Beviis lader sig føre heraf, at de sildigere Samaritanere havde Pentateuchen, lig Jødernes paa nogle uvæsentlige Forskjelligheder nær. Thi de skulde ikke have faaet den, dersom ikke de ti Stammer havde havt den allerede da de under Jeroboam I. efter Salomons Død afsondrede sig

teuchen fortalte Historier (paa hvilke Jahn og de øvrige Forsvarere for Pentateuchens mosaiske Herkomst lægge saa megen Vægt) kunde da enten have Hensyn til andre smaae historiske Skrifter, som maaskee siden ere brugte af Pentateuchens Samler, eller blot være laante af den mundtlige Tradition.

til et eget Rige *). Denne Affondring var en Virkning af den Rivalitet, som i Forveien fandt Sted imellem Stammerne. Vel herskede denne i Begyndelsen kun imellem Ephraims og Juda's Stamme, men siden toge de øvrige ogsaa Deel deri imod Juda, hvilken Stamme ved Affondringen med Nød og neppe beholdt een Stamme, Benjamins, paa sit Partie. Disse gamle Rivalitetsforhold maatte derfor strax efter fuldbragt Adskillelse avle et Nationalhad, som i Tidens Løb stedse steeg høiere og som aabenbarer sig i en lang Række af blodige Krige. Dertil kom endnu Religionsforskjelligheden, i det Jeroboam I. strax indførte en ny Statscultus, og befalede Jehova at dyrkes under en Kalvs Billede, med hvilket Symbol han var bleven bekjendt under sit Ophold i Ægypten. Dette afvendte først ganske de religiøse Judæers Gemytter fra Beboerne af Israels Rige, og disse bleve nu af dem agtede lige med Hedningerne. Dertil gav den følgende Tid endnu mere Opmuntring, da de assyriske Konger henflyttede adskillige Tusende uomskaarne Nybyggere af forskjellige over-

*) Michaelis Einleitung in d. A. T. 1 Th. S. 195 fg. Eckermann anf. Sted S. 33 fg. Jahns Einleitung 2 Bd. 2 Abth. S. 71 fg.

vundne overasiatiske Folkeslag til Samarien, og da disse blandede sig med Israeliternes Levninger, dyrkede vel Jehova som Nationalgud, men offrede tillige til andre Guder (2 Kong. XVII, 33. 34.); derfor blev da ogsaa en Judæers Ægteskab med disse nye eller yngre Samaritanere holdt for utilladeligt, ligesom med en hedensk Qvinde *), og den gjensidige Modbydelighed antog endelig den hæsseligste Skikkelse, som vi erfare af det Nye Testament. Og dog havde Samaritanerne sikkert allerede dengang den samme borgerlige og religiøse Coder! Da mod Enden af det persiske Tidsrum Templet blev opbygget paa Garizim, havde de den ogsaa allerede, eftersom dette Tempel blev bygget efter Mønstret af det i Jerusalem, og den mosaiske Ritus deri blev indført **). Vel kunde de først have faaet den ved den frafaldne Præst Manasse, som af de Wette***) paa nye er blevet paastaaet, men dengang skreve Jøderne allerede med Qvadratskrift, og høistsand-

*) Joseph. Ant. Jud. XI, 7, 2.

**) Josephus l. c. XI., 8, 7. Eichhorns Einl. in das A. T. 2 Th. S. 150.

***) Beiträge. 1 Th. S. 216 fg. (Theol. Bibl. 1 Bd. Side 190.)

synligen vilde derfor ogsaa Samaritanerne skrevet Pentateuchen saaledes, hvis den ikke tidligere var kommen til dem. Men vi støde ogsaa paa ældre Spor. Thi da de jødiske Exulanter vendte tilbage fra Babylonien, og begyndte paa den nye Tempelbygning, maae Samaritanerne allerede have havt Pentateuchen, eftersom de ønskede at træde i Religionssamfund med Judæerne (Esra IV, 2.). Uden alt Overlæg havde de vist ikke bøiet sig under Aaget af en borgerlig-religiøs Codex, der forlanger saa meget. Thi det vidste de vel, at de, hvis de traadte i Religionssamfund med Jøderne, maatte paatage sig alle den mosaiske Lovs Forpligtelser. Samaritanernes Forlangende, at tage Deel i Tempelbygningen, forudsætter altsaa, at de længe iforveien, som de ogsaa selv sige, havde levet efter de mosaiske Skikke. Men maaskee er Pentateuchen bleven bragt iblandt Samaritanerne dengang da Kong Josias ødelagde Levningerne af Kalvetjenesten i deres Land (2 Kong. XXIII, 15. 19.) eller da Hiskias foretog sig lignende Ødelæggelser (2 Krøn. XXXI, 1.) eller da denne Konge drog en Deel af de i Landet af Assyrierne efterladte Israeliter til Jerusalem til en Paaskefest (2 Krøn. XXX, 11. 18.)? Eller have de Propheter, som fra Jeroboam IIdens Tid af meget hyppigen fremtraadte iblandt de ti

Stammer, indført denne Lovbog iblandt dem, i det mindste iblandt Jehovas rene Dyrkere, hvorved den da efterhaanden blev antagen af hele Nationen? — Ja hvis der kun taledes om en religiøs Codex, om et Ritual, da kunde man vel antage dette. Thi i det Rituale vare Moschotratisterne (Kalvedyrkerne) i Israels Rige ikke forskjellige fra Jehovadyrkerne i Juda Rige, og man kunde heraf udlede denne Overeensstemmelse. Ogsaa lod det sig begribe, at Borgerne i de ti Stammers Rige havde uden Vægring modtaget af deres ellers saa forhadte Naboer en saadan Ritualcodex, fordi de stode i den Mrning, at de i deres forgyldte Kalve dyrkede Jehova ligesaavel som Judæerne. Men Pentateuchen er jo langt mere, end en Ritualcodex; den indeholder tillige en borgerlig Lovgivning. Israeliter skulde altsaa saa aldeles have forglemt deres Statsforhold, at de havde ladet sig paatvinge Judæernes borgerlige Forfatning, med hvilke de laae næsten i en uophørlig Kamp? Og mon dette ogsaa havde været saa let at udvirke? Før dette Tidspunkt maatte Israels Rige dog allerede have en fast borgerlig Forfatning, hvilken ved Indførelsen af den jødiske Statscodex maatte enten ganske ophæves, eller dog for en Deel forandres. Og dette skulde Kongerne i Samaria

have seet med rolige Øine, ihvorvel de vidste, at det davidiske Dynastie aldrig ophørte at reclamere deres Ret til de ti frafaldne Stammer? Havde de ikke Grund til at anseе Indførelsen af den jødiske Statscodex som et forberedende Middel til at gjenoprette den forstyrrede Nationaleenhed og derved omstyrte Samariens Throne? Man kan vel sige: den borgerlige Forfatning, som de ti Stammer havde før deres Løsrivelse fra Davids Huus tilfælles med Stammerne Juda og Benjamin, forplantede sig ved Observanz og Tradition; og da derfor Judæerne samlede sig en borgerlig Codex, saa kunde ogsaa de ti Stammer uden Betænkning antage den tidligere eller sildigere, fordi de ikke fandt nogen anden Forfatning foreskreven deri, end den som var vedtagen hos dem. Men dersom den hebraiske Lovgivning ikke var sluttet paa den Tid, Salomon døde, og hvis den endnu en rum Tid efter, ligesom tilforn, fik nye Supplementer eller Modificationer, saa havde der vist, da Pentateuchen endelig blev sammenskrevet, vist sig en stor Forskjel imellem den deri betegnede borgerlige Forfatning, og imellem den samaritanske, som grundede sig paa gammel Observanz og Sædvane, hvilken Forskjel vilde have lagt uovervindelige Hindringer i Veien for sammes Indførelse i

dette Rige. Men havde disse endog været til at overvinde, saa stod dog det samaritanske Hofs Politik i Veien, hvilket i enhver Foranstaltning afgav et Beviis paa, at det ikke hørte til dets Plan, at knytte nye Baand imellem Rigerne Israel og Juda, men tvertimod at sønderrive det sidste af de end bestaaende.

Og dog var Moses' borgerlige Lov til enhver Tid ved Magt i Israels Rige: hvad følger deraf? Svaret paa dette Spørgsmaal kan enhver give: den var allerede i Brug iblandt de ti Stammer, da disse i Jeroboam I. gave sig en egen Konge. Da nu i de senere Tider Samaritanerne, Efterkommerne af det forrige Israelitiske Riges Beboere, havde og brugte Pentateuchen, i hvilket Værk den mosaiske Lov indeholdes; og da det er umuligt, at denne Codex under de ti Stammers adskilte Tilstand skulde være bleven indført i samme: saa kan man dristigen paastaae, at den allerede maae have været indført iblandt dem, da de ti Stammer afsondrede sig til et eget Rige. Dettestadfæstes ogsaa ved alle Datidens og Eftertidens Omstændigheder. Jeroboam I. giver ikke den af ham

grundede Stat nogen Lovbog; heller ikke gjør nogen af hans Efterfølgere det. Mon da denne Stat, som undertiden fremviser meget glimrende Epocher, ingen andre Love havde, end saadanne som hvilede paa Observanz og Tradition? Men siger man, at Skylden, hvorfor vi intet vide om den israelitiske Stats skriftlige Love, ligger i de hebraiske Aarbøgers Ufuldstændighed og Unøiagtighed, hvorledes ere de da komne af Brug og ganske forsvundne af Verden? Hvorfor findes der da iblandt de yngre Samaritanere ei engang Spor af deres forrige Tilværelse? Er det alle Folkeslag eget, at de ikke uden Modstand lade sig deres gamle Love berøve, hvorfor vare da de yngre Samaritanere saa beredvillige til at antage en fra deres Fjender kommende Lovbog, at ei engang mindste Lyd fornemmes i Historien om denne Begivenhed? — Alt taler saaledes for, at de ti Stammer, da de grundede en egen Stat, allerede havde af Fædrene modtaget Pentateuchen saaledes som den nu er beskaffen, og at samme følgelig allerede var til paa Kong Salomons Tid *).

*) Med Rette lagde alle de, som forsvarede Pentateuchens Ælde, stor Vægt paa dette Argument, men saa eensidigt, som det sædvan-

Men, siger man, dersom Pentateuchen alle
e havde været indført iblandt de ti Stammer

ligen fremstillede, kunde det let rokkes, som Vaters (3 Th. S. 623 fg.) og de Wettes (1 Th. S. 188 fg. eller Theol. Bibl. 1 Bind S. 180 fg.) Indvendinger derimod have beviist. Man gaaer bestandig ud fra det store Religionshad imellem Jøderne og Samaritanerne, hvilket skal have forhindret Samaritanerne i at modtage Pentateuchen af Jøderne. Men for det samaritanske Riges Undergang var det ikke egentligt Religionshad, men blot Meningsforskiellighed, som adskilte dem, idet Judæerne drive paa, at dyrke Jehova uden Billede, men Borgerne i Israels Rige troede at burde tilbede samme under en Kalvs Billede. Men denne Adskillelse alene kunde ikke forhindre Pentateuchens Overgang fra Judæerne til Israeliterne; havde den end for en Tid kunnet være en Hindring, saa maatte den dog tilsidst falde bort, da ifølge et rabbinsk Sagn (Seder Olam Rabba c. 22) Hoseas, den sidste Konge af Samarien, har tilladt sine Undersaatter at tage Deel i Jehovas Dyrkelse uden Billede i Jerusalems Tempel. Men man maa ved denne Sag især lægge Mærke til Pentateuchens juridiske Indhold, hvilket man hidindtil har forsømt. Dette maatte til

som Stats- og Religionscoder dengang da Jeroboam I. oprettede sin Throne, saa havde han ei tordet vove at indføre den deri saa skarpt forbudte Kalvedyrkelse *), og at afskaffe det levitiske Præstedømme **). Men hiin første Indvending kunde, dersom den var grundet, gjøres ei alene imod Pentateuchens Tilværelse, men ogsaa imod de enkelte mosaiske, Afgudstjenesten forbydende Forordninger iblandt Jøderne selv lige indtil deres Slægts sidste Time; thi det af Nebucadnezar beleirede Jerusalem drev endnu Afguderie. Jøvrigt var den af Jeroboam indførte Kalvedyrkelse intet egentligt Afguderie, men blot en Jehova indviet Billedtjeneste, og sammes Indførelse beviser, hvor rigtigen Jeroboam vidste at beregne Midlerne til sit Øiemeed. Mosés' Forskrift, at dyrke Gud uden Billede, var endnu længe efter hans Tid stridende mod Almuens Tilbøielighed; og har Jeroboam med For-

enhver Tid gjøre Pentateuchens Indførelse i Israels Rige umulig, hvortil da Nationalhadet vistnok ogsaa har bidraget.

*) Hasses Aussichten S. 11. Vater anf. Sted S. 627. 628.

**) Paulus Commentar zum N. Test. 4 Th. S. 230.

fæt givet efter for denne, da maatte dette ſnarere vinde ham Folket, end gjøre det modvilligt. Derfor hæves og lettelig den anden Indvending. Folket ſkilte ſig uden Knur ved Præſter, ſom ikke vilde indrømme dem Billeder, og modtog gjerne dem, ſom Jeroboam gav dem tilligemed Nationalguddommens ſynlige Symboler (1 Kong. XII, 31. 32.). Men imod de forfordeelte levitiſke Præſters Modſtand ſikkrede Jeroboam ſig derved, at han ſkaffede dem ud af Landet. Følgelig hindrer intet os i at antage Pentateuchens Tilværelſe iblandt de ti Stammer paa den Tid, da de reve ſig løs fra de to øvrige *).

*) Man anfører endnu gjerne ogſaa den Grund, at Samaritanerne have en uægte Josva-Bog, hvilket ſkal være det tydeligſte Beviis paa, at de og deres Forfædre aldrig have antaget et Skrift fra Jøderne; thi derſom de havde laant Pentat. af dem, ſaa havde de vel ogſaa modtaget den ægte Josva-Bog fra dem: da de nu ikke have faaet denne, ſaa maae de heller ikke have modtaget Pentat. af Jøderne. Man behøver vel ikke ganſke at forkaſte dette Argument; men, derſom Samaritanernes uægte Josva-Bog, forſaavidt ſom den indeholder Folkets Hiſtorie under Josva, kun er en anden Bearbeidelſe af de ſamme

Ved Salomons Død altsaa var Pentateuchen til i sin nærværende Form, bekjendt iblandt alle Folkets Stammer, indført og erkjendt som Stats- og Religionscoder. Følgelig maa den være bleven samlet imellem Begyndelsen af Sauls og Enden af Salomons Regjering. — Man kunde anseе Templets Opbyggelse af Salomon som den beqvemmeste Tidspunkt, hvori denne Nationalcoder blev sammendraget, sanctioneret og nedlagt i Helligdommene. Eller man kunde gjette paa det Tidspunkt i Davids Regjering, da han gav Riget en Hovedstad og en fastere Forfatning, og da han organiserede Gudstjenesten i det hellige Telt paa Zion. Eller man kan antage, at Pentateuchen er bleven sammenskrevet og indført som Stats- og Religionscoder i det næste Tidrum efter den kongelige Regjerings Indførelse. Den sidste Bestemmelse fortjener Fortrinet, fordi Pentateuchens Vedligeholdelse i Israels Rige efter Salomons Død nøder os at lægge sammes Indførelse tilbage til en fjernere Tid; og fordi Oprettelsen af et Kongedømme iblandt det hebraiske, af Moses

gamle Documenter, som ere sammenflydte i den canoniske Josvabog, saa kan naturligviis deraf intet beviſes.

egentlig til et Præsteariſtocratie beſtemte Folk var
en ſaa vigtig Forandring, at det maatte ſynes
nødvendigt til Betryggelſe for Præſteſkabets Ret-
igheder, og til en faſtere Begrundelſe af Folkets
borgerlige Frihed, at bekjendtgjøre og ſamle de
hidindtil ved Siden af Pagtens Ark enkelt lig-
gende Gudsbud, og altſaa at oprette en borgerlig-
religiøs Nationalcodex. Dette leder os til at be-
troe Samlingen til den Mand, der ikke alene som
høieſte geiſtlige Perſon fuldbyrdede Kongedømmets
Indførelſe, men ſom ogſaa fra Prophetſkolerne
af virkede ſtærkt paa Folkets Civiliſation og ſkabte
den videnſkabelige Induſtrie. Samuel tør vi
altſaa anſee for Manden, der kort efter den konge-
lige Regierings Begyndelſe under Saul ſørgede
for Samlingen og Sammenſkrivelſen af de fem
Moſebøger. Da han nedlagte ſit Dommerembede,
ynes han allerede offentligen at have lovet Folket
det (1 Sam. XII, 23). Dermed ſtemmer ogſaa
det fuldkommen overeens, at med Begyndelſen af
Sauls Regiering ophører pludſeligen Nedlæg-
gelſen af nye Statuter og Love ved Siden af Pag-
tens Ark.

§. 13.

Pentateuchens Oprindelsesmaade.

Bearbeidelse af de ældre deri værende Documenter.

Pentateuchen er da bleven til et Heelt paa den Maade, at man har forbundet de indtil Sauls Tid enkelt liggende historiske og legislative Documenter med hinanden. Men efterdi dette Værk skulde ifølge det uforanderlige Statsprincip documentere sig som Jehovas Lovgivning ved Moses, saa maatte man lægge tilside alt, hvad der som Historie eller Kjendsgjerning hørte til Tiden efter Moses' Død, hvorudover f. Ex. det Statut, som oprettedes ved den sidste af Josva holdte Folkeforsamling, ikke heri kunde optages, uagtet det ogsaa var nedlagt ved Siden af Pagtens Ark (Josva B. XXIV, 26.). Men derimod ere efter al Sandsynlighed nogle Documenter blevne optagede eller dog tildeels indvævede, som ikke vare nedlagte paa det hellige Sted, men som vare bekjendte og anseete iblandt Folket, f. Ex. Samlinger af gamle Sange, Bileams Historie og Spaadom, hvilken, selv efter

en senere jødisk Tradition *), tilforn var et særeget lidet Skrift, Bogen om Jehovas Krige, ihvorvel denne dog maaskee var nedlagt ved Siden af Pagtens Ark. Endelig bleve vel ogsaa enkelte indflettede historiske Efterretninger øste blot af den gamle Folketradition. At ogsaa gammelt Billedværk er blevet brugt som Kilde til historiske Relationer, er vel med Vished blevet paastaaet **); men, ihvorvel Muligheden maae indrømmes, lader Sagen sig dog ikke bringe til Vished ***).

Pentateuchens fragmentariske Beskaffenhed beviser, at man har ladet de sammenføiede Documenter blive baade i Henseende til Materie og Form uforandrede. Men det maae endnu undersøges, om der ikke i Henseende til Sproget er foregaaet en Forandring med de formosaiske og mosaiske Documenter, saavelsom med dem, der nedstamme fra den nærmeste Tid efter Moses? Moses levede omtrent 500 Aar før Saul og Samuel, og

*) S. Corrodi's Versuch einer Beleuchtung des Bibelcanons. 1 Th. S. 60.

**) Nachtigals Fragmente, i Henkes Magazin 2 Bd. S. 512 fg.

***) Vater anf. Sted S. 693 fg.

de fleste i Geneſis sammenføiede Documenter synes at være endnu et Par Aarhundreder ældre end Moſes: skulde man da ikke formode, at disse Documenter vare meget forskjellige saavel fra de ved Siden af dem staaende eftermoſaiske Skrifter, som endnu mere fra de skriftlige Mindesmærker, vi have fra Samuels, Davids og Salomons Tid? I et Tidsrum af 500 eller 600 Aar forandrer sig dog sædvanligen hos ethvert Folk Sproget og Udtryksmaaden saaledes, at de gamle Skrifter neppe meer ere forstaaelige. Men det er her ikke Tilfældet. Pentateuchens ældste Bestanddele ere paa faa Eiendommeligheder nær forfattede i det selvsamme Sprog som findes i Davids og hans Samtidiges; ja i langt yngre Skribenters, f. Ex. en Esaias's og Jeremias's Skrifter *). Man har undertiden fremstillet dette som et Bevis paa, at Pentateuchen ei kan indeholde noget fra det moſaiske Tidsrum. Men denne Slutning lader sig ikke retfærdiggjøre; thi man kunde jo antage, at Pentateuchens Samler har oversat de moſaiske Documenters forældede Sprog i det som var brugeligt til

*) Nachtigals Fragmente, anf. Sted 2 Bd. S. 471 fg. Vater anf. Sted S. 668 fg.

Samuels og Davids Tid *). Virkeligen indeholder denne Foreſtilling i ſig ſelv intet urimeligt. Men meget taler dog derimod. Har man overſat de gamle Documenter i det moderne Sprog, hvorfor har man da været ſaa ſkaanſom imod de tvende ovenomtalte, ſaa ofte forekommende Archaismer? Dernæſt opdages virkelig imellem Pentateuchens gamle Beſtanddele og de literære Producter fra Davids Tidsalder en Forſkjellighed i Udtryk **); kun maae man ikke ſøge denne i mange forſkjellige Sprogformer, men blot i forſkjellige Nuancer af Udtrykket. At Varieteten indſkrænker ſig til det ſidſte, har ſin Grund i de orientalſke Sprogs Natur, hvilke forandre ſig langt mindre end alle andre ***), og det af den Aarſag at Ordenes Væſen hos dem beſtaaer blot i Conſonanter, og at de ingen ſammenſatte Ord have. Desuden er der endnu en beſynderlig Grund, hvorfor Hebræernes Sprog har forandret ſig ſaalidet i dets Structur fra Moſes indtil Exilet.

*) Nachtigal anf. Sted S. 480. Bd. 4 S. 15 fg.

**) Jahns Einleitung in die Bücher des A. T. Bd. 2. Abth. 1 S. 83.

***) Jahn ſammeſteds. Bd. 1. S. 265 fg.

De Forandringer, som foregaae i Folkenes Sprog, holde stedse lige Skridt med Gangen af deres Cultur. Skrider denne fremad, da uddanner Sproget sig ogsaa; synker den tilbage, da synker ogsaa Sproget; men bliver et Folks Culturtilstand i flere Aarhundreder uforandret, eller foregaae kun ubetydelige Forandringer dermed, saa bliver ogsaa dets Sprog uforandret, eller antager kun i saa uvæsentlige Stykker en anden Form. Det skulde være en let Sag at stadfæste denne Paastand ved Exempler fra den ældre og nyere Tid. Blot Sammenblandinger med Folk, som tale et andet Sprog, kunne foraarsage en Afvigelse fra denne Regel. Begge Dele finde vi bekræftet hos Hebræerne. Da de saavel før deres Ankomst til Ægypten som under deres Ophold der og under deres Nomadetog i den arabiske Ørken, ja endnu efter Erobringen af Canaan lige indtil begge Rigernes Undergang, levede isoleret, gik Culturen hos dem saa langsomt fremad som muligt; og derfor kunde deres Sprog i dette lange Tidsløb ikke forandre sig mere, end vi finde Spor til i de skriftlige Levninger fra de forskjellige Epocher i dette Tidsrum. I den formosaiske og mosaiske Tid viser det sig endnu noget raat og er endnu ikke fuldkommen uddannet; fra David indtil Hiskias er det blomstrende og reent;

og efter Hiskias blander det sig meer og meer med det aramæiske, hvori det tilsidst ganske tabte sig.

§. 14.

Flere Samlere.

Samlingen af Genesis og dens indvortes Oeconomie. Astrucs, Eichhorns, Ilgens og Kelles Hypotheser.

Ere end alle fem Mosebøger samlede til een Tid, kunde dog enhver Bog have havt sin egen Samler. Ja det er endog sandsynligt, at Samuel har fordeelt dette Arbeide iblandt flere Mænd, som arbeidede i hans Prophet-Institutet. Imidlertid synes Genesis allerede dengang for største Delen at have været saaledes *).

*) Mange jødiske Lærde paastaae netop det modsatte. Fra 2den Mosebogs XII. anse de Alt for at være mosaisk; men de 11 første Capitler af Exodus og hele Genesis er efter deres Mening først kommet til længe efter Indtagelsen af Canaans Land. S. Ben David über die Religion der Hebräer vor Mose. Berlin 1812. 8. S. 6.

Forskjelligheden af de i denne Bog samlede Documenter har Astruc *) først opdaget, Eichhorn tydeligere bevist **), og Ilgen endnu nøiere udviklet ***), saa at denne Sag nu anses

*) (Jean Astruc) Conjectures sur les Memoires originaux, dont il paroit, que Möyse s'est servi pour composer le livre de Genese, avec les remarques, qui appüyent ou qui eclaircissent ces Conjectures. à Bruxell. 1753. 8. Allerede tilforn havde Dû Pin, Le Francois, Fleury, Calmet, Bossuet, Ch. Eckmann og Chr. Stephani opkastet det Spørgsmaal, om Moses ved Udarbeidelsen af sin første Bog havde brugt ældre skriftlige Kilder. Ogsaa blev dette Spørgsmaal bejaet af Clericus, Vitringa, Richard Simon, og J. J. Schultens (Disq. unde Moses res in libro Geneseos descriptas didicerit Lugd. Bat. 1753. 4) men Astruc var den første, som vovede en bestemt Adskillelse af de enkelte Urskrifter.

**) Eichhorns Einleitung in das A. T. 3 Ausg. 2 Th. S. 274—364. Sammes Repertorium. 4 Th. S. 173 fg.

***) Ilgens Urkunden des ersten Buchs von Moses in ihrer Urgestalt aus dem Hebr. mit Anmerk. ꝛc. Halle 1798. 8.

for afgjort. Ligesom i Pentateuchens øvrige Bøger, saaledes kan man ogsaa i Genesis adskille de enkelte Documenter, som før deres Forbindelse existerede hver for sig, fra hverandre ved Overskrifter, Slutningsformeler, Mangel paa Sammenhæng i Indholdet, Modsigelser og Stilens Forskjellighed *). Især giver Afverlingen i den udelukkende Brug af Navnene paa Gud Jehova og Elohim en sikker Veiledning til at adskille de enkelte Stykker fra hinanden. Astruc skjelnede imellem 12 Memoires, hvoraf Genesis skulde være sammensat; Eichhorn antager kun to Hoveddocumenter (af ham benævnede det ene efter Jehova, det andet efter Elohim), hvilke stykkevis ere føiede til hinanden, men undertiden ogsaa afbrudte ved Indskud af andre Kilder **). Men Ilgen deler Documentet Elohim i to Stykker og antager altsaa tre forskjellige Documenter (Jehovisten, og den første og anden Elohist) hvilke styk-

*) S. Vater anf. Sted S. 423—440.

*) Indvendinger imod denne Hypothese ere gjorte i Velthusens Animadversiones, criticæ potissimum, ad archæologiam sacram. Helmst. 1781. 4.

keviis, ja ofte ſtropheviis ſkulle være indſkudte i hinanden *). I Hovedſagen er det vel uimodſigeligt, at flere indbyrdes forſkjellige Documenter ere ſammenflettede i Geneſis; men Bogens Compoſition ſynes efter denne Hypotheſe, iſær ſaaledes ſom Ilgen har fremſtillet den, altfor kunſtig; og Hypotheſen ſelv hviler paa den høiſt uſandſynlige Forudſætning, at der tilforn har exiſteret to, eller efter Ilgen tre Bøger, hvilke indeholdt omtrent det ſamme, ſom Geneſis for nærværende Tid. Man kan derfor ikke anſee dette for den rette Løsning af Opgaven, ikke at tale om andre Grunde, ſom ſtride derimod **).

Men maaſkee man kommer Sandheden nærmere, naar man forudſætter eet oprindeligt Heelt, og antager blot ſeenere Indſkud af andre enkelte Documenter. Denne Udvei har Kelle ***) nylig

*) See Gablers Neueſtes theol. Journal. 5 Bd. S. 475 fg. hvor denne Hypotheſe er nøiagtigt udviklet og prøvet.

**) S. Vater anf. St. S. 699—728. Jahn anf. St. 2 Th. S. 99 fg.

***) Kelle's vorurtheilsfreie Würdigung der moſaiſchen Schriften. 3tes Heft. Freiberg 1812. 8. Einleitung S. XXXIX. XLI.

valgt, i det han paastaaer, at et Urskrift ligger til Grund for Geneſis, hvilket er blevet bearbeidet efter ſenere, for det meſte blot mundtlige Traditioner, og endda ſenere er blevet udvidet ved mangehaande Indſkud. Dette Urſkrift beſtod efter hans Mening af Skabelſeshymnen Cap. I. af Noahs Familie-Hiſtorie Cap. VI, 9.—IX, 19. af Noachidernes Stamtræe Cap. X. af Therachs Familie-Hiſtorie, hvortil Abrahams hører Cap. XI, 27.—XXV, 18. af Iſaaks Familie-Hiſtorie Cap. XXV. 19.—XXXVII, 2. og af Jacobs Familie-Hiſtorie Cap. XXXVII. 2. indtil Enden af Bogen, nogle Indſkud fraregnede. Dette Urſkrift, mener Kelle, kan ei være forfattet længe efter Eſau's og Jacobs Tider; Moſes tør dernæſt have bearbeidet ſamme; og ſiden har mangen Læſer eller Afſkriver hiſt og her indſkudt en Bemærkning, en Tilſætning, en Forklaring paa ſin Viis, uden at bekymre ſig meget om det Hele derved kom i Forvirring eller ikke *). Men ogſaa denne Hypotheſe er forenet med Vanſkeligheder, ſom uden Nødvendighed beſvære Gaadens Løsning, og det vil viſnok kun lykkes Faa at opdage i det antagne Ur-

*) Sammeſteds Side 146 og i Indledningen Side XL.

skrift den oprindelige Enheds og den fremskridende Forbindelses Characteer.

§. 15.

Genesis's oprindelige og dens siden udvidede Omfang.

Ved Første-Mosebogs fragmentariske Oprindelsesmaade maae man altsaa holde fast. Imidlertid har man ingen Grund til at antage, at sammes enkelte Bestanddele paa een Gang ere blevne samlede eller føiede til hinanden. En Deel af Genesis kan have været samlet før det Heles Fuldendelse, og denne Grundsubstanz af det fragmentariske Værk troer jeg at have opdaget fra 5te Cap. indtil 33. Det 5te Capitel passer sig ganske til Begyndelse af en tidligere Samling. Det gaaer ud fra Menneskets Skabelse, og leverer en Krønike om Fædrene indtil Noah, hvortil slutter sig Historien om den store Vandflod. Med Jacobs Tilbagekomst fra Mesopotamien til Canaan sluttedes denne Ursamling (Cap. XXXIII, 18—20.) og denne Begivenhed synes med Forsæt at være valgt til Endepunkt, om end Samleren havde endnu flere Materialier. Thi det kan neppe

miskjendes, at Samleren især vilde documentere de Abraham, Isaak og Jacob givne Forjættelser om Besiddelsen af Landet Canaan, samt at de virkelig havde opholdt sig der. Hvad der følger fra det 34de Cap. af, er følgeligen skrevet i en anden Tone og efter en anden Synsmaade; der aabenbarer sig deri en yngre Tid, og i denne Deel af Geneſis findes ogsaa de fleſte poſitive Henviisninger til senere Begivenheder og Sæder (34, 7. 38, 24. 40, 15. 48, 14—19.). Man maae altsaa holde denne Rest af Bogen fra det 34te Cap. af for en senere Tilgift, og som saadan synes den ogsaa paa nogle Steder at characterisere sig selv. Ikke uden Hensigt synes Tidspunktet efter Jacobs Tilbagekomst fra Mesopotanien saa nøie at være blevet adskilt fra hans foregaaende Opholb i dette Land (35, 9. og 36, 26.). Samlingens Fortsætter eller Udvider havde bestandig sammes oprindelige Ende, nemlig Jacobs Tilbagekomst til Canaan, i Tanker, og han har vel gjort denne Adskillelse, fordi Fortsættelsen af Samlingen skulde udføre Historien videre fra denne Tildragelse af. Dernæst udgiver ogsaa Meget sig selv udtrykkeligen for en sildigere Tilsætning, f. Ex. Josephs Historie, hvilken har de Overgangsord i Begyndelsen (37, 1. 2.): "Hvad der endnu videre tilbrog sig i Jacobs Familie, er

følgende." Anſee vi nu Cap. 5—33. ſom Grundſamlingen, hvilken først ſenere blev forøget med Capitlerne 34—50. ſaa maae ogſaa de fire første Capitler adſkilles fra Geneſis's Urſubſtanz. Desuden finder imellem 5te og 4de Cap. slet ingen hiſtoriſk eller chronologiſk Sammenhæng Sted. Thi mod Slutningen af dette nævnes allerede Adams Sønner, og hint begynder igjen med de første Menneſkers Skabelſe. Ogſaa hører Skabelseshiſtorien, ſom ſtaaer i Spidſen af diſſe fire Capitler, til den eftermoſaiſke Tid, fordi den aabenbar er ſkrevet til Underſtøttelſe for den af Moſes indførte Skabelsestid. Men denne Urſamling er ſandſynligviis gjort enten nogen Tid før Moſes, eller og af ham ſelv. Thi ved en i ſenere Tider foretaget Reduction ſkulde vel Holdningen af den ældſte Verdens barnlige Aand ikke være ſaa vel lykket. Var Moſes Redacteuren, da fremlyſer ſtrax hans Diemeed. Han vilde af Fortidens Hiſtorie documentere for ſine Landsmænd deres Rettigheder til Canaans Land. Følgelig havde denne Samling en politiſk Betydning, og dette var en tilſtrækkelig Grund til at nedlægge den ved Siden af Pagtens Ark, hvoraf vi kunne forklare, at den er bleven opbevaret for os. Men dette kunde ikke forhindre, at den jo i den følgende Tid blev formeret, hvilket

ıae være ſkeet endnu en rum Tid før Samuel. er blev nemlig i den første Halvdeel af Dommer- s Periode fundet nogle andre gamle Documenter, er og de først da bleve udkastede af dem som op- ynede gamle Folkesagn, eller af philosophiske kribenter, og de bleve efter deres Indhold deels lte foran (Cap. 1—4.) deels tilføiede ved Enden m Supplement til Jacobs og Esaus Historie ap. 34—48. 50.) *). I dette Omfang faldt ogen i Hænderne, paa Pentateuchens Samlere er Begyndelsen af Sauls Regjering, hvilke dnu indskjøde det 49de Cap., der kort før denne b var kommet for Dagen som et eget lidet krift henhørende til den historiske Nationalpoesie, derpaa satte de det Hele i Spidsen for Nationens tats- og Religionscodex.

*) Den heri indsluttede Omstændighed, at Jacob da han skulde velsigne Josephs tvende Sønner, gav den yngste, Ephraim, den første Velsig- nelse, og det, som fortælles, med beraad Hu, documenterer den Tid, da Ephraims Stamme formedelst sit store Menneskeantal langt overveiede Manasse Stamme, og overhovedet havde en overveiende Indflydelse iblandt alle Stammer, hvilket var Tilfældet i den første Halvpart af Dommernes Periode.

De enkelte Documenter, som ere blevne sammenføiede i Grundsamlingen (Cap. 5—33.) og hist og her føiede ind i hinanden, hidrørte uden Tvivl fra de nærmeste Aarhundreder for Moses, da den rigere Deel af den israelitiske Nation drog omkring med sine Hjorder i Idumæa, Arabien og Palæstina lige til Euphrat, og frembragte de første literære Producter iblandt sig *). Kilden til disse Documenter var de gamle Folkesagn, som Betydenheden af de fleste Navne viser, i hvilke Traditionen tildeels har vedligeholdt sig **). Imod den Hypothese, at ogsaa gammelt Billedværk skulde være overført i Bogstavsproget, tale altfor store Betænkeligheder.

De accessoriske Dele af Genesis (Cap. 1—4. og 34—50.) indbefatte ogsaa enkelte nær til Moses Tid nedstigende Documenter; og om disse gjælder det Samme. Hos nogle af dem skulde man snarest formode en hieroglyphisk Herkomst; dog lader i det høieste kun Mueligheden sig godtgjøre.

*) S. Bertholdts Einleitung 1 Th. S. 5.

**) Vater har gjort dette ganske anskueligt i den tredie Deel af sin fortræffelige Commentar über den Pentateuch. S. 665 fg.

§. 16.

Samlerne af de fire sidste Bøger.

Efter Eichhorns Mening løber Elohim-Documentet ind i Exodus *); i saa Fald maatte denne Bog have Samler tilfælleds med Genesis. Dette lader sig ogsaa antage uden at man behøver dets Grund, hvilken desuden ikke staaer fast **). Imidlertid er heller ikke Noget til Hinder for at ansee anden Mosebogs Samler for en Person forskjellig fra den, som har udvidet Genesis til dens nærværende Omfang; thi Deuteronomium tjener til Beviis for, at ikke een Person har samlet alle fem Mosebøger.

I anden Mosebog løber Fortællingen fort indtil Oprettelsen og Indvielsen af Tabernaklet efter Lovgivningen paa Sinai den første Dag i den første Maaned af det andet Aar efter Udgangen af Ægypten (XL, 17.). Dengang stode Israeliterne endnu i Leiren nedenfor Bjerget Sinai, og forblev der indtil den 20de Dag i den anden Maaned (Num. X, 11.). Den tredie Bog leverer Love,

*) Einleitung in das A. T. 2 Th. S. 385 fg.

**) S. Vaters Commentar. 3 Th. S. 440.

som alle skulle være bekjendtgjorte af Moses ved Foden af Bjerget Sinai efter Oprettelsen af Tabernaklet (I, 1. XXVII, 34.); den fjerde Bog leverer endnu nogle ved Sinai bekjendtgjorte Love, (Cap. 1—VI.), fortsætter derpaa Fortællingen fra Dagen som fulgte paa Paulunets Indvielse, og udfører Historien indtil den 10de Maaned af det 40de Aar efter Udgangen, da Israeliterne allerede indtraadte i den moabitiske Slette (Cap. XXXVI, 13.). Den femte Bog endelig indeholder lutter Taler og Love, som Moses skal have publiceret i den 11te Maaned af det 40de Aar paa den moabitiske Slette (C. I, 3.). Disse Jagttagelser gjøre det meget sandsynligt, at disse fire Bøger fra Begyndelsen af bleve anlagte som fire besynderlige Dele, og at de altsaa lige fra deres Oprindelse af stode i Sammenhæng med hverandre. Imidlertid følger dog endnu ikke deraf, at de alle fire skulde være samlede af een eneste Person.

I 4de Mosebog XIV, 17. 18. synes at ligge en Henvisning til 2den Mosebog XXXIV, 6. 7. og deraf kan sluttes, at disse tvende Bøger have havt een fælleds Samler. Den chronologiske Nøiagtighed, hvormed 4de Mosebog VII, 1. slutter til 2den Mosebog XL, gjør ogsaa denne Mening

meget antagelig. Paa denne Maade maatte nu ogsaa de sex første Capitler af den fjerde Bog falde bort; men disse røbe sig allerede selv som et Supplement til de i Leviticus samlede sinaitiske Love. Dette Forhold til den tredie Bog tvinger os til at antage, at Samleren af Leviticus var en forskjellig Person fra Samleren af Exodus og Numeri. Thi hvis alle disse Bøger havde havt een Samler, saa havde han optaget i den tredie Bog de nu i 4de Bog (Cap. I—VI) som Supplementer laaende Love. Deuteronomium udmærker sig fra alle de tre foregaaende Bøger ved mangen Eiendommelighed i Udtrykket *), og gjør saaledes Fordring paa en egen Samler og Ordner; men at Deuteronomium er bleven bragt til Veie uden al Forbindelse med de tre foregaaende Bøger, og samlet i en langt senere Tid, som de Wette har paastaaet **), lader sig ikke tilbørlig bevise. Thi hander end denne Bog en noget forskjellig Aand,

*) Vater, anf. Sted S. 493 fg.

**) Diss. qua Deuteronomium a prioribus Pentateuchi libris diversum alius cujusdam recentioris auctoris opus esse monstratur. Jenæ 1805. 8. og Sammes Beyträge 1 Bd. S. 265 fg. eller Theol. Bibl. 1. Bd.

og fremtræder end i Lovene en vis moralsk Tendents, som man savner i de tre foregaaende Bøgers Forordninger, saa kan begge Dele forklares deels af Samlernes Forskjellighed, deels og fornemmelig deraf, at i denne femte Bog indeholdes næsten lutter eftermosaiske eller omarbeidede mosaiske Love, Forordninger og Taler, altsaa næsten lutter saadanne Producter, som maae røbe en senere Tids Aand.

Der maae altsaa ved Pentateuchens Samling antages i det mindste tre Deeltagere; og dersom Første-Mosebogs Fuldender var forskjellig fra Anden-Mosebogs Samler, saa har Værket havt fire Deeltagere. Dette er under de Omstændigheder, som synes at have befordret Pentateuchens Samling, heller ikke usandsynligt. Samuel fordeelte Arbeidet, fordi flere til denne Forretning duelige Mænd stode ham til Tjeneste i hans Profethskoler, og fordi det medførte Besværlighed og fordrede flere Hænder. Imidlertid have dog samtlige Deeltagere, til hvilke Samuel selv tør have hørt, arbeidet efter en i Forveien udkastet Plan. Den anden Bog skulde knytte Folkets Historie til Jacobs Historie, hvormed Genesis ender, og udføre den indtil den Dag, da Tabernaklet blev oprettet og indviet ved Sinai, men tillige indflette deri

de fra Udgangen af Ægypten indtil denne Dag publiceerte Love. Den tredie Bog skulde levere alle de Love som bleve bekjendtgjorte af Moses fra denne Dag af indtil Opbrudet fra Leiren ved Sinai. Paa en vis Maade skulde altsaa den tredie Bog kun være et Bilag til den anden, og indeholde de sinaitiske Love og Forordninger uden al Historie; derfor slutter ogsaa den egentlige Begyndelse af fjerde Bog (VII, 1.) sig nøie til Tabernaklets Indvielse hvormed Exodus ender. Leviticus indskjød man derimellem, fordi just denne Plads tilkommer samme. Men efterdi nogle til den sinaitiske Lovgivning hørende Stykker vare undgaaede 3die Mosebogs Samler, saa maatte de, saasom hans Bog var endt og havde faaet sin formelige Slutning, stilles foran den fjerde Bog (I—VI.). I denne fjerde Bog skulde Israelitternes Tog fra Sinai af indtil deres Leiring paa den moabitiske Slette fortælles, og tillige alle de nye Love indflettes, som Nationen imidlertid havde faaet. I den femte Bog endelig skulde alle Moses's Taler, Forordninger og Sange samles, hvis Bekjendtgjørelse faldt ind i den 11te Maaned af det 40de Aar, og tillige skulde de Omstændigheder berettes, som ledsagede Moses's Endeligt.

Dette er Planen, som ligger til Grund for de fire sidste Mosebøgers Forbindelse indbyrdes og med Genesis. De historiske eller chronologiske Udskillelsespunkter imellem fjerde Bog (efter dens egentlige Begyndelse Cap. 7.) og anden, saavelsom imellem femte og fjerde ere altfor besynderlig valgte, til at ikke visse Aarsager skulde have været til, hvilke have bestemt Pentateuchens Samlere og Udgivere til at antage samme. Maaskee bør vi søge dem i den besynderlige Indretning af Lovdepotet ved Siden af Pagtens Ark. Det lader sig nemlig formode, at de Documenter, hvoraf samme bestod, vare bragte i en vis Orden; og denne tør have havt Indflydelse paa den Plan, hvorefter Pentateuchen blev anlagt. Det synes som om man havde sammenlagt alle legislative og Statsdocumenter i tvende Bundter. Det ene indbefattede de mosaiske, det andet de eftermosaiske; det sidste følgelig deels ganske nye, efter Moses's Tid oprettede, Statuter, deels forkortede eller udvidede eller hist og her nærmere bestemte eller forandrede Gjentagelser af mosaiske Love, som allerede indeholdtes i det første Bundt efter deres oprindelige Skikkelse. Men nu fandt man i det første Bundt, at Moses havde bekjendtgjort sine fleste Love, hvilket ogsaa

var meget naturligt, efter Oprettelsen og Indvielsen af det hellige Telt, i den Tid det endnu stod ved Sinai Bjerg; derimod en mindre Deel saavel i Forveien ved Udgangen af Ægypten og ved den egentlige Lovgivningsact, som siden under Toget indtil det sidste Qvartal af det 40de Aar efter Udgangen af Ægypten. Men i denne Deel fandtes endnu adskilte for sig selv de Love og Taler, som Moses havde publiceret i de to sidste Maaneder af det 40de Aar kort før sin Død. Disse samtlige mosaiske Documenter stillede sig altsaa selv i tre Rubriker, og i dem maatte nu det andet Bundts Documenter (de eftermosaiske) indskydes. Dette maatte ei alene skee, efterdi det Hele, som man anordnede, skulde fremstille Johovas Lovgivning ved Moses; men det kunde ogsaa skee, fordi Lovgivningsprincipet var i alle eftermosaiske Statuter blevet bevaret, og de vare alle udkastede i Form af guddommelige Bud ved Moses. Kun nogle senere Statsacter maatte falde bort, og ubrugte reponeres.

Dermed vare nu ogsaa allerede Grændserne afstukne for de besynderlige Dele af Værket. Mængden af sinaitiske Forordninger efter det hellige Telts Indvielse fordrede for sig et eget betydeligt Rum; de maatte altsaa udgjøre en egen afsondret Deel.

Men derved var nu ogsaa Folkets og dets Forfatnings Historie lige op til Jacobs Tid afsondret som en fast begrændset Deel; og paa denne Maade bragtes Exodus og Leviticus til Veie. Den sidste havde, som forhen er viist, sin egen Samler, og han havde allerede fuldendt og sluttet sit Arbeide, da Samleren af 2den og 4de Bog blev vaer, at nogle ham tildeelte Documenter fra den sinaitiske Lovgivning efter Paulunets Indvielse maatte indskydes. For at skaffe dem en Plads satte han dem i Spidsen af 4de Bog, saa at de sluttede sig umiddelbart til den tredie Bog som den sinaitiske Lovgivnings Coder. Den femte Bog var bestemt til at indeholde Moses's sidste Taler og Love; men sit just derfor de fleste eftermosaiske Documenter, især Gjentagelserne, de videre Udførelser og Modificationer af mosaiske Love og Forordninger, fordi man holdt det for passende at henføre dem, efter Tidsordenen, til det sidste Moment af Moses's legislatoriske Virksomhed. Intet af hvad det hellige Lovdepot frembød, vilde man undertrykke, naar det kun havde Lovgivningens Form.

Af denne genetiske Udvikling kunne alle paafaldende Særsyn i de fire sidste Mosebøger

forklares. De levere Gammelt og Nyt iblandt hinanden, fordi man maatte og kunde blande det saaledes. De levere ofte det Yngre tidligere end det Ældre, enten fordi der allerede var kommet Uorden i det usammenhængende Lovdepot, eller fordi man i at sammenkjæde Documenterne hist og her har begaaet Feil. Man finder mange Statuter indsatte paa et urigtigt Sted (Exod. VI, 14. fg. Deut. IV, 41—44.), enten fordi man har taget Feil i deres Stilling, eller fordi man i Begyndelsen havde forlagt dem, og siden ikke mere kunde sætte dem paa det tilbørlige Sted. Man finder mange Love gjentagne med smaae uvæsentlige Forandringer, fordi man i en senere Tid paa nye har publiceret dem i en egen Anledning; man finder mange Love videre udførte, i mange væsentlige Puncter forandrede, nærmere og skarpere bestemte, ja adskillige ganske ophævede eller dog stærkt indskrænkede ved andre Forordninger, fordi Lovgivningen lige til Samuel var fremskridende, fordi alle gjentagne, forandrede, udvidede og indskrænkede Publicata iligemaade bleve nedlagte ved Siden af Pagtens Ark, og fordi man endelig ved at samle og forene alle disse hellige Documenter til et Heelt, har bundet sig til den Lov, ikke at lægge noget

tilside, men at give alt, hvad der hørte til Jehovas Lovgivning ved Moses, endskjøndt dette Udtryk allerede for længe siden havde tabt sin historiske Betydning, og var blevet til en blot juridisk Formel.

II.

De acumine ingenii Jesu Christi.

Oratio, habita a

V. C. Hiort,

episcopo Ripensi et equite ordinis Dannebrogici.

Illustrissimi, summe venerabiles, doctissimi, quotquot adestis omnium ordinum, honoratissimi!

Augusta sunt, gravia et ad animos summa reverentia implendos accommodata, quæ heic celebramus solemnia. Sive enim magnum et honorificum munus, quo hi perfuncturi sunt, cogitamus, sive horum virorum doctrinam, peritiam, probitatemque spectamus, sive ad nostræ rei scholastiæ emendationem horum cura et studiis inchoandam maturandam et perficiendam animum advertimus, tot sese of-

ferunt lætandi, bene sperandi, et nobis et juventuti nostræ gratulandi rationes, quæ corda leniter tangere, et animos svavissimis præsagiis evehere et confirmare omnino debeant.

Quo vero hunc festum diem rite obire et rei publicæ nobis injunctæ quodam modo satis facere possemus, oratiunculam et quidem ex more majorum latina lingua elaborandam et ad vestræ inaugurationis solemnia habendam esse officii nostri duximus. Nec argumentum, de quo dissereremus, dubitationem habuit. Dicemus enim de eo, quem admodum nuper, hora priori, hoc in templo laudibus prosecuti sumus, quem consummatum omnigenæ virtutis exemplar esse, cuncti coetus christiani confitentur, quemque, ad immortalitatis et religionem et memoriam suis rebus gestis consecratum, omnia erudita secula, omnes intelligentes ætates lubenter fatebuntur.

Dicemus itaque de Jesu servatore nostro unico, sacrorum nostrorum conditore sapientissimo, cui nos et universum genus humanum, immensum et infinitum quoddam debemus.

At igitur audire nobis videmur non neminem quærentem qui et quales simus, qui de tali viro satis digne loquamur? Fatemur equi-

dem atque etiam profitemur ingenue nostram stili tenuitatem orationi de viro, omnium qui sunt, fuerunt, erunt, tam sapientia quam virtute facile principe, non posse satisfacere. Sed revocamus in memoriam illud, in hac re, solatii plenum adagium: in magnis voluisse sat est; et spem in eo repositam habemus, fore ut rei ipsius magnitudo animos et attentionem audientium ab orationis mediocritate penitus avertat. Quæ igitur animo informaverim, in medium proferam, sperans et confidens, ea quæ breviter et simpliciter dixero, et a vobis in bonam partem accepta, et ob ipsum rei momentum vobis probata fore.

Non autem ii sumus, qui de Jesu seu mentis dotibus, seu animi virtutibus, seu vitæ factis in universum disquirere aut perorare susciperemus. Quæ enim tanta potest existere ubertas ingenii, quæ tanta dicendi copia, quod tam divinum et incredibile genus orationis, quo quisquam possit, non dicam effatis persequi, sed verbis attingere sive virtutes sive promerita ejus, cujus ratio, cogitatio, doctrina, institutio, tota vita nihil fuit, nisi strenua, constans, perpetua comparatio mentis animique libertatis, atque fortis, indefessa et invicta de-

fensio salutis totius generis humani? Eligamus igitur ex hac uberrima copia argumentum quoddam, exiguum quidem, si totam causam spectetis, eximium vero, si vel ipsius rei amplitudinis, vel imbecillitatis virium orantis rationem habeatis. Nam de *acumine ingenii Jesu Christi* verba faciemus.

Jam in puero scintillas egit illud excellens et acre ingenium, in dictis et factis viri astris clarius luxit, et per totum opus, quod in his terris exsequendum sibi sumserat, coeleste quoddam lumen longe lateque sparsit. Præclare meministis omnes, qui in hac corona adestis, illius in templo Hierosolymitano rei gestæ, cum Jesus, duodecim annos natus, talia ingenii prudentiaeque documenta ederet, ut omnes veterani doctores summa ejus admiratione afficerentur. Emicuit tum illa divina σοφία, cujus splendor pulcherrimus deinceps in omnibus ejus dictis, monitis, præceptis, mirum in modum nituit semperque fulgebit.

Majoris autem ad nostram rem evincendam erit momenti, si totius oeconomiæ Jesu rationem, ea, qua par est, attentione, contemplemur.

Quanti enim erat ingenii consilium, quod totius orbis terrarum incolumitatem et salutem complecteretur, animo capere? Quanti ingenii de religione non solum emendanda, sed ad commoda omnium hominum, instituenda et ornanda, dilucide et sapienter cogitare? Quanti denique acuminis tetram judaicam superstitionem a vero dei cultu, confictiones hominum a præceptis veritatis et nucleum quemque sapidum in diciplinis sacris a specioso putamine discernere et sejungere. Hoc autem tam magnum tamque difficile opus non modo aggressus est Jesus, sed etiam strenue absolvit et perfecit. Nae vere de se prædicavit ipse: *ουκ ηλθον καταλυσαι αλλα πληρωσαι τον νομον.* Perfecit etenim legem, morumque præcepta correxit et expolivit, partim vetera legis decreta melius explicando et in illustriorem sententiam convertendo, partim addendo nova, quibus ad fontem virtutis adductæ et sensibus veræ humanitatis imbutæ in unam eandemque piam societatem coalescerent gentes. Quæ vero bona, recta, rationique humanæ ad altiorem perfectionem adspiranti utilia in religione populorum judicaret, ea sedulo conservavit, et his tanquam munitis fundamentis suas ipsius su-

perstruxit doctrinas, in quibus tantus candor et gravitas, tam limatum judicium et tanta vitæ regendæ peritia, ut nec ullus post homines natos cum illo eximio viro comparari possit. Nunc, post tot elapsa secula is adhuc quærendus est, qui, ne dicam falsa et fraudulenta, sed prava et obliqua vel ullo modo noxia aut damnosa in christianis sacris contineri firmis et claris argumentis probaverit. Imo vero innixa suæ ipsius veritati gravitatique inconcussa semper stetit religio Jesu Christi. Lucem non metuit, tenebras obfusas sola sua vi dissipavit, et gratiam gentium non illecebris promissorum aut potentia docentium sed præceptorum probitate et doctrinarum venustate ubique terrarum sibi comparavit. Quoque prosperius penitiusque in adytum artium humaniorum penetraverit mens humana, eo lætius eoque lubentius sana, recta, et præstantia nostræ religionis præcepta amore intimo est amplexa. — En monumentum acuminis ingenii auctoris ipsius ære perennius! —

Quod autem tali modo de hac causa generatim statuere et tuto contendere, id etiam per partes enudo evidenter explicare, et accurate probare nobis posse videmur.

Quid enim est quod quæritis, auditores, ut hac via claris argumentis et signis luceat nostri servatoris acre et elegans ingenium? Promamne in usum huhc quædam ex illius pulchre et eximie et graviter dictis, quibus nobis studium virtutis instillare conatus sit? An optatis, ut ex institutione ipsa et genere docendi, quo usus sit acutissimo, rem nostram evincam? An placet potius, ut ex consuetudine, qua cum hominibus versatus sit, ampli et excelsi ejus animi documenta requiram? Adero, utcunque res futura sit, auditores, et, ni vires deficiant in rebus proferendis, uberrimam argumentorum copiam unaquæque disquisitio suppeditabit.

Nil novi, certum est, in hac re adferamus. Lecta, cognita, considerata, animisque jam olim infixa habetis illa insignia Jesu effata, quæ divinum ejus ingenium suaviter spirant. Juvabit autem nobiscum recolere memoriam quarundam sententiarum, quæ, ubicunque adferantur, tam amoenitate, quam gravitate mentem animumque capiant, teneantque necesse est.

Dixit nobis ille augustissimus rerum sacrarum auctor: "Πνευμα ὁ Θεος· και τας προσκυνουν-

τας αυτον εν πνευματι και αληθεια δει προσκυνειν *), et in hac sententia meliores, sublimiores et clariores veri dei cultus notiones tradidit, quam omnes omnium actorum seculorum laudati philosophiæ præceptores. Dixit nobis ille acutissimus morum doctor "Παντα, ὁσα αν θελητε, ἱνα ποιωσιν ὑμιν οἱ ανθρωποι, ουτω και ὑμεις ποιειτε αυτοις" **). O præclara lex, arrepta et hausta ex intimo hominis pectore! Quantum enim, si eam ad amussim sequerentur et religiose servarent homines, faceret hæc unica lex ad veram felicitatem in his terris alendam et conservandam? Videlicet ut non solum ab injuriis inferendis sese sedulo abstinerent, sed etiam, ut commodis aliorum enixe inservirent. Conatus est, ni fallimur, celeber quidam nostri ævi philosophus hanc sententiam amplificare et ad generalem recte justeque agendi normam evehere. Nobis autem videtur impeditum reddidisse, quod sumserat sibi expediendum, et oleum et operam in hac re omnino perdidisse. Dixit nobis ille libidinum hu-

*) Joh. 4. 24.

**) Math. 7. 12.

manarum sollers moderator et castigator severus *): "Αγαπᾶτε τους ἐχθρους ὑμων, ευλογειτε τους καταρωμενους ὑμας, καλως ποιειτε τοις μισουντας ὑμας, και προσευχεσθε ὑπερ των επηρεαζοντων ὑμας και διωκοντων ὑμας. ὁπως γενησθε υιοι του πατρος ὑμων του εν ουρανοις. ὁτι τον ἡλιον αυτου ανατελλει επι πονηρους και αγαθους, και βρεχει επι δικαιους και ἀδικους." Quam mansuetudinem morum, quantamque, benignitatem animi, spirant hæc præcepta? Non tantum delictis veniam dare, sed etiam eos qui nos offenderint, amore complecti monemur. Non tantum humanam, mitem et facilem, sed etiam divinam, placidam coelestisque patris benignitati similem mentem in nobis excitare studet excelsum servatoris ingenium. Quid tulit erudita Græcia, quid progenuit artibus exculta Italia, quid docuit tota sapientium philosophorum turba, quod cum hoc morum præcepto comparari possit? Recordemini præterea illius eximie dicti Jesu Christi, quo confirmat, amicum pro amicis vitam depositurum esse. Revocate in memoriam, quam clare, quam recte et eleganter suos ad fiduciam in dei cura ponendam cohor-

*) Matth. 5, 43. 45.

tetur, et quam acute et ingeniose, exemplo petito ab avibus et floribus, oculis ipsius, in monte tum docentis, obversantibus, præceptum suum illustret, ut per sensus ad animum deduceretur. Quid igitur putandum aut dicendum est de his et plurimis aliis præclare et sententiose dictis Jesu Christi? Cur non ab omnibus promerita admiratione et immortalibus laudibus decorantur? —Dicam aperte—Mutate nomina, auditores, facite ex Jesu Socratem, et ex evangelista Xenophontem! vah! tum attendant, legant, retractent docti et eruditi, tum applaudentes adclament ingeniosi, tum omnes, quicunque artium liberaliorum præ se ferant studium, summis ad coelum extollant laudibus. Quo modo vero res se nunc habet, cum in Novo Testamento, libro severo, quæ ad verum dei cultum et ad sanctimoniam vitæ humanæ pectineant tantummodo docente, recondita sint illa effata; nunc eadem ipsa, ut enervia et languida negliguntur, oblivioni traduntur, incognita condemnantur, imo etiam a dementibus spernuntur et irridentur.

Sed nec de horum nævorum castigatione, nec de laudibus egregie dictorum Jesu ulla unquam christiana ætas conticescet. De sen-

tentiis vidimus. Jam de disciplina et quo usus sit Jesus genere docendi, pauca liceat adferre. Certo enim persuasum habemus, in his etiam idoneas ad probandum acre et excellens ejus ingenium rationes et peti et inveniri posse. Scitis omnes qui operam studiis dedistis, quam multa et varia de natura deorum antiqui philosophi disseruerint. Erudite quidem et eleganter disputat de his Cicero; sed fluctuant sententiæ, non sibi constant conjecturæ, multa, per se falsa, perspicue et inter se vehementer repugnantia proponuntur, tota deniqve res vacillat, claudicatque, et in hac doctrina nutare videtur ille laudatissimus dicendi artifex. Quocirca etiam ipse, summa cum modestia, quam tamen alias non moris habebat, fatetur suam in hac re inscitiam memorabilibus hisce verbis. "Utinam tam facile vera invenire possim quam falsa convincere!" *) At longe aliter sese gerebat christianæ religionis auctor. Hic enim, cæteroqvin modesti, demissi et verecundi animi exemplar nobile, summa in docendo gravitate usus est. Nil igitur dubitanter proposuit, nil in ambiguo reliquit, sed omnia

*) Cic. de nat. deorum I, 32 c.

clare et accurate cum firma asseveratione et summa auctoritate docuit instituitque. Laudabant itaque Jesum cuncti, qui eum quondam audiebant, mirabantur gratiam orationis, obstupebant vi doctrinæ ipsius; non enim, uti reliqui divinarum rerum periti, sed ὡς ἐξουσιαν ἐχων, ex religioso æqualium testimonio docebat. Nec mirum et præter opinionem hoc evenit; adhuc enim grata mente agnoscimus et justis laudibus ornamus præcellens ejus ingenium in quacunque sacra disciplina. Et quidem primum in omnibus, quæ de summo numine docuerit, veras, rectas, et cum majestate divina dignas, tum menti humanæ pergratas notiones tradidit. Deinde etiam, quem in finem factus homo, cui sorti destinati simus et quid post supremum vitæ diem nobis exspectandum sit, lucide et diserte docuit, promeruitque illud Paulinum encomium, quod Ζωην και αφθαρσίαν in clara luce per suum evangelium posuerit. Præcepta denique morum ita exposuit, ut non solum omne genus officiorum ex limpidissimis fontibus deduxerit, sed etiam incitamenta, adminicula et præsidia ad vitam honeste, sancteque degendam distincte ostenderit et sapienter comparaverit. Quæ vero et quanta hæc sint

acuminis ingenii Jesu documenta, quis est qui non manifeste videat et lubenter fateatur. Nec tamen illa omnia urgeamus, missa vero etiam in hac disquisitione fieri patiamur, cum ex unico docendi genere, quo usus est Jesus, parabolico, res nostra satis evidenter demonstrari possit. Quis enim est inter omnes Christianos, qui non amet, non admiretur, non gestiat sincera laude decorare parabolas servatoris nostri? In iis inest ratio, ordo, venustas, constantia. Singulæ earum partes sunt ingeniose excogitatæ, eleganter dispositæ, subtiliter elaboratæ. Unaquæque parabola, desumta e vita quotidiana et rationibus hominum privatis aut publicis, est opus arte summa effectum, in quo tamen artem nec cernas nec sentias, sed lætum, florens, acutum et uberrimum auctoris ingenium agnoscas et adores. Duplicis omnino videntur nobis esse generis parabolæ Jesu. Alterum, cujus finis erat veritatem ab aspectu audientium paulum retrahere, idque, quod in ea forsan esset minis severum, narrationis ornatu velare, uti clam se insinuaret et vim suam quasi furtim exerceret. Alterum quo Jesus doctrinam quandam illustrare vel rem propositam efficacius explicare conatus est; apponens

vel saltem influens accommodationem narrationis rei fictæ ad ipsam veritatem. Utrumque autem in docendo adhibuit Jesus, dubium sapientia et gravitate an suavitate et elegantia majore. Sic igitur res loquitur ipsa, quæ plurimum valeat, ut, qui subtili judicio gaudeat, nunquam inficias eat exstare in parabolis Jesu, monumentum acuminis ipsius, multis ingenii floribus ornatum, quod nullum tempus et nulla vetustas infringere aut delere possit.

Quod autem tali modo et de sententiis et de disciplina servatoris nostri merito dici potest, id etiam de consuetudine, qua cum hominibus versatus est, prorsus et omnino valet. Nonnulla igitur eorum quæ huc pertinent, in extrema orationis parte breviter enarrabo. Ex tenui plebe, ut scitis auditores, elegit Jesus, probos quidem et sinceros, sed illiteratos et artium rudes viros, quos per triennium eo consilio diligenter instituit, ut in doctrinis evangelii sui promulgandis et animis gentium instillandis adjutores sibi essent. Nescimus autem, quid in hac re potius aut maxime admiremur; sagacitatem in eligendis, an prudentiam in retinendis apostolis, benignam severitatem in monendis, an mansuetam lenitatem in corrigen-

dis, sapientiam in eorum animis peropportune firmandis, an constantiam in præjudicatis eorum opinionibus sensim sensimque devincendis. Patet vero ex tota Jesu consuetudine cum discipulis sublimis ipsius mens, quæ penitius scrutaretur et occulto sentiret, et in tractandis ac excolendis suorum animis falli nescia esset. Versatus est præterea servator noster, ubicunque publice docuit, cum Pharisæis et juris divini consultis Judæis, quorum superbæ et tumidæ et tamen etiam angustæ, humiles, pravæ et oppertæ tenebris et sordibus mentes multa ipsi negotia facessivere, multas molestias adtulere. Quod enim vis et injuria et sceleratorum hominum furor eripere potuit, id eripuerunt, abstulerunt, dissipaverunt; quod vero forti et vitæ integro viro adimi non potest, id servatori nostro mansit et permanebit. Ametur enim semper pietas ipsius plane singularis, laudetur benignum servandæ patriæ consilium, magni æstimetur animus præsens et acutum ingenium in moribus inimicorum castigandis et erroribus reprehendendis, ornetur æterno honore mens mitis et placabilis, colatur denique sempiterna memoria et religione firmitas et constantia, quam in devovendo sese pro

incolumitate omnium hominum ostendit et probavit.

Si vero demum, auditores, exemplum quoddam acuminis ipsius eximium in tractandis hominibus sui tempois tectis et fallacibus adhuc desideratis, rem Hierosolymis in templo gestam, cum Pharisæi vafram illam et maliosam de tributo solvendo quæstionem ipsi proponerent, solummodo opus est in vestram memoriam revocare. Quæ enim acutior, quæ gravior aut urbanior dicendi vel agendi ratio cogitari potest, quam illa nobis omnibus notissima, qua in hoc discrimine utebatur sapientissimus christiani coetus auctor? Immo in omnibus, quæ dixit, docuit, protulit, patravit Jesus, excellens ejus ingenium viguit, vigebitque, et quo accuratius et diligentius sacra disciplina et tota ipsius vita perlustratur, eo lubentius et religiosius magno cultu, summa admiratione et laudibus immortalibus ab omnibus eius asseclis condecorabitur.

III.

Den mystiske Theologies Hovedindhold og Grund.

Uddraget af Mystikernes Skrifter og ledsaget af Bemærkninger *).

Ved

M. G. P. Repholtz,

Candidat i Theologien.

Ligesom Alt i Mystikernes Lære aander noget Høiere og Himmelsk, langt overstigende det

*) Denne Udsigt er den første Afdeling af det Priisskrift, hvorved Forfatteren i Aaret 1813 vandt Universitetets theologiske Priis. Han har tilstillet mig det Hele i dansk Oversættelse, men tillige givet sit Samtykke til at dette Fragment først forelagdes Læserne til en Prøve. Fortsat

Menneſkelige og Jordiſke, ſaaledes viſer dette ſig ogſaa i deres Udvikling af den myſtiſke Theologies Betydning og Indhold. Denne kaldes den ſande Fromheds Spidſe, Guds hemmelige og ſkjulte Viisdom, den eneſte ſande og guddommelige Lære m. m. *). Heraf følger, at kun den kan ſiges at

Studium vil ſætte ham iſtand til engang i Tiden at levere den hele Afhandling i en fuldkomnere Form, hvortil Udg. ønſker ham Opmuntring og Held. Udg.

*) Sandæus lærer os, at den er: Apex veræ pietatis, decus et ornamentum summum spiritualis gratiæ, portio illustrior gregis Christi, abscondita sapientia, sed supereminens, cujus actus sunt divinissimi. (vide examen theol. myst. Jægeri in præf. Pag. 5. seq.). Joh. Gerſons Vidnesbyrd er dette: "Nulla datur divinior, nulla sublimior scientia, quam quæ regnat in theologia mystica; sed nec ulla invenitur difficilior, sicut nulla salubrior potest reperiri." (In cons. I. Theol. spec.). Arnold har ſaavel i ſin Beſkrivelſe af den myſtiſke Theologie ſom i ſin Kjætterhiſtorie, ladet det være ſig meget magtpaaliggende, at beviſe, at den myſtiſke Theol. er den ſande indvortes og aandige. Med ham

være Theolog, som oplyses og underviſes af Gud, som foredrager en Lære, fuld af ophøiede Hemmeligheder — μυσης των αρρηφιων — og med udmærket Kraft fremfører det guddommelige Ord. Overeensſtemmende med denne deres Mening blev derfor befundet, at Ordene Θεοσοφος og Θεοσοφια mere paaſſede paa en ſaadan Lærer og Lære, end de forhen brugelige: Θεολογος og Θεολογια *). Vi ſee, at der altſaa efter Myſtikernes Mening maae gives meget Faa, ſom kunne fortjene Navnet: Theolog; og det ſaameget mere, ſom denne ſkal være udruſtet med en guddommelig Kraft.

Senere Myſtikere have anført, ſom Vidnesbyrd, følgende Ord af Luther: "Ich weiß hier

ſtemmer Poiret, naar han ſiger: "sola theol. mystica vera est, extra eam, quicquid est, mera est garrulitas." (in oecon. libr. III. pag. 1).

*) Dion. Areop. kalder i 1ſte Cap. af Bogen om den myſt. Theologie, Treenigheden: Εφορον της χριστιανων Θεοσοφιας, og ſelv kaldes han af Scholiasten, Michael Syngellus: Θεοσοφωτατος εν Θεολογοις. — Som bekjendt ere diſſe Udtryk ſiden optagne af Paracelſus, Bøhme og Tilhængere.

keinen andern Rath, als ein demüthiges Gebet zu Gott, daß uns derselbige doctores theologiæ gebe. Doctores der Künste mögen der Pabst, Kaiser und Universiteten machen; aber sey mir gewiß, einen Doctor oder Lehrer der Schrift wird niemand machen; allein der heilig Geist im Himmel, wie Christus sagt: Joh. VI, 45.

Man greb disse Udtryk, for ved en hos Lutheranerne gjeldende Authoritet at bekræfte den Paastand, at en sand Theolog maatte være et af den hellige Aand overordentligen udrustet Menneske.

Vi kalde den Videnskabsmand Theolog, som med Lærdom grandsker over Religionens Sandheder, som paa forskiellige Veie søger, at tydeliggiøre disse for sig selv, og, naar hans Stilling i Livet byder det, for Andre; hvoraf følger, at ei heller ethvert almindeligt Menneske skulde hertil være skikket, og at den, der har bestemt sig for den videnskabelige Bane og foretrukket Theologiens Disciplíner for de øvrige Studier, maa føle sig meest skikket dertil; med mindre han betragter den Vei, han betraadte, som Veien til et Brød, efter det gængse Udtryk. Dog ikke deri kan man være enig med Mystikerne, at den hellig Aands udmærkede Bistand skulde være nødvendig for Religionens

Lærer. Naar Luther raadede til, at bede Gud, at give dygtige Lærere i Theologien, som Ingen uden den hellig Aand i Himlen kan give; da tænkte han vist nok paa Mænd, udrustede med Kundskab, Kraft og Villie, dygtige til at bevinge Fordomme og Aandstyranie, til at søge Sandheden og frimodigen kundgjøre den. Den hellig Aands Kraft, som skulde udruste disse, var neppe nogen anden, end sand christelig Kraft, grundet paa den ved fordomsfri Kundskab i den hellige Skrift erhvervede Overbeviisning, hvilken Luther ikke kunde vente at finde hos den Tids doctores theologiæ i Almindelighed, creerede ved catholske Universiteter, og som vare forpligtede til Forsvar for de papistiske Vildfarelser. — Hvad det anførte Skriftsted angaaer Joh. VI, 45. *) beviser det intet i anførte Tilfælde; thi Jesus, disputerende med Jøderne, er langt fra at tale om, hvorledes en Theolog skal være. Ved at bruge det gamle Testamentes Udsagn, minder han om, at Alle i Fremtiden skulle bedre undervises i de guddommelige Ting, saa at der ikke tales det mindste om nogen overordentlig Indvirkning af Guddommen. Det andet Hemistichium: "Enhver, som har hørt min Faders Lære

*) Taget af Esaia LIV, 13.

og forstaaet den, skal blive min Discipel;" indeholder endnu mindre noget Beviis for en særdeles guddommelig Bistands Nødvendighed.

Den sande eller, i Følge det Foregaaende, den mystiske Theolog skal føle guddommelig Indskydelse. — Herved ledes vi til, at gaae over til den vigtigste Punkt i vor Undersøgelse. — Spørges nemlig: Hvorledes yttrer sig denne guddommelige Kraft? hvoraf kan man vide at den ogsaa virkeligen er guddommelig? da svare Mystikerne eenstemmigen, at der er en indvortes Følelse, som overbeviser dem herom; at det ikke er ved Fornuftslutninger eller Syllogismer; men ved en indvortes Erfarings Tilsagn, at de lære denne høiere Indvirkning at kjende *). — Hvoraf atter opstaae de Spørgsmaale: Hvad skulle vi dømme om en saa-

*) Af de mange Steder, som her kunne anføres til Beviis, ere disse tvende de tydeligste: Arnold siger: "Es könne keine wahre mystische Theologie bey einem gefunden werden, der nicht eine genugsame innerliche Erfahrung habe."

Pierre Poiret bevidner udtrykkeligen: "Nemo certis syllogismis sive demonstrationibus aut discursibus ejus (o: myst. theol.) convinci, aut etiam ullis conceptibus sive

dan indvortes Erfaring, om dens Oprindelse og øvrige Beskaffenhed? Hvad Værd har den i Religionen? Ere disse Spørgsmaale paa en fyldestgjørende Maade besvarede, da lettes Oversigten over alle Mystikernes Lærdomme, og da vil Bedømmelsen af deres Paastande vinde saare meget i Indlysenhed.

Tagende os vel i Agt for at benægte, at Mystikeren ikke skulde have havt denne eller hiin indvortes Erfaring, hvilket vi i Følge Følelsernes subjective Beskaffenhed ei heller formaae, skulle vi derfor begynde med Undersøgelsen af en saadan Erfarings første Grund; thi paastaaer han, at have fornummet Dette eller Hiint ved Hjelp af den indvortes Følelse, vil man aldrig med nokſaa mange og kraftige Slutninger være i Stand til, at overbevise ham om det Modsatte.

For det Første skal afgjøres: om det er i selve den indvortes Følelse, at Guds umiddelbare Indvirkning lader sig erkjende, eller ikke.

Siger Mystikeren: Beskjæftiget med fromme Forestillinger, føler Jeg snart en synderlig Eng-

ideis sibi fictis in ea confirmari potest; omnia hic propria experientia aguntur." (in præfat. theologiæ cordis).

ſteligheb, ſnart en vis udmærket Glæde, undertiden en med inderlig Tilfredshed blandet Roe i mit Indvortes, derfor anſeer Jeg diſſe Maader, hvorpaa mit Inderſte røres, ſom Guddommens umiddelbare Værk. Naar Hiin altſaa taler ſaaledes, da maa det uden videre Underſøgelſe forekomme enhver Fordomsfri, at her kan ligge mere i Slutningen, end i Forſætningerne. At han har havt ſaadanne Erfaringer, indrømmes ham; men viſt nok gjorde man et altfor ſtort Spring, naar man deraf ſtrax vilde ſlutte til en overordentlig paa Sjælen virkende Aarſag. Kunde ikke paa denne Maade ligeſaavel godtgjøres, at Drømme ſtundom vare Virkninger af en overordentlig Tilſtikkelſe? Ingen nægter, at der undertiden, uagtet, ſom det ſynes kun ſjelden kan bevirkes noget Gavnligt ved en eller anden Drøm. Nu ſkylde vi rigtig nok Skaberen de Love hos Indbildningskraften, efter hvilke Foreſtillingerne have dannet ſig i Drømme; men ſkulde man ſtrax ſlutte deraf, at en Drøm formedelſt det ſtærke Indtryk, den gjorde paa den Enkelte og det Gavn, den medførte, af den Grund ſkulde være oprunden af en Aarſag, ſom ei ved Naturens ſædvanlige Løb lod ſig forklare?

Antage Myſtikerne, at Kjendemærkerne paa Guddommens Indvirkning paa vor Sjæl ere en

vis Kraft, Virksomhed og Styrke hos Følelsen, da frembyde sig tvende Sætninger, som skulle berigtiges: 1) Enten kan en saadan heraf sig reisende indvortes Bevægelse ikke opvækkes i Sjælen ved nogen anden Aarsag, end ved Guds umiddelbare Styrelse; 2) eller der skal fremstilles troværdige Vidnesbyrd, hvoraf bevises, at indvortes Erfaringer under visse udmærkede Omstændigheder ere at ansee, som virkeligen tilskikkede af den Allerhøieste paa en overordentlig Maade, og at de kunne iagttages gjennem Følelsen, som guddommelige. — Dersom disse Sætninger godtgjøres med tilstrækkelige Grunde, da lade vi nok være, at overbevise Mystikerne om Vildfarelse; saalænge det derimod ikke er skeet, og deres Rigtighed er uafgjort, saalænge ville deres Paastande holdes i det mindste mistænkte.

Hvad den første Sætning angaaer, være det tilladt, at gjøre følgende Bemærkninger: Det er almindeligen bekjendt, at de fleste Mennesker besidde en ligesom forelsbig Beqvemhed og visse Anlæg i Sjælen til Dette eller Hiint, Nogle i større, Andre i mindre Grad; at fremdeles disse Anlæg mægtigen bestemme Forestillingernes og Følelsernes Beskaffenhed; at ligesaa ulykkelig vor Tilstand vilde være uden Indbildningskraft, ligesaa let

giver denne Syne Leilighed til at bevæbne os med ſit Trylleglas, ſaa at vi utilfredſe med det, ſom Sinene viſe, og med det, ſom en rolig Overveielſe udſiger, overſkride Grændſerne mellem Virkelighed og Skin, ſaameget mere, ſom Menneſkene uden Tvivl beſidde kun faa Sandheder uden Tilſætning af Vildfarelſer; og endeligen ligeſom de udvortes Sandſer hos den Enkelte udmærke ſig ved overordentlig Kraft, at der ligeſaa ofte kan findes en udmærket Fyrighed og Styrke hos den indvortes Sands. — Med hvilken Magt henrives ikke ſtundom vor Følelſe ved en ſtor og for vor Stilling i Livet vigtig Tildragelſe? Og hvo ſkulde her kunne ſige os: ſaameget ſkyldes Gud, ſaameget den menneſkelige Natur? Kommer hertil, at den Enkelte har efter lang Grublen over det Himmelſke heftigen ønſket, at føle Guds Indvirkning paa ſin Sjæl, da vil det ikke være ham ſaa vanſkeligt ved Indbildningskraftens Hjelp formeentligen at opnaae denne, derſom iſær hans Dømmekraft ikke er tilbørligen ſkjærpet; thi jo vigtigere den Gjenſtand er og ſynes, hvorom Begeiſtringen dreier ſig, deſto ſnarere bortflyer den hele udvortes Skabnings Fortrin, og ligeſom fordunkles af den herſkende Foreſtillings Magt. Vi kunne tænke os et ſaadant Menneſke, beſkjæftiget med fromme Forvent-

ninger: omhyggeligen iagttager og ængſteligen gjennemſkuer han alt Mødende, og ſaaſnart han finder Noget, der forekommer ham forſkjelligt fra Tingenes vante Gang — ſom let kan hændes, jo mere indſkrænkede hans Kundſkaber ere om Naturen og dens Virkninger — oprinder Tanken om en guddommelig og overnaturlig Virkſomhed, og da denne ligeſom aander noget Høiere og desuden er pludſelig, vil den ved en beſynderlig Tilbagevirkning viſe ſin Indflydelſe paa den for ſaadanne Indvirkninger allerede receptible Sjæl.

I diſſe Bemærkninger ſynes en ſimpel og naturlig Vei at være betegnet, i det mindſte tages ingen philoſophiſk Spidsfindighed til Hjelp. — Man indrømmer Myſtikerne, at deres indvortes Følelſe bevæges paa en ſynderlig Maade; men det maae de dog tilſtaae, at denne Bevægelſe ogſaa kan forklares, overeensſtemmende med Jagttagelſer, anſtillede over den menneſkelige Sjæls Beſkaffenhed. Og hvorfor da ſtrax paaſtaae, at Guddommen har viiſt ſig umiddelbart, virkende paa Sjælen? Maaſkee de ville beraabe ſig paa en ſæregen Aabenbaring desangaaende; men her mangle de atter Kriterier til at beſtemme en ſaadan Aabenbarings Troværdighed. Synes det desuden ikke at forraade en høi Grad af Hovmod, umid-

delbart ved Almagtens Arm og Guddommens Lyn, at vente det, som kan skee middelbart, naturligt, gjennem menneskelig Kraft og menneskelige Evner? Vilde det ikke lede til, at tænke sig den Uendelige og det meest uindskrænkede Væsen som en deum ex machina? Den, som troer, at han undertiden føler guddommelig Indskydelse, vil — som Historien har bekræftet — ogsaa snart føle et høiere Væsen boende i sit Inderste, hvilket han snart ogsaa drager hen til det Jordiske, og ei sjelden foregiver, som Ophav til de ureneste Følelser. Ja de største Bedragere have beraabt sig paa den indvortes Følelses Vidnesbyrd, og bag dette Skjold begaaet store Forbrydelser.

Nogle Mystikere, hos hvem grundede Indvendinger dog fandt noget Gehør, indsaae og tilstode, hvor letteligen ethvert særdeles levende Indtryk er blevet anseet som Virkning af en guddommelig Styrelse, hvor letteligen guddommelige Indskydelser maatte altfor meget mangfoldiggjøres imod Naturens Orden, saasom Guds Aand snart troedes at bevirke en Sørgmodighed, snart en Skam, en Glæde, en Henrykkelse, og ei sjelden en overordentlig Tilskyndelse til denne eller hiin Beslutning. I det de altsaa søgte, at bringe i det mindste en Slags Enhed i Forklaringen af saadanne gud-

dommelige Indvirkningers virkelige Tilværelse, have de anført Følgende:

"Ligesom man kan anſee Tyngden i den materielle Verden for en beſtandig og umiddelbar Virkning af Guds almægtige Kraft, — hvilket bekræftes ved Talemaader i Skriften: Gud tordner, lader regne o. ſ. v. — ſaaledes kan i den intellectuelle Verden et lignende Forhold finde Sted mellem Guddommen og den menneſkelige Sjæl. En ſaadan Indflydelſe af den guddommelige Aand paa den menneſkelige antages at være almindelig og i ſit Væſen eensartet; thi det indſees, at med Antagelſen af en beſynderlig Anvendelſe af denne Kraft, ved enhver ſpirituel Forandring hos Menneſket, ikke lod ſig forbinde det fornuftige Begreb om Guds Væſen og Virkemaade. — Men paa hvilken af den menneſkelige Sjæls Evner yttrer ſig denne Kraft? Paa Samvittigheden, denne indvortes Dommer, hvis Udſagn ikke kan forandres efter menneſkeligt Godtbefindende; ſom ſynes nærmeſt at bære Præg af noget Høiere, og kan antages, at erholde ſin ſtærkere Kraft og ſit virkſommere Liv af den indvirkende Guddom i alt det, ſom angaaer den menneſkelige Sjæls Forædling. — Saaledes kan af denne, paa ſamme Maade og over alle Sjæle ſig uophørligen, ligeſom Soel-

lyset udbredende Virksomhed af den guddommelige Aand paa vor Samvittighed, forklares alle de Bevægelser af Skræk og Skam, Tvivl, Banghed og Glæde, hvilke frembringes i den Omvendtes eller sig Omvendendes Hjerte. Forskjelligheden i disse Sindsbevægelser opstaaer af det, som hos flere Mennesker, eller hos een og den samme til forskjellige Tider er forskjelligt, af vor Levemaades og Temperaments særegne Beskaffenhed, af den ulige Fyrighed hos Indbildningskraften, af de større eller mindre, tydeligere eller utydeligere Kundskaber; kort, de forskjellige Tider, Omstændigheder og Menneskenes særegne Beskaffenheder kunne modificere dette i sig selv, efter Forudsætningen, ganske eensartede og almindelige guddommelige Indtryk, indskrænke og forandre det, at der i sammes Yttringer maae vise sig stor Forskjel."

Herimod synes med Føie at kunne gjøres disse Indvendinger:

a) Dersom de ville lægge nogen Vægt paa den Sammenligning, de gjøre mellem en Naturlov i den materielle Verden, og den Grund, hvorpaa de bygge deres Hypothes; da vil neppe den Forklaring, som ovenfor angaves, af Tyngden, kunne gjelde; thi Naturforskerne ere enige i, at anse den som en Kraft, Le-

gemerne eengang for alle meddeelt, og naar der siges i Biblen, at Gud tordner, lader hagle, o. s. v., da siges Gud at gjøre dette, fordi Grunden dertil, den i Naturen værende Grundkraft, er fra Gud.

*) Samvittighedens ufeilbare Dom og den, dermed forbundne, Følelse kunne gjerne forklares af Foreſtillingsevnens Virkſomhed, uden at antage en paa denne Evne beſtandigen indvirkende guddommelig Kraft. — Desuden er Menneſkets Samvittighed ingen Subſtants, eller noget i og for ſig ſelv beſtaaende Væſen, hvorpaa en anden Subſtants viſer ſig umiddelbart virkſomt; men den er en ſæregen Retning af Sjælens oprindelige Evner, forſaavidt diſſe anvendes paa viſſe Gjenſtande. Saa ofte Foreſtillingen om Andet, end egen Uſkyld og Brøde forekommer, ſaa er Samvittighedens Virkſomhed ikke tilſtæde, og da vilde jo den guddommelige Virkning ogſaa ophøre.

*) Hvorfor ſkulde ikke Troe, Haab og Kjærlighed, ſom Følger af de, ved Chriſtendommen levendegjorte Sandheder og Kundſkaber, kunne virke en ligeſaa ſtor Begeiſtring? De Fortællinger, ſom fromme og ofte velſindede Men-

neſker lade os høre om Guds mangfoldige Virkninger paa dem, kunne jo gjerne være blotte Fortællinger om de Modificationer, ſom Blod og Temperament have bevirket ved Sandhedens dybe Indtryk paa dem; om de juſt ikke ſjeldent vare Fortællinger om Indbildningskraftens blotte Virkninger.

d) Sige de, at Gud formedelſt ſin Viisdom og Godhed retter ſig ved ſin Naades Virkninger efter Menneſkets ſubjective Beſkaffenhed, ſaa vilde denne Accommodation, derſom den antydede en nye Beſlutning, ikke kunne tænkes, uden at man gjorde ſig ſkyldig i en grov Anthropomorphismus. Det var, ſom om man vilde antage, at Lyſet rettede ſig efter de Glas, gjennem hvilke det ſkinnede.

e) Endeligen erholdes ved en ſaadan Hypothes intet mindre, end Eenhed i Forklaringen over de guddommelige Virkninger.

Atter andre Myſtikere, heri følgende Malebranche, antoge, at hele Sjælens væſentlige Virkſomhed paa en ſtedſe fortvarende Maade blev forſtærket og forhøiet ved en guddommelig Indſkydelſe, uden at de indſkrænkede denne til en ſæregen Art af Gjenſtande; men da blev der jo

ingen Forskjel mellem Naadevirkninger og Naturens Virkninger. — Da altsaa Vanskeligheder ogsaa frembyde sig her, ville vi tage vor Tilflugt til Skriftens Udsagn, i det vi søge et veiledende Glimt i dette Mørke.

See vi altsaa hen til den anden Sætning: (see ovenfor Side 131) Om det ved troværdige Vidnesbyrd kan bevises, at den guddommelige Indflydelse paa Sjælen iagttages gjennem Følelsen, som saadan: da ere vi enige med Mystikerne i den hellige Skrifts høieste Troværdighed i denne Sag. Det nye Testamentes Udsagn skal altsaa her ikke blot vise, at den almægtige, alvise og algode Skaber i Almindelighed saaledes styrer Alt, at Fornuftens frie, uindskrænkede Virksomhed kan finde Sted. — Ja vi indrømme endog, at der foruden den moralske og den for de guddommelige Sandheder egne Kraft, kan gives en særegen guddommelig Indvirkning paa Menneskets Sjæl, og at denne kan bestyrkes ved Skriftens Udsagn. — Men ogsaa det skal afgjøres, om Maaden, hvorpaa denne Indvirkning skeer, kan ved en indvortes Bevidstheds Veiledning skjelnes fra andre og naturlige Sindets Forandringer. — Først da, naar Skriften lærer, at en Følelse af en vis Beskaffenhed er den Høiestes umiddelbare Værk, da troe vi,

at en overordentlig guddommelig Virkning paa vor Sjæl skal gjennem Følelsen kunne erkjendes, som saadan.

Vi ville derfor nøiere betragte de vigtigste Skriftsteder, som man i denne Henseende har beraabt sig paa.

Rom. VIII, 15—16. I Ordene: "αὐτὸ τὸ πνεῦμα συμμαρτυρεῖ τῷ πνεύματι ἡμῶν, ὅτι ἐσμὲν τέκνα θεοῦ" ville de lægge Beviis for den hellige eller guddommelige Aands Indvirkning paa vor Sjæl; i det hiin tillige med den hellige Skrift *), afgiver denne dette Vidnesbyrd: at vi ere Guds Børn. Mystikerne forstaae ved αὐτὸ τὸ πνεῦμα en guddommelig Kraft, og tænke sig derved enten den hellig Aands Person (ὑποστασις) eller den guddommelige Almagtens Aand i Almindelighed; men som det oftere er hændet, saaledes har ogsaa her været anvendt en feilagtig Fortolkning; thi πνεῦμα maae paa dette Sted aabenbare forstaaes om en vis Sindsstemning, hvilket er klart af det modsatte

*) Ved συν i συμμαρτυρει tænkte Paulus nok paa Christi Lære, som tillige med den anførte Sindsstemning bevidner, at vi ere Guds Børn; eller og er συμμαρτυρει parallelt med μαρτυρει. som i Rom. II, 15.

πνευματι δουλειας i 15de Vers, som betegner en Trældoms Aand, det er: en Sindsstemning, passende for Trælle og ikke for et kjerligt Væsens Skabninger, en saadan nemlig, som Jødernes var, hvorved man snarere bragtes til at frygte Gud, som en mægtig Despot, end til at elske ham, som en mild Fader og algod Skaber. Πνευμα υιοθεσιας, som man sædvanligen har oversat: en sønlig Udkaarelses Aand, er altsaa den modsatte Sindsstemning liig den, som Børn have, der elske Forældrene, og som de Christne skulle attraae, i det de ledes, saavel af Lydighed og oprigtig Kjerlighed til Gud, som af den faste Tillid til hans Villie. — Det 15de og 16de Vers blive da at oversætte saaledes: "I have ikke paa nye modtaget en Trældoms Aand, for at ængstes med Frygt; men en sønlig Udkaarelses Aand, efter hvis Tilskyndelse vi udraabe: Abba, det er, Fader. Just denne Aand giver vor — den menneskelige — Aand det Vidnesbyrd, at vi ere Guds Børn." — Heri ligger intet Bevis for en overordentlig Indskydelse, altsaa bestemmes ei heller noget Kjendemærke for dennes Yttring paa Sjælen.

Fremdeles beraaber man sig paa Rom. V, 5. og XV, 13. hvor den sande Betydning af πνευμα αγιον ikke er fattet. Paa det første Sted lærer

Paulus, at den fuldkomne og glade Overbeviisning om den guddommelige Velvillie mod os er ligesom udgydet i vore Hjerter ved den os skjænkede guddommelige Aand, det er: ved den kraftfulde Stemning, som bliver Jesu Religions Bekjendere til Deel, formedelst deres paa en sikker Kundskab byggede Overbeviisning om Religionens Sandhed.

Rom. XV, 13. indeholder en Bøn af Paulus, at Haabets Gud vil opfylde de Christne med al Glæde og Fred ved Troen, — εν τῳ πιστευειν — det er: ved Kundskaben om Christi Lære, hvoraf de vilde høste et stort Haab om tilkommende Salighed ved den hellige Aands kraftfulde Hjelp — Det er: ved den kraftfulde Hjelp, som en saadan Stemning frembringer, der er grundet paa Overbeviisning om Religionens Sandheder og er Følgen af en sikker Kundskab om disse. — Denne Betydning af πνευμα ἁγιον, lig den i samme Brevs V, 5. synes i Følge sin Forbindelse med det Foregaaende: εν τῳ πιστευειν, at være den rigtigste. — I Rom. VIII, 14. er πνευμα θεου, ligesom i Parallelstedet, Gal. V, 18. simpelt at forstaae om den Sindsstemning, hvori Menneskets Tanker, Følelser og Handlinger stemme med Guds Villie.

De, som ledes af denne, fortjene Navnet: Guds Børn.

Phil. IV, 7. synes at have nogen Beviiskraft, da her anføres et Kjendemærke: ειρηνη θεου, υπερεχουσα παντα νουν. (hvoraf det saakaldte silentium mysticum, i hvilken, efter Mystikernes Paastand, man fortrinligst skal kunne føle Guddommens Indskydelse; hvorom andensteds). Seer man hen til Stedets Sammenhæng med det Foregaaende, hvori Talen er om Bønnens Henvendelse til Gud, da fremkommer en anden Betydning af ειρηνη, end den Mystikerne antage, nemlig Sindsroe, som er grundet paa Tillid til Gud og hans Velvillie mod de skabte Væsner, hvilken Paulus lærer, at kunne bevare vore Tankers og Følelsers Overeensstemmelse med Christi Lære.

Et Slags Beviis søgt Mystikerne frembeles i de Steder, hvor der omtales το σφραγισμα των πιστευοντων δια πνευματος αγιου. Saaledes 2 Cor. I, 21. og 22. Eph. I, 13. og IV, 30., af hvilken Talemaade de uddrage: at der i Sjælen kunne findes Følelser, visende sig, som umiddelbart sendte fra Gud, og bestyrkende den Fromme, at han er i Naadens Stand. Men disse uden Tvivl tropiske Talemaader ere af Fortolkerne urigtigen dragne hen til det Overnaturlige og Hemmelighedsfulde.

Vi maae for det Første ikke forglemme, at Apostelens Ord gjelde de ældste christne Menigheder, og dernæst bemærke, at το σφραγιζειν giver en meget god Mening, naar Metaphoren tages bort. Saaledes i 2 Cor. I, 21. og 22. "Den som har styrket Mig tilligemed Eder i Christendommen, og som har salvet mig, (det er: sat mig i Stand til at undervise Eder) det er Gud, der ogsaa har beseglet mig, (det er: gjort mig tryg under Farer, som møde ved Religionens Udbredelse) og har skjænket mig Aandens Pant, (det er: en tillidsfuld christelig Sindsstemning, som Pant derpaa).

I begge Stederne af Brevet til Ephesерne I, 13. og IV, 30. sigter Forfatteren til det sikre Haab om kommende Lykkalighed og den Befrielse fra Livets Onder, som de fromme og dydige Christne kunne vente i Evigheden.

Endeligen skulle vi endnu see hen til Brevet til Ebræerne VI, 4—5. hvor der bruges det billedlige Udtryk, at smage de himmelske Gaver og det guddommelige Ord; men som af Mystikerne urgeres, som om her sigtedes til Guddommens Kraft, virkende paa Menneskет paa en usædvanlig Maade. Men γευομαι bruges paa dette Sted i det nye Testamente som טָעַם (Psalm. 34, 9.), i det gamle Testamente, til i Almindelighed at betegne

en Evne til at modtage Indtryk, enten ved de udvortes Sandser, eller ved den indvortes Sands, og saaledes paa ovenanførte Sted. Talemaaden: το γευεσθαι της δωρεας επουρανιου og το γευεσθαι θεου ρημα, forstaaes simpelt hen om Nydelsen af Religionens udmærkede Velgjerninger og Tilladelsen af Guds herlige Forjættelser.

Saaledes have vi seet, at den Mening mangler en fast Grund i den hellige Skrift, at en overordentlig Indvirkning paa Sjælen, tilskrevet af den Allerhøieste, skulde kunne erkjendes, som saadan, gjennem Følelsen. Vi ville ledsage denne Afdeling med nogle Bemærkninger om det lidet Sandsynlige i denne Sag.

Man har anført: At den indvortes Følelse pludseligen bevægedes, var maaskee et Kjendemærke paa denne Bevægelses høiere Oprindelse. Langt fra nægtes, at vi ved Betragtningen af en Religions Sandhed undertiden i et vist Øiehlik klarere gjennemskuer Alt, end det tilforn efter længere fortsat Anstrængelse og Opmærksomhed var lykket os. Mystikerne vilde ogsaa heraf uddrage vigtige Grunde, naar vi ikke fandt lignende Phænomener i andre Tilfælde, i hvilket baade Philosopher og Mathematiker give os Vidnesbyrd. Disse, saavelsom Hine, og alle Grandskere i Almindelighed

kunne fortælle, hvorlunde de, til at opløse et Problem eller beviſe en Sætning, undertiden finde ſig mindre ſtikkede; men atter igjen under andre Omſtændigheder gjennemſkue det Opgivne med en udmærket Klarhed. Det er altſaa ikke ſaa meget overordentligt, pludſeligen at ſættes ind i en ſaadan Tilſtand; og naar denne kunde være bevirket ved Tingenes ſædvanlige Gang og det Skabtes Orden i Almindelighed, ſees ingen Grund hvorfor den ſkulde fortjene Navn af Under, iſær derſom en nøiagtig Kundſkab om Menneſkets sieblikkelige indvortes Forfatning og de udvortes Omſtændigheders Indflydelſe gjorde ſamme begribelige.

I den hellige Skrift tales ikke om en ſaadan overordentlig Indvirkning paa de Steder, hvor Naadens Stand — status gratiæ — beſkrives. Der indſkjærpes oftere, at Gud fordrer en Tanke- og Handlemaade, overeensſtemmende med det guddommelige Ord, der altſaa ere grundede paa rigtige Begreber om Gud og vort Forhold til dette Væſen, ſaadanne nemlig, ſom findes i Jeſu ophøiede Lære. Han og hans Diſciple fordre Troe; denne reiſer ſig af Kundſkab, og Kundſkaben erholdes ved Guds Ord *), d: den chriſtelige Laben-

*) Rom. X, 17.

baring, der, som Sandhedens Lære*), bliver til evig Tid **), er evig og uforanderlig, saalænge Fornuftens Love ere de samme. Man indvende: "At Sjælen i Forveien maatte styrkes og ligesom forberedes, førend Sandheden ved Hjelp af det guddommelige Ord kunde faae en heldig Indgang; og at den guddommelige Kraft maatte agtes desto nødvendigere, jo mindre Beqvemhed og Dueligheb Mennesket befindes at være begavet med siden Faldet." Men da kunne vi med Rette spørge: Hvorfor fradømmes det guddommelige Ord en indvortes og selvstændig Kraft til at oplyse og forædle Menneskene? Hvorfor kan ikke Sandhedens logiske og moralske Styrke være tilstrækkelig? Maatte da ikke tillige en saadan foreløbig Begeistring tænkes, at kunne findé Sted hos enhver, for hvem Læren foredroges? Mon det Tab i Dueligheb, som Sjæle-Evnerne have lidt ved Faldet, er bestemt i Skriften eller indrømmet af Fornuften? Desuden lærer ei heller Skriften, at der skal gaae en høiere Indvirkning paa Sjælen foran den

*) λογος αληθειας. Jac. I, 18.

**) 1 Pet. I, 23–25. Το δε ρημα κυριου μενει εις αιωνα.

Overbeviisning, som befæstes ved Skriftens Udsagn; hvilket heller ikke kan forenes med det Vidnesbyrd, at vi ved Troen paa Sandhedens Ord skulle blive nye Mennesker. Naar altsaa Mystikerne hyppigen give os Modsætninger mellem Naadens og Naturens Virkninger, og altfor meget nedtrykke disse for desto mere at ophøie hine, da synes dette at fortjene Misbilligelse. Vistnok vil Ingen nægte, at vi skylde Guds udmærkede Godhed meget, og at vi ikke have noget, hvoraf vi kunne rose os, men deraf følger ikke, at vi skulle foragte og plage vor udvortes Deel, for at den guddommelige Kraft saaledes desto virksommere kunde yttre sig; thi da alt det Skabte nedlades fra Gud, som Ophav, og han selv virker gjennem Naturen; ligesom ogsaa det sidste Hiemeed af de, Mennesket tilstaaede, Evner og Kræfter ligesaavel sigter til Fuldkommenhed og Lyksalighed, som alt det, der regnes til den egentligen saa kaldte Naade: saa er der ingen Grund, hvorfor man skulde vise en saa stor og ængstelig Nøiagtighed i at bestemme begges, Naturens og Naadens, Grændser; og betragte alt det fra saa uværdig en Side, som man fik i Sinde at nedstøde til Naturens Virkning. Begges Ophav er det samme Væsen, ligesom og deres Hiemeed er det samme; begges Kraft er saa

nsie forbundet, at det meget vanskeligen kan bestemmes, hvor den ene ophører og den anden begynder.

Indrømmes endog, at de af Gud bevægede Følelser ere af stor Vigtighed, reiser sig dog det Spørgsmaal, om det er deres Styrke eller deres Diemeed, som skal agtes høiest. Enhver, hvem Menneskeslægtens og egen Forædling ligger paa Hjertet, maa nødvendigen bifalde det Sidste; thi om endog den indvortes Følelses Yttringer ere nokſaa heftige, kunne de ikke, fordi de ere dunkle, lede os ad sikkre Veie, og den Forædling, som var bygget herpaa, hverken være fast eller overensstemmende med den christelige Religions Lærdomme. Den Dyd, som Frelseren lærte, var grundet paa en fornuftig Kundskab om Gud og sammes Forhold til os, eller, paa den sande Forbindelse mellem vore Begreber og det guddommelige Vidnesbyrd, hvoraf reiser sig Lyst til at tænke og handle rigtigt, en Lyst, som neppe med Sikkerhed kan bygges paa dunkle og heftige Følelser. Havde Mystikerne indseet dette, da vilde de ogsaa have sparet den Ængstelighed, hvormed de pleiede at oppebie og efterspore saadanne Følelsers Aarsager, Grader og de øvrige Omstændigheder; ei heller ligesom bragt i Beregning alt det, de paa en sym-

derlig Maade havde følt, eller havde troet, at føle. Tilskyndede som oftest af hellig Iver for Religiøsitetens Fremme, have de fordret heftige og vedvarende Følelser af egen Uværdighed, og den saakaldte Sjælens Sønderknuselse — contritionem animi — Vi ere enige med dem deri, at et fromt Sind bør være vort høieste Maal, at Synden ved at forjage denne, ogsaa forstyrrer Sjælens Roe, og at det med Rette synes, at være en ædsom Tanke, at have arbeidet imod den kjærligste Faders Hensigter. Men Christi Lære giver den ulykkelige Angerfulde Trøst, og i det den heri indrømmer Følelsen sine Rettigheder, vil den, at dennes Virksomhed skal staae i Forhold til Syndens fornuftige Erkjendelse, efter hvilken saadanne heftige Følelsers Vigtighed skal bestemmes. Jo tydeligere denne er, og med jo fastere Forsæt til at forbedre sig den er forbunden, desto høiere bør den ledsagende Anger agtes; og deraf indsees da let, hvor liden Værd der tilkommer de dunkle og tilfældigen sig yttrende Følelser. Og desuden, hvor letteligen næres ikke herved de skadeligste Begreber om Guddommens Vrede? Hvor letteligen reise sig Anthropomorphismer, saare uværdige for det fuldkomneste Væsen, i det man ved forestiller sig Gud, som et almægtigt; dog undertiden, som

et vilkaarligen handlende og vrebagtigt Væsen. Vi kjende af Sædelærens Historie den Skade, som begge Yderligheder i Bestemmelsen af Angerens Værd har foraarsaget; vi vide, at denne indvortes Følelse af egen Uværdighed har været tilsidesat, og at med den have slumret de bedre Følelser hos Menneskет; vi maae takke Mystikerne for, at have bidraget meget til at den bragtes tilbage; men kunne dog ei heller billige deres Mening, som i den saakaldte Hjertets Sønderknuselse og i Følelsernes intensive Styrke troe, at have fundet en Vei til at naae Guds Velbehag. Vi kjende den i den catholske Kirke saa saare udbredte Overtroe om Poenitentse, hvilken Luther forlængst saae og ivrede imod baade ved Skrift og Tale. Vi have desuden i det nye Testament en ypperlig Fremstilling af den sande Boeds Beskaffenhed, nemlig i Parablen om den forlorne Søn, i hvilken der findes noget, saa ædelt, høit og mægtigt til at røre; noget, saa ganske stridende mod den strenge Poenitentse, Sønderknuselse og den Trældoms Frygt, hvortil disse lede.

Med disse Bemærkninger kunne forbindes nogle Spørgsmaale: Synes det ikke, at en sand Indvirkning af Guddommen paa vor Sjel udfordrer, at man med større Lethed og Sikkerhed

maatte sættes i Stand til at erkjende den, som saadan? Mon ikke Tydelighed i Foreſtillinger og en ſkarp Dømmekraft vilde være os de tjenligſte Midler til denne Erkjendelſe? Mon ikke en Række af ſande Begreber, i hvilken Nyhed var forbundet med Evidence, og ſom var omgivet med et uvant Lys, vilde medføre en ganſke anden Indſigt i de guddommelige Ting? Var det ikke ſandſynligt, at en guddommelig Virkning paa Sjelen ſmukke maatte erkjendes, ſom ſaadan, ved Sjælens høiere Kræfter og gjennem den umiddelbare Bevidſthed? Synes det ikke langt mere overeensſtemmende med Guds Naade, at den Høieſtes Kraft yttrede ſig paa Foreſtillingsevnen og Villen paa en for os tydelig Maade? Men neppe gives der en eneſte Myſtiker, ſom paaſtaaer, at have erfaret den paa denne Vei; ligeſom man og vanſkeligen ſkal finde en Myſtiker, der gjør ſig til af at have opnaaet nogen udmærket Indſigt og Kundſkab paa ſaadan Maade. Skulde altſaa det nødvendige og ſelvſtændige Væſen være afhængigt af de dunkle Følelſers Ubeſtemthed? Underligt og ubegribeligt er det høieſte, det helligſte Væſen; men derfor er det ikke Indbildningskraften, ſom hæver os op til det, hvilken i Stedet for at opklare det Ufattelige, kun mere blander og bringer os til at anſkue det, ſom

igjennem et farvet Glas, blandende det Sandſelige og det Endelige med det Himmelſke og Uendelige. Neppe er det den af Indbildningskraften oplivede Følelſe, ſom udelukkende fordyber ſig i Guddommen. Vi maae vel erindre, at kun den tydelige Bevidſthed fører til de lyſe Begreber om Gud, Frihed og Evighed, og at Erkjendelſen af diſſe, om de end ere ubegribelige for Forſtanden, er ikke Myſticismus; thi den fornuftige veed, at angive ſig Grunden til denne Ubegribelighed. Med ſaadan Bevidſthed kunne vi ſvinge os op til det høieſte Ideal, og ſkuende ind i den overſandſelige Verden, have en faſt Grund for vore Betragtninger i den ubeſtikkelige Dommers Udſagn, ſom er i os, og i den hellige og retfærdige Dommers Udſagn, ſom er over os, og ſom ofte og paa mange Maader har talt til Menneſkene; men tydeligſt gjennem Chriſti ophøiede Lære.

Heraf følger, at vi dog i det Ringeſte kunne lægge Myſtikerne det paa Hjertet: At enhver ſyndertig Begivenhed i Phantaſiens og Affecternes Rige, enhver heftig, pludſelig og opluende Sindsbevægelſe bør nøiere undersøges, og at man bør være forſigtig i at tillægge den en høiere Oprindelſe, da det uden Tvivl er Noget, hvori man allerletteſt kan feile. — Var man end ikke i Stand

til, strax at forklare enhver overordentlig Sindsbevægelses Oprindelse af de forbigangne Ideers Magt, vilde det dog røbe Uvidenhed og Hovmod, ikke desto mindre strax at holde den for guddommelig. Dernæst ledes man heraf letteligen til det Ønske, at enhver Mystiker vilde antage, som Axioma: at af de Følelser, som med samme Magt droge Sjælen til Gud, den altid havde større Værd, der var bygget paa rene og sande, end den, der var bygget paa mørke og usikkre Begreber.

Skulle vi desuden tage Aabenbaringen til Vidne: lærer da Christi og hans Apostles Undervisning, at Fromhed og Dyd ere at sætte i dunkle Følelser? Eller opfordrer de ikke meget mere til fornuftig Virksomhed i det menneskelige Selskab? I Sandhed ikke alene Jesu Lærers Aand; men ogsaa hans egen Vandel her paa Jorden bekræfter det Sidste. Hans Exempel viser, hvor langt man i denne Henseende bør gaae, da Kjerligheds, Taknemmeligheds og Tillidens Følelser fremstille sig i hans Person fra den ædleste og reneste Side. Hans og Disciplenes Lære, rigtigen fortolket og forstaaet, overtyder os om, at han ikke var sendt her til Jorden, for at opbygge en Religion til den sunde Fornufts Undergang; men for meget mere at gjøre den i Forening med den religiøse Følelse

til Fundamentet for sin Lære. Dette betænke ikke hine Uforsigtige, som kun gribende Religion som Følelse, vove at skille de tvende hellige Søstre, Moral og Religion, fra hinanden, og stundom forledes af en falsk Iver til endog at paastaae: "Der gives ingen Moral." Ord, der kunne skrækkeligen misforstaaes og misbruges. Søgte de kun forstandigen Jesu Christi Aand, som ligesaa varmt han følte for Religionen, ligesaa ivrigen bestræbte sig i alle sine herlige Foredrag for at virke for Sædelæren; da vilde de heller aldrig vise en saa uretfærdig Uforbragelighed, som den de yttre ved at modsige os deri, at ikke ogsaa Andre formaae med ligesaa reen og inderlig Følelse, at opsvinge sig til Lysets og Salighedens Kilde, og med ligesaa stor Ydmyghed og fast Troe, at fremstille sig for den hellige Verdens Regjerer, fordi de holde Fornuftens Rettigheder i Ære, hvilke den vise og gode Skaber ogsaa har lagt i deres Sjæl.

Ville de end paastaae, at de Christne, som styredes af heftige Følelser, pleiede at vise en større Fyrighed i Alt, hvad der kunde hæve Religionen; at de forsvarede Christendommen med større Alvor, end de, der styredes af en rolig Overbeviisning; at vi skulle dog betænke, hvor ophøiet over alle Lidelser, den Dødelige maae føle sig, som seer

Gud allevegne, og for hvis begeistrede Die den-
sjerne Fremtid saaer et langt skjønnere Udseende:
da indrømme vi dem, at visse Sindsbevægelser
vel undertiden bringe Menneskene til en usædvanlig
Virksomhed og give dem en overordentlig Kraft;
men deraf følger jo ikke, at vi altid ledes af disse
paa den rette Vei; thi her gjelde Quinctiliani
Ord: "Imperitis quoque, si modo sunt aliquo
affectu concitati, verba non desunt." Det for-
staaer sig selv mutatis mutandis. Og har ikke
Kirkens Historie de skjønneste Exempler paa, at
Protestanterne med Fyrighed og Kraft tilkjæmpede
sig Sandhedens Seier? Vare de tvende første
Aarhundreders Christne Mystikere? Og dog gave
de skjønne Prøver paa Mod og Standhaftighed
under Forfølgelserne. Hvilket lysende Exempel
paa christeligt Mod have ikke Reformatorerne givet
os, uden hvis Bestræbelser vi endnu stode maaskee
langt tilbage i Aandsdannelse og Videnskabe-
lighed? Man maae vel skjelne imellem den Be-
geistring, som Indbildningskraften har givet alt
for stor og udbredt Magt, og den, der er bygget
paa Overbeviisning og fuld Bevidsthed om Gjen-
standens ophøiede Værd; til den sidste hører
Luthers Begeistring, da han reiste til Worms,
fuld af den samme døde Zwingli med de

Ord: "Legemet kunne I dræbe; men ikke Sjælen."

Spørges endeligen, hvorfor Lyst til at sætte den christelige Religion i Følelser, ogsaa har fundet Bifald paa vore Tider: da kan Grunden hertil tildeels udledes af en vis, Menneskets ligesom medfødt, Tilbøielighed til hellere at overlade sig til dunkle Følelser, fordi det troer, saaledes med mindre Møie at kunne opnaae en vis formeentlig Helligbed, end naar det gjøres til Pligt, at bestræbe sig for at naae en fast Overbeviisning ved en sund Udvikling af Begreberne, og egen Bestræbelse for at tydeliggjøre sig dem. Vel lærer Erfarenhed, at nogle Mennesker efter Temperamenternes Forskjellighed kunne lettere afficeres, end andre; men det Mysteriøse taler jo dog til Begge; det er Forstandens Uddannelse, som skal bestemme, hvilken Retning Følelserne skulle tage, og da staae vi, i det Hele taget, maaskee neppe paa Culturens halve Trin. Snart vækkes de dunkle Følelser, Indbildningskraften sættes i Bevægelse, og der gives ingen faste Grundsætninger, der kunne styre hines Vælde, hvortil den alt letkende Underviisningsmethode, anvendt hos en Deel alt for længe, bidrager og har bidraget sit. For den Sovnige har Dunkelhed i Religionsbe-

greberne noget Tillokkende, da egen Underſøgelſe derved ſaa ſaare lettes ham; for den Pirrelige har enhver Gjenſtands æſthetiſke Side noget Fortrinligt, og altſaa endnu mere de religiøſe Tings. Kommer dertil undertiden, at Menneſket ved et Tilbageblik i Ungdommen mindes, hvor lykkeligt det følte ſig, da halvoplyſte Begreber ikke ſtode Følelſernes Magt i Veien, da ledes det letteligen til at antage, ſom afgjort, at den ſtærke Følelſes Moment ſkulde være Maalet for dets Beſtræbelſer; hvis ikke Aandens mandlige Alder, forenet med alvorligere Beſkjæftigelſer, havde lært det Urigtigheden i denne Slutning. Seer det endvidere om ſig en desværre kun altfor udbredt Lunkenhed og Ligegyldighed for Religionen, ſom det maaſkee ſelv har gjort ſig ſkyldig i; er kun lidet mere tilovers af Religionen, end Erindringen om en høitidelig Følelſe fra Confirmationsdagen og den første Altergang, paa en Tid, da dennes Lærdomme ikke egentligen droges til Eftertanke; men ſnarere bleve blot en Gjenſtand for Hukommelſen: bliver da ikke for det ſvage Menneſke den dunkle Følelſe langt at foretrække for en ſikker Overbeviisning, bygget paa en, Forſtanden og Hjertet beſkjæftigende Eftertanke over Gud, og de moraiſke Væsners Forhold til ham? Hiin Følelſe

ibes med Begjærlighed, og henriver letteligen
aar nogensinde et udvortes Forhold, et Uheld
ler Tidernes trykkende Indflydelse indtræffe *).
ndbildningskraften trænger sig frem for at komme
n vaklende Fornuft til Hjelp; thi de Slut-
nger, som man engang har gjort, og troer at
ylde sin egen indvortes Kraft, vil man nødigen
rkaste. Træffer det nu sammen hermed, at den
nkelte stræber at gjøre sig bekjendt med de nyeste
hilosophers Jagttagelser, da vide vi, at disse
erlade sig især til Undersøgelsen af det Absolute,
jo høiere denne gaaer, desto sværere bliver det,
ed et klart Blik at trænge ind i dens Syns-
aader, for ei at gjøre denne Philosophies Dyrkere
Sandheden Uret. Naar det ikke engang vilde
re vanskeligt, at finde en og anden Brøst hos

*) Erfarenhed lærer: at ved uhindrede Kræfter og et muntert Sind, naar enhver Gjenstand ligesom smiler os i Møde, da ledes Mennesket i Almindelighed ikke saa ofte til Tanken om Gud, eller opholder sig længe ved denne. Derimod naar Følelsen af Afmagt og et nedslaget Sind indfinder sig, svæver ligesom et Mørke for Sjælen, og da er Mennesket mere tilbøieligt til at henvende Tanken til det Evige og Overjandselige.

dens skarpsindigste Lærere, der grunde sine Betragtninger paa faste Principier: hvor meget snarere kunne vi da ikke troe, at der gives saare Mange, som ikke engang mægte at følge hine i de dybe Speculationer; men staaende ved den blotte Terminologie, ville trænge ind i Forgjængernes Aand, uagtet de mangle Færdighed i at sybeliggjøre Forestillingerne for andre, hvilket kun da skeer, naar disse ere gjorte til en erhvervet Aands Eiendom. Ogsaa her kaldes Indbildningskraften til Hjelp, naar Fornuften er kommet til sine Grændser. Med hiins vildledende Fakkel geraade mange opvakte Hoveder paa Afveie, som lidt efter lidt hyldende Mysticismens, af grundige Tænkere forkastede, Aand vilde med mindre aandeligt Hovmod og større Dybsind kunne virke stor Gavn. Neppe feiler man, naar af disse Grunde udledes den hyppige Tale om Protestantismens Kulde, uagtet denne intet mindre, end miskjender religiøse Følelsers Værd; dernæst det Medhold, som enkelte Sværmere endog i vore Tider finde, og maaskee ogsaa den Lyst til at deeltage i hemmelige Selskaber, hvori det vel kunde hændes, at en Sværmer undertiden angav Tonen.

Inden vi forlade denne Afdeling, hvis Bestemmelse var, at afhandle Mystikernes Lære om den mystiske Theologies Betydning og Grund, og de Bemærkninger, som hertil kunne gjøres: nødes Forfatteren endnu paa dette Sted, at gjøre opmærksom paa den Omhyggelighed, hvormed alle Mystikere deels søge at nedsætte den i Skolerne foredragne Theologie og dens Lærere, deels tale ilde om de Lærdes frimodige Grandskninger i Religionen i Almindelighed.

Hvad det første angaaer, beraabe de sig kundom paa Erfarenhed: at de skolastiske Theologer ofte vare Mennesker med Lidenskaber og Laster, og anvendte ikke sjeldent spidsfindig Klogt til at undskylde egne Forseelser, medens de mystiske Theologer gave et lysende Exempel paa et fromt Sind, og bestræbte sig for at antænde i Hjertet en ædel og hellig Lue. Vi vide at disse Mystikernes Klager sigte nærmest til den Tid, da mystisk og skolastisk Theologie gik, som tvende voldige Kæmper for Menneskehedens Dannelse frem ved Siden af hinanden, og da den første med Rette kunde gjøre sig til af en ivrig og heldig Stræben for at hævde den religiøse Følelses Værd. Vi tilstaae ogsaa Muligheden af, at den, som vel foredrog Religionens lær-

dere Deel, dog ikke selv altid fulgte den Regel, han fremstillede for Andre; men kunne paa den anden Side med Grund paastaae, at dette ikke vilde gjelde om den sande Lærde; thi den Kundskab og de Lærdomme kaldes først grundige og gavnlige, som kunne anvendes paa Livet, og kun den fortjener at kaldes Theologiens og Religionens sande Lærer, som lader dette være sit hele Livs Attraae; i modsat Fald kunde paa ham anvendes Sallustii Ord: "aliud in pectore clausum, aliud in lingva promtum habet."

Hvad Mystikernes Nedsættelse af Theologernes lærde og frimodige Grandskninger i Religionen angaaer, da hidrører denne vel især fra Frygt for, at man derved skulde forringe Følelsens Magt, en Frygt, som hos de senere Tiders Forfægtere af Mysticismen har avlet uretfærdig Klage over den, af Luther og Reformatorerne grundede, Forskningsaand og religiøse Aands-Frihed, hvilke man troede, at ville undergrave Troen og forstyrre de religiøse Følelsers Varme. Det er gaaet Protestantismen, som saa mangen Sandhed, at den har kjæmpet og maae kjæmpe mod Skin og Vildfarelse. Dog har dens ivrige Venner havt den Glæde, at see en Fransk-

mand *) og Frankrigs National-Institut at erkjende dens Værd. Der er beviist, at det ikke var den religiøse Følelse; men dunkle og usikkre Følelsers og Begrebers Magt og menneskeligt Paafund i Troes Sager, som Protestantismen har modsat sig og modsætter sig endnu; at denne hævder Fornuftens hellige Rettigheder; at den til at træde ind i Sandhedens Helligdom fordrer en paa faste Grundsætninger bygget Eftertanke, som aldrig lader sig kue af Phantasie eller Følelse, eller af nogen tilsyneladende udvortes Evangs-Enhed. Allerede Reformatorernes religiøse Varme og det gudhengivne Sind, hvormed saavel de, som deres ædle og kjække Fyrster handlede, maatte have lært, at det snarere var paa deres end paa Modstandernes Side, at Overvægten i Religiositet befandt sig. Vakte ved de humanistiske Studiers Fremvext, grundede de Gudsdyrkelsen paa en omhyggelig, og ei ved nogen symbolsk Autoritet indskrænket Bibelfortolkning, og anbefalede en fortsat Forsken i Christi og hans Disciples Ord, og fordrede al Evang skulde bort-

*) Villers i sit fortræffelige Skrift: Forsøg over den lutherske Reformations Aand og Indflydelse, fordanskt af P. Blicherolsen 1813.

viſes fra den ſindige Forſken efter Sandhed. — Ligeſom de ældſte Myſtikere klagede i Skolaſticismens Tidsalder over de ſpeculative Videnſkabers Indblandelſe i Religionslæren, ſaaledes have Andre i den ſenere Tid tildeels ført en lignende Klage over den proteſtantiſke Kirkes Lærere, hvilke ſyntes dem for ofte at tage Philoſophien paa Raad i Troes-Sager. Hertil kan ſvares: Have end de proteſtantiſke Theologer efter Auguſtini og flere Ældres Exempel, ſom indvævede philoſophiſke Anſkuelſer i den chriſtelige Religionslære, benyttet Philoſophiens Hjelp, da var det ſnarere for derpaa at bygge en beſkeden og ſamvittighedsfuld Granſken over Religion og Sædelære. At enkelte Proteſtantere have ubeſkedent og egenkjerligen foretaget ſine Underſøgelſer uden behørig Nærmelſe til Jeſu Chriſti Aand, kan ikke tilregnes Proteſtantismen. (Ja det kunde endda være et Spørgsmaal, om en Udſkeielſe af Frihed i Underſøgelſen var mere at nedſætte, end en tankeløs Efterplabren af halvforſtaaede Formler eller en hyklet Tro paa ſamme?) Den har havt og har endnu mange Lærere at fremviſe, hvem man ikke kan frakjende en inderlig Stræben efter at kjende Chriſti Aand, og en ſamvittighedsfuld Troſkab i Skriftens For-

tolkning. At Tvivl ere opstaaede hos de gjæveste iblandt dem, maae ikke forekastes dem; thi Tvivl fremme den fastere Overbeviisning og Fremskriden til Sandhed, og bør aldrig undertrykkes, saalænge det endnu er om Sandhed at gjøre. Naar nogle have anført, at saadanne, ei undertrykkede, Tvivl ville stedse hos Protestanterne hindre den skjønne Eenhed i Kirken, da skulde de vel have betænkt, at det blev og maatte blive et føleligt Tab for den christelige Kirke, dersom den skulde kjøbe Besiddelsen af en bestemt og gjeldende Eenhed i de fastsatte Lærdomme med Tabet af en stor Deel af sine meest samvittighedsfulde og eftertænksomme Religionslærere. Man siger: det kan jo dog ikke nægtes, at Lyst til Speculation letteligen drager Følesløshed med sig, at Forstandens udelukkende Uddannelse vilde afvænne Mennesket fra, at agte paa Hjertets Stemme, ja lade det endog stundom døve samme. Vi tilstaae, at det var sørgeligt for Menneskeheden, dersom dens hele Aands-Rigdom kun skulde bestaae i en kold Viden og blot Tænken; thi da vare Livets skjønneste Blomster henvisnede. Men er ikke dette udmalet med altfor stærke Farver? Kan Forstandens og Viddets Udfeielser geraade disses rette Brug til Skade?

Det er en gammel Regel: abusus non tollit usum, og den kan ogsaa her anvendes. Med ligesaa stor Ret kunde man raade fra Indbildningskraftens fornuftige Anvendelse og fra Anprisning af Digter-Evnens ædle Frembringelser, dersom man skulde indskrænke disse for deres ofte gjentagne Misbrugs Skyld. Overføres Klagen til Critikens Misbrug ved Bestemmelsen af de hellige Bøgers Authentie, Integritet m. m. da fandtes vel stundom de, som vilde see Modsigelser og Vanskeligheder, hvor der i Grunden ingen gaves, og have fundet Tvivl, hvor man ikke forhen havde kunnet drømme om saadanne; men var Kulde mod Christendom en nødvendig Følge deraf? Var det Protestantismens Skyld? Kan det ikke tilregnes menneskelig Ufuldkommenhed? Og skal en videnskabeligen grundet Critik derfor forkastes? Selv den catholske Kirke, som man har roest saameget, for at den gav Følelserne mere Vægt og Indflydelse, har Mænd at fremvise, hvem i denne Disciplin af Theologien skyldes saare meget, en Richard Simon, Alexander Geddes, Joh. Jahn og Leonhard Hug. Angaaende den Frygt, som de nære, der give Mysticismen Hjelpevaaben; at Speculationen dog tilsidst vil gaae alt for vidt;

da svare vi, at denne Frygt ikke kan berettige til Oprettelsen af Troes-Tribunaler; men at det maae overlades til Forsynet, at styre Undersøgelsernes Gang til det Maal, der er assat for den, uden at gribe ind i dets Veie ved Inquisitionen, som uden Tvivl snart vil forsvinde af Jorden, og allerede længe er formindsket i sin Magt ved den friere Aand, der er udbredt i Christenheden af Protestanterne. Det bør os at haabe og ønske, at denne i de sidste Dage har reist sit blodige Hoved kun for at drage det sidste Suk.

En vis Frivolitet, forbundet med Irreligiositet, som i de trende nyligen forløbne Decennier kun alt for meget udbredte sig, kan ikke med Rette tilregnes Protestantismen. Snarere gik den ud fra den catholske Kirkes Skjød, Italien *) og de tilgrændsende Lande, især Frankrige. Det var især i dette Land, at haabe skjult og aabenbare Spot, forenet med overraskende Vid, snoende sig hist og her, udbredte sin dræbende Gift, og gjorde Saarene saa meget mere ulægelige, som udvortes Tvang hindrede den alvorlige Efterforsken, medens i de protestantiske

*) Machiavels Vidnesbyrd er nokſom bekjendt.

Lande de frieste Angreb vakte de frimodigste, djærveste og grundigste Forsvarere. I de fleste af den protestantiske Kirkes, især mindre, Menigheder vedligeholdt sig en ægte Religiøsitet; mangen Religionslærer prædikede her, vel i Lønhom, men dog med Eftertryk, sand christelig Anger, Bøed og Tillid.

Man anfører: den catholske Kirkes Ritual griber Følelsen, vækker en høiere Ærefrygt for Menneskeslægtens Velgjørere og for det Hellige; Indbildningskraft og Digtekunst fremtræde i hiin Kirkes Legender og Sange; Præsten staaer ved Alteret og udgjør ligesom et Mellemvæsen mellem Gud og Menneskene, berebende disse Syndsforladelse. Vist nok kan alt dette gjøre et dybt Indtryk paa følsomme Mennesker, især paa Fruentimmer; men dersom der sættes saa meget heri, glemmer man da ikke, at Religionens Hensigt langtfra er, at smigre Sandserne, og man vilde tage meget Feil, dersom man ansaae det for det Vigtigste, som alene kildrer Øiet og Øret. Det er Religionens Hensigt, at gjøre Menneskene fuldkomne; den skal lære os vort Livs værdigste Bestemmelse, give Tankerne det høieste Sving, Følelserne den ædleste Reenhed, og Villien den fasteste Retning. Mennesket er

g for sig selv tilbøieligt nok til at give efter Sandseligheden; derfor skulde man ogsaa vel te sig for, at pirre denne, mere end tilbør- Mener man at denne Sandsernes Pirren st passede for de ringere Stænder, og at de de blive staaende derved, da strider det mod u Udsagn: at Evangelium skal prædikes for Fattige. Han vilde, at ogsaa de Ringeste de undervises i Religionens hellige Sandhe- Desuden er dette Høitidelige og Imponede ved den catholske Gudstjeneste kun noget pneladende Stort, ja maaskee snarere en reli- s Bedøvelse, som er langt fra den Religiøsi- , som giver Frugter for Troe og Levnet. — ilket stort Fortrin har ikke den protestantiske ke i den ypperlige Undervisning i Landets t Sprog, som er og fortjener at være den tigste Deel af Gudstjenesten. Ved denne af- bles saavel Troens, som Moralens Lær- nme, begge lige vigtige for Forstanden og rtet. Vel har den catholske Kirke gjort me- for de dannende Konster; men hvor let ad- de ikke disse? og for Tonekonsten, som mæg- n rører Menneskets Inderste; men det er Protestantismens Skyld, det maae tillægges lstændigheberne. Og have ikke ogsaa Prote-

ſtanterne mange ypperlige Kirke-Sange at frem-viſe? Den høitidelige Nimbus, ſom ſynes at omgive den catholſke Præſt, behøves ikke til Religiøſitetens Befordring; den fandtes ikke i den ældſte Kirke, og dens Medlemmer vidſte ſelv, ligeſom vi Proteſtanter, at henvende ſine Bønner til den algode Fader, uden nogen ſaa-dan Midler. Var desuden Præſten en Syndens Slave, eller ſom Luther ſiger: "eine Taüſchung des armen Volks," da vilde Fordommen med-føre endnu ſtørre Skade. Catholicismens Lov-talere ere forledede af den poetiſke Fremſtilling, ſom den ideale Catholicismus har kunnet mod-tage, af at udmale ſig et idealt Præſtedømme, Idealet af een Hyrde og een Hjord, uden at be-tænke nøie, at diſſe neppe findes i Virkelighe-den; men at Catholicismus og Papismus ere faſt uadſkillelige, at en ſaadan Eenheds Befor-dring har tjent til Skjul for Herſkeſyge og egen-nyttige Henſigter, og at Chriſtendommen ikke taaler ſaadanne myſteriøſe Mellem-Perſoner og Herſkere, ſom de catholſke Geiſtlige; men Reli-gions-Lærere, begeiſtrede af den guddommelige Sandhed, hvis Forkyndelſe er dem overdraget. Det Høieſte Proteſtantismen kan modtage af Ca-tholicismen, er en fornuftig Omhu for at be-

nytte det Udvortes til at vække de religiøse Følelser; og den Eenhed, som alene bør eftertragtes, kan kun bestaae i en forhøiet Attraae efter at vække større Varme for Religionen, ivrigere Bestræbelser for at befordre Jesu Christi Aand; denne Eenhed i den hele christelige Kirke kan opnaaes, om end de forskjellige Samfunds Lærhomme, Følelser og Skikke vare forskjellige.

Ved Mysticismus vilde Eenhed aldrig kunne opnaaes i den christelige Kirke; dette ligger i Sagens Natur. En saadan Eenheds Værd vilde blot beroe paa de Følelser, som gjennemtrængte Sindet. Men ere disse da eensartede? Ere de lige hos alle? Er det fælleds Navn: "Følelse" tilstrækkeligt, til at kalde dens Fostre Eenhed? Er og kan Mysticismus i og for sig selv være een og den samme? Tages Erfarenhed til Raads, da viser den os, at de fleste Mystikere ere uforbragelige mod anderledes Tænkende. Mystikeren er indtaget for sig selv, holder sig for den Gjenfødte, i hvem ligesom et høiere Væsen handler og taler. Hvorledes anseer han dem, som endnu ikke ere gjenfødte? De ere efter hans Omdømme endnu i Fordærvelse; de forstaae ikke, hvad Aandens er; de ere sandselige, onde, deres skjønneste Handlinger ere kun glimrende Synder m. v.

Naar man i deres stundom ordrige og driftige, om end ikke indholdsrige, Tale, i deres synderlige Manerer og fordreiede Miner ikke yttrer Behag, og endnu mindre vil gjøre dem med, da er man letteligen anseet for en Fordærvet, mod hvem de blive taufe, og hvem de søge at undgaae. — Det Haab, at forandre saadanne Menneskers synderlige Adfærd, næres uden Tvivl forgjæves. Hvorledes skulde ogsaa den indbildte Hellige lade sig omvende af dem, han holder for vanhellige?

IV.

Grundlinier til et teleologiſk Syſtem, eller metaphyſiſke Forſøg til en Theorie af Verden.

Af

H. Baſtholm,

Sogn-præſt i Slagelſe og Ridder af Dannebrog.

Teleologie er ſom bekjendt Læren om Naturens Indretning med Hensyn til fornuftige Væsner. Læren udvides, naar Hensynet vendes hen ikke alene paa de fornuftige Væsner, for hvis Skyld Verden er indrettet, men tillige paa den Fornuft, hvorfra Verden er udgangen. Kun Fornødningen og Haabet om at finde Fornuft i Alings Oprindelse og Altings Bestemmelse, kan give den Bestræbelse at udfinde en Theorie for Verden Interesse; ahner den Tænkende Muelig-

heden af et saadant Formaals Opnaaelse, saa lever han for at opløse sig den Tingenes Gaade, hvori han befinder sig; for at besvare sig det Spørsmaal, hvad er du selv? hvorfor er du til? hvorledes er Verden? hvad er dens Bestemmelse? hvorfra er Alting kommet? er ham kun al Selvtænkning, al videnskabelig Beskjæftigelse kiær. Kun hvad der i en større eller mindre Grad leverer ham Udbytte dertil, er ham vigtigt; den som i theoretiske Æmner studerer med dette Hensyn, ledes af Videlyst og adskiller sig derved fra den, som blot studerer af Nysgjerrighed. Forfatteren til dette Stykke lever for to Ting, for at opfylde sine Pligter og for at besvare sig de anførte Spørgsmaal; de hængte i hans Sjæl i hans tidlige Ungdom, de fulgte ham paa Reiser som i Studerestuen, i Livets Tummel som i Naturens Skiød, de styrtede ham ind i Videnskabernes udbredte Riger, de bevægede ham til at see sig om i alle for om mueligt at kunde skaffe sig et Overblik over alt det, som Menneskene kan kjende, og blive enig med sig selv om Tingenes Væsen og Sammenhæng. Som Mand i sin modne Alder standser han nu og overskuer sin omsvævende Tænkevandring, han føler den menneskelige Aands Svaghed mere end dens Styrke,

han maaler sin Aandskraft til den som gjennemtrænger Verden og finder den, som Alnen til Himlens Udstrækning, og dog synes ham at der gaaet et Lys op i hans Sjæl; han er enig med sig selv; Tingenes Mørke klarer sig op for hans Forstand; Verdens Gaade bliver ham begribelig; af Jagttagelsernes Mængde udvikler sig undertiden en Theorie, af utallige enkelte Glimt samler sig et overstraalende Lys. Hans Resultat er beroligende, det hæver hans Hjerte høit og opflammer Haabet; var det ikke blevet det, i Sandhed han skulde have gjemt det hos sig selv; det meddeles her, men uden Form, og det af to Aarsager: først fordi Forfatteren selv ahner dets Umodenhed; og for det andet, fordi det er frit i sine Yttringer, uden Sminke, uden Lempelse efter herskende Meninger. Det leveres ganske som et Udspring af Selvtænknings Værksted. — Disse Betragtninger kaldes Grundlinier til et System; de ere det for Forfatterens videre Tænkning, de holdes ikke tilbage, da de maaskee ogsaa kunne være det for andres; et Tidsskrift er Veien til Meddelelse for de Tænkende, derved finde de hinanden, som Afstand og Forhold bortfjerne fra hverandre. Det Sagte træder ikke frem som noget der vil belære, men som noget der

kan tales om. Men stød dig ikke, du eensomme Tænker! over den apodiktiske Form, hvori disse Betragtninger fremtræde, forglem ikke, at de ikke ere andet end blotte Grundlinier til et System, og ikke en opført og fuldstændig Bygning; naar Tanken udspringer af Jagttagelsernes Mængde, saa fremgaaer den i sin Kraft; men den som har Sandheden kjær, hører gjerne andre tænkende Væsners Indsigelser, og den Daddel, som opklarer ham, er ham behageligere end den Roes, der forblinder ham.

---

§. 1.

Fornuften er absolut nødt til at antage et uendeligt Væsens Tilværelse i Hensende til Tiden, eller at der altid har været noget til; thi ellers var den nødsaget til at antage den absolute Umueligheds: at det som er til, er blevet til af Intet og ved Intet, uden Stof og uden Grund.

§. 2.

Men det Uendelige, som den maae antage at være til, kan enten være denne legemlige

Verden, som den kjender; eller et fornuftigt Væsen, som har frembragt den; eller begge Dele i Forbindelse med hinanden.

§. 3.

Ved enhver af disse tre Forudsætninger møder en Fornuften uoverstigelige Vanskeligheder:

a) Thi vilde den antage at blot Verden har været til fra Evighed, saa vilde den aldrig kunne fatte, hvorledes den nærværende Tid eller Følge af Forandringer har kundet komme, naar en uendelig Tid, eller en uendelig Følge af Forandringer er gaaet i Forveien for den; ikke heller kan den holde det for troeligt, at saamegen Viisdom, som den opdager i Tingenes Indretning, ikke skulde være en Virkning af et fornuftigt Væsen, og ikke kjendt af et saadant.

b) Og vilde den antage en uendelig Fornufts Tilværelse, som har frembragt en i Henseende til Tiden endelig Verden; saa vedbliver ikke alene den første Uforklarlighed; men det bliver ikke mindre uforklarligt, hvorfor den uendelige Fornuft (eller Gud) skulde have været uvirksom i en Evighed og da først have besluttet sig til at skabe Verden; og den Grund som

engang maatte have beſtemt et ſaadant Væſen dertil, ſynes at maatte have beſtemt ham dertil den hele Evighed igjennem. Endelig kommer det dertil, at Fornuften, ſom ved ſine Slutninger blot kan ſtøtte ſig paa Analogier, eller gaae ud fra de Erfaringer den har, er aldeles uberettiget til at antage en Skabelſe af Intet. Her er et af de Tilfælde, hvor en Sætning kan være theologiſk ſand, endſkjønt den en philoſophiſk falſk.

c) Og vilde den antage: at baade Gud og Verden er evig, ſaa vedbliver ikke alene den først anførte Ubegribelighed; men man kan da tillige ikke heller forklare ſig, hvorledes Gud kunde begynde Verdens Indretning, og hvorfor han da først vilde begynde den, naar man nemlig antog Materiens Evighed i Verden men ikke Formens, (ogſaa foran denne Begyndelſe maatte jo en Evighed gaae i Forveien) eller derſom Verdens Form var evig ſom dens Materie, hvorledes Verdens Indretning kunde være fra Gud og tilſkrives ham. Man maatte da ogſaa forkaſte al Udvikling til Fuldkommenhed, hvilken der allerede maatte være paafulgt (hvilken Formodning da ogſaa maatte falde bort ved Antagelſen af Skabelſen af

Intet; thi hvorfor blev det ikke ſtrax ſkabt uendeligt fuldkomment, hvis Beſkaffenhed ikke beroede paa noget ſom i Forveien exiſterede, men paa Skaberens umiddelbare Villie). Det konſtige i Naturens Indretning viſer en Fornufts Kamp med en Materies Ufuldkommenhed: kunde alt frembringes ved en almindelig Villie, da maatte alt det Gode finde umiddelbart Sted uden Forberedelſesmiddel; da Verden med alt det den indeholder havde været til fra Evighed og den uendelige Fornuft havde evigt virket paa Verden. Man maatte da tage ſin Tilflugt til en evig Stigen og Falden, en evig Fremgang og Tilbagegang, ſom vel kunde ſtemme overeens med det uendelige Væſens Retfærdighed, da ethvert exiſterende Væſen derved kom ſucceſſive og afverlende til lige Fuldkommenhed og Lykſaligheb; men ſom forreſten ikke var meget troſtende, og ikke ſvarede ſaavel til dets Godhed.

Ved diſſe Betragtninger maae Menneſket
l føle ſig overbeviiſt om at det Uendelige exiſte-
r, men tillige at det er aldeles ubegribeligt for
ts Fornuft; denne grunder her en Troe, ſom
n ſiden ikke formaaer videre at opklare; og det

maae erkjende, at det bør afholde sig fra alle videre Grandskninger over det Uendeliges Natur og over disse Qvæstioner. Menneskets maae holde sig til den Verden det lever i, som den kjender, og saavidt det kjender den. Det er Metaphysikens Grundsteen: det Uendelige er til, men det Endelige kan ikke begribe det Uendelige.

§. 4.

Alle Menneskets Forestillinger ere bundne til en Tid eller til et Rum. I Henseende til det som er i Tiden, det som virker eller forandres, ere vi nødsagede til at antage det Uendeliges Tilværelse. Men ere vi ogsaa nødsagede til at antage det Uendelige i Henseende til det, som er i Rummet? Vor Erfaring lærer os kun, at Verden har en for os umaalelig Størrelse; den giver os grundede Formodninger til at troe, at Verden er endnu langt større, end vi med vore Sandser kunne betragte den. Vi kunne tænke os dens Udstrækning altid større og større; men er den ubegrændset? Her ere vi atter paa det Uendeliges Mark og føle at Spørgsmaalet overstiger vor Kundskabs Evne at besvare. En grændseløs Verden er en Ufattelighed, en begrændset er en Uforklarlighed; det Virkeliges Tilstødende til et Intet kan Fornuften

ikke tænke sig. (Endskjøndt det var mueligt, at ogsaa Fornuften her kunde begrunde en Troe paa det Usattelige; thi dersom det atomistiske System er grundet, nemlig at Materien bestaaer af absolut udeelelige mindste Dele, saa kan ikke Bevægelsen tænkes at finde Sted uden ved at forudsætte et Vacuum disseminatum, eller ved at statuere et tomt Rum imellem disse første Dele; og kan Fornuften antage, at et Intet finder Sted imellem de primitive Dele, hvorfor kunde den da ikke antage, at det kunde finde Sted uden for den Forening af disse Dele, som vi kalde den materielle Verden). Men den Bemærkning kunde fremsættes, naar man spørger, om det Udstrakte eller det som er i Rummet er uendeligt? at dersom man skulde finde Grund til at antage, at det Væsen, som er uendeligt i Hensende til Tiden er et aandeligt Væsen, og at det altsaa har virket evigt, om det da er rimeligt at dets Virkekreds eller at den materielle Verdens Udstrækning er begrændset?

Men forglem ikke, Menneske, at det Endelige ikke kan fatte det Uendelige!

§. 5.

For Menneskets Fornuft er Verden kun en Gjenstand forsaavidt den er endelig eller begrænd-

ſet; det er mueligt at den er uendelig baade i Henſeende til Tid og Udſtrækning, eller at den altid har været til og at den er grændſeløs, men vi kjende den ikke ſaadan. Vel kjende vi ikke Verdens Grændſe, den taber ſig for vore Blikke i det uhyre Himmelrum; men vi maae ſelv fastſætte os en ſaadan, naar vi ville tænke over den; og vi bemærke at Verden beſtaaer af utallige Væsner, ſom vel ſtaae i Forbindelſe med hinanden, men dog ere indſluttede inden en vis Grændſe; de ere endelige i deres Udſtrækning og i deres Begyndelſe, hvilken vi kjende i Henſeende til de fleſte af dem, iſær til Menneſket ſelv; i det mindſte hvad deres nærværende Tilſtand angaaer.

§. 6.

Antage vi da alene det Uendeliges Tilværelſe med vor Troe; og afdrage forreſten vore Betragtninger fra det, efterſom det er ufatteligt for os, og henvende diſſe alene paa den for os endelige Verden, om hvilken vi alene kunne have nogen Kundſkab; saa bliver det dog Spørgsmaal, hvorledes denne Verden er beſkaffen?

§. 7.

Verden bestaaer af mange Ting, som ere forskjellige fra hinanden, men som ogsaa have megen Ligheb med hverandre (og derved røbe at de ere udsprungne i en fælleds Idee) af Ting, som ere fra hinanden adskilte, men som dog staae i en indbyrdes Forbindelse med hverandre (og derved røbe at de ere udgangne af en fælleds Plan) den er afdeelt i visse store Partier, hvoraf ethvert enkelt indbefatter en stor Mængde af Ting, men som et fælleds Baand, Tyngdens eller Attractionens, sætter i et Forhold til hinanden; (og derved lade formode en Bestyrelse som er almindelig for det Heele).

§. 8.

Verden og hvad der viser sig for Sandserne, nødes Menneskets Fornuft til at tænke sig under en vis Kathegorie af et Rum; alt hvad der maae tænkes som indtagende et Rum kaldes Materie; Mennesket selv indtager et saadant Rum; men dets Selvfølelse gjør det bekjendt med en anden Deel af dets Væsen, som forekommer det at være dets egentlige Væsen, men som ikke forekommer det at besidde den Egenskab at indtage et Rum; men derimod at tilvebringe Virkninger,

ſom det maae tænke ſig under den Kathegorie af en Tid. Denne Deel af ſit Væſen kalder det ſin aandelige Natur, og betegner det med Benævnelſen af en Kraft.

§. 9.

Da Selvfølelſen lærer Menneſket, at alle Ting, ſom det foretager ſig, ere Virkninger af denne Kraft; ſaa nøder en Lov for Tænkeevnen Menneſket til at antage: at enhver Virkning i dets Natur er enten en Virkning af denne Kraft, eller af en anden Kraft, og at ingen Forandring eller Virkning kan tænkes uden den er foraarſaget ved en Kraft.

§. 10.

Denne Slutning fra ſin egen Natur overfører Menneſket paa den legemlige Verden, ſom omgiver det; ſaa at det forklarer alle de Forandringer, ſom deri foregaae, af Kræfter, deels af phyſiſke, bevidſtløſe, og deels af aandelige, bevidſte eller ſelvfølende, hos hvilke Selvfølelſen igjen kan yttre ſig paa en dobbelt Maade, med Dunkelhed eller med Klarhed.

§. 11.

Den endelige Verden er da for Menneskets Fornuft en Sammensætning af forskjellige Væsner, hvoraf ethvert igjen bestaaer af en Forbindelse af det som existerer i Rummet og det som virker i Tiden, af Materien og Kraften. Men ligesom Verden opløser sig i visse store Partier, hvoraf ethvert indbefatter mange saadanne Forbindelser af det Materielle og det Aandelige; saaledes er ethvert særskilt Væsen i et af disse Forhold en Verden for sig, en Forening af mange Kræfter og af mange Legemer.

§. 12.

Da Udstrækningen i Rummet kan stedse tænkes mindre, og da den mindste tænkelige Deel af det Materielle maae tænkes forbunden med sin Kraft for at være virksom; saa fordyber man sig letteligen igjen ved at betragte Verdens Sammensætning i det Uendeliges ubegribelige Rige.

§. 13.

Selvfølelsen lærer at enhver Kraft tiltager ved at bruges; at det Materielles Beskaffenhed og Indretning bidrager til dens Udvikling. Vi kjende den ikke større end i vor egen Natur; og hele

Jordens Indretning synes at være lagt an paa at udvikle denne.

§. 14.

I alle Kræfterne i Verden finder man en vis Stigen. De blotte Physiske tiltrække eller frastøde; de Organiske frembringe Forbindelser efter Love; de Aandelige virke efter Love, som de selv kjende; de første virke enkelt, de andre sammensat, de sidste efter en dunkel eller klar Forestilling.

§. 15.

Den aandelige Kraft i Menneskenaturen synes at virke paa to Maader, deels som en ubevidst og deels som en bevidst Kraft, det første ved Erindring og Forplantelse; det sidste ved at tænke og handle; naar den virker efter dunkle Forestillinger, saa er den i en Mellemtilstand af disse to Virkemaader. Den ene af disse to Virkemaader destruerer den anden, og Mennesket befinder sig bedst, naar de virke i en harmonisk Forening med hinanden. Kommer Sjælen i en Tilstand, at den blot virker som en aandelig Kraft, eller blot efter lyse Ideer (en Tilstand, hvortil den kun sjelden formaaer at bringe sig, og ikke længe kan blive) saa

l den ſefter al Formodning komme til at ophøre virke ſom en phyſiſk.

Efter denne Hypotheſe bliver meget forklar- yt i Menneſkenaturen. F. Er. naar man ſover, a beſtaaer det i at Sjælen ophører at virke ſom aandelig eller bevidſt Kraft, og ſynker hen i en ilſtand for at virke ſom en phyſiſk; nemlig for udarbeide en organiſk Materie, hvorved dens bte Kræfter kan retableres. Naar den ikke har ldkomment ophørt at virke ſom en bevidſt Kraft, a bringes Drømme derved tilveie; derfor lærer ſaa Erfaringen at den Søvn ſtyrker meeſt, hvor- d man drømmer mindſt.

Barndommens Tilſtand bliver i Følge heraf n, hvori Sjælen mere arbeider ſom en phyſiſk end m en aandelig Kraft, da den ikke alene har at rge for Erindringen men ogſaa for Værten. ɔrſtanden er derfor i Barndomsalderen mindre erk end i den voxne Alder og ikke blot min- e uerfaren og usvet. Erfaringen lærer derfor ſaa, at Forſtanden kan hos Børn pludſelig ud- kles og gjøre forunderlige Fremſkridt, nemlig ar Sjælen tager af i ſin Virkſomhed ſom phyſiſk raft.

Alderdommen er ſaaledes den Tilſtand, hvori jælen taber ſin Evne til at virke ſom en phyſiſk

Kraft, og mangler en Organisation i Forbindelse med hvilken den blot kan virke som en aandelig; den vækker det levende Ønske efter en Forvandling, og i denne Tilstand trænger Menneskket fortrinlig til den Trøst, som en religiøs Fornuft-Troe eller endog en Overtroe kan skjenke den.

§. 16.

Sjælen virker stærkest som en physisk Kraft i Forplantelsens Øieblik, uden dog at dens Virkning som en aandelig Kraft er aldeles ophørt. Forplantelsen synes at bestaae i to organiske Væsners Forening for ved fælleds Bestræbelse at gjøre en organisk Kraft løs med et tilhørende Partie af Materie, at den for sig kan virke som et aandeligt Væsen. Da enhver Organisation bestaaer af en maaskee uendelig Forbindelse af Materie og af Kræfter, saa er ogsaa en Production i det Uendelige tænkelig fra en Slægt til en anden. Fra denne Side betragtet, indeholder Evolutions-Systemet maaskee ikke saameget Fornuftstridigt.

§. 17.

Den Fornuft vi opdage i vor egen Natur, finde vi i en langt større Grad i Verden; vi finde i Naturens enkelte Indretninger og i hele Natu-

rens Forbindelser, i det menneskelige Liv og i Naturens Forhold til Mennesket en Fornuft, hvis Grund vi hverken kunne finde i en enkelt af Naturens Dele, eller i den hele materielle Verden selv. Saaledes som Mennesket erkjender sig selv som en fornuftig Kraft, og slutter sig til dens Nærværelse hos andre Mennesker, saaledes nødes ogsaa Fornuften til at antage en fornuftig Kraft at virke paa den materielle Verden, og at være Grunden til dens fornuftige Indretning; men en fornuftig Kraft, som i en umaalelig Grad overgaaer dens egen. Fornuften ahner, at den her igjen støder paa det Uendelige. Vi kalde den Gud.

§. 18.

Uagtet Menneske-Fornuften opdager med Forbauselse og Beundring Sporene i Naturens Indretning af en almindelig og uendelig Fornufts Indflydelse, saa bemærker den dog tillige en Egenskab ved Verden, som opvækker Tvivl hos den om Guds Viisdom og Godhed, eller Magt, og som sætter den i Bekymring. Det er Bemærkningen af det meget Onde i Verden, af den Striid som er imellem de levende Skabningers Grunddrift (thi for deres Skyld er unægtelig Verden), som er at være lykkelig og Bequemheden af Verdens Ind-

retning til at tilfredsstille den; med at opløse denne Gaade har hver Tidsalder beskjeftiget sig.

Det Onde viser sig deels i Menneskets Natur og deels udenfor den; i Menneskets Natur ved en Tilbøielighed i Sjælens grovere sandselige Redskab til at geraade i Uorden og at svækkes; og ved et Misforhold hvori det finere Sjæleorgan, eller den indvortes Sandseligheds staaer til Sjælen, saa at det let faaer en Overmagt over den, eller som man kalder det, at Lidenskaberne saa let kunne beherske Fornuften. Udenfor Menneskets Natur viser det Onde sig deri, at Mennesket staaer i et saadant Misforhold til den udvortes Verden, at det enten ikke er i Stand til, eller for det meste kun med en ubehagelig Bestræbelse er i Stand til at tilegne sig de udvortes gode Ting i Verden, som det kunde ønske sig; og at Verden er saaledes indrettet at der af og til uomgjængelig, ved Tingenes indbyrdes Virkning og Naturlovenes Sammenstødning, maae møde Begivenheder i den, som i en større eller mindre Grad ere ubehagelige for Menneskene.

§. 19.

Man blev snareſt færdig med Svaret, naar man vilde forklare denne Forbindelse i Verden af

det Fuldkomne og det Ufuldkomne, af et blindt Fatum; thi det var det samme, som i Fald man vilde sige, at det Uforklarlige i Verden lod sig forklare deraf, at det er uforklarligt. Med et tomt Navn bør man ikke bedække sin Uvidenhed, men heller aabenhjertig tilstaae den, dersom det var Fornuften umueligt at opløse sig denne Gaade paa en indlysende, eller i det mindste paa en sandsynlig Maade.

§. 20.

Da Menneskет fandt til alle Tider i Verden en Blanding af Ondt og Godt, af det Ubehagelige og det Behagelige; saa var det den simpleste Udvei til at forklare denne Blanding i Verdens Indretning deraf: at den skyldte to mægtige Væsner sin Oprindelse, et Godt, som var Aarsag til alt det Gode, og et Ondt, som var Aarsag til alt det Onde; en Hypothese, som var almindelig i Alderdommen, og som har udbredet sig vidt paa Jorden. Og da man deels følte, at det Godes Overvægt var større, og deels Ønsket derom og om Lykfalighed ledede Haabet, saa antog man at den gode Guds Magt var større end den Ondes, eller at denne engang skulde underkaste sig den

Gode; ſom f. Ex. Zoroaſter lærte. Hypotheſen er ſimpel, hugger Knuden let over, men er kun lidet tilfredsſtillende for Fornuften; thi derimod ſtrider det Planmæssige og Sammenhængende i Naturens Indretning, ſom ikke tillader at antage to forſkjellige Væsners Modvirkning; ligeſom ogſaa den Bemærkning, at det Gode saa ofte udſpringer af det Onde, og ofte ikke kan finde Sted uden dette; og endelig at det moralſke Onde ikke kan forklares af noget ondt Væſens Indvirkning, da det udſpringer af Menneſkets ſelvbeſtemmende Kraft, taler derimod.

§. 21.

Man greb nu til en anden Udvei for at forklare Verdens Ufuldkommenhed og Lidelſer; den at tillægge Verdens Skabelſe en Demiurg eller et ufuldkomnere Væſen end Guddommen; en analogiſk Theorie af ſaamange Ufuldkommenheder i Menneſkelivet ſom deraf kan forklares. Men kan det uendelige Væſen retfærdiggjøres for en Verdens Ufuldkommenhed, ved det at det har overdraget dens Indretning til et underordnet Væſen, hvilken det ſelv kunde have indrettet paa en fuldkomnere Maade?

§. 22.

De Tænkere, som antoge en skabt Materie, hvis Skabelse beroede paa den uendelige Fornufts frie Villie, vare mere forlegne med at forklare det Ufuldkomne og Onde i Verdens Indretning, end de, hvilke antoge en evig Materie; thi var Verden skabt af Intet ved det uendelige Væsens blotte Villie; hvorfor blev da ogsaa det Onde frembragt. De, som antage en evig og uskabt Materie, tilskrive den en væsentlig Ufuldkommenhed, som den uendelige Fornuft ved sin Indskydelse paa Materien og sine vise Indretninger, vel kunde formindske, men ikke ganske hæve. Hypotheſen kunde let synes at være tilfredsstillende, naar ikke den paatrængende Følelse af det Store og Vise i Naturens Indretning forbød Menneskefornuften at tillægge Guddommen nogen Svaghed, og ikke indbød den til at oplede en høiere og ædlere Grund for at forklare denne Verdens Gaade.

§. 23.

Allerede i Alderdommen vaagnede Tanken om at søge Grunden til det Onde i Verden i de endelige Væsners aandelige Natur og den menneskelige Fornufts Frihed. Man forklarede det Onde i Verden som en Straf for Menneskenes Synder.

Man antog: at det Gode i Verden er bleven blandet med Ibelser, fordi Menneskene have ikke gjort sig værdige til at have det bedre, eller til at nyde en fuldkommen Lykſaligheb; ogsaa Analogier fra Menneskelivet foranledigede denne Hypotheſe; men man overſaae, at et fornuftigt Væſens Straf bør være proportioneret til dets Forſeelſe og at Efterſlægten ikke bør lide for Fortidens Synder.

§. 24.

Det Onde i Verden kan alene forklares af, at den har en moralſk Henſigt. Tilbøielighed til Lykſaligheb er Menneskets Grunddrift; men dets Fornuft og Erfaring skal lære det: at Lykſaligheb ikke skal være et skjænket men et erhvervet Gode, og hvorved? ved at handle fornuftigt og ved at handle ædelt; eller ved at underkaste sig de Love, hvorefter Naturen er indrettet og ved at følge saadanne Regler, hvorved det almindelige Vel kan befordres.

§. 25.

Det er troeligt: at vi ville i en fuldkommen Tilstand, naar vort Væſens moralſke Natur bliver

klarere for Fornuften, langt bedre forſtaae denne Verdens Indretning, end vi i vor nærværende Tilſtand formaae at gjøre det. Vi maatte gaae over til de Vornes Alder for at fatte Barndommens Tilſtand; vi maae gaae over i en anden Verden for rigtig at fatte Jordlivet, ligeſom vi maae forſættes i en anden Region af Himmelrummet, end den hvori vores Planet bevæger ſig, for rigtig at fatte Planen for Stjerneſyſtemet. Vi begynde først ſom Mennesker at viſe os ſom frie Væsner; men vi kjende Verden fornemmelig ſom den, der er ordnet efter Causalitetens Love, og begynde først at ahne dens Beſtemmelſe ſom indrettet for frie og moralſke Væsner. Menneſket ledes ved ſin Stilling i Verden og ved ſit Livs Skjæbne uformærket, og for det meſte uden at det ſelv fatter det, til Moralitet; men intet falder dets Fornuft vanſkeligere end at tænke over ſin moralſke Natur og gjøre ſig den ret fattelig. Dog bliver Sjælen altid nødt til, naar den ikke vil bedøve ſin Selvfølelſe eller forlade den ſunde Menneſkeforſtands Udſagn, at tillægge ſig en ſelvbeſtemmende Kraft, hvorved den væſentlig adſkiller ſig fra alt det, ſom virker efter beſtemte og nødvendige Love, ſom den hele øvrige Natur er underkaſtet; forlader Sjælen denne Foreſtilling om

ſin egen Natur, ſaa ſynker dens eget Væſen, og alt det ſom omgiver den, hen i et uopklarligt Mørke.

§. 26.

Man kunde gjøre den Indvending imod den Theorie, at Jordens Indretning har en moralſk Beſtemmelſe og har til Henſigt ved Friſtelſer og Kamp at lede dens fornuftige Beboere til Moralitet, at det jo havde været bedre om Gud ſtrax havde ſkabt dens fornuftige Beboere fuldkomne og ſkaanet dem for at gjennemgaae en ſaa beſværlig Udviklings Skole. Men derpaa kan ſvares med Føie: ikke alene det, at vi ikke kunne beſtemme hvad der er abſolut mueligt, eller gjennemſkue det Uendeliges Forhold til det Endelige; og at det maae være nok for vor Beroligelſe, at det Gode overgaaer det Onde, og at alt udvikler ſig til det Bedre, men iſær at Indvendingen udſpringer af en feilfuld Kundſkab om Moralitetens Natur; thi hvorledes kan Fuldkommenhed og Lykſalighed tænkes, ſom ikke er erhvervet, ſom ikke er et Produkt af frie Villie og Fortjeneſte? og hvorledes kan igjen en ſaadan tænkes uden Kamp og uden Friſtelſe?

§. 27.

Af denne Theorie følger i Henseende til Menneskret:

a) At Jorden er ikke bestemt til at være en Lykseligheds og Fuldkommenheds Bopæl, men at den er en Udviklings Periode, hvori en saadan Tilstand kan forberedes.

(Jorden kan ikke være bestemt til at gjøre sine Beboere lykkelige, men vel til at forskaffe dem et større eller mindre Velbefindende; da den ikke indeholder noget ublandet Gode; da alt det Gode er usikkert og forgjængeligt; da det Onde er unndgaaeligt og ofte overveiende; og da Jordens tænkende Beboere ere underkastede en levende Følelse af deres egen Ufuldkommenhed, og alle de Tings Ufuldkommenhed, som omgive dem).

b) At Jorden i en dobbelt Henseende er en saadan Udviklings Tilstand, eller at den har en dobbelt Bestemmelse. Først den, at udvikle ved Forplantelse en Kraft, saa at den forbinder sig med en organisk Materie og losgjør sig fra sine maaskee i uendelig Mængde medforbundne Kræfter og Materier i et andet Væsen, og begynder en særskilt Existence, som et organisk og levende, eller som et tænkende Væ-

sen. Og for det andet, at Sjælen udvikles som en aandelig og bevidst Kraft, saaledes at dens Characteer faaer i Kampen med Sandseligheden og Lidenskaberne en større eller mindre moralsk Udvikling. Man seer det tydeligt at Production af organiske og levende Væsner er Jordens Bestemmelse, derpaa er dens hele konstige og planmæssige Indretning anlagt; der skal produceres langt flere levende og organiske Væsner end der skal tillades at opholde sig en Tid paa Jorden og der opnaae en vis Fuldkommenhed. Og Menneskelivets Bestemmelse er aabenbart ikke en stor Forstands Dannelse og Oplysning, thi Menneskets egen Natur og hele Livets Beskaffenhed er derimod; men en Øvelse af Menneskets selvbestemmende Kraft, eller Frihed, eller Dannelse af Characteren, som meer eller mindre finder Sted i Livets Skole med alle Mennesker, og selv i Dyreverdenen.

c) At med Hensyn til Menneskets moralske Udvikling er Sandseligheden bragt i det Forhold til Menneskets Aandskraft (baade den udvortes og den indvortes Sandseligheb, som ogsaa kaldes Indbildningskraften) at denne kun med Møie modstaaer hiins Indvirkning,

fordi den skal være et organisk Middel til Aandskraftens Udvikling; thi ved Sandseligheedens Overvægt henledes Sjælen stedse til urigtige Handlinger, som igjen drage Vanskeligheder, Modgang og Lidelser efter sig, hvorved Fornuften bringes til Eftertanke over Forskjellen paa det Gode og det Onde, og Villien efterhaanden ledes til at vælge det Gode. Paa dette Formaal er hele Jordens Indretning anlagt, og alene deraf sees, at Lykkaligheed ikke kan være Jordlivets Bestemmelse, og at det er derfor en Velgjerning, at det ikke varer for længe. Hvorfor det er saaledes veed man ikke; men det er saaledes, at Kræfternes Udvikling ikke kunde finde Sted uden ved Kamp og Besværligheed; er den Formodning grundet, at Sjælen virker paa en dobbelt Maade, som en physisk og som en aandelig Kraft, saa stadfæstes ogsaa denne Bemærkning ved den Besværligheed som det koster, naar en physisk Kraft skal gaae over til den Tilstand, at den skal begynde at virke som en aandelig; eller naar et Menneske skal fødes.

d) At man af denne Indretning i Menneske-Naturen, eller af det Forhold hvori Sandse-

ligheden er bragt til Tænkekraften, aldrig maae vente at finde Fuldkommenhed, eller at Menneskene ville handle aldeles fornuftigt og dydigt, og derfor, som sagt, ikke heller nogen fuldkommen Lykkalighed paa Jorden; men at man derfor aldrig maae trættes ved at stræbe til dette Formaal; ligesom at man ogsaa kan trøste sig ved, at det Gode her i Verden stedse overgaaer det Onde, og at Mennesket sikkert gaaer fra Jordlivet over til en Tilstand, hvori det vil blive bedre.

e) At Lykkalighed neppe kan ventes, saalænge Sjælen virker tillige som en physisk Kraft, eller som Livskraft; men først naar den begynder at virke alene som en aandelig eller bevidst Kraft; naar den træder ud af de dunkle og ind i de lysere Ideers Hjem, og ikke længere har at gjøre med Production og Ernæring. I Jordlivet befinder Sjælen sig for det meeste i de dunkle Foreſtillingers Sphære. Saalænge Aandskraften er saa svag som i Barndomsalderen, er ogsaa Legemskraften passet derefter. Saalænge Menneskets Frihed, eller selvbestemmende Kraft er saa lidet udviklet, eller Villien saa usvet i det Gode, som her i Jordens Barndoms-Skole, maae

Sjælen endnu virke for en Deel som en physisk Kraft, endnu vandre i de dunkle Ideers Kreds, endnu lænkebindes af de udvortes Omstændigheders Paavirkning, og ligge i Kamp med en overmægtig Sandselighed. Sjælen gives ikke ret frie, førend den har lært at kjende sin Frihed; denne fuldkomnere Tilstand er maaskee i Solen, i Lysets udstrakte Hjem, neppe i nogen af Planeterne eller i de i sig selv mørke Kloder, som alle synes at være indrettede til ved en Blanding af det Onde og det Gode at befordre physisk og moralsk Udvikling, og som de aandelige Væsner først komme til at forlade, naar de have lært at indsee og vælge det Gode.

f) At det er at formode: at Døden, eller Overgangen til hiint Liv, bestaaer deri, at Sjælen ophører at virke i Legemet som Livskraft, den trækker sig ud af al Forbindelse med det udvortes og grovere Sjæle-Organ, og dette som nu unddrages fra Livskraftens Beherskelse, overlades til de det eiendommelig tilhørende physiske Kræfters Paavirkning, og den deraf følgende Destruction. Døden er en Søvn eller en ubevidst Tilstand, hvori Sjælen udarbeider og udvikler sit indvortes Sjæle-

organ til et fuldkomnere og ædlere Redskab for sig; hvoraf det rimeligt bliver en Følge, at alle de Foreſtillinger, ſom Hukommelſen her i Livet har modtaget, og ſom ikke have kundet være til frie Brug for Sjælen, fordi det finere eller indvortes Sjæleorgan i vor nærværende Tilſtand har været indſkrænket af det grovere Legeme, ville ved det finere Sjæleorgans Udvikling og Uddannelſe træde frem i fuld Klarhed og blive til ubehindret Diſpoſition for Tænkekraften; hvoraf det vil blive en Følge, at de Erfaringer, et Menneſket her i Livet har erhvervet ſig, ville blive til ſand Nytte for det; og det vil blive i Stand til at bedømme ſit udviiſte Forhold her paa Jorden, om Dyden eller Laſten har deri havt Overvægten.

§. 28.

Og af denne Theorie følger i Henſeende til vore Foreſtillinger om den uendelige Fornuft, ſom vi tilſkrive Verdens planmæssige og fornuftige Indretning, og ſom vi kalde Gud:

a) At naar det er Jordens Beſtemmelſe, at Menneſkene ſkulle paa den øves i at handle

fornuftigt og bydigt, eller at handle saaledes, at de kan paa den hensigtsmæssigste Maade befordre deres eget Vel, og tillige handle saaledes, at det Heeles Vel dermed kan bestaae, saa er det absolut fornødent, at den maae regjeres efter bestemte Love; thi naar deri fandt Undtagelser Sted, saa lærte Menneskene aldrig at handle saaledes; derfore lærer ogsaa Erfaringen, at naar et Menneske handler imod disse Love, eller anderledes end at det gaaer vel til efter disses Beskaffenhed, saa maae det altid gjøre Regning paa at det vil gaae det ilde, om det saa forresten besidder de ypperligste Egenskaber; begaaer en Socrates en dum Streg, saa vil han altid komme til at bøde for den. Deraf lader saare mange Lidelser, som møde dydige Mennesker her paa Jorden, sig forklare; deres Villie er ædel, men de ere ikke i alle Henseender saa fornuftige som de burde være det.

b) Det samme maae gjelde om de ufornuftige Skabninger, deels for Menneskets Skyld, og deels vel for deres egen, da de formodentlig have samme Bestemmelse som Menneskene at gjennemgaae en successiv Udvikling. Hvor Vilkaarlighed, den første Yttring af den

ſelvbeſtemmende Kraft, finder Sted, maae ogſaa det Onde finde Sted, indtil Vilkaarlighed udvikles til fornuftig Frihed, og denne ved at dannes til Moralitet lærer at vælge det Gode.

c) I en Verden, hvor Frihed og Moralitet ſkal finde Sted, maae ogſaa det Onde kunde exiſtere; ſom deels beſtaaer i Fornuftens Svaghed, at den ikke veed at udfinde og vælge det Gode; deels i Villiens Ufuldkommenhed at den erklærer ſig for Egoismen i Stedet for Sympathien, for det ſpecielles Vel i Stedet for det Heeles; og deels i den Klodes Indretning, hvorpaa ſaadanne i det Fornuftige og det Gode usvede Skabninger opholde ſig; nemlig at den ikke indeholder blot det Behagelige, men en Blanding af det Behagelige og det Ubehagelige, ſom kan paſſe ſig for ſaadanne Væsners Udvikling. Det Onde maae derfor være til paa Jorden, men Albeſtyreren ſørger for at det har ſine Grændſer og at det gaaer over.

d) At der gives et ſpecielt Forſyn, eller Beſtyrelſe af Menneſkenes Skjæbne, bør Fornuften antage; thi intet er ufornuftigere at troe, end at den uendelige Fornuft ſom er Aarſag

til Verdens viise og planmæssige Indretning, skulde være ligegyldig ved hvad der foregaaer i Verden; især da ved de frie Vasners selvbestemmende Kraft, Tingenes Gang i Verden aldrig kunde uomgjængelig forudbestemmes ved oprindelige anlagte Dispositioner. Denne Troe paa et specielt Forsyn bestyrkes ved Betragtningen af Menneskelivets Begivenheder i det Store og af mange enkelte Begivenheder i Livet. Men man kan begribe, at Forsynets Spor maae være umærkelige og vanskelige at opdage, da Mennesket skal vænnes til at bruge sin Fornuft og afholdes fra at stole paa nogen umiddelbar Hjelp. Den fornuftigste Hypothese om Forsynets Styrelse er vel den: at det tillader alt det Onde at skee, som har velgjørende Følger for det Hele, og forhindrer det, som ikke har det.

e) Alle de Forestillinger, som Mennesket kan gjøre sig om det uendelige Væsens Beskaffenhed, hvoraf det forklarer sig det fornuftige, sammenhængende og planmæssige i Verdens Indretning, ere ikke grundede i empiriske Indsigter men i analogiske Slutninger, men som kunne indeholde en høi Grad af Sandsynlighed og nøde Mennesket til Overbevis-

ning om deres Sandhed; saaledes er hele Slutningen fra Verden til Gud analogist af vor egen Naturs Beskaffenhed, og den rolige og sunde Menneskeforstand kan ikke omtvivle dens Sandhed; men al Kundskab om det høieste Væsen, som ikke er grundet i nogen Analogie, er den ikke berettiget til at antage, og skal den erholde en saadan Kundskab, saa maae den umiddelbar meddeles Mennesket ved en Aabenbaring. Saaledes er Fornuften aldeles berettiget ja selv forpligtet til at forklare Verdens fornuftige Indretning af en fornuftig Aarsag; men ikke til at tillægge Gud Naturens Frembringelse eller en Skabelse af Intet, da det er uden for al Analogie. Fremdeles er ogsaa Fornuften berettiget til at antage om det høieste Væsen, at det bestyrer hvad der skeer i Verden, baade af den almindelige Grund: at det Væsen, som har frembragt Verden, ikke kan være ligegyldig ved hvad der skeer i den; og paa Grund af den Erfaring at vi selv baade middelbart og umiddelbart kunne have Indflydelse paa hvad der skeer i Verden; saa at intet strider imod Forsynets Mueligheds. Fremdeles er Fornuften berettiget til at tillægge det høiste Væsen For-

ubvidenhed om alt hvad der ſkeer i Verden, for ſaavidt det udſpringer af Cauſalitetens Natur, eller er en Følge af Lovene for Tingens Beſkaffenhed og de forſkjellige Kræfters Sammenvirkning. Men det er ikke alene uden for Analogie, det er tillige i væſentlig Modſætning mod Begrebet om Friehedens Natur (naar den ikke ſkal være et tomt Navn) at tillægge det høieſte Væſen Forudvidenhed om Virkningerne af Menneſkets ſelvbeſtemmende Kraft, eller om Menneſkets frie Handlinger. Beſidder Gud en ſaadan Kundſkab, ſaa maae den være grundet i det Uendeliges ubegribelige Natur, hvis Tilværelſe vi vel maae troe ſom forhen er antaget; men ſom vi forreſten ikke kunne tænke eller vide noget om. Som endelige fornuftige Væsner ere vi ikke berettigede til at tillægge Gud Forudvidenhed om de fornuftige Væsners frie Handlinger; og kunne vi desuden efter vor Tænkekrafts Beſkaffenhed, ſom vi jo ikke kunne forlade; tænke os nogen Lykſalighed i Guddommen ved en evig Forudvidenhed om alle Verdens Forandringer? Vilde ikke alt ſpecielt Forſyn blive derved ufornødent? En eeneſte Skabelſes Actus vilde da være bleven tilſtrækkelig; derimod kan en uaf-

brudt fortsat Bestyrelse af Verden begribes, naar det høieste Væsens Forudvidenhed ikke antages at strække sig til de fornuftige Væsners frie Handlinger.

f) En evig Udvikling af det Endelige til det Uendelige, af det Aandelige ved Forbindelse af det Materielle (fra bunden Kraft til frie Kraft, eller for sig virkende physisk Kraft, fra physisk Kraft til organisk Kraft, fra organisk Kraft til halv physisk og halv aandelig Kraft, og derfra igjen til fuldkommen aandelig Kraft) maae vi antage at være Formaalet for Verdens Indretning; og for dens Bestyrelse, at lede dens Forandringer efter Friehedens Virkninger.

V.

Om Skabelſen af Intet og Guds Forudvidenhed.

Af

Udgiveren.

(Et Par Objectioner, foranledigede ved næſtforegaaende Afhandling).

Den ærede Forfatter af ovenſtaaende Theſes har ſelv i Forerindringen opfordret anderledes tænkende Læſere til at fremſætte deres Indvendinger; og da jeg veed, at dette i hans Mund ikke er nogen forſtilt Beſkedenhedsyttring men Hjertets Sprog, tager jeg ſaa meget mindre i Betænkning ſtrax at opponere imod tvende af hans Sætninger, hvilke jeg anſeer for at være ligeſaa viſt philoſophiſk-falſke, ſom'de ere (efter Forfatterens egen Tilſtaaelſe) ſtri-

bende imod den christelige Theologie. — Efter min Overbeviisning vil dette stedse (saa ofte den theologiske Thesis er sand christelig) befindes at være Tilfældet, da der ingen Strid kan være imellem hvad den samme Viisdommens Giver, kun paa tvende Veie (ved den udvortes og indvortes Aabenbaring o: ved Skriften og Fornuften) lærer Menneskene. Ingen vil derfor være istand til at forsvare den skolastiske Distinction, som vor Forfatter i Forbigaaende billiger, imellem philosophisk og theologisk Sandt, naar man forstaaer dette saaledes, som om Noget, der er philosophisk-sandt (d. e. beviist ved gyldige Fornuftgrunde) kunde være theologisk-falsk (d. e. stridende imod en guddommelig Aabenbaring), eller omvendt. At indrømme dette er at antage Strid imellem Menneskets tvende Veiledere paa Livets Bane; og hvilken af de stridige Meninger skulde Menneskет i saa Fald følge? hvorledes skulde det bevare sin Tillid til det styrende Væsen, som paa denne Maade havde ladet det geraade i Vilderede? Neppe vilde ogsaa denne Mening være opkommen paa nogen anden Tid end i Middelalderens sophistiske Aarhundreder, da Fornuften var vaagnet af en lang Dvale, og havde opdaget sine Rettigheder, men ei vidste, hvorledes den skulde gjøre dem gjældende

uden Fornærmelse for den udartede (endbog hvis agtede) Kirkelære. Berøvet de vigtigste Hjelpemidler til dennes Reform (philologiske, kritiske og kirkehistoriske Kundskaber) maatte den søge sig en Udflugt, ved hvis Hjelp den kunde lade Pavens Ufeilbarhed i Troessager og det catholske System tilsyneladende forblive urokket, og dog tillige fremføre de oydagede, imod Papismen stridende, Sandheder. Under saadanne Omstændigheder begriber man, hvorledes tænkende, men under Hierarchiets Aag sukkende, Mænd kunde i deres philosophiske Foredrag lære Et, og i de theologiske et Andet; hvorledes de f. Ex. i hine kunde erklære Fornuften, men i disse Paven for den øverste Dommer i aandelige Sager; hvorledes de i hine kunde lære de dydige Hedningers Salighed, men i disse godtgjøre, at saadant strid imod den christelige Religion o. s. v.

Hvad der gjælder om det Hele, gjælder ogsaa om alle deri indsluttede Dele. Hvis altsaa hiin Distinction i Almindelighed er ugrundet, maa den ogsaa være det i nærværende Tilfælde, som Hr. Forfatteren derunder har subsumeret. Hans Ord ere disse i §. 3. b. "Fornuften, som ved sine Slutninger **blot** kan støtte sig paa Analogier, eller gaae ud fra de Erfaringer, den har, er al-

heles uberettiget til at antage en Skabelse af Intet. Her er et af de Tilfælde, hvor en Sætning kan være theologisk sand, endskjøndt den er philosophisk falsk." — Havde Forfatteren endt sin sidste Sætning med de Ord: "endskjøndt den er philosophisk uvis," da skulde jeg ikke deri have modsagt ham; thi hans Ord havde da (hvad nu ikke er mueligt) kunnet lade sig reducere til den Sandhed: "at Gud ved Aabenbaring kan give Mennesket Visshed om saadanne Ting, hvilke Fornuften, overladt til sig selv, enten slet ikke eller dog vanskeligen kan afgjøre;" og dette torde netop være Tilfældet med Skabelsen af Intet, hvilken, som bekjendt, ingen af de gamle Philosopher vovede at antage, ihvorvel de undertiden følede de Uleiligheder, som ere uadskillige fra de andre Forklaringsmaader (Emanationstheorien og Hypothesen om en præexisterende Materie). Imidlertid tør man ikke heller paastaae Umueligheden af at Menneskene uden Aabenbaring kunde falde paa den rette Forklaringsmaade af Verdens Tilblivelse; selv fra den kirkelige Standpunkt maae vi Protestanter indrømme det Modsatte, da den bibelske Bog, hvori Skabelsen af Intet første Gang foredrages med tydelige Ord (2 Macch. 7, 28. Jes

εκτισεν πρωτον και γην εξ ουκ οντων.) af os ikke regnes iblandt de canoniſke. Kun dette paaſtaae vi, at formedelſt den Mistillid, ſom den beſkedne Tænker har til ſin Fornuft i en ſaa dunkel Sag, vilde det vigtige Dogma om Skabelſen af Intet aldrig blevæn almindeligen antaget uden en poſitiv Beſtemmelſe derom. Og deri beſtaaer jo ogſaa Aabenbaringens Væſen og velgjørende Indflydelſe paa den menneſkelige Aands Udvikling, at den fremrykker nærmere for Granſkerens Øine de Sandheder, ſom forhen i en fjern og dunkel Afſtand ſvævede for ſamme; at den giver de formløſe Anelſer og Ideer en beſtemt Skikkelſe, at den endelig ved ſin guddommelige Anſeelſe ſtadfæſter end- og bekjendte Sandheder, og dæmper de Tvivl, ſom ellers endnu kunde reiſe ſig imod diſſe. Men da den umueligen ved et fornuftſtridigt Magtſprog vilde kunne udrette ſaa ſtore Ting, forſtaaer det ſig ſelv, at alle de Sandheder, ſom ved en Aabenbaring enten ſtadfæſtes eller først meddeles, maae finde Fornuftens Bifald. Saaledes forholder det ſig ogſaa med det bibelſke Dogma om Verdens Skabelſe af Intet. Men da det ikke er lykket min ſaa alvorligt granſkende Ven at komme til denne Erkjendelſe, bør jeg beſtræbe mig for at forſvare min (og jeg haaber: mine ſamtlige

Læsetes) Overbeviisning imod hans Indvendinger.

Forfatterens Hovedgrund, som han baade paa det anførte Sted og siden (§. 28. e.) beraaber sig paa, er, "at det strider imod al Analogie at antage en Skabelse af Intet; og — tilføier han §. 3. — Fornuften kan ved sine Slutninger blot støtte sig paa Analogier." Om man end indskrænker den sidste Paastand til det Slags Slutninger, hvorom Forfatteren her taler, nemlig om guddommelige Ting, er den alligevel af altfor stor Udstrækning, og følgelig kun halv sand; thi man kan i Læren om Gud, og især om de guddommelige Egenskaber, ogsaa benytte sig af identiske Slutninger. Jeg vil blot henvise til det ontologiske Bevis for Guds Tilværelse, hvilket indeholder et mærkværdigt Forsøg paa at forvandle den hele Bevisførelse for denne vigtige Sandhed til en identisk Slutningskjæde. Man indvende mig ikke, at dette Bevis netop derfor er saa lidet tilfredsstillende: dette gjælder ikke om Beviset, saalænge det indskrænker sig til at construere Ideen om det alfuldkomne Væsen, og gjøre den antagelig for den menneskelige Fornuft; thi dette opnaaes derved paa det fuldkomneste. Hvo erkjender f. Ex. ikke det Sikkre i følgende (reen-identiske, og slet

ikke af menneſkelig Analogie udledte) Slutning: "Er Gud den Alviſe, maa han ogſaa være den Algode; thi den ene af diſſe Egenſkaber indſlutter den anden, ſaaſnart ſamme tænkes i høieſte Potenz. Kun imellem indſkrænket (f. Ex. menneſkelig) Viisdom og Godhed kan Strid og Adſkillelſe finde Sted; ikke imellem Guddommens; thi er Gud alviis d. e. vælger han ſtedſe de bedſte Midler til de bedſte Hensigters Opnaaelſe, da er han jo eo ipso ogſaa algod; ligeſom omvendt: er han algod d. e. velgjørende imod Alle og imod Enhver i Forhold til hans Evne og Værdighed, da maa han jo tillige beſidde en uindſkrænket Viisdom."

Det er da viſt, at man kan udfinde mangen Sandhed i den naturlige Theologie ved identiſke Slutninger, ligeſom det af Logiken er bekjendt, at diſſe ere i Almindelighed fikkrere end de analogiſke. Imidlertid anvendes Analogien heldigen til at forklare og oplyſe (ikke egentligen: at begrunde) adſkillige Dogmer. Spørgsmaalet er kun: om Verdens Skabelſe er iblandt diſſe, og hvorledes denne Actus af den guddommelige Almagt kan oplyſes analogiſk? Indſkrænker man Begrebet af Analogie til en directe Anvendelſe paa Gud af hvad der ſkeer iblandt Menneſkene, er det aabenbart, at Skabelſen aldeles ikke

kan forklares af Analogie, hvad enten man tænker sig Skabelsen af Intet, eller af en præexisterende Materie, da Menneskets jo aldeles ikke kan skabe; følgelig kan den saakaldte via eminentiæ ikke her med noget Held betrædes; men vil man henregne en indirecte Application med til den analogiske Sluttemaade, da kan man deels via negationis og deels vi oppositi af Analogie bevise Skabelsen af Intet. Ved at følge den sidste Slutningsmaade (som tvinger os til at tillægge tvende sammenlignede Subjecter forskjellige Virkemaader paa Grund af deres Virkningers Uligheb) have, som bekjendt, mange Philosopher og Theologer faaet et ganske andet Resultat, end vor Forfatter, i Henseende til Verdens Skabelse. Jeg vil blot nævne den ældste, nemlig Irenæus, som gjendriver Gnostikerne (der antoge en præexisterende Materie) ved denne Slutning: "attribuere substantiam eorum, quæ facta sunt, virtuti et voluntati ejus, qui est omnium Deus, et credibile et acceptabile et constans est, et in hoc bene diceretur; quoniam quæ impossibilia sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum, quoniam homines quidem de nihilo non possunt aliquid facere, sed de materia subjacenti. Deus autem, quam homines hoc primo melior, eo quod materiam

fabricationis suæ, cum ante non esset, ipse adinvenit *)." Dette Ræsonnement finder jeg aldeles rigtigt; thi at sige: "Menneskene kunne ei frembringe Noget af Intet, følgelig kunne de heller ikke antage dette som mueligt for Gud den Almægtige," er jo ikke analogisk sluttet, da det er stridende mod al Analogie, at udlede lige Virkninger af ulige Kræfter. Langt mere tilfredsstillende er følgende Slutning, hvis Led deels ligge tydeligen i Irenæi Ord, deels dunkelt have svævet for hans Tanker: Menneskет kan Intet frembringe, som ei allerede er til; det kan hverken skabe Materie eller Kræfter: begge Dele er det lige umueligt. Men Gud kan efter Alles Tilstaaelse skabe Kræfter (thi det er ham, som har givet alt Levende Liv og alle Fornuftige den tænkende og virkende Aand) følgelig er det ogsaa troeligt, at han kan skabe Materie, da det sidste ei synes vanskeligere end det første. Hvo som kan frembringe det Levende af Intet (men vi ere os jo alle bevidste, at vor Sjel ei har været til fra Evighed af), han maa ogsaa kunne frembringe det Døde, Materien." — Vor Forfatter antager dog (som Plato og nogle ældre Theologer, der forkastede Skabelsen af Intet),

*) Contra hæres. L. II. cap. 10.

at Gud er Verdens Bygmester, er den som har sat Materien i Bevægelse, ordnet den, anviist den sin Plads og givet den sin Virksomhed d. e. skabt dens Kræfter. Men hvad vindes saa ved at antage en præexisterende Materie? Ei en eneste Fordeel. Skabelsens Actus bliver os endda lige ubegribelig, hvorfor ogsaa allerede Methodius meget skarpsindigen har anmærket, at selv de, som paastaae Materiens Evighed, maae desuagtet antage en Skabelse af Intet. "Thi, siger han, den evige Materie tænkes uden alle Qvaliteter; Gud har følgelig tillagt den disse Qvaliteter, og disse maae saaledes være skabte af Intet *)."

Men hvor Intet vindes ved at antage en Hypothese, der er sædvanligen ved samme Meget tabt; thi naar man ikke engang kan undgaae de Vanskeligheder, til hvis Bortrømmelse Hypothesen var udtænkt, da vil man langt mindre kunne vogte sig for andre, paa hvilke man ved dens Udfindelse ei tænkte. Dette gjælder i fuldeste Maade om Hypothesen, som vor Forfatter underskriver, om en præexisterende Materie. Men da de deraf flydende

*) Methodius de libero arbitrio, in Photii Bibl. Cod. 236.

Uleiligheder ere almindeligen bekjendte, saa forbigaaes de her *). Vor christeligsindede Philosoph vil desuden (om end Vanskelighederne ved den modsatte Mening ei vare saa store) helst foretrække den i Kirken almindeligen antagne Forklaringsmaade, naar han blot kan overbevises om, at der i Fornuftens Lovgivning er Intet til Hinder for samme. Maatte det kun være lykket mig, at gjøre ham det saa indlysende, som det er mig selv. Min Overbeviisning blev ei det mindste rokket ved min Vens Henviisning til Analogien, da der i Menneskenes Raad og Idrætter aldeles Intet findes, som kan sammenlignes med Guds Beslutning: "at skabe en Verden, da Intet var." Skal Analogie her kunne anvendes, da maae det, som jeg har søgt at vise, skee paa den Maade og i den Hensigt, ut opposita juxta se posita magis illucescant.

Min anden Indvending betræffer Forfatterens 28 §. e. (S. 207), hvor han indskrænker Guds Forudvidenhed til de Begivenheder i Verden, "som

*) Skulde Nogen ei have dem i friskt Minde, da kunne de efterlæses i Biskop Münters Betragtninger over den naturlige Theologie.

udſpringe af Cauſalitetens Natur eller ere en Følge af Lovene for Tingenes Beſkaffenhed og de forſkjellige Kræfters Sammenvirkning," imedens han anſeer det for "afvigende fra al Analogie, ja endog ſtridende mod Begrebet om Frihedens Natur at tillægge det høieſte Væſen Forudvidenhed om Virkningerne af Menneſkets ſelvbeſtemmende Kraft, eller om Menneſkets frie Handlinger."

Læſeren har uden Tvivl allerede før lagt Mærke til den Besynderlighed, ſom man oftere i Philoſophiens Hiſtorie ſtøder paa: hvorlunde viſſe gamle Ideer, ſkjøndt tit forkaſtede og ligeſom henlagte, vende tilbage i enkelte ſpeculative Hoveder, ſom det ſynes, uafhængigt af de ældres Speculationer. Det er bekjendt, at Cicero, Origenes og flere Oldtidens Tænkere have indſkrænket den guddommelige Alvidenhed paa ſamme eller en lignende Maade. Cicero argumenterer endog hardtad med de ſamme Ord, ſom vor Forfatter. Da han et Sted (De divinatione L. II. cap. 7) fatter ſig meget kort og beſtemt, vil jeg nedſkrive hans Ord til Sammenligning: "Nihil est tam contrarium rationi et constantiæ, quam fortuna: ut mihi ne in deum quidem cadere videatur, ut sciat, quid casu et fortuito futurum sit. Si enim scit, certe illud eveniet; sin certe eveniet, nulla

fortuna est: est autem fortuna; rerum igitur fortuitarum nulla est præsensio."

Denne Slutning synes at ligge saa nær for den sunde Menneskeforstand, at det intet Under er, om Mange, naar de ei trængte dybere ind i det Tilfældiges Natur, bleve staaende derved: hvorfor ogsaa denne Mening i den gamle Kirke blev antaget af ikke faa Christne, men af de mere skarpsindige Lærere forkastet og bestridt. Augustinus har især givet adskillige fine Bemærkninger, hvilke til at bilægge hiin tilsyneladende Strid imellem Guds Forudvidenhed og den menneskelige Frihed bør komme i Betragtning. Snart erindrer han *), at vor frie Villie hører med iblandt de virkende Aarsager, som tilveiebringe de saa kaldte tilfældige Begivenheder, og at den følgelig ikke ophæves ved Guds Forudvidenhed; (jeg anvender dette saaledes imod Forfatteren: han indrømmer Gud Forudvidenhed om de Ting, som ere en Følge af de forskjellige Kræfters Sammenvirkning; men iblandt disse Kræfter indtager Menneskets Frihed den første Rang: altsaa har Gud ogsaa forudseet, hvad der vilde flyde af Frihedens Brug). Snart adskiller Augustinus tvende Slags

*) De civitate Dei. Lib. V. cap. 9.

Nødvendighed. Nogle Ting ere nødvendige, fordi de ikke staae i vor Magt, d. e. indtræffe af sig selv, enten vi ville eller ikke, f. Ex. Døden. En anden Nødvendighed flyder af selve Subjectets Natur *), og denne er ikke Friheden imod, saaledes som vi underkaste Gud en (udvortes) Nødvendighed, naar vi sige, at han lever nødvendigen. Endelig paa et tredie Sted **) indrømmer han, at man, strængt taget, slet ikke kan tilskrive Gud nogen Forudvidenhed, men kun Viden, eftersom hiint har Hensyn til noget Tilkommende; men for Gud er Intet tilkommende, men Alt nærværende.

Den sidste Bemærkning er uden Tvivl af alle dem, som fra den metaphysiske Synspunkt kunne gjøres, den allervigtigste. Thi hvis Tiden er (som ogsaa vor Forfatter antager) en Menneskets (som indskrænket Væsen) eiendommelig Sandseform, der ikke kan anvendes paa den evige og

*) L. cit. cap. 10. hvor dog Ordene lyde noget anderledes; men jeg har sammendraget hans Argumentation for Kortheds Skyld.

**) De diversis quæstionibus ad Simplicium. Lib. II.

uindskrænkede Forstand: saa skjønnes let, at den hele Tale om Guds Forudvidenhed er anthropomorphistisk, og at man ingenlunde derved maae tænke paa en Anticipation af Aar, da jo tusende Aar ere for Gud som en Dag, som et Øieblik, som et Intet i Evighedens umaalelige Omfang; men at man ved at tilskrive Gud Forudvidenhed kommer den menneskelige Forstands Svaghed til Hjelp, og forebygger mange Vildfarelser, hvoriblandt ogsaa den, at Guds Viden kan i Tidens Løb modtage Tilvext.

Vor Forfatter har et Par Gange tilføiet den vigtige Advarsel: at vi endelige Væsener skulle mindes vor ufuldkomne Natur, og ei efter den bedømme det uendelige Væsen; imidlertid har han selv aabenbar indrømmet denne Maalestok for meget, og i dette Dogma ligesom i det foregaaende er det netop Analogien med Menneskenaturen, der efter mine Tanker har bragt ham paa Afveie. Dette bliver ydermere klart ved at betragte hans tvende tilføiede Grunde: 1) "Vi skulde ei kunne tænke os nogen Lyksalighed i Guddommen ved en evig Forudvidenhed om alle Verdens Forandringer. 2) Alt specielt Forsyn vilde derved blive ufornødent, og en eneste Skabelsesactus vilde da have været tilstræk-

kelig. Derimod kan en uafbrudt fortsat Bestyrelse af Verden begribes, naar det høieste Væsens Forudvidenhed ei antages at strække sig til de fornuftige Væseners frie Handlinger."

Den første af disse Grunde forekommer mig især anthropomorphistisk, og skulde, hvis den befandtes gyldig, ei alene ophæve Troen paa Guds Forudvidenhed om det Tilfældige, men hele Læren om det guddommelige Forsyn, hvilket da ogsaa Epicuræerne (som netop gik ud fra samme Anthropomorphisme, men udførte den i større Consequenz end vor Forfatter) aldeles nægtede. Det er almindeligen erkjendt, at Menneskets skulde være meget ulykkeligt her paa Jorden, dersom det kjendte sin Skjæbne forud; men følger deraf, at ogsaa Gud, hvis Salighed er saa himmelvidt forskjellig fra Menneskenes Lyksalighed, skulde være det, fordi Verdens (enten nødvendige eller selvfortjente) Lidelser og Forvirringer vare ham fra Evighed af bekjendte? Har han da ikke selv skabt og indrettet denne Verden? Troe vi da ikke, at den af alle mulige var den bedste? og ere vi ikke overbeviste om, at alle Disharmonier engang, naar Verden naaer sit af Gud satte Endemaal, ville opløse sig i den fuldkomneste Harmonie? Ei engang den kort-

ynede menneskelige Opdrager forurolige ved det
artige Barns Skrig og Taarer, hvormed det
øger at undgaae den fortjente Straf. Han
eed, at Straffen tjener til dets Bedste, og
læder sig ved snart at see det elskede Barn for-
edret. Hvormeget mere maa dette ikke gjælde
m hele Menneskeslægtens Opdrager, som selv
ar udkastet og ene udfører Planen for den hele
Skabning? — Men hvis Forfatterens Frygt var
rundet, da skulde den ei tilintetgjøres; men
un noget formindskes, ved at indskrænke den
uddommelige Forudvidenhed; den blev først al-
eles ophævet ved at underskrive Epicurs Me-
ning om Guds Ligegyldighed for alle jordiske
ting; thi hvis han ved disse kunde forurolige
. e. forstyrres i sin salige Tilværelse, da maatte
ette jo ogsaa skee (endskjøndt i mindre Grad)
ed Kundskab om de Forvirringer, hvilke til en-
ver Tid finde Sted i den ufuldkomne Verden,
igesom Mennesket, ihvorvel det mangler For-
idvidenhed, langtfra ikke nyder nogen stadig Lyk-
aligheds paa Jorden.

Ogsaa Hr. Basthol ms anden Grund
viler, saavidt jeg skjønner, paa en misforstaaet
Anthropomorphisme. Han mener, at det spe-
cielle Forsyn ved Guds absolute Forudvidenhed

vilde blive overflødigt; og at een Skabelsesactus da havde været tilstrækkelig. Men det er jo ogsaa blot for at komme vor Forstands Skrøbelighed til Hjelp, at vi skjelne imellem Skabelsen og Opholdelsen. Vi vide meget vel, at det er een og den samme Skaberkraft, hvorved Verden første Gang fremgik, og hvorved den endnu opholdes og bestyres. Paa menneskelig Viis adskille vi vel i den guddommelige Virksomhed flere Actus; men vi indsee tillige, at den Kraft og Viisdom, ved hvilke Verden baade blev til og endnu bestaaer, maae fra evig Tid have været i Gud; og det er følgelig grundfalskt, naar man lader den Tanke, som idag aabenbarer sig for os i Verdens Bestyrelse, først igaar (eller, hvad der er det samme, først efter Verdens Skabelse) opstaae i den guddommelige Forstand; thi den laae deri, som λογος ενδιαθετος, fra evig Tid af. Følgelig kan Forfatteren meget gjerne betragte alle de guddommelige Gjerninger som Resultatet af en eneste Actus i Guds Villie; og dette er et nyt Beviis for Guds absolute Forudvidenhed.

Saalidet som Mennesket nu er istand til at fatte denne Egenskab, saameget tvinger dog vor Fornuft os til at antage samme (og Aabenba-

ringen kommer atter her Fornuften til Hjelp). Enhver anden Foreſtillingsmaade om Guds Kundſkab er forenet med langt ſtørre Vanſkeligheder, paa hvilke ogſaa Biſkop Münter i ſin naturlige Theologie har gjort opmærkſom; og da jeg ikke veed at fremſætte dem bedre, maae det tillades mig at afſkrive hans Betragtning herover. "Hele Begrebet om Alvidenheden vilde derved (ved at nægte Guds abſolute Forudvidenhed) ikke blive lettere at fatte; tvertimod vilde nye Vanſkeligheder opkomme, ved hvilke dette Begreb ſelv blev hævet. Thi vilde man nægte Forudvidenheden, fordi Gud ikke ved Slutninger af de frie Væſeners Tænke- og Handlemaade kan have Kundſkab om hvorledes de ville handle, ſaa kan man ikke heller tilſtaae, at han kjender Handlingerne, naar de ſkee, fordi han ligeſaa lidet kjender ved Følelſe og Erfaring; og den nødvendige Følge heraf vilde være den, at hans hele Kundſkab om de frie Væſeners Handlinger blev nægtet, og Foreſtillingen om ham ſom Verdens moraliſke Regent, blev kuldkaſtet! Eller vilde man alene indrømme, at han veed Handlingerne, naar de ſkee, ſaa blev herved Guds Kundſkab indſkrænket inden Tidens Grændſe og med det ſamme foranderlig. Man antog da, at Gud

havde frembragt Skabninger med Evner, som han selv ikke kunde overskue; at det stod i Skabningernes Magt at forstyrre ved disses Misbrug efter eget Lykke den moralske Verdens Orden, at nødsage Guds Almagt og Viisdom til stedse ved nye Forandringer at forbedre de Feil og Mangler som de havde frembragt, og til stedse at stride imod sine Skabninger, for dog at udføre den af ham bestemte Verdens Plan *)."

*) Betragtninger over den naturl. Theol. S. 234.

VI.

Literatur.

Ved

Udgiveren.

A. Dansk Literatur for Theologer.

Aar 1815.

a) Theologiske Skrifter.

Herren kommer. En Prædiken af N. F. S. Grundtvig. 2 Mk. 8 ß. hos A. Seidelin.

Ledetraad ved den første Religionsunderviisning, ved P. Holst. 6te Oplag. 20 ß., indb. 36 ß. hos Schultz.

Theologisk Bibliothek. Udg. af J. Møller. 7de Bind 2 Rbd. 3 Mk., 8de Bind 2 Rbd. 3 Mk. hos A. Seidelin.

Udførlig Forklaring over Luthers lille Catechismus. Af T. N. Krog (skal være en Pseudonym). 4 Mk. hos A. Soldin.

Tale paa første Søndag i Faste 1815, af N. Grønbech, Sognepræst. 1 Mk. hos Schubothe.

Chababuk, aus dem Ebräischen übersetzt von G. Euchel. 1 Rbd.

Prædikener af J. P. Mynster. 2det Bind. 15 Mk.

Regler paa vor Vandring igjennem Livet, til Veiledning for Confirmander, af P. Holst. 20 ß. hos Schultz.

Libri Sibyllistarum veteris ecclesiæ crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti. Autore B. Thorlacio.

Pauca quædam ad quæstionem hodie imprimis agitatam: bene an male rei christianæ consulere videantur, qui dogmata religioni christ. propria e populari adeo religionis institutione excludenda censeant. Scripsit Erasmus Möller.

De ultimis annis muneris apostolici a Paulo gesti. Disquisitio aut. J. P. Mynster.

De ratione et argumento apologetici Arnobiani. Aut. P. Krog Meyer.

Libri qui vulgo inscribitur Sapientia Salomonis, latine conversi et explicati. Part. I. aut. W. J. Engelbreth.

Overhøring efter Lærebogen, af H. G. Bechman. 2det Capitel. 2 Rbd.

Andet og tredie Capitel af den evang. christel. Lærebog, i forklarende Spørgsmaal og Gjensvar af Biskop A. Birch.

Anviisning til et retskaffent Forhold eller Jesu Sædelære, samlet, ordnet og oversat af Prof. A. Gamborg. 36 ß. hos Gyldendals.

Forsøg paa en kort og eenfoldig Religionsbog, af Pastor T. M. B. Galskiøt. 16 Mk. hos Christensen.

Prædiken med Hensyn til Kongens Salving af A. Wöldike 24 ß.

En kort og let Methode mod Deisterne, af C. Lesli, oversat af det Engelske ved Capitain Stibolt. 1 Mk. 12 ß.

Læsebog og Veiledning ved den første Religionsunderviisning af Cand. Theol. D. Luplau. 5 Mk. hos Ludevig.

Eusebia, et Tidsskrift for Religionslærere, af Prof. J. H. Larsen. 2det Hefte.

Threnos Jeremiæ et vaticinium Nahumi metrice reddidit notisque illustravit C. A. Biörn.

F. Rasch's Anviisning til at forene Psalmebogen med Lærebogen. 2det Oplag.

De Tetralogia Apologorum Vet. Test. Aut. N. Lang Nissen.

De nominum in Genesi propriorum originibus et causis. Aut. S. N. J. Bloch.

b) Andre Præsten vedkommende Skrifter.

Campes Robinson den Yngre. 2det Oplag. 19 Mk. hos Schultz.

Masaniello og Blanca. Tvende Sørgespil af B. S. Ingeman, hos Brünnich.

Landoeconomiske Tidender 1ste Bd. 2 og 3 Hefte, 2det Bd. 1 og 2 Hefte, hos Schubothe, hvert Hefte 5 Mk.

Hagbarth og Signe. Tragoedie af A. Oehlenschläger. 3 Rbd. 3 Mk.

C. Molbechs Ungdomsvandringer i Fødelandet. 2den Deel. 3 Rbd. hos A. Seidelin.

Homeri Ilias. Edid. N. Schow. P. I. et II. 6 Rbd. hos Schultz.

Fortællinger for min Datter til Aands og Hjertets Dannelse, efter Bouillys franske Original, oversat af J. L. Høst. 2 Rbd.

Hiſtoriſk Calender for Aaret 1815. 2den Aargang. Af L. Engelſtoft og J. Møller. 6 Rbd. 4 Mk. hos Gyldendals.

Qvædlinger eller Smaaqvad, ved Paſtor N. F. S. Grundtvig. 4 Rbd. 3 Mk. hos A. Seidelin.

Om Hiſtorieſkrivning, af J. Boye. 5 Mk. 8 ß. hos Schultz.

Landhuusholdningsſelſkabets Skrifter. Nye Samling 3 Bd. 4 H. 1 Rbd. hos Gyldendals.

Nye oeconomiſke Annaler, udg. af Prof. Oluffen. 2 Bd. 1 H. 56 ß. hos Schubothe.

Tydſk Læſebog for Børn, af C. B. Hallager. 1 Rbd. hos Bonnier.

Haandbog i den tydſke Literatur. 1ſte Deel. Af J. C. P. Hiort. 5 Rbd. 3 Mk.

Grundtræk af den praktiſke Statsoeconomie, af Prof. C. Oluſſen. 15 Mk. hos Schubothe.

Prøver af Saxo og Snorro, overſatte ved Paſtor Grundtvig. 3 Mk. hos A. Seidelin.

Jeſuiternes Hiſtorie, efter J. Wolf af Paſtor A. K. Holm. 4 Rbd. hos Gyldendals.

Eunomia, eller Samling af Afhandlinger, henhørende til Moralphiloſophien, Statsphiloſophien og den dansk-norſke Lovkyndighed. Af Etatsraad Øſted. 1ſte Bd. 8 Rbd. hos A. Seidelin.

Materialier til Undervisning i Hovedregning af Skolelærer Nielsen. 3 Hefter. 2 Opl. 1 Rbd. hos A. Soldin.

F. Thaarups udførlige Veiledning til det danske Monarchies Statistik. 3 og 4 Bd. 9 Rbd. 48 ß. hos Brummer.

Røsten i Ørkenen, et bibelsk Drama af B. S. Ingemann. 3 Rbd. 3 Mk. hos Brünnich.

Antiquariske Annaler. 2det Bd. 2det H. 4 Rbd. hos Schultz.

Om Markfred, af Pastor T. S. Heiberg.

Von dem Begriff der Geschichte der Philosophie, von Dr. C. A. Brandis. 2 Rbd. hos Bonnier.

Tillæg til Prof. Rasmussens hebr. Gramatik. 1 Mk. hos Seidelin.

Reinald, Underbarnet, et Lystspil i tre Eventyr af B. S. Ingemann. 4 Rbdlr. 4 Mk. hos Brünnich.

Entwürf einer Geschichte der dänischen Monarchie unter Christian VII. 3 Th. 1 u. 2 Abth. hos Bonnier.

Om Ludvig Holberg som Lystspildigter og om hans Lystspil, ved K. L. Rahbek. 1ste Deel. 20 Mk. hos Thiele.

Titi Livii operum omnium Vol. I. Edidit, aliorum animadversiones excerpsit suasque adjecit Er. Möller. 4 Rbdlr. hos Gyldendals.

Beskrivelse over Tørning Lehn. Af Pastor K. Aagaard. 3 Rdd. 2 Mk. hos Gyldendals.

Indledning til Forelæsninger over Universalhistorien, af C. Molbech. Aftrykt af Athene. 1 Rbd. 2 Mk. hos Gyldendals.

Wallenstein, et dramatisk Digt af F. Schiller, oversat af Rahbek. 1 Deel hos Schmidt.

Anecdoton historiam Sverreri regis Norvegiæ illustrans. E codice membr. cum versione et commentario editum a E. C. Werlauff. 2 Rbd. hos Gyldendals.

Heimdall, dansk Nytaarsgave for 1816, ved Pastor Grundtvig. 3 Rbd. hos A. Seidelin.

Exempelsamling til Brug ved Religionsunderviisningen for Ungdommen, af A. K. Holm. 3 Rbd. hos Hegelund.

Hyrden af Toloſa, Tragoedie af Ingemann. 4 Rbd. hos Brünnich.

Af Tidsskrifter fortsattes de forhen nævnte; og til dem kom Dansk Minerva, udgivet af Professor K. L. Rahbek. 1ste Bind. Julius—December 1815.

Endnu maa jeg under denne Rubrik, efter Anmodning af Vedkommende, melde Bibliothekets Læsere, at Pölitz's Chrestomathie af Reinhards Skrifter, hvoraf Pastor Meden i Aalborg har anmeldt en Oversættelse, vil udkomme paa dansk i indeværende Aar.

B. Nyeste udenlandsk theologisk Literatur.

J. G. Eichhorn's Einleitung in das Neue Testament. 3 Bd. 2 Hälfte. Leipzig 1814. (Handler om Brevet til Hebræerne og de catholske Breve. Og hermed er Værket sluttet).

K. G. Bretschneider's Handbuch der Dogmatik der evangelisch-lutherischen Kirche. Oder Versuch einer beurtheilenden Darstellung der Grundsätze, welche diese Kirche in ihren symbolischen Schriften über die christliche Glaubenslehre ausgesprochen hat. 1ster Band. Leipzig 1814. (Forfatteren bestemte dette Værk især for saadanne Theologer, som just ikke ere Lærde af Profession for at gjøre dem bekjendte med den kirkelige Orthodoxie, og at lede dem til at fælde en sikker Dom om dogmatiske Gjenstande. Det anbefales i Hall. Lit. Zeitung

1815 No. 293 fg. Nærværende Anmelder har endnu ikke selv læst det).

Vom Glauben der Christen. Vorlesungen von Joh. G. Müller, Prof. zu Schaffhausen. 1ster Theil. Winterthur 1815.

Die Schriften des Neuen Testaments. Neu übersetzt von J. C. W. Augusti und W. M. L. de Wette. Heidelberg 1814. (Grundsætningerne ere de samme som de have fulgt ved det G. T. Arbeidet er i det Hele vel udført, især de Wettes Bidrag. Han har af det N. T. oversat de 3 første Evangg. Apostl. Gjern. og de Paulinske Breve. De øvrige Bøger ere af Augusti).

E. F. C. Rosenmülleri Scholia in vetus Testamentum. Partis VII. Vol. III. (Micha, Nahum et Habacuc). Lips. 1814.

Religios-sittliche Katechetik. Von B. A. Winter, Prof. zu Landshut 1811. (Skjøndt Forf. er Catholik, og Bogen allerede er 4 Aar gammel, bør den dog ikke her forbigaaes, da ogsaa protestantiske Religionslærere kunne lære meget af dette fortræffelige Arbeide).

Die bibliſchen Frauen, von J. C. Greiling. Leipz. 1ster Theil. [Kan betragtes som et Anhang til samme Forfatters Lebensgeſchichte Jeſu.

Denne Deel indeholder Characteriſtiker af følgende Fruentimmer: Maria, Jeſu Moder, ſkildret ſom Jomfrue, Moder, Ægtefælle, qvindelig Veninde; Eliſabeth ſom Ideal af human Deelragelſe og fortrolig Hjertens Udgydelſe; Herodias ſom et Billede paa ſtolt, hævngjerrig Qvindelighed; Martha og Maria i Bethanien, ſom to ulykkelige Søſtre; Maria Magdalena, udmærket ved ſin taknemmelige Hengivenhed til Jeſus; Synderinden, mærkværdig ved ſin ſtumme Anger, efter Luc. VII, 36. fg. (man holder hende urigtigen for Maria Magdalena); og Pilatus's Gemalinde, der priſes ſom en ædel Romerinde. — Den anden Deel ſkal indeholde lignende Skildringer af det G. T.].

Predigten von F. Schleiermacher 3te Samlung. Berlin 1814. (De fleſte ere Homilier i Forfatterens bekjendte originale Maneer. Skade, at det uſædvanlige og undertiden forſtruede Sprog medfører en vis Dunkelhed).

Lehrbuch der chriſtlichen Dogmatik, in ihrer hiſtoriſchen Entwickelung dargeſtellt, von W. M. L. de Wette. 1ſter Th. die bibliſche Dogmatik enthaltend. Berlin 1813. (Den indeholder meget Forf. eiendommeligt, hvilket ligger

deels i hans Bibelfortolkning, som er den symboliſk-mythiſke — han antager ogſaa Myther i det N. T. — deels i hans philoſophiſke Anſyn, hvori han følger Fries. Udtog deraf ſkal leveres i Theol. Bibl.).

Introductio in Libros sacros veteris foederis, in epitomen redacta a Joh. Jahn. Editio secunda emend. Viennæ 1814. 8. (Forf. har ikke opgivet nogen af de Meninger, han forhen med ſaa megen Lærdom har forſvaret i ſin udførligere paa tydſk forfattede Indledning. Han troer endnu f. Ex. at kunne haandhæve Pentateuchens Authentie i dens hele Integritet).

Histoire de J. B. Bossuet, Eveque de Meaux, composée sur les Manuscrits originaux, par M. L. Fr. de Bausset, ancien Evêque d'Alais. IV Volumes. 8. Paris 1814. [Et Sideſtykke til ſamme Forfatters Histoire de Fénélon, hvoraf Udtog er leveret i Theol. Bibl. 2 Bind. Ogſaa dette Værk indeholder meget Nyt, oft af gode Kilder. I det Hele falder det ud til Boſſuets Fordeel, hvilket Forf. ogſaa ſaa meget mere lagde an paa, ſom han i Fenelons Hiſtorie ſyntes hiſt og her at være traadt Boſſuets Ære noget for nær. Heri ſynes

Forf. snarere partisk for samme. Men et Par Steder har han virkeligen documenteret, at den almindelige Mening om Bossuet var hidindtil vrang og uretfærdig. Jeg nævner her de to vigtige Punkter, hvilke endog kritiske Historieskrivere have fremstillet i et urigtigt Lys, nemlig Bossuets foregivne hemmelige Ægteskab og hans underfundige Proselytmagerie. Man digtede nemlig efter hans Død, og Voltaire udsmykkede Historien med Tilsætninget af sin egen Opfindelse, at den ærværdige Biskop, hvis Vancel var bleven anseet for saare exemplarisk, dog havde hemmeligen været gift med en Fru de Mauleon; men Bausset godtgjør, at det Hele er en Fabel. Dernæst var det hidindtil almindeligen troet (og de nyeste kirkehistoriske Værker f. Ex. Schröckh's og Henkes følge denne Mening) at der af Bossuets berømte Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique gaves nogle Aftryk, som lød endnu mildere og mere forsonende for Protestanterne, end de offentlig bekjendtgjorte; men at hine vare blevne undertrykte efter det gallicanske Clereſies Forlangende. Ogsaa dette Foregivende gjendrives af Forf. som har forskaffet sig et af hine faa tid-

ligere aftrykte Exemplarer (hvilke Bossuet havde taget til Privatbrug) og ved Sammenligning, der forelægges Læserne, overbeviist sig om, at Forandringerne ikke angik nogen væsentlig Punkt, men blot Stil og Sprogvendinger. — Et andet, ogsaa for den politiske Historie vigtigt, historiskt Datum hos vor Forf. er, at han udgiver de fra Frankerig under Ludvig XIV. flygtede Hugenotter kun for 67,000, imedens man sædvanligen regner deres Antal for flere hundrede Tusende].

nstitutiones theologiæ christianæ dogmaticæ. Scholis suis scripsit addita singulorum dogmatum historia et censura Jul. Aug. Lud. Wegscheider, Phil. et Theol. Dr. Halæ, 1815. (Udtog af dette vigtige Værk skal blive leveret i Theol. Bibl.).

Besangbuch für die protestantische Gesammt-Gemeinde des Königsreichs Baiern. Sulzbach 1814. (Denne og adskillige ældre tydske Psalmebøger ere recenserede i Jenaische Lit. Zeit. 1815 No. 181 fg. baade med megen Indsigt og mange Oplysninger til denne Green af Literaturhistorien).

Predigten, in den Jahren 1812 und 1813 gehalten von Dr. J. G. Marezoll. Leipz. 1814. (Ud-

mærkede ved de samme Fortrin, som Forfatterens ældre Prædikener.

Journal för Religions-Lärare. (Udgives i Lund. 2det Hefte, som recenseres i Svensk Lit. Tidning No. 35 fg. 1814 udkom allerede 1813. Det indeholder deels Oversættelser, deriblandt mange danske Afhandlinger, deels originale Bidrag. Til sidste Klasse hører en Udsigt over alle svenske og paa svensk oversatte Prædikener, som ere udkomne siden Reformationen. Følgende Dom over de berømteste svenske Prædicanter torde ogsaa interessere danske Læsere: "Dr. Lehnbergs Fortrin bestaae i en let, reen og behagelig Stiil, og i et heldigt Valg af de bibelske Sprog; derimod udmærker han sig ikke ved vel udkastede Planer, eller ved høie Anskyn. Det almindelige Bifald, han havde i Stockholm, forklares deels af hans henrivende Declamation, deels af hans smukke Billeder og Tankesprog. — I Bälters Prædikener finder Forf. ihvorvel han i Lærdom overgaaer alle, en vis Tørhed og en saadan Sammendyngning af Bibelsprog, at han snarere synes at formørke end at oplyse sit Æmne. — En ordentlig Plan, aandelig Forfarenhed, Rigdom paa Tanker ere de fortje-

neſter, ſom tillægges Tollesſon; derimod dadles han for et ſkjødesløſt Sprog, tautologiſk Vidtløftighed, og en alt for brændende Nidkjærhed. — Ekmanſons Stil er let, men hans Dispoſitioner ere ſlette, og han er paa ingen Maade original. — Roſen berømmes ſom grundig, kjernefuld og religiøs. Men han beſidder ikke denne Indbildningskraftens høie Flugt, der gjør Sandhederne ligeſom anſkuelige. Han er ikke ſaa riig paa Billeder ſom paa enkelte rørende Udtryk. — Nohrborg er dogmatiſk kraftfuld, men noget tung og vidtløftig. — Petterſſon indtager den første Plads iblandt de ældre Prædikanter, ja i mange Henſeender ei alene kappes han med Lehnberg, men overgaaer ham endog].

Predikningar af Magnus Lehnberg. 1 Del. Stockholm 1809. 2den Del 1811. 3die Del 1813. (Strængt, men, ſom det ſynes, ei uretfærdigt bedømte i Swenſk Lit. Tidning 1814 No. 48. Iſær forsvarer Recenſenten deri den ſande religiøſe Aand).

Predikningar af Carl P. Hagberg. Första Samlingen. Lund 1814. [Nysnævnte Recenſent dømmer, "at denne Samling vidner om et

fortroeligt Bekjendtskab med de bedste Forgjængere, og især med de hellige Skrifter. Der gives i samme ei en eneste Prædiken som jo er opbyggelig. Planen er maaskee ikke altid den bedste, men Aanden deri er klar, ædel og opildnet af Evangeliets Varme: Tdeerne sunde, ofte høie; Stilen malende, paa flere Steder sublim, dog stundum ujevn og triviel, og undertiden altfor blomstrende"].

I hvilka afseenden den Schellingska filosophien ei är öfverensstämmende med Christendomen. Tal vid Prestmötet i Lund, af David Munck af Rosenschiöld. Lund 1815. 4to. (En interessant Afhandling, hvori det vises, af hvad Beskaffenhed Schellingianernes foregivne Orthodoxie er — nemlig blot Lampen efter nogle dogmatiske Formeler).

Lehrbuch der hebräisch-jüdischen Archäologie, nebst einem Grundriß der hebräisch-jüdischen Geschichte. Von W. M. L. de Wette. Leipzig 1814. 8. (Indeholder Resultaterne af de nyeste Undersøgelser i dette Fag).

Neues Lehrbuch der Moral für Theologen, nebst Einleitungen zur Geschichte der Moral und der moralischen Dogmen, von Dr. C. F. Stäudlin. Göttingen 1813. 8. (Forf. har

nu ganske forandret sine Grundsætninger i Henseende til Moralens Behandling. Han finder nu, at Moralen gjøres inconsequent og uretmæssigen indskrænkes ved at opstille eet absolut høieste Princip. Han arbeider nu paa at udsone Partierne og bringe dem nærmere til hinanden).

Die neue Kirche, oder Verstand und Glaube im Bunde. Berlin 1815. 8. (Et lidet Skrift, som udmærker sig høist fordeelagtigt ved grundig Lærdom, ægte protestantisk Aand, Skarpsindighed og frimodig Bekjæmpelse af Tidsalderens mange religiøse og kirkelige Vildfarelser).

Ansichten und Wünsche, betreffend das protestantische Kirchenwesen und die prot. Geistlichkeit. Beym Eintritt in die neue Zeit herausgegeben von Jonathan Schuderoff. Leipz. 1814.

Dr. Fr. Volkmar Reinhard nach seinem Leben und Wirken. Dargestellt von K. H. L. Pölitz. 2te Abtheilung. Charakteristik. Leipz. 1815. (Er udarbeidet med samme Omhu, samme Agtelse for den Hensovede og samme Upartiskhed som første Deel. Udtog af det hele Værk vil blive indrykket i Theol. Bibl.).

Dr. F. V. Reinhards System der christlichen Moral. 5r. Bd. Wittenberg 1815. (Hermed sluttes det uskatteerlige Værk. Fire nøiagtige Registre forøge dets Brugbarhed. Det var ønskeligt, at i det mindste det vigtigste iblandt disse, Sagregistret, maatte ledsage den danske Oversættelse).

Vigtige Tidsskrifter.

Af Stäudlins und Tzschirners Archiv für die ältere und neuere Kirchengeschichte er udkommet 2ter Bd. 1 u. 2 Stück.

Af Löfflers Magazin für Prediger er 1815 udkommet 8 Bd. 1 Stück i Hannover. (Det vedligeholder bestandig sit erkjendte Værd, og maa vel ansees for det bedste af Tydskernes mange Pastoral-Tidsskrifter).

VII.

Tvende Anmeldelser, Fattigvæsenet angaaende.

Ved

Udgiveren.

Skjøndt Udgiveren, af Mangel paa Erfaring, maatte i forrige Bind protestere imod den til ham venskabeligen gjorte Opfordring: at afhandle Fattigvæsenet i egne Undersøgelser, saa har han aldrig vægret sig ved, saavidt hans Kræfter tillade det, at række en villig Haand til denne vigtige Sags Forhandling og Forbedring. Til begge Dele torde følgende tvende Anmeldelser befindes tjenlige; og paa en Tid, da flere Skribenter atter sysselsætte sig hos os med dette Anliggende (foruden Pastor Rønne har ogsaa Secretair Tryde

nyeligen udgivet Frimodige Tanker om Fattigvæsenet; og Pastor Bastholm har anmeldt et udførligt Værk derom, Resultatet af hans mangeaarige Syslen med dette Fags Theorie og Praxis), torde det interessere mange at see, hvad de erfarneste Mænd udenfor Danmark tænke og forsøge til Armodens Forebyggelse og Lindring.

A.

Beretning om den Fellenbergske Opdragelses-Anstalt for fattige Børn.

Intet kunde være Udgiveren kjærkommnere end at støde paa en authentisk Beretning om ovennævnte menneskekjærlige Indretning netop paa samme Tid, da hans Sind endnu var opfyldt af Kummer over vort med saa store Bekostninger forbundne og dog saa lidet ubrettende Fattigvæsen. Jo mindre Udgiveren fandt Grund til at ansee Hr. Pastor Rønnes Skildring deraf *) for overdreven, og jo mindre han sinede nogen Grelse i det af Forf. fremsatte Forslag: at ansætte egne Lø-

*) I Theol. Bibl. 9de Bind.

nede Embedsmænd for Fattigforsørgelsen ogsaa paa Landet (da det vilde vorde en nye og betydelig Byrde for Staten; man tænke blot paa de mange lange Reiser, de svære Diætpenge m. m.), desto mere længtes han efter at erfare hvad Udfaldet var blevet af de Forsøg, som den ædle Schweizerske Godseier, v. Fellenberg paa Hofwyl, har gjort paa at befrie sit Gods for Fattige i Fremtiden, ved at tage de fattige Børn til sig, lade dem opdrage til sædelige og flittige Landfolk under sine Øine, deels paa egen Bekostning (i det mindste ved Hielp af sine Forskud) deels ved den Understøttelse, som christelig Gavmildhed maatte lade tilflyde Stiftelsen. Anstalten har nu overlevet sine tre første og vanskeligste Aar: den er efter Fellenbergs Ønske kommen under offentlig Tilsyn og Bedømmelse: en authentisk Beretning derom er udkommen; og — man høre det glædelige Resultat! — det er ved Erfaring godtgjort, at Børnenes Underholdning og Dannelse tilsammen har ikke nær kostet saa meget, som den tarveligste Fattigpleie, uden Undervisning og Opdragelse, ellers koster. Ja, hvad mere er, Fellenberg er overbeviist om, at en saadan Anstalt, naar de første Aar ere overvundne (i hvilke alle Udlæg maae gjøres og Bør-

nene dog fortjene mindre ved deres Arbeide) vil kunne bestaae ved sig selv. Er dette saa — og meget kan Manden med det sunde Hoved og den treaarige Erfaring ikke have forregnet sig — da have vi løst Gaaden: hvorledes den elendige Menneskeslægts stedse stigende Trang kan afhjelpes uden at bebyrde de saa velhavende Borgere med nye Skatter, hvoraf Følgen ei kan være anden end fleres Forarmelse og en successiv Nærmelse til det Punkt, hvor al Fattigskat maatte ophøre, fordi alle vare blevne fattige. Man vælge da den anden, i hver Henseende behageligere Vei, og sætte enhver levende Kraft i Bevægelse; hvorved det snart vil befindes, at der hos den hele Masse af Trængende er Kraft nok til at føde den af dens eget Arbeide, (de Syge og de Ublevede fraregnede, for hvilke de tilværende Velgjørenhedsanstalter omtrent vilde være tilstrækkelige). Men Børnene, som endnu ikke have den fulde Brug af deres Kræfter, gjøre man et Forskud, hvilket de snart, naar de først have lært at arbeide og at arbeide med Lyst, ville være istand til at tilbagebetale, endog med Renter, om det skulde forlanges. Gevinsten af deslige Anstalter er dog ikke alene den Arbeidsløn, som Lærlingene fortjene ved en tidlig Benyttelse af deres Kræfter, men den langt vigtigere

moralſke Kraft, ſom derved ſættes i Virkſomhed, og ſom i Almindelighed vil vedvare gjennem hele Livet. Af denne dobbelte Gevinſt tabtes i det mindſte den anden (ofte tillige den førſte) i vore ſædvanlige Fattiganſtalter. Dog — vi ville lade Kjendsgjerninger tale, og uddrage diſſe af en authentiſk Beretning om ovennævnte Anſtalt, udkommen 1814 i Tübingen under Titel: "Bericht über die Armen-Erziehungs-Anſtalt in Hofwyl, im Namen der zur Beaufſichtigung derſelben niedergeſetzten Commiſſion abgefaßt von A. Rengger, geweſ. Miniſter des Innern der Helwetiſchen Republik" 144 S. 8.

Fortalen indeholder Anledningen til denne Beretning. Fellenberg, Peſtalozzi's værdige Ven og engang hans Medarbeider, ønſkede at give den af ham paa ſit Gods Hofwyl ſtiftede Opdragelſes-Anſtalt for fattige Børn en Varighed, uafhængig af ſin egen Levetid, og tillige at ſee den efterlignet i andre Egne af Schweitz. Han fik derfor oprettet en Opſynscommiſſion, ſammenſat af værdige Mænd fra forſkjellige Cantoner, ſom baade ſkulde ſørge for denne Anſtalts Opholdelſe og for lignendes Anlæggelſe, og endelig modtage de Gaver, ſom til dette Øiemeed maatte indløbe. Denne Commiſſion ſkal i det mindſte een Gang om Aaret for-

ſamle ſig i Hofwyl, underſøge Anſtaltens Tilſtand og aflægge offentlig Beretning derom. — Renggers Skrift er en Frugt af den første Sammenkomſt. Det indeholder ſaavel en nøiagtig Beſkrivelſe af Anſtalten, ſom oeconomiſke Data, hvilke kunne tjene til Veiledning for dem, ſom ville forſøge noget lignende. Men rigtig nok erfarer man tillige, at det over al Forventning heldige Reſultat for en ſtor Deel ſkyldes den ypperlige Lærer, Wehrli (en Skolemeſters Søn fra Thurgau), der ſynes at være født for denne Plads. Udtog af hans Breve og Dagbog udgjøre Hovedindholdet af nærværende Skrift, og man beundrer deri ligeſaa meget Lærerens Enthuſiasme ſom ſunde Dømmekraft. Rengger roſer hans Læregaver, og beſkriver hans Opoffrelſe for Anſtalten ſom *magelss*. Fra den tidlige Morgenſtund indtil den ſildige Aften er han kun ſyſſelſat med ſine fattige Børn; enhver Tanke i hans Sjel, enhver Gjerning af hans Haand tilhører dem. Naar han med dem har ſovet paa det haarde Leie under et Hagrtæppe, ſtaaer han op med dem, klæder ſig ſom de i en grov Kjortel, og ſpiſer Kartofler og Melk med dem. Han følger dem fra Maaltidet til Underviisningen, fra Underviisningen til Arbeidet, fra Arbeidet til Legen. Seer man ham lege med

Børnene, da anseer man ham for den ældste af Disciplene; men i Skolen lærer man at kjende ham som den erfarne og vise Lærer.

Man kan ved Betragtningen af denne Anstalt skjelne imellem det Pædagogiske og Oeconomiske, ihvorvel den hele Indretning har en pædagogisk Tendents. Den egentlige Undervisning indskrænker sig til 2 Timer daglig, og den gives om Sommeren i en Haugesal. Den indbefatter Læsning, Skrivning, Tegning, Regning, Sang og saa meget af Sproglære, Geometrie, Naturkundskab, Geographie og Fædrenelands-Historie, som kan være nyttigt for den vordende Landmand. Hertil kommer endnu almindelige Forstandsøvelser, samt den religiøse og moralske Undervisning. Herved følges ingen bestemt Orden, men snart vælges en snart en anden Gjenstand, alt efterson Lærlingene dertil ere oplagte. (Forf. bemærker rigtigen, at denne Methode — rettere Ikke-Methode — vel i Almindelighed intet duer, men at den kan undskyldes her, hvor Lærdommen er ligesom kun Forfriskning efter legemlige Arbeider). Iøvrigt er der intet Nyt ved Undervisningsmaaden.

Om Stiftelsens Oeconomie erholdes en tydelig Forestilling ved Regningerne (som ere ved-

føiede) for de tre første Aar. Lærlingene faae deres Kost fra Tjenestefolkenes Kjøkken. Stiftelsens Indtægter bestaae for største Delen i Lærlingenes Arbeidsløn. Denne beregnes til ½ Kreutzer for hver Times Arbeide for de yngste, til 1 Kreutzer for Børnene af den mellemste Alder, og til 1½ Kr. for de ældste. Fattiganstalten har i de tre første Aar kostet 3628 Livres, af hvilke 217 ere indkomne ved fremmede Bidrag, og 3411 ere blevne forskudte af Fellenberg (hvilke siden afdrages af Arbeidslønnen). Naar man fra disse 3628 Livres fradrager 75 Livres som er Tilskudet, hvilket de to Skolelærere have kostet mere end deres Arbeidsløn var, saa bliver 3553 Livres tilbage, hvilke fordeelte paa 42 Lærlinge (saa mange maae nemlig regnes for de tre Aar) give et Gjennemsnit af 83 Livres p. p. for hver Lærlings aarlige Underholdning. Middeltallet af Lærlinge bliver 14 om Aaret.

Heraf er det klart, at et Barns Underholdning og Opdragelse i denne Anstalt, selv i de tre første og kostbareste Aar, ikke har kostet saa meget som vort Fattigvæsen sædvanligen maae betale for et fattig Barns Pleie og Ernæring. Man anvende altsaa de Penge, som nu for det meste bruges blot til at sikkre de fattige Børn imod Hun-

gersnød, til at give dem (helst i landlige Arbeids-Anstalter, hvilke ere endnu fortrinligere end de ellers saa gavnlige Industrieskoler i Kjøbstæderne) en til deres Fremtids Tarv svarende Opdragelse (men Danmark trænger endnu mere end Schweitz til talrige og flittige Agerdyrkere); og Hovedkilden til Undsætning for det hensmægtende Fattigvæsen er funden. Maatte der kun iblandt vort Fædrenelands mange oplyste Godseiere findes en Fellenberg, som kunde give Exemplet! Og maatte han da være lykkelig at erholde en Wehrli til Medarbeider! En skjønnere Borgerkrands, end den som erhverves ved slig Daad, lader sig ikke tænke. Ogsaa har allerede en geistlig Mand iblandt os, Hr. Pastor Rønne, i et Brev til Hr. Consul de Coninck yttret det Ønske at han var en Snees Aar yngre for at kunne efterligne Wehrli's Bestræbelser for den lidende Menneskeheds Opbjelpning *). Udgiveren er vis paa, at der ogsaa iblandt vore yngre Studerende, ja selv iblandt Seminaristerne vilde findes flere, som skulde være villige til at paatage sig en saadan Post og beklæde den upaaklageligen (om just ikke med en

*) See Landoeconomiske Tidender. 3die Binds 1ste Hefte S. 96.

Hengivenhed som Wehrlis; thi denne tør man i Almindelighed ei forudsætte). Mig er det nok at gjøre opmærksom paa denne ypperlige Stiftelse. En nøiere Kundskab om samme kan erholdes i ovennævnte Bog.

B.

Conferentzraad J. D. Lawätz's Bog om Statens Omsorg for dens Trængende.

Den ved mange fortræffelige Anstalter og en oplyst Charakteer lige fordeelagtigen bekjendte Lawätz i Altona har i Anledning af et Spørgsmaal, udsat af det slesvig-holsteenske patriotiske Selskab (hvis virksomme Medlem han er), udgivet et Skrift, fuldt af mange herlige Ideer og praktiske Forslag til Fattigvæsenets Forbedring, under Titel: Ueber die Sorge des Staates für seine Armen und Hülfsbedürftigen, von J. D. Lawätz. Altona 1815. 322 S. 8. hvoraf følgende blot er at anseе for en Indholdsliste, passende for det Theol. Bibl., hvilket ikke tør indrømme en saa speciel

Gjenstand for Præstens Virksomhed altfor meget Rum *).

Forfatteren handler først om Nødvendigheden af at Staten sørger for de Trængende. Vigtigheden af denne Omsorg for de Hjelpende; for de Understøttede. Rigtig Bedømmelse af Noden. Nødens Forberedelse ved offentlige Uheld. Opmærksomhed paa samme er nu dobbelt nødvendig. Grundsætningerne for Statens Omsorg maae være stilede paa, at den Fattige kan ophjelpe sig selv ved Arbeide, at hans Tilstand vorder ikke alene physisk men ogsaa moralsk forbedret, at man forebygger Armodens videre Udbredelse, grundfæster Hjelpens Varighed, og benytter til alle disse Øiemeed de simpleste Midler som mueligt er. Der foreslaaes 6 Midler: 1) Udnævnelse af en Embedsmand til at undersøge alle Fattig-Anstalter og til at bestyre et hensigtsmæssigt Institut. 2) Optælling og Inddeling af samtlige Trængende i Staten. Der antages otte Classer af saadanne: a) Udlevede Oldinge, Blinde, Døvstumme og

*) Desuden har Udgiveren endnu ikke kunnet erholde Lawätzes Bog selv, men maatte laane denne Anmeldelse af Gött. gelehrte Anzeigen 73 St. 1815.

Krøblinger. b) Forældreløse og Hittebørn. c) Uudseelige Fattige, som kun i Nødsfald, men da ogsaa kraftigen maae understøttes. d) Forvildede (Irrige) og Vanvittige. e) Fattige Barselkoner og Syge. f) Tugthuuslemmer og Forbrydere. g) Betlere og Landstrygere. h) Arbeidsdygtige og villige Fattige. Ved at handle de forskjellige Klasser har Forf. angivet de bekjendteste Anstalter, og Antallet af ethvert Slags Trængende i det danske Monarchie. — 3) Oprettelsen af et til Armodens Formindskelse nødvendigt nationalt Velgjørenheds-Institut. 4) Forretningernes Bestridelse ved en planmæssig Fordeling og ved Tilveiebringelse af de nødvendige Fonds. Her bestrider Forfatteren med gyldige Grunde Fattigskatter, og tiltroer sine Landsmænd en fornuftig Gavmildhed i den Grad, at de nødvendige Omkostninger ved frivillig Subskription kunde bringes tilveie *).

*) Skulde Nogen imod Forfatteren beraabe sig paa Kjøbenhavns Exempel, hvor man nyligen har seet sig nødt til at anordne en (overordentlig trykkende) Fattigskat, da træffer denne Instanz ikke hans Thesis, i hvilken han gaaer ud fra en langt fuldkomnere Administration, end den Kjøbenhavnske er. Hvor Borgerne see sig hvert Vie-

5) At arbeide imod tilkommende Fattigdom. Dette bør skee: a) Ved Skoler og især ved Industrieskoler. b) Ved Omsorg for Folkets Moralitet, hvorved Forf. ei glemmer det slette Exempel, som de høiere Stænder i vore Dage give de lavere, paa Foragt for religiøse Anstalter, paa Letsindighed og Forlystelsessyge, hvilken allerede saaledes har rodfæstet sig, at den vanskeligen vil udryddes. c) Ved Colonier, hvorved Englands og flere Landes heldige Forsøg omtales. d) Ved en Tyendeforordning og ved Tyendets Forbedring. e) Ved Lotteriernes Formindskelse (hellere: deres totale Afskaffelse. Deres fordærvelige Indflydelse paa Folkets Velfærd og Sædelighed er jo for længe siden erkjendt). f) Ved at formindske Udskrivninger og Byrder. g) Ved at formindske Kroernes og Brændevinskippernes Antal. h) Ved Sparekasser. Hvis man, som Forfatteren vil, kunde

blik plagede af Vetlere, der tabe de naturligviis Lysten til at understøtte Fattigvæsenet med betydelige Subskriptioner. I Kiel og flere Steder har man uagtet Krigens Tryk endnu ikke behøvet at tage sin Tilflugt til Fattigskat.

Udg.

forpligte Tjenestefolk til at nedlægge en Deel af deres Fortjeneste i en Sparekasse, da vilde derved vistnok i mange Tilfælde Armod forebygges. Men Tvang synes her at være deels ubillig, deels uiværksættelig. Kun Opmuntringer og en offentlig Foranstaltning, hvorved ogsaa de mindste Summer modtoges og forrentedes, synes her at kunne tilraades. — 6) Omsorg for Institutets Varighed. a) Ved en aarlig Stiftelsesheitid *), b) Ved at

*) Heraf lover Udgiveren sig ikke nær saa meget, som Forfatteren. Deslige Høitider tabe snart deres Tillokkelse. Kun ved at bringes i Forbindelse med Religionen, og af den laane en høiere Betydning, kunne de (i en religieus Tidsalder) love sig Varighed. Naar derfor først den ubvortes Gudstjeneste faaer sin tabte Agtelse tilbage, (hvilken Tid vi med Længsel og Haab see imøde) vil Fattigvæsenet kunne love sig betydeligt Tilskud saavel af Indsamlingen i de almindelige Tavler, som ogsaa af en aarlig Velgjørenhedsfest, hvilken da rigtigst forbandtes med en af de bestaaende Festdage. Almindelig Bededag kunde i flere Henseender fortjene at komme i Betragtning; men en Misbrug kunde den dog ogsaa mueligen forankedige, naar Nogen ved en catholsk Ideeassociation ledtes til at

grunde faste Fonds. Saadanne ønsker Forfatteren i Nødsfald, naar Krig eller andre Ulykker foraarsage, at de aarlige Bidrag ikke mere ere tilstrækkelige til at afhjelpe Mangelen.

betragte Almisse-Uddelingen som et Forsonings-middel for de begangne Synder.

Udg.

VIII.

Et Par Ord om de nye Miniſterialbøger.

Af

N. Grønbech,

Sognepræſt for Roe-Menighed.

De ældre Miniſterialbøger var ingen beſtemt Form foreſkreven. De bleve derfor ikke alle Steder og til alle Tider førte paa ſamme Maade. Adſkilligt ſavnedes, og ſom kunde anſees nyttigt at have optegnet.

At hæve diſſe Mangler og at bringe Eensformighed tilveie i Præſternes Embedsoptegnelſer over hele Riget er Henſigten af de, ved Reſcript 11te Decbr. 1812 befalede, ſaakaldede nye Miniſterialbøger.

Imidlertid forekommer det mig som om disse nye Miniſterialbøger dog ikke ere saa fuldſtændige og saa hensigtsmæssigen indrettede, som det var at ønske; hvilket jeg, ved at gjennemgaae de forskjellige Afdelinger, skal stræbe at vise.

Første Afdeling.

Om Fødte.

Fordi man før har anseet det af Vigtighed at anføre Vidnerne ved Daaben, har vel og denne nye Miniſterialbog faaet en Rubrik til samme Øiemeed. Imidlertid indseer jeg ikke Nødvendigheden heraf. Man anfører jo ikke Vidnerne ved andre præstelige Forretninger, saasom Brudevielse og Begravelse. Skulde derfor ikke ogsaa Daabens Handling kunne anſees som vis, naar den, paa Embedsvegne, af Præsten, var indført i den befalede Bog, uden at Vidnerne tillige bleve anførte?

Anden Afdeling.

Om Confirmerede.

Her mangler en Rubrik for Confirmationens Datum, der vel ikke er uden Vigtighed. Heller ikke gives i denne Afdeling nogen Rubrik for Anmærkninger: endskjøndt disse her forekomme mig langt vigtigere end i nogle andre Afdelinger. Barnet har maaskee maattet tjene, været sygeligt, eller paa anden Maade manglet Leilighed til Underviisning. Det er maaskee bestemt til Søen, til at sættes i Lære, eller over 19 Aar (see Forordn. 25de Mai 1759, 2den Art.). Præsten kan ikke undgaae at tage noget Hensyn hertil. Det er ham endog i visse Tilfælde befalet.

Naar da noget af det Vigtigste i denne Anledning blev optegnet i en dertil indrettet Rubrik; vilde det lede til Kundskab om Vedkommende, og især være af Vigtighed for efterfølgende Præster i Menigheden; ei blot for at kunne, som Sjelesørgere, virke med Held; men og for at kunne afgive oplysende Forklaringer, naar disse paa Justitiens Vegne affordres; og for at kunne meddele Tjenestetyendet paalidelige Vidnesbyrd.

Tredie Afdeling.

Om Copulerede.

Da det er befalet at ingen maae vies uden at have frembragt Koppeatteſt, forekommer det mig, at her, lige ſaavel ſom i anden Afdeling, burde være en Rubrik, hvor ſamme kunde anføres.

Naar det, i Tilfælde af at Brud og Brudgom ere af forſkjellige Sogne, var fornødent at fremlægge Atteſt om Lysning til Ægteſkab i andet Sogn, kunde vel Contentum af denne Atteſt, ſom et Beviis, der ikke ved enhver Brudevielſe behøves, blot anføres i Anmærkningen.

Fjerde Afdeling.

Om Afgaaede fra Sognet formedelſt Bortreiſe.

I denne Afdeling findes ingen Rubrik for Afgangens Datum, der ſkulde viſe, naar Vedkommende ophørte at være Medlem af den Menighed, han har forladt; og hvorefter det da, uden videre Omſtændighed kunde beſtemmes, hvor denne eller hiin Overeensſtemmelſe med Regl. 5te Juli 1803, §. 6. bør underſtøttes, om han bliver trængende.

Lovene sætte Tjenestetyendet omtrent i Klasse med Børn. De staae under Huusfaderens Opsyn, ogsaa i Henseende til deres moralske Vandel. Han skal advare, raade og formane dem, og ham er given Myndighed til, ogsaa at revse deres Overtrædelser, i en vis Grad. Den vise Lovgiver har endnu søgt at udstrække Huusbondens Indflydelse paa Tjenestetyendet noget-længere, ved det Vidnesbyrd, han ifølge Forordningen 19de Februar 1701 skal meddele samme. Men for at han dog ikke skal misbruge dette Middel, til Skade for Tjenestetyendet, ledet dertil af privat Affect, er hans Vidnesbyrd, paa en Maade, underkastet Sognepræstens Revision, der, i sit Skudsmaal, enten kan nedsætte eller bestyrke samme. Denne gavnlige Indretning burde strængt overholdes; Anordningerne desangaaende, 2 Gange om Aaret, nemlig første Søndag efter hver Flyttedag, bekjendtgjøres fra Prædikestolen; og Huusbonden opmuntres til, nøiagtigen at holde deres Bud, der saa ganske ere stilede til hans eget Bedste; til at forskaffe ham den saa nødvendige Myndighed og Følgagtighed, der nu, desværre, ikke altid finder Sted. Til den Ende ønskede jeg at en Konduit- eller Karakteristik-Rubrik maatte findes paa Afgangslisten, i hvilken Contentum af Huusbondens

bnesbyrd kunde anføres; hvortil Sognepræsten
:n, i Kortheb, kunde føie sine Anmærkninger;
disse saaledes indføres i Skudsmaalet. Hvilket
: siden af den Menigheds Præst, hvortil Tyen-
flytter, kunde indføres i en dertil indrettet
:brik, paa Tilgangsliften, til fornøden Efter-
ning.

Med Hensyn til Tjenestetyendet, som meest
:nger til Control og som oftest flytter, var det
i Særdeleshed ønskede en saadan Conduit-Ru-
k. Det følger af sig selv, at ogsaa deres Op-
sel burde anmærkes der flytte, uden at høre til
:nestetyendets Klasse.

Femte Afdeling.

Om Ankomne til Sognet.

Ligesom i fjerde Afdeling synes mig og her at
:ngle en Rubrik, i hvilken den Ankomnes Skuds-
:als eller Passets Datum kunde indføres; samt
ads til Anførelsen af det, som den Ankomnes
ste Sjeleførger har meddeelt, angaaende hans
)førsel.

Lov. 3, 19, 8, og Reſc. 26de Januar 1775 gjøre Præſten det til Pligt, at have Kundſkab om alle dem, ſom opholde ſig i Sognet. De Ankommende ſkulle derfor melde ſig, eller af deres Verter meldes, for ham; deres Skudsmaale foreviſes; og Vedkommende, om det anſees nødvendigt, af ham examineres. Saavel dette Bud, ſom Indretningen af den nye Miniſterialbog ſynes ſaaledes at beſtemme, at alle, uden Undtagelſe, ſom ankomme til Sognet, ſkulle meldes for Præſten og af ham indføres i Miniſterialbogen.

Ikke blot Perſoner uden for Bondeſtanden, men og uconfirmerede Børn burde derfor ogſaa melde deres Af- og Tilgang. Dette var ſaa meget mere at ønſke, ſom Præſten nu, i Følge Cancelliets Skrivelſe af 18de Septbr. 1814, er forbunden til, aarligen at indgive til Provſten en ſummariſk Fortegnelſe over Sognets Folkemængde. Naar derfore enhver, ſtor eller liden, ung eller gammel, var pligtig at melde ſin Af- eller Tilgang, for vedkommende Præſt: kunde denne ikke blot ſaa meget lettere og ſikkrere afgive de forlangte Oplysninger; men var og iſtand til, uden hver Gang, ved Aarets Slutning, at foretage en beſværlig Optælling, at angive ſin Menigheds Folketal, ved Hjelp af Afgangs- og

Tilgangs-Listerne, samt Listerne over de Fødte og Døde *).

*) Den almindelige Praxis her paa Bornholm er, at Uconfirmerede ankomme til, og forlade igjen, Sognet, uden at melde sig hos Sognepræsten; hvorved det end ydermere bliver vanskeligt for denne, at holde Øie med at Børnene vedbørligen komme i Sognelæsningerne og paa Kirkestien. Naar et Barn, tilhørende det ene Sogn, skal confirmeres i et andet, paa Grund af virkelig eller foregiven Tjeneste sammesteds, bliver alene fordret Dobeatteſt. Atteſt om Skolegang, Kundskab og Opførsel er endnu aldrig blevet mig afforbret. For at hemme dette Onde, hvorved det bliver umueligt for den omhyggelige Lærer at bringe Ungdommen til den Grad af Kundskab, der billigen kan fordres, efter enhvers særskilte Stilling og som han bedst maae kunne bedømme, er det mit Forslag:

a) At intet Barn maatte tegnes til Confirmation i et Sogn, hvor det ikke i et heelt Aar havde opholdt sig.

b) At det endda skulde producere Atteſt om Skolegang, Kundskab og Opførsel, og denne befalede Atteſt tages ad notam; og

c) At ikke blot den Præst, som overtraadte dette Bud, skulde mulcteres; men og den,

De Beviisligheder som den Ankommende eller Afgaaende producere, burde vel og, ikke blot forevises, men endog, som forevisste, paategnes baade af Præst og Degn, og ikkun saaledes antages som lovformelige. Dette burde især være Tilfældet med Tjenestetyendets Skudsmaale. Naar den meddeelte Afskeed fra Sognet ikke altid forevises Degnen, eller, ved Paategning, kan godtgjøres at have været ham forevist: kan Uovereensstemmelse i Præstens og Degnens Ministerialbøger let indsnige sig og undskyldes. Degnen bør desuden vide hvem der endnu hører til Menigheden; at han ikke — som nu og skeer — skal tegne Saadanne til Alters, der endnu ikke have produceret deres Afskeed fra den Menigheb de sidst tilhørte;

til hvis Menighed Barnet egentligen hørte, naar han ikke anmeldte Overtrædelsen, hvis han, ved Barnets Ankomst til hans Menighed igjen, eller paa anden Maade, var bleven vidende derom. I Indberetningen om de Confirmerede maatte det og bestemt anmærkes hvorlænge enhver havde opholdt sig i Sognet; og denne Sag lægges Amtsprovsterne paa Hjerte til nøiagtig Undersøgelse og Overtrædernes Angivelse.

endskjøndt de have taget Tjeneste i en anden, og saaledes overtræde Forordningens Bud.

Sjette Afdeling.

Om Døde.

Her var det vel ikke overflødigt, at en Rubrik blev indrettet, hvor det kunde anføres, at den befalede Atteſt fra Skifteforvalteren var modtaget, og under hvad Dato; saasom denne Atteſt er almindelig for alle Dødsfald.

Syvende Afdeling.

Almindeligt Jevnførelses-Schema.

Det var at ønske at dette Schema havde faaet saadan Indretning, at det bequemt kunde tjene som et Slags Regiſter over det Hele, og paa letteſte Maade, hjelpe Vedkommende til at finde det Søgte. Dette, troer jeg, vilde opnaaes noget lettere, naar, istedet for No., der nu stige saare høit, Regiſteret indrettedes efter Bogstaver; og diſſe anbragtes paa Pergamentsſtrimler, heftede

paa Bladene, og løbende, en Bogstavs Bredde uden for Bogens yderste Kant, saaledes satte paa de efterfølgende Blade, at det ene Bogstav stod neden under det andet, naar Bogen var sammenlagt.

Ved denne Indretning var det let at gjennemløbe den hele Række af Navne, der begyndte med det samme Bogstav. Naar det da befandtes at den samme Person før, i samme Bind, var anført enten som født, confirmeret ɔc., behøvede man ikke at anføre hans Navn paa nye i Jevnførelses-Schemaet, men blot udfylde de paagjeldende tomme Rubriker. Derved vilde Jevnførelses-Schemaet blive mindre vidtløftigt, og det Hele let overskueligt. Nu derimod, da alle Navne anføres efter No., og disse nødvendigen snart maa stige meget høit; var det et meget besværligt Arbeide at gjennemgaae det hele Jevnførelses-Schema, hver Gang et Navn skulde anføres; for at erfare, om det før var forekommet. Et saadant Arbeide, 24 Gange sværere end det kunde være, ved en anden Indretning, kan vel ikke, med Billighed, forlanges af Præsten; og jeg tvivler paa at nogen foretager sig samme. Man skriver derfore et nyt No. til for hver Hovedperson, som i en eller anden Afdeling anføres.

Disse No. forøges saaledes, uden Nødvendighed, og gjøre det saa meget vanskeligere, at finde hvad man søger. Det var derfore vistnok at ønske for os selv, og endnu mere for vore Eftermænd, at denne her foreslagne, eller nogen anden maaskee bequemmere Indretning maatte fastsættes for det almindelige Jevnførelses-Schema.

Min Mening er fremdeles, at disse Embedsbøger ikke skulde være alt for tynde, men indeholde hver 200 a 300 Pagina. Ved alt for tynde Hefter forøges ikke blot Bekostningen hos Bogbinderen, men og det Papirspilde, som, til Slutningen, maa formodes et eller andet Sted i Bogen; endskjøndt den var bleven indrettet efter foregaaende Erfaring om Antallet af de Navne, som skulle anføres i de forskjellige Rubriker, og deres Forhold til hinanden.

Den gamle Indretning, ved hvilken Kirkeaaret er forskjelligt fra det verdslige Aar, kunde vel gjerne hæves; og Aaret, med Hensyn til Præstens Embedsbøger, og hans Indberetninger i den Anledning, beregnes efter den sædvanlige Almanak. Jeg indseer i det mindste ikke en eneste Fordeel ved den nu stedhavende Indretning at begynde Kirke-Aaret med første Søndag i Advent, men muligen kunde den lede til Feiltagelse.

Endeligen forekommer det mig og urigtigt, ſtrax, ſamme Dag, eller Dagen efter at Aaret er ſluttet, at affordre Præſterne den befalede Fortegnelſe over Fødte, Døde ꝛc. *).

Det er let at indſee, at ſaadan Indberetning ikke altid kan blive fuldſtændig og nøiagtig. Der kan være nogen død i Menigheden fra forrige Kirke-Aar, hvorom Præſten intet veed, førend nogle Dage ind i det nye. Der kan være Børn født i det gamle Aar, og man kommer først 4 a 6 Dage ind i det nye for at lade dem indføre i Embedsbogen m. m. **).

*) Hvorledes dette forholder ſig andre Steder er jeg uvidende om. Men her paa Bornholm bleve ſamtlige Landets Præſter tilholdte, i Amtsprovſtens Circulairſkrivelſe af 2den Novbr. 1813, ſtrax efter Kirkeaarets Slutning at indlevere bemeldte Fortegnelſe.

**) Dette ſidſte hendte mig, ved ſidſte Aarſkifte, med 2 Børn, her i denne lille Menighed; hvilke ſaaledes urigtigen mangle i den afgivne Fortegnelſe. Diſſe Børn maae nu anføres ſom fødte i dette Aar, endſkjøndt det er urigtigt; thi det hedder jo at Fortegnelſen ſkal forfattes over Fødte og Døde ꝛc., og ikke over Døbte og Begravne oſv.

Rigtigere var det vel derfore at 2 a 3 Uger efter Aarets Slutning bleve bestemte, inden hvilken Tid den befalede Indberetning skulde være indleveret til Provsten.

Jeg har nedskrevet disse Bemærkninger i det Haab at de, naar nye Blanquetter skulle trykkes, mueligen maatte blive tagne til nærmere Overveielse; og de nye Ministerialbøger saaledes, som jeg troer, noget fuldstændigere og hensigtsmæssigere.

IX.

Nekrolog.

Ved

Udgiveren.

1. Christian Gotthilf Hensler.

Udgiveren har udsat saa længe at anmelde denne vor fortjente Landsmands Død, fordi han ventede et eller andet Sted at finde udførligere Efterretninger om hans Levnet. Men da dette ei er lykket i de fire forløbne Aar, vil han ei længer tøve med at levere følgende korte Nekrolog, til Grund for hvilken er lagt en kort Notice i Halliſche Allg. Lit. Zeit. No. 170. 1814, ſom jeg har udvidet ved Hjelp af Worms og Kordes's Lexica.

Han var født i Preetz den 9de Marts 1760. Hans Fader var den berømte Læge, Kongl. Dansk Archiater Dr. Philip Gabriel Hensler; hans Moder Christina Lucia Kramer. Først gik han nogen Tid i Segeberg Skole; 1770 kom han derfra til Haarburg, og efter et Aars Ophold her, til Altona, hvor han i 5½ Aar studerede ved Gymnasiet. 1777 drog han til Universitetet i Göttingen, hvor han i to Aar studerede Theologie og Philologie; derefter begge Disciplíner ligesaa længe i Kiel. 1782 gik han til Kjøbenhavn som Hofmester hos Grev Christ. Reventlows ældste Søn. Her benyttede han troligen det store Kongl. Bibliotheks Skatte, især det Nye Testaments græske Codices, hvilket han beviste ved et Skrift, som han udgav 1784, samme Aar som han forlod Kjøbenhavn: Codicum N. T. græcorum, qui in Bibl. reg. Havn. asservantur, notitia, adjecta lectionis varietate. Denne Variantsamling er siden bleven benyttet af Biskop Birch til hans prægtige Udgave. Strax ved sin Tilbagekomst til Kiel i samme Aar tog han Magistergraden og blev strax Adjunct ved det philosophiske Facultet. 1786 blev han Prof. Theol. extraord. sammesteds, og 3 Aar efter ordinarius, hvorpaa han 1792 tog Doctorgraden i sin Videnskab. Han var en al-

mindelig agtet Lærer saavel for hans Lærdom, som for hans Retskaffenhed. Desto mere savnedes han, da han nogle Aar før sin Død blev af Sygelighed og især af en langvarig Dienspaghed nødt til at nedlægge sit Embede. Han erholdt af Kongen Tilladelse til at fortære sin Pension paa hvad Sted han helst ønskede. Han opholdt sig derfor nogen Tid i Altenburg; men fra Aaret 1811 af i Halle, hvor han døde den 24de April 1812 i sit 52de Aar. Hans sidste Skrift var: Der erste Brief des Apostels Petrus, übersetzt und mit einem Commentar versehen. Sulzbach 1813, hvilket roser paa eengang den smagfulde Oversætter og den lærde, øvede, men tillige forsigtige Exeget. Ligesom den hellige Exegese var hans Hovedfag, saa har han i dette stedse udmærket sig ved en sjelden Sindighed, hvilken rigtig nok undertiden gik over til Partiskhed for de gamle Meninger, og Modbydelighed for de nye. Hvis han heri stundum feilede, da var det ikke af Paradorsyge, men snarere af Frygt for at følge med Strømmen. I sine yngre Aar var han Medarbeider af Doderleins theolog. Journal; om han i de senere Tider har leveret Bidrag til noget periodisk Skrift, er Udg. ubekjendt.

2. Johan Henrik Tauber.

Ihvorvel den danske Literaturtidende allerede No. 7 for 1816) har leveret denne sjeldne Lærdes Biographie, og det fra en Mands Haand, som endte den Hensovede langt nøiere end det Theol. Bibliotheks Udgiver, saa bør dette Tidsskrift dog ikke med Taushed forbigaae et Dødsfald, hvori ikke alle Fædrelandets Theologer tage Deel. Thi om Tauber var en udmærket Skolemand og Philolog ei alene efter sit Embedes Medfør, men af Tilbøielighed, saa var den bibelske Exegese dog ogsaa hans Hovedfag, og dermed forenede han saa omfattende Indsigter i alle Theologiens Grene, at han vilde have været en Prydelse for hvilkensomhelst theologisk Læreskol. Udgiveren havde derfor besluttet at sige et Par Ord til denne sin Velynders Amindelse, endnu førend han anmodedes om at optage nedenstaaende Sørgevers af Hr. Adjunct Fibiger i Roeskilde.

Vor Tauber var født i Aalborg den 7de Septbr. 1743. Hans Fader, Emanuel Tauber, som der var Borger og Kobbersmed, døde medens Sønnen endnu gik i Skole; men Moren, Karen Widschen, vedblev at holde ham frem baade i Skolen og ved Universitetet.

Til dette blev han i Aaret 1762 dimitteret af den lærde Rector, Lurdorphs Ven og Medbeiler i den latinske Philologie og Digtekunst, Ludvig de Hemmer, hvem vor Tauber uden Tvivl skylder baade sin tidlige Grundighed og sin Forkierlighed for det philologiske Studium. Indtil A. 1765 opholdt han sig i Kiøbenhavn, hvor han hørte philologiske Forelæsninger, især hos den store Orientalist, J. Ch. Kall (de øvrige philologiske Lærestole ved vort Universitet vare dengang ikke nær saa godt beklædte). Ved sin Flid var han ogsaa bleven kiendt af Procanzler Pontoppidan, og havde sikkert Haab om academiske Stipendier, da denne formaaende Mand døde. Tauber besluttede nu, i Tillid til sit gode philologiske Bibliothek, at fortsætte sine Studier hjemme i sin Moders Huus, hvor han opholdt sig fra 1765 indtil 1768, da han igien reiste til Kiøbenhavn for at høre Theologerne, Rosenstand Goiske og Joh. Andr. Cramer. Den Sidste glimrede ligesaa meget paa Cathedret ved sin Lærdom som paa Prædikestolen ved sin Veltalenhed. Det maatte være Tauber vigtigt at vinde en saadan Lærers Yndest; og dertil behøvedes kun et latinsk Brev, saadant som Tauber kunde skrive det. Cramer skaffede ham nu ikke alene Plads paa Communitetet og Regentsen, men antog

ham endog til sin Amanuensis og til Lærer i Latinen for sine tvende Sønner. Hvor høit Tauber agtede og elskede Cramer, erfares af adskillige Ytringer i Taubers Skrifter, hvor han med Taknemmelighed omtaler denne sin Velynder; men hvor meget ogsaa den unge Theolog formaaede hos den hæderlige Veteran, beviser det Factum, som Worm i sit Lexicon har opbevaret, at det var efter Taubers Forslag Cramer 1770 oprettede sit homiletiske Selskab, bestaaende af 12 Regentianer, som under hans Veiledning vvede sig i at udarbeide og holde Prædikener: en Foretning, som beviser hvilken Fremgang Cramer, skjøndt Tydsk af Fødsel, maa have gjort i det danske Sprog. Derved kunde Cramer nu ogsaa virke paa saadanne unge Theologer, som ei vare det tydske Sprog mægtige og altsaa ei kunde forstaae eller danne sig efter Cramers egne fortræffelige Prædikener, hvilke han som tydsk Hofprædikant naturligviis holdt paa Tydsk. (I Forbigaaende maa det tillades mig her at gjøre opmærksom paa den Omstændighed, skjøndt den ikke egentligen vedkommer Taubers Dannelseshistorie: at i Cramers Tid maa meget faa iblandt vore Studerende have forstaaet tydsk, da det ellers var umuligt andet, end at en saa udmærket geistlig Taler maatte have tilveiebragt en betydelig Forbe-

bring i det danske Prædikevæsen, hvilket vi dog vide ei at være skeet, saasom den gamle smagløse Methode vedligeholdt sin Ansеelse, indtil en anden (og indfødt) Reformator, vor høitfortjente Confessionarius Balthorm, fordrev den ved sit Mønster). Ved Cramers Ydeste blev Tauber snart (1771) Inspector paa Regentsen; men i samme Aar tabte han og Danmark den ypperlige Lærer, hvis Mage i Henseende til Aands og Hjertets Egenskaber vanskeligen findes. Cramer fortørnedes, som enhver gudfrygtig Mand, over den usædelige Tone, som Struense søgte at gjøre gjældende baade ved Hoffet og i Høvedstaden. Han erkjendte det for sin Pligt at tale derimod; og Struense maatte fra Cramers frimodige Læber høre sine Skjødesynder ei alene nævnede ved deres rette Navn, men efter Fortjeneste fordømte. Kongen var altfor retfærdig til at drage sin Hofpræst til Ansvar, fordi han uden Persons Ansеelse (men ogsaa uden Personligheders Indblanding) talede Sandhed. Imidlertid saae man det gjerne, at Cramer, hvem hele det protestantiske Tydskland kappedes om at drage til sig, forlangte sin Afskeed. Han fik den uden al Vanskelighed, og drog nu som Generalsuperintendent til Lübeck. Dog blev vor Tauber ikke derved tilsidesat. Han havde nu allerede ved trende exege-

tiſke Smaaſkrifter (af Aarene 1770 og 1771, hvoraf det ene er tilegnet Cramer) lagt ſin Lærdom for Dagen; og man kan ikke i Almindelighed ſige, at lærde og dygtige Folk bleve under Struenſe tilſideſatte. Mindſt vilde dette gjælde om den Mand, ſom han udkaarede til ſit Redſkab ved det lærde Væſens tilſigtede Reform, Biſkop Gunnerus, der i Aaret 1771 nedkaldtes fra Trondhjem til Kjøbenhavn for at omſtøbe Univerſitetet i en ny Form. Profeſſor Nyerup har i ſine Univerſitets Annaler S. 385 følg. opbevaret den af ham udkaſtede Plan, hvilken jeg kun her berører, fordi det et Øieblik har undret mig deri ei at finde Tauber nævnet iblandt de unge Mænd, ſom foreſlaaes til Univerſitetslærere, hvortil han dog under Cramers Øine var dannet; og Forundringen tiltager, naar man erindrer, at Gunnerus ſtrax ved ſin Ankomſt havde antaget Cramers Yndling til ſin Amanuenſis. Men Sagen er, at Tauber havde over ſine Studeringer forglemt diſſes offentlige Mærkepæle — de academiſke Prøver; og var altſaa hverken bleven Candidatus S. S. Min. eller Magiſter. Som den første Mangel berøvede ham al Udſigt til en theologiſk Profeſſur, ſaaledes kunde han paa Grund af den ſidſte heller ikke (efter den Tids ſtrænge og velgrundede Vedtægt) haabe at blive anſat i det

philoſophiſke Facultet. Da Tauber uden Tvivl har ſkrevet i Gunnerus's Sag, er han maaſkee derved bleven gjort opmærkſom paa Nødvendigheden af at udfylde i det mindſte eet af diſſe Huller; ogſaa finde vi at han kort efter den ny Forandring i Miniſteriet 1772 (hvoraf fulgte Gunnerus's Tilbagereiſe, Reformens Udſættelſe m. m.) var betænkt paa at tage Magiſtergraden (1773). Og nu gik det ogſaa hurtigt med hans Forfremmelſe. Den ædle Miniſter, O. H. Guldberg, ſom med ſin ſtore Lærdom omfattede Taubers ſamtlige Fag og ſom følgelig med egne Øine kunde bedømme den unge Mands Værd, kom ham, ſom alle udmærkede Videnſkabsmænd, velvilligen imøde. Maaſkee var det ogſaa ifølge hans Opmuntring, at Tauber tog Magiſtergraden. Dog erindrer jeg ikke at have hørt dette af Taubers egen Mund; men derimod vil jeg aldrig glemme den Taknemmelighedsfølelſe og Begeiſtrings Ild, hvormed Tauber talte om Guldbergs for Videnſkaberne ſaa gavnlige Miniſterium, om hans faderlige Omſorg for alle lærde Mænd, og da tillige om hans Deeltagelſe i Taubers Vel, og Anſættelſe paa en for ham paſſende Poſt. Da Taubers Quinquennium paa Regentſen var udløbet i Begyndelſen af 1773, ſaa udvirkede Arveprindſen (Worm ſiger: ved en Ordre til det

theologiske Facultet; men det maa vel have været til Consistorium) at der strax blev indrømmet ham en Plads paa Borchs Collegium. Tillige blev han Decanus paa Klosteret, og begyndte i samme Aar som Magister legens at holde offentlige Forelæsninger ved Universitetet. Han aabnede dem med tvende Taler, som i samme Aar (1773) ere udgivne i Trykken. Da han i senere Tider sendte mig disse tilligemed flere af hans ældre Smaaskrifter, bad han mig at betænke, at de vare udgivne "førend Stavnsbaandet blev løst for den lovbundne Kritik i Bibelfortolkningen;" og det er unægteligt, at de bære enkelte Spor af Baandets Tryk; men derover vil Ingen undres, selv naar man mindes, at Tauber var af Cramers Skole. Thi han staaer ligesaa lidet som sin Lærer nogensinde under sin Tidsalder, men ofte over den. Bestrider han end stundum den djerve Nedbryder Semler, selv naar denne havde Ret (for Ex. ved hans Forklaring om de Besatte i N. T.), saa er det dog stedse med Grundighed og Liberalitet. Taubers første Forelæsninger fortjente da vistnok den Belønning, som Guldberg udvirkede samme, at der nemlig tillagdes ham af besynderlig Kongelig Naade en aarlig Understøttelse af 100 Rdlr. indtil han befordredes. Dette varede imid-

lertid ikke længe; thi endnu i samme Aar (1773 den 25de Novbr.) *) blev han kaldet til Rector i Horsens, hvor han giftede sig 1774 med sin efterlevende Enke, Gregoriane Begtrup. Her lagde han Grunden til den Bersømmelse som Skolemand, hvilken først Jylland, siden Fyen og Sjælland blev Vidne til. Da jeg ikke har kjendt ham i dette Forhold, og da der iblandt hans mange, nu som Lærde og Embedsmænd almeenagtede, Disciple ikke vil mangle paa Saadanne, som ville udvikle hans pædagogiske Fortjenester, vil jeg blot anføre som i en Hovedsum, hvad jeg af en kyndig Bedømmer har erfaret: at Tauber i sine forskjellige Skoler har forsøgt og Tid efter anden indført alle de væsentlige Forbedringer, hvilke ved den nyeste Reform ere blevne efter moden Prøvelse almindeligen anordnede, og at han navnligen drev meget paa at hans Disciple bleve øvede i Udarbeidelser i Modersmaalet, hvilken vigtige Gjenstand ellers overalt (skjøndt paabudt i den Guldbergske Skoleforord-

*) Nekrologen i Literaturtidenden siger Aar 1775; men dette maa berigtiges, og er maaskee kun en Trykfeil, da samme Biographie lader hans Embedstid vare i 35 Aar d. e. fra 1773 indtil 1808.

ning) forsømtes indtil det Utrolige. Ogsaa veed jeg, at en iblandt vore Dages berømteste Rectorer har offentligen vidnet, at det Mønster, hvorefter han har dannet sig baade i offentlig og privat Omgang med sine Disciple, har været hans egen Rector, den for sin Lærdom og Nøiagtighed ligesaa agtede som for sin Blidhed elskede Tauber. Da denne iblandt sine gladeste Timer regnede dem, han tilbragte paa Skolen, begriber man lettelig, hvorledes han kunde opgive det Ønske, han engang havde næret, at blive Universitetslærer. Men da hans Helbred aldrig var meget stærkt, maatte han befrygte, at det med tiltagende Alder vilde formene ham at udholde til sin Død Skolelivets Anstrængelse. Denne Tanke var det, som bevægede ham til i A. 1779 at undertaste sig den theologiske Embedsexamen, hvorved han paa ny beviste sin store Erudition; men at Examinatorerne skulde have tilkiendt ham Characteren par nobis, er en aldeles ugrundet skiøndt almindeligen udbredt Tradition.

A. 1781 blev han udnævnt til Rector ved Cathedralskolen og til Professor i Veltalenheden ved Gymnasiet i Odense, hvor han forblev indtil 1787, da han forflyttedes efter Consistoriums Anbefaling til Rectoratet i Roeskilde. Her fuldendte han sit Løb: her nedlagde han formedelst Alderdoms Skrø-

beligheb ſit Skoleregimente 1808, og ſin Vandringsſtav den 26de Januar 1816; herfra var det at han, i det længere Tidsrum, dimitterede det ſtørre Antal af de mange Diſciple, hvilke nu ved hans Død fra Danmarks forſkiellige Provindſer kappes om at forherlige hans Navn, gientagende hvad En af dem *) ſtrax ved det første Budſkab ſang:

"Lærde Olding! Egelov vi flætte,
Fader! Dig i Dødens kolde Favn,
Og i Fædrelandets Navn
Om dit Sølverhaar vi Krandſen ſætte."

Her var det at en værdig Diſcipel og Efterfølger, Hr. Profeſſor, Rector Bloch, ved en høitidelig Sørgefeſt (foranſtaltet paa ſalig Taubers Begravelsesdag d. 2den Februar) i en hiertelig Mindetale viſte de Efterlevende hvad den Hedengangne var ſom Videnſkabsmand, Lærer og Skolebeſtyrer: her var det endelig, at en anden Embedsbroder, giennemtrængt af Taubers claſſiſke Aand, qvad i claſſiſke Verſemaal de ſkiønne Strophер, hvormed vi ſlutte denne Artikel, efterat have tilføiet et Par Ord om Taubers øvrige literære Virkſomhed.

*) Hr. Paſtor Daniel Smith, i ſit Mindedigt. Kiøbenhavns Skildvie. No. 14. for 1816.

Tauber har, som bekjendt, ikke efterladt vor Literatur noget Værk, som kan vidne for Efterverdenen, hvor stor hans theologiske og philologiske Erudition var. Hvo som vil kjende dette, maa tage sin Tilflugt til hans Excerpter og hans Bibliothek. Det sidste saae han (men rigtig nok med en Opoffrelse, som for en ubemidlet Mand var hardtad for stor) opbevaret som en herlig Stamme til det saa frodigt fremvoxende sjællandske Stiftsbibliothek. De overalt i Bøgerne tilføiede Domme, Bemærkninger og Henviisninger til Dagbogen bevise, at deres første Eier forstod ei blot at samle men ogsaa at bruge et Bibliothek. Dette udgjorde et af hans fire Paradiser paa Jorden: de øvrige tre vare hans Skole, hans Dagligstue og hans Hauge; i ethvert af disse nød han den reneste Glæde, og Afverlingen krydrede hans Liv, saa at han vist var en af de lykkeligste som en af de viseste Dødelige, der nogensinde levede. Referenten var først saa lykkelig at gjøre hans personlige Bekjendtskab, da han allerede havde maattet give Slip baade paa sin Skole og sin Bogsamling. Han følede dette dobbelte Savn, ihvorvel begge Offere vare bragte med modent Overlæg: han afhjalp det sidste ved at laane Bøger allevegne fra; thi som Solon vilde han lære, saalænge han

levede; og hans sidste Brev til mig handlede om at skaffe ham de nyeste Skrifter af Ammon og J. H. C. Schwarz. Hver som kjender disse tvende Theologers forskjellige Grundsætninger og Synsmaader, vil allerede heraf slutte, hvad der er saa i Sandhed, at Tauber hørte til de fordomsfrie Lærde, som prøvede Alt og beholdt det Gode hos hvem det saa fandtes. Kun Faa gik som han frem med de forskjellige Tidsaldre, han gjennemlevede, d. e. han tilegnede sig ei alene historisk de nye Opdagelser eller nye Anskuelser i sin Videnskab, men han bearbeidede dem saalænge, indtil han fik dem til at passe med sit gamle System, eller havde udfundet, hvad der enten i det gamle eller i det nye maatte forkastes. Han var saa langt fra at være laudator temporis acti se puero, at hans Godmodighed og varme Interesse for Videnskabernes Fremgang snarere drev ham til at dømme altfor gunstigen om yngre Mænds videnskabelige Bestræbelser. Saaledes forskaffede første Bind af Theologisk Bibliothek mig et Brev fra ham, hvilket maatte have opblæst mig, naar jeg ikke i Forveien havde kjendt hans milde, overbærende Characteer. Fra en Mand, hos hvem Lærdom, Smag, Erfaring og christeligt Sind var forenet i en saa sjelden Har-

monie, savnes dobbelt et Hovedtræk, til hvilket Tanken om ham kunde knytte sig igjennem Seelernes Løb. Paa at udarbeide et saadant har han tvende Gange begyndt; men desvære — bis patriæ cecidere manus. Længe samlede han til et Lexicon over det Nye Testaments Græcitet; men — som hans Biograph i Literatur-Tidenden beretter — dette Arbeide fandt Modstgelse hos en afdød Lærd, der selv havde et lignende Arbeide i Hænde; og Schleußners ypperlige Lexicon gjorde begges Samlinger overflødige. (Det er ei sjeldent, at danske Lærdes mangeaarige Flid paa denne Maade er bleven fordunklet ved Tydskernes raskere og af en udbredt Boghandel understøttede Driftighed. Ligedan gik det min lærde Rector, Professor P. Wöldike i Slagelse med hans Forarbeider til et almindeligt græsk Lexicon, hvilke ved Schneiders fortræffelige Værk bleve undværlige). — "Siden arbeidede Tauber (jeg følger her ganske Professor Begtrups Beretning) paa en fuldstændig Commentar over det Nye Testament i det latinske Sprog, hvortil hans afdøde Ven, Agent Gyldendal, skulde være Forlægger. Denne dristede sig ei dertil, og det reenskrevne Manuscript over Matthæus blev henliggende i Pulten.

Siden, da de Studerende befaledes at læse hele det Nye Testament til theologisk Examen, bad Agenten ham at udgive Rosenmüllers Scholia in N. T. paa en passende Maade. Tauber anfaae det fornærmeligt mod Rosemüller og imod sig selv at udgive Mandens Værk paa en Maade, som ei var begge værdig; da han nu selv ved mangeaarigt Bekjendtskab med Exegetiken besad et stort Forraad af Materialier, saa bleve disse Scholier under hans Bearbeidning meget fuldstændigere. Vanskeligt var det at indskyde sit eget i en Fremmeds Skrift, og at frembringe Harmonie deri; vanskeligt at tilfredsstille Forlæggeren, som forlangte ugentlig et trykt Ark. Paa den ene Side et overdrevent Arbeide i den Hast at bearbeide sine egne Materialier til at indflettes i en Andens, og paa den anden, at Forlæggeren ei havde ventet at see Rosenmüllers Scholia saa stærkt udvidede, forandlede, at kun Evangelierne udkom med Taubers Tillæg." — Hertil føier jeg blot, at Rosenmüller i de nyere Udgaver af sine Scholia har, om ikke optaget alle Taubers Tillæg, fordi de ikke alle passede til hans Plan, saa dog benyttet mange af hans lærde Anmærkninger.

Efterat Tauber ved saa mange offentlige Prøver havde godtgjort sin theologiske Erudition, kunde man vente, at vort Universitets skjønsomme Theologer vilde gribe en passende Leilighed til at hædre denne udmærkede Mand. Leiligheden tilbød sig i Aaret 1790 ved Kronprindsens, vor nu regjerende Konges, Formæling, da den theologiske Doctorgrad blev ham uden den sædvanlige Disputats confereret. Saaledes hædret af kyndige Dommere, agtet af alle, som kjendte ham, og elsket af Enhver, som nød hans fortroligere Omgang, kunde han ei savne andre ubeblivende Hæderstegn, hvilke, naar Alt kommer til Alt, dog ligesaa meget modtage deres Betydning af de Værdige, de tildeles, som af den Værdige, der tildeler dem. Hans Navn vil længe, omstraalet af Fortjenestens sande Glorie, leve i velsignet Erindring; og de kommende Slægter ville med Velbehag lytte til den sanddrue Mindesanger, som klager ved den høiærværdige Oldings Gravhøi:

Ad tumulum senis summe venerabilis, *Johannis Henrici Tauberi.*

Exstincta nobis, o pater, o senex
dilecte! cur, heu! lucida jam tuæ
exstincta vitæ fax jacebit,
umbra tegetqve oculos doloris

nostros, acerbum qui gemimus tuum
funus, supremo fataqve jam die
clausisse, cui canos eramus
Nestoreos toties precati!

Maturus annis ætheris in domos
seris recesti; sed pius omnium
lugebit immatura leti
vulnera semper amor proborum.

Qvanqvam, decoris fesse laboribus!
desiderabas præmia conseqvi
majora terrenis, amicam
non aliter cupiens qvietem,

extorris ac si dulce quis in solum
cursu parando langvidus et suis
reddendus ascendit cubile,
unde brevi radios Eois

lætus salutet. Nempe iter, o senex!
prudens parasti, musa cui sacra,
felice jam primo juventæ
flore, dedit sapere alta rerum.

Hæsit magistræ tunc gremio puer,
mellita pectus tunc modulamina
mulsere, fovit molle alumnum
spiritus atqve sinus Camenæ.

Mox explicavit magna volumina,
clemente coelo missa, micantia
auri notis, monstrans manuqve
edocuit roseâ stupentem.

Ast ille nunqvam ferre deæ sacra
cessans, ad illam deficientia
ingente percussus tetendit
lumina, qvin moriens, ambre.

Sic, sic amatam fervidus ac puer
fidus tuetur, sub pedibus videt
terrasqve depressas, et, ipsam
præter et astra, nihil refulgens!

Sic te vigoris pectore candido
ignes alentem Castalios patrem
colles seqvebamur per almos,
lucis agunt sua flumina unde

coelestis amnes. Svaveolentia
sic, sic Hymetti rura perambulans
illius ostendisti amoeni
veris opes, decus ac perenne.

Doctus benignam Socratis et scholam
nobis recludens tu sapientiâ
sordere præ uerâ monebas
scilicet inferiora cuncta.

Rostris superbam fulmine, te duce
miramur, orbem qvæ valido qvatit,
facundiam: celsas triumphis
scandimus hinc Capitolii arces: —

sublatus auras ingeminans ferit
clangor tubarum, vociferantium
altoque: "Jo"! colles resultant,
"Teqve hominem" ille "memento"! frustra

post terga servus laurigeri canit;
Romæ tremendæ jura ferociter
humana temnenti cruentum
irruere exitium videmus.

Humanitatis sed placidæ jubet
leges, sacrato fundere sangvinem
qvi monte divus non recusat,
omnibus ut redimat salutem. —

Sic se secuti nos, pater! o senex
dilecte! moesti conspicimus domum,
carissimas qvæ tristis atqve
relliqvias tenebrosa condet.

Qvernam merenti, Dania! nectito
civi coronam! sed madidam piis
ponas amaris et sepulcro
tu lacrimis, vale dic sed illi!

Multos cui qvando invenias pares?
misceqve nostris fletibus o tuos,
qvi nitimur frustra magistrum
discipuli æqviparare cuncti!

P. G. Fibiger.

X.

Efterretninger, henhørende til Kirke- og Skolevæsenets Historie.

Ved

Udgiveren.

A.

Fortsat Beretning om Bibelselskabernes Udbredelse og Virksomhed.

(See forrige Bind af Theologisk Bibliothek).

Det danske Bibelselskabs Historie.

Intet protestantisk Land har i Forhold til sin Størrelse, lige siden Reformationen, gjort mere for den hellige Skrifts Udbredelse iblandt Folket end det lille Danmark. Her var endog ved Stiftrups betydelige Legat ført for, at den Fattige,

som ei kunde undvære de 32 ß. et Nyt Testament kostede, kunde for intet erholde den dyrebare Bog, som ingen Christen burde savne. Derfor var ogsaa Trangen til Bibler langtfra ikke saa stor i Danmark, som i de fleste øvrige Lande. Ikke desto mindre lever der endnu i vort Fædreneland mangen Familie, som ikke eier nogen Bibel, ligesom desværre ogsaa mangen, som vel kunde eie den, men ikke bekymrer sig derom. Erkjendelsen heraf, og Efterretningen om det brittiske Bibelselskabs veldædige Virkninger fremkaldte hos flere af vore Landsmænd det Ønske, saasnart Kielerfreden var sluttet, at et Samfund, liigt det engelske, maatte oprettes i Danmark, og det brittiske Selskabs virksomme Medlem, Pastor Henderson, som i to Aar havde opholdt sig i Kjøbenhavn for at besørge en Udgave af den islandske Bibel, rakte en velvillig Haand til Udførelsen af hiint Ønske. Begyndelsen gjordes med en trykt Indbydelse, udstædt af Biskop Münter, Etatsraad Thorkelin, Justitsraad Frost, Professorerne P. E. Müller, Thorlacius, J. Møller, Brøndsted, og Pastor Dr. Theol. Mynster, ifølge hvilken en meget talrig Forsamling af Hovedstadens hæderværdigste Indvaanere af alle Classer mødte i Frimurernes Sal d. 22de Mai 1814. Biskoppen

dviklede i en Tale (som er trykt i Selskabets første Efterretning) Tidens Trang til Religiositet, Bibelæsnings Indflydelse paa denne *), det brittiske Bibelselskabs Tendents og hvad der endnu kunde være at virke for et dansk Bibelselskab, vorefter de fleste Tilstædeværende tegnede sig som Medlemmer af et saadant Selskab, og forpligtede sig til at understøtte dets Foretagende med Bidrag, enten aarlige eller ydede engang for alle. De Mænd, som havde udstedt Indbydelsen, blev det overdraget at besørge Selskabets Anliggender, indtil det under Hans Majestæts allernaadigste Sanction kunde blive fast grundet og organiseret. De Kommitterede indsendte til den Ende under 27de Mai gjennem det Kongelige Danske Cancellie følgende allerunderdanigste Forestilling.

"I den Hensigt at fremme den hellige Skrifts Udbredelse sammentraadte for ti Aar siden i London

*) Til denne Tale og lignende Deductioner af Bibellæsningens Gavnlighed f. Ex. i Reinhards Moral 5 Bind, maa jeg endnu for denne Gang henvise mine Læsere, da der ikke blev Plads i nærværende Bind til en egen Drøftelse af Grundene for og imod, hvilken sikkert skal følge i næste.

Udg.

en Forening af alle Stænder, som antog Navn af et Bibel-Selskab og som med utrætter Virksomhed har benyttet de store Hielpemidler, hvoraf det blev sat i Besiddelse, til Opnaaelsen af sit Diemeed. Dets vidtudstrakte og gavnlige Bestræbelser vakte snart andensteds den Lyst at stifte lignende Foreeninger, og saaledes fremstode Bibel-Selskaber ikke blot flere Steder i England, men ogsaa i Basel, Regensburg, Berlin, Konigsberg, Presburg, Stockholm, Gothenburg, Vesteraas, Aabo, Petersburg, Moskov, Riga, Mitau, Dorpat, Reval, i Calcutta og paa Ceilon, og i mere end 30 Stæder i de americanske Stater. Disse Selskaber, der stedse vedligeholdt Forbindelse indbyrdes, og saaledes have kunnet understøtte hverandres Foretagender, have besørget, eller ere i Begreb med at besørge Udgaver af Bibelen i saavel europæiske som asiatiske og americanske Sprog, hvori den tilforn ikke var oversat eller ikke trykt, endog i saadanne, hvis Bogstaver ikke tilforn have været støbte, eller hvori endog Intet tilforn har været skrevet: de have forsynet Missionærer og i langt fraliggende Lande bosatte Geistlige med et rigeligt Antal Bibler, ligesom de og have udbredt nogle hundrede tusinde Exemplarer af hele Bibelen eller Dele deraf

i næsten alle europæiske Stater i de forskjellige Landes Sprog.

"Den Attraa, deels at befordre en saadan aaben og skjøn Forbindelse, som den, der ved disse Selskaber allerede for saa stor en Deel er iværksat og aarlig udbredes videre, imellem Christne af alle Bekiendelser og Folkeslag paa de meest forskjellige Steder, og hvis Foreningspunkt er Grundvolden for den christelige Lære, den hellige Skrift; deels at gavne Menigmand ved at gjøre Bibelens Brug almindeligere, i det den kunde overlades for ringere Priis; deels ogsaa den Betragtning, at Deres Majestæts Herredømme udstrækker sig over Egne i alle Verdensdele, i hvis Sprog Bibelen enten endnu ikke er trykt, eller hvori der dog savnes tilstrækkeligt Antal Exemplarer: har foranlediget Adskillige til at ønske et Bibel-Selskab oprettet ogsaa her, og at indbyde Flere til at understøtte deres Forehavende. Da Mange allerede have tilkiendegivet deres Beredvilighed hertil, have de overdraget os Undertegnede at forberede Selskabets Indretning, indtil en egentlig Bestyrelse kan vælges, men paalagt os forud allerunderdanigst at ansøge Deres Majestæts allernaadigste Beskyttelse for Selskabet.

"Det er med Glæde at vi opfylde, hvad saaledes er os betroet, i det vi nærme os Deres Majestæts Throne med en Begjering af denne Beskaffenhed; og vi vove saa meget tillidsfuldere at haabe Deres Majestæts allernaadigste Velbehag med Selskabets Hensigter og Bestræbelser, som Danmarks Konger stedse have viist sig nidkiere for den hellige Skrifts Udbredelse. Ligesom de tidligen aabnede Reformationen Indgang i deres Stater, saaledes vare de ogsaa snart betænkte paa at skaffe deres Undersaatter en af dens største Velgjerninger, nemlig den, at kunne læse den hellige Skrift i deres Modersmaal. Deres Omhue indskrænkede sig ikke blot til at lade Oversættelsen forfærdige, men skaffede ogsaa Midler til at befordre dens Udbredelse. Kongerne Christian III., Frederik II., Christian IV. skienkede deels selv Summer dertil, deels lode de en Afgift udredes af Kirkerne, for at Bibelen kunde komme i de Fattiges Hænder. Kong Frederik IV. oprettede Missions-Collegiet, og understøttede med kongelig Gavmildhed dens Direction i dens priselige Iver for den hellige Skrifts Udbredelse saavel i de danske Stater, som blandt fremmede Folkeslag, hvor kun dens Virksomhed fandt Leilighed at naae hen. Saaledes blev ved dens Foranstaltning den tamuliske Bibel trykt, ligesom

og den portugisiske til Brug ved Missionerne i Ostindien; og af den danske Bibel bleve mange tusinde Exemplarer solgte for saa lav Priis som mueligt. Den samme Omhu have ogsaa Deres Majestæts nærmeste Forfædre ladet kiendes; og i det den Anledning, i hvilken vi nu allerunderdanigst henvende os til Deres Majestæt, afgiver et Bevis paa, at Iver for bibelsk Christendom ikke er uddøet i Folket, saa fortrøste vi os ogsaa, at dette Anliggende vil efter sin egen Beskaffenhed være Deres Majestæts Naade anbefalet.

"Kun bør vi endnu allerunderdanigst tilføie tvende Bemærkninger. Først, at da det er en af Selskabets Grundlove kun at bringe den autoriserede Bibel-Oversættelse, og denne uden Anmærkninger og Fortolkninger i Omløb, er det herved giort enhver Sect umueligt at kunne tilliste sig Selskabets Understøttelse for at udbrede sine Lærdomme. Dernæst, at da det kongelige Vaisenhuus har allernaadigst Privilegium paa ene at forlægge danske Bibler, er det en Selvfølge, at Selskabet kun af Vaisenhuset tilkiøber sig de Exemplarer, som det siden søger at afsætte til lavere Priser; og at altsaa Selskabet, langt fra at skade Vaisenhuset, tvertimod vil befordre dets Fordeel, da paa

denne Maade mange flere Bibler ville afsættes end ellers.

"Vi troe altsaa med fuld Tillid at kunne opfylde den os heri af Selskabet paalagte Pligt, og allerunderdanigst anbefale det til Deres Majestæt, saa at det turde samle sig under Deres Majestæts Velbehag og Beskyttelse, og da i sin Tid forelægge Deres Majestæt de Love, som det vedtager for sin Indretning og Virksomhed."

Det behagede Hans Majestæt under 16de Julii s. A. at resolvere saaledes:

"Med særdeles Velbehag erfare Vi, at Biskoppen over Siellands Stift, Doctor Theologiæ Münter med Flere bestitte sig paa at oprette i Vort Rige Danmark et Bibel-Selskab, i den Hensigt at udbrede Religiositet ved Uddelelsen af Bibelen til menige Mand, enten for Intet eller for en moderered Betaling, med Mere. Vi ville derfor herved tilsige benævnte Selskab under Navn af Bibel-Selskabet i Vort Rige Danmark Vor allerhøieste Beskyttelse."

Saaledes kunde nu Selskabet under kongelig Beskyttelse begynde sin Virksomhed. Ei heller tøvede dets Committerede med at bringe det Udrettede til offentlig Kundskab. Allerede i August s. A. udgav de den hidindtil benyttede Efterretning

om Oprettelsen af Bibelselskabet i Danmark, som Indbydelse til at understøtte dets Forehavende. Kbh. 1814. 30 Sider. 8. hvilken var ledsaget af Subscriptionsplaner. Med disses Circulation forløb Aaret 1814, ja de ere end ikke alle komne tilbage fra de fjernere Provindser.

Imidlertid hørtes her som andensteds forskjellige Stemmer i Anledning af dette Foretagende. Af alle Bemærkninger var ingen almindeligere, ligesom heller ingen gyldigere, end den: at vor danske Bibeloversættelse, hvoraf nu snart nye Oplag vilde blive nødvendige, trængte til en Revision. De af den interimistiske Bestyrelses Medlemmer, som vare Theologer, overveiede nøiere denne vigtige Sag, og efterat have enet sig om de Grundsætninger, som ved den gamle Oversættelses Forbedring burde følges, forsøgte de (fra Novbr. Maaned af 1814) paa Jacobs Brev, med hvad Held dette Arbeide af dem kunde foretages. Dette Forsøg forelagdes hans Majestæt, som først mundtlig yttrede sin allerhøieste Tilfredshed med samme, og siden ved Commissorium af 13de Decbr. 1815 befalede de 6 Mænd, som havde indsendt Forsøget, Biskop Münter, Professorerne P. E. Müller, Thorlacius, J. Møller, Brøndsted, og Dr. Mynster,

at sammentræde i en Commission, og efter de Grundsætninger, som i den indsendte Prøve vare fulgte, gjennemgaae og forbedre den danske Oversættelse af det Nye Testament. Commissionen, som samles een Aften ugentligen, har nu i det forløbne 1½ Aar tilendebragt, foruden Jacobs Brev, Pauli Breve til Romerne, Corintherne, Galaterne og Ephesерne. Skjøndt dette Foretagende skrider frem uafhængigt af Bibelselskabet, burde det dog her omtales, da det baade derved er nærmest foranlediget, og vil afgive til dets Uddeling en betydeligen forbedret Text. Om Arbeidet selv tør Referenten haabe, at det vil tilfredsstille alle sagkyndige Dommere og gudfrygtige Læsere, da den gamle Oversættelses Tone er troligen bevaret, og kun de Steder forandrede, som enten efter alle Fortolkeres Tilstaaelse forhen vare urigtigen oversatte, eller som manglede den fornødne Klarhed og Præcision i Udtrykket.

Efterat den midlertidige Bestyrelse af det danske Bibelselskab havde forberedt dets Organisation og indsamlet betydelige Bidrag, hvoraf det anseeligste, 500 Pund Sterling, skyldes Moderselskabet i England, foranstaltedes den 15de August 1815 et offentligt Møde, hvori Biskop Münter, om Bestyrelsens Formand, aflagde Regnskab for

Administrationen i det forløbne Aar skeet vigtigste var den Correspondence, som var ført om en foreslaaet creolsk og om en færøisk Oversættelse af det Nye Testament, samt med Bibelselskabet i Danzig om endeel danske Bibler, som paa Forlangende ere sendte samme til Uddeling iblandt derværende danske Søefolk), og derefter indbød de tilstedeværende Medlemmer at vælge en fast Bestyrelse, hvorpaa valgtes til

Præsident:

Geheime-Statsminister, Grev Schimmelmann.

Vicepræsidenter:

Grev D. Moltke, Præsident i det tydske Cancelli.
Biskop Münter.
Conferenzraad Cold.

Directeurer:

Generalmajor Lorenz.
Contreadmiral Løwenørn.
Etatsraad Borndran.
Etatsraad Thorkelin.
Etatsraad Prætorius.
Etatsraad Ørsted.
Justitsraad Frost.
Justitsraad Rønne.

Professor P. E. Müller.
Professor Thorlasius.
Professor J. Møller.
Professor Brøndsted.
Pastor Holm.
Pastor Dr. Mynster.
Directeur Schultz.
Grosserer Suhr.

Iblandt Directeurerne valgtes Pastor Holm til indenlandsk, og Professor Brøndsted til udenlandsk Secretair; Justitsraad Rønne til Casserer, og Justitsraad Frost til Bibliothekar. Da Directeur Schultz ikke imodtog Valget, saa blev Etatsraad Fabricius valgt i hans Sted; men baade han og Grosserer Suhr døde kort efter.

Denne Directions første Forretning var at udkaste Love for Selskabet: dertil udfordredes flere Møder. Udkastet blev forelagt Generalforsamlingen den 29de Februar 1816, og af samme sanctioneret. Dette vigtige Actstykke fortjener at opbevares heelt i Bibliotheket, hvorfor jeg her lader det aftrykke, efter at tilføiet, som Beviis paa at Selskabet har begyndt sin egentlige Virksomhed: 1) At Directionen har foran-

ſtaltet uddeelt til Hovedſtadens Arreſthuſe og nogle Hoſpitaler i Kjøbenhavn og Sjælland 104 Bibler og 198 Nye Teſtamenter. 2) At den har tilſkrevet Paſtor Schrøter paa Færøerne, at den vil lade trykke paa Selſkabets Bekoſtning en af ham forfattet færøiſk Overſættelſe af Matthæi Evangelium ſom en Prøve paa en Overſættelſe af hele det N. T.

Love for Bibelſelſkabet for Danmark.

1.

Bibelſelſkabet for Danmark, hvilket under Kongelig Stadfæſtelſe er ſammentraadt, har til Henſigt end videre at udbrede de hellige Skrifters Læsning, ved at bringe Exemplarer af ſamme i de mindre Formuendes Hænder.

2.

Det vil derfor anſkaffe ſig, og ſøge uddeelt, til billige Priſer eller aldeles frit, ſaavel hele Bibler, ſom Aftryk af det Nye Teſtament, eller og af enkelte Skrifters Bøger, alt i de authoriſerede Overſættelſer, uden Anmærkninger eller

Fortolkninger. Det befatter sig derimod ikke med at foranstalte noget Udtog af den hellige Skrift.

3.

Selskabet vil fremdeles sætte sig i Forbindelse med de allerede tilværende Bibel-Selskaber, fornemmelig med det i London, som bærer Navn af British and foreign Bible-Society, og med det Slesvig-Holsteenske. Ligesom disse vil det ogsaa i sin Tid, være betænkt paa at medvirke til gode Oversættelser af Bibler i saadanne Sprog eller Mundarter, hvori denne ei tilforn har været bekjendt. Tillige vil det stræbe efter, at befordre Udbredelsen af de nye Bibel-Oversættelser i levende Sprog, som herefter maatte vorde autoriserede.

4.

Det danske Bibel-Selskabs Fond bestaaer i de Gaver, som dertil skjænkes eengang for alle. Dets aarlige Indtægter ere Medlemmernes Bidrag, og hvad der indkommer for Biblers og enkelte af Selskabet uddeelte bibelske Bøgers Salg. Dets Udgifter gaaer til Skrifters Indkjøb og Indbinding, til sammes Forsendelse, til Brændsel,

Lysning, Brevporto, Skrivematerialier og nødvendige Lønninger.

5.

De aarlige Indtægter anvendes strax til Udgifters Bestridelse; Selskabets Fond bør derimod stedse gjøres frugtbringende, og kun ved overordentlige Leiligheder nyttes; dog at aldrig mere end Halvdelen af Fondets Beløb paa eengang udgives, og at ingen Givers udtrykkelige Bestemmelse tilsidesættes.

6.

Prisen paa de Skrifter, som Bibel-Selskabet lader uddele, bør i Almindelighed sættes til $\frac{1}{3}$ Dele af Bogladeprisen paa Stedet. I enkelte Tilfælde kunne de, som bestyre Selskabets Anliggender, end videre nedsætte denne Priis; men Ingen uden egentlige Almisselemmer kan vente sig nogen af foranmeldte Bøger aldeles uden Betaling. Og blive alle de Bøger, som fra Bibel-Selskabet uddeles, at forsynes med et særskilt Stempel.

7.

Bibel-Selskabet for Danmark har sit egentlige Sæde i Kjøbenhavn. Men paa det at dets

Virksomhed desbedre kan udstrække sig overalt i Riget, tilforordnes dette Hovedselskab adskillige Biselskaber, som Underafdelinger af samme.

Biselskaberne ere deels Hjelpeselskaber, deels selskabelige Foreeninger. De første oprettes i Stifts-Stæderne, de sidste i de mindre Kjøbstæder, dog saaledes, at de forbindes med hine, og alle antage de samme Hovedregler, som foreskrives Bibelselskabet for Danmark.

8.

Saavel i Hovedstaden, som i Stiftsstæderne og i de mindre Kjøbstæder, formodes Diemedet fikkrest opnaaet, naar Bibelselskabernes Foresatte stræbe at vinde flere retskafne Mænd, endog uden for Selskaberne, for den gode Sag, og ved disses (f. Ex. Fattigforstandernes) Hjelp at komme til nøiagtig Kundskab om, hvo der maatte behøve Bibelen skjænket til sit eget eller sin Families Brug, og hvo der maatte være i Stand til at forskaffe sig den for en mere eller mindre nedsat Priis.

9.

Samtlige Gaver og aarlige Bidrag, saavel de der ydes til Hovedselskabet, som de Biselska-

berne modtage, indflyde i den almindelige Kasse for Bibelens Udbredelse i Danmark. Til dennes Bestyrere, som ere Bibelselskabet i Kjøbenhavn, have derfor alle øvrige Selskaber af lige Art i Danmark at henvende sig, med deres aarlige Regnskaber for uddeelte Bøger og modtagne Penge-Bidrag, samt med Indbetalinger af hvad de, efter Fradrag af alle beviislige Udgifter, beholde tilovers.

10.

Bibelselskabet for Danmark erkjender enhver Christen som dets Medlem, der aarligen bidrager 4 Rbdlr. N. V. til samme, og Medlemmerne have Stemmeret i Selskabets Forsamlinger paa det Sted, hvor Bidraget erlægges.

Enhver, som bidrager mere end 4 Rbdlr. N. V. aarligen, ansees tillige som Selskabets Velgjører. Vil nogen paa eengang indbetale en saadan Capital, at Renten deraf, beregnet til 5 pCt. N. V., kan svare med hans aarlige Bidrag, agtes Han som Selskabets bestandige Medlem.

11.

Enhver, som bidrager til Selskabets Casse, har Ret til mod $\frac{2}{3}$ Deles Betaling, at erholde saa mange Exemplarer af de Bibler og Bøger, Selskabet uddeler, som udgjøre det halve Beløb af hans aarlige Bidrag.

12.

De stemmeberettigede Medlemmer, saavel i Hovedselskabet, som i enhver af Bibelselskabets Afdelinger, vælge, i en Generalforsamling, og med fleste Stemmer, dem, som der paa Stedet skulde varetage Selskabets Bestyrelse.

13.

Generalforsamlingerne holdes paa ethvert Sted, eengang om Aaret, efter foregaaende offentlig Indkaldelse.

I Kjøbenhavn forsamles Selskabets Medlemmer een af de første Dage i Mai, og uden for Kjøbenhavn saa betimeligen, at Efterretning om ethvert Bibelselskabs Forhandlinger og Tilstand kan være indkommen og gjennemgaaet i Hovedselskabet ved Begyndelsen af April.

14.

Som Bestyrere for Hovedselskabet i Kjøbenhavn vælges i Sammes Generalforsamlinger 1 Præsident, 3 Vicepræsidenter, og 16 andre Directeurer, blandt hvilke en Secretair for de indenlandske og en for de udenlandske Sagers Referat og Expedition, en Casserer og en Bibliothekar. Ligeledes antages og 3 Revisorer, til at gjennemgaae Regnskaberne, hvilke derefter, med Revisorernes Paategning, af Directionen fremlægges i næste Generalforsamling.

15.

Bibelselskabets Afdelinger uden for Kjøbenhavn organisere sig efter ethvert Steds Leilighed og under egne Formænd. Hvorledes denne Organisation vedtages, derom indberettes til Hovedselskabet i Kjøbenhavn.

De rette sig i øvrigt, saavidt skee kan, efter hvad der for Hovedselskabet er bestemt.

16.

Hovedselskabets Direction i Kjøbenhavn paatager sig at vaage over alt, hvad der vedkommer Selskabets Hensigt. Den bør derfor ei alene selv, men og ved nøie Forbindelse med det store Selskabs

Afdelinger, søge at bringe flere driftige Mænd til at fremme det fælleds Øiemeed. Den bør stræbe efter at forøge Selskabets Formue, den skal have Tilsyn med, at denne Formue anvendes paa den sparsommeligste Maade til at anskaffe Exemplarer af den hellige Skrift; bestemme disses Priis, der altid maae være saa lav, som Selskabets Midler og andre Omstændigheder tillade; udfinde de bedste Midler til at udvide deres Omdeling; ligesom og bestemme, hvor og hvorledes de, med den sandsynligste Udsigt til en velgjørende Virkning, kunne uddeles uden Betaling.

17.

Directionen skal modtage og undersøge ethvert Forlangende om at erholde Exemplarer af Bibelen, og opfylde saadanne Anmodninger i større eller mindre Udstrækning efter Omstændighederne. Disse Anmodninger skulle være stilede til: "Directionen for det danske Bibel-Selskab i Kjøbenhavn."

18.

Præsidenten i Hovedselskabet vedbliver for Livstid, saafremt han ikke afgiver gyldige Aarsager til at fratræde.

Af Vice-Præſidenterne afgaaer den Ældſte aarligen. Ligeledes afgaaer og ¼ Deel af de øvrige Directeurer ved den aarlige General-Forſamling.

Enhver, ſom afgaaer, kan vælges igjen, dog at ham forbeholdes at undſlaae ſig for at modtage det nye Valg.

19.

Dør eller udgaaer Nogen af Selſkabets Beſtyrere i det løbende Aar, vælge de Øvrige en Anden til at beklæde hans Plads, indtil ſamme ved Generalforſamlingens Beſlutning igjen vorder beſat.

20.

Selſkabernes Beſtyrelſer ſamles eengang hver Maaned, eller oftere om det behøves, og de af Præſidenten, af den, ſom træder i hans Sted, eller af Formanden ſammenkaldes. Samlingen anſees fuldtallig, naar deri er tilſtæde en Præſident, Vice-Præſident, eller Formand, ſamt Secretairen, eller den, ſom fører Protocollen i hans Sted, og i det mindſte ¼ Deel af Selſkabets øvrige Beſtyrere.

Ved Hovedselskabets Directions Møder bør de Tilstedeværendes Antal aldrig være mindre end otte.

21.

I samtlige Hovedselskabets Møder tilkommer Forsædet Præsidenten; men i hans Fraværelse føres Præsidium af en af Vice-Præsidenterne.

Enhver af Vice-Præsidenterne fungerer i 4 Maaneder som styrende Vice-Præsident. Forhindres han fra personligen at møde, varetager den af de tilstædekommende Vice-Præsidentere, hvis Navn staaer øverst paa Listen, hans Forretninger.

22.

Er ingen Præsident, Vice-Præsident (eller Formand), nærværende ved et i øvrigt fuldtalligt Møde, da vælge de tilstædekomne imellem sig en anden, til for den Gang at føre Præsidium. Udeblive Nogen af Selskabets øvrige Embedsmænd, overtages hans Forretninger i Mødet af den, som dertil kan formaaes.

23.

De indløbende Sager modtages af vedkommende Secretair, som extraherer dem efter Nr.

og Datum i sin Protocol. Hvad der forekommer ham af Vigtighed, sender han til den fungerende Vice-Præsidents Gjennemlæsning og nærmere Beslutning. Samtlige Sager refereres derpaa af Secretairen i næste Møde. Ved dette Referat bør Originalerne være tilstæde, og paa Forlangende fremvises.

24.

Præsidenten, Vice-Præsidenterne og de øvrige Directeurer ere bemyndigede til at afgjøre alle de Sager, som ikke ansees at være af saadan Beskaffenhed, at de bør forelægges Selskabet i en Generalforsamling. Ligesom de og gyldigen kunne beslutte om Anvendelsen af Selskabets Formue, overeensstemmende med hvad §. 5 er anført.

25.

Forekommer blandt de refererede Sager nogen af særdeles Vigtighed, bør Directionens Beslutning derom udsættes til næste Referat. Omtvistes det, hvorvidt Sagen kan ansees af saadan Beskaffenhed, voteres derover; og Spørgsmaalet afgjøres i dette, som i alle Tilfælde, ved de fleste Stemmer af dem, som ere tilstæde.

Ere Stemmerne lige, bør Præsidentens Stemme, og i hans Fraværelse dens, der fungerer som Formand, være den afgjørende.

26.

Secretairen, som refererer, modtager Directionens Beslutninger over Sagerne, ved dens Dictamen, som fører Præsidium, og indfører dem saaledes i Protocollen, af hvilken de ved Mødets Slutning oplæses. Protocollen underskrives dernæst af den, som i Mødet har ført Præsidium.

27.

Expeditionerne affattes af vedkommende Secretair, og i Almindelighed paa Dansk. Kun naar fremmede Autoriteter eller Bibelselskaber tilskrives, kan saadant skee i det tydske, engelske, eller franske Sprog. Conceptet til udgaaende Breve forevises den fungerende Vice-Præsident; Udfærdigelsen skeer, naar den er til enkelt Mand, med ovennævnte Vice-Præsidents Underskrift. I andet Fald skeer den i Præsidentens og de 3de Vice-Præsidenters Navne.

Samtlige Expeditioner parapheres af den, som har besørget dem, og forsynes med det af Bibelselskabet antagne Segl, naar de afsendes.

28.

Cassereren modtager Beløbet af alle Subskriptioner og Gaver til Selskabet, og hans Bevis for Modtagelsen af samme er Vedkommende tilstrækkelig Qvitering derfor. Han holder de fornødne Regnskabsbøger, hvori enhver Indtægt og Udgift ordentlig indføres, og som altid skulle være aabne til Directionens Eftersyn.

29.

Cassereren har Ret til at udbetale alle løbende Udgifter, saavelsom og de Penge, der skulle udgives i Følge Directionens Beslutning; men alle usædvanlige Udgifter maa han allene udbetale efter skriftlig Udgifts Ordre af Directionen, underskrevet af en af Secretairerne. Ved ethvert af Directionens maanedlige Møder har han at indlevere en Fortegnelse over den forløbne Maaneds Indtægter og Udgifter.

30.

Hans Regnskab opgjøres ved Slutningen af Januar Maaned hvert Aar, og, efter at være undersøgt og paategnet af 3de i Generalforsamlingen tilforn udnævnte Revisorer, indgives det til Directionen.

31.

Bibliothekaren skal tage vare paa Selskabets hele Inventarium. Han har med Directionens Samtykke at træffe de fornødne Foranstaltninger for at skaffe de Bibler og nye Testamenter, som behøves, tilveie. Han skal have Tilsyn med, at de Requisitioner af Exemplarer, enten til Salg eller frie Uddeling, som Directionen har tilstaaet, paa behørig Maade opfyldes, og modtage Betalingen for de solgte Exemplarer, hvilken han maanedlig skal afgive til Cassereren, i det mindste to Dage førend Directionens ordentlige maanedlige Møde.

32.

Han bør holde en Bog, hvori enhver Ting, som vedkommer hans Embede, ordentlig indføres; hvilken Bog altid skal være aaben til Directionens Efterſyn. Han bør og, ligesom Cassereren, ved ethvert maanedligt Møde til Directionen indgive en Optegnelse over det, som i den forløbne Maaned er udrettet.

Hans aarlige Regnskaber skal ligeledes opgjøres ved Slutningen af ethvert Aars Januari Maaned. Naar dette er gjennemgaaet og paategnet af de 3 udnævnte Revisorer, (hvem han tillige bør

foreviſe den Behandling af Bibler m. m., ſom han har under ſit Tilſyn), indgives Regnſkabet til Directionen.

33.

Alle Selſkabets Embedsmænd tjene uden Løn, og Ingen, der modtager nogen Lønning eller Godtgjørelſe for ſit Arbeide af Selſkabet, kan blive Medlem af dets Beſtyrelſe, eller ſtemme ved noget af dets Møder.

Skulle Selſkabets Forretninger i Tiden udkræve Medhjelpere for Secretaireren, Caſſereren eller Bibliothekaren, blive diſſe at tillægge en Godtgjørelſe af Selſkabets Caſſe, der ſvarer til deres Møie og Arbeide.

34.

I det almindelige Møde, ſom hvert Aar holdes i Mai Maaned i Kjøbenhavn, bør Regnſkaberne fremlægges og Directionens aarlige Beretning om hvad der er virket i de forløbne Aar oplæſes.

Beretningen tilligemed en Fortegnelſe over Selſkabets Medlemmer, ſaavel dets aarlige Subſkribentere ſom dets Velgjørere, ſkal derefter ved Trykken bekjendtgjøres og uddeles til diſſe.

I det aarlige Møde vælges eller ſtadfæſtes Directionens Medlemmer, ſaavelſom andre Selſkabets Embedsmænd.

B.

Kong Chriſtian III. ſøger at indføre Bogtrykkerkunſt og Bibellæsning i Rusland.

Det vil ei findes upaſſende, at jeg her, inden jeg i næſte Bind fortæller det ruſſiſke Bibelſelſkabs mærkværdige Fremgang, leverer et intereſſant og hidindtil ubekjendt Document, ſom paa ny godtgjør den danſke Regjerings roesværdige Beſtræbelſe for at udbrede den hellige Skrift ogſaa iblandt fjernere Folkeſlag. Det har ei undgaaet den fædrenelandſke Culturhiſtories Bearbeidere, at danſke Mænd have ærligen arbeidet med til den ſtore ruſſiſke Nations Oplysning under begge de berømte Czarer, ſom lagde kraftigſt Haand paa dette vanſkelige Foretagende, Iwan Waſiljewitſch II. og Peter den Store. Med Iwan ſtod Chriſtian den III. i en meget venſkabelig Forſtaaelſe, og ſelv viis Reformator, ſaae han med Glæde paa den herlige Re-

form, Iwan foretog i sit store men raae Rige. Han sendte Iwan Haandværkere, og iblandt disse har man især lagt Mærke til en Hans Bogbinder, som først gav Iwan Smag paa Bogtrykkerkunsten (den første Bog i Rusland trykkes 1562 i Moskau); men jeg har ingensteds kunnet finde nogen nærmere Oplysning om denne mærkværdige Mand, saalidet som om Kongens Deeltagelse i hans Mission, førend jeg lykkeligviis i en gammel Documentsamling opdagede nedenstaaende Brev fra Christian III. til Iwan II. hvilket udtrykkeligen omtaler "den elskelige Tjener og Undersaat, Hans Missenheim," der efter al Rimelighed netop er den omtalte Hans Bogbinder. Fra dette Brevs Udstedelse (1552) indtil den første Bogs Trykning i Rusland forløb 10 Aar, hvorover Ingen vil undres, naar man betænker Vanskelighederne paa de Tider ved at anlægge et Bogtrykkerie, og tillige erindrer at Czaren imidlertid var sysselsat med at erobre de store Lande Casan Astrachan og Kabardiet.

En anden Mærkværdighed i dette Brevs Indhold, er at Kongen sender Czaren foruden Bibelen trende andre Bøger, som indbefattede summam nostræ Christianæ fidei. Da de ikke nærmere beskrives, saa kunne vi heller ikke nævne dem med

Visshed; men naar man betænker, hvilken ortho-dox Lutheraner Kongen var, er der neppe nogen Tvivl om, at man derved maa forstaae vor Kirkes tvende symbolske Bøger, den Augsburgske Confession og Luthers Liden Catechismus, begge formodentlig paa Latin. Jeg ønskede gjerne denne Formodning ophøiet til historisk Visshed, da det første Forsøg paa at drage den græske Kirke over til den lutherske i saa Fald var bleven gjort af en dansk Konge. Det var nemlig først 7 Aar derefter, at Melanchthon (nemlig i Aaret 1559) sendte den Augsburgske Confession, oversat af Poul Dolcius paa Græsk, til Patriarchen Josaphat i Constantinopel, da denne havde yttret Lyst til at læse den, og til den Ende sendt En af sine Geistlige til Wittenberg *). — Om Misenheims Modtagelse hos Czaren og dennes Svar til Kongen har jeg intet kunnet opdage. Brevet lyder saaledes:

*) Om denne græske Oversættelse jvnf. Webers kritische Gesch. der Augsb. Confession. 2 Bd. S. 282. og Strobels Anm. ad Camerarium de vita Melanchthonis p. 359. — Melanchthons Brev til Patriarchen i Hottingeri Hist. eccles. seculi XVI. P. I. pag. 51.

Literæ Christiani III. ad Muscovium de versione Bibliorum.

Nos Christianus Dei gratia Daniæ, Norvegiæ, Gothorum Vandalorumque Rex etc. annunciamus eadem illa gratia potentissimo, victoriosissimo ac illustrissimo principi, Domino Johanni imperatori totius Russiæ, magno duci Volodinensi, Muscoviensi etc. fratri et amico nostro carissimo salutem et rerum agendarum prosperum successum.

A primordio imperii nostri Dei beneficio in hæc nostra Regna suscepti, potentissime, victoriosissime ac illustrissime imperator, amice et frater in Christo dilecte, nihil nobis magis curæ fuit, quam ut, servata publica tranquillitate ac pace in regnis nostris, gloriam ac verbum Jesu Christi in ecclesiis ditionum nostrarum, quantum vires nostræ paterentur, promoveremus, certo nobis persuasum habentes, Christum Jesum, cujus regnum certe instat, pro ineffabili suo erga nos miseros mortales amore, excussa jam caligine Papistica, qua multis annis obcæcatus erat hic orbis noster, denuo nobis innotescere velle in condemnationem incredulis, atque pie et vere credentibus in salutem. Idem hoc mo-

liti sumus apud cæteros Reges et principes orthodoxæ nostræ fidei, nec sine fructu: Quo fit, ut nos etiam pro avito ingenio atque studio nostro erga fraternitatem vestram dilectam ejusque populum ac subditos, exemplo majorum ac prædecessorum nostrorum moniti, idem hoc apud F. V. D. ausi sumus conari.

Mittimus propterea ad F. V. D. sincere nobis dilectum famulum ac subditum nostrum Johannem Misenheim cum Bibliis ac duobus aliis libris, in quibus est summa nostræ Christianæ fidei, idque hoc consilio fecimus ut si fraternitatis vestræ dilectæ Metropolitano, Patriarchis, Episcopis ac reliquo vestro clero hic noster conatus, atque hi duo libri una cum Bibliis placuerint et ab iis approbentur, idem noster famulus eosdem libros, vestrate lingua versos ad multa exemplarium millia excudi curet, ut vel hac ratione intra paucos annos, vestris ecclesiis, cæterisque V. F. D. subditis studiosis gloriæ Christi atque suæ salutis imprimis consuli atque prospici possit. Deum opt. max. precantes, ut V. F. D. ejusque Regnis ac populis sua benigna gratia sedulo adesse dignetur. Obsecrantes præterea V. F. D. ut nostrum hunc famulum nostra causa imprimis ad colloquium admittere velit, atque ad-

missum et examinatum ubi de pretio inter vos convenerit, quam celerrime abeundi licentia et benigno responso dignari. Hac ratione fecerit V. F. D. rem nobis gratissimam et modis omnibus amicitia et benevolentia promerendam. Valete. Ex urbe nostra Wiburgensi tertio idus Maii. Anno post incarnationem Salvatoris nostri Jesu Christi. 1552.

E. S. Om en Hans Bogbinder, maaskee dennes Faber, som spillede en Rolle under Christian II. kan efterlæses Behrmands Historie om denne Konge.

C.

Om det engelske Selskab for Syriens og Palæstinas Geographie.

I Aaret 1807 blev i London oprettet et Selskab i den Hensigt at udvide vore geographiske Kundskaber om Syrien og Palæstina. Det har dannet sig efter Planen for det africanske Selskab, hvis Diemed er at faae gjort Opdagelser i det indre Africa. Medlemmerne, i Spidsen for hvilke A. Hamilton, Doctor i Theologien og Medlem af det Kongl. Videnskabers-Societet (i London) staaer som Præ-

sident, skyde en Sum Penge sammen til at bekoste en Reise, som nogle af Selskabets Commitee valgte Reisende skulle foretage. De Gjenstande, hvorpaa disse, efter Societetets Ønske, skulle henvende deres Opmærksomhed, ere følgende: 1) Astronomiske Jagttagelser tjenlige til at bestemme de mærkværdigste Steders Beliggenhed. 2) Bjergenes Forbindelse og Høider. 3) Flodernes Brede og Dybde tilligemed deres Løb; om Broer, Brønde, og Kilder; om salt eller ferst Vand. 4) Oversvømmelsernes Tid og Udstrækning. 5) Enhver anden Bemærkning, angaaende Palæstinas Geographie og Topographie, som kan være nyttig til at udkaste et nøiagtigere Kort, end det man hidindtil har havt af dette Land. 6) Landhusholdningens Tilstand i alle dens Dele. 7) Forfærdigelse af en meteorologisk Journal efter en i England forberedet Form, hvori skal indeholdes en nøiagtig Beskrivelse af Vindene og Temperaturen for det hele Aar, med Tilføielse af Tid og Sted. 8) Fortegnelse over Palæstinas Naturproducter med en Beskrivelse af Jordbunden og Stillingen af de sjeldneste deriblandt, hvorved man især har at agte paa Daddel- og Palmetræernes Cultur og Brug. 9) Bemærkning om Maaden hvorpaa Landets øvrige botaniske Producter benyttes, om

denne Benyttelse er offentlig bekjendt eller holdes hemmelig i visse Familier, og hvori deres medicinske og chemiske Værd bestaaer. 10) Opdagelse af de forrige Reisendes Vildfarelser. 11) Forfærdigelse af nøiagtige Tegninger af Murernes, Tømmerfolkenes og andre Haandværkeres Værktøi. 12) Beskaffenheden og Quantiteten af de Levnetsmidler, som fortæres af Familierne, efter de forskjellige Steder, hvorpaa de leve. 13) Hvorfra Jerusalems Omegn bliver forsynet med Brændsel og Bygningstømmer. 14) Bestemmelse af den Vei, som Israeliterne under Moses og Josva have taget for at erobre det forjettede Land, og af den derpaa fulgte Uddeling af Landet iblandt de 12 Stammer, hvorved Sandheden maa vises af de charakteristiske Benævnelser, som gives de forskjellige Lande, der omtales i den hellige Skrift; og de samme Bemærkninger maae fortsættes med Hensyn til de senere i den jødiske Historie. 15) Navnet paa enhver Kjøbstad, Landsby, Flod, Bjerg o. s. v. som de Reisende berøre, maa nedskrives baade med arabiske og engelske Bogstaver, og den største Nøiagtighed iagttages ihensende til Beliggenhed og Afstand efter Mile og Timer. 16) Den største Opmærksomhed maa henvendes paa Tegninger, Planer og Grundrids af Landet, og Teg-

ninger maae forfærdiges af saadanne Bygninger, som synes at være vigtige formedelst deres uomtvivlede Ælde eller architektoniske Egenheder. 17) Det skulde være meget ønskeligt, hvis man kunde gjøre en rig Samling af Inskriptioner, Manuskripter og Mynter, tilligemed andre vigtige Mindesmærker fra Oldtiden, være sig den hebraiske, phønicieske, græske eller romerske. 18) Bestemmelse af Palæstinas nærværende Folkemængde, med Efterretning om Indbyggernes Sæder og Skikke. 19) Spor af foregaaende Cultur i Egne, som nu ligge øde. 20) Vægt, Tidsmaal, Frastand og legemligt Rum. 21) Den nærværende Inddeling af Tiden i Aar og Dage, som er sædvanlig hos Araberne, Tyrkerne, de Christne (af alle Sekter) og Jøderne, iligemaade Handelens og Manufacturernes Tilstand saavel i Palæstina som de tilgrændsende Lande.

Foruden ovenstaaende skulde adskillige andre Gjenstande, som gaae endnu meer i Detail, blive angivne af Committeens Medlemmer, naar de udkaste Instrukser for de Reisende.

Hvad Selskabet i de forløbne Aar har udrettet, er ikke blevet bekjendtgjort, i det mindste er det ikke kommet til Udgiverens Kundskab.

D.

Kirkelige Notiser fra St. Petersborg.

I Dr. Fr. Brenners Theologiſche Zeitſchrift 7ter Band forekomme følgende Efterretninger om det geiſtlige Alexander-Newſkyſke Academie i St. Petersborg. "Dette Academie er, efter dets nærværende Diemed, en Anſtalt til at danne Profeſſorer for de geiſtlige Academier, der ſkulle oprettes i Kiew, Kaſan og Moſkou. Dets Diſciple, ſom ſamtlig underholdes af Kronen, blive efter ſtræng Prøvelſe udvalgte af de geiſtlige Seminariers Diſciple. Deres Studiecurſus er beſtemt til ſex Aar; naar det er endt, blive de prøvede i alle de Fag, hvorover de have hørt Foreläsninger, og blive alt efter deres Kundſkaber, udnævnte enten til Doctor eller Baccalaureus i Theologien, hvorpaa de anſættes deels ſom Profeſſorer deels ſom Adjuncter. De Gjenſtande over hvilke de Studerende paa Academiet maae abſolvere et Curſus, ere: 1) Videnſkabelig og praktiſk Theologie, ſom foredrages af Archimandrit og Ridder Sergius, Academiets Rector. 2) Kirkehiſtorie og kirkelige Oldſager, af Prof. Philaret. 3) Philoſophie og hebraiſk Sprog, af Prof. Horn

forhen i Dorpat. 4) Æſthetik, efter Bouterweck, af Prof. Leonidas. 5) Hiſtorie og Geographie, af Prof. Orlof. 6) Mathematik, af Ridder Prof. Gurief. 7) Græſk Sprog af Profeſſor Gråfe. 8) Franſk Sprog af Lector le Coq. 9) Tydſk Sprog af Dr. Smolian. Theologie og Philoſophie maae foredrages paa Latin; ved de andre Forelæsninger betjener man ſig, efter Regelen, af det ruſſiſke Sprog, dog kan man ogſaa betjene ſig af det latinſke. Lærerne have ulige Løn, hvilken forhøies, naar de udmærke ſig. Enhver Forelæsning varer, for at ſpare Tid, da mangen Profeſſor har andre Forelæsninger og boer langt fra Academiet, uafbrudt to Timer; over et Sprog holdes gjerne to Forelæsninger om Ugen, over en Videnſkab tre. I Fremtiden ſkal enhver Profeſſor have en Adjunct, ſom under hans Veiledning ſtuderer videre frem, repeterer Forelæsningerne med Diſciplene, og ved indtræffende Vacance rykker op: hidindtil er kun i Mathematiken anſat en Adjunct. Academiet udgiver aarligen et latinſk Program over de holdte Forelæsninger. Det har ſit eget Bibliothek, rigt paa theologiſke Værker, iſær paa ſkjønne Udgaver af Kirkefædrene; desuden finder man ogſaa der vor Tids bedſte philoſophiſke og philologiſke Værker. Enhver Bog, ſom

uundværlig for en Lærers Fag, bliver anskaffet. g kunne de Geistlige af den græske Kirke i Rus- d ogsaa fuldende deres Studier i et af de 32 lige Seminarier, kun de bedre Hoveder blive ere uddannede paa et geistligt Academie. Men Enhver, som har frequenteret en af disse stlige Anstalter, bliver derfor geistlig: adskillige nærkede Statsmænd, som nu spille en vigtig lle, fik deres Dannelse paa et Seminarium. Brug for de geistlige Læreanstalter blive i den ige Synodes Bogtrykkerie i Moskov mange af ofessorerne nyudarbeidede Bøger trykte, iblandt re Hederichs og Schrevels græske Ordbøger med le Forandringer; disse Lexica foretrækkes, fordi latinske Sprog deri er valgt til det græskes klaring, og fordi de ogsaa indeholde en latinsk- sk Ordbog, hvilken er uundværlig til Lærlin- nes Udarbeidelser i det græske Sprog."

En anden interessant Efterretning: Isaaks- len i St. Petersborg, paa hvilken man har byg- siden Aar 1766, er nu fuldendt saanærsom de vendige og indvendige Forskjønnelser; den er største, prægtigste og i den ædleste Stil opbyg- e Tempel i det hele russiske Rige; i Størrelse, agt og Herlighed overgaaer den Sophiekirken i

Conſtantinopel og Poulskirken i London, og kommer Peterskirken i Rom meget nær. Sit Navn har denne Kirke faaet af Iſaakspladſen, paa hvis ſydlige Side den ligger.

E.

Om det theologiſke Studium i Spanien.

Udtog af den Studieplan, ſom i Aaret 1807 blev foreſkreven ſamtlige Spanſke Univerſiteter, forſaavidt ſamme angaaer det theologiſke Studium *).

a) Den egentlige Theologie.

(Deri anſættes 7 Lærere, nemlig 4 for de theologiſke Inſtitutioner, 1 for Moraltheologien,

*) Den leveres her, ſkjøndt nogle Aar gammel, da den formodentligen endnu følges, ſaaſom den er ældre end fra den franſke Occupationsperiode, hvilken begyndte 1808.

Udg.

1 for Exegetiken og 1 for Religionen, det er formodentlig: populær og practisk Theologie).

Specielle Bestemmelser:

1) Hvo som vil opoffre sig til den theologiske Løbebane, maae først i tre Aar have studeret Philosophie, og det paa følgende Maade: i første Aar Begyndelsesgrundene af Mathematik; i det andet Logik og Metaphysik; i det tredie om Formiddagen Physik, og om Eftermiddagen Moralphilosophie. Uden Vidnesbyrd fra Lærerne i disse Fag kan Ingen blive antaget.

2) Naar En er antaget, saa begynder han med Institutionerne. De fire Lærere i dette Fag dele det saaledes imellem sig, at et Cursus af dem alle tilsammen varer i fire Aar halvtredie Time daglig. Indtil videre skulle Dominicanermunken P. Pedro Gazzaniga's theologiske Institutioner lægges til Grund. Lærerne bære derhos Omsorg for, at den hellige Thomas's Lære vel bevares, og at Disciplene efterslaae Lærebogens hyppige Citationer.

3) Theologerne skulle, om muligt i Institutionernes første Aar, hvis ikke, da i et af de tre følgende, dagligen een Time, bivaane Forelæsningerne over det hebraiske Sprog. Uden Vidnesbyrd om at have gjort Fremskridt i dette Sprog kan man ei admitteres til Baccalaureusgraden i det theologiske Facultet.

4) Efter det fjerde Aars Forløb anstilles Prøver i Institutionerne og det hebraiske Sprog; og den, som deri bestaaer, bliver Baccalaureus.

5) Den hellige Skrifts Studium udgjør Theologens Beskjæftigelse i det femte Aar. Læreren i dette Fag helliger det dagligen to Timer efter Bernhard Lamy's Anviisning, og skal agte vel paa, at hans Disciple med moden Eftertanke gjennemlæse det Gamle og Nye Testaments Skrifter samt Hieronymi Prolegomena til Bibelen. I de sidste Maaneder af dette Cursus gjør han dem bekjendte med Wouters Spørgsmaale angaaende de hellige Bøger, og giver dem en Idee om de bedste Fortolkere.

6) I det ſjette Aar bivaaner man dagligen to Gange Forelæsninger over Kirkehiſtorien og den kirkelige Diſciplin.

7) I det ſyvende Aar høres to Timer dagligen chriſtelig Moral efter Dominicaneren Peter Roſelli's Compendium.

8) I det ottende Aar daglig halvanden Time Forelæsninger over Religionen efter Bailly's Compendium. Til Privatſtudium anbefales iſær Concilierne. Om Aftenen en Times Forelæsning i Rhetoriken.

9) Efter Fuldendelſen af dette Curſus befordres Candidaterne til Licentiatgraden. De Sætninger, hvorover de ſkulle tale, udtages af den hellige Thomas, og af Wouters Spørgsmaal.

10) Hver Søndag holdes et Academie (d. e. en Sammenkomſt, hvori praktiſke Øvelſer, ſaaſom at tale og disputere, finde Sted). Fire Dage i Forveien faaer en af Præſidenterne opgivet en Quæſtion af den hellige Skrift, eller overhovedet af Theologien. Derover

forfatter han en Afhandling, hvilken han forelæser i Academiet, og som giver Anledning til Indvendinger, og til Beslutning tale tvende Præsidenter, enhver en halv Time, over Afhandlingens Gjenstand. Paa andre Dage beskjæftiger man sig i samme Form, med Kirkehistorien, hvortil Spørgsmaalene laanes af Amats Værker.

11) Først i det andet Aar faae Theologerne Adgang til Academiet som Aktuanter. Baccalaurerne derimod ere uden videre Prøvelse Præsidenter i samme.

b) Den kanonske Ret.

(Anføres her, fordi dette Studium udgjør saa vigtig en Deel af den catholske Theologs Lærdom).

Deri skal ansættes 6 Lærere, 1 for de kanonske Forkundskaber, 1 for Kirkehistorien, 1 for de kanonske Institutioner, 1 for Gratians Decret, 1 for de almindelige Concilier, 1 for de spanske Concilier.

Specielle Regler:

1) De Studerende, som, efterat have fuldendt deres Cursus i Moralphilosophien, ville gaae

videre i den kanonske Ret, høre dernæst et Aar Forelæsning over den romerske Rets Historie og Grundsætninger. Dette Cursus gjælder for det andet i den kanonske Ret.

2) I det tredie Cursus gaae de over til Forelæsninger over de kanonske Forbegreber, hvilke holdes om Morgenen halvanden Time, og om Eftermiddagen en Time, og foredrages efter Georg Lacki's Værk.

3) I det fjerde Aar foredrages Kirkehistorien, iligemaade halvtredie Time om Dagen. Til Grund lægges Amats chronologiske og alphabetiske Index.

4) I det femte Aar iligemaade daglige Forelæsninger 2½ Time over Dominico Kabalarios Compendium, hvorhos hans udførligere Institutioner i den kanoniske Ret anbefales til Privatstudium.

5) I det sjette Aar, Gjentagelse af det forrige Cursus.

6) I det syvende Aar, hver Formiddag foredrages de almindelige Concilier halvanden Time

efter Larrea *); og en Time om Eftermiddagen, Analyſis af Gratians Decret efter Van Espens hiſtoriſke Commentar. Det ſkal nøie paaſees, at de Studerende ſelv efterlæſe canones.

7) I det ottende Aar gjennemgaaes de ſpanſke Concilier, i 1½ Time daglig, efter Villanunno's Lærebog **). Om Eftermiddagen en Times Forelæsning over Rhetoriken.

8) De Studenter, ſom have absolveret *det tredie* Curſus, ere Actuanter, og de ſom efter det ſjette Curſus ere blevne Baccalaurer, blive anſete for Præſidenter i Søndags-Academiet.

9) Forinden En befordres til Baccalaureus, ſkal han prøves i halvanden Time i Forbegreberne til den kanonſke Ret, i Kirkehiſtorien og i de kanonſke Inſtitutioner.

*) Synodorum oecumenicarum Summa.

**) Summa Conciliorum Hisp.

10) Efterat have endt det 8de Curſus er man berettiget til at fremſtille ſig til ny Examen for at blive udnævnt til Licentiat. Dermed følger Ret til at opponere.

(11 og 12 §. indeholde Beſtemmelſer for dem, ſom ville gaae over fra dette Studium til Advocaturen eller den civile Jurisprudenz; de vedkomme altſaa ikke Theologen).

(Uddraget af: Spanien, von P. J. Rehfues. 4ter Band).

Trykfeil i 9de Bind.

Side 89 Lin. 7 fra Caſas læs: Calas.
— 117 — 1 Hoved l. Haand
— 119 — 20 ſom l. hvilken
— — — 22 ſom Kjerlighedens l. Samkjerlighedens
— — — 26 diſſe l. Døden.
— 120 — 16 ordentlige l. Mandelige
— 122 — 6 fuldkomnere l. fuldkommen
— — — 9 ſom l. hvilken
— — — 11 hos l. paa
— 125 — 6 ſamme l. ſaaer

S. 125 Lin. 15 fortsætte l. foresætte
— — — 21 for l. hos
— 126 — 6 og udelades
— — — 22 Modstand l. Modstand og Modgang
— 128 — 23 et l. det
— 135 — 24 Bygtrykkerkonsten l. Bogtrykkerkunsten.

Trykfeil og Rettelser i 10de Bind.

Side 174 Lin. 19 Niger l. Riger
— — — 21 kan l. kunne
— 175 — 13 Form l. Navn
— — — 18 som et Udspring l. som det udsprang
— — — — Selvtænknings l. Selvtænkningens
— 176 — 8 andre tænkende Væsners Indsigelser l. deres Indsigelser som tænke anderledes
— — — 9 Daddel l. Dadel
— 177 — 10 har l. er
— 178 — 2 ham l. det.
— — — 12 er evig l. ere evige
— — — 2 neden fra der l. da
— 182 — 2 neden fra dog Spørgsmaal l. da et Spørgsmaal
— 183 — 4 i en l. af en
— 186 — 11 Erindring l. Ernæring
— — — 7 som de selv kjende l. som de selv kjende eller i det mindste efter en Forestilling
— — — 12 læs Forplantelse og ved alle Functioner
— 187 — 17 Erindringen l. Ernæringen
— 189 — 4 neden fra Strid l. Strid
— 194 — 2 neden fra fuldkommen l. fuldkomnere

Tillæg til Pastor Basthholms Afhandling.

Af Forfatteren.

1) Der kunde gjøres den Indvending imod den Hypothese, at Sjælen ikke allene virker som en bevidst Kraft, men ogsaa som en ubevidst Kraft eller Livskraft: at Livskraften jo forbliver en Tid i et Lem eller en Deel af Menneskets Legeme, naar den skilles fra det heele; men disse Yttringer kunne betragtes som en temporair Forhøielse af de i denne Legemsdeel iboende Kræfter, som er bevirket ved at de have været underkastede Sjælens Herredømme, og som snart ophører. —

2) At Sjælen virker som en ubevidst Kraft kan beviises af enhver Legemsbevægelse; thi vi løfte f. Ex. en Arm i Veiret efter en Forestilling; men Sjælens Virkning paa de Nerver, som pirre Musklerne og sætte Armen i Bevægelse, foregaaer uden at den er det bevidst, naar man anatomerer et Menneskes Legeme, opdager man en hemmelig Mechanisme som Sjælen betjener sig af uden at kiende den.

Til Slutning maa Udgiveren bemærke, at han først nu, da han gjøres opmærksom paa den

vigtige Trykfeil S. 175 at læse uden Navn, istedenfor det som Udg. troede at see i det temmelig ulæselige Manuscript, uden Form, erfarer, at det var Forfs. Hensigt: at denne Afhandling skulde være indtrykket anonym. I denne Anledning maa Udg. gjentage, at da han ikke har Anonymitetsbevilgning for sit Tidsskrift, er han ei berettiget til deri at optage andre Bidrag uden Navn, end i det høieste saadanne, hvis Indhold stemmer saa aldeles overeens med Udgiverens egen Overbevisning, at han i paakommende Tilfælde kan træde i Forfatterens Sted.